ABRÉGÉ

DES

VIES DES SAINTS

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

ABRÉGÉ

DES

VIES DES SAINTS

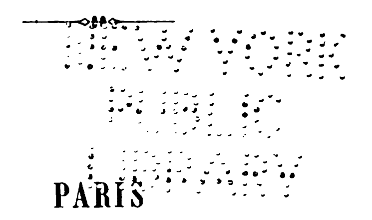
POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

Ouvrage revu et considérablement augmenté

[By C. Richard.]

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56.

1854

CALENDRIER DES FÊTES,

SELON L'ORDRE ROMAIN.

Mois de juillet.

1er. Saint Calais, abbé dans le Maine.
Saint Gal Ier, évêque de Clermont.
Saint Rumold ou Rombaut, martyr, patron de Malines.

2. VISITATION DE LA SAINTE VIERGE MARIE.
Saints Processe et Martinien, martyrs.

3. Le bienheureux Lanfranc, archevêque de Cantorbéry (du 28 mai).

4. Saint Sisoès ou Sisoy, anachorète.
Sainte Berthe, abbesse de Blangy en Artois.

5. Saint Pierre de Luxembourg, cardinal, évêque de Metz.

6. Saint Pallade, apôtre des Scots.
Saint Goar, prêtre et solitaire.

7. Saint Pantène, docteur.
Le bienheureux Benoît XI, pape et confesseur.

8. Saint Procope, martyr.
Saint Thibaud, abbé des Vaux de Cernay.
Sainte Élisabeth, reine de Portugal.

9. Saint Éphrem, diacre d'Édesse, docteur, (du 1er février).
Les bienheureux martyrs de Gorcum, et parmi eux le bienheureux Jean de Cologne.

10. Les Sept Frères, fils de sainte Félicité, martyrs.
Saintes Rufine et Seconde, vierges et martyres.

11. Saint Pie Ier, pape et martyr.
Saint Hidulphe, évêque et abbé.

12. Saint Jean Gualbert, abbé, fondateur de Vallombreuse, et confesseur.

13. Saint Anaclet, pape et martyr.
Saint Eugène, évêque de Carthage, et ses compagnons, confesseurs.
Saintes Maure et Brigitte, vierges et martyres.
Le bienheureux Jacques de Voragine, archevêque de Gênes, et confesseur.

14. Saint Bonaventure, cardinal, évêque d'Albano confesseur et docteur de l'Église.

1[illegible] Saint Jacques, évêque de Nisibe.
Saint Henri II, empereur d'Allemagne, confesseur.

16. *Notre-Dame du mont Carmel.*
Saint Fulrad, abbé de Saint-Denys.
Le bienheureux Ceslas, confesseur.

17. Saint Spérat et ses compagnons, dits les Martyrs Scillitains.
Saint Alexis, confesseur.

18. Sainte Symphorose avec ses sept fils, martyrs.
Saint Camille de Lelbs, confesseur, fondateur de l'ordre des Clercs réguliers pour le service des malades.

19. Sainte Macrine, sœur de saint Basile, vierge.
Saint Arsène, solitaire.
Saint Vincent de Paul, confesseur, fondateur de la Congrégation des prêtres de la Mission, appelés Lazaristes.

20. Saint Joseph Barsabas, dit le Juste.
Sainte Marguerite, vierge et martyre.
Saint Jérôme Æmiliani, confesseur.

21. Sainte Praxède, vierge.
Saint Victor de Marseille et ses compagnons, martyrs.

22. *Sainte Marie-Magdeleine.*
Saint Vandrille, abbé de Fontenelle.

23. Saint Apollinaire, premier évêque de Ravenne, et martyr.
La bienheureuse Jeanne d'Orvieto, vierge.

24. Sainte Christine, vierge et martyre.

25. *Saint Jacques le Majeur, apôtre.*
Saint Christophe, martyr.
Saintes Thée et Valentine, vierges, et saint Paul, martyrs.

26. *Sainte Anne, mère de la sainte Vierge Marie.*

27. Les sept Dormants, martyrs.
Saint Pantaléon, martyr.
Saint Aurèle et sainte Natalie, martyrs.

28. Saints Nazaire et Celse, et Victor, pape, martyrs.
Saint Innocent Ier, pape et confesseur.

29. Saint Lazare, sainte Marthe, vierge, et sainte Marie de Béthanie.
Saint Loup, évêque de Troyes, et confesseur.

30. Saints Abdon et Sennen, martyrs.
Sainte Julitte, martyre.

31. Saint Germain, évêque d'Auxerre, confesseur.
Saint Jean Colombini, fondateur de l'ordre des Jésuates.
Saint Ignace de Loyola, confesseur, fondateur de la Compagnie de Jésus.

Mois d'août.

1er. Les frères Machabées avec leur mère, martyrs de l'ancienne Loi.
Saint Pierre aux Liens.
Saintes Foi, Espérance et Charité, vierges et martyres avec leur mère, sainte Sophie.
Saint Friard, solitaire.

2. Saint Étienne, pape et martyr.
Saint Alphonse Marie de Liguori, évêque de Sainte-Agathe des Goths, et confesseur.

3. Invention du corps de saint Étienne, Protomartyr.
Saintes Maranne et Cyre, vierges.

4. Saint Dominique, confesseur, fondateur de l'ordre des Frères prêcheurs.

5. *Dédicace de sainte Marie des Neiges*, à Rome.
Sainte Afre et ses compagnes, martyres.

6. TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR.
Saints Sixte II, pape, Félicissime et Agapit, martyrs.
Saints Just et Pasteur, martyrs.

7. Saint Donat, évêque et martyr.
Saint Victrice, évêque de Rouen.
Saint Gaétan de Thienne, confesseur, instituteur de la Congrégation des Clercs réguliers dits Théatins.

8. Saints Cyriaque, Large et Smaragde, et leurs compagnons, martyrs.
Le bienheureux Augustin de Lucère, évêque et confesseur.

9. Saint Romain, soldat, disciple de saint Laurent, et martyr.
Le bienheureux Jean de Salerne, confesseur.

10. *Saint Laurent, diacre et martyr.*

11. Saint Alexandre le Charbonnier, évêque de Comane, et martyr.
Saints Tiburce, Chromace, et sainte Suzanne, vierge, martyrs.

12. Sainte Claire, vierge.

13. Saint Hippolyte, soldat, disciple de saint Laurent, et ses compagnons, martyrs.
Saint Cassien, martyr.
Sainte Radégonde, reine de France.

14. Saint Émygdius, évêque et martyr.

15. ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.
(Dimanche dans l'octave.) — *Saint Joachim, confesseur.*
Saint Napoléon, martyr.
Saint Alype, disciple de saint Augustin, évêque de Tagaste.

16. Saint Hyacinthe, confesseur.
Saint Roch, confesseur.

17. Saint Libérat, abbé, et ses compagnons, martyrs.

18. Saint Agapet, martyr.
Sainte Hélène, impératrice et veuve.
La bienheureuse Claire de Monte-Falco, vierge.

19. Saint Louis, évêque de Toulouse, et confesseur.

20. Saint Maxime ou saint Mesme, solitaire à Chinon, en Touraine.
Saint Bernard, abbé de Clairvaux, confesseur et docteur de l'Église.

21. Saints Bonose et Maximilien, martyrs.
Saint Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont.
Sainte Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, veuve, fondatrice de l'ordre de la Visitation de Sainte-Marie.

22. Saint Symphorien, martyr.
Saint Hippolyte, évêque, docteur et martyr.
Saint Timothée, martyr.

23. Saint Philippe Benizi ou Beniti, confesseur.

24. *Saint Barthélemy, apôtre.*
Saint Ouen, évêque de Rouen.

25. Saint Louis, roi de France, confesseur.

26. Saint Zéphyrin, pape et martyr.
Saint Génès le Comédien, martyr.

27. Saint Césaire, évêque d'Arles et docteur.
Saint Joseph Calasanz ou Casalanz, fondateur de la Congrégation des Clercs Réguliers des Écoles Pies.

28. Saint Hermès, martyr.
Saint Augustin, évêque d'Hippone, confesseur et docteur de l'Église.

29. *Décollation de saint Jean-Baptiste.*
Sainte Sabine, veuve et martyre.
Saint Merry ou Méderic, abbé.

30. Saints Félix et Adaucte, martyrs.
Saint Fiacre, solitaire.
Sainte Rose de Sainte-Marie de Lima, vierge.

31. Saint Raymond Nonnat, cardinal, confesseur.
La bienheureuse Isabelle de France, sœur de saint Louis, vierge, et fondatrice du monastère de Longchamp.

Mois de septembre.

1er. Sainte Philomène, vierge et martyre.
Saint Gilles, abbé.
Saint Leu, archevêque de Sens.

2. Saint Étienne, premier roi de Hongrie, confesseur.

3. Saint Ayou ou Aigulphe, abbé de Lérins, martyr.

4. Saint Marin, maçon et diacre.
Sainte Ide, veuve.
Sainte Rosalie, vierge, patronne de Palerme.
Sainte Rose de Viterbe, vierge.

5. Saint Bertin, abbé de Sithiu, à Saint-Omer.
Saint Laurent Justinien, patriarche de Venise, confesseur.

6. Saint Dorothée le Thébain, (du 5 juin).

7. Saint Mesmin et ses compagnons, martyrs.
Saint Cloud, prêtre et solitaire.

8. NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.
Saint Adrien et sainte Nathalie, sa femme, martyrs.
(Dimanche dans l'octave après la Nativité de la sainte Vierge, *Fête du saint Nom de la bienheureuse Vierge Marie.*)

9. Saints Gorgonius et Dorothée et leurs compagnons, martyrs.
Saint Omer, évêque de Térouanne.

10. Sainte Pulchérie, impératrice, vierge.
Saint Patient, évêque de Lyon.
Saint Nicolas de Tolentino, confesseur.

11. Saints Prote et Hyacinthe, martyrs.
Saint Paphnuce, évêque dans la Thébaïde.

12. Saint Guy ou Guidon, bedeau.

13. Saint Amat ou Amé, évêque de Sion en Valais, et patron de Douai.

14. *Exaltation de la Sainte-Croix.*
Sainte Catherine de Gênes, veuve.

15. Saint Nicomède, prêtre et martyr.
Saint Jean le Nain, anachorète de Scété.
(Troisième dimanche de septembre. — *Fête des Sept-Douleurs de la bienheureuse Vierge Marie.*)

16. Saint Corneille, pape et martyr.
Saint Cyprien, évêque de Carthage, martyr.
Saintes Euphémie, vierge, Lucie, veuve, et saint Géminien, martyrs.

17. Saint Lambert ou Landebert, évêque de Maestricht et martyr, patron de Liége.
Sainte Hildegarde, vierge et abbesse.
Impression des Stigmates de saint François d'Assise.

18. Saint Méthode, évêque de Tyr, docteur et martyr.
Saint Ferréol (Forget ou Fergeu), martyr.
Le bienheureux Ponce de Laraze, pénitent.

19. Saint Janvier, évêque de Bénévent et ses compagnons, martyrs.
Saint Seine, abbé.
Sainte Pompose, vierge et martyre.

20. Saint Eustache et ses compagnons, martyrs.

21. *Saint Matthieu, apôtre et évangéliste.*
Sainte Maure, vierge.

22. Saint Maurice et ses compagnons, martyrs.
Saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, et confesseur.

23. Saint Lin, pape et martyr.
Sainte Thècle, vierge, et protomartyre des femmes.
Saint Constance, sacristain.

24. Saint Germer, premier abbé de Flay en Beauvoisis.
Notre-Dame de la Merci pour la Rédemption des captifs.

25. Saint Firmin, premier évêque d'Amiens et martyr.

26. Saint Cyprien, surnommé le Magicien, et sainte Justine, martyrs.
Saint Nil le Jeune, abbé.

27. Saints Côme et Damien, frères, martyrs.
Saint Elzéar de Sabran, confesseur, et sainte Delphine, sa femme, épouse-vierge.

28. Sainte Eustochie, fille de sainte Paule, vierge.
Saint Céraune ou Céran, évêque de Paris.
Sainte Lioba, abbesse en Allemagne.
Saint Wenceslas, duc de Bohême, martyr.

29. *Dédicace de saint Michel, archange, et de tous les saints Anges.*

30. Saint Grégoire l'Illuminateur, évêque et apôtre de l'Arménie.
Saint Jérôme, prêtre, confesseur et docteur de l'Église.

Mois d'octobre.

1er. (Premier dimanche d'octobre, *Notre-Dame de la Victoire, fête du saint Rosaire.*)
Saint Remi, évêque de Reims, confesseur et apôtre des Francs.
Saint Alowin ou Bavon, anachorète et confesseur, patron de Gand.

2. *Les saints Anges gardiens.*
Saint Léger, évêque d'Autun et martyr.

3. Saint Gérard, abbé de Brogne.

4. Saint Pétrone, évêque de Bologne.
Sainte Aure ou Aurée, vierge et abbesse de Saint-Martial, dans Paris.
Saint François d'Assise, confesseur, instituteur de l'ordre des Frères-Mineurs.

5. Sainte Galla, veuve.
Saint Placide et ses compagnons, martyrs.

6. Saint Pardou, abbé de Guéret.
Saint Bruno, confesseur, fondateur de l'ordre des Chartreux.

7. Sainte Justine, vierge et martyre, patronne de Padoue.
Saint Marc, pape et confesseur.

8. Sainte Thaïs, pénitente.
Sainte Pélagie, pénitente.
Sainte Brigitte, veuve.

9. Saint Denys l'Aréopagite, apôtre des Gaules, premier évêque d'Athènes et de Paris, et ses compagnons, saints Rustique et Éleuthère, martyrs.

10. Saint François de Borgia, confesseur.

11. Saint Louis Bertrand, confesseur.

12. Les martyrs d'Afrique.
Saint Wilfrid, évêque d'York, confesseur
Le bienheureux Jacques d'Ulm, confesseur.

13. Saint Édouard le Confesseur, roi d'Angleterre.

14. Saint Calixte ou Calliste, pape et martyr.
Sainte Angadrème, vierge, patronne de Beauvais.
Saint Dominique l'Encuirassé, solitaire.

15. Sainte Thérèse, vierge, fondatrice des Carmélites déchaussées.

16. Saint Gal, abbé en Suisse.

17. Sainte Hedwidge ou Avoie, duchesse de Pologne, veuve.
La vénérable Marguerite-Marie Alacoque, [redacted]. vierge

18. *Saint Luc, évangéliste.*

19. Saint Savinien, premier évêque de Sens, saints Potentien, Altin, et leurs compagnons, martyrs.
Saint Pierre d'Alcantara, confesseur.

20. Saint Sindulfe ou Sendou, prêtre et solitaire.
Saint Jean de Kenty, confesseur.

21. Saint Hilarion, abbé.
Saint Malc, moine captif, confesseur.
Sainte Ursule et ses onze mille compagnes, vierges et martyres.

22. Le bienheureux Pierre de Tiferne, confesseur.

23. Saint Théodoret, prêtre et martyr.
Saint Romain, archevêque de Rouen, confesseur.
Saint Jean de Capistran, confesseur.

24. Saint Magloire, évêque régionnaire, abbé de Dol.

25. Saint Chrysante et sainte Darie, martyrs.
Saints Crépin et Crépinien, martyrs.
Saint Front, premier évêque de Périgueux.
Saint Boniface I[er], pape, confesseur.

26. Saint Évariste, pape et martyr.
Saints Lucien et Marcien, martyrs.

27. Saint Frumence, évêque d'Axum ou Auxume, apôtre de l'Éthiopie.

28. *Saint Simon et saint Jude, apôtres.*
Saint Faron, évêque de Meaux.

29. Saint Narcisse, évêque de Jérusalem.

30. Saint Marcel le Centurion et saint Cassien, martyrs.
Saint Astère, métropolitain d'Amasée, dans le Pont, et docteur.
Le bienheureux Alphonse Rodriguez, confesseur.

31. Saint Quentin, martyr.

Mois de novembre.

1[er]. FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

2. *Commémoration de tous les fidèles défunts.*

3. Saint Marcel, évêque de Paris.
Saint Hubert, évêque de Maestricht et de Liége.

4. Saints Vital et Agricole, martyrs.
Saint Charles Borromée, cardinal et archevêque de Milan, confesseur.

5. Sainte Bertille, vierge et première abbesse de Chelles.

6. Saint Léonard ou Liénard, solitaire et confesseur.

7. Sainte Marie, esclave et martyre.
Saint Willibrord, premier évêque d'Utrecht et confesseur.

8. *Octave de la Toussaint et fête des saintes Reliques.*
Les saints Quatre-Couronnés, frères, et martyrs.
Saint Clair, prêtre.

9. Dédicace de la basilique du Sauveur (dite de Saint-Jean de Latran.)
Saint Théodore, surnommé Tyron, martyr.
Saint Mathurin, prêtre et confesseur.

10. Saints Tryphon, Respice et leurs compagnons, martyrs.
Saint André Avellino, confesseur.

11. Saint Mennas, soldat, martyr.
Saint Martin, évêque de Tours, confesseur.

12. Saint Nil l'Ancien, solitaire et docteur.
Saint Martin, pape et martyr.

13. Saint Brice, évêque de Tours, et confesseur.
Saint Abbon, abbé de Fleury, et martyr.
Saint Hommebon, confesseur.
Saint Didace ou Diégo, confesseur.
Saint Stanislas Kostka, confesseur.

14. Le bienheureux Albert le Grand, archevêque de Ratisbonne, et confesseur.

15. Saint Eugène, martyr.
Saint Léopold III, marquis d'Autriche.
Sainte Gertrude d'Eisleben, vierge et abbesse.

16. Saint Eucher, évêque de Lyon.
La bienheureuse Lucie de Narni, vierge.

17. Saint Grégoire Thaumaturge, évêque de Néocésarée et confesseur.
Saint Agnan, évêque d'Orléans, confesseur.
Saint Malo ou Maclou, évêque d'Aleth en Bretagne.
Saint Grégoire, évêque de Tours, confesseur.

18. Dédicace des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, à Rome.
Saint Frigidian ou Frediano, évêque de Lucques et confesseur.

19. Saint Pontien, pape et martyr.
Saint Odon, abbé de Cluny.
Saint Élisabeth de Hongrie, veuve.

20. Saint Barlaam, martyr.
Sainte Maxence, vierge et martyre.
Saint Edmond, roi d'Angleterre, et martyr.
Saint Félix de Valois, confesseur, instituteur (avec saint Jean de Matha) de l'ordre de la Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs.

21. *Presentation de la sainte Vierge Marie.*
Saint Gélase Ier, pape.
Saint Colomban, fondateur et abbé de Luxeuil.

22. Sainte Cécile, vierge et martyre.

23. Saint Clément, pape et martyr.
Saint Amphiloque, évêque d'Icône.

24. Saint Bénigne, évêque de Dijon, martyr.
Saint Chrysogone, martyr.
Saint Séverin, solitaire.
Sainte Flore, vierge et martyre.
Saint Jean de la Croix, confesseur.

25. Sainte Catherine d'Alexandrie, vierge et martyre.

26. Saint Pierre, patriarche d'Alexandrie, martyr.

27. Saint Jacques l'Intercis, martyr.
La bienheureuse Marguerite de Savoie, veuve.

28. Saint Étienne le Jeune, martyr.

29. Saint Saturnin, ou Sernin, évêque de Toulouse, martyr.

30. *Saint André, apôtre.*

Mois de décembre.

1er Saint Éloi, évêque de Noyon.

2. Sainte Bibiane, vierge et martyre.

3. Saint François Xavier, confesseur, apôtre des Indes et du Japon.

4. Saint Clément d'Alexandrie, docteur.
Sainte Barbe, vierge et martyre.
Saint Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne, confesseur et docteur de l'Église.
Saint Réparat et ses compagnons, martyrs.

5. Saint Sabas, abbé en Palestine.

6. Saint Nicolas, évêque de Myre, confesseur.

7. Saint Ambroise, archevêque de Milan, confesseur et docteur de l'Église.
Sainte Fare, vierge, et abbesse de Faremoutiers.

8. CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE MARIE.

9. Sainte Léocadie, vierge et martyre.
Sainte Gorgonie, sœur de saint Grégoire de Nazianze, vierge.
Le bienheureux Pierre Fourrier, confesseur.

10. Sainte Eulalie de Mérida, vierge et martyre.
Saint Melchiade, pape.
Translation de la sainte Maison de Lorette.

11. Saint Damase, pape et confesseur.

12. Saint Paul, premier évêque de Narbonne.
Saint Valery, abbé en Picardie.

13. Sainte Lucie ou Luce, vierge et martyre.

14. Saint Spiridion, évêque de Trimythonte.
Saint Nicaise, évêque de Reims, sainte Eutropie, sa sœur, et leurs compagnons martyrs.

15. Saint Maximin ou Mesmin abbé de Mici.

16. Saint Eusèbe, évêque de Verceil et martyr.
Saint Adon, archevêque de Vienne.
Sainte Adélaïde, impératrice.

17. Sainte Olympiade veuve
Sainte Beggue, veuve et abbesse.

18. Saint Gatien, premier évêque de Tours.
Saint Paul le Simple, anachorète (du 7 mars).

19. Saint Némésion, martyr.

20. Saint Dominique de Sylos, confesseur.

21. *Saint Thomas, apôtre.*

22. Saint Ischyrion, martyr.

23. Les Dix martyrs de Crète.
Sainte Victoire, vierge et martyre.
Saint Servul ou Servol, mendiant et paralytique.

24. Saintes Thrasille et Émilienne, vierges.

25. NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, vulgairement appelée *Fête de* NOEL.
Sainte Anastasie, veuve romaine et martyre.

26. *Saint Étienne diacre, Protomartyr.*

27. *Saint Jean apôtre et évangéliste.*

28. *Les Saints Innocents.*
Saint Théodore, abbé de Tabenne.

29. Saint Trophime, évêque d'Arles.
Saint Ursin, premier évêque de Bourges.
Saint Évroul, abbé d'Ouche en Hyesmois.
Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, martyr.

30. Translation de l'apôtre saint Jacques le Majeur.

31. Sainte Colombe, vierge et martyre.
Saint Sylvestre, pape et confesseur.

9. Saints Gorgonius et Dorothée et leurs compagnons, martyrs.
Saint Omer, évêque de Térouanne.

10. Sainte Pulchérie, impératrice, vierge.
Saint Patient, évêque de Lyon.
Saint Nicolas de Tolentino, confesseur.

11. Saints Prote et Hyacinthe, martyrs.
Saint Paphnuce, évêque dans la Thébaïde.

12. Saint Guy ou Guidon, bedeau.

13. Saint Amat ou Amé, évêque de Sion en Valais, et patron de Douai.

14. *Exaltation de la Sainte-Croix.*
Sainte Catherine de Gênes, veuve.

15. Saint Nicomède, prêtre et martyr.
Saint Jean le Nain, anachorète de Scété.
(Troisième dimanche de septembre. — *Fête des Sept-Douleurs de la bienheureuse Vierge Marie.*)

16. Saint Corneille, pape et martyr.
Saint Cyprien, évêque de Carthage, martyr.
Saintes Euphémie, vierge, Lucie, veuve, et saint Géminien, martyrs.

17. Saint Lambert ou Landebert, évêque de Maestricht et martyr, patron de Liége.
Sainte Hildegarde, vierge et abbesse.
Impression des Stigmates de saint François d'Assise.

18. Saint Méthode, évêque de Tyr, docteur et martyr.
Saint Ferréol (Forget ou Fergeu), martyr.
Le bienheureux Ponce de Laraze, pénitent.

19. Saint Janvier, évêque de Bénévent et ses compagnons, martyrs.
Saint Seine, abbé.
Sainte Pompose, vierge et martyre.

20. Saint Eustache et ses compagnons, martyrs.

21. *Saint Matthieu, apôtre et évangéliste.*
Sainte Maure, vierge.

22. Saint Maurice et ses compagnons, martyrs.
Saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, et confesseur.

23. Saint Lin, pape et martyr.
Sainte Thècle, vierge, et protomartyre des femmes.
Saint Constance, sacristain.

24. Saint Germer, premier abbé de Flay en Beauvoisis.
Notre-Dame de la Merci pour la Rédemption des captifs.

25. Saint Firmin, premier évêque d'Amiens et martyr.

26. Saint Cyprien, surnommé le Magicien, et sainte Justine, martyrs.
Saint Nil le Jeune, abbé.

ABRÉGÉ

DES

VIES DES SAINTS

27. Saints Côme et Damien, frères, martyrs.
Saint Elzéar de Sabran, confesseur, et sainte Delphine, sa femme, épouse-vierge.

28. Sainte Eustochie, fille de sainte Paule, vierge.
Saint Céraune ou Céran, évêque de Paris.
Sainte Lioba, abbesse en Allemagne.
Saint Wenceslas, duc de Bohême, martyr.

29. *Dédicace de saint Michel, archange, et de tous les saints Anges.*

30. Saint Grégoire l'Illuminateur, évêque et apôtre de l'Arménie.
Saint Jérôme, prêtre, confesseur et docteur de l'Église.

Mois d'octobre.

1er. (Premier dimanche d'octobre, *Notre-Dame de la Victoire, fête du saint Rosaire.*)
Saint Remi, évêque de Reims, confesseur et apôtre des Francs.
Saint Alowin ou Bavon, anachorète et confesseur, patron de Gand.

2. *Les saints Anges gardiens.*
Saint Léger, évêque d'Autun et martyr.

3. Saint Gérard, abbé de Brogne.

4. Saint Pétrone, évêque de Bologne.
Sainte Aure ou Aurée, vierge et abbesse de Saint-Martial, dans Paris.
Saint François d'Assise, confesseur, instituteur de l'ordre des Frères-Mineurs.

5. Sainte Galla, veuve.
Saint Placide et ses compagnons, martyrs.

6. Saint Pardou, abbé de Guéret.
Saint Bruno, confesseur, fondateur de l'ordre des Chartreux.

7. Sainte Justine, vierge et martyre, patronne de Padoue.
Saint Marc, pape et confesseur.

8. Sainte Thaïs, pénitente.
Sainte Pélagie, pénitente.
Sainte Brigitte, veuve.

9. Saint Denys l'Aréopagite, apôtre des Gaules, premier évêque d'Athènes et de Paris, et ses compagnons, saints Rustique et Éleuthère, martyrs.

10. Saint François de Borgia, confesseur.

11. Saint Louis Bertrand, confesseur.

12. Les martyrs d'Afrique.
Saint Wilfrid, évêque d'York, confesseur.
Le bienheureux Jacques d'Ulm, confesseur.

13. Saint Édouard le Confesseur, roi d'Angleterre.

14. Saint Calixte ou Calliste, pape et martyr.
Sainte Angadrème, vierge, patronne de Beauvais.
Saint Dominique l'Encuirassé, solitaire.

15. Sainte Thérèse, vierge, fondatrice des Carmélites déchaussées.

16. Saint Gal, abbé en Suisse.

17. Sainte Hedwidge ou Avoie, duchesse de Pologne, veuve.
La vénérable Marguerite-Marie Alacoque, [redacted]. vierge

18. *Saint Luc, évangéliste.*

19. Saint Savinien, premier évêque de Sens, saints Potentien, Altin, et leurs compagnons, martyrs.
Saint Pierre d'Alcantara, confesseur.

20. Saint Sindulfe ou Sendou, prêtre et solitaire.
Saint Jean de Kenty, confesseur.

21. Saint Hilarion, abbé.
Saint Malc, moine captif, confesseur.
Sainte Ursule et ses onze mille compagnes, vierges et martyres.

22. Le bienheureux Pierre de Tiferne, confesseur.

23. Saint Théodoret, prêtre et martyr.
Saint Romain, archevêque de Rouen, confesseur.
Saint Jean de Capistran, confesseur.

24. Saint Magloire, évêque régionnaire, abbé de Dol.

25. Saint Chrysante et sainte Darie, martyrs.
Saints Crépin et Crépinien, martyrs.
Saint Front, premier évêque de Périgueux.
Saint Boniface Ier, pape, confesseur.

26. Saint Évariste, pape et martyr.
Saints Lucien et Marcien, martyrs.

27. Saint Frumence, évêque d'Axum ou Auxume, apôtre de l'Éthiopie.

28. *Saint Simon et saint Jude, apôtres.*
Saint Faron, évêque de Meaux.

29. Saint Narcisse, évêque de Jérusalem.

30. Saint Marcel le Centurion et saint Cassien, martyrs.
Saint Astère, métropolitain d'Amasée, dans le Pont, et docteur.
Le bienheureux Alphonse Rodriguez, confesseur.

31. Saint Quentin, martyr.

Mois de novembre.

1er. FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

2. *Commémoration de tous les fidèles défunts.*

3. Saint Marcel, évêque de Paris.
Saint Hubert, évêque de Maestricht et de Liège.

4. Saints Vital et Agricole, martyrs.
Saint Charles Borromée, cardinal et archevêque de Milan, confesseur.

5. Sainte Bertille, vierge et première abbesse de Chelles.

6. Saint Léonard ou Liénard, solitaire et confesseur.

7. Sainte Marie, esclave et martyre.
Saint Willibrord, premier évêque d'Utrecht et confesseur.

8. *Octave de la Toussaint et fête des saintes Reliques.*
Les saints Quatre-Couronnés, frères, et martyrs.
Saint Clair, prêtre.

9. Dédicace de la basilique du Sauveur (dite de Saint-Jean de Latran.)
Saint Théodore, surnommé Tyron, martyr.
Saint Mathurin, prêtre et confesseur.

10. Saints Tryphon, Respice et leurs compagnons, martyrs.
Saint André Avellino, confesseur.

11. Saint Mennas, soldat, martyr.
Saint Martin, évêque de Tours, confesseur.

12. Saint Nil l'Ancien, solitaire et docteur.
Saint Martin, pape et martyr.

13. Saint Brice, évêque de Tours, et confesseur.
Saint Abbon, abbé de Fleury, et martyr.
Saint Hommebon, confesseur.
Saint Didace ou Diégo, confesseur.
Saint Stanislas Kostka, confesseur.

14. Le bienheureux Albert le Grand, archevêque de Ratisbonne, et confesseur.

15. Saint Eugène, martyr.
Saint Léopold III, marquis d'Autriche.
Sainte Gertrude d'Eisleben, vierge et abbesse.

16. Saint Eucher, évêque de Lyon.
La bienheureuse Lucie de Narni, vierge.

17. Saint Grégoire Thaumaturge, évêque de Néocésarée et confesseur.
Saint Agnan, évêque d'Orléans, confesseur.
Saint Malo ou Maclou, évêque d'Aleth en Bretagne.
Saint Grégoire, évêque de Tours, confesseur.

18. Dédicace des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, à Rome.
Saint Frigidian ou Frediano, évêque de Lucques et confesseur.

19. Saint Pontien, pape et martyr.
Saint Odon, abbé de Cluny.
Saint Élisabeth de Hongrie, veuve.

20. Saint Barlaam, martyr.
Sainte Maxence, vierge et martyre.
Saint Edmond, roi d'Angleterre, et martyr.
Saint Félix de Valois, confesseur, instituteur (avec saint Jean de Matha) de l'ordre de la Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs.

21. Presentation de la sainte Vierge Marie.
Saint Gélase Ier, pape.
Saint Colomban, fondateur et abbé de Luxeuil.

22. Sainte Cécile, vierge et martyre.

23. Saint Clément, pape et martyr.
Saint Amphiloque, évêque d'Icône.

24. Saint Bénigne, évêque de Dijon, martyr.
Saint Chrysogone, martyr.
Saint Séverin, solitaire.
Sainte Flore, vierge et martyre.
Saint Jean de la Croix, confesseur.

25. Sainte Catherine d'Alexandrie, vierge et martyre.

26. Saint Pierre, patriarche d'Alexandrie, martyr.

27. Saint Jacques l'Intercis, martyr.
La bienheureuse Marguerite de Savoie, veuve.

28. Saint Étienne le Jeune, martyr.

29. Saint Saturnin, ou Sernin, évêque de Toulouse, martyr.

30. *Saint André, apôtre.*

Mois de décembre.

1er Saint Éloi, évêque de Noyon.

2. Sainte Bibiane, vierge et martyre.

3. Saint François Xavier, confesseur, apôtre des Indes et du Japon.

4. Saint Clément d'Alexandrie, docteur.
Sainte Barbe, vierge et martyre.
Saint Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne, confesseur et docteur de l'Église.
Saint Réparat et ses compagnons, martyrs.

5. Saint Sabas abbé en Palestine.

6. Saint Nicolas, évêque de Myre, confesseur.

7. Saint Ambroise, archevêque de Milan, confesseur et docteur de l'Église.
Sainte Fare, vierge, et abbesse de Faremoutiers.

8. CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE MARIE.

9. Sainte Léocadie vierge et martyre.
Sainte Gorgonie, sœur de saint Grégoire de Nazianze, vierge.
Le bienheureux Pierre Fourrier, confesseur.

10. Sainte Eulalie de Mérida, vierge et martyre.
Saint Melchiade, pape.
Translation de la sainte Maison de Lorette.

11. Saint Damase, pape et confesseur.

12. Saint Paul, premier évêque de Narbonne.
Saint Valery, abbé en Picardie.

13. Sainte Lucie ou Luce, vierge et martyre.

14. Saint Spiridion, évêque de Trimythonte.
Saint Nicaise, évêque de Reims, sainte Eutropie, sa sœ
et leurs compagnons, martyrs.

15. Saint Maximin ou Mesmin abbé de Mici.

16. Saint Eusèbe, évêque de Verceil et martyr.
Saint Adon, archevêque de Vienne.
Sainte Adélaïde, impératrice.

17. Sainte Olympiade veuve
Sainte Beggue, veuve et abbesse.

18. Saint Gatien, premier évêque de Tours.
Saint Paul le Simple, anachorète (du 7 mars).

19. Saint Némésion, martyr.

20. Saint Dominique de Sylos, confesseur.

21. *Saint Thomas, apôtre.*

22. Saint Ischyrion, martyr.

23. Les Dix martyrs de Crète.
Sainte Victoire, vierge et martyre.
Saint Servul ou Servol, mendiant et paralytique.

24. Saintes Thrasille et Émilienne vierges.

25. NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, v
gairement appelée *Fête de* NOEL.
Sainte Anastasie, veuve romaine et martyre.

26. *Saint Étienne diacre, Protomartyr.*

27. *Saint Jean apôtre et évangéliste.*

28. *Les Saints Innocents.*
Saint Théodore, abbé de Tabenne.

29. Saint Trophime, évêque d'Arles.
Saint Ursin, premier évêque de Bourges.
Saint Évroul, abbé d'Ouche en Hyesmois.
Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, martyr.

30. Translation de l'apôtre saint Jacques le Majeur.

31. Sainte Colombe, vierge et martyre.
Saint Sylvestre, pape et confesseur.

— —

VIES
DES SAINTS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

1er *juillet.* — S. CALAIS, ABBÉ.— 6e siècle.

Saint Calais, né en Auvergne, était d'une famille où la vertu se trouvait jointe à la noblesse. Ses parents le mirent, dès son enfance, dans le monastère de Menat, au diocèse de Clermont, pour qu'il y fût élevé dans la science et dans la religion. Plus tard il y fit profession, et y pratiqua tout ce que prescrivait la règle avec une grande ferveur. Quelque temps après, ayant quitté le monastère avec saint Avi, ils se retirèrent l'un et l'autre dans l'abbaye de Micy, près d'Orléans. L'évêque de cette ville les éleva tous deux au sacerdoce. Les deux fervents religieux, qui voulaient mener la vie érémitique, sortirent encore du monastère de Micy; arrivés dans le Perche, ils se séparèrent l'un de l'autre.

Saint Calais, suivi de deux compagnons déterminés à ne le point abandonner, s'en alla dans le Maine, où il retraça la vie des anciens anachorètes de l'Orient; mais comme il lui venait tous les jours un grand nombre de disciples, il fut à la fin obligé de les recevoir. Le roi Childebert lui ayant donné un emplacement, il fit bâtir un monastère qui s'appela Anisole ou Anille, de la rivière sur laquelle il était situé, et qui pendant longtemps porta le nom de *Saint-Calais*, ainsi que la petite ville qui s'est formée autour. La vie du saint fondateur fut un parfait modèle de pénitence et de prière. Il montrait une grande exactitude à observer les pratiques qu'il prescrivait aux autres. Il refusa de voir Ultrogothe, femme de Childebert, parce qu'un des statuts de la règle interdisait aux femmes l'entrée du monastère. Il mourut en l'an 542.

1er *juillet*. — SAINT GAL, PREMIER ÉVÊQUE DE CLERMONT, EN AUVERGNE. — 6e siècle.

Saint Gal, né vers l'an 489, eut pour patrie la ville d'Auvergne, connue depuis sous le nom de Clermont. George, son père, sortait d'une des meilleures maisons de la province. Léocadie, sa mère, descendait de la famille de Vettius Épagatus, célèbre Romain, qui versa son sang à Lyon pour la gloire de Jésus-Christ. Ils prirent l'un et l'autre beaucoup de soin de l'éducation de leur fils, et lorsqu'il fut en âge d'être marié, ils pensèrent à lui faire épouser la fille d'un sénateur, qui était un parti fort honorable. Mais le saint ne se prêta point à leurs arrangements ; animé du désir ardent de ne vivre que pour Dieu, dans la retraite, il s'enfuit secrètement de la maison paternelle. Il pria l'abbé du monastère de Tournon de le recevoir parmi ses religieux ; ce qui lui fut accordé, lorsqu'il eut obtenu le consentement de son père. Il vit arriver avec joie le jour où il renonça à toutes les vanités mondaines pour embrasser la pauvreté monastique.

On le remarqua bientôt, entre tous les autres, à son zèle pour la mortification et à sa ferveur dans tous les exercices de la communauté. Sa piété et la douceur de sa voix dans le chant des psaumes charmaient tous ceux qui le voyaient et l'entendaient au chœur. Saint Quintien, évêque d'Auvergne, voulut se l'attacher, et l'ordonna diacre.

Quelque temps après Thierri, roi d'Austrasie, obligea Quintien à le lui céder. Il le fit venir à sa cour, et l'y retint jusqu'à l'an 527. Le saint évêque d'Auvergne étant mort cette année, le peuple demanda au roi saint Gal pour pasteur, et il eut enfin la satisfaction de l'obtenir. L'humilité, la douceur, la charité et le zèle du nouvel évêque brillèrent du plus vif éclat.

On admirait surtout sa patience à supporter les injures. Un homme brutal lui ayant déchargé un coup sur la tête, il n'en témoigna pas la moindre émotion ; il souffrit en silence l'affront qu'on lui faisait, et il désarma par sa douceur celui qui l'avait insulté. Évode, qui de sénateur était devenu prêtre, s'oublia un jour au point de lui parler de la manière la plus indigne : le saint se leva tranquillement sans lui rien répondre ; il traita son ennemi avec bonté, et s'en alla visiter les églises de la ville. Évode fut si touché d'une telle conduite, qu'il se jeta aux pieds du saint au milieu de la rue,

et lui demanda pardon. Depuis ce temps-là, ils vécurent toujours l'un et l'autre dans une parfaite intelligence.

Saint Gal fut favorisé du don des miracles. Il arrêta, par ses prières, les flammes d'un incendie qui naturellement devait réduire toute la ville en cendres. Une autre fois il délivra, par le même moyen, son troupeau d'une maladie épidémique qui causait de grands ravages dans les provinces voisines. Il mourut vers l'an 553, plein de bonnes œuvres et de mérites. On honore à Clermont, le 1er de novembre, un autre saint Gal appelé le second, et qui fut fait évêque de cette ville en 650.

1er *juillet* — SAINT RUMOLD, ÉVÊQUE, MARTYR, ET PATRON DE MALINES. — 8e siècle.

Rumold, appelé vulgairement Rombaut, né en Irlande, abandonna sa patrie, dans le dessein de visiter les tombeaux des Apôtres, et de vénérer, aux lieux où ils existent, les monuments sacrés de notre religion. Dans la route, il ne laissa jamais échapper l'occasion de prêcher la parole de Dieu, et quelquefois même il obtint du ciel la grâce de faire des miracles pour la conversion des infidèles. Pendant son séjour à Rome, il allait prier sans cesse aux tombeaux des Apôtres et des martyrs. Averti par une révélation divine de se rendre dans la Gaule, il obtint la permission du souverain pontife, et vint à Malines. Il fut reçu dans cette ville avec toutes sortes d'égards par le comte Adon, à l'épouse duquel il prédit bientôt après une heureuse fécondité, et dont il baptisa lui-même le fils qu'il appela Libert. Dans la suite cet enfant s'étant noyé, Rumold le rappela à la vie. Lorsque les Slaves et les Danois dévastèrent l'Allemagne, depuis la mer jusqu'à Cologne, Libert s'enfuit dans le comté d'Hasbain, afin de se dérober au péril; mais il fut tué devant l'autel même de saint Trond. Quant à Rumold, il implanta la foi catholique à Malines et dans les environs avec un tel zèle et un tel succès, qu'il est regardé à bon droit comme l'apôtre de ces contrées. Il s'associa aux travaux apostoliques de saint Willibrord, et fut sacré évêque régionnaire sans avoir de siége fixe. Souvent il interrompait les fonctions extérieures du ministère pour aller se recueillir dans la solitude. Tandis qu'il s'appliquait à propager la vraie religion dans une partie de la Gaule Belgique, il fut attaqué par deux assassins, à l'un desquels il reprochait un

adultère. Ayant reçu à la tête une blessure considérable, il termina sa vie par le martyre en l'an 775. Les meurtriers, pour cacher leur crime, jetèrent le corps dans l'eau, mais l'éclat d'une lumière miraculeuse l'ayant manifesté au comte Adon, celui-ci le fit retirer des flots et enterrer dans l'église de Saint-Étienne, d'où il fut transporté à l'église de Malines, qui est aujourd'hui l'église métropolitaine.

---

2 *juillet*. — LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

I. L'ange Gabriel, envoyé du ciel à Marie pour lui annoncer qu'elle allait devenir la mère du Fils de Dieu sans cesser d'être vierge, lui montra que rien n'est impossible au Tout-Puissant, en lui apprenant qu'il avait donné un fils à sa cousine Elisabeth, femme du prêtre Zacharie, qui était non-seulement stérile, mais encore fort avancée en âge, et qui était déjà dans le sixième mois de sa grossesse. Marie, pleine de grâce et animée de l'esprit de Jésus-Christ qu'elle portait déjà dans son sein, partit en même temps et se hâta de traverser une grande partie de la Judée, et d'aller à la ville d'Hébron, dans la tribu de Juda, pour voir elle-même cette merveille de Dieu, pour s'en réjouir avec Élisabeth et pour lui rendre en cette occasion les assistances dont elle pouvait avoir besoin. On ne doit pas craindre de quitter la retraite et de rompre le silence, quand on suit les mouvements de la charité, qui est la première marque d'une véritable dévotion.

II. Marie, étant entrée dans la maison de Zacharie, salua Élisabeth, qui n'eut pas plutôt entendu sa voix, qu'elle sentit son enfant remuer dans ses entrailles; et elle-même fut aussitôt remplie du Saint-Esprit; puis elle dit à Marie : *Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur me rende visite? Car, dès le moment que votre voix m'a frappé l'oreille, lorsque vous m'avez saluée, mon enfant a tressailli de joie dans mes entrailles. Vous êtes heureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur s'accomplira*. Marie, pour lui répondre et pour célébrer les grandeurs de Dieu, prononça l'excellent cantique qu'on a d'elle dans l'Évangile, et qu'on doit regarder comme le triomphe de l'humilité sur l'orgueil du siècle.

III. Marie et Élisabeth, dit saint Augustin, prophétisent toutes

deux par l'Esprit-Saint, dont elles étaient remplies ; et, par le mérite des enfants qu'elles portaient dans leur sein ; Élisabeth connut le mystère de l'Incarnation, que la modestie de la sainte Vierge lui cachait dans le commencement : elle apprit par une inspiration soudaine ce que signifiait ce tressaillement extraordinaire qu'elle avait senti dans ses entrailles. Le Sauveur du monde lui fit connaître dès lors le ministère auquel était appelé l'enfant qu'elle portait dans son sein. S'estimant heureuse de recevoir chez elle la mère de son Seigneur, elle publia le bonheur de cette sainte Mère, dont elle rapporta la cause à sa foi. La sainte Vierge passa trois mois chez elle, et retourna à Nazareth.

IV. On doit regarder la conduite de la sainte Vierge, dans ce mystère, comme un modèle parfait de la conduite des chrétiens dans les visites qu'ils se rendent. C'est une action des plus ordinaires, et qui peut être la source de beaucoup de biens ou de beaucoup de maux selon la manière dont on la fait. Marie ne quitte sa cellule que pour aller se réjouir avec sa cousine de la grâce qu'elle a reçue de Dieu, et pour lui communiquer la grâce qu'elle a reçue elle-même. Marie porte Jésus-Christ avec elle, et le communique à toute la famille qu'elle visite : dans nos visites, nous devons porter la bonne odeur de Jésus-Christ, et le faire glorifier de tout le monde par la sainteté de notre conduite. Marie et Élisabeth ne s'entretinrent que de la grandeur de Dieu et de leur propre bassesse : malheur à nous, si nos conversations, au lieu d'être édifiantes et de porter les autres à la piété, servent au contraire à leur inspirer l'esprit du siècle et ses maximes empoisonnées ! Enfin, Marie s'en retourne après qu'elle s'est acquittée chez Élisabeth de ce que Dieu demandait d'elle : nous devons aussi rentrer dans notre retraite, lorsque nous avons fait ce que la charité exige de nous.

---

2 *juillet*. — SS. PROCESSE ET MARTINIEN, MARTYRS. — 1er siècle.

Au temps où saint Pierre et saint Paul étaient enfermés dans la prison Mamertine, sur le mont Tarpéien, deux de leurs gardes qui s'appelaient Processe et Martinien, ébranlés en même temps que quarante autres personnes par la prédication et les miracles des Apôtres, se convertirent à la foi de Jésus-Christ. Comme une

source avait jailli tout à coup d'une roche de la prison, c'est avec cette eau qu'ils furent baptisés, et ils permirent alors aux Apôtres de s'en aller, s'ils le voulaient. Mais Paulin, préfet des soldats, ayant eu connaissance de ce fait, s'efforça d'abord de faire revenir Processe et Martinien sur la détermination qu'ils avaient prise. Comme il y perdait son temps et faisait de vains efforts, il ordonna de leur frapper le visage et de leur briser les dents à coups de pierre. On les traîna ensuite devant une statue de Jupiter; mais parce qu'ils refusèrent avec la même constance d'adorer les idoles, il donna l'ordre de les torturer sur le chevalet, en leur appliquant sur le corps des lames chauffées à blanc, et de les accabler de coups de bâton. Au milieu de ces tourments, on ne les entendait proférer que ces mots : *Que le nom du Seigneur soit béni!* On les jeta de nouveau en prison et peu de temps après ils eurent la tête tranchée hors de Rome, sur la voie Aurélia. Une femme, nommée Lucine, donna la sépulture à leurs corps dans son héritage, le 2 juillet ; mais depuis, transportés à Rome, on les plaça dans la basilique du prince des Apôtres.

---

3 *juillet.*— LE BIENHEUREUX LANFRANC, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY. — 11e siècle.

Lanfranc naquit, à Pavie, d'une famille de sénateurs : son père était au nombre des conservateurs des lois de la ville. Lanfranc le perdit en bas âge; et, comme il devait lui succéder dans sa dignité, il quitta Pavie pour aller faire ses études au dehors. Après y avoir donné beaucoup de temps, il revint parfaitement instruit des lettres humaines, mais très-ignorant dans la science du salut, semblable à la plupart de ceux qui se livrent à l'étude des sciences profanes. L'envie qu'il avait de s'avancer dans le monde avait occupé tout son esprit, et il n'avait pas fait réflexion que l'unique étude importante pour un chrétien est celle de la religion.

Lanfranc, estimé dans sa patrie pour son esprit et ses autres qualités extérieures, ne vit point avec indifférence la considération qu'on lui accordait, et ne cherchait même qu'à l'augmenter. Plein du désir d'étendre sa réputation, il quitta son pays, passa les Alpes, vint en France du temps du roi Henri Ier et de Guillaume, duc de Normandie, suivi de plusieurs écoliers déjà très-instruits.

Allant à Rouen, et passant sur la fin du jour dans une forêt, il

rencontra des voleurs qui le dépouillèrent, lui lièrent les mains derrière le dos, lui couvrirent les yeux, et le laissèrent en cet état, loin du grand chemin, dans les broussailles épaisses. En cette extrémité, ne sachant que devenir, il plaignait son infortune. Quand la nuit fut venue, il voulut chanter les louanges de Dieu; mais, ne l'ayant point appris, il ne put se donner cette consolation. Honteux et confus de cette ignorance, il dit avec amertume : Seigneur, j'ai tant employé de temps à l'étude, j'ai usé mon corps et mon esprit, et je ne sais pas encore comment je dois vous prier. Délivrez-moi du péril où je suis, et avec votre grâce je réglerai ma vie de telle sorte que je pourrai vous servir. Au point du jour, des voyageurs qui passaient le délièrent et le remirent dans le chemin. Il les pria de lui enseigner le plus pauvre monastère qui fût dans le pays. Ils lui répondirent qu'ils n'en connaissaient point de plus pauvre que celui qu'un homme de Dieu bâtissait près de là; et, lui en ayant montré le chemin, ils se retirèrent. C'était l'abbaye du Bec, commencée sept ans auparavant par le vénérable Hellouin.

Quand Lanfranc y arriva, il trouva ce bon abbé occupé à bâtir un four de ses propres mains. Lui ayant appris ce qui l'amenait, l'abbé dit à un de ses moines de donner à Lanfranc le livre de la règle. Lanfranc le lut tout entier, et dit à Hellouin qu'il espérait qu'avec le secours de Dieu il observerait tout ce qu'elle contenait. L'abbé, croyant apercevoir des marques d'une vocation certaine, le reçut au nombre de ses religieux. Lanfranc passa trois ans dans une entière solitude, s'instruisant des devoirs de la vie du cloître. Il parlait à peu de personnes, et était peu connu même dans le monastère. On ne le voyait qu'aux emplois dont on le chargeait, et à l'église; et on l'y voyait toujours modeste, recueilli, édifiant tout le monde par sa piété.

Guillaume duc de Normandie, étant devenu roi d'Angleterre, voulut faire monter Lanfranc sur le siége de Cantorbéry; mais, comme il avait déjà refusé l'archevêché de Rouen, il fit assembler un concile de la province de Normandie, dont la résolution fut que Lanfranc accepterait la dignité que le roi d'Angleterre lui proposait. Ce saint religieux en fut fort affligé. Il n'y eut point de raison qu'il n'employât pour se dispenser de se charger du joug qu'on voulait lui imposer; mais on ne l'écouta point; le roi avait si bien gagné tous ses amis, que chacun lui conseilla de consentir à son élection. Ce fut en lui faisant pratiquer toutes les vertus épis-

copales que Dieu acheva de le sanctifier. Il mourut le 28 mai de l'an 1089 de Jésus-Christ.

4 *juillet*. — S. SISOÈS OU SISOY, SOLITAIRE. — 4e siècle.

Saint Sisoy ou Sisoès fut un des plus grands modèles de la vie solitaire après saint Antoine. Ayant été touché de Dieu dès sa jeunesse, il quitta tout pour suivre Jésus-Christ, pauvre et humilié. Il se retira d'abord dans le désert de Scété avec saint Macaire. Un jour qu'il allait scier les blés avec lui, il fut témoin d'un miracle de ce saint, qui fit parler un mort pour savoir où il avait mis un dépôt.

Trouvant le désert de Scété trop fréquenté, et peu favorable à son amour pour le silence et la retraite, il alla s'établir au mont Saint-Antoine, à une journée de la mer Rouge. Il y arriva peu de temps après la mort du patriarche des solitaires, c'est-à-dire en l'an de Jésus-Christ 356, et il y trouva la mémoire de ses instructions et de ses exemples si récente, qu'il se considéra comme l'un de ses disciples, et ne pensa qu'à marcher sur ses traces.

Sisoy ne mangeait que de deux jours l'un. Ordinairement même il ne mangeait pas de pain, à moins que la condescendance pour les autres ne l'y engageât. Il avait pour maxime qu'un solitaire ne doit point choisir le genre de travail qui lui plaît le plus. Très-souvent il s'occupait à faire des paniers.

Un séculier vint un jour avec son fils encore enfant pour recevoir sa bénédiction. L'enfant étant mort en chemin, le père, sans se troubler, le prit entre ses bras. Dès qu'il fut dans la cellule du saint vieillard, il se jeta à terre avec son fils, pour lui demander le secours de ses prières. Il sortit ensuite, et laissa son fils aux pieds de Sisoy, qui, ne sachant pas qu'il fût mort, lui dit : Levez-vous, mon fils, suivez votre père. En même temps l'enfant se leva et alla trouver son père. Celui-ci, vivement touché de cette merveille, revint à la cellule de Sisoy, et lui dit tout simplement que sa joie était égale à l'affliction qu'il avait ressentie en perdant son fils. Le solitaire, qui craignait extrêmement de perdre l'humilité, fit dire à cet homme, par son disciple, qu'il se gardât bien de parler avant sa mort de ce qui venait de se passer.

Comme le mont Saint-Antoine était exposé aux courses des Sarrasins, ils pillèrent un jour le peu que possédaient Sisoy et son disciple ; ils emportèrent même leurs habits. Ils se trouvèrent

ainsi réduits l'un et l'autre à aller chacun de leur côté chercher dans le désert de quoi se nourrir, et à manger des choses dont à peine des bêtes eussent voulu. Ce fut après cet accident qu'un frère vint faire cette question à Sisoy : Si des voleurs viennent à moi pour m'attaquer, et que je me trouve le plus fort, me conseillez-vous de les tuer ? — Gardez-vous-en bien, lui dit-il, car vous seriez homicide. Abandonnez tout à la providence de Dieu : si vous êtes maltraité, reconnaissez que c'est une pénitence de vos péchés ; si, au contraire, il ne vous arrive rien de fâcheux, remerciez-en la bonté du Tout-Puissant,

Étant devenu fort vieux, Abraham son disciple lui dit un jour : Allons-nous-en, mon père, auprès de quelque lieu habité, où vous puissiez plus aisément trouver ce qui est nécessaire à votre âge. — Allons où vous voudrez, répondit Sisoy, pourvu qu'on n'y trouve point de femme. — Et où n'y en a-t-il point, repartit Abraham, si ce n'est dans le désert ? — Menez-moi donc dans le désert, dit Sisoy. Il paraît cependant qu'il fut obligé de céder aux besoins de son corps. Il vint à Clysma, ville d'Égypte, sur le bord de la mer Rouge, où il mourut l'an de Jésus-Christ 420.

---

4 *juillet*. — SAINTE BERTHE, VEUVE ET ABBESSE. — 8e siècle.

Sainte Berthe était fille du comte Rigobert et d'Ursane, parente d'un roi de Kent en Angleterre. A l'âge de vingt ans, elle fut mariée à Sigefroi, dont elle eut cinq filles, entre autres sainte Gertrude et sainte Déotile. Après la mort de son mari, elle prit le voile dans le monastère qu'elle avait fait bâtir à Blangy, en Artois, à peu de distance d'Hesdin. Ses filles Gertrude et Déotile imitèrent son exemple. Elle fut persécutée par le comte Roger, ou Rotgar, qui tâcha de la noircir auprès du roi Thierry III. La haine que lui portait ce seigneur venait de ce qu'il n'avait pu parvenir à épouser Gertrude ; mais le prince, ayant connu l'innocence de Berthe, qui gouvernait son monastère en qualité d'abbesse, la reçut favorablement et la mit sous sa protection.

De retour à Blangy, Berthe acheva son monastère, et fit construire trois églises, l'une en l'honneur de saint Omer, l'autre sous le nom de saint Vaast, et la troisième sous l'invocation de saint Martin de Tours. Ayant ensuite mis un bon ordre dans sa com-

munauté, elle établit abbesse sainte Déotile, et se renferma dans une cellule pour ne plus s'occuper que de la prière. Sainte Berthe mourut vers l'an 725. Le monastère de Blangy, qu'elle avait fondé vers l'an 682, fut détruit et brûlé par les Normands, au neuvième siècle. Hersende, qui en était alors abbesse, se retira avec ses religieuses en Alsace, et elles y furent reçues, en 895, dans l'abbaye des chanoinesses d'Erstein; on y porta aussi les reliques de sainte Berthe et de ses deux filles, et cette translation fut signalée par plusieurs miracles. Les reliques de sainte Berthe furent rapportées à Blangy, dans le onzième siècle. Ce dernier monastère fut alors rebâti, et donné à des religieux de l'ordre de Saint-Benoît.

---

5 *juillet*. — SAINT PIERRE DE LUXEMBOURG, CARDINAL, ÉVÊQUE DE METZ. — 14e siècle.

Pierre, fils de Gui de Luxembourg, comte de Ligny, et de Mathilde, comtesse de Saint-Pol, naquit en 1369, à Ligny, petite ville de Lorraine, au diocèse de Toul. Il perdit son père et sa mère dans son enfance. La comtesse d'Orgières, sa tante, se chargea du soin de son éducation. Il seconda parfaitement ses vues et celles de ses maîtres; les exemples qu'il avait sans cesse sous les yeux, et les instructions qu'il recevait tous les jours, firent sur lui de vives impressions et fortifièrent le goût naturel qu'il avait pour la vertu. On regardait comme un miracle de la grâce sa ferveur et son assiduité à la prière, son zèle pour la mortification et surtout son amour pour l'humilité et pour les pauvres.

A l'âge de dix ans, on l'envoya à Paris pour y achever ses études. Le comte de Saint-Pol, son frère aîné, ayant été fait prisonnier par les Anglais, il interrompit le cours de ses études et se rendit à Londres, où il resta en otage jusqu'à ce que son frère eût payé sa rançon. Sa vertu lui gagna l'estime et l'affection des Anglais; ils lui accordèrent la liberté au bout d'un an, en lui disant que sa parole leur suffisait pour le payement de la somme stipulée. De retour à Paris, il reprit ses études.

Il ne visitait que les personnes pieuses. Il voyait souvent Philippe de Maizières, qui possédait dans un haut degré l'esprit de prière et de pénitence. Philippe avait été chancelier des royaumes de Jérusalem et de Chypre. Il menait depuis vingt-cinq ans une vie retirée chez les Célestins de Paris, sans avoir embrassé ce-

pendant l'institut de ces religieux. Les avis que Pierre reçut de ce grand serviteur de Dieu devinrent pour lui une source de nouvelles lumières, et le firent merveilleusement avancer dans les voies intérieures de la perfection.

En 1383, il fut nommé à un canonicat de la cathédrale de Paris. Toute la ville fut singulièrement édifiée de son assiduité au chœur, de sa charité pour tous les hommes, de l'innocence de sa vie, de sa douceur et de son amour pour les mortifications de la pénitence. Il avait une haute idée des moindres fonctions cléricales, et il saisissait avec empressement l'occasion de les exercer dans l'église.

Clément VII, qui résidait à Avignon, et que la France reconnaissait pour pape légitime durant le grand schisme, nomma Pierre de Luxembourg archidiacre de Dreux, au diocèse de Chartres. Il le nomma ensuite à l'évêché de Metz. Il crut que sa prudence et sa sainteté étaient une raison suffisante pour le dispenser du défaut d'âge. Il n'acquiesça à son élection que par la crainte d'offenser Dieu, s'il persistait avec opiniâtreté dans son refus. Il fit son entrée à Metz, nu-pieds et monté sur un âne, imitant en cela l'humilité de Jésus-Christ. Toute sa suite ne respirait que la modestie et la piété. Quand il eut pris possession de son église, il entreprit la visite de son diocèse, accompagné d'un religieux dominicain, qui avait été sacré évêque pour être son suffragant. Partout il réforma les abus et donna des preuves étonnantes de zèle et de prudence. Il divisa son revenu en trois parts : l'une pour l'église, l'autre pour les pauvres, et la troisième pour l'entretien de sa maison. Il ménageait encore sur cette troisième part, pour grossir celle des pauvres. Les jours de jeûne, il ne vivait que de pain et d'eau. Il faisait la même chose en Avent, ainsi que les mercredis, les vendredis et les samedis de toute l'année.

Clement VII, l'ayant créé cardinal, le fit venir à Avignon et l'obligea de rester auprès de sa personne. Pierre ne diminua rien de ses austérités. Ce pape lui ordonna de ménager davantage sa santé et de retrancher une partie de ses pratiques de pénitence. Il obéit; mais il redoubla ses aumônes, pour lui tenir lieu de compensation de ce qui lui avait été retranché de ses mortifications ordinaires.

Peu de temps après sa promotion au cardinalat, il fut attaqué d'une fièvre violente qui altéra tout à fait son tempérament. Sa santé parut d'abord vouloir se rétablir; mais ce n'était qu'une

guérison imparfaite qui fut suivie d'une langueur dont on craignit bientôt les suites. On lui conseilla de se retirer à Villeneuve petite ville fort agréable, située de l'autre côté du Rhône, vis-à-vis d'Avignon. André, son frère, étant venu le voir, il lui parla avec tant de force des vanités du monde, qu'il se donna tout entier au service de Dieu. André reçut les ordres sacrés, devint évêque de Cambray, et fut un des plus saints prélats de son temps.

Pierre, sentant que ses forces l'abandonnaient, demanda les derniers sacrements. Il fit venir ses domestiques, auxquels il demanda pardon du scandale qu'il leur avait donné, en ne les édifiant pas par ses exemples, comme il aurait dû. Il mourut le 2 juillet 1387, n'ayant point encore soixante-dix-huit ans accomplis. D'après l'examen juridique des miracles opérés par son intercession, il fut mis au nombre des saints en 1527.

---

6 *juillet*. — S. PALLADE, APÔTRE DES SCOTS. — 5e siècle.

Ce saint, dont le nom montre qu'il était Romain, est vraisemblablement le même Pallade que le pape saint Célestin envoya de Rome dans les îles Britanniques en 431, et qui fut établi premier évêque des Scots, lesquels croyaient en J. C. C'étaient ceux établis en Irlande, mais où le nombre des fidèles était encore fort restreint. Pallade, selon la chronique de saint Prosper, arriva en Irlande sous le consulat de Bassus et d'Antiochus, l'an 431 de l'ère chrétienne; mais en ayant été chassé par le roi de Leinster, il retourna dans le nord de la Grande-Bretagne, où il avait d'abord commencé sa mission. Les Scots, à cette époque, peuple grossier et barbare, ayant été s'établir dans le nord de la Bretagne vers le temps où les Romains commencèrent à abandonner le pays, le saint les y suivit. Il prêcha parmi eux, et forma une église fort nombreuse. Les historiens d'Écosse disent que la foi fut implantée dans le nord de la Grande-Bretagne vers l'an 200 de J. C., sous le règne de Donald, et sous le pontificat de Victor; mais ils conviennent unanimement que saint Pallade, qu'ils appellent saint Padie, fut le premier évêque du pays; ils lui donnent même le titre de premier apôtre d'Écosse; peut-être fut-il le premier qui prêcha la foi à la nation particulière des Scots. Il mourut vers l'an 450, à Fordun, capitale du petit territoire de Mernis, située au midi et à quinze milles d'Aberdeen. Ses reliques se gardaient autrefois dans le monastère de Fordun.

6 *juillet.* — S. GOAR, PRÊTRE ET SOLITAIRE. — 6e siècle.

Saint Goar, appelé depuis en Allemagne saint Gowers et Gewers, sortait d'une famille illustre de l'Aquitaine. Une extrême fidélité à tous les devoirs de la religion le fit parvenir de bonne heure à une haute perfection. Ayant été ordonné prêtre, il travailla efficacement au salut des âmes. Il quitta depuis sa patrie, et passa en Allemagne dans l'année 519. Il s'établit dans le territoire de Trèves, et s'y renferma dans une cellule. Il y vécut plusieurs années dans l'exercice de la prière, et dans la pratique de toutes les mortifications de la pénitence. Par une suite de son amour pour J. C., il annonça la foi aux idolâtres qui habitaient le long du Rhin, et en convertit un grand nombre. Quelques personnes, ennemies de tout bien, lui suscitèrent une persécution; mais son innocence fut reconnue, et sa vertu n'en brilla qu'avec plus d'éclat. Dieu rendit lui-même témoignage à la sainteté de son serviteur, en l'honorant du don des miracles. On lui offrit l'évêché de Trèves, mais il fut impossible de le déterminer à l'accepter. Il mourut en 575. Il s'est formé une ville portant son nom (*Saint-Guver* ou *Goar*), autour du lieu où était sa cellule. Elle est située sur la rive gauche du Rhin, entre Wesel et Boppard.

7 *juillet.* — S. PANTÈNE, PÈRE DE L'ÉGLISE. — 3e siècle.

Pantène, digne des temps apostoliques, florissait dans le second siècle de l'Église. Il était Sicilien de naissance et faisait profession de la philosophie stoïcienne. Son éloquence l'a fait appeler, par Clément d'Alexandrie, l'*Abeille de Sicile*. L'amour qu'il avait pour la vertu lui inspira de l'estime pour les chrétiens, et il se lia étroitement avec quelques-uns d'entre eux. Frappé de l'innocence et de la sainteté de leur vie, il se désabusa des superstitions du paganisme et ouvrit les yeux à la lumière de l'Evangile.

Après sa conversion, il étudia les livres saints, sous les disciples des Apôtres. Pour en acquérir une plus parfaite intelligence, il alla fixer sa demeure à Alexandrie, en Egypte. Il y avait dans cette ville une célèbre école où l'on enseignait la doctrine chrétienne, et qui devait son établissement aux disciples de saint Marc.

Pantène fit de rapides progrès dans la science des saintes lettres ; mais il cachait par humilité ses rares talents. On les découvrit bientôt malgré lui, et on le tira de l'obscurité dans laquelle il avait cherché à vivre inconnu. Il fut mis à la tête de l'école des chrétiens, quelque temps avant l'an 179 de Jésus-Christ, qui était la première du règne de l'empereur Commode. Sa capacité, jointe à l'excellente méthode qu'il suivait en enseignant, lui acquit une réputation dont ne jouirent jamais les plus fameux philosophes. Ses leçons, qui étaient un composé du suc des fleurs qu'il ramassait dans les écrits des prophètes et dans ceux des Apôtres, portaient la lumière de la science et l'amour de la vertu dans les âmes de tous ceux qui venaient l'entendre. C'est le témoignage que lui rend Clément d'Alexandrie, un de ses disciples.

Les Indiens que le commerce attirait à Alexandrie, eurent occasion de connaître saint Pantène. Ils le prièrent de passer dans leur pays pour y combattre la doctrine des brachmanes par celle de Jésus-Christ. Il se rendit à leurs instances, quitta son école, et partit pour les Indes, avec la permission de son évêque, qui l'établit prédicateur de l'Évangile pour les nations orientales. En arrivant dans les Indes, il y trouva quelques semences de la foi qui y avaient été jetées précédemment. Il y vit aussi un livre de l'Évangile de saint Matthieu, en hébreu, qui avait été laissé dans le pays par saint Barthélemi. Étant revenu à Alexandrie quelques années après, il y apporta ce livre avec lui.

L'école de cette ville était alors gouvernée par le célèbre Clément. Saint Pantène continua toujours d'enseigner ; mais il ne le fit plus qu'en particulier. Il exerça cet emploi jusqu'au règne de Caracalla, et, par conséquent, jusqu'avant l'année 216. On lit son nom sous le 7 de juillet dans tous les martyrologes d'Occident.

---

7 juillet. — LE BIENHEUREUX BENOIT XI, PAPE ET CONFESSEUR. — 13e et 14e siècle.

Benoît XI, né à Trévise de l'honorable famille des Boccasini, entra à l'âge de quatorze ans dans l'ordre des Frères prêcheurs. Jusqu'à vingt-huit ans il s'y adonna complétement à l'étude des sciences divines et humaines, et durant autant d'années il les enseigna tant en public qu'en particulier, avec la plus grande réputation de savoir. Aussi distingué par le renom de sa sainteté et de

sa prudence, il fut élevé, en passant par les divers degrés et les dignités de son ordre, à en occuper la maîtrise générale. Faisant briller dans cette charge devant tous les autres l'exemple de ses propres vertus, il entretint merveilleusement la discipline dans son ordre, et en fort peu de temps lui donna de l'extension. Boniface VIII ayant employé avec succès ses services pour rétablir la paix entre les rois de France et d'Angleterre, le créa cardinal de la sainte Église romaine pendant qu'il voyageait en France dans des provinces qu'on l'avait chargé de parcourir. Il le fit ensuite revenir à Rome pour le désigner comme son légat en Pannonie, où trois princes étaient en différend pour la succession de ce royaume; et, en usant d'une adresse admirable, Benoît vint à bout de les mettre d'accord.

De retour à Rome après avoir pacifié la Hongrie, il retrouva Boniface assiégé dans Anagni, et malgré les menaces des ennemis qui avaient fait invasion en ces lieux, il se maintint courageusement, et s'attacha au pape sans qu'on pût l'en séparer, tandis que presque tous les autres avaient pris la fuite en l'abandonnant. Le même pontife étant bientôt exempt des tribulations de ce monde, par un consentement extraordinaire des cardinaux Benoît fut mis à sa place sur la chaire de saint Pierre. Dans l'élévation de cette dignité suprême, entièrement éloigné de tout faste, il pratiqua tellement l'amour de l'abaissement, qu'il renvoya, comme s'il ne la reconnaissait pas sa propre mère, qui vivait encore et qu'on lui avait amenée parée un peu plus magnifiquement qu'il ne lui semblait convenir à l'humilité : mais il l'embrassa affectueusement aussitôt qu'elle revint avec la toilette plus simple qu'elle avait toujours portée, et il la traita avec honneur. Il frappa d'anathème ceux qui avaient osé violer la dignité pontificale dans son prédécesseur; mais la plupart de ceux qu'il avait traités avec le plus de sévérité, il les rétablit dans les honneurs dont ils avaient joui précédemment, leur pardonna, et les fit rentrer en grâce. Pour pacifier les diverses contrées de l'Italie, désolées très-malheureusement par les factions des Guelfes et des Gibelins, des Blancs et des Noirs, il créa légat *à latere* Nicolas de Grato, qui était cardinal et de l'ordre des Frères prêcheurs. Plus tard, il lui donna pour mission d'aller en Angleterre, en Écosse et en Irlande, afin d'y réconcilier les rois et les princes, qui y étaient devenus ennemis les uns des autres.

Très-désireux de la paix, il en fut le promoteur actif non-seule-

ment en Allemagne que déchiraient des divisions intestines et pour l'avantage de laquelle il se trouva là fort à propos, mais aussi dans la Sicile qu'il rétablit dans sa communion après avoir levé l'interdit qui pesait sur elle. De plus, il fut l'heureux restaurateur, entre le siége apostolique et le royaume de France, de la concorde à laquelle peu de temps auparavant il avait été porté de graves atteintes. Il fit sentir la sollicitude de son esprit apostolique, même en Orient et dans les autres contrées schismatiques. Il recommanda aussi avec instance à Martin, archevêque d'Antivare, le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Par des lettres que la charité rendait pressantes, il excita Orose, roi de Servie, à abandonner le schisme. Enfin pendant qu'il était occupé à recouvrer la Syrie et la Palestine, et qu'il songeait à d'autres choses qu'il préparait de tous ses efforts pour l'accroissement de la religion, la nécessité commune le prévint, et il mourut à Pérouse en l'an 1304, avant que le neuvième mois de son pontificat ne fût terminé. On le plaça, selon l'ordre qu'il en avait donné dans un endroit fort humble, chez ses Frères les prêcheurs. Illustré par des miracles aussitôt son décès, Clément XII approuva le culte qu'on lui rendait depuis un temps indéterminé.

---

8 *juillet*. — S. PROCOPE, MARTYR. — 3[e] siècle.

Procope eut l'honneur d'être le premier martyr de la persécution de Dioclétien. Il naquit à Jérusalem, et fut élevé dans la religion de Jésus-Christ. Dès l'enfance il menait une vie très-mortifiée : le pain et l'eau faisaient toute sa nourriture, et son corps était tellement abattu par la pénitence, dit l'auteur de sa vie, qu'il ressemblait à un cadavre.

Ayant quitté le lieu de sa naissance pour aller demeurer à Scythople, près du Jourdain, il servait l'Église en qualité de lecteur, d'interprète de langue syriaque et d'exorciste, lorsque l'édit des empereurs contre les chrétiens y fut publié. Procope fut arrêté des premiers et conduit à Césarée, où était le siége du gouverneur, appelé Flavien. Ayant été cité pour comparaître devant le juge, celui-ci commença par lui proposer de sacrifier aux dieux. Je ne reconnais qu'un Dieu, répondit Procope, et ce nom n'est dû qu'à celui qui a créé l'univers, qui le gouverne seul, et qui en est l'unique maître. Flavien, touché de cette réponse, fut obligé de

convenir qu'elle était très-sensée. Mais au moins, lui dit-il, offrez de l'encens aux empereurs. — Un État est chancelant dès qu'il a plusieurs maîtres, répondit Procope ; il est bien plus avantageux de n'avoir qu'un seigneur et qu'un roi. Cette répartie était d'autant plus hardie qu'elle pouvait regarder le gouvernement présent de l'empire, qui avait alors quatre maîtres. Aussi Flavien s'en trouva si choqué, qu'il porta sur-le-champ une sentence de mort contre Procope, en disant qu'on ne manquait pas impunément de respect aux empereurs. Il eut la tête tranchée le 8 juillet, l'an de Jésus-Christ 303.

---

8 *juillet.* — S. THIBAUD, ABBÉ DES VAUX DE CERNAY. — 13e siècle.

Thibaud, né et élevé au château de Marly, a été, par les vertus qui l'ont fait considérer comme saint, peut-être le principal ornement de l'illustre maison de Montmorency. Il était fils de Bouchard, baron de Marly, qui avait épousé Hildegarde. Comme il était l'aîné, son père le fit élever avec un soin particulier, et l'engagea depuis dans la profession des armes, où il se distingua dans tous les exercices qu'on y exigeait alors d'un gentilhomme, tels que de bien monter à cheval, courir la bague, et se servir d'une épée. Cependant il ne négligeait pas la piété, et surtout il avait une singulière dévotion envers la sainte Vierge, qu'il honorait comme sa bonne Mère et sa chère Maîtresse ; ce fut aussi cette dévotion qui l'amena à son entière conversion, c'est-à-dire à renoncer pour Dieu seul à toutes les grandeurs que le siècle lui promettait. Avant même que de prendre cette sainte résolution, il donnait un temps considérable à la prière, et allait souvent visiter l'église de l'abbaye de Port-Royal-des-Champs, fondée en 1204, dans le diocèse de Paris, par Matthieu de Montmorency, et libéralement dotée par Bouchard, père de Thibaud, ce qui l'en a fait regarder comme le second fondateur.

C'est aussi dans un monastère de l'ordre de Cîteaux, non loin du premier, et situé dans le même diocèse, c'est-à-dire à l'abbaye des Vaux de Cernay, que se retira Thibaud, et qu'il prit l'habit religieux en 1220. Il y avait peu de monastères où l'observance monastique fût gardée avec plus d'exactitude et d'austérité, mais ce fut justement pour cela que notre saint choisit cette maison. Du pre-

mier coup il s'y distingua par une pratique très-parfaite des vertus religieuses, et surtout par son esprit doux et maniable, qui était comme une cire molle entre les mains de ses supérieurs. Comme il ne s'était presque point livré jusqu'alors aux études littéraires, on lui donna un maître qui lui apprit en peu de temps ce que l'on enseigne dans les écoles publiques. Sa vertu s'accroissant toujours avec l'âge, on l'élut prieur du monastère. Quelque temps après, en 1234, Richard, qui était abbé de ce lieu, et sous lequel Thibaud avait exercé sa charge de prieur avec une prudence très-remarquable, étant venu à décéder, il fut mis à sa place. Il résista d'abord à ce que ses confrères désiraient de lui ; mais il fut obligé de se rendre à leurs instantes prières. Comme ils ne l'avaient élu qu'après une longue épreuve de sa sagesse, de sa justice et de sa charité, ils n'eurent pas sujet de se repentir de leur choix. Ils eurent en lui un supérieur prudent, vigilant, rempli de compassion pour les besoins de ses frères, et toujours prêt à les secourir. Thibaud ne crut pas qu'un abbé dût avoir d'autres droits et d'autres priviléges que d'être l'exemple de sa maison, et de surpasser autant les autres religieux dans toutes les vertus monastiques qu'il les surpassait en dignité. Son humilité était si prodigieuse, qu'il n'y avait point d'emploi dans le monastère, quelque vil qu'il fût, auquel il ne s'abaissât avec joie. Enfin, il était si pauvrement vêtu, qu'il l'emportait en cela sur le dernier des frères convers. Ces pratiques d'humilité étant connues dans l'ordre de Cîteaux. les abbés lui en firent un jour reproche au chapitre général, ou sa qualité l'obligeait de se trouver ; mais il leur ferma aussitôt la bouche, en leur disant qu'ils ne le reprendraient pas, et ne trouveraient rien à redire à sa conduite, s'il était venu richement monté et équipé, et s'ils lui voyaient un habit précieux et éclatant. Ce qui le rendait surtout admirable, c'était sa piété et sa tendresse envers la sainte Vierge : il pensait continuellement à elle et rapportait à sa gloire tout ce qu'il disait et ce qu'il faisait. On lui dit un jour qu'il pouvait y avoir de l'excès dans cette affection pour la sainte Vierge, parce qu'il semblait partager son cœur entre elle et Dieu, et que Jésus-Christ n'en avait pas l'entière possession ; à quoi il répondit, d'une manière aussi chrétienne que modeste, qu'il n'aimait autant la sainte Vierge que parce qu'elle était la Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que sans cela il ne lui préférerait pas les autres vierges saintes ; qu'ainsi c'était donc Jésus-Christ lui-même qu'il aimait, qu'il honorait, et qu'il révérait en elle. Il ajoutait

qu'il ne doutait nullement qu'elle ne fût élevée au-dessus de tous les anges et de tous les saints, et qu'elle ne méritât par conséquent d'être aimée par-dessus toutes choses après Dieu.

Il fut tout particulièrement estimé du roi saint Louis, du célèbre Guillaume, évêque de Paris, et de plusieurs personnages illustres. La renommée qu'il s'était acquise par le gouvernement de son abbaye, le fit choisir comme supérieur général de Port-Royal-des-Champs, du Trésor dans le Vexin, et de Brueil-Benoît, au diocèse d'Évreux. Ce fut à la vertu de ses prières que la France attribua la fécondité de la reine Marguerite, femme de saint Louis. Sa bienheureuse mort arriva le 8 décembre 1247. Il était honoré le 8 juillet à l'abbaye des Vaux de Cernay, où l'on allait visiter sa châsse pendant les fêtes de la Pentecôte. Aujourd'hui l'on montre encore, au milieu des prairies qui environnent les ruines de cet antique monastère, une fontaine d'une eau claire et limpide qui porte le nom de saint Thibaud. Elle reste là comme un touchant symbole de la pureté de son âme sainte et de l'éclat de ses célestes vertus.

---

8 *juillet.* — SAINTE ÉLISABETH, REINE DE PORTUGAL. — 14e siècle.

Élisabeth était fille de Pierre III, roi d'Aragon, et de Constance, fille de Mainfroi, roi de Sicile. Elle naquit l'an 1271, et fut nommée Élisabeth, en l'honneur de sainte Élisabeth de Hongrie, sa grand'tante. Le roi Jacques, son grand-père, surnommé le Saint à cause de sa piété, et le Conquérant à cause de sa valeur, voulut se charger de son éducation, et il reconnut bientôt que Dieu lui avait confié un dépôt qui lui était cher, et sur qui il devait répandre les dons les plus précieux de sa grâce. Dès l'âge de huit ans, Élisabeth avait tant d'ardeur pour la prière, qu'elle s'imposa l'heureuse obligation de réciter tous les jours le grand office de l'Église, ce qu'elle continua toute sa vie.

Élisabeth porta ce goût pour la prière dans le mariage, où ses parents l'engagèrent dès l'âge de douze ans, et le changement d'état ne put rien changer dans ses mœurs. Denys, roi de Portugal, qui lui fut donné pour mari, avait plus cherché en elle sa beauté et les avantages de sa naissance que la vertu et la piété; mais il lui laissa la liberté de se satisfaire dans tout ce que sa dé-

votion lui prescri[illegible]; [illegible] se p[illegible]as lui-même d'une grande vertu, [illegible] s[illegible]écher d'admirer et d'estimer celle d'Élisabeth. La [illegible] profitant de la liberté que le roi lui laissait, se fit au milieu de [illegible] cour une règle de conduite qui approchait fort de la vie des rel[illegible]euses les plus exactes.

Elle se fit une loi de s'astreindre a certains exercices réglés qui partageaient tout son temps, espérant que la fidélité avec laquelle elle s'y assujettirait servirait à honorer le Créateur, qui a établi un ordre parfait dans l'univers. Par l'arrangement qu'elle avait pris pour toutes ses actions et ses différents exercices, elle ne faisait rien par fantaisie et par humeur, défauts assez ordinaires aux personnes mêmes qui veulent vivre dans la piété.

Outre les jeûnes prescrits par l'Église, elle jeûnait encore trois fois la semaine, l'Avent tout entier et depuis la fête de Saint-Jean-Baptiste jusqu'à l'Assomption. Quelques jours après, elle commençait un carême qu'elle ne finissait qu'au jour de Saint-Michel : lors même qu'elle ne jeûnait pas, elle était très-sobre dans le boire et le manger, de peur qu'en nourrissant trop bien son corps elle ne rendit son esprit moins propre à la méditation des choses saintes.

Elle se levait tous les jours de grand matin; et, après plusieurs prières qu'elle récitait avec beaucoup de ferveur, elle passait quelque temps en méditation ; ensuite elle récitait matines, laudes et prime; puis elle assistait au saint sacrifice de la messe, où elle communiait très-souvent. Toutes les autres heures de la journée étaient aussi saintement remplies : ou elle réglait son domestique et s'acquittait des devoirs de son état, auxquels elle était très-fidèle, comme étant le point capital de la dévotion; ou elle lisait des livres de piété, ou elle travaillait des mains. On ne voyait point de moments de vides dans la journée, et elle n'en remplissait aucun par les jeux et les divertissements. Quand on lui représentait qu'une vie si austère ne convenait point à son rang, elle répondait : La mortification est d'autant plus nécessaire sur le trône, que les passions y sont plus vives et les dangers plus grands. Elle mourut l'an 1336, âgée de 65 ans.

9 *juillet*. — SAINT ÉPHREM D'ÉDESSE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE. — 4e siècle.

Saint Éphrem, un des plus illustres docteurs qui brillèrent dans l'Église de Syrie, naquit à Nisibe, dans la Mésopotamie, de parents qui vivaient à la campagne et gagnaient de quoi subsister à la sueur de leur front. Il ne reçut le baptême qu'à l'âge de dix-huit ans. Il avait avant ce temps-là commis certaines fautes que la délicatesse de sa conscience lui grossissait extrêmement et qu'il ne cessa jamais de pleurer. Dans un voyage qu'il fit, il se trouva surpris par la nuit au milieu de la campagne ; il fut obligé de rester avec un berger qui avait perdu, dans le désert, le troupeau confié à ses soins. Le maître du berger, les ayant vus ensemble l'un et l'autre, les arrêta et les fit conduire en prison, sous prétexte qu'ils lui avaient volé son troupeau. Dans la même prison étaient sept autres personnes coupables de crimes différents de ceux dont on les accusait. L'innocence d'Éphrem ayant été connue, il fut élargi. Vivement frappé de la crainte des jugements de Dieu, il avait toujours présent à l'esprit le compte rigoureux que nous rendrons de toutes nos actions, et cette pensée tirait de ses yeux des larmes continuelles. Il prit l'habit monastique, pour ne plus s'occuper que des vérités éternelles. Il couchait sur la terre nue, passait une partie considérable de la nuit en prière, et restait quelquefois plusieurs jours sans manger. Il travaillait des mains, selon la coutume des moines d'Égypte et de la Mésopotamie, et son travail consistait à faire des voiles de navire. Naturellement il était porté à la colère ; mais il avait si parfaitement vaincu cette passion, que la vertu opposée était devenue une de celles qui brillaient le plus en lui. Jamais on ne le vit contester ou disputer avec personne. Il se regardait comme indigne d'être compté parmi les créatures. Son humilité le fit principalement remarquer dans ses écrits, et surtout dans ses deux *Confessions*. Il fait l'aveu des manquements qu'il découvrait dans ses affections ; il s'accuse surtout d'orgueil. Il n'y a point, dit-il, de péché plus funeste que celui-là ; il détruit même les dons de Dieu ; il brûle en quelque sorte toutes les vertus et en fait une abomination.

Dans sa seconde *Confession*, le saint démontre d'abord que la Providence embrasse le gouvernement de toutes les créatures,

qu'elle préside à tous les événements et qu'elle en règle les plus petites circonstances. Il déplore ensuite le malheur qu'il a eu d'en douter dans son enfance. Entre autres péchés dont il s'accuse, il nomme la vaine gloire, l'immortification, la lâcheté, le défaut de respect dans l'église, la démangeaison de parler. « Otez, dit-il à « ceux qui l'estimaient, ôtez ce masque qui me couvre, et vous « ne verrez en moi que puanteur et infection.... Le vice, quand « on le cache sous l'extérieur imposant de la vertu, acquiert un « nouveau degré d'abomination.... Puissiez-vous voir l'abîme de « misères qui est en moi? Il ne manquerait pas d'exciter votre « compassion si toutefois vous étiez capables d'en soutenir la vue. » Ayant appris qu'une ville voulait le choisir pour évêque, il contrefit l'insensé, pour échapper plus sûrement à la violence qu'on aurait pu employer pour obtenir son consentement.

Saint Éphrem possédait au plus haut degré l'esprit de componction. « Nous ne pouvons, dit saint Grégoire de Nysse, « penser à ses larmes continuelles, sans y mêler les nôtres. Il lui « était aussi naturel de pleurer, qu'il l'est aux autres hommes « de respirer. Nuit et jour ses yeux étaient baignés de larmes. Ja« mais on ne le rencontrait qu'on ne vît ses joues mouillées. » De là cette énergie qui accompagnait toutes ses paroles et qui se remarque dans ses écrits.

Durant son séjour à Édesse, il y fut universellement estimé et respecté. Ayant été ordonné diacre, il y devint l'apôtre de la pénitence, qu'il prêcha avec autant de fruit que de zèle. La nature lui avait donné un talent rare pour la parole. Il avait une éloquence naturelle qui enchantait. Comme il concevait les choses avec netteté, sa diction était pure et agréable; ses pensées, pour être sublimes, n'en étaient pas moins faciles à saisir. Il était si vivement pénétré de ce qu'il disait, qu'on ne pouvait résister à ses discours; ses paroles impriment dans les âmes les sentiments dont elles sont l'image; elles y portent tout à la fois la lumière et la conviction. « Quel est l'orgueilleux, dit saint Grégoire de Nysse, qui ne devien« drait le plus humble des hommes, en lisant ses discours sur « l'humilité ? Qui ne serait enflammé d'un feu divin, en lisant son « traité de la charité ? Qui ne désirerait d'être chaste de cœur et « d'esprit, en lisant les éloges qu'il donne à la chasteté ? » Quoiqu'il fût dur à lui-même, il montrait beaucoup de douceur et de condescendance envers les autres. Il ne voulait point que les nouveaux convertis s'abandonnassent à l'impétuosité de leur zèle, ni

que, par une ferveur mal entendue, ils pratiquassent d'abord de grandes mortifications ; il leur conseillait de ne rien faire sans l'avis des personnes sages. Ses exhortations à la ferveur étaient fort touchantes. « Puisse la tiédeur, disait-il, être à jamais bannie « de mon âme ! » Puis, il ajoute, en parlant de celui qui n'a de la ferveur que par accès : « Ce qu'il édifie aujourd'hui d'une main « par la mortification, il le détruit le lendemain par le relâche- « ment. » Il observe que le démon, vaincu par les âmes ferventes, a coutume de dire : « J'irai trouver les tièdes, qui sont mes amis, « et avec lesquels je n'ai pas besoin d'user de stratagèmes ; il me « suffit de les tenir dans les chaînes qu'ils aiment. » Il veut que nous nous animions, en nous disant souvent à nous-mêmes : « Il « ne reste plus qu'une petite partie de la course que tu avais à « parcourir, et tu arriveras dans le lieu du repos ; ne t'arrête donc « pas sur la route. »

Le saint docteur amena plusieurs idolâtres à la connaissance de la vérité. Il convertit aussi un grand nombre d'hérétiques. Les manichéens ayant répandu leurs erreurs à Édesse par le moyen de certains vers que le peuple avait appris à chanter, Éphrem, pour remédier au mal, fit apprendre aux habitants de la ville et de la campagne d'autres vers qu'il avait composés et qui contenaient la doctrine catholique.

Vers l'an 372, il fit une visite à saint Basile, archevêque de Césarée. « O mon père ! s'écria-t-il en l'abordant, ayez pitié d'un « misérable pécheur et daignez le conduire dans la véritable voie. » Saint Basile lui donna, conformément à ses désirs, des règles pour mener une vie sainte. Avant de le laisser partir, il éleva son compagnon au sacerdoce ; mais, pour lui, il ne voulut jamais permettre qu'on lui conférât cette dignité.

De retour à Édesse, il se renferma dans une petite cellule, où il composa la dernière partie de ses ouvrages. Il sortit de sa retraite à l'occasion des ravages que causait une grande famine, pour voler au secours du prochain et surtout pour assister les pauvres. Il engagea les riches à ouvrir leurs bourses ; il fit mettre des lits dans les places publiques ; il visitait chaque jour les malades et les servait de ses propres mains. Après la cessation du fléau, il retourna dans sa solitude, où il fut bientôt pris de la fièvre. Durant sa maladie, il donna de nouvelles preuves de sa ferveur et surtout de son humilité. Il mourut vers l'an 378, dans un âge fort avancé.

9 *juillet*. — LES BIENHEUREUX MARTYRS DE GORCUM, — PARMI LESQUELS LE B. JEAN DE COLOGNE. — 16e siècle.

Le seizième siècle, mémorable par les troubles qu'y suscita la perversité des calvinistes, fournit, en Belgique, un exemple signalé du courage chrétien. L'an 1572, dix-neuf martyrs, appelés communément les Martyrs de Gorcum, du lieu où ils souffrirent en Hollande, combattirent glorieusement pour affirmer la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et pour défendre la primauté du Pontife romain. Parmi eux brilla Jean de Cologne ou de Germanie, qui était de l'ordre des Frères prêcheurs, et recommandable par la sainteté de sa vie et son talent littéraire. Comme pour obéir à ses supérieurs il administrait la paroisse d'Hornar, en Hollande, et que, pour remplir son devoir pastoral, il visitait les fidèles confiés à ses soins, laïques, religieux et autres que l'on avait jetés en prison à cause de la foi, il y fut enfermé lui-même pendant qu'il leur administrait les sacrements. La constance de ce saint religieux fut, ainsi que celle de ses compagnons dans la foi et la piété, éprouvée très-cruellement pendant plusieurs jours et plusieurs nuits par toutes sortes d'insultes, de tourments et de blessures. Malgré ces traitements barbares, leurs persécuteurs ne purent les amener à rejeter principalement le dogme de la présence réelle du Sauveur dans l'Eucharistie, ni à refuser d'une manière sacrilége l'obéissance au Pontife romain. Ils furent donc, après avoir été dépouillés de leurs vêtements, menés à la Brille, pour y consommer leur martyre dans le dernier supplice. Pendant le trajet, Jean souffrit, comme ses compagnons, des traitements inimaginables de la part des soldats, des matelots, et de toute cette populace hérétique. Enfin pendu à une solive, il mérita de rester glorieusement vainqueur dans ce combat où il s'offrait comme victime à J. C.

C'est le 9 juillet vers minuit, en l'an 1572, que ces nobles martyrs subirent leur dernier supplice. La rage de leurs bourreaux n'étant pas encore assouvie, ils exercèrent leur fureur sur ces corps sans vie, qu'ils coupèrent par morceaux, fouillèrent dans tous leurs replis, et dont ils dispersèrent les entrailles. Mais le ciel récompensa par des miracles le noble triomphe des martyrs qui étaient morts pour lui. Entre autres eut lieu celui-ci tout à fait remarquable : c'est que, sur le lieu de leur supplice, poussa tout à

coup un bel arbrisseau qui fut bientôt chargé d'autant de fleurs d'un blanc éclatant qu'il y avait eu de martyrs qui avaient combattu pour mériter la couronne de la Foi. Le pape Clément X, après avoir examiné leurs actes suivant les formalités ordinaires, les inscrivit au catalogue des saints.

---

10 *juillet.* — SAINTE FÉLICITÉ ET SES SEPT ENFANTS, MARTYRS. — 2e siècle.

Sainte Félicité est une des plus illustres martyres qui aient souffert dans la ville de Rome. Après la mort de son mari, elle vécut dans la retraite, occupée de la prière et de l'éducation de ses enfants. Elle avait sept garçons, à qui la grandeur de la naissance pouvait faire espérer les premières dignités de l'État; mais Félicité leur inspira de bonne heure du dégoût pour tous les vains honneurs du siècle; elle demandait sans cesse à Dieu d'en faire des citoyens du ciel plutôt que des hommes distingués dans le monde.

L'exemple de sa piété servait à affermir plusieurs chrétiens et portait un grand nombre de païens à renoncer aux idoles. Les prêtres des faux dieux en portèrent leurs plaintes à l'empereur Antonin ; ils disaient dans leurs requêtes : Cette femme veuve et ses enfants attentent à votre propre vie en insultant nos dieux : que, si elle tarde plus longtemps à adorer les divinités de l'empire, votre piété doit savoir qu'elles seront irritées de manière à ne pouvoir plus être apaisées. Sur cette requête, Félicité fut arrêtée avec ses sept fils, et l'empereur chargea de cette affaire le préfet de Rome, nommé Publius, à qui il commanda de faire en sorte que les dieux fussent apaisés, et les pontifes satisfaits. Publius voulut voir Félicité; il la fit venir chez lui pour lui parler en particulier. Il employa d'abord les voies de civilité et de douceur pour la porter à sacrifier aux dieux de l'empire; mais voyant qu'il ne pouvait en venir à bout, il eut recours aux menaces, et lui fit entendre qu'il s'agissait de la mort si elle n'obéissait pas. Félicité, soutenue par la grâce de Jésus-Christ et animée d'une foi vive, répondit au préfet : Vos menaces ne sauraient m'abattre, et vos promesses ne peuvent me séduire. L'Esprit-Saint, qui est en moi, me rend invincible au démon; ainsi je ne crains rien, sachant que, si Dieu me conserve la vie, je demeurerai victorieuse dans

le combat que vous me livrez ; mais s'il vous permet de me l'ôter, je remporterai sur vous, en mourant, une victoire encore plus glorieuse. — Misérable que vous êtes, lui dit Publius, si la mort a pour vous des charmes, au moins ne cherchez pas à exposer vos enfants à être privés de la vie. — Ils vivront, répondit Félicité, pourvu qu'ils ne sacrifient point aux idoles ; au lieu que, s'ils commettent un si grand crime, ils ne peuvent attendre qu'une mort éternelle.

Le lendemain il parut sur son tribunal dans la place de Mars, et il fit comparaître Félicité avec ses enfants. Il dit à la sainte en leur présence : Ayez pitié de vos enfants, dont la jeunesse florissante promet tant au public. — La pitié à laquelle vous me portez, répondit Félicité, est une véritable impiété, et la compassion à laquelle vous m'exhortez me rendrait la plus cruelle de toutes les mères. Puis, se tournant vers ses enfants, elle leur dit : Regardez en haut, mes enfants, voyez le ciel ; c'est là que Jésus-Christ vous attend avec ses saints. Demeurez fidèles dans son amour, et combattez pour vos âmes. Publius, irrité de son courage, lui fit donner des soufflets, en disant : Vous êtes bien hardie de leur donner, en ma présence, de tels avis, au mépris des ordres de nos princes.

Alors il appela, l'un après l'autre, les sept fils de la sainte veuve. Il tâcha de gagner le premier, nommé *Janvier*, tantôt en lui promettant de grands biens, tantôt en le menaçant des plus rigoureux supplices. Ce jeune homme lui répondit : Vous me conseillez des choses insensées ; mais la sagesse de mon Dieu me conserve, et elle me rendra victorieux. Le préfet, voyant sa fermeté, le fit battre de verges et l'envoya en prison. Il fit approcher le second, nommé *Félix*, et l'exhorta de même à sacrifier aux dieux. Il n'y a qu'un seul Dieu, répondit Félix, et à lui seul nous devons le sacrifice de nos cœurs. Publius le renvoya après cette réponse, et fit venir le troisième, nommé *Philippe*, et lui dit : L'empereur Antonin, mon maître et le vôtre, vous commande d'honorer les dieux tout-puissants. — Ceux dont vous me parlez, dit Philippe, ne sont ni dieux ni tout-puissants : ce ne sont que de vaines idoles, et ceux qui les honorent périront éternellement. Publius commanda qu'on lui amenât le quatrième, nommé *Sylvain*, et lui dit : Je vois bien que vous avez concerté avec la plus méchante de toutes les mères le dessein de vous perdre par votre désobéissance aux ordres des empereurs. Sylvain répondit : Si

nous étions assez faibles pour craindre une mort passagère, nous tomberions dans un supplice éternel; mais, parce que nous connaissons les récompenses qui attendent les justes et la peine qui est réservée aux pécheurs, nous méprisons les menaces des hommes, et nous demeurerons constants dans la fidélité que nous devons à Dieu. Le cinquième, nommé *Alexandre*, ayant comparu ensuite, Publius lui dit : Ayez pitié de votre jeunesse, obéissez aux empereurs, afin de mériter leur faveur et de conserver votre vie. — Je suis serviteur de Jésus-Christ, répondit Alexandre; je le confesse de bouche, je le possède dans mon cœur, et je l'adore sans cesse. Publius fit venir le sixième, nommé *Vital,* et lui dit : Pour vous, vous souhaitez peut-être de vivre. — Qui est-ce, répondit Vital, qui souhaite une meilleure vie, ou de celui qui adore le véritable Dieu, ou de celui qui sert les démons? — Et qu'est-ce que les démons? reprit Publius. — Les démons, reprit Vital, sont les dieux des nations avec ceux qui les adorent. Enfin Publius ayant fait approcher le dernier, nommé *Martial*, lui dit : Vous êtes vous-mêmes les auteurs des cruels supplices qui vous attendent en méprisant les ordres des empereurs. — Oh! si vous saviez, répondit Martial, quels sont les tourments que Dieu prépare aux adorateurs des idoles! Il veut bien différer encore de faire éclater sa juste colère contre vous et vos idoles, mais sachez que tous ceux qui ne confessent pas que Jésus-Christ est le vrai Dieu seront précipités dans les flammes éternelles.

Le préfet le renvoya, et rapporta à l'empereur le procès-verbal de cet interrogatoire. Antonin, l'ayant vu, prononça une sentence de mort contre Félicité et ses enfants, et en renvoya l'exécution à quatre différents juges. On fit mourir le premier des sept frères à coups de lanières plombées, c'est-à-dire garnies de balles de plomb par les bouts. Le second et le troisième furent assommés à coups de bâton. Le quatrième fut précipité dans le Tibre. Les trois derniers eurent la tête tranchée, ainsi que leur mère, l'an de Jésus-Christ 164.

---

10 *juillet.* — SAINTES RUFINE ET SECONDE, VIERGES ET MARTYRES. — 3e siècle.

Rufine et Seconde, vierges romaines, étaient sœurs. Comme elles rejetèrent l'alliance d'Armentarius et de Vérinus, auxquels

leurs parents les avaient fiancées, parce qu[illegible]ient consacré à Dieu leur virginité, elles furent arrêtées sous les empereurs Valérien et Gallien. Le préfet Junius Donatus n'ayant pu les détourner de leur résolution, et n'y réussissant pas plus par les promesses que par la terreur, ordonne de battre de verges d'abord Rufine. Mais pendant qu'on la frappait, Seconde interpelle ainsi le juge : « *Qu'est-ce qui fait que tu traites ma sœur avec tant d'honneur, et moi avec ignominie? Donne l'ordre qu'on nous frappe ensemble toutes deux, puisque ensemble nous confessons que Jésus-Christ est Dieu.* » Enflammé de colère par ces paroles, le magistrat commande de les jeter l'une et l'autre dans un cachot infect et ténébreux, qui se trouva aussitôt éclairé de la plus vive lumière et parfumé de l'odeur la plus suave. On les en retira donc pour les enfermer dans une salle de bain dont la chaleur était insupportable; mais comme elles en sortirent encore saines et sauves, on leur attacha une pierre au cou, et on les précipita dans le Tibre. Un ange les en délivra, mais elles eurent la tête tranchée hors des murs, sur la voie Aurélia, à dix milles de Rome. Une dame romaine, nommée Plautille, leur donna la sépulture dans son domaine. On bâtit sur leur tombeau une chapelle, à laquelle le pape Damase substitua une grande église. Il se forma en ce lieu une ville qui fut appelée *Sylva-Candida*, et qui devint un siége épiscopal; mais l'église ayant été détruite par les barbares dans le douzième siècle, l'évêché fut uni à celui de Porto. En 1120, on transporta les reliques des saintes martyres dans la basilique de Latran, près du baptistère de Constantin.

---

11 *juillet*. — S. PIE Ier, PAPE ET MARTYR. — 2e siècle.

Pie, natif d'Aquilée, créé souverain pontife sous l'empereur Antonin le Pieux, établit une peine contre le prêtre qui par négligence aurait laissé tomber quelques gouttes du sang du Seigneur. Que l'on fasse pénitence pendant quarante jours, dit-il, si le sang sacré est tombé jusqu'à terre; si c'est sur l'autel, seulement pendant trois jours. Partout où sera tombé le sang du Seigneur, s'il est possible de le reprendre, que ce soit avec la langue. Autrement on lavera l'endroit, et on le raclera, et le résidu sera jeté au feu, pour que la cendre soit ensuite déposée dans la piscine. Après avoir fait d'autres décrets pleins d'utilité pour l'Église, le

pape Pie reçut la couronne du martyre, et fut enseveli dans le Vatican en l'année 142, après plus de neuf années de pontificat.

---

11 *juillet*. — S. HIDULPHE, ARCHEVÊQUE DE TRÈVES, ET ABBÉ. — 7e siècle.

Hidulphe naquit en Bavière. Le désir de la retraite lui fit abandonner son pays pour se retirer, au diocèse de Trèves, dans la solitude. Sa vertu l'ayant fait connaître, il fut élevé sur le siége de Trèves. Il y travailla, non en mercenaire qui ne cherche que ses propres intérêts, mais en pasteur vigilant qui aime véritablement son troupeau. Les grandes occupations inséparables du ministère pastoral, les dangers qui l'accompagnent et le souvenir des délices spirituelles qu'il avait goûtées dans la retraite le déterminèrent à reprendre le chemin de la solitude.

On a vu, dans les différents siècles de l'Église, des évêques quitter leurs siéges pour embrasser la profession monastique. Il faut avouer cependant que l'on a toujours cru que les liens qui attachent les pasteurs à leurs églises ne pouvaient être rompus sans de très-graves raisons. Hidulphe fit part de son dessein à l'évêque de Toul, nommé Jacob; et il se retira dans les montagnes des Vosges, où il y avait déjà un grand nombre de serviteurs de Dieu qui y vivaient loin du commerce et de la société des hommes.

Il n'y fut pas longtemps sans se voir environné d'une foule de gens que l'odeur de sa vertu attirait auprès de lui. La peine qu'il eut de renvoyer ceux qui venaient chercher Dieu avec lui l'obligea de pourvoir aux moyens de les mettre à couvert de l'injure de l'air et de l'insulte des bêtes. C'est ce qui a donné naissance au monastère de *Moyen-Moutier*, abbaye de bénédictins de la congrégation de Saint-Vannes.

Hidulphe était très-lié avec saint Dédodat, appelé vulgairement *saint Dié*, qui avait bâti le monastère de *Jointures*. Comme ils n'habitaient qu'à deux lieues l'un de l'autre, ils se visitaient une fois l'année, pour s'éclairer et se soutenir mutuellement dans la carrière de la vie spirituelle où ils étaient entrés. Au jour convenu pour cette visite, ils partaient à la même heure pour venir l'un au-devant de l'autre. Dès qu'ils s'étaient rejoints, ils se mettaient à genoux à l'endroit même où ils se rencontraient, et, après avoir fait leur prière, ils se donnaient le baiser de paix, et s'entretenaient ensuite du bonheur de la vie future. Ce saint commerce dura

jusqu'à la mort de saint Dié. Hidulphe vécut toujours dans les exercices de la plus austère pénitence. Dans un âge très-avancé, il s'occupait encore du travail des mains, et ne cessait de gagner ce qui lui était nécessaire pour sa nourriture et ses vêtements. Il mourut l'au 707.

---

12 *juillet*. — SAINT JEAN GUALBERT, ABBÉ, FONDATEUR DE L'ORDRE DE VALLOMBREUSE. — 11e siècle.

Saint Jean Gualbert sortait d'une famille riche et noble établie à Florence. Il fut élevé avec soin dans les maximes de la piété et dans la connaissanee des lettres. Mais à peine fut-il entré dans le monde, qu'il en prit l'esprit avec le goût des vanités. L'amour des plaisirs le subjugua tellement, que ce qui lui avait paru criminel ne lui offrit plus rien que de légitime et d'innocent ; il s'imagina que la dissipation et le faste devaient être un privilége de la naissance. La doctrine évangélique ne s'accordant point avec sa conduite, il chercha à s'étourdir sur ce point, et bientôt les plus puissants motifs de vertu perdirent toute leur force à son égard. C'en était fait de lui, si Dieu n'eût ménagé une circonstance pour le tirer de l'état déplorable où il était réduit.

Hugues Gualbert avait été tué par un gentilhomme du pays. Jean, son frère, forma le projet de venger sa mort en ôtant la vie au meurtrier. Animé de plus par les discours de son propre père, il devint entièrement sourd à la voix de la raison et de la religion. Aveuglé par sa passion, il se persuada qu'il se couvrirait de honte en laissant impuni l'outrage qu'il avait reçu dans la personne de son frère. Revenant de la campagne à Florence, un jour de vendredi-saint, il rencontra le gentilhomme dans un passage si étroit, qu'ils ne pouvaient se détourner ni l'un ni l'autre. La vue de son ennemi rallume sa vengeance ; il met l'épée à la main et se prépare à la lui passer au travers du corps ; mais le gentilhomme se jette à ses pieds, et là, les bras étendus en forme de croix, il le conjure, par la passion de Jésus-Christ dont on célébrait la mémoire en ce jour, de ne pas lui ôter la vie. Jean Gualbert fut singulièrement frappé de ce qu'il voyait et entendait. L'exemple du Sauveur priant pour ses propres bourreaux amollit la dureté de son cœur ; il tend la main au gentilhomme, puis lui dit avec douceur : « Je ne puis vous refuser ce que vous de-

« mandez au nom de Jésus-Christ; je vous accorde non-seule-
« ment la vie, mais même mon amitié. Priez Dieu de me par-
« donner mon péché. » S'étant ensuite embrassés l'un et l'autre, ils se séparèrent.

Jean continua sa route jusqu'à l'abbaye de San-Miniato, qui appartenait à l'ordre de Saint-Benoît. Étant entré dans l'église, il pria devant un crucifix avec une ferveur extraordinaire. Au sortir de l'église, il va trouver l'abbé et lui demande l'habit. On lui refusa ce qu'il demandait, parce qu'on craignait son père. On lui permit seulement de suivre en habit séculier les exercices de la communauté. Quelques jours après, il se coupa lui-même les cheveux et se revêtit d'un habit de moine qu'il avait emprunté. Son père devint furieux; il s'adoucit cependant à la fin. Touché des motifs qui avaient déterminé son fils à quitter le monde, il lui donna sa bénédiction et l'exhorta lui-même à persévérer dans les bons sentiments où il était.

Le jeune religieux se livra tout entier aux austères pratiques de la pénitence. Il eut bientôt trouvé le secret important de rendre sa prière continuelle. Il joignait aux macérations corporelles de vifs sentiments de componction, afin d'expier ses fautes passées, et de se faciliter les moyens de remporter une victoire complète sur les penchants corrompus de la nature. Par son extrême fidélité à tous les exercices de la pénitence, il établit en lui, de la manière la plus solide, le règne de la douceur et de l'humilité, et devint en peu de temps un modèle accompli de toutes les vertus.

L'abbé du monastère étant mort, les religieux voulurent l'élire en sa place; mais il fut impossible d'obtenir son consentement. Peu de temps après, il quitta le monastère avec un autre religieux et se retira dans la vallée dite *Vallombreuse*, au diocèse de Fiésoli. Il y trouva deux ermites auxquels il se joignit avec son compagnon. Ils conçurent tous ensemble le projet de bâtir un petit monastère et d'y former une communauté où l'on suivrait la règle de saint Benoît, selon son austérité primitive. Le nouvel ordre fut depuis approuvé par le pape Alexandre II, ainsi que les constitutions particulières qu'y ajouta saint Jean Gualbert, qui en fut fait premier abbé. Il établit parmi ses frères l'amour de la retraite et du silence, le détachement de toutes les choses de la terre, la pratique de l'humilité, les austérités de la pénitence et de la charité la plus universelle. Il était rempli de tendresse et

très-compatissant envers ses frères, surtout envers ceux qui étaient malades. Il ne voulut point, par humilité, recevoir même les ordres mineurs.

Le nouvel ordre prit bientôt des accroissements considérables. Gualbert aimait singulièrement les pauvres, et il n'en renvoyait aucun sans lui donner l'aumône. Souvent il lui arriva de vider les magasins du monastère pour soulager les indigents. Ayant été pris d'une grosse fièvre, il fit assembler les supérieurs de son ordre; il leur annonça qu'il allait être séparé d'eux; puis il les exhorta fortement à veiller pour qu'on observât la règle avec exactitude, et à maintenir la paix et la charité fraternelle. Il demanda ensuite les derniers sacrements, qu'il reçut avec de grands sentiments de piété. Il mourut le 12 juillet 1073, à l'âge de soixante-quatorze ans, et fut canonisé en 1193 par le pape Célestin III.

---

13 *juillet*. — S. ANACLET, PAPE ET MARTYR. — 1er siècle.

Anaclet, Athénien de naissance, gouverna l'Église au temps de l'empereur Trajan. Il décréta qu'il faudrait trois évêques, et pas un de moins, pour en consacrer un autre; que les clercs ne seraient élevés publiquement aux ordres sacrés que par leur propre évêque, et qu'à la messe les assistants ne communieraient qu'après la consécration. Il décora le tombeau du bienheureux Pierre, et assigna un lieu à la sépulture des papes. Après avoir siégé plus de six ans, il reçut la couronne du martyre, et fut enseveli dans le Vatican.

---

13 *juillet*. — S. EUGÈNE, ÉVÊQUE DE CARTHAGE, ET SES COMPAGNONS, CONFESSEURS SOUS LES VANDALES. — 5e siècle.

Eugène fut élu évêque de Carthage dans un temps où cette Église était persécutée par les Ariens, qu'Hunéric soutenait. Ce prélat se rendit bientôt vénérable à ceux mêmes qui n'étaient pas de la communion de l'Église. Pour les catholiques, il gagna leurs cœurs à un tel point, que chacun se fût estimé heureux de donner sa vie pour lui. Sa charité se répandait sur tous avec tant d'abondance, qu'on était surpris qu'il pût faire d'aussi grandes et

d'aussi nombreuses aumônes. Il trouvait ses ressources dans les cœurs qu'il conciliait par sa douceur et dans l'austérité de sa vie; car il se refusait tout pour donner davantage aux autres. Quand on lui représentait qu'il devait du moins se réserver de quoi pourvoir à ses propres besoins : Le bon pasteur, répondait-il, doit être prêt à donner sa vie pour son troupeau : serait-il excusable de s'inquiéter de ce qui concerne son corps ?

Tant de vertus l'exposèrent à l'envie et à la haine des évêques ariens. Chaque jour ils inventaient de nouvelles calomnies contre lui; et enfin ils portèrent le roi Hunéric à lui défendre de s'asseoir sur le siége épiscopal, de prêcher la parole de Dieu au peuple, et de souffrir dans son église ni hommes, ni femmes qui fussent habillés à la vandale. Le saint fit une réponse conforme à son caractère et dit, à l'occasion du troisième article de la défense, que la maison de Dieu devant être ouverte à tout le monde, il ne lui était pas permis de la fermer à ceux qui voulaient y entrer, ni de les en chasser.

Hunéric, irrité de cette réponse, fit placer à la porte de l'église des bourreaux qui, dès qu'ils voyaient un homme ou une femme y entrer avec l'habit de leur nation, leur jetaient sur la tête de petits bâtons dentelés dont ils leur entortillaient les cheveux, et les tirant avec force, ils arrachaient la chevelure avec la peau. Quelques-uns en perdirent les yeux; d'autres en moururent après avoir longtemps souffert; plusieurs expirèrent à la porte même de l'église. On menait par la ville des femmes avec leur tête ainsi écorchée, précédées d'un crieur, pour les montrer à tout le peuple. Hunéric ôta toutes les pensions aux catholiques qui étaient à sa cour, et les condamna aux travaux les plus rudes de la campagne. Ce prince barbare, croyant abattre les catholiques à force de cruauté, ne se contenta pas de ces premiers coups; il chassa les laïques de leurs maisons, les dépouilla de leurs biens et les relégua dans l'île de Sardaigne. Il fit assembler les vierges, et les traita indignement, pour les obliger à déposer contre les ecclésiastiques, comme s'ils eussent été coupables d'impudicité. Il fit prendre près de cinq mille évêques, prêtres, diacres et autres ecclésiastiques, et les relégua dans les déserts. Eugène ne fut point enveloppé dans cette première proscription; mais plus tard, la persécution étant devenue plus générale, il fut exilé dans les déserts de la province de Tripoli, et mis sous la garde d'un nommé Antoine, qui exerça contre lui toutes sortes de cruautés.

Hunéric sentit enfin le poids de la colère du Seigneur. Saint Victor de Vite dit qu'il fut rongé par des vers qui sortaient de toutes les parties de son corps ; et qu'il mourut ainsi dans le désespoir en vidant ses intestins.

L'Église respira un peu sous Gontamond, qui lui succéda. Saint Eugène eut la liberté de revenir à Carthage, l'an 487, et il obtint du nouveau roi que ce prince rappelât tous les évêques ; mais ce calme dura peu. Ce roi mourut l'an 496 ; et sous Trasemond, son successeur, recommença la persécution. Dès la même année, ou tout au plus dans le cours de l'année suivante, saint Eugène fut enlevé tout à coup, et conduit au roi pour disputer en sa présence avec le patriarche des Ariens, qu'il confondit et réduisit au silence. Après avoir été condamné, à la suite de ce triomphe, à perdre la tête avec deux personnes qui l'avaient accompagné, et qui eurent en effet la tête tranchée, Eugène eut seulement la gloire de montrer que Dieu lui avait donné le courage et la constance d'un généreux martyr : car Trasemond lui en envia l'honneur. Le bourreau avait déjà l'épée tirée, lorsqu'on lui demanda encore quelle était sa résolution. C'est, dit-il, de perdre la vie plutôt que d'abandonner la foi. Le roi sembla avoir honte de faire mourir un homme aussi respectable par sa science et sa vertu, et il exila Eugène dans le Languedoc. Il se retira à Alby, où on le laissa en paix, quoique Alaric, roi des Visigoths, qui était arien comme les Vandales, fût maître de cette province. Le saint prélat y fut aussi respecté qu'à Carthage ; et l'on dit que le grand nombre des catholiques qui voulurent se mettre sous sa conduite l'obligea à bâtir un monastère dans le lieu de son exil. Il y finit sa glorieuse carrière l'an 505.

---

13 *juillet*. — SAINTE MAURE ET SAINTE BRIGITTE, VIERGES ET MARTYRES. —6e siècle.

Maure et Brigitte, qui étaient sœurs jumelles, eurent pour père Ella, roi d'Écosse, et pour mère Pantilomène. Leur naissance et leur première éducation furent accompagnées de circonstances merveilleuses. A l'âge de treize ans, N. S. ayant inspiré à ces jeunes princesses d'être ses épouses, elles firent ensemble vœu de virginité. Elles y persistèrent courageusement en refusant les partis que le roi leur père leur offrit, et qui devaient les rendre souveraines. Après la mort de leur père, craignant, ainsi que leur

frère Hispade ou Espain, qu'on ne les obligeât à lui succéder sur le trône, tous les trois s'enfuirent pendant la nuit d'Édimbourg et passèrent en France. Quant aux deux vierges, elles furent plusieurs fois protégées dans leur fuite, et de la manière la plus insigne, par leur céleste Époux. Il en fut de même pendant le long pèlerinage qu'elles firent d'abord à Rome, aux tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul. Ensuite elles en repartirent, avec leur frère et leur hôte à Rome, nommé Ursicin, qu'elles avaient délivré par leurs prières de l'obsession d'un démon qui le tourmentait. Ils firent tous les quatre le voyage de Jérusalem, repassèrent en Italie, et ensuite en France, où Dieu préparait un glorieux martyre aux deux vierges. Après s'être rendues dans l'Anjou, elles vinrent dans le Beauvoisis. Près d'un bourg appelé Balagni, elles furent attaquées par des voleurs qui voulurent aussi leur faire violence. Leur frère Espain, ayant voulu les défendre pour sauver leur pureté, reçut d'un des assassins un coup d'épée qui lui coupa la tête, le rendant martyr de la chasteté, ainsi que ses deux sœurs, que ces scélérats massacrèrent ensuite. Sur l'avis d'Ursicin, présent à tout ce qui s'était passé, les habitants de Balagni donnèrent aux saintes martyres les honneurs de la sépulture, et plus tard l'évêque de Beauvais, ayant fait les informations nécessaires, permit d'honorer Maure et Brigitte ou Brigide comme deux saintes vierges et martyres.

Dans le siècle suivant, sainte Bathilde, reine de France, ayant voulu faire transporter leurs corps sacrés dans l'abbaye de Chelles qu'elle bâtissait auprès de Lagny, on les chargea sur des chariots qui prirent d'abord la route de Paris. Mais quand ces précieuses dépouilles furent au carrefour de Nogent, près Creil, les bœufs qui les traînaient refusèrent d'aller plus avant. On fut donc contraint de les laisser où l'instinct les conduirait, et aussitôt ils tournèrent de leur propre mouvement vers le lieu que l'on appelle la *Croix Ste Maure*, et de là allèrent à l'église de Nogent, dans laquelle Urbain III fit cinq siècles plus tard déposer les reliques de nos saintes. C'est à l'occasion de ces vierges martyres que le bourg qui a eu l'honneur de posséder leurs précieux restes a pris le nom de *Nogent-les-Vierges*. En l'an 1242 le roi saint Louis, par une dévotion particulière envers sainte Maure et sainte Brigide, visita leur église, et aussitôt après la fit agrandir de tout le chœur, et transférer les reliques des saintes dans de nouvelles châsses.

13 *juillet.* — LE BIENHEUREUX JACQUES DE VORAGINI ARCHEVÊQUE DE GÊNES ET CONFESSEUR. — 13ᵉ siècle.

Jacques qu'on appela de Voragine, du lieu de sa naissanc lequel est un bourg nommé Varaggio, situé dans la rivière d Gênes, et du diocèse de Savone, y naquit vers l'an 1230, d'u ancienne famille. Dès l'âge de quinze ans, il entra à Gênes da l'ordre des Frères prêcheurs. Il y fit promptement de gran progrès dans la piété, et joignit à la sainteté de sa vie une scien peu commune; aussi devint-il pour tout le monde un suj d'admiration parce qu'il avait cultivé avec distinction les étud libérales et purement humaines, mais encore plus les lettr divines et ecclésiastiques. Il faisait ses délices de la lecture assidu des saints Pères, et principalement de saint Augustin, dont il re tenait de mémoire les pensées les plus remarquables. Il fit le plu souvent profiter les autres de son savoir, car dans l'intérieur d couvent il enseigna la théologie, et remplit les fonctions de pré dicateur dans les principales villes d'Italie. Avec le secours de Die il amena parmi le peuple qui l'écoutait un changement notabl dans les mœurs, et enflamma de l'amour de la vertu beaucoup d personnes adonnées aux plaisirs du monde.

Lorsqu'en 1267 Jacques eut été chargé du gouvernement de s province, celle de Lombardie, il s'y comporta d'une manièr tellement satisfaisante que, par une rare exception, cette fonctio lui fut continuée pendant plusieurs années; il la conserva dix-hui ans, ne la quittant que pour celle de définiteur. C'est lorsqu'il n fut plus provincial qu'il se rendit à Gênes, chargé par le pap Honorius IV de lever l'interdit lancé quelque temps auparavan contre les Génois, commission honorable qu'il accomplit de faço à s'attirer leur reconnaissance. Aussi est-ce à leur demande qu'e 1292 Nicolas IV, successeur d'Honorius, le nomma à l'archevêch de Gênes. Il n'y eut rien de plus pressé pour lui ni de plus impor tant que de remplir dans leur intégrité tous les devoirs d'un pas teur accompli. Pour mieux y parvenir, ayant réuni en concile le évêques de sa province, il y rétablit la discipline, que le désordr des temps antérieurs avait relâchée. Il donna avec beaucoup d zèle du développement au culte des saints, et veilla à ce que leur saintes reliques fussent conservées avec l'honneur qui leur est dû

C'est cette même dévotion envers les saints qui lui fit composer le célèbre recueil de Vies des Saints intitulé : *Legenda aurea*, titre que l'on a traduit inexactement par celui de *Légende dorée*. C'était pour mieux marquer la haute opinion qu'ils en avaient conçue que les contemporains de Jacques de Voragine, imités en cela par tous les chrétiens qui leur ont succédé durant le moyen âge, avaient appelé ce recueil hagiographique la *Légende d'or*, ou la Vie des Saints par excellence. Elle a été réimprimée plus de cinquante fois dans les 15 et 16ᵉ siècles, et a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. On doit encore à Jacques de Voragine, outre des Sermons, une Chronique qui ne manque point d'intérêt, surtout en ce qui concerne l'histoire ecclésiastique de Gênes jusqu'à l'an 1277. Enfin, il avait aussi écrit un ouvrage sur les prérogatives et les perfections de la sainte Vierge.

Par son éloquence, sa sollicitude pastorale, son habileté à rétablir la concorde, et à l'affermir par l'intervention de la religion du serment, il la ramena parmi les Génois qui, depuis cinquante ans, demeuraient divisés en deux factions. Simple pour lui-même, et plein de sobriété, il distribuait aux pauvres les revenus de l'Église, surtout lorsqu'il y avait une grande disette, de manière à faire subsister les indigents, et aussi pour subvenir aux besoins de l'hôpital public. C'est après avoir passé, au milieu de ces bonnes œuvres et d'autres offices de charité et de religion, plus de six années dans l'épiscopat, qu'il mourut de la précieuse mort des justes, le 15 juillet 1298, étant presque septuagénaire. Ses saintes dépouilles furent déposées sous l'autel principal de l'église de Saint-Dominique, à Gênes, et elles y furent conservées jusqu'à ce qu'en 1798 on en fit la translation à l'église de Sainte-Marie *de Castello*, appartenant à l'ordre des Frères prêcheurs, et où elles sont encore aujourd'hui tenues en grande vénération par les fidèles. Le pape Pie VII, après les informations canoniques, approuva le culte religieux et le titre de Bienheureux dont le serviteur de Dieu jouissait depuis sa mort.

---

14 *juillet*. — S. BONAVENTURE, CARDINAL-ÉVÊQUE D'ALBANO, CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE. — 13ᵉ siècle.

Bonaventure naquit l'an 1221 à Bagnarea, en Toscane. En 1243, âgé de vingt-deux ans, il entra dans l'ordre des Frères Mineurs. Les

secours qu'il trouva dans ce nouvel e[illegible]nt achevèrent de l'affermir dans le bien. Son ordre, plein d'estime pour sa vertu, le choisit pour général à l'âge de trente-cinq ans, et le pape Alexandre IV confirma cette élection. Bonaventure fit valoir sa jeunesse et son peu d'expérience dans la conduite des autres pour être dispensé d'obéir; mais il y fut obligé. Chef d'un ordre si célèbre, il n'en fut que plus humble : les embarras inséparables de sa place ne l'empêchèrent point de pratiquer toujours ce qu'il y avait dans le cloître de plus difficile et de plus humiliant.

Grégoire X, ayant été élevé sur la chaire de saint Pierre, trouva tant d'affaires à régler, tant d'abus à réformer, qu'il crut devoir convoquer un concile général. Il jeta les yeux sur diverses personnes qui étaient le plus en réputation de science et de piété; et, afin de leur donner plus d'autorité, il les éleva aux prélatures et au cardinalat de l'Église romaine, qui était dès lors en grande considération. Bonaventure, ayant appris qu'il était de ce nombre, sortit secrètement de l'Italie, et se réfugia au grand couvent de Paris; mais un ordre bien précis le fit retourner promptement. Il était dans le couvent de Mugello, à quatre ou cinq lieues de Florence, lorsque deux nonces du pape vinrent lui apporter le chapeau. Ils trouvèrent ce cardinal occupé aux plus bas offices de la cuisine, et ils se contraignirent pour ne point faire paraître la peine que leur causait ce spectacle. Bonaventure ne rougit point de continuer devant eux un des plus bas ministères de la communauté (1). Quand il eut achevé, il prit le bonnet en soupirant, et témoigna à ses frères, en présence des nonces, le regret qu'il avait de l'échange qu'on lui faisait faire des obligations paisibles du cloître contre les nouvelles fonctions qu'on lui imposait.

L'ouverture du concile se fit le 7 mai de l'an 1274, dans la ville de Lyon. Bonaventure y prêcha à la seconde et à la troisième session. Après la quatrième, qui se tint le 6 juillet, il tomba dans une défaillance qui fut suivie d'un vomissement continuel. Cet accident, qui lui fit perdre toutes ses forces, le fit passer de cette vie à l'éternité bienheureuse le 14 du même mois.

Saint Bonaventure a laissé un grand nombre d'écrits également remplis d'érudition et de sentiments de piété. Saint Thomas d'Aquin, avec qui il était fort lié, étant venu le voir dans le temps

(1) Il était occupé à laver la vaisselle.

qu'il composait la vie de saint François, ne voulut pas le détourner : Laissons un saint, dit-il, travailler pour un saint : ce serait une indiscrétion de l'interrompre. Une autre fois ce saint docteur pria saint Bonaventure de lui dire dans quelles sources il puisait l'onction qu'on trouvait dans ses écrits, et cette éloquence toute divine qui les faisait rechercher. Saint Bonaventure lui montra son crucifix, et lui dit : Voilà le grand livre où j'apprends tout ce que j'enseigne. Un frère lui disait un jour : Dieu vous a donné de grands talents à vous autres savants, avec lesquels vous pouvez le louer et le servir ; mais nous autres ignorants, que pouvons-nous faire pour lui plaire ? — Vous pouvez aimer Dieu, répondit le saint, c'est par là qu'on lui est véritablement agréable.

---

15 *juillet.* — S. JACQUES, ÉVÊQUE DE NISIBE. — 4[e] siècle.

Saint Jacques, un des plus célèbres docteurs de l'Église syriaque, était de Nisibe, en Mésopotamie, pays qui faisait partie de l'empire d'Orient. La nature lui avait donné un beau génie, qu'il cultiva par une application infatigable au travail. Lorsqu'il se fut suffisamment instruit des sciences humaines, il tourna ses études du côté de l'Écriture sainte. La vue des dangers qu'on court dans le monde le pénétra d'une vive frayeur ; il résolut d'assurer son salut par la fuite, ou du moins d'aller se fortifier dans la solitude, pour être ensuite plus en état de résister aux efforts de ses ennemis. Il choisit pour sa demeure de hautes montagnes. Il joignait de grandes austérités à l'exercice de la prière. Des racines et des herbes crues faisaient toute sa nourriture. Malgré le soin qu'il prenait de se cacher, il fut à la fin découvert ; plusieurs personnes grimpaient sur les rochers escarpés qu'il habitait, pour se recommander à ses prières, et le consulter sur les affaires de leur conscience. Il fit un voyage en Perse, pour visiter les églises qui venaient d'y être fondées, et pour fortifier les nouveaux convertis, alors cruellement persécutés par les ennemis du christianisme. Sa présence ranima le courage de ceux qui chancelaient et leur inspira un désir ardent de mourir pour la défense de la foi. Il amena aussi les idolâtres à la connaissance de la vérité.

Sa grande réputation de sainteté le fit élever sur le siége épiscopal de Nisibe ; la conversion des pécheurs et la persévérance

des justes étaient deux objets qui l'occupaient continuellement. Sa charité pour les pauvres était sans bornes. Il fit bâtir une belle église à Nisibe. Dieu lui accorda le don des miracles. Le plus célèbre de ses miracles est celui par lequel il délivra sa ville épiscopale de la fureur des barbares. Sapor II, roi de Perse, assiégea cette ville deux fois. On met le premier de ces siéges en 338. L'armée des Perses était extrêmement nombreuse; mais, après soixante-trois jours de siége, Sapor fut forcé de se retirer et de retourner dans ses États. Son armée, fréquemment harcelée par l'ennemi, et épuisée de fatigues, périt à la fin par la famine et par des maladies épidémiques. Dix ans après, les Perses tombèrent de nouveau sur les terres des Romains et mirent encore le siége devant Nisibe. Tout leur annonçait la victoire, et leurs mesures étaient si bien prises, qu'ils ne doutaient point du succès. Le saint évêque, par ses prières, conserva encore la ville; il renouvela le prodige autrefois opéré par Moïse. Un horrible essaim de mouches vint s'attacher aux trompes des éléphants, ainsi qu'aux oreilles et aux narines des chevaux. L'aiguillon de ces insectes rendit ces animaux furieux; ils renversèrent par terre ceux qui les montaient et les mirent en désordre. Une grande partie de ces peuples fut emportée par la famine et par la peste qui survint bientôt après. Le même prince reçut un troisième échec devant Nisibe en 359.

Selon l'opinion la plus probable, saint Jacques mourut vers l'an 350. Les fidèles de Nisibe avaient tant de confiance en son intercession, qu'ils crurent que sa dépouille mortelle les mettrait à l'abri de la fureur des barbares; ils voulurent donc qu'il fût enterré dans l'enceinte de leur ville. Ses reliques furent depuis transportées à Constantinople.

Saint Jacques, quoique Syrien de naissance, composa divers traités dans la langue des Arméniens, pour l'instruction de ces peuples, à la prière d'un saint évêque nommé Grégoire. « Daignez, « lui disait cet évêque, me donner quelques courtes instructions et « m'apprendre quel est le véritable fondement de la vie spirituelle « de la foi. Enseignez-moi par quels moyens nous devons élever « l'édifice de nos âmes; par quelles bonnes œuvres et quelles « vertus on doit l'achever et le porter à la perfection. » Nous avons encore les beaux discours ou instructions que composa notre saint docteur.

15 *juillet.* — SAINT HENRI II, EMPEREUR D'ALLEMAGNE, CONFESSEUR. — 11[e] siècle.

Saint Henri, surnommé *le Pieux* et *le Boiteux*, naquit en 972. Il eut pour père Henri, duc de Bavière, et pour mère Giselle, fille de Conrad, roi de Bourgogne. Il fut élevé par saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne, et fit de rapides progrès dans les sciences et la piété. En 995, il succéda à son père dans le duché de Bavière. Étant depuis parvenu à l'empire, il justifia la haute idée qu'on avait conçue de lui, par l'assemblage des vertus chrétiennes, royales et militaires. Il priait, il méditait la loi de Dieu et s'exerçait à la pratique de l'humilité, afin de se prémunir contre l'orgueil, et de ne point se laisser éblouir par l'éclat des honneurs. Toujours il avait devant les yeux la fin que Dieu s'était proposée en l'élevant à une dignité si éminente. De là son zèle à procurer la gloire du Seigneur, l'exaltation de l'Église, à entretenir la paix dans ses États et à chercher en tout le bonheur de ses sujets.

En 1005, il fit assembler un concile national à Dortmund, en Westphalie, pour régler divers points de discipline et pour maintenir plus sûrement l'observation des canons de l'Église. Il procura aussi la convocation de plusieurs synodes provinciaux qui s'assemblèrent pour le même objet. Jamais il n'entreprit de guerres que dans la vue de défendre ses peuples. Il apaisa quelques révoltes qui s'étaient élevées au commencement de son règne, et pardonna à ceux qui en avaient été les auteurs.

Après une victoire remportée en Italie, il se rendit à Rome, accompagné de la reine sainte Cunégonde. Le pape Benoît VIII l'y couronna empereur avec son épouse, en 1014. Henri confirma et renouvela les donations que ses prédécesseurs avaient faites au saint-siége, de la ville de Rome, de l'exarchat de Ravenne et de plusieurs autres domaines en Italie. Après avoir apaisé les troubles de la Lombardie, il reprit le chemin des Alpes pour retourner en Germanie. Il visita ensuite le monastère de Cluny, auquel il donna le globe et la couronne d'or, enrichie de pierres précieuses, dont le pape lui avait fait présent. Divers autres monastères reçurent aussi des marques de ses pieuses libéralités. Quelques princes mêmes de sa famille, désapprouvant l'usage qu'il faisait de ses revenus, prirent les armes contre lui; il les fit rentrer dans le devoir et leur pardonna.

Quelque temps auparavant, les idolâtres qui habitaient la Pologne et l'Esclavonie avaient ravagé le diocèse de Merseboug et détruit plusieurs églises. Il les soumit, ainsi que les princes de Bohême, qui s'étaient également révoltés. Par ce moyen, la Pologne, la Bohême et la Moravie devinrent tributaires de l'empire. Henri répara les églises et rétablit les siéges épiscopaux qu'on avait détruits. Il envoya dans la Pologne et la Bohême des prédicateurs zélés pour instruire les idolâtres.

Quand il eut terminé les nouvelles affaires qui l'avaient rappelé en Italie, il revint dans ses États. Dans le duché de Luxembourg, il eut une entrevue avec Robert, roi de France; les deux princes s'entretinrent d'affaires concernant l'Église et le gouvernement, ainsi que de la meilleure manière d'accroître le règne de la piété et de rendre leurs sujets heureux. Ils ne se séparèrent qu'après s'être donné des preuves de la plus sincère amitié.

De retour dans ses Etats, Henri s'appliqua à faire fleurir partout la religion. Il enrichissait les églises, soulageait les pauvres, remédiait aux abus et aux désordres, prévenait les injustices et garantissait le peuple de l'oppression. Malgré la multiplicité des affaires dont il était accablé, il ne négligeait pas pour cela les détails. Il n'oubliait pas surtout le soin de son âme. Sans cesse il se rappelait les dangers auxquels il était exposé. Plus il était élevé dans le monde, plus il cherchait à s'abaisser, et on ne vit jamais une humilité plus grande sous le diadème. Il aimait qu'on lui dit naïvement la vérité, et il chassa les flatteurs qu'il regardait comme les plus grandes pestes de la cour et des rois. La prière, et surtout la prière publique, faisait ses plus chères délices. Il était si édifié de la conduite des chanoines de la cathédrale de Strasbourg, qu'il avait dessein de se retirer auprès d'eux, après avoir renoncé à la couronne; mais il fut empêché de l'exécuter par les remontrances des seigneurs de sa cour et surtout par celle de l'évêque Wérinhaire, qui lui fit comprendre que sa véritable vocation était de régner avec sagesse et de se sanctifier sur le trône.

Henri assistait au sacrifice de la messe avec beaucoup de dévotion et participait souvent à l'auguste sacrement de l'autel. Il honorait la Mère de Dieu comme sa patronne. Il avait une tendre dévotion pour les Anges-Gardiens et généralement pour tous les saints Toujours il persistait dans le dessein de quitter le monde, et il voulait se retirer dans l'abbaye de Saint-Vannes, à Verdun mais le pieux Richard, abbé de cette maison, lui conseilla de ne

point exécuter ce projet. Le saint empereur fit constamment présider la religion à ses conseils, la bonne foi à ses traités, le zèle à ses entreprises. Il conserva la chasteté au milieu des périls de la cour; on assure même qu'il garda la continence dans le mariage, de concert avec sainte Cunégonde, son épouse. Il mourut au château de Grône, près d'Halberstadt, le 14 juillet 1024, dans la cinquante-deuxième année de son âge, et la vingt-deuxième de son règne. Son corps fut porté dans la cathédrale de Bamberg. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau changèrent bientôt les regrets en une vénération singulière. Il fut canonisé en 1152, par le pape Eugène III.

---

16 *juillet*. — NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.

Lorsque, le saint jour de la Pentecôte, les Apôtres, inspirés d'en haut, parlèrent plusieurs langues, et opérèrent beaucoup de miracles en invoquant le très-auguste nom de Jésus, l'on rapporte qu'un grand nombre d'hommes qui marchaient sur les traces des saints prophètes Élie et Élisée, et qui avaient été préparés par la prédication de saint Jean-Baptiste à la venue de Jésus-Christ, ayant aperçu la vérité de tout ce qui s'était passé et en ayant reconnu la certitude, embrassèrent aussitôt la foi évangélique. En même temps ils commencèrent a vénérer d'un amour tout particulier la bienheureuse Vierge de la société et des entretiens de laquelle ils purent jouir avec bonheur. Ce fut à tel point que les premiers de tous ils bâtirent une chapelle à la pureté virginale de Marie, dans cet endroit du mont Carmel où Élie avait jadis aperçu s'élever un nuage qui représentait la figure très-sainte de la Mère de Dieu. Se réunissant tous les jours dans cette nouvelle chapelle, ils y honoraient par de pieuses cérémonies, des prières et des hymnes la bienheureuse Vierge comme la patronne spéciale de leur ordre. C'est pour cette raison qu'on commença à les appeler indistinctement les Frères de la bienheureuse Marie du Mont-Carmel, dénomination que les souverains pontifes non-seulement confirmèrent, mais pour laquelle ils accordèrent des indulgences particulières à ceux qui désigneraient de ce nom l'ordre ou les frères individuellement Mais la Vierge, dans sa générosité, n'accorda pas seulement ce nom et son patronage à ses serviteurs, mais aussi le signe du saint Scapulaire qu'elle donna elle-même au bienheureux

Simon Stock, d'Angleterre, afin qu'on distinguât l'ordre à cet habit venu du ciel, et qu'il le protégeât contre les maux qui pourraient l'assaillir. Enfin, comme l'ordre du Mont-Carmel était précédemment inconnu en Europe, et qu'à cause de cela beaucoup de personnes insistaient auprès du pape Honorius III pour qu'il le supprimât, la très-pieuse Vierge Marie apparut pendant la nuit à Honorius, et lui ordonna formellement d'accueillir avec bienveillance l'institut lui-même et tous ceux qui en faisaient partie.

Ce n'est pas seulement dans ce monde-ci que la bienheureuse Vierge a décoré de nombreuses prérogatives un ordre qui lui est si agréable. Dans l'autre monde (puisqu'elle exerce partout d'une manière admirable sa puissance et sa miséricorde), on croit que ceux de ses enfants qui, ayant fait partie de l'association du Scapulaire, ont pratiqué quelques abstinences, récité les courtes prières qui leur ont été prescrites, et gardé la chasteté en rapport avec leur état, on croit donc pieusement que dans sa charité maternelle elle les fait entrer plus promptement à l'ombre de sa protection dans la patrie céleste, après les avoir soulagés au milieu des flammes du Purgatoire, où ils expient leurs péchés. L'Ordre, qu'elle a comblé de tant de bienfaits, à cause de cela a institué à perpétuité une commémoration solennelle pour célébrer chaque année, sous l'invocation du Mont-Carmel, la gloire de la bienheureuse Vierge Marie.

---

16 *juillet*. — SAINT FULRAD, ABBÉ DE SAINT-DENYS EN FRANCE. — 8e siècle.

Fulrad, quatorzième abbé de Saint-Denys en France, était d'Alsace, ou du moins originaire de cette province, où il possédait de grands biens, et où il fonda des monastères. C'est sans preuves que quelques historiens le font neveu ou petit-fils de Charlemagne. Ceux qui le font oncle de ce prince, le confondent avec Fulrad, abbé de Saint-Quentin en Vermandois. Riculphe, son père, et Ermangarde, sa mère, jouissaient en Alsace de la considération due à leur haute naissance. Fulrad ne se rendit pas moins illustre par sa piété que par la supériorité de son génie, et par ses dignités et ses emplois. Ses négociations, et les services qu'il rendit à l'Église et à l'État, doivent le faire regarder comme un des hommes les plus célèbres de son temps. Les rois et les papes

l'honorèrent de leur confiance. Ce fut lui que Pepin chargea, en 751, d'aller consulter le pape Zacharie sur la disposition qu'on devait faire du trône. Quatre ans après, il fit au nom du roi la donation de l'Exarchat et de la Pentapole au même pontife. Nous apprenons des anciens monuments qu'il fut abbé de Saint-Denys, conseiller du roi Pepin, chapelain de son palais, archiprêtre des royaumes d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne, et archichapelain, ou, comme on dit aujourd'hui, grand aumônier de France. Il exerça aussi cette charge sous Carloman et sous Charlemagne. Il fonda plusieurs monastères, entre autres ceux de Lièvre et de Saint-Hippolyte dans le diocèse de Strasbourg, et le prieuré de Salone dans celui de Metz. Il soumit ces maisons à l'abbaye de Saint-Denys par son testament de l'an 777. Il mourut le 16 juillet 734. On lit son nom parmi les saints dans plusieurs martyrologes, quoique d'autres ne lui donnent que le titre de *vénérable*. On l'enterra dans l'église de Saint-Denys, d'où son corps fut depuis porté au monastère de Lièvre. On a longtemps fait sa fête le 17 février, qui fut peut-être le jour de sa translation.

---

16 *juillet*. — LE BIENHEUREUX CESLAS, CONFESSEUR. — 13e siècle.

Ceslas, frère de saint Hyacinthe, naquit de la très-noble maison des comtes d'Odrovans, dans le diocèse de Varsovie. Dès son plus bas âge il donna des signes de sa future sainteté, et des marques des vertus chrétiennes. Après qu'il eut fait ses premières études, Yves, évêque de Cracovie, et qui était son oncle paternel, l'envoya en Italie, où il passa sa première jeunesse à étudier la théologie et la jurisprudence. De retour en Pologne, son oncle Yves le fit chanoine et gardien de l'église Sainte-Marie, à Sandomir. Dans cette place, il ne songea qu'à mener une vie pure et irréprochable, et sur laquelle on ne pût pas même concevoir le moindre soupçon du mal, cherchant à gagner les cœurs par l'exemple de toutes les vertus. Pendant qu'il accomplissait ses devoirs avec une constante sollicitude, l'évêque Yves, qui devait partir pour Rome, le fit venir pour l'accompagner pendant ce voyage. Arrivé à Rome, Ceslas ayant entendu parler de la sainteté et des miracles du serviteur de Dieu, saint Dominique, fondateur de Frères prêcheurs, sans différer, renonça au monde

par une inspiration de l'Esprit-Saint, et reçut l' abit religieux du saint patriarche. Sous sa discipline, il fit de tels progrès dans la perfection, qu'on le proposait à tous les autres comme un modèle de retenue, de frugalité et d'obéissance. Dans les veilles, les jeûnes, les mortifications, la prière et toutes les observances de son Ordre, il se montra tellement exercé, qu'on le considérait complétement comme un fils véritable de saint Dominique. Après avoir accompli son noviciat, le zèle dont il brûlait pour le salut des âmes lui fit demander instamment au saint patriarche de l'envoyer dans les régions du Nord, que l'erreur de l'infidélité ainsi que l'ignorance retenaient dans les ténèbres et les ombres de la mort. Ayant fait ses vœux, il se rendit d'abord à Prague, capitale de la Bohême, et il y prêcha la parole de Dieu en y gagnant beaucoup d'âmes, et il ravit toute cette ville d'admiration. Il parcourut ensuite à pied toute la Silésie, et il y obtint tous les succès auxquels il aspirait uniquement pour la gloire de Dieu. On dit que, par ses prières et les larmes qu'il répandit devant Dieu, il sauva Varsovie des attaques des Tartares, qui ravageaient alors la Pologne et la Silésie. Enfin plein de mérites, il mourut dans cette ville que sa vertu venait de protéger, dans un couvent de son ordre, en l'an 1242.

---

17 *juillet.* — LES MARTYRS SCILLITAINS. — 2e siècle.

Les plus anciens martyrs d'Afrique dont nous ayons connaissance sont ceux qu'on nomme *Scillitains*, peut-être parce qu'ils étaient de Scillisi, ville de la métropole de Carthage. Ils furent arrêtés comme chrétiens l'an 200, sous le règne de l'empereur Sévère, et conduits à Carthage pour y être jugés par le proconsul Saturnin. Ce proconsul leur fit subir un interrogatoire, et les ayant trouvés tous inébranlables dans la confession du nom de Jésus-Christ, il les envoya en prison. Ils comparurent de nouveau le 16 juillet. Les archers de la garde de la ville lui en amenèrent six : trois hommes, *Spérat*, *Narzale* et *Gittin*, et trois femmes, qui s'appelaient *Donate*, *Seconde* et *Vestine*.

Saturnin commença par les assurer du pardon de tout ce qui s'était passé, s'ils voulaient se soumettre à ce que l'on demandait d'eux, et adorer les dieux des Romains. Spérat, qui paraissait partout comme le chef des autres, répondit : Nous n'avons pas besoin de pardon, puisque nous n'avons offensé personne : quel-

auvais traitement que nous ayons reçu, nous en avons
rs rendu grâces à Dieu ; toujours nous avons prié pour nos
ıteurs, selon l'ordre que nous avons reçu du Seigneur que
dorons comme notre véritable roi. Saturnin, voulant à son
lever sa religion, lui dit que la religion des Romains por-
ssi à la douceur et à la modération ; mais qu'on n'y faisait
ficulté d'y jurer par le génie des empereurs ; qu'on y faisait
eux pour leur salut et leur conservation, et qu'on ne de-
it point autre chose aux chrétiens. Spérat offrit de lui ex-
: en peu de mots tout le mystère de la douceur et de la
ité chrétienne, mais Saturnin répondit qu'il ne voulait point
re parler contre ses dieux, et il le pressa de jurer par le
le l'empereur. — Je ne connais point le génie de l'empereur,
ta Spérat. Je sers le Dieu du ciel, que nul homme n'a vu
eut voir ; je le sers par la foi, par l'espérance et la charité.
jamais commis de crime qui puisse être puni par les lois ;
: le tribut de tout ce que j'achète, parce que je reconnais
reur comme mon seigneur : jamais je ne fais de tort à per-
: ainsi l'on ne peut me faire aucune peine sans violer les
la justice.
ès cette réponse, Saturnin les envoya tous en prison, et les
tre dans des ceps de bois. Le lendemain, s'adressant de
u à Spérat, il lui demanda s'il continuait encore à faire
ion de la religion chrétienne. — Oui, répondit Spérat ;
ut le monde l'entende : je suis chrétien. J'en ai reçu la
et j'espère la conserver jusqu'à la fin, non par mes pro-
orces, mais par la bonté de Dieu. Si vous voulez donc
ma dernière résolution, je suis chrétien. Tous les autres
a même protestation. — Mais, dit Saturnin, ne voulez-
as que je vous accorde un délai pour délibérer sur ce que
rez à faire ? — Il ne faut point de délai, répondit Spérat ;
ne chose où la justice est évidente, il n'y a point à délibérer.
consul demanda ensuite à Spérat quels étaient les livres
isaient avec tant de respect. Ce sont, dit Spérat, les quatre
les de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les lettres de l'a-
aint Paul, et toute l'Écriture inspirée de Dieu. Après cette
e, Saturnin, parlant à tous, leur dit : Je vous donne trois
our réfléchir sur le parti que vous avez à prendre. — Quand
onneriez trente jours, dit Spérat, nous ne changerions point

Le proconsul, voy ables, dicta a greffier la sentence l u les condamna à avoir la tét tranchée, comme c ans la religion chrétienne et comme n'ayant pas rendu a l empereur l'honneur et le respect qu'ils lu devaient.

Après avoir écrit cette sentence, on la lut devant les saints qui en remercièrent Dieu, témoignant beaucoup de joie de c qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir pour son nom. Ils allè rent avec un religieux empressement au lieu destiné pour l'exécu tion, comme à celui d'où ils devaient monter au ciel par u glorieux martyre; et, après avoir prié quelque temps à genoux ils eurent la tête tranchée le 17 juillet de l'an 200.

---

17 *juillet*. — SAINT ALEXIS, CONFESSEUR. — 5[e] siècle.

Saint Alexis était de Rome, et fils du sénateur Euphémien Ayant reçu dans la maison paternelle une éducation pieuse et li bérale, il s'adonna avec ardeur à la pratique des vertus chré tiennes, et brûla d'un tel amour pour Jésus-Christ, qu'il résolu de marcher sur ses traces, en méprisant la noblesse de son sang ses richesses, les vanités et les plaisirs du monde. Pour obéi aux vœux de sa famille, il se maria; mais dès la première nuit d ses noces, sur un avertissement qu'il reçut de Dieu secrètement laissant là son épouse dans sa virginité, il entreprit un pèlerinag aux Églises les plus illustres de l'univers chrétien. Il avait pass dix-sept années en voyages et sans être reconnu, quand son non fut divulgué à Édesse de Syrie par une image de la sainte Vierg Marie, aussi s'embarqua-t-il aussitôt. Ayant abordé au port d Rome, il reçut de son père lui-même l'hospitalité comme s'i était un étranger pauvre. Il vécut encore chez lui dix-sept an sans être reconnu de personne, et s'en alla au ciel sous le ponti ficat de saint Innocent I[er], après avoir laissé un écrit qui faisai connaître son nom, sa famille et toutes les aventures de sa vie

---

18 *juillet*. — SAINTE SYMPHOROSE ET SES SEPT FILS MARTYRS. — 3[e] siècle.

Symphorose avait sept fils qu'elle élevait chrétiennement à Ti voli, où elle avait de grands biens, dont elle se servait pour sou

lager tous ceux qui étaient dans le besoin, principalement les fidèles persécutés. Elle était veuve de Gétule, qui avait déjà eu le bonheur de mourir pour Jésus-Christ, avec un de ses frères nommé Amance; et elle désirait d'avoir le même sort, si c'était la volonté de Dieu. Ayant été dénoncée comme chrétienne, et conduite devant l'empereur Adrien avec ses enfants, ce prince les traita d'abord fort civilement et les exhorta doucement à sacrifier. Symphorose répondit : Mon mari Gétule et Amance son frère, qui étaient vos tribuns, ont souffert divers tourments pour le nom de Jésus-Christ plutôt que de sacrifier aux idoles; et, aimant mieux être décollés que de se laisser vaincre par l'abus des biens terrestres, ils ont eux-mêmes vaincu vos démons en mourant. La mort qu'ils ont soufferte a pu leur attirer de l'ignominie devant les hommes; mais elle leur a procuré une gloire réelle aux yeux de Dieu, et maintenant ils jouissent dans le ciel de la vie éternelle. L'empereur dit à Symphorose : Sacrifiez avec vos enfants aux dieux tout-puissants que nous adorons, ou je vous ferai immoler vous-même à eux, avec vos fils. — D'où me vient ce bonheur, dit Symphorose, que je sois trouvée digne d'être offerte en sacrifice avec mes enfants, au Dieu vivant et éternel? — C'est à mes dieux que je vous sacrifierai, répliqua l'empereur. — A vos dieux! répartit Symphorose; ils ne peuvent me recevoir en sacrifice. — Choisissez, dit Adrien, ou de sacrifier à mes dieux, ou de finir votre vie malheureusement. Symphorose répondit : Vous croyez donc que la crainte me fera changer, moi qui n'ai d'autre désir que de reposer avec mon mari, que vous avez fait mourir pour le nom de Jésus-Christ.

L'empereur, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de Symphorose, la fit conduire au temple d'Hercule, où on lui donna des soufflets; ensuite on la suspendit par les cheveux; mais, comme rien n'ébranlait sa fermeté, Adrien commanda qu'on lui attachât une grosse pierre au cou, et qu'on la précipitât dans le fleuve. Le lendemain il fit venir les sept fils de cette martyre, et les exhorta encore à sacrifier aux dieux et à ne pas imiter leur mère. Voyant que les exhortations étaient inutiles, il les menaça de les faire tourmenter cruellement s'ils n'obéissaient à ce qu'il demandait; mais ses promesses et ses menaces furent inutiles. L'empereur, irrité de leur courage, fit planter sept pieux autour du temple d'Hercule, auxquels on les attacha pour leur tirer les membres avec des poulies. Après ce premier supplice, Adrien les fit mourir

diversement. *Crescens*, l'aîné de tous, fut égorgé; *Julien*, le second, reçut un coup de poignard dans l'estomac; *Némésius*, le troisième, eut le cœur percé d'une lance; *Primitif*, le quatrième, fut frappé au ventre; on rompit les reins à *Justin*, le cinquième; on ouvrit le côté à *Stactée*, le sixième; et *Eugène*, le plus jeune, fut fendu du haut en bas. Le lendemain, l'empereur retourna au temple d'Hercule, et fit jeter les corps dans une grande fosse. Leur mort glorieuse eut lieu en l'an du salut 120 ou 125.

---

18 *juillet*. — SAINT CAMILLE DE LELLIS, FONDATEUR DE L'ORDRE DES CLERCS RÉGULIERS POUR LE SERVICE DES MALADES. — 17e siècle.

Saint Camille de Lellis naquit en 1550 à Bacchianico, petite ville de l'Abruzze, dans le royaume de Naples. A peine fut-il né, qu'il perdit sa mère. Il n'avait encore que six ans lorsque la mort lui enleva son père, qui avait servi en qualité d'officier dans les guerres d'Italie. Ayant appris à lire et à écrire, il embrassa aussi la profession des armes, à laquelle il renonça pour toujours en 1574. Il avait contracté une violente passion pour le jeu, et il fit des pertes fort considérables. Bientôt il fut ruiné et réduit à une telle misère, qu'il se vit obligé, pour avoir de quoi subsister, de se mettre au service d'autrui, et de travailler à un bâtiment que faisaient faire les capucins.

Malgré ses égarements, Dieu ne l'abandonna point; il le visita même d'une manière spéciale par sa grâce, qui l'invitait intérieurement à la pénitence. Une exhortation touchante que lui fit un jour le gardien des capucins, acheva sa conversion. Éclairé par la lumière qui venait de briller à ses yeux, il fond en larmes, déteste tous les crimes de sa vie passée, et demande au Ciel miséricorde. Cet heureux changement arriva au mois de février de l'année 1575. Camille avait alors vingt-cinq ans. Il entra successivement au noviciat chez les capucins et les cordeliers; mais ces religieux ne voulurent point le recevoir à cause d'un ulcère qu'il avait à la jambe, et que les médecins jugèrent incurable.

Ayant quitté sa patrie, il se rendit à Rome, et y servit, l'espace de quatre ans, les malades renfermés dans l'hôpital de Saint-Jacques. Il portait divers instruments de pénitence, et veillait nuit et jour auprès des pauvres, s'attachant surtout aux moribonds.

Il tâchait de leur procurer tous les secours corporels et spirituels, et de leur suggérer tous les actes de vertu relatifs à leur situation. Sa prière était continuelle. Il choisit pour confesseur saint Philippe de Néri ; il communiait tous les dimanches et toutes les fêtes. Sa charité, jointe à une rare prudence, le fit élire directeur de l'hôpital.

Camille était pénétré de douleur à la vue du peu de zèle des domestiques que l'on employait au service des malades. Il forma le projet d'instituer une société de personnes de piété qui se dévouassent avec lui, par le seul motif de la charité, à cette bonne œuvre. Il trouva des compagnons tels qu'il les désirait ; mais il rencontra de grands obstacles dans l'exécution de son dessein. Pour se mettre en état d'assister plus utilement les malades, il résolut de se préparer à recevoir les saints ordres. Il étudia donc la théologie avec une ardeur incroyable, et il ne tarda pas à acquérir le degré de science qui lui était nécessaire. Il fut ordonné par Thomas Galdwell, évêque de Saint-Asaph, suffragant du cardinal Savelli, évêque vice-gérant à Rome sous le pape Grégoire XIII. Ayant été chargé, en 1584, de desservir la chapelle de Notre-Dame *aux Miracles*, il fut obligé de quitter la direction de l'hôpital.

Ce fut dans la même année qu'il institua sa congrégation pour le service des malades. Il fit porter à ceux qui y furent admis un habit noir, avec un manteau de même couleur. Les règles qu'il leur donna étaient en petit nombre. Ils allaient tous les jours à l'hôpital du Saint-Esprit, où ils servaient les pauvres avec autant de zèle et de ferveur que si c'eût été Jésus-Christ en personne. Ils faisaient les lits des malades, et exerçaient, par rapport à eux, les fonctions les plus dégoûtantes ; ils les exhortaient encore, par des discours touchants, à se bien préparer à la réception des derniers sacrements, pour obtenir de Dieu la grâce d'une bonne mort.

Le saint trouva des adversaires puissants, qui voulurent le traverser dans ses bons desseins, et qui lui suscitèrent de grandes difficultés ; mais, par sa confiance en Dieu, il vint à bout de surmonter tous les obstacles. En 1585, ses amis lui procurèrent une maison commode pour loger sa congrégation. Encouragé par ces premiers succès, il porta plus loin ses vues ; il voulut que ses frères s'engageassent à servir les pestiférés, les prisonniers et ceux même qui mouraient dans leurs propres maisons. Leur principal soin était de secourir les âmes, en suggérant aux malades des actes

de religion convenables à l'état où ils se trouvaient. Camille procura aux prêtres de son ordre les meilleurs livres de piété qui traitaient de la pénitence et de la passion de Jésus-Christ, et leur recommanda de se faire, d'après les psaumes, un recueil de ces prières touchantes que l'on appelle *jaculatoires*, pour qu'ils s'en servissent dans le besoin. Il leur ordonna d'assister surtout les moribonds; de leur faire régler de bonne heure leurs affaires temporelles, afin qu'ils ne s'occupassent plus que de celle de leur salut; de ne point les laisser trop longtemps avec des amis ou des parents qui pourraient les troubler par un excès de tendresse; de les faire entrer dans de vifs sentiments de pénitence, de résignation, de foi, d'espérance et de charité; de leur apprendre à accepter la mort en esprit de sacrifice et en expiation de leurs péchés; de les exhorter à demander miséricorde par les mérites du Sauveur agonisant, à le conjurer de leur appliquer le fruit de cette prière qu'il fit sur la croix, de leur accorder la grâce de lui offrir leur mort en union avec la sienne, et de vouloir bien recevoir leur âme dans le sein de la gloire. Il forma un recueil de prières qu'on devait réciter pour les personnes qui étaient à l'agonie.

Il n'y avait personne qui ne fût charmé d'un établissement qui avait eu la charité pour principe. Le projet en paraissait d'autant plus admirable qu'il avait été formé et exécuté par un homme sans lettres et sans crédit. Le pape Sixte V le confirma en 1586, et ordonna que la nouvelle congrégation serait gouvernée par un supérieur triennal. Camille fut le premier. On lui donna l'église de Sainte-Marie-Magdeleine pour son usage et pour celui de ses frères. On l'invita, en 1588, à venir à Naples, afin d'y fonder une maison de son ordre. Il s'y rendit avec douze de ses compagnons et fit ce qu'on lui demandait. Ces pieux *serviteurs des malades* (c'était le nom qu'ils prenaient) volèrent au secours des pestiférés qui étaient dans les galères qu'on n'avait point voulu laisser aborder. Deux d'entre eux moururent victimes de leur charité. Camille montra le même zèle à Rome, en deux différentes circonstances où cette ville fut affligée par une maladie contagieuse.

En 1591, Grégoire XIV érigea la nouvelle congrégation en ordre religieux, et lui accorda tous les priviléges des ordres mendiants, sous l'obligation toutefois d'ajouter, aux vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, celui de servir les malades, même ceux qui seraient attaqués de la peste. Il leur défendit de passer dans d'autres communautés religieuses, excepté chez les chartreux. En

1592 et en 1600, Clément VIII confirma le même ordre, et lui accorda de nouveaux priviléges.

Saint Camille ne négligea rien pour prévenir les abus qui se glissaient jusque dans les lieux consacrés par la charité. Son zèle devint d'autant plus ardent, qu'il découvrit que dans les hôpitaux on enterrait quelquefois des personnes qui n'étaient point mortes. Il ordonna à ses religieux de continuer les prières pour les agonisants quelque temps encore après qu'ils paraîtraient avoir rendu le dernier soupir, et de ne pas permettre qu'on leur couvrît le visage sur-le-champ, comme il s'était toujours pratiqué; mais son attention à assister les âmes l'emportait de beaucoup sur celle qu'il avait à soulager les corps. Il parlait aux malades avec une onction à laquelle il était impossible de résister; il leur apprenait à réparer les défauts de leurs confessions passées et à entrer dans les dispositions où doivent être des moribonds. Tous ses discours roulaient sur l'amour de Dieu, même dans les conversations ordinaires, et s'il lui arrivait d'entendre un sermon où il n'en fût point parlé, il disait que c'était *un anneau auquel il manquait un diamant.*

Le serviteur de Dieu fut lui-même affligé de diverses infirmités dont la complication le fit beaucoup souffrir. Ce qui le touchait le plus était de ne pouvoir servir les malades comme auparavant; du moins il les recommandait fortement à la charité de ses religieux. Il se traînait encore de lit en lit pour voir si rien ne leur manquait, et pour leur suggérer plusieurs actes de vertu. Souvent on l'entendait répéter ces paroles de saint François : « Le bonheur « que j'espère est si grand, que toutes les peines et toutes les souf- « frances deviennent pour moi un sujet de joie. »

Saint Camille n'obligea point ses religieux à réciter le bréviaire, à moins qu'ils ne fussent dans les ordres sacrés; mais il leur était enjoint de se confesser et de communier tous les dimanches et toutes les grandes fêtes, de faire chaque jour une heure de méditation, d'entendre la messe, de dire le chapelet et quelques autres prières.

L'humilité du saint fondateur était extraordinaire : il se méprisait lui-même, au point que ceux qui le connaissaient en étaient dans l'étonnement. Ce fut par un effet de cette vertu qu'il se démit du généralat en 1607, il voulait encore, par cette démission, se donner plus de temps pour servir les pauvres. Il fonda des maisons de son ordre dans plusieurs villes, comme à Bologne, à

Milan, à Gênes, à Florence, à Ferrare, à Messine, à Mantoue, etc. ; il envoya aussi quelques-uns de ses frères en Hongrie, et dans d'autres lieux qui étaient affligés de la peste. Nola ayant été attaquée de ce fléau en 1600, l'évêque de la ville établit Camille son vicaire général. Le saint se dévoua généreusement au service des pestiférés. Ses compagnons imitèrent son exemple. Il y en eut cinq d'entre eux auxquels il en coûta la vie. Dieu récompensa le zèle de son serviteur par l'esprit de prophétie, par le don des miracles, et par plusieurs autres grâces extraordinaires.

Saint Camille assista au cinquième chapitre de son ordre, qui se tint à Rome en 1613 ; il alla ensuite visiter, avec le nouveau général, les maisons de Lombardie, faisant partout des exhortations fort touchantes. Étant à Gênes, il fut extrêmement mal. S'étant trouvé un peu mieux, il s'embarqua pour Civita-Vecchia, d'où il se rendit à Rome. Sa santé se rétablit, et il se vit en état de faire la visite de ses hôpitaux ; mais il retomba peu de temps après, et les médecins désespérèrent de sa vie. En ayant été averti, il s'écria : *Je me réjouis de ce que l'on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur.* Il reçut le saint viatique des mains du cardinal Ginnasio, protecteur de son ordre. Lorsque le saint sacrement fut dans sa chambre, il dit les larmes aux yeux : « Je reconnais, Seigneur, que je suis le plus grand des « pécheurs, et que je ne mérite pas de recevoir la faveur que vous « daignez me faire ; mais sauvez-moi par votre infinie miséricorde. « Je mets toute ma confiance dans les mérites de votre précieux « sang. » Quoiqu'il eût purifié sa conscience par la confession, il craignait encore de n'être pas assez bien disposé. Il avait cependant mené une vie très-sainte, et il s'était confessé tous les jours avec les plus vifs sentiments de componction. Lorsqu'on lui administra le sacrement de l'extrême-onction, il fit un discours fort touchant à ses religieux. Il mourut le 14 de juillet 1614, à l'âge de soixante-cinq ans comme il l'avait prédit. On l'enterra auprès du grand autel de l'église de Sainte-Marie-Magdeleine. Plusieurs miracles s'étant opérés à son tombeau, on leva son corps de terre, et on le mit sous l'autel même. On l'a depuis renfermé dans une châsse. Benoît XIV béatifia le serviteur de Dieu en 1742, et le canonisa en 1746.

19 *juillet*. — SAINTE MACRINE, VIERGE. — 4e siècle.

Macrine, fille de saint Basile et de sainte Emmélie, fut l'aînée de dix enfants que Dieu regarda dans sa miséricorde, et qui vécurent tous dans une grande sainteté. Saint Basile, évêque de Césarée, saint Pierre de Sébaste et saint Grégoire de Nysse sont les plus connus. Macrine fut élevée avec beaucoup de soins. Sainte Emmélie, sa mère, veillait exactement sur sa conduite et tâcha de ne lui inspirer du goût que pour le ciel. Quoiqu'elle lui eût donné une nourrice qui, selon l'usage ordinaire de ce temps-là, était également chargée de l'éducation et de la nourriture de l'enfant, elle la retenait le plus qu'elle pouvait auprès d'elle, examinait ses inclinations et s'efforçait de les régler sur la sagesse et la vertu. Emmélie ne souffrit point que l'on suivît dans l'éducation de sa fille la méthode ordinaire, qui était de commencer l'instruction des enfants par la lecture des poëtes profanes ; mais elle lui faisait apprendre les parties de l'Écriture sainte les plus proportionnées à son âge, principalement les livres de Salomon et les psaumes. Les psaumes surtout lui devinrent si familiers, qu'elle les chantait en toute occasion, en sortant de son lit, en travaillant, en se reposant, en prenant ses repas, en sortant, en se couchant. Sa mère l'appliqua au travail des mains, comme il convient à une personne de son sexe, et la jeune Macrine y réussit aussi bien que dans les exercices de l'esprit. Elle excellait surtout dans les ouvrages en laine, qui étaient l'occupation ordinaire des femmes : elle n'en faisait point pour la vanité ni pour la parure ; et, dans un âge où les jeunes personnes même les plus sages sont ordinairement recherchées dans leurs ajustements, elle ne voulait rien que de simple et de bas prix.

Dès l'âge de douze ans, sa beauté, que l'on dit avoir été si grande que les peintres les plus habiles ne pouvaient la représenter, la noblesse de sa famille et ses grands biens la firent rechercher par les jeunes gens les plus qualifiés de la province. Basile, son père, en choisit un dont il connaissait particulièrement la parenté et les bonnes mœurs, et il lui promit sa fille lorsqu'elle serait en âge d'être mariée. Mais, Dieu ayant appelé à lui ce jeune homme avant l'accomplissement du mariage, Macrine en prit occasion de déclarer à son père que son dessein était de demeurer vierge. Celui que

vous m'aviez destiné, lui dit-elle, n'en sera pas moins mon époux : sa mort n'est qu'un voyage ; je le verrai après la résurrection. Basile ne voulut point s'opposer à une si sainte résolution, ce qui donna à Macrine la liberté de refuser tous les partis qui se présentèrent depuis. Elle demeura donc auprès de sa mère, à qui elle rendait toutes sortes de services, jusqu'à vouloir s'assujettir à lui faire son pain et la nourrir du travail de ses mains, afin qu'elle eût davantage à donner aux pauvres.

Macrine perdit saint Basile, son frère, le premier jour de l'an 379, et onze mois après elle tomba dans la maladie qui devait la délivrer des misères de cette vie. Saint Grégoire de Nysse vint la visiter. Elle couchait sur des planches. L'entretien tomba sur la mort de leur illustre frère, saint Basile. Comme saint Grégoire en était extrêmement attendri, Macrine entreprit de le consoler par un excellent discours qu'elle fit sur la Providence, sur l'état de l'âme et sur le bonheur de la vie future. Jamais, dit saint Grégoire de Nysse, sa foi et son courage ne parurent plus que dans ces tristes moments où elle nous dit adieu. — Consolez-vous, mon cher frère, me dit-elle en me voyant pleurer ; ces larmes conviennent peu à votre dignité. Souvenez-vous qu'en recevant le caractère d'évêque, vous avez dû vous dépouiller de ces faiblesses pardonnables aux autres hommes : le seul amour de l'Église et de votre troupeau doit remplir votre cœur. N'est-il pas temps d'ailleurs que mon sacrifice s'achève ? Si vous m'aimez véritablement, réjouissez-vous de me voir si près de l'heureuse éternité.

Sur le soir elle se sentit beaucoup plus faible. Cessant alors de parler à son frère, elle se mit à prier, mais d'une voix si faible, qu'à peine pouvait-on l'entendre. Néanmoins elle joignait les mains et faisait le signe de la croix sur ses yeux, sur sa bouche et sur son cœur. Lorsqu'on eut apporté de la lumière, on reconnut aux mouvements de ses lèvres qu'elle s'acquittait, autant qu'elle pouvait, de la prière du soir, dont elle marqua la fin par un signe de croix qu'elle fit sur son visage. Aussitôt elle rendit l'esprit par un long soupir, et le saint évêque, son frère, lui ferma les yeux et la bouche, comme elle l'en avait prié.

19 *juillet*. — S. ARSÈNE, SOLITAIRE EN ÉGYPTE. — 5e siècle.

Saint Arsène, d'une famille distinguée dans Rome, fut élevé avec soin, et étudia les lettres grecques et latines, dans lesquelles il fit beaucoup de progrès L'empereur Théodose lui confia l'éducation de son fils Arcadius ; et, en le lui mettant entre les mains, il lui dit : Je veux désormais que vous soyez plus son père que moi-même. Ce prince, étant entré un jour dans la chambre où Arsène donnait leçon à son fils, et ayant vu le disciple assis et le maître debout, s'en plaignit au dernier, et lui fit entendre qu'il était encore trop tôt de faire connaître à Arcadius ce qu'il serait un jour.

Les honneurs qu'il recevait à la cour de Théodose le touchèrent peu ; les dégoûts inséparables de son emploi lui firent naître, au contraire, le désir de la solitude. Dieu, qui l'y appelait, lui en fournit l'occasion, et il se retira dans le désert de Scété.

La vertu qui éclata le plus dans Arsène fut l'amour de la retraite. S'il avait besoin de quelque chose, il aimait mieux le recevoir par les mains des autres solitaires que de sortir pour le chercher lui-même. Quand il était à l'Église, il se mettait derrière un pilier, afin que personne ne vît son visage, et qu'il ne vît personne. L'abbé Marc lui dit un jour : Pourquoi me fuyez-vous? Arsène lui répondit : Dieu sait combien je vous aime; mais je ne puis être avec Dieu et avec les hommes. Théophile, archevêque d'Alexandrie, accompagné d'un magistrat, alla lui rendre visite dans le dessein d'entendre de lui quelques paroles d'édification. Le saint garda quelque temps le silence, et leur dit ensuite : Si je vous dis quelque chose, l'observerez-vous ? Ils répondirent qu'ils feraient ce qu'il leur dirait. Eh bien ! dit le solitaire, partout où vous saurez que sera Arsène, n'en approchez pas. Théophile, voulant revenir une autre fois, envoya savoir auparavant si le saint ouvrirait sa porte. Arsène répondit : Si vous venez, je vous ouvrirai; et si je vous ouvre, j'ouvrirai à tout le monde; après quoi je ne demeurerai plus ici. Théophile, instruit de cette réponse, n'y voulut point aller, et dit : J'aime mieux me retirer que de le chasser. Ce saint homme avait toujours à la bouche ces paroles tant de fois répétées depuis par saint Bernard : Arsène, pourquoi as-tu quitté le monde? et ces autres paroles : J'ai tou-

jours eu regret d'avoir parlé, je n'en ai jamais eu d'avoir gardé le silence.

Un solitaire lui dit, en le consultant sur les tentations qu'il éprouvait : Que dois-je faire, mon père? mon esprit est toujours agité par des pensées d'impureté; elles ne me laissent point de repos. Arsène lui répondit : Quand vous vous apercevrez que le démon répand dans votre cœur les semences de ces pensées, ne vous en entretenez pas vous-même. Les démons peuvent bien nous les suggérer, mais ils ne peuvent point nous y faire consentir. Lors donc que vous sentez ces pensées s'élever et comme parler dans le cœur, ne les écoutez point, ne leur répondez point; mais levez-vous, priez, gémissez, et dites : Jésus-Christ, Fils de Dieu, ayez pitié de moi.

Quand Arsène vit sa fin approcher, il dit aux autres solitaires : Ne vous mettez point en peine d'avoir de quoi faire des aumônes pour moi quand je serai mort; c'est assez qu'on se souvienne de mon âme en offrant le sacrifice : si j'ai fait quelque bonne œuvre pendant ma vie, je la trouverai alors. Étant près de rendre l'esprit, il se mit à pleurer, et ses frères lui dirent : Pourquoi pleurez-vous? Avez-vous donc peur de la mort comme les autres? — J'en ai grand'peur, répondit-il; et cette peur ne m'a pas quitté depuis que je suis solitaire C'est ainsi que les vrais serviteurs de Dieu redoutent ses jugements, mais ce sentiment est toujours accompagné d'une douce confiance en la miséricorde divine. Cette crainte n'empêcha pas Arsène d'expirer dans une grande paix. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 449; il était âgé de quatre-vingt-quatorze ans, et avait passé quinze ans dans le désert. L'abbé Pémen, l'ayant vu expirer, s'écria, les larmes aux yeux : *Que vous êtes heureux, Arsène, d'avoir tant pleuré sur vous-même pendant votre vie! car ceux qui n'auront pas pleuré sur eux en ce monde, seront condamnés en l'autre à des larmes éternelles.*

---

19 *juillet.* — S. VINCENT DE PAUL, CONFESSEUR. — 17e siècle.

Vincent de Paul naquit, le 24 août 1576, dans la paroisse de Poy, au diocèse de Dax. Son père se nommait Guillaume de Paul, et sa mère Bertrande de Moras. Ils avaient six enfants, qu'ils élevaient dans la piété, et qui les aidaient à cultiver une petite ferme qu'ils possédaient en propre. Vincent, qui était le troisième, fut

employé à garder les troupeaux. On remarqua dès lors en lui le germe de cet amour pour les pauvres qui devait être un jour sa vertu dominante. Ayant une fois ramassé jusqu'à trente sous, somme considérable pour lui, il la donna au malheureux qui lui parut le plus délaissé.

Guillaume de Paul, qui aperçut bientôt dans son fils de rares dispositions pour les sciences et la piété, résolut de le faire étudier, et il l'envoya chez les cordeliers de Dax, qui tenaient un collége.

A l'âge de vingt ans, Vincent se rendit à Toulouse pour faire un cours de théologie. Dans cette ville, de même qu'à Dax, les soins qu'il donna à quelques jeunes gens fournirent un supplément à son peu de fortune. Il fut fait prêtre en 1600 et nommé presque aussitôt à la cure de Thil, dans le diocèse de Dax; il abandonna sans regret ce bénéfice pour ne point plaider contre un compétiteur qui le lui disputait. Son désistement lui laissa la liberté de continuer ses études : il prit le degré de bachelier en 1604.

L'année suivante, Vincent fut obligé d'aller à Marseille recevoir un legs que lui avait fait un de ses amis, mort dans cette ville. Étant sur le point de retourner à Toulouse, il accepta la proposition qu'on lui fit de prendre la voie de la mer jusqu'à Narbonne; mais il fut pris par des pirates, blessé, enchaîné, mené à Tunis, et vendu d'abord à un pêcheur, puis à un médecin, après la mort duquel on le revendit à un renégat natif de Nice en Provence. Vincent fut exposé à toutes sortes d'épreuves durant cette captivité : promesses, menaces, mauvais traitements, rien ne fut épargné pour ébranler sa foi. Le médecin, qui fut son second maître, alla jusqu'à lui offrir de le faire son héritier s'il voulait abandonner sa religion. Vincent implora le secours du Ciel par l'intercession de la sainte Vierge, et il se crut toute sa vie redevable à la Mère de Dieu d'avoir échappé à ces tentations. Le Seigneur récompensa cette constance : une des femmes du renégat voulut un jour que son esclave chantât les louanges du Dieu qu'il adorait : Vincent chanta le psaume *Super flumina Babylonis* et l'antienne *Salve, Regina,* avec tant d'onction et de grâce, que cette femme en fut vivement touchée. Elle dit à son mari qu'il avait eu grand tort de quitter sa religion. Ce reproche ne fut pas vain; dès le jour suivant, le renégat s'ouvrit à son esclave, et lui dit qu'il n'attendait, pour revenir à la religion de ses pères, que la commodité de se sauver en Europe; il la trouva au

bout de dix mois : le 28 juin 1607, ils abordèrent en France, où le renégat fut réconcilié par le vice-légat d'Avignon. De là, Vincent de Paul alla à Rome, où il visita avec une grande dévotion le tombeau des saints Apôtres. Vers la fin de 1608 il quitta l'Italie, chargé par le cardinal d'Ossat de rendre compte de vive voix, au roi Henri IV, d'une affaire très-importante qu'il n'avait pas voulu hasarder dans une lettre.

Arrivé en France, Vincent remplit sa commission auprès d'Henri IV ; mais quoiqu'il eût eu, dit son historien (1), une si favorable entrée auprès d'un grand roi, qui savait très-bien faire le discernement des esprits, et de qui, par conséquent, étant connu, il pouvait espérer un avancement très-considérable selon le siècle, il ne voulut pas se prévaloir de cette occasion que d'autres eussent recherchée et ménagée avec tant de soin ; et fermant les yeux aux premières lueurs de la fortune, il alla se loger dans le voisinage de l'hôpital de la Charité, où il passait une partie de ses journées à instruire et à soigner les malades.

Deux ans après, par le conseil du cardinal de Bérulle, il accepta la cure de Clichy, près Paris. Les aumônes qu'il recueillit dans la capitale lui fournirent le moyen de rebâtir en entier et d'orner l'église de cette paroisse : il y nourrit les pauvres et y fit fleurir la piété. Mais la Providence, qui destinait le saint prêtre à parcourir une carrière plus vaste, se servit encore de M. de Bérulle pour le déterminer à se charger de l'éducation des enfants du comte de Gondi, général des galères de France, qui, par sa piété et son zèle, eut tant de part, ainsi que la comtesse son épouse, à presque tout le bien que fit depuis Vincent de Paul.

En 1616, Vincent accompagna madame de Gondi au château de Folleville, dans le diocèse d'Amiens. On vint un jour le prier de confesser un paysan dangereusement malade. Vincent, lui ayant proposé de faire une confession générale, s'aperçut bientôt que son pénitent ne s'était jamais confessé avec les dispositions nécessaires. Le paysan, fondant en larmes, s'accusa de tous ses péchés et reçut l'absolution. Il ressentit ensuite une joie extraordinaire, et il s'écriait qu'il eût été perdu s'il n'eût pas eu le bonheur de rencontrer Vincent. Madame de Gondi, craignant que plusieurs de ses vassaux ne fussent dans le même cas, le pria de

(1) Abelly, évêque de Rodez. Il publia la Vie de saint Vincent de Paul quatre ans après sa mort (Paris, 1664, in-4°) : et il dédia cet ouvrage à la reine

prêcher dans l'église de Folleville le jour de la conversion de saint Paul, afin d'instruire le peuple sur le caractère de la vraie pénitence. Son discours produisit le plus grand fruit.

Toute sa vie le saint en célébra la mémoire : c'est aussi pour cela que les prêtres de la congrégation de la Mission datent leur premier établissement du jour de la conversion de saint Paul, 25 janvier 1617. L'année suivante, toujours par le conseil de M. de Bérulle, Vincent, accompagné de cinq prêtres, se chargea du soin d'aller prêcher l'Évangile dans les villages de la Bresse, où régnait une ignorance grossière des premières vérités du christianisme. Madame de Gondi apprit avec une joie singulière les travaux de Vincent : ce fut alors qu'elle résolut, de concert avec son mari, d'établir une compagnie de missionnaires qui s'emploieraient à l'instruction de leurs fermiers et de leurs vassaux. Ce projet fut proposé à J. F. de Gondi, frère du comte, premier archevêque de Paris, qui l'approuva et donna le collége des Bons-Enfants pour loger la nouvelle communauté.

Vers le même temps, Vincent, secondé par M. de Gondi, parvint à porter quelques soulagements aux forçats qui étaient en dépôt à Paris, et qu'il trouva dans la plus affreuse situation; il les rassembla dans une seule maison, leur donna des secours pour le corps et pour l'âme, et établit pour eux un ordre si admirable, que, M. de Gondi en ayant parlé au roi, Vincent fut nommé aumônier général des galères. Il ne tarda pas à se rendre à Marseille ; et là, se trouvant au milieu des galériens, qui par leurs imprécations ne faisaient qu'aggraver leur horrible état, il allait de rang en rang, écoutait leurs plaintes et compatissait à leurs peines ; il joignait, autant qu'il était possible, l'aumône aux paroles, et par là il s'ouvrit le chemin de tous les cœurs ; il engagea aussi les officiers à les traiter avec plus de ménagement. Ses soins ne furent point inutiles; on eut plus d'humanité d'un côté, plus de docilité de l'autre : l'esprit de paix commença à dominer ; les murmures s'apaisèrent ; les aumôniers purent parler de Dieu sans être interrompus. Mais le plus grand service qu'il rendit aux forçats fut d'obtenir qu'on bâtirait pour les malades un hôpital, que M. de Gondi commença dès lors, et qui fut depuis achevé par le cardinal de Richelieu.

En 1624, après la mort de madame de Gondi, que Vincent assista dans ses derniers moments, il alla demeurer avec ses prêtres au collége des Bons-Enfants, et leur donna des règles ou cons-

titutions qui furent approuvées par le pape Urbain VIII, en 1631. L'année suivante, les chanoines réguliers de Saint-Victor cédèrent à Vincent le prieuré de Lazare, qui devint le chef-lieu de la congrégation, et fit donner aux Pères de la Mission le nom de *Lazaristes*.

Cet établissement ne suffisait pas encore au zèle de Vincent, il travailla à former cette société devenue depuis si célèbre sous le nom de *Filles de la Charité*. Les premières personnes qui se réunirent furent logées chez mademoiselle Legras (1), qui pourvut à leur entretien. On leur apprit à servir les malades, et on les forma aux exercices de la vie spirituelle. Leur zèle à remplir leurs devoirs, la sainteté de leur vie, charmèrent tous ceux qui eurent occasion de les voir : leur nombre augmenta si rapidement, non-seulement en France, mais dans les Pays-Bas, l'Autriche, la Silésie et la Pologne, qu'il y eut trois cents maisons du vivant même du fondateur. La vocation des Filles de Saint-Vincent est de prendre soin des pauvres dans les paroisses, d'élever les enfants trouvés, d'instruire les jeunes filles privées de leurs parents, de soigner les malades dans les hôpitaux, et même les criminels condamnés aux galères.

Saint François de Sales, dans un des voyages qu'il fit à Paris, eut occasion de connaître Vincent de Paul. Une tendre charité unit bientôt ces deux grandes âmes. Vincent disait que la douceur, la majesté, la modestie et tout l'extérieur de François de Sales lui retraçaient une vive image du Fils de Dieu conversant parmi les hommes. Étant tombé malade peu de temps après un entretien qu'il avait eu avec ce saint prélat, il s'écriait tout naturellement : *Puisque l'évêque de Genève est si bon, il faut, ô mon Dieu! que vous soyez bien bon vous-même*.

Vincent de Paul fut aussi fait supérieur de plusieurs autres

(1) Madame, ou, comme on parlait alors, mademoiselle Legras était fille de Louis de Marillac, frère de Michel de Marillac, garde des sceaux, et du maréchal de Marillac. Elle épousa Antoine Legras, secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis, qu'elle perdit en 1625 après douze ans de mariage. S'étant mise sous la conduite de saint Vincent de Paul, le grand serviteur de Dieu l'employa dans les établissements de charité qu'il fit, surtout à Paris. Elle mourut le 15 mars 1660. Voici ce que saint Vincent de Paul dit d'elle, dans une lettre datée du samedi saint 1660 : « Je recommande son âme à vos prières, quoique peut-être elle n'ait pas besoin de ce secours, car nous avons grand sujet de croire qu'elle jouit maintenant de la gloire promise à ceux qui servent Dieu et les pauvres de la manière qu'elle l'a fait. »

communautés religieuses, entre autres celle des Filles de la Providence, qui avait été établie, en 1643, par madame de Pollation. Cette pieuse femme, formée par Vincent de Paul, voulut procurer un asile aux jeunes personnes de son sexe que l'indigence, l'abandon ou la mauvaise conduite de leurs parents exposent souvent au danger de perdre leur honneur et leur âme. Il coopéra aussi à l'établissement de la maison des *Orphelins,* fondée par madame de l'Étang, de celle des Filles de Sainte-Geneviève, appelées *Miramiones,* du nom de madame de Miramion, leur fondatrice; de celle des *Filles de la Croix,* fondée par madame de Villeneuve : institutions toutes destinées à l'éducation des enfants de la classe indigente, ou au soin des pauvres malades.

La charité de Vincent de Paul ne se bornait point aux soins de ces précieuses communautés. La Lorraine, la Champagne, la Picardie, ravagées par la guerre, la famine et les épidémies, trouvèrent en lui des ressources inespérées. Les aumônes qu'il ramassa pour la Lorraine seule s'élevèrent à 1,600,000 livres.

Les étrangers participèrent aussi aux fruits de sa charité. Un grand nombre de royalistes anglais ayant été obligés de fuir leur pays sous Cromwell, Vincent de Paul parla de la triste position de ceux qui s'étaient retirés à Paris, dans une assemblée de seigneurs qu'il avait formée en *association de charité.* On y résolut qu'il serait fait une pension à ces étrangers, et chaque mois elle était portée chez eux par le baron de Renti.

Ce n'est pas le seul service dont les catholiques des îles Britanniques fussent redevables à Vincent de Paul; d'après un bref du pape Innocent, il envoya huit de ses prêtres en Irlande, qui y firent toutes sortes de bien, selon que l'écrivirent à Vincent les évêques du pays. Il en envoya aussi en Écosse et dans les îles Hébrides, qui fortifièrent les catholiques dans la foi et y ramenèrent un grand nombre de ceux qui l'avaient abandonnée.

Les regards de Vincent se portèrent encore plus loin que l'Europe. Se ressouvenant des maux qu'il avait soufferts dans son esclavage d'Afrique, il envoya de ses missionnaires à Tunis, à Tripoli et à Alger.

Enfin, sur l'invitation de la congrégation établie à Rome pour la propagation de la foi, il fit partir vingt de ses prêtres pour prêcher l'Évangile aux peuples idolâtres et presque sauvages de l'île de Madagascar. Son regret était de ne pouvoir aller lui-même prêcher la foi aux infidèles. *Ah! malheureux que je suis,* disait-

il quelquefois dans l'ardeur de son zèle, *je me suis rendu indigne par mes péchés d'aller rendre service à Dieu parmi les peuples qui ne le connaissent pas. O qu'heureuse,* ajoutait-il, *est la condition d'un missionnaire qui n'a point d'autres bornes de ses travaux pour Jésus-Christ que toute la terre habitable! Pourquoi donc nous restreindre à un point et nous prescrire des limites, puisque Dieu nous a donné tant d'étendue pour exercer notre zèle?*

Les enfants trouvés étaient alors à Paris dans un état d'abandon qu'il est impossible de décrire. Vincent rassembla une société de dames charitables qui se chargèrent de ces infortunés; mais bientôt la dépense de cet établissement devint si énorme, et elle épuisa à un tel point toutes les ressources, qu'on fut au moment de l'abandonner. Dans cette extrémité, Vincent convoqua une assemblée générale de ces dames pieuses, où il mit en délibération si la compagnie devait cesser ou continuer ses premiers soins. Il leur proposa, dit Abelly, les raisons qui pouvaient les dissuader ou persuader; il leur fit voir que jusqu'alors elles avaient fait vivre jusqu'à cinq à six cents de ces enfants, qui fussent morts sans leur assistance, et dont plusieurs apprenaient des métiers, d'autres étaient en état d'en apprendre, et que par leur moyen tous ces pauvres enfants avaient appris à connaître et à servir Dieu; puis, élevant un peu la voix, il conclut par ces paroles : « Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants : vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés; voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges; leur vie et leur mort sont entre vos mains : je m'en vais prendre les voix et les suffrages ; il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin; et au contraire, ils mourront infailliblement si vous les abandonnez. » Ces dames furent si fort touchées, que toutes unanimement conclurent qu'il fallait soutenir, à quelque prix que ce fût, cette entreprise de charité; et pour cela elles délibérèrent entre elles sur les moyens de la faire subsister. A la suite de cette délibération on obtint du roi le château de Bicêtre, pour loger ces enfants, et une somme considérable qui suppléa à l'insuffisance des aumônes particulières.

La vénération dont jouissait Vincent de Paul lui donnait le moyen de faire réussir les plus grands projets. Il assista Louis XIII à la mort et le disposa, par ses exhortations, à finir sa vie dans les parfaits sentiments de piété. Ce fut dans ses derniers moments que le roi, repassant dans son esprit les devoirs de la royauté, s'écria : *O monsieur Vincent, si Dieu me rendait la santé, je ne nommerais personne à l'épiscopat qu'il n'eût passé trois ans avec vous.*

La reine Anne d'Autriche, qui fut régente pendant la minorité de Louis XIV, appela Vincent au conseil de conscience. Il y rendit de très-grands services à l'Église, malgré les contradictions qu'il y éprouva; et Fléchier, évêque de Nîmes, dans la lettre qu'il écrivit au pape, quarante-cinq ans après, pour demander la béatification de Vincent de Paul, témoigne que le clergé de France lui devait en grande partie l'éclat dont il brillait depuis ce temps.

Pendant les troubles de la Fronde, prévoyant la disette qui devait s'en suivre, il avait renvoyé en province tous les élèves de ses séminaires ; et il put ainsi nourrir pendant quelque temps deux mille pauvres, soit avec les subsistances destinées à ces ecclésiastiques, soit avec les aumônes dont la charité le rendait toujours dépositaire. Enfin le saint termina le cours de ses grands bienfaits publics en procurant la fondation de l'Hôpital-Général, où tous les pauvres de Paris trouvèrent un asile.

En 1658, Vincent, âgé de quatre-vingt-trois ans, convoqua, à Saint-Lazare, l'assemblée générale des membres de sa congrégation. Il les exhorta tous de la manière la plus touchante à observer avec la plus parfaite exactitude les règles qu'il leur avait données. Sa santé dès lors était bien altérée ; on la voyait dépérir de jour en jour ; mais, malgré son extrême affaiblissement et ses souffrances, il ne diminua rien de ses exercices de piété : il continua de se lever à quatre heures du matin, de dire la messe, de faire trois heures d'oraison ; à ses prières accoutumées il ajoutait encore, vers la fin de sa vie, les recommandations de l'âme et les divers actes par lesquels l'Église prépare les fidèles à paraître devant Dieu. Il mourut le 27 septembre 1660, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

On l'enterra dans l'église de Saint-Lazare : il y eut un concours prodigieux à ses funérailles ; le nonce du pape, plusieurs évêques, le prince de Conti, y assistèrent. Il s'opéra, par l'intercession

de Vincent, divers miracles dont la vérité fut juridiquement reconnue.

---

20 *juillet.* — SAINT JOSEPH BARSABAS, DIT LE JUSTE. — 1er siècle.

Ce saint, qui était un des soixante-douze disciples du Sauveur, fut mis sur les rangs avec saint Mathias, quand les Apôtres voulurent donner un successeur dans l'apostolat au traître Judas. Saint Chrysostome observe que, loin de s'attrister de n'avoir point été choisi, il se réjouit dans le Seigneur d'avoir vu donner la préférence à un autre. Après la dispersion des disciples, il alla prêcher l'Évangile à plusieurs nations, confirmant, par divers prodiges, la doctrine qu'il annonçait. Entre autres miracles qu'il opéra, il but du poison qui ne lui fit aucun mal. C'est ce que rapporte Eusèbe, d'après Papias, qui avait vécu avec les Apôtres. C'est sa piété extraordinaire qui lui mérita le surnom de Juste.

---

20 *juillet.* — SAINTE MARGUERITE, VIERGE ET MARTYRE. — 3e siècle.

On lit dans les anciens martyrologes que cette sainte souffrit à Antioche de Pisidie durant la dernière persécution générale. On dit qu'elle fut instruite par sa nourrice dans la religion chrétienne; que son propre père, qui était prêtre des idoles, devint son accusateur, et qu'après avoir passé par diverses tortures, elle consomma son sacrifice par le glaive. Elle est nommée dans les litanies qui ont été insérées dans l'ancien ordre romain, ainsi que dans les plus anciens calendriers des Grecs. Ce fut dans le onzième siècle, et durant les croisades, que son culte passa d'Orient en Occident Il y devint bientôt très-célèbre, surtout en France, en Angleterre et en Allemagne. On assure que, pendant qu'elle était dans la prison où l'avait fait jeter le préfet Olybrius, elle y fut attaquée par le démon qui avait pris en apparence la forme d'un horrible dragon, mais qu'à un signe de croix que fit la sainte, toute sa puissance diabolique fut détruite. On conserve le corps de la sainte à Montefiascone en Toscane.

20 *juillet*. — SAINT JÉROME ÆMILIANI, CONFESSEUR. — 16e siècle.

Jérôme, né à Venise, de la famille patricienne des Æmiliani, porta les armes au temps de sa première jeunesse. Choisi plus tard pour gouverner Castel-Novo, sur les frontières de Trévise, il fut jeté dans un affreux cachot par les ennemis qui avaient pris cette place. Destitué de tout secours humain, il implora la Vierge Marie, qui lui apparut pleine de miséricorde, le délivra, et le conduisit à travers les troupes ennemies jusqu'à Trévise sans qu'il eût reçu aucun mal. Étant entré dans la ville, il alla se présenter devant l'autel de la Mère de Dieu, à laquelle il s'était voué, et étant retourné à Venise, il s'adonna plus complétement aux exercices de piété. Montrant une libéralité admirable envers les pauvres, il ressentait surtout une tendre compassion pour les orphelins sans ressources. Il loua des maisons pour les recevoir, les nourrit à ses frais, et s'occupa de leur donner une éducation chrétienne. Le bienheureux Gaétan et Jean-Pierre Caraffa, depuis pape sous le nom de Paul IV, non-seulement approuvèrent les bonnes œuvres de Jérôme et l'esprit qui les animait, mais ils lui persuadèrent de fonder d'autres maisons pour ses chers orphelins, d'abord à Brescia, ensuite à Côme, puis à Bergame où il ouvrit en outre, chose nouvelle dans ces contrées, une maison de refuge pour les femmes qui, après une vie de désordre, embrasseraient la pénitence. Enfin, s'arrêtant à Somasque, petit village du pays de Bergame, il s'y fixa lui et les siens, et donna en cet endroit une forme régulière à sa congrégation, qui prit le nom de la Somasque. Cet institut, que saint Pie V mit ultérieurement au nombre des ordres religieux, ne bornant plus son zèle aux soins des orphelins et à l'entretien des églises, se dévoua à l'éducation chrétienne de la jeunesse dans des écoles de toutes les espèces. Quant à son saint fondateur, ayant découvert une caverne sur la montagne qui domine Somasque, il y ajouta, à toutes les œuvres que lui inspirait sa charité ardente pour le prochain, la pratique de mortifications fort rigoureuses. Enfin, dans une contagion qui exerçait ses ravages parmi les habitants de la vallée, Jérôme se dévoua à servir les malades et à porter les morts sur ses propres épaules jusqu'au lieu de leur sépulture. Il fut lui-même atteint par le fléau, et après avoir annoncé sa fin pro-

chaine, il fit, âgé de cinquante-six ans, une mort précieuse devant Dieu, l'an 1537. Illustre par de nombreux miracles, opérés pendant sa vie et après sa mort, il fut béatifié par Benoît XIV, et solennellement inscrit par Clément XIII au nombre des saints.

---

21 *juillet*. — SAINTE PRAXÈDE, VIERGE. — 2ᵉ siècle.

Praxède, vierge romaine, sœur de Pudentienne, vierge comme elle, accomplissait toutes les œuvres de la charité envers les chrétiens que persécuta l'empereur Marc-Antonin. Elle les secourait de ses biens, de sa peine, tout en les consolant; elle cachait les uns dans sa propre maison, exhortait les autres à persévérer dans la foi, et donnait la sépulture aux corps de ceux qui succombaient. Elle veillait aussi à ce que rien ne manquât aux prisonniers, et à ceux qu'on faisait souffrir dans des bagnes. Toutefois, comme elle ne pouvait supporter qu'avec la plus vive douleur d'assister à un aussi affreux carnage des chrétiens, elle pria Dieu, s'il lui était avantageux de mourir, de la retirer du milieu de tant de maux. C'est pourquoi le Seigneur l'appela au ciel le 21 juillet, pour y récompenser sa piété. Son corps fut apporté par le prêtre Pastor dans le sépulcre de son père et de sa sœur Pudentienne, au cimetière de Priscille, sur la voie Salaria.

---

21 *juillet*. — SAINT VICTOR DE MARSEILLE ET SES COMPAGNONS, MARTYRS. — 3ᵉ siècle.

L'empereur Maximien, après avoir laissé dans différentes villes des Gaules des marques de son inhumanité envers les chrétiens, vint aussi, vers l'an 290, rendre la ville de Marseille témoin de ses excès. Ce prince trouva du courage dans tous les sexes, parce qu'il trouva partout des hommes pleins de foi et animés de la grâce de Jésus-Christ. Un des plus célèbres fut Victor. C'était un officier de l'armée, fidèle à son devoir, mais plus fidèle encore à la religion chrétienne qu'il professait. Dès que la persécution fut commencée, il alla encourager les fidèles à souffrir avec constance, et les exhorter à plutôt mourir pour Jésus-Christ que de se laisser vaincre par des tourments passagers qui leur mériteraient une gloire éternelle. Il parcourait ainsi toutes les nuits les maisons des particuliers, et allait même dans

amps animer les militaires à se montrer en cette occasion soldats de Jésus-Christ que de l'empereur.

n zèle si ardent ne pouvait manquer d'être connu des païens. e saisit de Victor : on l'amena aux préfets Astèse et Eutyque, l'accusa devant eux de se révolter contre les ordres du prince. préfets, qui auraient voulu le gagner, l'exhortèrent à sacrifier lieux, afin de ne pas perdre le fruit de ses services et la faveur rince. Je n'ai rien fait, dit Victor, contre l'honneur ni contre rêt de l'empereur et de l'État : je n'ai jamais refusé de dé- re l'un et l'autre quand mon devoir m'y a obligé. Tous les ; même j'offre à Dieu des vœux pour le salut de l'un et de re; tous les jours je sacrifie des victimes spirituelles pour at- sur eux les bénédictions célestes. Mais peut-on me condamner que je préfère aux biens présents ceux de l'éternité? Ne s-je pas insensé de m'attacher à ce qui est de peu de valeur, ant que je puis avoir des biens d'un prix infini? La faveur des es, les plaisirs de la vie, la gloire, les honneurs, la santé, même, qu'est-ce que tout cela? N'est-il pas juste de leur rer une vie éternelle et la faveur de Celui qui a créé toutes s, et qui rend parfaitement heureux ceux qui le possèdent? les biens dont vous me parlez, pour des avantages de quel- moments, j'acquiers une éternité de délices. A l'égard des nents, je les regarde comme des rafraîchissements plutôt que ne des peines : ils éteindront pour moi des supplices éternels. rais bien insensé, ayant la connaissance que j'ai de vos dieux mien, de préférer les vôtres, qui ne sont rien ou qui ne que des démons, à mon Dieu, qui est le Dieu vivant et vé- e. Sa fermeté fut couronnée par le martyre l'an 303.

---

illet. — SAINTE MARIE-MAGDELEINE. — Ier siècle.

inte Marie-Magdeleine, célèbre dans l'Église par son attache- pour Jésus-Christ, était Galiléenne de naissance. Lorsque e-Seigneur commença à prêcher l'Évangile, elle était pos- e de sept démons. Les miracles du Sauveur l'engagèrent à re- r à lui pour obtenir sa guérison. Jésus la guérit, et la sainte ne, pleine de reconnaissance, s'attacha pour toujours à sa nne, le suivant partout afin de profiter des instructions qui ient de sa bouche sacrée, et de saisir toutes les occasions de

le servir et de partager avec lui ses biens t[illegible]rels. [illegible]eine d'amour pour son Sauveur, elle l'accompagna durant sa passion jusqu'au lieu de son supplice et se tint au pied de la croix avec la sainte Vierge.

Magdeleine n'abandonna pas le Sauveur après sa mort ; elle vit mettre son corps dans le tombeau, et elle alla aussitôt préparer des parfums pour l'embaumer, parce qu'elle n'avait pas encore compris le mystère de la Résurrection. C'est ce qui la jeta dans l'étonnement, lorsqu'ayant été au tombeau le lendemain du sabbat avec plusieurs saintes femmes, elle ne trouva plus le corps de celui qu'elle cherchait. L'ardeur de son amour, jointe à la surprise, lui fit verser des larmes et la retint auprès du sépulcre. Jésus-Christ récompensa sa persévérance. Deux Anges lui apparurent, et ensuite Jésus-Christ se montra à elle ; mais elle ne le connut pas d'abord. Jésus lui dit : *Femme, que cherchez-vous?* Magdeleine, pensant que c'était le jardinier du lieu où était le tombeau, et croyant que tout le monde devait être instruit de ce qui l'occupait beaucoup, lui dit : *Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.* Jésus lui dit : MARIE. A ces mots, ses yeux furent ouverts ; elle reconnut Jésus, et voulut embrasser ses genoux. Jésus lui dit : *Ne me touchez point, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; mais allez trouver mes frères* (c'est ainsi qu'il appelait ses disciples), *et dites-leur de ma part : Je monte vers mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu.* Magdeleine courut avec empressement annoncer aux disciples que Jésus était ressuscité d'entre les morts. C'est tout ce que l'Évangile nous en apprend. On lit dans quelques auteurs grecs qu'après l'ascension de Jésus-Christ, elle suivit la sainte Vierge à Éphèse, et qu'après la mort de cette auguste mère du Sauveur, elle demeura avec saint Jean l'Évangéliste. On ajoute qu'elle obtint la couronne du martyre. Elle mourut à Éphèse et y fut enterrée.

---

22 *juillet*. — SAINT VANDRILLE, ABBÉ DE FONTENELLE EN NORMANDIE. — 7e siècle.

Vandrille, issu d'une des premières familles du royaume d'Austrasie, était proche parent de Pepin de Landen et d'Erchinoald, tous deux maires du palais, l'un en Austrasie, l'autre en Neus-

trie. Il parut dans sa jeunesse à la cour de Dagobert Ier. Le prince, qui l'estimait, lui donna des emplois considérables et le fit comte du palais. Quoique au faîte des honneurs et au sein des plaisirs, le jeune Vandrille sut en se préservant du poison de l'orgueil mener une vie mortifiée et intérieure. Ce fut par complaisance pour sa famille qu'il s'engagea dans le mariage ; mais le jour même de ses noces, il proposa à sa femme, dont la vertu ne cédait point à la sienne, de vivre dans la continence, ce à quoi elle consentit.

Libre de tout engagement, Vandrille quitta la cour et les charges qu'il y possédait, et se retira dans l'abbaye de Montfaucon en Champagne, où saint Baudri l'avait fondée depuis peu, et il y prit l'habit en 629. Plus tard il fit deux voyages, l'un à Bobbio, et l'autre à Rome, pour se perfectionner dans les exercices de la vie monastique, en acquérant la connaissance des règles les plus approuvées en Italie. Après avoir passé dix ans, après son retour en France, dans l'abbaye de Romans sur l'Isère, et avoir reçu de saint Ouen, archevêque de Rouen, les ordres sacrés, il fonda en 648, dans le pays de Caux, le célèbre monastère de Fontenelle, qui depuis a pris son nom, et qui produisit un si grand nombre de saints. Il s'y vit en peu de temps à la tête de trois cents religieux qu'il édifiait par son austérité et son exactitude parfaite à remplir les diverses observances de la communauté. Il fit bâtir plusieurs monastères en différents lieux, et malgré la sollicitude qu'exigeait la sanctification de tant de personnes confiées à ses soins, il trouvait encore le temps d'instruire le peuple. Il prêcha l'Évangile dans tout le pays de Caux, où Jésus-Christ était presque généralement méconnu. Il réforma les abus, et fit fleurir la piété là où le désordre avait régné auparavant. Il mourut le 22 juillet 666.

---

23 *juillet*. — SAINT APOLLINAIRE, PREMIER ÉVÊQUE DE RAVENNE ET MARTYR. — 1er siècle.

Apollinaire vint d'Antioche à Rome avec le prince des Apôtres, qui le consacra évêque et l'envoya prêcher à Ravenne l'Évangile de Jésus-Christ. Comme il y convertit beaucoup de monde, il fut arrêté par les prêtres des idoles, et cruellement maltraité. Lorsque ensuite, grâce à ses prières, un personnage noble nommé Boniface, qui était muet depuis longtemps, recouvra la parole,

lorsque aussi sa fille possédée du démon en fut délivrée, il s'éleva contre le saint une nouvelle sédition. On le frappa de verges, et on l'obligea à marcher nu-pieds sur des charbons ardents. Le feu sur lequel on l'avait placé ne lui ayant fait aucun mal, on le chassa de la ville. Le saint évêque demeura alors caché un peu de temps avec quelques chrétiens ; puis il partit ensuite pour l'Émilie, où il rappela à la vie la fille du patrice Rufin, laquelle venait de mourir. Il en résulta que toute la famille de Rufin crut en Jésus-Christ. A cette nouvelle le préfet, enflammé de colère, cita devant lui Apollinaire, et le traita fort durement pour qu'il cessât de répandre dans la ville la foi à Jésus-Christ. Le serviteur de Dieu s'inquiéta fort peu de cette injonction, et fut mis à la torture sur le chevalet. On versa de l'eau bouillante sur ses plaies, on lui meurtrit le visage à coups de pierre, puis on l'emprisonna tout chargé de chaînes. Au bout de quatre jours, il fut mis sur un vaisseau pour l'envoyer en exil ; mais, ayant fait naufrage, il aborda en Mysie, gagna les rives du Danube, puis la Thrace. Mais dans cette contrée, comme le démon qu'on y adorait au temple de Sérapis, refusait de rendre des oracles tant que le disciple de l'apôtre Pierre demeurerait dans le pays, on finit par trouver celui-ci après de longues recherches. On lui donna l'ordre de se rembarquer ; mais de retour à Ravenne, accusé de nouveau par les prêtres des idoles, il fut remis à la garde d'un centurion qui, pratiquant en secret le christianisme, laissa Apollinaire s'en aller pendant la nuit. Lorsqu'on en eut connaissance, des satellites se mirent à sa poursuite, l'accablèrent de coups, et le laissèrent pour mort sur le chemin. Des chrétiens l'enlevèrent de là à la dérobée, et le septième jour il quitta ce monde en les exhortant à conserver la constance dans la foi, et étant devenu illustre par la gloire du martyre. Son corps fut enseveli près des murs de la ville.

---

23 *juillet*. — LA BIENHEUREUSE JEANNE D'ORVIÉTO, VIERGE, DU TIERS ORDRE DE S.-DOMINIQUE. — 14e siècle.

Jeanne naquit d'une famille honorable à Carnajola, qui est un bourg du territoire d'Orviéto, de l'ancienne Étrurie. Devenue orpheline dès ses premières années, elle montrait habituellement à ses jeunes compagnes la figure d'un ange qu'on avait peint dans l'église du lieu où elle habitait, et qu'elle avait choisi pour protec-

tecteur en place de ses parents. Elle ne venait que d'entrer dans l'adolescence, quand, faisant peu de cas de la beauté remarquable dont elle était douée, et même la méprisant, elle se sentit embrasée d'un ardent amour pour la virginité, et prit la résolution de la garder toujours précieusement. Elle triompha par un secours divin des piéges dangereux que l'on dressa contre elle pour la faire renoncer à son pieux projet. Ainsi, non-seulement elle refusa constamment des propositions de mariage, et malgré tous les préparatifs que l'on en faisait déjà; et s'enfuyant de la maison, elle accourut chez les vierges du Tiers ordre de Saint-Dominique, qui l'admirent dans leur maison d'Orviéto, où elle commença aussitôt à briller par l'éclat des dons célestes, et celui de toutes les vertus. Elle se préparait continuellement à la contemplation des choses divines par les jeûnes, les veilles, et par d'autres sortes de mortifications corporelles. Assidue à la prière, elle s'entretenait tous les jours plusieurs heures avec Dieu, et alors on la voyait immobile et comme ravie hors de ses sens. Quand dans les conversations ordinaires, on venait à parler de la charité du Christ et de ses souffrances, tout à coup elle répandait d'abondantes larmes et tombait en extase. Elle enflammait la plupart des personnes qui l'approchaient de l'ardeur qui la consumait elle-même; aussi en amena-t-elle beaucoup, par ses exhortations et son exemple, à mépriser les choses de la terre, et à embrasser la vie religieuse. Elle s'appliquait néanmoins avec autant de soins à cacher par une extrême humilité les grâces que Dieu lui prodiguait. Elle eut à supporter de la part du démon divers tourments et peines, ainsi que de longues maladies qu'elle souffrit avec une patience admirable, et en conservant toujours sur son visage une douce gaieté, qui ne laissait jamais soupçonner qu'elle ressentît la moindre douleur. Ayant enfin annoncé que la vie allait lui échapper, elle reçut les sacrements de l'Église, et alla s'unir au divin Époux des âmes, l'an 1306, à l'âge de quarante-deux ans. C'est Benoît XIV qui approuva le culte qu'on lui rendait, conformément aux lois de l'Église, et en observant les formalités qu'elles prescrivent.

21 *juillet*. — SAINTE CHRISTINE, VIERGE ET MARTYRE. — 3e siècle.

Sainte Christine souffrit diverses tortures pour la foi, et fut condamnée à une mort cruelle durant la persécution de Dioclétien. On l'exécuta à Tyro, ville située dans une île formée par le lac de Bolsène en Toscane, laquelle a été depuis engloutie par les eaux. Ses reliques se gardent présentement à Palerme en Sicile. La mémoire de cette sainte est en grande vénération chez les Grecs et les Latins. On trouve son nom dans le martyrologe dit de saint Jérôme, dans celui de Bède, etc.

25 *juillet*. — SAINT JACQUES LE MAJEUR, APÔTRE, — 1er siècle.

Saint Jacques, que l'on nomme le Majeur pour le distinguer de l'évêque de Jérusalem, était frère de saint Jean, apôtre et évangéliste, tous deux fils de Zébédée et de Salomé, et parents de Jésus-Christ. Ils étaient pêcheurs et vivaient du produit de leur état. Ils suivirent le Sauveur dès qu'il les appela près de lui, abandonnant leur famille, leur barque et leurs filets. Quoiqu'ils ne perdissent rien de ses divines instructions, ils le quittaient encore de temps en temps, afin d'aller pêcher pour fournir à leur subsistance; mais ils ne se séparèrent plus de lui lorsqu'il eut manifesté sa puissance dans cette pêche miraculeuse où Pierre et André les appelèrent pour aider à tirer leurs filets, qu'ils avaient jetés par ordre de Jésus-Christ, et qui se trouvèrent remplis d'une si prodigieuse quantité de poissons.

En l'an 31, ils assistèrent à la guérison de la belle-mère de saint Pierre et à la résurrection de la fille de Jaïre, chef de synagogue.

La même année Jésus mit Jacques au nombre de ses Apôtres, c'est-à-dire de ceux qu'il devait envoyer annoncer son Évangile aux Juifs et aux Gentils. Il donna à Jacques et à Jean le nom de Boanergès, c'est-à-dire *enfants du tonnerre*. Ce nom marquait leur naturel ardent et plein de zèle. Ils en donnèrent une preuve bien sensible peu de temps après la Transfiguration du Sauveur. Les Samaritains ayant refusé de recevoir Jésus-Christ dans un de leurs villages, ces deux Apôtres indignés lui demandèrent s'il

voulait qu'ils fissent descendre le feu du ciel pour consumer le lieu et les habitants; mais il arrêta leur zèle, et leur dit qu'ils ne connaissaient pas l'esprit qui les animait, parce que ce qu'ils croyaient faire par un zèle de justice était accompagné de quelque mouvement de colère. Il voulut donc leur apprendre que l'esprit de l'Évangile, qu'il venait faire connaître au monde, est un esprit de charité qui cherche à sauver les âmes, et non à venger les injures.

Jacques et son frère Jean furent, avec saint Pierre, les seuls spectateurs de la glorieuse Transfiguration de Jésus-Christ, et les témoins de son agonie dans le Jardin des Oliviers; mais, malgré l'exemple et les instructions qu'ils avaient reçus, leurs esprits n'étaient pas encore parfaitement éclairés, ni leurs cœurs entièrement purifiés : aussi demandèrent-ils au Sauveur, par la bouche de leur mère, d'être assis, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, dans son royaume. Ce fut à eux-mêmes qu'il adressa sa réponse : *Pouvez-vous boire le calice que je boirai?* ce qu'il entendait de sa passion; ils lui répondirent : *Nous le pouvons*. Jésus leur dit : *Vous boirez en effet le calice que je bois dès à présent, et vous serez baptisés du même baptême dont je suis baptisé.* Par là il faisait entendre qu'ils souffriraient le martyre, ce qu'ils ne comprirent pas alors.

Après l'Ascension de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit, saint Jacques, de concert avec tous les Apôtres, travailla à répandre la doctrine évangélique. On croit qu'il sortit de la Judée après le martyre de saint Étienne, pour aller prêcher les Juifs répandus dans la Perse. La tradition de l'Église d'Espagne, appuyée sur l'autorité de saint Isidore et de saint Jérôme, est que le saint, en quittant la Perse, vint en Espagne, où son zèle et ses miracles opérèrent, avec la grâce de l'Esprit-Saint, un grand nombre de conversions.

Il fut le premier des Apôtres martyrisés pour la foi à Jérusalem, où il retourna la onzième année après l'Ascension. Ce martyre arriva sous Hérode Agrippa, roi des Juifs, et petit-fils du grand Hérode. C'était un prince politique, et qui voulait plaire aux Juifs. Un sûr moyen d'y réussir était de servir de ministre à la haine que ceux-ci portaient aux disciples du Sauveur. Il jugea que la mort de Jacques serait agréable à ce peuple; ainsi il le fit mourir par l'épée, onze ans ou environ après la mort de Jésus-Christ, c'est-à-dire l'an 43, un peu avant Pâques.

25 *juillet.* — SAINT CHRISTOPHE, MARTYR. — 3e siècle.

Le nom et le culte de ce saint sont aussi célèbres que les actes de son martyre présentent de différences. Les Orientaux, qui célèbrent sa fête le 9 de mai, ont toujours eu pour lui beaucoup de vénération. L'opinion la plus commune est qu'il fut martyrisé en Lycie dans la persécution de l'empereur Dèce. Dans une hymne très-ancienne du bréviaire mozarabe dressé par saint Isidore, il est dit que ses reliques furent d'abord apportées à Tolède. On les transporta ensuite à l'abbaye de Saint-Denis en France, où elles ont été conservées. La préface de saint Ambroise pour la messe de saint Christophe, rapportée par Surius, fournit encore quelques renseignements sur ce saint martyr. Mais quelle que soit la diversité des circonstances de son martyre, il n'en est pas moins certain que nos ancêtres avaient pour lui une dévotion toute particulière.

De même que saint Ignace d'Antioche avait pris le surnom de *Théophore* (celui qui porte Dieu en lui), pour exprimer plus sensiblement son amour envers J.-C., on croit aussi que le saint martyr dont nous parlons prit, par le même motif, le surnom de *Christophore* ou *Christophe,* qui, en langue grecque, signifie *celui qui porte le Christ.* Mais, pour mieux en comprendre le sens, nous allons emprunter à la *Légende dorée* du bienheureux Jacques de Voragine, le récit naïf qui en explique l'origine.

Christophe, qui avant sa conversion portait le nom de *Reprobus,* c'est-à-dire de *réprouvé* ou de méchant, était Chananéen de nation. Il avait une stature gigantesque, un visage redoutable; et doué d'une force prodigieuse, il estimait au-dessus de tout la puissance qu'elle donne, et la domination qu'elle permet d'exercer sur autrui. Possédé par ce sentiment orgueilleux, il avait résolu de chercher le prince le plus puissant du monde afin de n'obéir qu'à lui, lorsqu'il le rencontrerait. Il s'en alla donc trouver un très-grand roi qui avait la réputation de l'emporter en puissance sur tous les autres souverains. Accueilli par lui avec bienveillance, il demeura à sa cour; mais il arriva au bout de quelque temps qu'un bouffon pour divertir le monarque, lui chanta une ballade où le nom du diable revenait souvent. Le roi, qui avait de la foi parce qu'il était chrétien, faisait le signe de la croix chaque

fois qu'il entendait nommer le diable, ce qui étonna beaucoup Christophe. Ne pouvant pas résister aux instances de ce dernier qui le pressait de questions, le monarque finit par lui avouer qu'au nom du diable il se signait parce qu'il avait peur de tomber en sa puissance, et qu'il ne lui causât du mal. A quoi Christophe répondit que, si le roi redoutait l'action du diable, c'est qu'apparemment celui-ci était au-dessus de lui, et avait plus de puissance. Frustré dans l'espoir qu'il avait cru réaliser en s'imaginant avoir rencontré le seigneur le plus puissant du monde, il se mit en quête du diable afin de le prendre pour son maître, et de se déclarer son serviteur. Comme il traversait un endroit fort désert, il aperçut une grande multitude de soldats, et l'un d'eux, homme d'un aspect farouche et terrible, vint à lui, et lui demanda où il se rendait. Christophe lui ayant répondu qu'il cherchait le seigneur Diable pour se mettre à son service, l'autre lui dit qu'il était celui-là même qu'il désirait rencontrer. Alors, Christophe, tout rempli de joie, s'engagea à le servir à perpétuité. Ils s'en allaient donc tous les deux, quand dans un chemin ils trouvèrent une croix. Aussitôt que le diable l'aperçut, il prit la fuite épouvanté, quittant le chemin frayé pour des passages solitaires et raboteux où il emmena avec lui Christophe. Celui-ci, surpris, lui demanda pourquoi il s'était écarté du bon chemin avec tant de frayeur, et cela pour les mener à travers un désert aussi âpre. Le démon ne voulait pas lui en dire la raison, et ce ne fut que sur la menace que lui fit Christophe de le laisser là, qu'il se décida à lui apprendre que, toutes les fois qu'il voyait une croix qui lui rappelait celle sur laquelle un certain homme nommé Jésus-Christ avait été attaché, il éprouvait beaucoup de crainte, et fuyait épouvanté. « Mais, lui répliqua Christophe, c'est donc que ce Jésus-Christ est plus grand et plus puissant que toi, puisque tu as si peur de ce qui le rappelle. C'est donc encore inutilement que je me suis mis en peine pour rencontrer le prince qui domine le monde sans exception. Va-t'en donc, parce que dorénavant, après t'avoir abandonné, je veux me mettre à la recherche du Christ. » Après avoir longtemps demandé qui pourrait lui en donner des nouvelles, il finit par rencontrer un ermite qui lui fit connaître Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'instruisit avec soin de sa doctrine. Comme Christophe était parfaitement disposé à le servir comme son véritable Seigneur et Maître, l'ermite lui en indiqua un moyen : c'était de s'établir sur les bords d'un

fleuve dont le passage était dangereux pour ceux qui voulaient le traverser, et grâce à sa haute taille et à sa force peu commune, de le leur faciliter en les portant sur ses épaules. « De cette manière, lui dit-il, tu ne peux manquer de te rendre agréable au roi J. C., dont tu désires devenir le serviteur, et j'espère qu'il finira par t'apparaître dans le lieu même où tu le serviras. » Christophe suivit ce conseil, et après s'être bâti une cabane sur les bords du fleuve dont on lui avait parlé, il le faisait passer continuellement à tous ceux qui se présentaient, tenant seulement à la main pour se soutenir dans l'eau une longue perche dont il se servait en place de bâton. Il y avait déjà longtemps qu'il accomplissait cette bonne œuvre, lorsqu'un jour qu'il se reposait dans sa maisonnette, il entendit du dehors la voix d'un enfant qui l'appelait pour qu'il lui fît traverser le fleuve. Il sortit et ne vit personne, ce qui se renouvela une seconde fois, aussi inutilement. Enfin une troisième, appelé par la même voix, il alla à la rive, et y trouva un enfant qui lui demanda instamment de le faire passer. Christophe le mit sur ses epaules, et ayant pris son bâton, il entra dans les eaux du fleuve dont le courant grossissait peu à peu, pendant que de son côté le poids de l'enfant augmentait comme s'il devenait de plomb. Plus il avançait, plus les eaux croissaient, et l'enfant de plus en plus accablait les épaules de Christophe d'un poids intolérable, à tel point qu'il éprouvait une angoisse extrême et qu'il appréhendait d'être en danger. A peine y eut-il échappé et traversé le fleuve, qu'il déposa l'enfant sur l'autre rive en lui disant : « Sais-tu, mon enfant, que tu m'as mis dans un grand danger, et que tu as pesé sur moi d'un poids tel que, quand j'aurais porté le monde entier, c'est à peine s'il m'eût paru plus lourd. » A quoi l'enfant répondit : Ne t'en étonne pas, Christophe, car tu as porté sur tes épaules non pas seulement le monde entier, mais aussi Celui qui a créé le monde. C'est moi qui suis le Christ, ton Roi, que tu sers par cette bonne œuvre, et pour te prouver que je dis la vérité, lorsque tu seras repassé sur l'autre rive, enfonce en terre ton bâton auprès de ta cabane, et tu verras que demain il portera des fleurs et des fruits. » Ayant dit ces mots, l'enfant disparut; mais Christophe, ayant fait de son bâton ce qu'il lui avait dit, le revit le lendemain matin chargé de palmes et de dattes. C'est alors qu'il partit pour la Lycie, où il trouva le martyre.

On a toujours représenté Christophe d'une taille gigantesque, portant l'enfant Jésus sur ses épaules, et traversant la mer :

mais tout cela est allégorique, et comme l'a remarqué Baronius, ces statues colossales que l'on voit encore aujourd'hui dans plusieurs églises gothiques, font allusion au nom de Christophe, et à la mer de tribulations par laquelle doivent passer tous les fidèles pour parvenir au ciel, leur port et leur patrie.

Les fidèles eurent souvent recours à l'intercession de saint Christophe pendant le temps de peste, et l'on croyait aussi autrefois qu'on ne pouvait mourir subitement dès que l'on avait vu la figure du saint martyr. L'on en trouve, en effet, des représentations au bas desquelles on lit ces deux vers :

Christophori sancti speciem quicumque tuetur,
Illo namque die nullo languore gravetur.

Il paraît aussi que l'on a souvent figuré saint Christophe sur des endroits élevés, pour signifier le pouvoir qu'on lui suppose sur les météores de l'air, tonnerres, grêles, vents et tempêtes, contre lesquels on invoque son nom.

---

25 *juillet*. — SAINTE VALENTINE ET SAINTE THÉE, VIERGES ET SAINT PAUL, MARTYRS. — 4e siècle.

Ces saints martyrs souffrirent et furent mis à mort le même jour, à Césarée de Palestine, en l'an du Seigneur 308, pendant la sanglante persécution de Dioclétien, et sous le gouvernement de Galère Maximin, qui exerçait le pouvoir en Égypte et en Syrie. Nous rapportons ici le récit authentique donné sur ces trois saints dans l'*Histoire des martyrs de Palestine*, écrite par Eusèbe, qui fut évêque du même lieu où Valentine, Thée et Paul moururent glorieusement pour la foi.

« On se saisit, dit-il, dans la ville de Gaza de plusieurs fidèles lorsqu'ils étaient assemblés pour entendre la lecture de l'Écriture sainte. On coupa aux uns le jarret gauche, et on leur arracha l'œil droit ; puis on fit endurer de vives souffrances aux autres en leur déchirant les côtés avec des peignes de fer. Parmi ces derniers, une femme se signala par une action qui aurait pu faire honneur même à un homme de courage. On avait pris une vierge qui, se sentant outrée de ce qu'on la menaçait de la faire conduire dans un lieu de prostitution, accablait de reproches le tyran Maximin, parce qu'il avait livré le gouvernement des provinces à des magistrats aussi cruels. On la fouetta d'abord, puis après l'avoir suspendue très-haut sur un

chevalet, on la fit souffrir en lui déchirant les côtés. Pendant que les bourreaux, pour obéir au juge, la torturaient avec un acharnement et des efforts qui ne leur laissaient point de relâche, une autre femme qui, comme la première, avait fait vœu de virginité, et qui, sous un extérieur vil et misérable, portait un cœur grand, intrépide, au-dessus de son sexe, et bien supérieur à ces guerriers dont on vante tant chez les Grecs la généreuse liberté; cette vierge, dis-je, ne pouvant supporter de voir une barbarie aussi atroce, se mit à crier au juge du milieu de la foule : « Jusqu'à quand, cruel bourreau, feras-tu souffrir ma sœur? » Exaspéré par ces paroles, le juge ordonna d'arrêter sur l'heure celle qui les avait dites. Amenée devant lui, comme elle s'armait de l'auguste nom du Sauveur qu'elle prononça, il tenta par des paroles flatteuses de la déterminer à sacrifier. Mais comme elle refusa hardiment, on la traîna de force à l'autel. Alors, toujours la même, et sans se relâcher en rien de sa première ardeur, elle s'avança avec assurance en donnant du pied contre l'autel, et le mit tout en désordre avec le feu sacré qui était dessus. Le juge ne se possédant plus, et devenu furieux comme une bête sauvage, la fit déchirer si longtemps avec des ongles de fer, et plus qu'il ne l'avait fait auparavant pour personne, qu'il semblât vouloir par la vue se repaître de ces chairs sanglantes. Après pourtant que sa méchanceté commença à se lasser, il commanda qu'on les liât ensemble, c'est-à-dire la première avec celle qui l'avait appelée sa sœur, et qu'on les jetât au milieu des flammes. L'on disait que la première, ou Thée, était née dans le pays de Gaza ; quant à l'autre, nommée Valentine, bien connue d'un grand nombre de personnes, elle eut Césarée pour patrie. »

Un autre chrétien, nommé Paul, fut condamné à avoir la tête tranchée. Lorsqu'on allait l'exécuter, il éleva la voix, et pria avec ferveur devant tout le monde. Il pria en particulier pour tous ceux qui allaient être témoins de sa mort, afin que cette vue animât les fidèles, touchât les idolâtres, et encourageât les lâches : imitant ensuite Jésus-Christ, le modèle du vrai chrétien, il pria pour le juge qui l'avait condamné à la mort ; pour l'empereur, qui était l'auteur de la persécution : pour l'État, et enfin pour le bourreau qui allait l'exécuter. Il demanda à Dieu de ne point imputer sa mort à ceux qui ne lui ravissaient la vie temporelle que pour lui en procurer une éternelle, quoique ce fût contre leur in-

ntion. Il n'y eut presque personne qui, pendant qu'il faisait cette rière, ne fût attendri jusqu'à verser des larmes sur le sacrifice e cette innocente victime. Dès qu'il eut cessé de prier, il pré-nta sa tête avec un courage étonnant, et reçut ainsi la cou-nne du martyre le même jour 25 juillet, qui fut celui de la mort es deux saintes dont nous venons de parler.

---

6 *juillet.* — SAINTE ANNE, MÈRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

L'Évangile ne nous apprend rien de personnel sur sainte Anne, ont le nom hébraïque signifie *gracieuse.* La tradition la plus ûre nous apprend seulement qu'elle eut pour époux saint Joa-him ; mais le Seigneur, par le choix qu'il fit de l'un et de l'autre vant le temps, pour donner au monde celle de qui devait naître e Messie, le Saint des saints, nous fait assez connaître le haut legré de grâces et de vertus du père et de la mère de la sainte Vierge, dans le sein de laquelle le Verbe éternel devait s'incarner pour le salut du monde. L'auguste qualité de Mère de Dieu dit en effet tout sur l'excellence et la richesse des dons spirituels dont sainte Anne et saint Joachim, son père et sa mère, furent com-blés par le Saint-Esprit, l'auteur de toute perfection.

Les saints Pères, et spécialement saint Épiphane, qui vivait en 320, et après lui saint Jean Damascène, ont célébré, avec autant de piété que d'éloquence, les vertus de sainte Anne, et porté les fidèles à réclamer avec confiance sa puissante protection auprès de Dieu. Les monuments ecclésiastiques les plus anciens prouvent qu'elle fut honorée, ainsi que saint Joachim, dès les premiers siècles, par le culte des vrais enfants de l'Église. On sait aussi, par l'histoire de l'empereur Justinien Ier, que ce prince fit bâtir à Constantinople, en 540, une basilique dédiée à sainte Anne, et que le corps de cette grande sainte ayant été apporté de la Pales-tine, en 710, à Constantinople, plusieurs églises d'Occident furent enrichies de quelque portion de ses reliques.

27 *juillet*. — LES SEPT DORMANTS, MARTYRS. — IIIe siècle.

Ces saints, qui étaient tous frères et encore fort jeunes, confessèrent la foi à Éphèse en l'an 250, devant le proconsul qui persécutait les chrétiens par ordre de l'empereur Dèce. Pour ne point s'exposer sans nécessité aux violences et aux cruautés qui les menaçaient, ils sortirent de la ville d'Éphèse après avoir distribué aux pauvres une partie de l'argent que leurs parents leur avaient donné. Ils n'en réservèrent que ce qu'il leur fallait pour pourvoir à leurs plus pressants besoins, et se cachèrent dans une caverne où l'on pénétrait par un des côtés d'une montagne voisine. Ils y demeurèrent plusieurs jours priant continuellement Dieu de les remplir de l'esprit de force pour confesser généreusement son nom jusqu'à la mort. Mais pour ne pas périr d'inanition en ce lieu, ils envoyaient de temps en temps le plus jeune d'entre eux à la ville pour leur apporter des aliments; ce qu'il faisait avec autant d'adresse que de prudence, ayant la précaution de se déguiser en pauvre. Cependant l'empereur Dèce lui-même était revenu à Éphèse, ce qui ne fit que rendre encore plus cruelle et furieuse la persécution contre les serviteurs de Jésus-Christ. Les sept frères en ayant été informés, et craignant d'être enfin découverts dans leur retraite, se mirent après leur repas du soir à faire leur prière avec une ferveur toute nouvelle. S'étant ensuite endormis aussi paisiblement que s'ils n'avaient rien à redouter, ce sommeil fut pour eux tous celui de la mort dans le Seigneur, puisqu'il mit leurs âmes dans un lieu de repos, pendant que leurs corps demeuraient étendus dans la caverne dans le même état que lorsqu'ils s'y endormirent. L'empereur, ayant fini par découvrir le lieu de leur retraite, résolut de les y faire ensevelir tout vivants, afin qu'ils y mourussent de faim et de désespoir, et pour cela il fit murer l'entrée de la caverne. Mais une tradition très-respectable rapporte qu'on les retrouva en vie dans cette caverne, en 479, sous le règne de Théodose le Jeune, époque où il est certain qu'on découvrit au moins leurs reliques. Dieu permit qu'ils se réveillassent alors de leur long sommeil de plus de deux siècles, pour prouver une fois de plus aux incrédules et aux impies la vérité de la résurrection des morts. En effet, peu d'instants après, ayant fait leurs prières au Seigneur, ils s'endormirent de nouveau dans son sein miséri-

rdieux, pour régner éternellement avec lui dans le ciel. Quel-e opinion qu'on adopte au sujet de la pieuse tradition que us venons de rapporter ici, ces saints martyrs n'en furent pas ins bien nommés les sept *Dormants,* selon la manière de parler l'Écriture qui appelle la mort des justes un sommeil. C'est aussi ns ce sens que les lieux consacrés par l'Église à la sépulture s fidèles ont reçu le nom de *cimetière* (*cœmeterium*), qui veut e *dortoir*, parce que les corps des chrétiens y reposent jus-'à la résurrection.

Voici les noms des sept martyrs tels que le plus communément nous les a conservés : ils s'appelaient Maximilien, Malchus, rtinien, Denys, Jean, Sérapion et Constantin. Leur mémoire en grande vénération chez les Grecs, les Syriens et tous les étiens d'Orient. La caverne située près d'Éphèse, et où leurs ps furent retrouvés, devint célèbre par la dévotion des fidèles. la montre encore aux voyageurs qui vont dans le Levant.

---

27 *juillet.* — SAINT PANTALÉON, MARTYR. — 4e siècle.

Pantaléon, de Nicomédie, médecin renommé, reçut le baptême ès avoir été instruit dans la foi par le prêtre Hermolaüs. Au it de quelque temps, il persuada à son père, Eustorge, de de-ir chrétien. Ensuite, comme il prêchait librement à Nicomédie foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'il exhortait tout le nde à embrasser la doctrine qu'il annonçait, et cela sous l'em-e de Dioclétien, il fut mis à la torture sur le chevalet, et rmenté avec des lames rougies au feu qu'on lui appliquait sur corps. Il supporta avec égalité et force d'âme la violence de ces plices, jusqu'à ce que, frappé par le glaive, il eût remporté la ronne du martyre, en l'an 303.

---

juillet. — S. AURÈLE ET SAINTE NATALIE, MARTYRS. — 9e siècle.

Les mahométans connus sous le nom de Maures, qui s'étaient parés de l'Espagne, y firent un grand nombre de martyrs s le 9e siècle. L'Eglise en honore plusieurs aujourd'hui, dont istoire est très-célèbre. Le premier fut Aurèle, né à Cordoue, ne famille noble et riche. Il était fils d'un père mahométan et

d'une mère chrétienne. Étant en âge de et sa famille le pressant de prendre cet engagement, il demanda à Dieu, par de ferventes prières, de lui donner une femme avec qui il pût le servir librement. Il en trouva une nommée Natalie ou Noële. Aurèle remercia Dieu de ce qu'il lui avait accordé une femme chrétienne comme lui : ils vécurent ensemble dans les exercices de la piété, mais sans oser d'abord se déclarer publiquement.

Un jour Aurèle, étant allé à la place publique, vit un marchand, nommé Jean, qu'on venait de battre de verges, comme chrétien, et que l'on promenait par la ville, monté sur un âne. Aurèle, touché de ce spectacle, crut que Dieu avait permis qu'il fût témoin de cette action afin d'animer sa foi. Étant donc rentré dans sa maison, il dit à sa femme : Il y a longtemps que vous m'exhortez à mépriser le monde et que vous me parlez de la vie monastique ; je crois que l'heure est venue d'aspirer à une plus grande perfection. Vivons désormais comme frère et sœur ; appliquons-nous à la prière, et préparons-nous au martyre par la pureté et par le détachement de toutes les créatures. Natalie reçut cette proposition comme venant du ciel. Depuis ce moment leur vie devint un modèle de vraie pénitence. Ils couchaient séparément à terre sur des cilices ; ils jeûnaient souvent, priaient sans cesse, méditaient pendant la nuit les psaumes qu'ils savaient, et prenaient un grand soin des pauvres.

Aurèle et Natalie furent cités devant le juge, qui leur demanda, avec des paroles pleines de douceur, pourquoi ils quittaient leur religion et couraient à la mort, et il leur fit de magnifiques promesses s'ils voulaient renoncer à la religion chrétienne ; mais ils répondirent : Vos promesses sont vaines et ne nous touchent point. Nous méprisons cette vie passagère, parce que nous espérons en obtenir une meilleure. Nous n'avons qu'une foi ; nous ne croyons qu'un baptême ; nous adorons un seul Dieu en trois personnes, et nous avons toute autre religion en horreur. Le juge, voyant leur fermeté, les fit conduire en prison, chargés de chaînes. Cinq jours après, on les en tira pour les amener une seconde fois devant le juge, qui, les voyant inébranlables, les condamna à la mort. Pendant qu'on les conduisait au martyre, Natalie encourageait son mari. Ce zèle irritant les soldats, ils se jetèrent sur elle, et l'accablèrent de coups de pieds et de poings jusqu'au lieu du supplice. Leur martyre arriva le 27 juillet, l'an de Jésus-Christ 852.

8 *juillet.* — SS. NAZAIRE ET CELSE; S. VICTOR, PAPE, MARTYRS. — 1er et 3e siècle.

lazaire, baptisé par le bienheureux Lin, pape, partit pour la le, où lui-même donna le baptême au jeune Celse après l'avoir ruit des vérités de la religion chrétienne. Ils allèrent ensemble :èves, et pendant la persécution de Néron, ils furent tous deux s dans la mer, d'où ils échappèrent miraculeusement. Étant ite venus à Milan, comme ils y répandirent la foi, ils furent s devant le préfet Anolin, confessèrent avec constance devant a divinité de Jésus-Christ, et subirent la peine capitale. On enlit leurs corps hors de la porte Romaine. Ils y demeurèrent temps ignorés, jusqu'à ce que, sur une révélation divine, le heureux Ambroise les retrouva arrosés d'un sang encore frais, et comme s'ils ne venaient que de souffrir le martyre. les transporta alors dans Milan, et on les plaça dans un sére magnifique. Ces deux saints, qui avaient visité Embrun, ropole des Alpes maritimes, où leur prédication fut si féle, sont à cause de cela considérés comme les apôtres de e la contrée voisine des Alpes.

ictor, né en Afrique, gouverna l'Église au temps de l'empe· Sévère. Il confirma le décret de Pie Ier, ordonnant que la sainte de Pâques serait célébrée le dimanche. Plusieurs conciles été tenus dans la suite pour que ce rite devînt un usage cons-. Enfin, au premier concile de Nicée, il fut réglé que l'on céléait la fête de Pâques au dimanche qui suit le 14e jour de la de Mars, afin que les chrétiens ne parussent point imiter les s. Victor établit que toute personne pourrait, en cas de nécesbaptiser avec une eau quelconque, pourvu qu'elle fût natu-. Il excommunia Théodote, corroyeur de Byzance, qui enseit que Jésus-Christ a été seulement homme. Il écrivit sur la tion de la Pâque, et sur plusieurs autres sujets. Couronné le martyre, il fut enseveli le 28 juillet de l'an 202, après avoir é sur la chaire de saint Pierre un peu plus de neuf ans.

28 *juillet.* — S. INNOCENT, PAPE ET CONFESSEUR. — 5e siècle.

Innocent était de la ville d'Albano, près Rome. Son mérite et sa rare vertu l'élevèrent au saint-siége à l'âge de 42 ans. Innocent, qui n'avait point brigué cet honneur et qui n'avait fait que céder aux instances du clergé de Rome, fut saisi de frayeur à la vue des obligations importantes qui sont attachées à cette éminente dignité.

Rome renfermait encore des idolâtres dans son enceinte, et Innocent fit tout ce qui était en lui pour les détromper et les amener à la connaissance de Jésus-Christ. Il ne bornait pas son zèle à l'Église de Rome : tous les maux qui arrivaient dans les autres Églises le touchaient également, et il cherchait à y remédier. Ayant appris qu'il y avait un schisme entre les évêques d'Espagne, et que les canons étaient ouvertement violés dans plusieurs lieux de ce royaume, il écrivit à ces prélats pour les exhorter à la concorde et à l'observation de la discipline, et il leur donna des règles sages pour leur servir selon les occasions. Il était encore plus affligé des maux de l'Église d'Orient, et particulièrement de la persécution qu'on faisait souffrir à saint Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople. Quand il apprit que ce saint évêque avait été déposé par la cabale de ses ennemis, il ressentit cette injustice comme si elle eût été faite à lui-même. Il ordonna un jeûne public dans la ville de Rome, pour demander à Dieu qu'il lui plût d'empêcher le schisme dont l'Église était menacée; et il ne se laissa point prévenir contre saint Chrysostome, malgré les artifices et les mensonges des ennemis de cette grande lumière de l'Église. Ne pouvant remédier entièrement à un si grand mal, il fit ce qu'il put pour en empêcher les progrès.

Il semble que le Ciel eût dû favoriser un zèle si pur et lui ouvrir tous les moyens propres à le faire réussir; mais Dieu, dont les pensées sont bien différentes de celles des hommes, se plut, pour ainsi dire, à multiplier ses travaux sur la terre. En effet, dans le temps que ce saint pape tâchait de mettre partout l'ordre et la régularité, Alaric répandit la terreur dans Rome même, par le siége qu'il mit devant cette ville, l'an 409. Ce qui affligea davantage Innocent fut de voir que, pendant que les fidèles imploraient le secours de Dieu, les païens consultaient les devins et

ent des sacrifices aux faux dieux pour empêcher la prise de le. Il prévit bien que cet encens sacrilége ne pouvait qu'ir- le Ciel, et que les désordres publics avaient attiré l'état dé- ble où l'on était réduit. Il fallut acheter la levée du siége par somme immense d'or et d'argent qu'on ne put former qu'en illant les particuliers et les temples. Le siége fut donc levé; Alaric ne voulut point faire de paix avec l'empereur Hono- dont il était mécontent; et par là Rome demeurait toujours ée au mal qu'elle venait d'éloigner. Le sénat députa Inno- rers Alaric, et ensuite vers l'empereur, pour les engager à rder. Ces deux négociations furent infructueuses. Innocent, yant ce qui devait arriver à la ville de Rome, s'arrêta à ne auprès d'Honorius. Bientôt il parut que Dieu avait retirer son fidèle serviteur d'une ville dont il allait per- e la ruine : en effet, Alaric remit le siége devant Rome, t l'an 410, et l'abandonna au pillage, à l'exception de l'é- de Saint-Pierre. L'année suivante, elle fut encore ravagée stolphe, beau-frère d'Alaric.

and l'état de cette ville parut un peu plus tranquille, Inno- r revint, et causa par son retour une grande joie au peuple. int pasteur lui apprit à faire un bon usage des maux qu'il ait. Il s'en servit même pour détruire les restes de l'idolâ- ngageant les chrétiens à se montrer dans leur adversité plus its que les païens. Ceux-ci, voyant la résignation et le cou- les chrétiens qui souffraient, sans se plaindre, la perte de biens, demandaient à entrer dans une religion qui inspire grand mépris des richesses temporelles et une si grande ré- ion dans les adversités. Au bout de quelque temps, la tran- é se rétablit, et le saint pape en profita pour faire refleurir cipline et la régularité, et pour tâcher de former un peuple et adonné aux bonnes œuvres. Il se servit aussi de son au- pour chasser les donatistes de Rome. Il condamna Pélage s sectateurs. Après cette dernière marque de son zèle, il alla oir dans le ciel la récompense de ses travaux. Il mourut le ars 417, après avoir occupé le siége apostolique 14 ans 9 mois urs.

29 *juillet*. — S. LAZARE, SAINTES MARTHE ET MARIE DE BÉTHANIE. — Ier siècle.

Lazare, ainsi que Marthe et Marie, ses sœurs, demeurait à Béthanie, petite ville qui était à deux milles de Jérusalem, et un peu au delà de la montagne des Oliviers. Le Sauveur, qui d'abord avait fait sa résidence ordinaire dans la Galilée, s'étant fixé principalement en Judée à la troisième année de sa mission publique, honora plusieurs fois de sa présence la maison de cette sainte famille. On croit que Marthe était plus âgée que Marie et Lazare, et que c'était elle qui prenait soin des affaires domestiques. Il paraît, par l'histoire de la résurrection de Lazare, que cette famille était une des plus distinguées du pays.

Dans la première visite de Jésus-Christ, Marthe fit paraître un grand empressement pour le bien recevoir et le servir de ses propres mains. Elle voulut se charger elle-même du soin de tous les préparatifs nécessaires en cette circonstance. Cependant Marie restait assise aux pieds de Jésus, écoutant les discours qui sortaient de sa bouche divine. Elle y trouvait une telle douceur, qu'elle n'était occupée d'aucune autre pensée. Tous les moments lui paraissaient précieux, et rien ne pouvait la distraire. Elle sentait son cœur s'enflammer de plus en plus, et elle était en état de dire avec l'épouse du Cantique : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui, lui qui se nourrit au milieu des lis*; c'est-à-dire avec les âmes chastes, ou parmi les fleurs odoriférantes des vertus.

Cette maison, suivant la remarque de saint Augustin, est l'image de la famille de Dieu sur la terre. Personne n'y est oisif, chacun y a son emploi. Les uns, comme les solitaires, vaquent uniquement aux exercices de la contemplation; les autres se consacrent à la vie active : tels sont ceux qui travaillent au salut du prochain dans les fonctions extérieures du ministère; ceux qui, par un principe de charité, servent les pauvres et les malades; ceux enfin qui, occupant une place dans le monde, remplissent fidèlement les devoirs de leur état, et agissent toujours dans la vue de plaire à Dieu, lui rapportant toutes leurs démarches, et se proposant l'accomplissement de sa volonté. Celui-là est le plus grand saint qui, dans quelque état qu'il soit, tend à la perfection avec le plus d'ardeur, et montre le plus d'amour pour Dieu et le

prochain : car la charité est l'âme et comme le sceau de la perfection chrétienne.

On a souvent demandé laquelle de la vie active ou de la vie contemplative était la plus parfaite. Saint Thomas répond que la vie mixte, qui est en partie active et en partie contemplative, est la plus excellente. Ce fut celle de Jésus-Christ et de ses apôtres; ç'a été celle de tous les saints qui, dans tous les siècles, se sont occupés du soin d'instruire, de consoler et de servir le prochain. Un pareil genre de vie suppose une grande ardeur de charité, et est bien méritoire lorsqu'il est joint à l'esprit de prière et de recueillement; mais cet esprit ne peut subsister longtemps, à moins qu'on ne l'entretienne et ne le nourrisse par la retraite, par de fréquents retours sur soi-même, et par la pratique continuelle de la méditation des vérités saintes. On sait que Jésus-Christ se retirait souvent sur les montagnes pour prier. Un pasteur, par exemple, qui laisserait éteindre en lui l'esprit de prière, aurait, selon l'expression de saint Bonaventure, une âme morte dans un corps vivant. Il en est de même de ceux qui vivent dans le monde, ou qui se sont dévoués aux œuvres de charité. S'ils ne prennent de semblables précautions, ils s'exposent à une perte certaine.

Marthe ne croyait pas pouvoir assez témoigner à Jésus le vif empressement dont elle était animée. Elle eût souhaité que toutes les créatures se fussent réunies à elle pour servir l'hôte adorable qui avait daigné venir dans sa maison; elle se plaignit donc à lui de ce que sa sœur ne venait pas l'aider. Le Sauveur ne désapprouva pas le principe de sa sollicitude; mais il lui fit comprendre qu'elle ne devait pas condamner sa sœur, qui s'attachait à ce qu'il y avait de plus important, à l'avancement spirituel de son âme. *Marthe*, *Marthe*, lui dit-il, *vous vous empressez, et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses : une seule chose cependant est nécessaire*. Ce n'était pas qu'il voulût donner à entendre qu'on doit négliger les devoirs qui se terminent aux corps; il voulait seulement que nous apprissions de là que les fonctions spirituelles méritent la préférence sur les corporelles, même sanctifiées pour la pureté du motif, lorsque les unes et les autres se trouvent en concurrence. Les secondes, à la vérité, changent de nature quand la gloire de Dieu en est l'objet; mais l'âme y est souvent exposée à être distraite, surtout dans le cours de l'action.

Ce qui prouve surtout combien Jésus-Christ aimait la famille de Marthe, c'est la résurrection de Lazare. Lorsque Lazare fut

tombé dans la maladie dont il mourut, ses sœurs en informèrent le Sauveur qui était alors en Galilée. Elles ne lui firent dire que ces paroles : *Celui que vous aimez est malade.* Elles savaient bien qu'il n'en faudrait pas davantage pour exciter sa compassion, et pour l'attendrir sur leur malheur.

Ce n'était point pour nous délivrer de nos infirmités corporelles que Jésus-Christ était descendu du ciel sur la terre. Il guérissait cependant les malades, et ressuscitait les morts, afin de nous faire comprendre jusqu'à quel point il désirait de sauver nos âmes. Il connaissait toute l'étendue de nos misères spirituelles, mais il voulait aussi que nous la connussions nous-mêmes, pour nous porter à implorer son assistance ; de là ces différents miracles qu'il opérait, et dont la fin était de nous réveiller, et de dissiper les ténèbres qui nous dérobent cette précieuse connaissance.

Jésus n'eut pas plutôt appris le sujet de la douleur de Marthe et de Marie, que son cœur fut ému de compassion. Cependant il différa quelques jours de venir, tant pour éprouver la vertu des sœurs de Lazare, que pour manifester sa gloire avec plus d'éclat. Comme il approchait de Béthanie, Marthe, instruite de son arrivée, s'empressa d'aller au-devant lui, et lui dit : *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort.* Jésus la rassura, et lui fit espérer que son frère ressusciterait. Marthe ne voulut pas profiter seule du bonheur qu'elle avait eu d'entretenir en particulier le Sauveur ; elle alla avertir sa sœur que Jésus était arrivé, et qu'il la demandait. Celle-ci courut aussitôt au-devant de son divin Maître, et se jeta à ses pieds fondant en larmes. Elle était accompagnée d'un grand nombre de Juifs qui étaient venus consoler les deux sœurs de la mort de leur frère, et qui versaient aussi des larmes.

Ce triste spectacle toucha tellement le Sauveur, que, se laissant aller à la douleur, il voulut montrer qu'il était homme en faisant paraître du trouble et de l'altération sur son visage et dans tout son extérieur. Il demanda où l'on avait mis le corps de Lazare. On lui répondit : *Seigneur, venez et voyez.* Il alla donc au tombeau avec eux, et commanda qu'on ôtât la pierre qui le fermait. Marthe lui représenta qu'il y avait déjà quatre jours que le corps était dans le tombeau, et qu'il devait sentir mauvais. *Ne vous ai-je pas dit*, répliqua Jésus, *que, si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu?* Ensuite, ayant adressé une prière à son Père, il cria à haute voix : *Lazare, sortez dehors.* A

instant Lazare se leva, les pieds et les mains liés avec des andes, et la tête enveloppée d'un suaire. Jésus commanda qu'on e déliât, et qu'on le laissât aller. Plusieurs d'entre les Juifs, qui étaient venus voir Marthe et Marie, ayant été témoins d'un miracle aussi éclatant, crurent en Jésus, et se mirent au nombre des disciples; mais les princes des prêtres et les pharisiens, en ayant été informés, s'assemblèrent, et résolurent de faire mourir non-seulement le Sauveur, mais même Lazare, afin que la présence de ce dernier ne rappelât plus le miracle opéré en sa personne. Il ne paraît pas cependant qu'ils aient exécuté le dessein formé contre Lazare.

Peu de temps après, et six jours avant Pâques, Jésus étant revenu à Béthanie, on lui donna un grand souper. Lazare était à table avec lui; et Marthe le servait. Marie saisit cette occasion pour donner au Sauveur une marque de la profonde vénération qu'elle avait pour lui : elle prit un vase rempli d'excellents parfums qu'elle lui versa sur les pieds, les essuyant avec ses cheveux. Judas Iscariote, qui était présent, regarda ces parfums comme perdus, et prétendit qu'il eût mieux valu les vendre, et en donner le prix aux pauvres Ce n'était pas qu'il s'intéressât beaucoup au sort des malheureux; mais c'est que, portant la bourse, il convertissait quelquefois à son usage les biens communs, parce qu'il était un voleur. On voit par là avec combien de facilité l'avarice se glisse dans le cœur, et combien l'avare est ingénieux à trouver des excuses pour se tromper lui-même. Au lieu que la charité interprète en bonne part les actions du prochain, la passion entraîne toujours dans des jugements téméraires. Judas, en condamnant ce que Marie venait de faire, condamnait un acte de religion très-héroïque : mais Jésus prit la défense de cette sainte femme; il considérait non les parfums en eux-mêmes, mais le motif qui les avait fait répandre. Il les reçut comme un gage de l'amour dont Marie était embrasée pour lui, et comme un embaumement anticipé de son corps, qui devait être bientôt livré à la fureur des Juifs; il déclara même que cette action, condamnée par Judas, serait un sujet d'édification dans tous les lieux où l'on prêcherait l'Évangile.

Depuis ce temps-là, l'Évangile ne nous apprend ni ce que firent ni ce que devinrent Lazare et ses sœurs. Les Provençaux prétendent, d'après une tradition populaire, qu'ils furent chassés par les Juifs après l'Ascension du Sauveur, et que, s'étant embar-

qués, ils vinrent aborder à Marseille, où ils [illegible]it une église; ils ajoutent que cette église eut saint Lazare pour premier évêque.

On crut découvrir les reliques de ces saints dans le troisième siècle; celles de sainte Marie étaient dans le lieu dit présentement Saint-Maximin; celles de sainte Marthe, à Tarascon, sur le Rhône, et celles des autres saints, à Saint-Victor de Marseille.

---

29 *juillet.* — S. LOUP, ÉVÊQUE DE TROYES ET CONFESSEUR. — 5e siècle.

Saint Loup, l'un des principaux ornements de l'Église de France au 5e siècle, naquit à Toul de parents distingués dans la province. Quand il fut en âge de se marier, il épousa Piméniole, sœur de saint Hilaire, évêque d'Arles. La septième année de leur mariage, ils se séparèrent d'un consentement mutuel, pour mener une vie plus parfaite. On ne sait pas ce que devint Piméniole; pour saint Loup, il se retira dans le célèbre monastère de Lérins, sous la conduite de saint Honorat, qui fut depuis évêque d'Arles. Il y demeura un an, occupé de la prière et des différentes pratiques de la pénitence.

Après cette épreuve, il fit un voyage à Mâcon, pour vendre quelques héritages et en distribuer le prix aux pauvres. Ayant fini cette affaire, il se préparait à retourner à Lérins, lorsque des députés de la ville de Troyes vinrent le demander pour évêque. Sa résistance fut sans effet; on l'emmena à Troyes malgré lui, et les évêques de la province de Sens lui imposèrent les mains. Sa nouvelle dignité ne lui fit rien diminuer de la vie pénitente qu'il avait menée dans le monastère de Lérins. On vit toujours en lui la même humilité, le même esprit de mortification, et, ce qui est remarquable, le même esprit de pauvreté.

Quoique les évêques ses prédécesseurs eussent beaucoup travaillé à mettre le bon ordre dans le diocèse de Troyes, il trouva néanmoins encore beaucoup de dérèglement et de corruption parmi le peuple et le clergé. Il entreprit de déraciner le vice avec une vigueur digne d'un apôtre de Jésus-Christ; mais son zèle fut toujours accompagné de prudence.

Il y avait longtemps que l'on était menacé dans les Gaules de l'arrivée du fameux Attila, roi des Huns, qui s'était jeté dans les provinces de l'empire romain avec une multitude innombrable de

res. Après avoir ravagé la Thrace, la plus grande partie de ie et de la Grèce, il passa enfin le Rhin à la tête de plus de cent mille hommes, qui se répandirent dans tous les pays à la Seine et à la Loire, pillant et brûlant tout ce qui se ait sur leur chemin. Après une infinité de massacres et le gement des villes les plus fortes, entre autres de Reims, Cam- Besançon, Langres et Auxerre, les barbares se dirigèrent sur s, pour la détruire et massacrer ses habitants, qui furent nt plus alarmés que leur ville n'était point fortifiée et qu'ils ent point d'armes. Toutefois le saint évêque, dont le crédit s de Dieu valait bien mieux que les boulevards les plus ssibles, loin de s'effrayer comme les autres, assembla son e, et le portant à la pénitence pour apaiser la colère de Dieu, a un jeûne et des prières publiques. De son côté, il se cou- un sac, et se prosterna contre terre pour conjurer le ciel ourner la tempête de dessus son troupeau. Il demeura en t jusqu'à la nouvelle qu'on eut de l'approche des ennemis. il se releva plein de confiance en la bonté divine, se revêtit habits pontificaux, se fit accompagner de tout son clergé, rcha en procession, précédé de la croix, au-devant d'Attila. parla le premier, selon plusieurs modernes, et lui demanda nent qui il était : *Je suis le fléau de Dieu !* répondit ce roi re. Respectons ce qui nous vient de Dieu, répliqua le saint e; mais, si vous êtes le fléau dont le Ciel veut nous châtier, z que vous ne devez faire que ce qui vous est permis par in toute-puissante qui vous fait mouvoir et qui vous gou- . Attila, frappé d'un discours auquel il était si peu accou- , s'adoucit et promit à saint Loup d'épargner sa ville. En il fit remonter toute son armée dans les plaines du territoire hâlons, où il fut défait peu de temps après par les Romains. Loup mourut le 29 juillet de l'an 477, après cinquante- ans d'épiscopat.

---

juillet. — SAINTS ABDON ET SENNEN, MARTYRS. — 3e siècle.

don et Sennen, Perses de nation, accusés sous le règne de ereur Dèce, parce qu'ils enterraient dans leur domaine les des chrétiens qu'on abandonnait sans sépulture, furent ar-

rêtés par ordre de l'empereur, et on leur signifia de sacrifier aux faux dieux. Comme ils ne le voulurent pas, et qu'au contraire ils continuèrent avec la même constance de prêcher la divinité de Jésus-Christ, on les jeta dans une étroite prison, et Décius, en revenant plus tard à Rome, les fit marcher enchaînés et faisant partie de son triomphe. Lorsqu'on les traîna dans Rome devant les images des faux dieux, ils ne marquèrent en leur présence que de l'horreur et du mépris. En conséquence, on les exposa aux ours et aux lions, mais ces bêtes féroces n'osaient pas les toucher. On finit par les massacrer, et attachés par les pieds, on les traîna devant la statue du soleil. Le diacre Quirinus enleva secrètement leurs corps et les ensevelit dans sa maison, en l'an 250.

---

30 *juillet*. — SAINTE JULITTE, MARTYRE. — 3e siècle.

Julitte, de Césarée, en Cappadoce, était fort élevée au-dessus des personnes ordinaires de son sexe par sa vertu, son esprit et son courage. Elle eut à souffrir diverses injustices de la part d'un des principaux habitants de la ville, qui avait fait saisir la plupart de ses terres et lui avait enlevé ses domestiques et même ses troupeaux. Le peu d'attache qu'elle avait aux biens de la terre lui aurait sans doute fait supporter patiemment toutes ces pertes, si ce méchant homme n'eût encore entrepris de la dépouiller de ses meubles et des choses les plus nécessaires à la vie. Pour tâcher d'arrêter le cours de tant d'injustices, elle se vit obligée d'en porter ses plaintes au magistrat. L'usurpateur avait gagné de faux témoins pour déclarer que tout ce que demandait Julitte lui appartenait, et il avait eu la précaution de faire au juge des présents considérables, qui le lui avaient rendu favorable.

Le jour de l'audience étant venu, Julitte, qui n'avait d'autre appui que la bonté de sa cause, se contenta d'exposer clairement les faits. L'usurpateur, au lieu de prouver que les biens qu'on lui redemandait étaient à lui, dit que Julitte n'était pas recevable à se plaindre et à demander justice, parce qu'elle était chrétienne, et que selon les lois (1) elle ne pouvait pas même être écoutée. Le juge qui était bien aise d'avoir un prétexte pour ne point rendre

(1) Dioclétien avait fait un édit qui déclarait les chrétiens infâmes, indignes du secours des lois et déchus de tous les priviléges des citoyens.

Julitte, dit que, si elle voulait qu'il examinât son af-
fallait auparavant qu'elle renonçât publiquement à la re-
rétienne. Aussitôt il fit apporter un autel et de l'encens,
donna de sacrifier aux dieux et de reconnaître leur puis-
ulitte, qui savait que le plus grand bien est de conserver
ire et sans tache, et qu'on gagne tout en perdant tout
sus-Christ, répondit avec courage : Que toutes mes ri-
et que mon corps même périssent, mais ma bouche ne
era jamais un blasphème contre le Dieu qui m'a créée!
ressa, on la menaça, on employa toutes sortes d'artifices
gagner; elle fit toujours la même réponse, elle montra
'avait que de l'horreur pour ceux qui voulaient la porter à
r au vrai Dieu.

constance vraiment chrétienne irrita le juge; mais plus
e voyait prêt à se porter contre elle aux dernières extré-
lus elle bénissait Dieu, qui, en la privant des biens de la
i avait ouvert le chemin pour arriver à ceux du ciel. Enfin
inique, non-seulement la déclara déchue de la demande
avait faite de ses biens, mais la condamna encore à être
Julitte entendit prononcer cet arrêt avec une joie qui se
t sur son visage, et qu'elle témoigna jusqu'au dernier
Ayant aperçu auprès d'elle plusieurs femmes chrétiennes,
se contenta pas de les prêcher par son exemple, elle les
encore par ses paroles à souffrir avec courage tout ce que
n Jésus-Christ pourrait leur présenter de dur à la nature.
ens eux-mêmes étaient dans l'admiration de voir une
riche et en état de plaire au monde mépriser tous ses avan-
: la vie même, avec une constance héroïque. Dieu fit à
dans son supplice, la même faveur qu'il avait faite à saint
pe. Les flammes du bûcher formèrent comme une voûte
d'elle, en sorte qu'elles ne servirent qu'à dégager son âme
s du corps, et laissèrent celui-ci sans aucune altération.
Basile, qui a rapporté son histoire, dit que, près de l'en-
ù l'on déposa son corps, on voyait une fontaine d'eau
it très-salutaire aux malades, quoique toutes les eaux
irons fussent amères et salées. On ne sait point l'année
tyre de cette sainte, mais il n'eut lieu qu'après l'an 303.

31 juillet. — S. GERMAIN, ÉVÊQUE D'AUXERRE. — 5e siècle.

Saint Germain naquit à Auxerre, vers l'an 380, de parents nobles, qui l'instruisirent avec soin dans les lettres humaines. Son mérite le fit élever à des places fort honorables; il parvint même à celle de duc ou général de troupe de son pays. Germain la remplit avec toute l'intégrité et toute la sagesse que l'on pouvait attendre d'un honnête homme du monde. Content d'être très-probe, il s'embarrassait fort peu d'être chrétien, et mettait toute sa religion, comme le plus grand nombre, à éviter les vices grossiers et à briller par des vertus humaines. Quand il avait pris quelque bête à la chasse, il se plaisait à en suspendre la tête à un poirier qui était au milieu de la ville, afin qu'on vît qu'il était un habile chasseur. Son amour-propre se repaissait de cette fumée de vanité, et l'on ne pouvait lui faire apercevoir la petitesse de cette action sans le révolter.

Mais Dieu fit connaître à saint Amateur, évêque d'Auxerre, qu'il changerait l'esprit et le cœur de Germain, et qu'il en ferait un saint évêque et une des plus grandes lumières de l'Église. Amateur, plein de joie de ce que la miséricorde du Seigneur allait s'exercer sur celui qui jusque-là avait paru très-éloigné de la voie qui conduit au ciel, lui donna l'habit ecclésiastique, en lui disant : Travaillez, mon cher et vénérable frère, à conserver pur et sans tache l'honneur que vous venez de recevoir. Dieu veut que vous occupiez, en qualité de pasteur, le siége épiscopal que je vais quitter. Ce saint évêque mourut peu de jours après, le premier de mai, l'an de Jésus-Christ 418. Aussitôt le clergé, la noblesse et le peuple d'Auxerre demandèrent tout d'une voix Germain pour leur évêque. Il résista de toute sa force, et sollicita diverses personnes pour l'aider à faire échouer cette affaire; mais ceux mêmes qu'il croyait avoir gagnés l'abandonnèrent et s'unirent avec les autres pour le faire évêque : de sorte qu'il fut obligé de céder et de se laisser imposer les mains par les évêques de sa province, le 7 juillet de l'an 418. On reconnut bientôt que sa résistance ne venait que de la connaissance qu'il avait des obligations attachées à un ministère si redoutable : il fit juger, dès le commencement de son gouvernement, que Dieu l'avait choisi pour en faire l'exemple des bons évêques.

Il se fit en lui un changement universel : foulant aux pieds les
›nneurs et les richesses du siècle, il renonça en même temps à
›us les plaisirs de la vie. Il distribua tous ses biens aux pauvres,
. ne chercha plus qu'à suivre Jésus-Christ dans sa pauvreté et
s humiliations de sa croix. Depuis son épiscopat jusqu'à sa mort,
ne mangea jamais de pain de froment ; il ne buvait pas de vin
rdinairement, n'usait ni d'huile, ni de vinaigre, ni de sel ; les
›urs de jeûne, il ne mangeait que le soir. En hiver comme en
é, il avait toujours le même habit, d'une étoffe grossière tel que
portaient les gens peu aisés de la campagne pour travailler aux
›is ou aux champs ; il ne le quittait que quand il tombait par
ièces, ou que la misère des autres l'engageait à le leur donner.
›us son habit il avait un rude cilice qu'il n'ôtait jamais. Il exer-
it l'hospitalité envers ceux qui se présentaient, sans choix et
ns exception : il leur lavait les pieds, et prenait soin qu'ils ne
anquassent de rien ; mais il ne mangeait point avec eux, afin
e ne point rompre son jeûne.

Le pélagianisme faisait de grands progrès en Angleterre ; les ca-
›oliques députèrent aux évêques de France pour leur représen-
r l'état où ils étaient et leur demander du secours. Les évêques
e France tinrent à ce sujet une assemblée, et prièrent Loup de
royes de se réunir à Germain, désigné par le pape, afin de l'ai-
er dans l'importante mission dont il était chargé. Dieu bénit
urs travaux, et les deux saints rentrèrent en France, emportant
s regrets de la Grande-Bretagne.

Il n'y avait pas longtemps que saint Germain était de retour à
uxerre, lorsqu'il fut obligé de passer en Italie pour aller trouver
mpereur Valentinien, qui était à Ravenne. Au sortir de Milan,
s pauvres l'abordèrent pour le prier de leur faire quelque au-
›ône. Il demanda à son diacre qui l'accompagnait s'il lui restait
ıelque argent. Trois écus, répondit le diacre. — Donnez-les à
s pauvres gens, lui dit Germain. — Et de quoi vivrons-nous ?
prit le diacre. — Dieu aura soin lui-même, répliqua Germain,
e nourrir ceux qui se seront rendus pauvres pour l'amour de lui ;
nsi donnez aux pauvres ce que vous avez. Le diacre n'obéit
ı'en partie, et réserva un écu. Peu de jours après, un seigneur
ı pays, nommé *Lépore*, qui était très-malade, l'envoya prier
stamment de le venir voir, ou du moins de l'assister de ses
ières, en cas qu'il ne voulût pas se détourner de son chemin.
'homme de Dieu, qui regarde toujours comme le meilleur che-

min celui qui conduit à quelque bonne œuvre, alla trouver Lépore, demeura trois jours chez lui, et obtint sa guérison. Lépore, plein de reconnaissance, l'obligea de recevoir deux cents écus pour la dépense de son voyage. Germain les mit entre les mains de son diacre, et lui dit que, s'il avait donné les trois écus qui lui restaient, comme il le lui avait commandé, ce seigneur, dont Dieu avait voulu se servir pour les récompenser de leur aumône, leur aurait donné trois cents écus au lieu de deux cents. Le diacre, qui croyait s'être bien caché, vit par là que Dieu avait fait connaître au saint la faute qu'il avait faite.

Après que Germain eut obtenu de l'empereur la grâce qu'il demandait, Dieu termina ses travaux par une sainte mort. Un jour, après l'office du matin, comme il s'entretenait des matières de religion avec les évêques qui l'accompagnaient, il leur dit : Mes chers frères, je vous recommande mon passage. J'ai cru voir cette nuit Jésus-Christ qui me donnait la provision pour un voyage, et il m'a dit que c'était pour aller dans ma patrie y recevoir le repos éternel. Peu de jours après il tomba malade. Toute la ville en fut alarmée. L'impératrice l'alla voir, et Germain lui demanda en grâce de renvoyer son corps dans son pays, ce qu'elle lui accorda à regret. Le saint évêque mourut en 448 ou 449, le septième jour de sa maladie, après avoir gouverné son église pendant 30 ans et 25 jours.

---

31 *juillet*. — SAINT JEAN COLOMBINI, FONDATEUR DE L'ORDRE DES JÉSUATES. — 14e siècle.

Jean Colombini, issu d'une des plus anciennes maisons de Sienne, ayant été élu premier magistrat de cette ville, s'attira l'estime de ses concitoyens par la manière dont il remplit les devoirs de sa place. Malheureusement l'honneur dont il jouissait dans le monde, ainsi que la probité dont il se piquait, n'étaient point en lui sanctifiées par la religion; il vivait dans un oubli continuel de Dieu et de l'éternité.

Revenant un jour à midi très-fatigué parce qu'il avait été accablé d'affaires tout le matin, il se mit en colère parce qu'il ne trouva point le dîner prêt Sa femme, pour le faire patienter, lui donne un livre qu'il repousse d'abord avec violence; mais le moment d'après, honteux de son emportement, il le prend, l'ouvre, et comme c'était une *Vie des Saints*, il tombe sur l'histoire de

nte Marie d'Égypte. Il la lit, et y trouve tant de plaisir qu'il songe plus à son dîner. Insensiblement son cœur s'attendrit; il nçoit de la douleur de ses péchés passés, et forme la résolution de nger de conduite et de renoncer à ce monde qui l'avait séduit. l commença par quitter sa charge, et par donner aux pauvres plus grande partie de ses biens. Les pratiques de la plus rigouse pénitence ne lui parurent point austères. Il passait presque nuits entières à prier et à gémir sur ses péchés. Le peu de os qu'il accordait à la nature, il le prenait sur deux planches. fit de sa maison un hôpital où il recevait les pauvres et les males. Un autre serviteur de Dieu, nommé François Vincent, ffrit à partager les œuvres de miséricorde qu'il exerçait. Tous ux couraient à l'envi dans la carrière de la perfection.

Jean Colombini avait un fils et une fille. L'un étant mort, et l'au s'étant faite religieuse, il vendit le reste de son bien pour le disbuer aux pauvres et aux églises. Il lui fut très-aisé d'obtenir le nsentement de sa femme, qui était fort vertueuse, et qui déjà tait engagée, ainsi que lui, à passer le reste de sa vie dans la conence. Après s'être réduit à une pauvreté semblable à celle des pôtres, il se livra tout entier au service des indigents dans les hôtaux, aux exercices de piété, et aux mortifications de la pénitence. Plusieurs hommes, touchés de ses exemples, se joignirent à i, et marchèrent sur ses traces. Ils se consacraient ainsi que lui x soins des pauvres et des malades, s'occupant de leur procurer s secours spirituels, et aussi corporels, et les leur apportaient ec une charité admirable. Comme ils avaient continuellement le m sacré de JÉSUS dans la bouche, le peuple les appela *Jésuates*. nombre des disciples de Jean Colombini s'étant augmenté conérablement, il en forma une congrégation religieuse qui embrassa règle de saint Augustin, et qui prit saint Jérôme pour patron. Le pe Urbain V approuva cet institut en 1367; mais, à cause du rehement qui s'y introduisit plus tard, Clément IX la supprima en 68. Quant à son saint fondateur, il mourut le 31 juillet 1367.

---

31 *juillet.* — SAINT IGNACE DE LOYOLA, FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — 15e siècle.

Ignace de Loyola naquit l'an 1491 dans cette partie de la Bisye qui porte le nom de Guipuscoa. Sa famille était noble et

distinguée dans la province. Il fut élevé à la cour d'Espagne, parmi les pages du Roi Catholique, et prit le parti des armes.

Il se distingua par sa valeur en plusieurs rencontres, et ne songeait qu'à acquérir de la gloire et à vivre conformément aux idées du monde. Mais le moment marqué par la Providence pour sa conversion ne tarda pas d'arriver. Il se trouva assiégé dans la citadelle de Pampelune, où il parut plus d'une fois sur la brèche, soutenant avec un courage intrépide plusieurs assauts dans un desquels il eut la jambe cassée d'un coup de canon. Ce malheur hâta la prise de cette citadelle, où il commandait. Ignace se fit transporter au château de Loyola, qui appartenait à son père. Comme sa guérison fut longue et difficile, il demanda quelques romans pour se désennuyer; il ne s'en trouva point dans le château; on lui apporta les *Vies des Saints*, et il aima mieux les lire que de passer ses jours dans une ennuyeuse oisiveté Il fut frappé de tout ce que ces héros du christianisme avaient fait pour sauver leur âme, et il prit la résolution de les imiter. Il eut le temps de former à loisir le projet de sa conversion, et on peut dire qu'elle fut héroïque et digne de son grand cœur.

Dès qu'il fut parfaitement guéri, il se rendit à Mont-Serrat, lieu célèbre par le concours des pèlerins et par la dévotion des fidèles qui y accouraient en foule pour implorer la protection de la Mère de Dieu. Il fit une confession générale de tous les péchés de sa vie avec tant de componction et de larmes, que son confesseur en fut vivement touché. Il veilla une nuit devant une image de la Mère de Dieu, et suspendit son épée à un des piliers de l'église. Il donna ensuite aux pauvres les riches habits qu'il portait, se rendit à l'hôpital de Manrèze, dans l'équipage le plus pauvre et le plus humiliant, et s'attacha au service des malades.

Malgré son déguisement, on s'aperçut que cet homme n'était pas de la condition des pauvres. Voyant que l'on commençait à le respecter, il alla se cacher dans une grotte proche de la ville, où il fut uniquement occupé de la prière et des exercices de la pénitence. Ce fut là qu'il composa le livre des *Exercices spirituels*, qui a donné la première idée de ces retraites où l'on ne s'applique qu'à méditer les vérités du salut, et qui ont fait tant de fruit dans les âmes.

Il désira de visiter les lieux saints, et fit le voyage de Jérusalem. A son retour, il résolut de se consacrer aux travaux de l'apostolat. Il vint à Paris, l'an 1528, pour y faire ses études. Ce fut là qu'il s'associa quelques compagnons qui étudiaient comme lui dans

Université, et qu'il jeta les fondements d'une compagnie d'hommes postoliques, destinés à faire une guerre éternelle aux ennemis e Jésus-Christ et de l'Église. L'an 1534, ils firent vœu, dans église de Montmartre, de se rendre dans la Palestine, pour y ravailler à la conversion des infidèles, ou, si ce voyage ne pouait avoir lieu, d'aller se présenter au pape pour lui offrir de traailler sous ses ordres partout où il lui plairait de les envoyer.

Le pape Paul III reçut avec plaisir les offres de ces nouveaux uvriers, et les employa utilement pour le service de l'Église, ui était alors déchirée par l'hérésie dans toutes les parties de Europe. Ils étaient habiles et formés par un grand maître dans a science des saints. Ce fut l'an 1540 que le pape donna son aprobation à la compagnie établie par saint Ignace, qui en fut lu le premier général. Ce ne fut pas sans répugnance qu'il acepta cette dignité, et quelques années après il résolut de s'en émettre; mais aucun de ses disciples n'y voulant consentir, il les ouverna jusqu'à sa mort avec une profonde sagesse et un zèle enore plus grand pour la gloire de Dieu et pour les intérêts de l'Église.

Cette compagnie fit par ses soins de rapides progrès. Il ne cherhait dans son établissement que l'utilité du prochain, la gloire e Dieu et l'avantage de la religion; et tout le temps qu'il pouvait érober au gouvernement de son ordre, il le donnait aux bonnes œuvres. Ce corps religieux a rendu d'importants services à la regiou et à la société, particulièrement dans la direction des scienes et pour l'éducation de la jeunesse.

Saint Ignace fut favorisé d'un grand nombre d'extases et d'aparitions miraculeuses, qui marquaient la pureté de son âme et son nion intime avec Dieu, et on pouvait le regarder comme un arfait modèle de toutes les vertus religieuses dont il donnait des ègles aux autres.

Il mourut à Rome, l'an 1556, et fut canonisé l'an 1609 par le ape Grégoire XV, à la prière de la plupart des princes catholiues de l'Europe.

Fin du mois de juillet.

1er août. — LES SEPT FRÈRES MACHABÉES, AVEC LEUR MÈRE, MARTYRS.

Quoique ces illustres martyrs aient souffert près de deux siècles avant la naissance de Jésus-Christ, on les regarde néanmoins comme appartenant à l'Église du Nouveau Testament, parce que la foi dans le Médiateur, sans laquelle il n'y a point de vrai martyre, les vivifiait et les animait : aussi l'Église les a-t-elle honorés d'un culte public dès les premiers siècles, et nous les propose-t-elle aujourd'hui pour les objets de notre vénération et de notre imitation.

Après que le saint vieillard Éléazar eut, par sa fin glorieuse au milieu des tourments, laissé à toute sa nation un grand exemple de générosité et de mépris de la mort, on présenta à Antiochus, surnommé Épiphane, cruel persécuteur des Juifs, sept frères avec leur mère, qui témoignèrent la même constance et le même courage. Antiochus, voyant leur jeunesse, crut en triompher plus aisément, et on leur fit présenter des viandes défendues par la loi, espérant qu'ils en mangeraient; mais, voyant qu'il ne pouvait les engager par ses promesses, ni les intimider par ses menaces, il les fit tourmenter cruellement. Pendant ce supplice, le premier des sept dit au roi : Que demandez-vous de nous ? Nous sommes prêts à mourir, plutôt que de violer les lois de Dieu et de notre pays. Alors Antiochus commanda que l'on fît chauffer des poêles et des chaudières d'airain, et, lorsqu'elles furent toutes brûlantes, il ordonna qu'on coupât la langue a celui qui avait parlé le premier, qu'on lui arrachât la peau de la tête, qu'on lui coupât les extrémités des mains et des pieds, en présence de ses frères et de sa mère, et ensuite on le fit rôtir dans la poêle tandis qu'il respirait encore. Sa mère et ses frères, au lieu de se laisser abattre à la vue de ces tourments inouïs, s'encourageaient, disant : Le Seigneur décharge à présent sur notre nation sa juste colère; mais il s'apaisera, et nous traitera un jour dans sa miséricorde.

Après la mort du premier des sept frères, on prit le second, et on lui arracha la peau de la tête avec les cheveux. Ceux qui le tourmentaient, lui disaient : Mangez des viandes qu'on vous présente, et nous cesserons de vous faire du mal. Mais il répondit : Je ne puis faire ce que vous me demandez. On le traita donc

e son frère. Étant près de rendre l'esprit, il dit au roi : Vous faites perdre la vie présente, mais le Roi du monde nous citera un jour pour la vie éternelle. On se saisit ensuite du me, on lui dit de présenter sa langue, qu'il donna aussitôt ant : J'ai reçu de Dieu les membres de mon corps; mais je éprise maintenant pour la défense de ses lois, parce que e qu'il me les rendra un jour dans une autre vie. On ne lui sa pas dire davantage; on lui coupa la langue, et ensuite ins; et le roi et tous les assistants étaient surpris de voir ce homme qui regardait sans émotion les plus affreux supplices. uatrième fut tourmenté comme ses trois frères; et étant 'expirer, il dit : Il vaut mieux souffrir la mort de la part ommes, que de vivre en violant la loi de Dieu, puisqu'un Dieu nous rendra la vie en nous ressuscitant. Car pour vous, t-t-il en parlant à Antiochus, vous ne ressusciterez pas pour . Le cinquième, étant appliqué aux mêmes tourments, re- Antiochus, et lui dit : Vous faites à présent ce que vous z, parce que vous avez reçu la puissance parmi les hommes, ue vous ne soyez vous-même qu'un homme mortel; mais nsez pas que Dieu ait abandonné notre nation; attendez un vous verrez quelle est la force de Celui que nous adorons; connaîtrez l'étendue de sa puissance, et vous sentirez com- il vous accablera, vous et votre race. La constance de ces premiers redoubla le courage des deux autres. Le sixième, nt que la violence des tourments allait lui ôter la vie présente, ussi au roi : Ne vous trompez pas en voyant les maux que souffrons; ils sont la juste peine des péchés que nous avons nis contre Dieu ; mais ne vous flattez pas non plus de de- er impuni, après avoir entrepris de combattre contre le Puissant.

tiochus, confus de se voir vaincu par des jeunes gens, voulut de nouveaux efforts pour tâcher au moins de séduire le ème et de le faire tomber. Il lui promit avec serment qu'il le rait riche et heureux ; qu'il le mettrait au rang de ses favoris, 'il le comblerait d'honneurs, s'il voulait abandonner les lois s pères. Mais le jeune enfant témoigna qu'il ne voulait point re sort que celui de ses frères. Antiochus, avant d'en aux tourments, dit à la mère d'inspirer à son fils d'autres ments, et de l'empêcher de courir à une mort prompte et le. Mais cette généreuse mère, au lieu de faire ce que le roi

attendait d'elle, s'approcha de son fils, et lui dit hébreu, que les assistants ne l'entendissent point, car ceci se Antioche, où l'on parlait grec : Mon fils, ayez pitié de vous ai porté neuf mois dans mon sein, qui vous ai nourri de mon lait pendant trois ans, et qui vous ai élevé jusqu'à l'âge où vous êtes. Considérez le ciel et la terre, qui sont les ouvrages de Dieu, aussi bien que tous les hommes : souffrez courageusement les tourments de la mort, comme l'ont fait vos frères, afin que je reçoive de nouveau la vie avec eux dans la résurrection que nous attendons. Lorsqu'elle parlait encore, ce jeune homme s'écria : Qu'attendez-vous de moi ? Je n'obéis point au commandement du roi, mais à la loi de Dieu qui a été donnée par Moïse. Pour vous, qui êtes la cause de tous les supplices dont on nous accable, vous n'éviterez pas la vengeance de Dieu. Si nous souffrons à présent, c'est la main de Dieu qui nous frappe à cause de nos péchés. Si ce Dieu nous châtie, c'est pour nous rendre meilleurs et pour nous corriger ; mais ensuite il répandra de nouveau ses grâces et ses bienfaits sur ses serviteurs. Pour vous encore une fois, ne vous flattez pas d'une vaine espérance de pardon ; vous n'éviterez point le jugement de Dieu, qui peut tout et qui voit tout. Mes frères, que vous avez fait mourir, sont entrés dans la vie éternelle. J'abandonne volontiers, comme eux, mon corps et ma vie pour la défense des lois de mes pères : je conjure seulement le Seigneur de regarder enfin notre nation d'un œil de pitié, et de vous contraindre par la force de son bras vengeur à reconnaître qu'il est le seul vrai Dieu. J'espère que sa colère, qui est justement tombée sur son peuple, finira à ma mort et à celle de mes frères.

Le roi, irrité du courage et de la sainte hardiesse de ce jeune homme, ordonna qu'on le traitât encore plus cruellement que ses frères, et il mourut comme eux au milieu des supplices, qu'il supporta avec une constance admirable. La mère suivit elle-même le même jour ceux qu'elle avait envoyés à Dieu devant elle, et mêla son sang à celui de ses enfants.

1er *août.* — SAINT PIERRE AUX LIENS. — 1er siècle.

La fête de ce jour est depuis longtemps célébrée dans l'Église grecque et dans l'Église latine, pour remercier Dieu du miracle

de la délivrance de saint Pierre, des chaînes dont il fut chargé à Jérusalem pour le nom de Jésus-Christ. C'est du texte sacré des Actes des Apôtres que nous allons extraire le récit de ce prodigieux événement.

Après la descente du Saint-Esprit sur l'Église naissante, les Apôtres, et saint Pierre le premier, ayant prêché aux Juifs l'Évangile de Jésus-Christ, plusieurs milliers de personnes demandèrent et reçurent le baptême. La synagogue, alarmée, excita contre les nouveaux fidèles une persécution. Saint Pierre et ses collègues furent maltraités et emprisonnés ; mais un ange les délivra de leurs chaînes, et ils continuèrent les fonctions de leur mission divine. Peu de temps après, Hérode Agrippa, roi des Juifs, ayant condamné à mort saint Jacques le Majeur, fit encore emprisonner saint Pierre, et, pour se rendre toujours plus agréable aux Juifs, il se proposait de le faire exécuter publiquement après la fête de Pâques, qui était proche. L'Église se mit en prières pour obtenir la délivrance de son premier pasteur, et ses prières furent exaucées.

Le prince des Apôtres était gardé par seize soldats, dont quatre faisaient sentinelle tour à tour dans sa prison auprès de lui ; les autres gardaient les portes ; il était lié de chaînes et dormait au milieu de ses gardes. Vers minuit de la nuit qui précédait le jour auquel devait se faire son exécution, la prison fut éclairée par une grande lumière ; un ange éveilla saint Pierre, lui dit de se lever, de mettre sa ceinture, d'attacher ses souliers, de prendre son vêtement et de le suivre. Au même moment, ses chaînes tombent ; il obéit et marche à la suite de l'ange. Après avoir passé le premier et le second corps de garde, ils viennent à la porte de fer par où l'on allait à la ville ; cette porte s'ouvre d'elle-même : ils sortent et marchent ensemble jusqu'au bout de la rue, après quoi l'ange disparaît tout à coup.

Saint Pierre, à qui jusqu'à ce moment tout paraissait n'être qu'un songe, reconnaît et bénit Dieu du miracle de sa délivrance. Il va chez Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où plusieurs disciples réunis priaient pour lui, frappe à la porte ; une jeune fille nommée Rhodé vient, reconnaît sa voix et court, transportée de joie, dire aux disciples que Pierre est à la porte. On ne la crut pas, et l'on dit que c'était sans doute son ange gardien envoyé de Dieu pour quelque événement extraordinaire. Cependant Pierre continue de frapper ; on lui ouvre enfin. Lorsqu'il fut entré,

il raconta comment le Seigneur l'a ré de la prison, recommanda d'en instruire Jacq et ses frères, et sortit de la ville pour se mettre en lieu de sûreté. Le lendemain matin, son évasion causa le plus grand trouble parmi les soldats; on ne savait ce que le prisonnier était devenu. Hérode fit mettre à mort les gardes, sous prétexte qu'ils avaient favorisé son évasion.

Eudoxie, femme de l'empereur Théodose le Jeune, ayant apporté de Jérusalem, en 439, les deux chaînes dont saint Pierre avait été lié dans cette ville, en retint une, qu'elle donna à une église de Constantinople, et envoya l'autre à Rome, à sa fille Eudoxie, épouse de l'empereur Valentinien III. Cette princesse la déposa dans une église de Rome, dont la dédicace se fit le premier août, sous l'invocation de Saint-Pierre-aux-Liens. On conserve aussi dans la même ville, suivant le témoignage de saint Césaire, les chaînes dont saint Pierre avait été lié dans son dernier emprisonnement, qui précéda son martyre.

1er *août*. — SAINTE FOI, SAINTE ESPÉRANCE ET SAINTE CHARITÉ, VIERGES ET MARTYRES AVEC LEUR MÈRE SAINTE SOPHIE. — 2e ou 3e siècle.

Malgré l'illustration de ces saintes martyres et le culte qu'on leur a rendu dans les églises d'Occident comme dans celles d'Orient, il ne nous a rien été transmis d'authentique sur elles dans cette variété infinie de légendes qui nous sont parvenues. Leurs noms eux-mêmes, ce qui est rare, et même sans exemple, sont exprimés chez les Latins avec la forme latine (*Fides, Spes, Charitas*), comme chez les Grecs avec la forme hellénique (*Pistis, Elpis, Agapè*), de manière qu'ils semblent être plutôt des surnoms que des noms propres. Il est assez probable qu'ils sont seulement appellatifs, et qu'on a voulu désigner par les vertus théologales de saintes martyres dont les noms étaient restés inconnus. C'est ce que l'on fait encore aujourd'hui à Rome, où l'on donne fréquemment des noms de vertus chrétiennes à des saints martyrs dont on a recueilli les reliques dans les catacombes, et dont on ignore le nom réel. Voici toutefois en abrégé la légende la plus accréditée relativement à nos saintes.

L'on dit que sainte Sophie vint à Rome avec ses trois filles pour y propager la religion chrétienne, sous le règne de l'empereur

ien; mais que celui-ci fit arrêter les trois jeunes vierges, et les nourir après les avoir livrées à des tourments cruels pour les traindre à renoncer à leur foi. Quant à leur mère, qui les avait -même exhortées à confesser généreusement le nom de Jésus-ist, elle rassembla leurs restes, aidée dans ce pieux office par dames de Rome; puis les enterra à trois milles de cette ville. uite elle n'émit plus qu'un vœu : celui de rejoindre au ciel ses s, et de mourir en Jésus-Christ, quand elle aurait achevé sa ère. Elle y remercia Dieu de la grâce du martyre qu'il avait e à ses enfants; puis s'affaissant tout en larmes sur leur tom-u, elle y expira.

1er *août.* — S. FRIARD, SOLITAIRE. — 6e siècle.

Ce saint naquit en Bretagne, de parents pauvres; il fut labou-r comme son père; mais, semblable aux solitaires d'Égypte, pensait sans cesse à son origine en remuant la terre; il s'occu-t de la méditation de la mort, qui fait rentrer l'homme dans la re d'où il a été tiré, et il soupirait continuellement après la re du ciel, où l'on ne sème plus et où l'on ne laboure plus, is où l'on recueille éternellement ce qu'on a semé dans le nps. Sa piété lui attira bien des railleries de la part de ceux qui pouvaient goûter sa vertu, parce qu'ils n'avaient pas assez de irage pour l'imiter. Un jour, comme Friard liait des gerbes c ses compagnons, ceux-ci furent assaillis par un essaim de êpes, et dirent à Friard : Que ce dévot vienne, lui qui prie Dieu s cesse et qui fait à tout moment le signe de la croix, et qu'il us délivre de ces animaux. Friard, peu sensible à ces insultes, songea qu'à secourir ses compagnons ; et, plein de confiance la bonté de Celui qu'il adorait, il fit le signe de la croix, en ant ces paroles qu'il répétait sans cesse : Notre secours est dans nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre. Ces paroles chas-ent les guêpes, et ce miracle remplit de confusion ceux qui taient raillés du saint. Pour lui. animé du désir de mépriser tièrement le monde, il se retira dans une île du diocèse de ntes, où il ne s'occupa plus que de la prière et de la méditation ciel. Il mourut dans cette retraite en l'an 566 ou 567.

2 *août*. — SAINT ÉTIENNE, PAPE ET MARTYR. — 3e siècle.

Étienne, Romain, exerça le souverain pontificat sous les empereurs Valérien et Gallien. Il régla que les prêtres et les diacres ne se serviraient des ornements sacrés que dans l'église. Il défendit de rebaptiser ceux qui avaient reçu le baptême des hérétiques, écrivant en cette occasion à saint Cyprien *de ne rien innover, mais de s'attacher à la tradition*. Il convertit à Jésus-Christ beaucoup d'infidèles, entre autres le tribun Olympius, avec son épouse Exupérie et son fils Théodule, puis le tribun Némésius avec toute sa maison, après qu'Étienne eut rendu la vue à sa fille Lucile. Tous moururent martyrs pour la foi. A mesure que la persécution que suscitaient les empereurs devenait plus violente, Étienne, après avoir convoqué son clergé, l'exhortait au martyre, et ne cessait d'offrir le sacrifice de la messe et de célébrer des conciles dans les catacombes. Un jour que les infidèles l'avaient entraîné au temple de Mars, pour y sacrifier, il refusa généreusement de rendre aux démons l'honneur qui n'est dû qu'au vrai Dieu. A ces mots, la statue de Mars fut renversée par un tremblement de terre qui ébranla aussi le temple. Tous ceux qui tenaient Étienne s'enfuirent, de manière que le saint pontife revint auprès des siens dans le cimetière de Lucine. Il leur fit quelques instructions sur les divins commandements, et leur donna la communion sacramentelle du corps du Sauveur. Tandis qu'il achevait le saint sacrifice, les satellites des empereurs arrivèrent de nouveau, et lui coupèrent la tête sur son siége. Le corps du martyr, ainsi que son siége tout arrosé de son sang, fut enseveli par les clercs dans le cimetière de Callixte, le 2 du mois d'août, en l'an 257. Étienne vécut dans le pontificat trois ans trois mois et vingt-deux jours.

---

2 *août*. — S. ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI, ÉVÊQUE. — 18e siècle.

Alphonse-Marie de Liguori naquit à Naples, d'une famille noble, le 26 septembre 1696. Dès ses plus tendres années, il annonça d'heureuses dispositions pour la piété et pour l'étude, et, dans

son adolescence, il devint le modèle de tous ceux de son âge, par sa ferveur, sa charité et ses autres vertus.

Il était encore dans la première enfance, lorsque le B. François Hiéronimo prédit, en le voyant, qu'il ne mourrait pas avant l'âge de quatre-vingt-dix ans, qu'il deviendrait évêque et rendrait de très-grands services à l'Église. Toutefois il entra dans le barreau dès l'âge de seize ans, après avoir fait ses études avec un admirable succès, et fut reçu docteur en droit civil et canonique. Il suivait avec distinction cette carrière. lorsqu'un accident imprévu, qui lui arriva dans une cause, et dont il fut vivement affligé, le décida, malgré les brillants avantages qu'on lui offrait, à se consacrer au service des autels. Liguori prit l'habit ecclésiastique le 31 août 1722, et dès lors ses plus chères délices furent de séjourner à l'église et à l'hôpital, de porter le cilice et de pratiquer les plus rudes austérités.

Ordonné prêtre en 1726, il devint presque aussitôt un homme vraiment apostolique. Son temps se partageait entre le confessionnal et la chaire, et ses prédications fréquentes étaient suivies des fruits les plus abondants. Quand il allait donner une mission, sa réputation de sainteté et ses miracles attiraient une multitude d'auditeurs qui ne pouvaient, en l'écoutant, retenir leurs larmes et leurs sanglots.

Enflammé de zèle pour le salut des âmes et affligé de l'ignorance des gens de la campagne, il jeta, en 1742, les fondements de son institut, sous le titre de la congrégation du *Très-saint Redempteur*; et, malgré de nombreuses contradictions, cette nouvelle société se répandit en peu de temps dans beaucoup de pays, et fut approuvée par Benoît XIV, dans son bref du 25 février 1749.

Au milieu de tant de travaux et des pratiques multipliées de la dévotion et de la pénitence, Alphonse, qui avait fait le vœu, nouveau peut-être dans l'Église, de ne jamais perdre de temps, consacrait tous ses moments libres à composer un grand nombre d'ouvrages de théologie et de piété. L'âge et les maladies ne diminuèrent rien de son zèle. Clément XIII le fit évêque de Sainte-Agathe-des-Goths, siége suffragant de Bénévent. L'humble Liguori, qui connaissait les devoirs de cette dignité, l'avait refusée plus d'une fois, et il ne fallut rien moins qu'un commandement exprès du pape pour le déterminer à l'accepter. Il y fut promu le 14 juin 1762. Il n'adoucit pas néanmoins la vie dure et mortifiée

qu'il avait menée jusqu'alors : il c[…] de […]ligner les ri-gueurs de la pauvreté, redo[…]d efforts pour satisfaire à ses deux vertus favorites, le […]lut des âmes et l'[…] pauvres ; affermit la discipline ec[…]siastique, fonda de nouveaux établissements de charité, et […]cu la enfin ses discours par ses aumônes et ses vertus. Au bout de treize ans de gouvernement, affaibli par les travaux, les pénitences et les maladies, il obtint enfin de se démettre de son évêché, faveur qu'il avait inutilement sollicitée de Clément XIII et Clément XIV, et que Pie VI ne lui accorda qu'à regret en juillet 1775.

Agé alors de soixante-dix ans, il se retira dans une maison de sa chère congrégation, à Nocera-de-Pagani, où il passa le reste de ses jours dans la méditation et les exercices de la pénitence. Il y mourut en odeur de sainteté le 1er août 1787, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Il serait trop long de donner ici le détail de toutes les macé-rations par lesquelles ce grand serviteur de Dieu avait tourmenté son corps, des privations sans nombre qu'il s'était imposées, soit par esprit de piété, soit aussi pour répandre plus d'aumônes dans le sein des pauvres, à qui, dans une année de disette, il avait sa-crifié son argenterie, les boucles d'argent de ses souliers, et jus-qu'à son anneau et sa croix pastorale, qu'il remplaça par une croix en laiton.

Mais rien ne peut donner une idée plus juste de l'éminente sainteté de Liguori que le témoignage de ses confesseurs, qui ont attesté qu'il avait conservé non-seulement l'innocence bap-tismale, mais qu'il ne commit jamais un péché véniel de propos délibéré.

Ce qui contribua surtout à lui faire conserver jusqu'à la mort cet état d'innocence, c'est, dit l'auteur des *Réflexions sur la sainteté et la doctrine de saint Liguori*, « sa tendre dévotion envers la sainte Vierge, à laquelle il s'était consacré d'une manière spéciale. Plein pour Marie d'un amour filial et d'une confiance sans bornes, il s'adressait à elle dans tous ses besoins, et se tenait assuré d'obtenir tout ce qu'il demandait par son intercession, croyant avec raison et affirmant en toute rencontre qu'elle était la dispensatrice de toutes les grâces. Cette Vierge sainte, dont il ne pouvait se lasser de publier les louanges en chaire et dans ses écrits, le comblait des faveurs les plus signalées ; elle lui apparaissait souvent dès sa plus tendre enfance, et daignait

re elle-même son institutrice. *Elle me disait des choses rables,* avoua-t-il la veille de sa mort à son confesseur. » galait Alphonse à saint Bernard, dit plus loin le même :, « pour la douceur des expressions et l'abondance des sents avec lesquels il célébrait Marie de bouche ou par écrit. l il prêchait en son honneur, on courait en foule pour ndre; les plus endurcis se convertissaient; et plusieurs fois vu, transporté par son sujet, ravi en extase jusqu'à s'élever re. »

ci, au rapport du même auteur, quelles étaient ses pratiques ité les plus familières pour honorer la Mère de Dieu : il ne nait jamais de la prier chaque jour, prosterné devant une images; il jeûnait, la veille de ses fêtes et le samedi, au t à l'eau : il portait le scapulaire, un rosaire au cou, un à la ceinture; il récitait très-souvent la Salutation angélique, commandait beaucoup la dévotion au chapelet. Ce fut e sous la protection de Marie et en son honneur qu'il fit le que nous avons rapporté, de ne jamais perdre de temps, et le prêcher les grandeurs de la Mère de Dieu, de réciter le e et d'approcher du tribunal de la pénitence tous les sa-, de secourir au besoin les pestiférés, et de faire toujours 'il croirait le plus parfait.

s ces faits étaient si connus, et la réputation du saint était éralement répandue, si solidement établie, qu'une foule de mes de la plus haute considération, un souverain, des s de l'Église, s'empressèrent, aussitôt après sa mort, de solli- Pie VI pour qu'il fît commencer les procès de sa béatifica- de sa canonisation. Le saint-père lui-même, dans son bref publia sans délai pour ordonner le commencement des lures, dit qu'il avait aimé Liguori dans sa vie, et qu'il avait é en lui la plus rare piété.

sacrée congrégation des rites s'occupa d'abord de l'examen gique le plus rigoureux des ouvrages imprimés ou manus- e saint Liguori, au nombre de plus de cent; et, par sen- que Pie VII approuva en 1803, elle jugea que rien dans ses ne méritait censure : *Nihil censurâ dignum repertum* '.

pape Benoît XIV avait la plus grande opinion du savoir de saint. Consulté un jour sur une question délicate par le Jorio, ce grand pape ne voulut pas décider et répondit en

propres termes : *Vous avez votre Liguori, consultez-le* (1) !

Malgré ces éclatants témoignages de la sainte Église romaine sur l'orthodoxie et la catholicité de la théologie de saint Liguori, il se trouve cependant quelques théologiens assez hypocrites ou ignorants pour dire que sa théologie est relâchée.

Notre saint-père le pape Léon XII a adressé, le 19 février 1825, au libraire-éditeur des ouvrages de Liguori, un bref dans lequel Sa Sainteté fait l'éloge des ouvrages de notre saint. Ce bref était accompagné d'une médaille d'or.

A l'examen de ses ouvrages succéda celui de ses vertus ; et la bonté de la cause parut si évidente, que le souverain pontife voulut bien lui accorder la dispense des écrits d'Urbain VIII, en vertu desquels on ne doit commencer cet examen spécial que cinquante ans après la mort de celui qui en est l'objet ; et il ne s'était écoulé que seize ans depuis celle de Liguori.

La sainte congrégation des rites s'occupa, suivant les règles, dans trois examens où les moindres objections furent discutées à fond, de la réputation de sainteté que notre saint s'était acquise dans sa conduite privée et dans sa vie publique. Au troisième examen, qui eut lieu dans une assemblée générale, en présence du saint-père, les cardinaux et les consulteurs proclamèrent d'une voix *unanime* que les vertus du serviteur de Dieu avaient atteint le degré héroïque : unanimité très-rare dans ces sortes de cas ; et le souverain pontife accéda *de cœur* à cette décision avant de la confirmer par son décret solennel du 7 mai 1807.

Enfin, après l'examen le plus scrupuleux, l'assemblée décida encore d'un consentement *unanime* que les miracles requis pour la béatification étaient dûment constatés. Le décret du pape est du 17 septembre 1815.

Outre ces miracles, le procès de la béatification en spécifie plus de cent que saint Liguori a faits pendant sa vie, et il résulte encore des informations prises que, pendant plusieurs années, on mettait chaque jour sur son passage, ou bien l'on amenait dans sa chambre, des enfants infirmes et des malades de tout âge, et il leur rendait la santé en les bénissant. Le nombre de ses guérisons est incalculable ; de plus, on compte vingt-huit miracles qu'il a faits depuis sa mort.

(1) Voi avete il vostro Liguorio, consigliatevi con esso.

En suite de ces décrets, le saint-père signa, le 6 septembre 1816, le bref de la béatification qui, en conférant à l'illustre évêque le titre de Bienheureux, déclare qu'il est très-certainement en possession de la gloire céleste. Ce bref autorise le diocèse de Nocera et de Sainte-Agathe à célébrer tous les ans, en l'honneur de Liguori, une messe pour laquelle le pape a prescrit des oraisons propres.

Cette déclaration du chef de l'Église produisit une joie universelle. Sur les nombreuses et illustres sollicitations qui lui furent adressées et l'assentiment de la congrégation des rites, le saint-père signa, le 28 février 1818, le décret qui introduisit la cause du Bienheureux pour la canonisation. Enfin, le 8 décembre de l'année 1819, notre saint-père le pape Pie VIII prononça le décret de sa canonisation et inscrivit, dans le catalogue des saints, le nom de celui qui éclaira le monde chrétien par ses écrits, l'édifia par ses vertus et l'instruisit par ses exemples ; ainsi les fidèles serviteurs de Marie pourront honorer d'un culte plus solennel celui qu'ils invoquaient déjà comme un puissant intercesseur auprès de la Reine de saints.

---

3 *août.* — INVENTION DU CORPS DE S. ÉTIENNE, PROTOMARTYR. — 5e siècle.

Les corps de saint Étienne, protomartyr, et des saints Gamaliel, Nicodème et Abibon, qui étaient longtemps demeurés dans un lieu obscur et indigne de leur mémoire, furent trouvés près de Jérusalem, du temps de l'empereur Honorius, sur un avertissement reçu du ciel par le prêtre Lucien. Gamaliel, qui lui était apparu en songe sous l'aspect d'un vieillard vénérable et d'une belle figure, lui indiqua le lieu où gisaient ces corps, lui ordonnant d'aller trouver Jean, patriarche de Jérusalem, et de s'entendre avec lui pour donner à ces corps une sépulture plus honorable. A cette nouvelle, le patriarche convoqua les évêques et les prêtres des villes voisines, se rendit avec eux à l'endroit désigné, et y ayant fait creuser, y trouva des cercueils d'où s'exhalait une odeur très-suave. Le bruit de cette découverte, qui eut lieu en l'an de Jésus-Christ 415, émut une grande multitude d'hommes qui se rendirent à l'endroit où elle avait été faite. Beaucoup de ceux qui étaient venus, souffrant de diverses maladies

et affaiblis, s'en retournèrent chez eux en pleine santé. Le précieux corps de saint Étienne, qu'on porta avec une grande solennité dans la sainte église de Sion, en fut transféré à Constantinople, sous Théodose le Jeune, et puis à Rome, sous le pontificat de Pélage Ier. On le plaça au champ Véran, dans le tombeau du martyr saint Laurent. Quelques-uns des miracles opérés par la vertu des reliques de saint Étienne sont rapportés par saint Augustin, au livre vingt-deuxième de sa Cité de Dieu. Il y parle entre autres d'une femme aveugle qui recouvra la vue en approchant de ses yeux des fleurs qui avaient touché aux reliques du saint martyr.

---

3 *août*. —SAINTES MARANNE ET CYRE, VIERGES. — 5e siècle.

Le célèbre Théodoret, évêque de Cyr, dont la piété et les lumières sont très-connues, rapporte ce qu'on va lire ; et ce qu'il dit, il le rapporte comme témoin oculaire. Sainte Maranne et sainte Cyre étaient deux sœurs, nées vers le commencement du 5e siècle, à Bérée en Syrie, d'une famille illustre dans le pays, laquelle leur fit donner une éducation convenable à leur naissance. Occupées de la grande affaire du salut, elles mirent toute leur gloire à mépriser le siècle présent et à ne vivre que pour l'éternité. Pour s'en rendre la voie plus facile, elles quittèrent la maison paternelle, et allèrent s'enfermer dans un enclos situé hors les portes de la ville de Bérée. Elles en firent boucher l'entrée, afin que personne ne fût tenté de les visiter et que leurs exercices ne pussent être interrompus par une conversation inutile. Ce fut dans ce lieu si ressemblant à l'étable de Bethléhem que ces victimes innocentes de la pénitence commencèrent un sacrifice qui dura autant que leur vie. Elles firent bâtir à côté une petite maison pour celles de leurs servantes qui voulurent les suivre et marcher sur leurs traces dans la carrière d'une mortification si rigoureuse. Il y avait à cette petite maison une fenêtre qui donnait sur l'enclos des deux sœurs, et c'était par là qu'elles examinaient les actions de celles qui avaient voulu les imiter, qu'elles les animaient au service de Dieu, et qu'elles les encourageaient dans la voie où elles étaient entrées.

Il n'est guère possible de pousser plus loin les rigueurs de la

nitence, que le firent ces deux sœurs, et l'on aurait peine à oire ce que l'on en rapporte, si on ne le tenait d'un témoin ssi digne de foi que Théodoret. Elles n'avaient ni cellule, ni it en leur enclos : elles demeuraient tout le jour exposées aux jures de l'air sans pouvoir s'en garantir, ni en diminuer même s incommodités Elles recevaient seulement un peu de nourriure par la fenêtre dont on a parlé; et ce peu paraissait encore trop leur ardeur pour la pénitence. Elles ne recevaient de visites ue dans le temps de Pâques : tout le reste de l'année elles garaient un silence très-rigoureux. Pendant que le cœur de ces eux saintes jouissait de la liberté que donne la victoire sur toues les passions, et que leur esprit, dégagé de tous les désirs terestres, pénétrait déjà jusque dans le ciel, elles accablaient leur orps par des chaînes si pesantes, qu'un homme fort aurait eu le la peine à les soutenir. Elles les avaient au cou, à la ceinture et aux mains; en sorte que Cyre, qui était plus délicate, ne pouvait presque marcher, et qu'elle était courbée vers la terre. Ce n'est pas qu'elles regardassent ces chaînes comme nécessaires pour les arrêter dans leur retraite : l'amour de Dieu qui les embrasait était un lien plus fort pour les y retenir. Elles savaient bien d'ailleurs que c'est en vain que le corps est dans la solitude lorsqu'on est de cœur dans le monde; mais elles se chargeaient ainsi pour augmenter par cette rigueur l'austérité de leur pénitence. Elles étaient couvertes d'un grand voile, qui descendait d'un côté jusqu'aux talons, et par devant jusqu'à la ceinture.

« J'ai souvent eu le bonheur de les voir, dit Théodoret; et, comme elles respectaient en moi l'honneur du caractère que je porte, quoique j'en sois très-indigne, elles voulurent bien m'accorder la grâce d'entrer dans leur enclos. Je vis avec surprise et avec confusion les chaînes pesantes dont elles étaient chargées, et dont les hommes robustes auraient eu peine à soutenir le poids. Elles résistèrent longtemps lorsque je les priai de les ôter; mais aussitôt que je fus sorti, elles reprirent par esprit de pénitence ce que l'obéissance ou la complaisance leur avait fait quitter. Voilà la manière dont elles vivent, ajoute-t-il, et dans laquelle elles ont passé non-seulement cinq, dix ou quinze ans, mais quarante-deux ans, et opéré de si longs et de si pénibles travaux; elles n'aiment pas moins les souffrances, et ne les embrassent pas avec moins de joie et d'ardeur, que si elles ne faisaient que de commencer. Occupées continuellement de Jésus attaché en croix,

qu'elles ont pris pour époux, tout ce que ces pénitences ont de plus rigoureux leur semble léger. Il n'y a point d'austérités qu'elles ne veuillent pratiquer, point d'efforts qu'elles ne veuillent faire pour arriver au terme où elles voient leur Sauveur, tenant entre ses mains la couronne qu'il doit mettre sur leur tête, quand elles seront arrivées jusqu'à lui.

« Une vie si admirable, dit Théodoret en finissant leur histoire, les a rendues l'ornement de leur sexe et l'exemple de celles qui se proposent d'arriver au comble de la perfection. Il ne leur reste plus qu'à recevoir de la main de Dieu les couronnes dont il récompense les travaux de ceux qu'il a rendus victorieux en combattant pour son service. Pour moi, continue-t-il, je m'estimerai trop heureux, si, après avoir fait admirer au public ce que peut la grâce dans des personnes si faibles et si délicates, je puis profiter d'un si grand exemple, et avoir part à la récompense qui les attend. » Théodoret écrivait ceci en l'an 444 : on voit par ce discours que ces saintes vivaient encore. On ne sait pas combien elles survécurent de temps.

---

4 *août*. — SAINT DOMINIQUE, CONFESSEUR, FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS. — 13e siècle.

Dominique naquit, en 1170, au bourg de Calahorra, dans le diocèse d'Osma, en Castille, de l'illustre famille de Gusman. Il achevait son cours de théologie, en 1191, lorsqu'il eut occasion de faire paraître la compassion que Dieu lui avait inspirée pour les pauvres et les affligés. L'Espagne fut alors tourmentée d'une cruelle famine qui se fit sentir surtout dans les royaumes de Castille et de Léon. Dominique, en cette triste conjoncture, ne se contenta pas de donner aux pauvres ce qu'il avait d'argent, il vendit encore tous ses meubles, et jusqu'à ses livres pour les assister. Une pauvre femme le pria un jour, de la manière la plus pressante, de lui faire quelque aumône, pour l'aider à racheter son frère d'entre les mains des Maures, qui l'avaient fait esclave. Dominique n'avait alors ni meubles, ni argent, et n'espérait pas de pouvoir trouver si tôt de quoi satisfaire aux désirs de cette femme ; il jugea néanmoins, par ses larmes et son impatience, que le captif souffrait beaucoup, et que la chose pressait ; il s'offrit lui-même de très-bon cœur pour être donné en échange de

lui qui était dans l'esclavage La femme n'eut garde d'accepter cette proposition : elle se retira saisie d'étonnement et d'admiration.

Alphonse, roi de Castille, ayant envoyé l'évêque d'Osma en France pour quelque affaire d'État, celui-ci voulut avoir Dominique pour l'accompagner dans ce voyage. L'hérésie des Albigeois qui, en attaquant ouvertement le culte extérieur et les sacrements de l'Église, enseignaient secrètement les erreurs les plus monstrueuses, faisait alors de grands ravages dans le Languedoc. Le saint prélat et Dominique furent accablés de douleur à la vue de ces maux, et résolurent de défendre la vérité aux dépens de leur vie même, si c'était la volonté de Dieu. Dès que l'évêque eut terminé les affaires dont il était chargé, et qu'il en eut rendu compte au roi par un courrier qu'il lui dépêcha, il alla à Rome demander au pape la permission de se démettre de son évêché, afin de s'occuper uniquement à faire des missions dans le Languedoc. Le pape, ayant refusé de décharger l'évêque d'Osma du gouvernement de son diocèse, limita à deux ans son séjour en Languedoc, en lui permettant d'y laisser Dominique et les autres missionnaires qui seraient nécessaires pour travailler à la conversion des hérétiques. S'étant joint pour cette œuvre à douze abbés de l'ordre de Cîteaux, ils parcoururent tout le Languedoc, instruisant les peuples avec autant de zèle que de solidité.

Les deux ans que le pape avait permis à l'évêque d'Osma de passer à convertir les hérétiques étant expirés, il partit pour aller faire la visite de son diocèse; mais à peine fut-il arrivé, qu'il alla recevoir de Dieu le fruit de ses travaux. Il avait laissé la conduite de la mission à Dominique, qu'il avait ordonné prêtre. Dieu avait choisi ce vertueux ecclésiastique pour travailler à la conversion des hérétiques, et pour établir un ordre de saints religieux destinés particulièrement à prêcher l'Évangile par toute la terre, et à défendre la doctrine de l'Église contre de profanes nouveautés. Il avait auprès de lui de fidèles coopérateurs, que l'exemple de ses vertus avait gagnés à Jésus-Christ : ce fut avec eux qu'il commença l'établissement de son ordre.

Foulques, évêque de Toulouse, étant allé à Rome en 1215, pour assister au concile que le pape Innocent III y avait assemblé, voulut que Dominique l'y accompagnât. Le pape, qui savait combien ses prédicateurs faisaient de fruit, lui ordonna de retourner vers ses disciples, et de choisir avec eux une règle approuvée ; et il

lui promit de confirmer ce nouvel établissement. Dominique, étant revenu à Toulouse, exposa à ses frères les ordres qu'il avait reçus du pape. Comme leur principale intention était de se consacrer à l'instruction des peuples par la prédication, ils crurent qu'ils devaient prendre saint Augustin pour modèle ; c'est pourquoi ils choisirent sa règle, dont ils firent profession. Le pape Honorius approuva cette règle en 1216. L'année suivante, Dominique envoya plusieurs de ses disciples en différents pays pour y prêcher et défendre la pureté de la foi contre les hérétiques. Il en vint sept à Paris, qui louèrent d'abord une maison entre l'évêché et l'Hôtel-Dieu. En 1218, le docteur Jean, doyen de Saint-Quentin, et l'Université de Paris leur donnèrent la maison de Saint-Jacques : c'est de là qu'ils ont été appelés Jacobins. La vie édifiante de ces premiers disciples de saint Dominique attira une grande vénération à son ordre. On venait en foule écouter leurs instructions, leur demander des avis, et beaucoup de personnes se placèrent sous leur direction.

Dieu lui fit connaître le temps de sa mort : la seule pensée de la voir approcher le comblait de joie. Étant à Bologne, où il résidait le plus ordinairement, il dit à quelques frères avec qui il venait de s'entretenir du mépris du monde et de la vanité de la vie présente : Vous me voyez en bonne santé, mais j'irai à Dieu avant l'Assomption de Notre-Dame. En effet, il tomba dans un grand épuisement à la fin du mois de juillet; il n'en continuait pas moins d'assister aux offices, même aux matines. Un jour, en sortant de l'office de la nuit, il dit au prieur qu'il avait mal à la tête, et dès ce jour-là il tomba dans la maladie dont il mourut. Il ne voulut pour lit que le sac sur lequel il avait coutume de coucher. Voyant que sa fin approchait, il fit venir les novices, et leur recommanda d'aimer Dieu plus que toutes choses, et de suivre exactement la règle par amour de Dieu. Il fit ensuite appeler le prieur et plusieurs prêtres, devant qui il se confessa de tous ses péchés; puis il les exhorta dans les termes les plus vifs à vivre dans la chasteté et dans la pauvreté, ajoutant qu'avec ces vertus ils seraient agréables à Dieu et utiles au prochain par la bonne odeur de leur réputation, et qu'il ne pouvait trop leur recommander de suivre Dieu avec une grande ferveur et de ne point introduire dans l'ordre des personnes temporelles qui y renverseraient l'esprit de l'humilité chrétienne et de la pauvreté évangélique, sur lequel il devait être établi. Après ces instructions, Dominique

mourut le 6 d'août de l'an 1221, âgé de 41 ans. L'Église honore sa mémoire le 4 du mois, à cause de la fête de la Transfiguration, qui tombe le 6.

---

5 août. — DÉDICACE DE SAINTE MARIE DES NEIGES. — 4e siècle.

Sous le pontificat de Libère, Jean, patricien romain, et son épouse, qui était d'une noblesse égale à la sienne, n'ayant pas eu d'enfants auxquels ils pussent laisser leurs biens en héritage, firent vœu de consacrer toute leur fortune à la très-sainte Vierge, Mère de Dieu. Ils lui demandèrent continuellement par d'instantes prières de leur faire connaître d'une manière quelconque à quelle œuvre pieuse ils devaient employer leur argent. La bienheureuse Vierge Marie écouta avec béniguité ces prières et ces vœux qui partaient du cœur, et fit voir par un miracle combien elle les agréait. Le 5 août, moment de l'année où les chaleurs à Rome sont les plus fortes, la neige couvrit pendant la nuit une partie du mont Esquilin. La même nuit, la Mère de Dieu avertit en songe Jean et son épouse, chacun de leur côté, de faire bâtir une église sur l'emplacement qu'ils verraient couvert de neige, et de la consacrer sous le nom de la Vierge Marie, puisque c'était ainsi qu'elle voulait devenir leur héritière. Jean rapporta sa vision au pape Libère, qui affirma qu'il avait eu la même apparition en songe. C'est pourquoi le pontife vint solennellement en procession, avec un cortége de prêtres et de peuple, à la colline qui était couverte de neige, et il y désigna l'emplacement de l'église que Jean et sa femme élevèrent à leurs frais. Plus tard Sixte III la rebâtit. Elle fut d'abord appelée basilique Libérienne, et aussi Sainte-Marie-de-la-Crèche. Mais comme il y avait beaucoup d'églises à Rome sous l'invocation de la sainte Vierge Marie, et que la nouvelle basilique l'emportait sur toutes celles du même nom, tant pour le miracle qui lui avait donné origine que pour la dignité de la sainte Vierge qui en était cause, afin que cette supériorité fût marquée par celle du nom, on la nomma l'église de Sainte-Marie-Majeure. La commémoration de la dédicace de ce monument sacré se fait tous les ans avec solennité à l'anniversaire du jour où tomba la neige miraculeuse.

5 *août.* — SAINTE AFRE, MARTYRE. — 3e siècle.

Afre, née dans l'idolâtrie, ne se fit connaître d'abord dans la ville d'Augsbourg, sa patrie, que par ses débauches : sa maison était la perte de la ville, trois servantes l'aidaient à corrompre la jeunesse. Dieu fait rarement des saints de ces sortes de pécheurs, parce que la vérité entre difficilement dans un cœur livré aux passions honteuses. La grâce du Tout-Puissant les arrache néanmoins quelquefois au démon, afin que personne ne s'abandonne au déscspoir à la vue de ses péchés, quelque énormes qu'ils puissent être.

Afre fut du petit nombre que Dieu excepte dans sa miséricorde, car d'une prostituée il fit non-seulement une pénitente, mais encore une martyre. On croit qu'elle fut convertie à la vraie religion par un saint évêque nommé Narcisse, avec sa mère et toute sa maison. On voit, par les actes de son martyre, qu'elle avait sans cesse devant les yeux la grandeur de ses péchés, et qu'elle en était pénétrée de douleur. Pour les richesses que ces crimes lui avaient acquises, elle s'en déchargea le plus promptement qu'elle put, comme d'un fardeau également pesant et honteux. Elle s'en servit pour assister les indigents; quelques chrétiens refusant dans leur pauvreté même de les accepter, elle les conjurait avec larmes de vouloir bien lui faire cette grâce, et de prier pour elle, afin que ses péchés lui fussent pardonnés.

L'empereur Dioclétien, qui servait, sans le savoir, d'instrument à Dieu pour manifester sa gloire et sa puissance dans le courage de ses serviteurs, persécutait cruellement les chrétiens partout où s'étendait son empire. La persécution ayant pénétré jusqu'à Augsbourg, on se saisit d'Afre, et on la présenta au juge nommé Gaïus, qui, après les interrogations ordinaires pour savoir d'elle-même qui elle était et ce qu'elle faisait, l'exhorta à honorer les dieux des païens : Sacrifiez à nos dieux, lui dit-il; ce parti vous sera avantageux : vous éviterez, en le prenant, les tourments qui vous attendent, si vous résistez. Afre répondit : J'ai commis assez de péchés avant de connaître Dieu, sans faire encore celui que vous me proposez. — J'apprends, lui dit le juge, que vous êtes une prostituée; ne faites donc pas de difficulté de sacrifier à nos dieux, car vous n'avez rien à attendre du Dieu des

ens. Afre répondit : Mon Seigneur Jésus-Christ a dit qu'il
lescendu du ciel pour les pécheurs, et je vois dans l'Évangile
e femme qui avait été de mauvaise vie avait arrosé ses
de ses larmes, et avait obtenu la rémission de ses péchés.
au même endroit que Jésus n'a pas rejeté les femmes débau-
ni les publicains, et qu'il avait même souffert qu'ils man-
nt avec lui. Le juge n'eut point de honte de l'exhorter à ren-
ans sa première vie, en lui représentant le gain qu'elle y ferait
e. Je renonce à ces gains infâmes, dit Afre, je les ai en hor-
j'ai rejeté loin de moi ceux que j'avais faits, parce que je
avais pas acquis légitimement : je les ai abandonnés aux
es, et j'ai prié ceux qui n'en voulaient pas de les recevoir
prier pour moi. Pourrais-je après cela chercher encore de
richesses ? Gaïus lui dit : Votre Christ ne vous juge point
de lui ; c'est à tort que vous l'appelez votre Dieu, puis-
ne vous connaît pas pour être à lui, car on ne peut regarder
ne chrétienne celle qui s'est livrée au désordre. Afre ré-
t : Il est vrai, je ne mérite pas d'être regardée comme chré-
, je suis indigne d'en porter le nom ; mais la miséricorde
eu, qui ne regarde pas nos mérites, m'a fait la grâce de
nettre à cette religion sainte. — D'où savez-vous, dit Gaïus,
ous permet d'en faire profession ? — Je connais, répondit-
qu'il ne m'a pas rejetée, puisqu'il me permet aujourd'hui
fesser son saint nom, et qu'il me donne la confiance que
action m'obtiendra le pardon de tous mes péchés. — Vous
ntez des fables, dit le juge ; sacrifiez aux dieux : ce sont
ui vous sauveront. — Mon salut, répliqua la sainte, vient
us-Christ, qui étant attaché à la croix promit son paradis
larron qui avoua sa faute. Gaïus repartit : Sacrifiez, ou je
ous faire tourmenter, et ensuite brûler vive. Afre répondit :
e corps par lequel j'ai tant péché souffre mille tourments ;
souillerai pas mon âme en sacrifiant aux démons. Le juge
nça alors la sentence en ces termes : Nous ordonnons
re, cette femme prostituée qui s'est déclarée chrétienne,
a refusé de sacrifier aux dieux, soit brûlée vive. Son mar-
rriva l'an de Jésus-Christ 304.

6 *août.* — LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Jésus-Christ était dans la seconde année de sa prédication, lorsqu'il alla aux environs de Césarée de Philippe. Il demanda un jour à ses disciples ce que les hommes pensaient de lui, et ce qu'ils en pensaient eux-mêmes. Simon Pierre, prenant la parole, lui dit : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* Jésus-Christ déclara Pierre heureux parce que ce n'était ni la chair, ni le sang, mais le Père céleste qui lui avait révélé cette vérité ; et après lui avoir déclaré qu'il établirait son Eglise sur cette pierre, il leur défendit de dire à personne qu'il était le Christ. C'est pour nous apprendre avec quel soin nous devons nous humilier, lors même que Dieu nous élève, qu'il découvrit à ses disciples ce qu'il devait souffrir à Jérusalem.

Quelque temps après, il prit Pierre, Jacques et Jean, et les mena seuls avec lui sur une montagne pour prier. Saint Jérôme dit que c'est sur la montagne du Thabor. Pendant que Jésus priait, il fut transfiguré devant ses disciples : son visage parut brillant comme le soleil, et ses habits devinrent blancs comme la neige. On vit alors deux hommes qui s'entretenaient avec lui : c'étaient Moïse et Élie. Ces deux prophètes étaient pleins de majesté et de gloire : ils lui parlaient de sa sortie du monde, qui devait arriver à Jérusalem. Cependant Pierre et les deux autres étaient accablés de sommeil : en se réveillant, ils virent Jésus dans la gloire, et les deux hommes qui s'entretenaient avec lui. Comme ils se séparaient de Jésus, Pierre lui dit : Seigneur, nous sommes bien ici : faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie ; car il ne savait ce qu'il disait, tant il était effrayé.

Lorsque Pierre parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit, et les trois disciples furent saisis de frayeur, en voyant Jésus entrer dans cette nuée. Il sortit aussitôt de la nuée une voix qui fit entendre ces paroles : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection ; écoutez-le. Les disciples, ayant ouï ces paroles, tombèrent le visage contre terre, et furent saisis de frayeur. Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit : Levez-vous, et ne craignez pas. Alors levant les yeux et regardant de tous côtés, ils ne virent plus que Jésus, qui était resté seul avec eux. En descendant de la montagne, Jésus leur commanda de ne

à personne de ce qu'ils avaient vu, jusqu'après sa résur-
1.

:e transfiguration, toute pleine de mystère, fut un des
is dont Jésus-Christ se servit pour fortifier la foi de ses
es et pour les convaincre de sa divinité. Il voulut leur donner
une idée de ce qu'ils seraient un jour eux-mêmes à la ré-
tion des morts, et leur faire connaître qu'après les travaux
souffrances de cette vie, ils participeraient à la gloire dont
ivait rendus témoins sur cette montagne.

---

t. — SAINT SIXTE II, PAPE, ET SS. FÉLICISSIME ET AGAPIT, MARTYRS. — 3e siècle.

e II, né à Athènes, de philosophe devint disciple de Jésus-
. Accusé dans la persécution de Valérien de prêcher publi-
nt la foi chrétienne, il fut saisi et traîné au temple de Mars,
le menaça de la peine capitale, s'il ne sacrifiait à l'idole.
ie on conduisait au martyre le saint pontife qui s'était cou-
ement refusé à cette impiété, saint Laurent le rencontra,
demanda d'un ton plein de douleur : *Où allez-vous sans
fils, ô mon père? Prêtre saint, où vous hâtez-vous d'aller
elui qui doit vous servir.* — *Mon fils*, répondit le pontife,
*vous abandonne pas. De plus grands combats à soutenir
la foi chrétienne vous sont réservés : dans trois jours
ne suivrez; après le prêtre viendra le lévite. D'ici-là,
s avez quelque chose dans le trésor de l'Église, distri-
e aux pauvres.* Le même jour, il fut mis à mort, et en
temps que lui moururent pour la foi les diacres Félicis-
:t Agapit, et les sous-diacres Janvier, Magnus, Vincent
me. Sixte fut enseveli dans le cimetière de Calixte, le
: de l'an 257, après avoir siégé près d'une année. On donna
ulture aux autres martyrs dans le cimetière de Prétextat.

---

t. — SAINT JUST ET SAINT PASTEUR, MARTYRS. — 3e siècle.

t et Pasteur étaient deux frères, nés à Alcala, en Espagne.
emier avait treize ans, et l'autre sept, lorsqu'on publia dans
ce publique un édit de persécution contre les chrétiens :

ils allaient alors ensemble aux écoles. Quand ils surent qu
gouverneur de la province était arrivé à Alcala pour faire exé
l'édit, ils se sentirent enflammés d'une ardeur subite pou
martyre. A la première nouvelle qui parvint jusqu'à eux, il
tèrent leurs livres et leurs cahiers, sortirent brusquement de
cole, et allèrent à la place publique, où l'on avait dressé le
bunal, pour être témoins du courage de ceux qui faisaient pr
sion du christianisme.

A la vue de ceux que l'on conduisait au supplice, ils ne pu
s'empêcher de faire connaître qu'ils aspiraient à la même gl
Des gens rapportèrent au gouverneur que, dans la foule
spectateurs, il y avait deux enfants qui, par leur geste et leur
cours, faisaient voir qu'ils étaient chrétiens. Le gouverneu
les fit amener. Just et Pasteur parurent devant lui avec une
tenance assurée. Au lieu de les interroger, il ordonna qu'o
fouettât, affectant de les traiter comme des enfants qu'il fa
corriger, sans employer contre eux le raisonnement ni les i
rogations. Les deux frères allèrent avec joie aux tourments
mirent d'eux-mêmes entre les mains des bourreaux, en décla
qu'ils étaient chrétiens et qu'ils étaient prêts à répandre jus
la dernière goutte de leur sang pour le Dieu qu'ils adora
Avant de passer du fouet à d'autres supplices, on alla aver
gouverneur qu'il ne fallait pas espérer de gagner ces deux enf
Il répondit en ordonnant qu'on leur coupât la tête : ils reçu
la couronne du martyre au mois d'août l'an 304.

---

7 *août.* — SAINT DONAT, ÉVÊQUE ET MARTYR. — 4ᵉ si

Donat, après la mort de ses parents, qui furent tués po
foi de Jésus-Christ, se réfugia avec le moine Hilarinus à Arezzo,
d'Étrurie dont il fut ensuite fait évêque. Le préfet Quadr
ordonna en cette même ville à ces deux chrétiens, et pen
la persécution de Julien l'Apostat, de sacrifier aux idoles. Co
ils refusèrent de commettre un crime aussi abominable, Hila
fut frappé de coups de bâton sous les yeux de Quadratien
qu'à ce qu'il rendît l'âme. Quant à Donat, après avoir égale
subi de cruels supplices, il fut frappé par le glaive, en l'an
Les chrétiens donnèrent aux deux martyrs une sépulture h
rable auprès de leur ville.

7 *août.* — SAINT VICTRICE, ÉVÊQUE DE ROUEN. — 5e siècle.

Saint Victrice était né dans les Gaules, sur les frontières de l'empire romain, du temps de Constantin le Grand; mais on ignore le lieu. Il était plus jeune que saint Martin de Tours, et il paraît n'être venu au monde que quelques années après le concile de Nicée. Dans sa jeunesse, il servait dans les troupes de l'empire; mais, craignant les dangers de l'État où il était engagé, il résolut d'abandonner la carrière militaire. Un jour que les troupes étaient rassemblées pour une revue générale, il se présenta devant le tribun, et, se dépouillant de ses armes en sa présence, il lui déclara qu'il renonçait au service et lui demanda son congé. Le tribun, irrité de cette action, fit déchirer Victrice à coups de fouet et de bâton, puis le fit mettre en prison. On ne le tira de ce lieu que pour le faire paraître devant l'intendant de l'armée, qui semblait être venu au camp pour le juger. Victrice lui déclara qu'étant devenu soldat de Jésus-Christ, il croyait devoir se retirer de l'armée pour le servir plus librement. L'intendant, peu satisfait de cette réponse, le fit tourmenter pour l'obliger à reprendre les armes; mais, voyant ses efforts inutiles, il le condamna à perdre la tête. Si nous en croyons saint Paulin, auteur très-digne de foi, Dieu fit plusieurs miracles pour délivrer son serviteur. Ce saint rapporte que le bourreau qui menait Victrice au supplice, ayant mis la main sur son cou, comme pour marquer l'endroit où il devait frapper, perdit subitement la vue. Cet accident l'empêcha de poursuivre son action. On conduisit Victrice en prison, et Dieu fit encore un second miracle en sa faveur. On lui avait attaché aux mains des fers qu'on avait serrés jusqu'aux os; il pria ses gardes de les relâcher un peu; et sur leur refus, il adressa sa prière à Jésus-Christ, et ils virent ses chaînes tomber d'elles-mêmes. Ses gardes n'osèrent les remettre; mais ils coururent, épouvantés, raconter cette merveille à l'intendant, qui rendit la liberté à Victrice.

On ne sait pas en quel lieu il se retira, ni combien de temps il passa dans les exercices des vertus chrétiennes, avant d'être élevé à l'épiscopat. Il était déjà évêque avant l'an 390, lorsque saint Paulin le vit à Vienne chez saint Martin, et qu'il se recommanda à ses prières comme à un homme favorisé du ciel et estimé des

plus saints personnages de son temps. Dieu le rendit fidèle à son ministère, en sorte qu'il n'instruisait pas moins par son exemple que par ses discours. Il rassembla autour de lui un grand nombre de personnes des deux sexes, à qui il fit goûter la pureté de la religion, qu'il soutenait dans la vertu en leur servant de modèle, en priant pour elles et en les instruisant. Aussi, dit saint Paulin, l'Église de Rouen devint-elle, sous saint Victrice, une nouvelle Jérusalem : on y voyait fleurir toutes les vertus; on y admirait un grand nombre de vierges dignes de Jésus-Christ, et beaucoup de veuves qui surmontaient toutes les attaques du démon par les œuvres de piété, par le ministère saint auquel elles s'appliquaient, et par les services qu'elles rendaient à l'Église; on y voyait beaucoup de personnes mariées qui vivaient comme frère et sœur, et qui invitaient Jésus-Christ, par leurs prières, à visiter et à bénir leur chasteté ; on y trouvait partout des entrailles de miséricorde. Le nom de Jésus-Christ y était loué le jour et la nuit. On chantait tous les jours de saints cantiques dans un grand nombre d'églises et de monastères, et la pureté du cœur, jointe à l'harmonie des voix, formait un concert agréable aux saints du ciel et à ceux de la terre. Ainsi la ville de Rouen, qui jusqu'alors avait été un peu connue, même dans les provinces voisines, devint, grâce à saint Victrice, célèbre jusque dans les pays les plus éloignés. On croit que saint Victrice mourut en l'an de Jésus-Christ 417 : on le compte pour le premier évêque de Rouen.

---

7 *août*. — SAINT GAÉTAN DE THIENNE, INSTITUTEUR DE LA CONGRÉGATION DES CLERCS RÉGULIERS DITS THÉATINS. — 16e siècle.

Gaétan, fils de Gaspar, seigneur de Thienne, et de Marie Porta, tous deux de familles distinguées par la noblesse et la piété, naquit en 1480, à Vicence, en Lombardie. Dès sa naissance, sa mère le mit sous la protection de la sainte Vierge, et l'accoutuma à la pratique de l'humilité, de la douceur et de la pureté. Le fils fut si docile aux leçons de sa mère, que, dans son enfance même, on le surnommait le *Saint*. Occupé sans cesse de la méditation des vérités éternelles, il fuyait les amusements et les conversations inutiles. On admirait en lui une tendre charité pour tous les hommes, et en particulier pour les pauvres et les malheureux. Malgré le temps qu'il donnait chaque jour à la

il n'en avait pas moins d'ardeur pour l'étude ; il la sancti-
r les exercices de la religion. Il fit de grands progrès dans
logie, le droit civil et canonique. Pour se consacrer à Dieu
manière plus spéciale, il embrassa l'état ecclésiastique.
pérance de mener une vie obscure et cachée le fit décider
à Rome ; mais, malgré les précautions de son humilité,
découvert, et le pape Jules II l'obligea d'exercer l'office de
otaire apostolique. Le dé de croître dans la perfection
pira le dessein d'entrer dar onfrérie dite de l'*Amour*
C'était une association de nnes pieuses qui, par cer-
exercices, travaillaient de : pouvoir à procurer la
de Dieu. Après la mort de , Gaétan quitta la place
tonotaire apostolique et re na à Vicence. Il s'y associa
nfrérie de *Saint-Jérôme*, avait été instituée sur le plan
e de l'Amour divin. Ses a jugeant des choses d'après
réjugés, l'accusaient de d norer sa le. Mais loin
nger de résolution, il se dé a t r aux plus humi-
pratiques de la charité. Les et les pauvres
pital des Incurables de la e, deve l'objet de sa
se et de ses soins. Il les se vait de n t augmenta
les revenus de cet hôpital.

confesseur lui ayant conseillé de se retirer à Venise, il
sans délai et se logea dans l'hôpital qu'on venait de bâtir ;
consacra au service des malades. Il se montra si zélé pour
aison, qu'il en est regardé comme le principal fondateur.
ait communément de lui à Venise, à Vicence et à Rome,
ait un *séraphin* à l'autel et *un apôtre* en chaire. Quelque
après, il quitta Venise pour aller à Rome, dans le dessein
réger de nouveau à la confrérie de l'Amour divin. Parmi
mbres de cette association, il y en avait plusieurs qui joi-
t une rare prudence et un savoir profond à une piété extra-
ire. Gaétan conféra avec ces personnes sur les moyens les
caces de réformer les mœurs des chrétiens. Tous con-
que cette réforme ne serait possible qu'en faisant revivre
clergé cet esprit et ce zèle dont furent animés ceux qui
miers annoncèrent l'Évangile. Ils résolurent donc d'insti-
ordre de clercs réguliers qui se proposeraient en tout les
s pour modèles. Les premiers auteurs de ce dessein furent
Gaétan, Jean-Pierre Caraffa, archevêque de Téate ou
dans l'Abruzze, et depuis pape sous le nom de Paul IV ;

Paul Consigliari et Boniface de Colle, gentilhomme de Milan. Ceux qui possédaient des biens ecclésiastiques demandèrent à Clément VII la permission de les quitter, dans la vue de travailler efficacement à l'exécution du projet qu'ils méditaient. Le pape ne leur accorda son consentement qu'avec beaucoup de peine.

Tout étant ainsi disposé, les serviteurs de Dieu dressèrent le plan de leur institut, qu'ils présenterent au pape, et qui fut examiné dans un consistoire de cardinaux en 1524. Après quelques difficultés, le nouvel ordre fut approuvé par Clément VII. Caraffa en fut fait premier supérieur ; et, comme il portait toujours le titre d'archevêque de Téate, les clercs réguliers reçurent le nom de *Théatins*. Les fins principales que se proposèrent les Théatins, furent d'instruire le peuple, d'assister les malades, de combattre les erreurs dans la foi, de rétablir parmi les laïques l'usage fréquent des sacrements, de faire revivre dans le clergé l'esprit de désintéressement, l'amour de l'étude de la religion, le respect pour les choses saintes et surtout pour ce qui a rapport aux sacrements et aux cérémonies du culte divin. On s'aperçut bientôt à Rome des heureux effets produits par le zèle de Gaétan et de ses associés. La sainteté de leur vie multipliait tous les jours le nombre de leurs coopérateurs.

La ville de Rome ayant été prise d'assaut par l'armée de Charles-Quint, le 6 mai 1527, les soldats, la plupart luthériens, pillèrent la ville et commirent plus de cruautés que n'avaient fait les Goths mille ans auparavant. La maison des Théatins fut presque entièrement démolie. Un soldat qui avait connu Gaétan à Vicence, s'imaginant qu'il possédait des richesses, le représenta comme tel à son officier. On arrêta sur-le-champ le serviteur de Dieu, et on lui fit souffrir mille tortures pour l'obliger à livrer un trésor qu'il n'avait pas. A la fin cependant on le mit en liberté, tout meurtri des coups qu'il avait reçus. Il sortit de Rome avec ses compagnons, n'emportant tous que leurs bréviaires et les habits qui les couvraient. Ils se retirèrent à Venise, où ils furent bien reçus, et ils s'établirent dans le couvent de Saint-Nicolas-Tolentin. On élut Gaétan supérieur de cette maison. Sa sainteté et son zèle à procurer la gloire de Dieu firent universellement estimer son ordre. Cette estime s'accrut encore par la charité dont le saint parut animé durant la peste qui affligea Venise.

De Venise, Gaétan fut envoyé à Vérone pour réconcilier l'évêque de cette ville avec une partie de ses diocésains qui s'oppo-

saient à certains règlements que le prélat venait de faire par rapport au rétablissement de la discipline. Le saint, après avoir calmé les esprits à Vérone, fut appelé à Naples, pour y fonder une maison de son ordre. Le comte d'Oppido lui donna un bâtiment pour loger sa communauté; mais il ne put lui faire accepter la donation d'un fonds de terre qu'il avait dessein de lui faire. Les exemples et les prédications de Gaétan produisirent bientôt un changement général dans les mœurs de cette grande ville. Malgré les travaux du ministère, notre saint ne perdait jamais de vue le soin de sa propre sanctification. Toujours humble, toujours pénitent, il donnait souvent plusieurs heures de suite à la méditation, et il y était souvent favorisé de grâces extraordinaires.

Étant retourné à Venise en 1537, Gaétan y fut fait une seconde fois supérieur. Après avoir gouverné sa communauté pendant trois ans, il retourna à Naples, où il gouverna la maison de son ordre jusqu'à sa bienheureuse mort. Ses austérités, jointes à ses travaux continuels, lui causèrent une maladie de langueur. Les médecins lui conseillant de renoncer à la coutume qu'il avait de coucher sur des planches, il leur répondit : « Mon Sauveur est « mort sur la croix ; laissez-moi du moins mourir sur la cendre. » Il voulut qu'on le couchât sur un cilice, étendu par terre et couvert de cendres. Ce fut en cet état qu'il reçut les derniers sacrements. Il expira dans de vifs sentiments de componction, le 7 août 1547; il s'opéra plusieurs miracles par son intercession, et il fut béatifié en 1629 et canonisé en 1691.

---

8 *août*. — SAINTS CYRIAQUE, LARGE, SMARAGDE, ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS. — 4e siècle.

Le diacre Cyriaque fut longtemps renfermé en prison avec Sisinius, Large et Smaragde. Il y fit beaucoup de miracles, et dans le nombre, par ses prières, il délivra d'un démon Arthémie, fille de Dioclétien. Envoyé à Sapor, roi de Perse, il arracha aussi au pouvoir de l'esprit malin Jobie, qui était fille de ce prince. Après avoir baptisé le roi lui-même avec quatre cent trente personnes, il revint à Rome, où l'empereur Maximien le fit arrêter et marcher devant son char tout enchaîné. Quatre jours après, on le fit sortir de prison, on l'arrosa de poix fondue, et on l'étendit sur l'instrument de torture. Il fut enfin frappé de la hache

avec Large et Smaragde, et vingt autres chrétiens, sur la voie Salaria, près des jardins de Salluste, en l'an 303. Leurs corps, ensevelis près de la même voie, le 16 mars, par le prêtre Jean, furent, le 8 du mois d'août, enveloppés dans des voiles de lin, et embaumés avec des parfums précieux par les soins du pape Marcel et de la noble femme Lucine, puis transportés dans une terre de la même dame, sur la voie d'Ostie, à sept milles de Rome.

---

8 *août.* — LE BIENHEUREUX AUGUSTIN DE LUCÈRE, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. — 14[e] siècle.

Augustin naquit à Trau en Dalmatie, dans le diocèse archiépiscopal de Spalatro, de parents nobles, renommés par leur attachement à la foi orthodoxe. Dès sa jeunesse, pour se mettre entièrement au service de Dieu, il abandonna le patrimoine qu'il possédait dans la Sicile, et se présenta pour entrer dans l'ordre des Frères prêcheurs. Ayant accompli son noviciat avec le plus grand zèle et le plus complet dévouement à la règle qu'il avait embrassée, il fut envoyé à Paris avec Jacques Orsini pour y étudier, et il eut pour maître saint Thomas d'Aquin, sous lequel il fit des progrès merveilleux tant dans la science et la piété que dans les autres vertus. Lorsqu'il fut revenu dans sa patrie, ses supérieurs le destinèrent à prêcher la parole de Dieu, et il y montra aussi tout le dévouement ardent dont il brûlait pour le salut des âmes. Assidu à la prière, il y passait les nuits, et répétait souvent ce mot de saint Augustin : «*Il apprend à bien vivre, celui qui apprend à bien prier.*» Benoît XI l'appela à l'évêché de Zagrab ou Agram, et il y brilla tellement par toutes les vertus pastorales, que, sur la renommée qu'elles lui attirèrent, Robert, roi de Naples, obtint par ses instances du pape Jean XXII qu'il le mît à la tête de l'église de Lucera, pour la purger des erreurs dont elle avait été infectée par le séjour des Sarrasins. Pour atteindre ce but, on ne pourrait dire combien de peines et de fatigues il endura ; mais à la fin, la ferveur de ses prières, l'efficacité de sa prédication, la sainteté de ses mœurs, lui méritèrent de voir tout son troupeau redevenu catholique. Pour le préserver à l'avenir et le maintenir exempt de toute souillure, il mit tout son diocèse sous la protection puissante de la sainte Vierge, Mère de Dieu, et principalement la ville de Lucera, dont il voulut

nger le nom [illegible] celui de cité de Sainte-Marie. Enfin, plein de ités, et devenu illustre par le renom des miracles auxquels rait donné lieu, il rendit son âme à son Créateur le 3 août 1323, âge de soixante-dix ans. C'est le pape Jean XXII qui le mit nombre des saints.

---

9 *août*. — S. ROMAIN, MARTYR. — 3e siècle.

Romain était soldat à Rome, du temps de saint Laurent. ppé de la constance et de la joie avec lesquelles ce saint rtyr souffrait les tortures inventées par la fureur des bourux, il embrassa la religion chrétienne; il s'adressa à saint urent lui-même, qui l'instruisit et le baptisa dans sa prison. nt déclaré sa conversion, il fut arrêté et décapité la veille martyre de saint Laurent. Ainsi il reçut la couronne avant guide et son maître. On l'enterra sur le chemin de Tibur ; is ses reliques furent depuis transférées à Lucques. Saint main est nommé sous ce jour dans l'antiphonaire de saint égoire et dans les anciens martyrologes.

---

août. — LE BIENHEUREUX JEAN DE SALERNE, CONFESSEUR. — 13e siècle.

Jean, issu à Salerne de la famille Quarna, qui descendait des iens Normands, fut admis à Bologne dans l'ordre des Frères cheurs, et reçut l'habit de la main même de saint Dominique. s sa direction et son enseignement, il fit tant de progrès dans entier de la vertu et de la perfection religieuse, que le saint dateur des Frères prêcheurs ayant envoyé douze religieux ouvés pour propager son ordre en Toscane, il mit à leur tête n, malgré son âge peu avancé. Se conformant aux commanments du saint patriarche, Jean se dirigea vers Florence avec compagnons. A Ripoli, qui se trouve à trois milles de cette , il s'arrêta avec eux dans une maison qu'un pieux Florentin avait préparée auprès d'une chapelle qu'il avait pris soin de e construire. C'est de là que tous les jours ce saint homme ait à Florence pour prêcher la parole de Dieu, ce qui avec nocence de ses mœurs lui attacha très-étroitement le cœur Florentins, qui voyaient, grâce à ses exhortations, des gens

perdus revenir dans la voie du salut, et les autres y persévérer Aussi ceux qui avaient alors en main le gouvernement de la république, remarquant combien il était incommode à ce zélé religieux de devoir se rendre tous les jours de grand matin à Florence et de s'en retourner le soir chez son hôte de Ripoli, il songèrent à le pourvoir d'un endroit où il pourrait habiter ave ses compagnons en dedans des murs de la ville. C'est ce qui fu cause qu'ils habitèrent d'abord à Saint-Pancrace, ensuite à Saint Paul, enfin à Santa-Maria Novella, ou aux Vignes. C'est dans c dernier endroit où, au moyen des libéralités faites par des personnes pieuses, l'église fut agrandie, et un couvent bâti, que le nouveaux Frères prêcheurs commencèrent à vivre à Florence, e observant avec beaucoup d'exactitude les règles de leur ordre Jean leur donnait à tous l'exemple des vertus et de la perfection dans la vie religieuse. Lorsque saint Dominique fut sur le poin de mourir, il alla à Bologne pour lui rendre les derniers devoirs ainsi que le fait un fils soumis et tendre au meilleur des pères. De retour à Florence, il s'occupa de ce que lui avait demandé le pap Grégoire IX, c'est-à-dire de combattre l'hérésie des Patarins o Catharins, descendance pernicieuse des Manichéens, qui portaien le trouble dans l'Église comme dans l'État. Il parvint à réprime leur audace, et en endurant avec courage les insultes et les outrages par lesquels ils s'efforçaient de le détourner de son entreprise, il défendit avec une grande supériorité la foi catholique Enfin, après avoir accompli des bonnes œuvres sans nombr pour l'avantage de l'Église et l'accroissement de la foi, et aprè avoir gouverné pendant bien des années le couvent de Santa Maria Novella avec un grand profit, tant pour les siens que pou les citoyens de Florence, il atteignit avec joie son dernier jour e mourut muni des sacrements de l'Église, et en exhortant se frères à la sainteté.

---

10 *août.* — SAINT LAURENT, MARTYR. — 3e siècle.

On ignore le lieu de la naissance et les commencements de la vie de saint Laurent. Saint Pierre Chrysologue dit qu'il était auss pauvre des biens de la terre que riche de ceux du ciel. Ses vertu le firent connaître à saint Xiste, qui lui donna tous les avis qu'i crut nécessaires pour le porter à la perfection. Disciple d'un

homme si plein de l'esprit de Dieu, et prévenu lui-même des grâces du Ciel, Laurent devint en peu de temps parfait dans la vertu, quoiqu'il fût encore dans un âge peu avancé. Quand saint Xiste fut élevé sur la chaire de saint Pierre, l'an de J. C. 257, il appela près de lui son cher disciple pour porter une partie du ministère, et l'éleva au diaconat. Il n'y avait alors que sept diacres dans l'Église de Rome, et saint Laurent était le premier : ce qui lui a fait donner par les Pères le nom d'*Archidiacre*. C'était lui qui avait soin des richesses de l'Église et qui en était le distributeur.

L'empereur Valérien, qui croyait pouvoir détruire l'Église, qu'il ignorait être l'ouvrage du Tout-Puissant, persécutait les chrétiens les plus connus, et surtout le clergé, afin qu'en frappant les pasteurs il pût disperser et détruire le troupeau. Le pape Xiste fut une des premières victimes de cette persécution. Il fut arrêté avec quelques-uns de son clergé, lorsqu'il était au cimetière de Calixte pour y célébrer les saints mystères. Saint Laurent, animé du désir de donner aussi sa vie pour Jésus-Christ, voyant qu'on menait Xiste au supplice, le suivit en versant des larmes et lui dit : Où allez-vous, mon père, sans votre fils ? Prêtre saint, où allez-vous sans votre diacre ? En quoi vous ai-je déplu ? Éprouvez si je suis digne du choix que vous avez fait de moi pour me confier la dispensation du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ (car c'était alors l'office des diacres). Saint Xiste lui répondit : Je ne vous abandonne pas, mon fils : un plus grand combat vous est réservé ; vous me suivrez dans trois jours. Laurent, consolé par ses paroles, se prépara au martyre : ayant fait assembler les pauvres, il leur distribua l'argent de l'Église qu'il avait entre les mains, et vendit même les vases sacrés pour augmenter la somme. La nouvelle de ces libéralités ayant été portée au préfet de Rome, il crut que les chrétiens avaient de grands trésors en réserve, et il résolut de s'en emparer. Il fit venir saint Laurent pour l'engager à lui découvrir le lieu où ces prétendus trésors étaient gardés, et pour l'y contraindre par la violence s'il refusait de faire cet aveu. Vous vous plaignez souvent, dit ce préfet au saint diacre, que nous vous traitons cruellement ; je ne veux point agir ainsi envers vous, je vous demande seulement ce qui dépend de vous de m'accorder. On dit que, dans vos cérémonies, vous vous servez de vases d'or et d'argent, et que, pour éclairer vos sacrifices nocturnes, vous avez des cierges dans des chandeliers d'or. On

ajoute que, pour fournir ces offrandes, les frères vendent leurs héritages et dépouillent leurs familles afin de vous enrichir; mettez ces trésors au jour : le prince en a besoin pour l'entretien de ses troupes.

Saint Laurent répondit sans s'émouvoir : J'avoue que notre Église est riche : l'empereur n'a pas de si grands trésors. Je vous ferai voir ce qu'elle a de plus précieux, donnez-moi du temps pour mettre tout en ordre. Le préfet, content de cette réponse, lui accorda trois jours de délai. Pendant cet espace, saint Laurent rassembla tous les pauvres que l'Église nourrissait, les aveugles, les boiteux, les estropiés; et, après avoir pris leurs noms, il les rangea devant le temple. Le jour marqué étant venu, il vint trouver le préfet, et lui dit : Venez voir les trésors de notre Dieu, vous verrez une grande cour pleine de vases d'or et de talents entassés sous des galeries. Le préfet le suivit, et voyant cette troupe de pauvres, il se retourna vers saint Laurent avec des yeux troublés et menaçants. — De quoi vous fâchez-vous? lui dit le saint diacre. L'or que vous désirez si ardemment n'est qu'un vil métal tiré de la terre, et c'est la source de bien des crimes; l'or véritable est la lumière divine dont ces pauvres sont les disciples : voilà les trésors que je vous ai promis : profitez de ces richesses pour l'empereur, pour vous-même. — C'est donc ainsi que tu me joues! lui dit le préfet. Comme je sais que vous vous piquez, vous autres chrétiens, de mépriser la mort, je ne te ferai pas mourir promptement.

Laurent fut jeté dans une noire prison, et on lui déchira le corps de coups de fouet. Le juge, voyant cette première attaque inutile, le fit étendre sur un gril tout rouge, sous lequel il fit mettre de la braise à demi éteinte. La ferveur de sa foi rendit le martyr insensible à la violence du feu qui consumait son corps et ne s'occupant au milieu de ce tourment que de la loi du Seigneur, son supplice lui devenait un rafraîchissement; son visage parut aux fidèles environné de lumière, et son corps exhalait une odeur agréable : mais les païens ne virent point cette lumière, et ne sentirent point cette odeur. Laurent possédait son âme dans une si grande paix au milieu des cruelles douleurs que le feu devait lui causer, qu'il dit tranquillement au préfet : J'ai été assez longtemps sur ce côté; faites-moi retourner pour rôtir l'autre. Et, quelques moments après, il ajouta : Ma chair est assez rôtie; vous pouvez en manger, si vous voulez. Puis regardant au ciel, il pria

Dieu pour la conservation de Rome, et rendit l'esprit. Des sénateurs, convertis par l'exemple de sa constance, emportèrent son corps sur leurs épaules. Il fut enterré dans une grotte à Véran, près le chemin de Tibur, le 10 août de l'an 258. Il se fit aussitôt de grands miracles par son intercession, et Dieu a souvent accordé la même faveur, dans la suite des siècles, à ceux qui ont imploré sa protection.

---

11 *août*. — S. ALEXANDRE LE CHARBONNIER, ÉVÊQUE ET MARTYR. — 3e siècle.

Saint Grégoire de Nysse rapporte lui-même ce qu'on sait de saint Alexandre le Charbonnier, dans la Vie de saint Grégoire de Néocésarée, surnommé le Thaumaturge. Voici ce qu'il apprend : La ville de Comanes, connaissant le zèle et la sagesse de saint Grégoire Thaumaturge, lui envoya ses députés pour lui demander un évêque. Grégoire, qui savait de quelle importance il est de choisir un pasteur digne de gouverner le peuple de Dieu, se rendit aux désirs de ceux de Comanes. Les principaux de la ville lui témoignèrent que leur intention était qu'il ne leur choisît pour pasteur qu'un homme distingué par sa noblesse et par ses talents. Grégoire, qui avait appris de l'Écriture qu'on ne doit mettre dans des places si importantes que ceux qui sont remplis de l'esprit de Dieu et de la doctrine des saints, ne consulta point leurs désirs, mais l'esprit de l'Église pour faire ce choix. Après qu'ils lui eurent eux-mêmes présenté plusieurs personnes qui n'avaient d'autre mérite que celui qui flatte l'amour-propre, et qui est l'objet de la cupidité, il leur dit : Je ne puis approuver vos vues ; pourquoi ne cherchez-vous que ceux qui sont grands selon le siècle ? Dieu cache souvent, dans des hommes qui ne paraissent rien aux yeux du monde, des trésors de grâces qui les rendent dignes des plus hautes places et des emplois les plus importants. Un de ceux qui présidaient à l'élection, voulant tourner ce discours en raillerie, dit : Si vous êtes si peu attaché aux personnes de considération, faites évêque *Alexandre le Charbonnier*. Vous n'avez point à craindre en lui une éloquence trop humaine ; et assurément la chair et le sang ne présideront point à cette élection. — Quel est cet Alexandre ? dit saint Grégoire. La demande fit rire ces hommes tout mondains ; et l'un d'eux, pour se divertir, pré-

senta Alexandre à l'évêque. [illegible] ho[illegible] couvert de haillons sales et déchirés : on [illegible] issait son métier à la couleur de son visage et à celle de ses [illegible]. Grégoire ne s'arrêta point à ces dehors, et, apercevant dans sa physionomie quelque chose de plus relevé que son état, il le retira à l'écart, et lui demanda qui il était. Alexandre eût bien voulu avoir la liberté de se retirer; mais, ne pouvant ni échapper ni se taire, il avoua que ce n'était point par nécessité qu'il faisait le métier de charbonnier; mais par le seul désir de vivre inconnu et d'éviter, s'il le pouvait, tous les piéges de l'amour-propre. Je regarde, dit-il, cette poussière de charbon, qui me défigure, comme un masque qui m'empêche d'être connu. Je suis jeune : Dieu m'avait donné quelques talents, j'aurais pu plaire au monde et peut-être que j'eusse perdu la vertu, et que la chasteté surtout en eût beaucoup souffert. J'ai voulu éviter ces dangers : le métier que j'exerce est d'ailleurs un moyen qui me procure de quoi subsister innocemment et assister ceux qui sont dans le besoin.

Saint Grégoire, admirant cette divine sagesse, qui surpassait sans comparaison la science que le peuple de Comanes cherchait dans celui qu'il voulait pour évêque, fit sortir Alexandre, et donna ordre à quelques personnes affidées de prendre soin de cet homme en leur prescrivant ce qu'elles avaient à faire. Pour lui, il entra dans l'assemblée; il y parla des devoirs d'un évêque et de ceux qui étaient soumis à sa conduite; et il les entretint jusqu'au retour d'Alexandre. Saint Grégoire avait ordonné qu'on le menât au bain, et qu'on lui donnât des habits décents. En cet état, Alexandre parut un autre homme, et ne fut plus regardé qu'avec admiration. Le saint prélat, profitant de la surprise, dit : Ne vous étonnez pas si vous vous étiez trompés en jugeant selon les sens : le démon voulait rendre inutile ce vase d'élection en le tenant caché. Toute l'assemblée applaudit à la sagesse de Grégoire, et connut bien que l'esprit du Seigneur le conduisait : chacun consentit à l'élection d'Alexandre. Le saint évêque le consacra solennellement avec les cérémonies accoutumées. Après la consécration, il pria le nouveau prélat de faire, selon la coutume, un discours pour instruire l'assemblée : Alexandre s'en acquitta si bien, que tout le monde applaudit avec transport.

Alexandre fut véritablement le père de son peuple, et il ne le conduisit que dans les voies droites. Son zèle infatigable le portait à examiner tous les besoins de son troupeau, et son ardente

charité l'excitait à y pourvoir promptement. Comme il se trouvait dans des temps difficiles, où le christianisme était en butte à la contradiction des hommes, et que l'enfer s'armait sans cesse pour persécuter les fidèles, ce saint pasteur animait son troupeau à la constance et au désir du ciel, et le préparait à confesser Jésus-Christ devant les tyrans. Il montra lui-même la sincérité de ses discours par son exemple, car il souffrit le martyre dans la persécution de Dèce. On dit qu'il fut brûlé vers l'an 251.

---

11 *août.* — SAINT TIBURCE ET SAINTE SUSANNE. — 3e siècle.

Tiburce, fils de Chromace, préfet de Rome, fut converti au christianisme par saint Sébastien. Comme on l'avait amené pour cette raison devant le juge Fabien, et qu'il dit hautement en sa présence beaucoup de choses sur la foi à Jésus-Christ, le magistrat, échauffé par la colère, ordonna de répandre sur le pavé les charbons ardents, puis s'adressant à Tiburce : « *Il faut sur-le-champ,* lui dit-il, *ou sacrifier à nos dieux ou marcher les pieds nus sur ces charbons.* » Le martyr fit le signe de la croix pour affermir sa constance, et marchant avec confiance sur la braise enflammée : « *Apprends par cette épreuve que le seul Dieu est celui qu'adorent les chrétiens, car ces charbons me paraissent être des fleurs.* » Les infidèles attribuèrent ce miracle à un art magique, et Tiburce fut conduit hors de la ville, sur la voie Lavicane, à trois milles de Rome, et on le frappa du glaive à l'endroit où il fut enseveli par les chrétiens, en l'an 286. — Le même jour mourut aussi la très-noble vierge Susanne, qui avait refusé d'épouser Valère Maximien, fils de l'empereur Dioclétien, parce qu'elle avait voué à Dieu sa virginité. Après toutes sortes de tourments qu'on employa pour éprouver sa sainte résolution, elle fut, par ordre de l'empereur, frappée du glaive dans sa propre maison, et alla recevoir dans le ciel la double récompense de la virginité et du martyre.

---

12 *août.* — SAINTE CLAIRE, VIERGE. — 13e siècle.

Cette sainte, née à Assise, l'an 1191, d'une famille noble, fut élevée dans la piété, et renonça au monde dès sa jeunesse. Ce

furent les instructions de saint François qui contribuèrent à lui faire prendre ce parti; et, comme il craignait que sa famille ne s'y opposât, elle se retira secrètement, et se rendit avec quelques compagnes à l'église de la Portioncule, où saint François et ses religieux la reçurent avec des cierges à la main. S'étant revêtue en ce lieu d'habits pauvres et convenables à l'austère pénitence qu'elle voulait pratiquer, saint François lui procura un lieu pour se retirer. La famille de Claire, irritée de son éloignement, voulut la faire enlever par violence; mais, voyant sa fermeté, on fut contraint de la laisser tranquille.

La vertu de Claire et de ses compagnes attira beaucoup de personnes de leur sexe, et les porta à se joindre à elles, pour vivre dans la pénitence. Tel fut le commencement de cet ordre qui, en peu de temps, prit des accroissements considérables; dont la pénitence extraordinaire édifie l'Église, confond la lâcheté des personnes du siècle, et sert d'aiguillon à la vertu même des justes. Ce fut aux prières ferventes de sainte Claire que les habitants d'Assise attribuèrent leur délivrance, lorsque les Sarrasins et l'armée de l'empereur Frédéric II ravagèrent le duché de Spolette.

Elle avait un profond respect pour l'Eucharistie, et une dévotion singulière pour la passion de Jésus-Christ, à laquelle elle ne pensait jamais sans verser des larmes. Elle instruisait soigneusement ses filles de la pratique de toutes les vertus, et elle leur recommandait de joindre la prière au travail des mains, afin que, pendant que le corps était occupé extérieurement, l'esprit ne se laissât pas aller à la dissipation. Elle était humble, charitable envers tout le monde, et ne faisait jamais rien que dans la vue de plaire à Dieu. Elle eut de fréquentes maladies; pendant les vingt-huit dernières années de sa vie, elle fut toujours souffrante, et, ce que la grâce seule peut donner, elle fut toujours très-patiente et contente de souffrir. Elle mourut en 1253, âgée d'environ soixante ans.

---

13 *août.* — SAINT HIPPOLYTE, SOLDAT, DISCIPLE DE SAINT LAURENT. — 3e siècle.

Il y a eu plusieurs martyrs illustres du nom d'Hippolyte, mot grec qui signifie *conducteur de chevaux*. Celui dont on célèbre en ce jour la mémoire était soldat à Rome. Ayant été chargé

de garder saint Laurent, il fut converti et baptisé par ce saint dans la prison. Sa conversion ayant été connue des païens, leur rage n'eut point de bornes quand ils l'entendirent rendre témoignage à la foi chrétienne, qu'il venait d'embrasser. Après lui avoir fait souffrir diverses tortures, on l'attacha à des chevaux furieux, qui mirent son corps en pièces. C'est ainsi que s'expriment sur notre saint les actes du martyre de saint Laurent.

Le même jour que saint Hippolyte reçut la couronne du martyre, sainte Concorde fut frappée jusqu'à la mort avec des bâtons garnis de plomb, et dix-sept autres personnes de sa maison eurent la tête tranchée. Ils sont tous nommés le 13 d'août dans le martyrologe romain. Saint Hippolyte fut enterré aux Catacombes, sur le chemin de Tivoli, dans le champ Véran, près de saint Laurent, dans le cimetière de Cyriaque. Sainte Concorde fut enterrée au même endroit avec ses compagnons vers l'an 258.

Il y a un autre Hippolyte qui était prêtre de l'Église de Rome et dont le poëte Prudence a décrit le martyre, et sur le tombeau duquel il dit avoir prié plusieurs fois.

Hippolyte eut le malheur de se laisser entraîner dans le schisme de Novatien, qui, après avoir refusé de reconnaître le pape Corneille, vint à bout de se faire élire à sa place; mais Dieu fit la grâce à Hippolyte de sentir sa faute, et de l'expier par le martyre, vers l'an 251. Il fut pris et appliqué à la question. Le préfet de Rome, étant allé à Ostie le jour fixé pour le jugement, donna ordre qu'on y conduisît Hippolyte avec les autres prisonniers qui étaient arrêtés pour la foi de Jésus-Christ. Sur le chemin de Rome à Ostie, le peuple, dont il avait eu soin, le consulta sur le parti qu'il devait prendre entre Corneille et Novatien : Fuyez, leur dit-il, fuyez le malheureux Novatien; quittez le schisme, et revenez à l'Église catholique : je vois maintenant les choses tout autrement, et je me repens de ce que j'ai enseigné.

Quand il fut arrivé à Ostie, il comparut devant le préfet. Ce juge était sur son tribunal, environné de bourreaux et de toutes sortes d'instruments de supplices. Devant lui on voyait des bandes de fidèles et des confesseurs, dont les vêtements en lambeaux et les longs cheveux montraient qu'ils avaient déjà souffert longtemps dans les prisons. Après les avoir condamnés tous à mort, et ordonné qu'on fît souffrir à chacun un supplice différent, il passa au vieillard Hippolyte, qui était chargé de chaînes et qui attendait sa sentence. Une foule de gens se mirent à crier que c'était le

chef des chrétiens, et qu'il fallait le faire périr par quelque nouveau genre de supplice. Le préfet lui demanda son nom, il répondit qu'il s'appelait Hippolyte. — Qu'il soit donc traité comme Hippolyte, dit le juge; et qu'il soit traîné par des chevaux indomptés. C'était une allusion à cet Hippolyte, fils de Thésée, fameux dans les poëtes profanes, qui, fuyant la colère de son père, rencontra un monstre dont les chevaux furent épouvantés, en sorte qu'étant tombé de son chariot, et s'étant embarrassé dans les rênes, il fut traîné pendant longtemps et mis en pièces.

Les exécuteurs de la sentence prononcée contre saint Hippolyte allèrent prendre deux chevaux des plus fougueux : on les joignit ensemble avec beaucoup de peine, et l'on passa entre eux au lieu de timon une longue corde, au bout de laquelle on attacha les pieds du saint martyr En même temps les chevaux, excités à coups de fouet et par les cris des idolâtres, partirent avec furie. Les dernières paroles qu'on lui entendit prononcer furent celles-ci : Seigneur, on déchire mon corps, mais sauvez mon âme! Les chevaux courant à travers les champs, et passant sur les épines, les ronces et les cailloux, marquèrent leur route par le sang du saint martyr, dont on trouva les membres épars de tous côtés. Les fidèles eurent grand soin de les ramasser; ils recueillirent aussi le sang avec des éponges.

---

13 *août.* — SAINT CASSIEN, MARTYR. — 3[e] siècle.

Saint Cassien était maître d'école; il enseignait à lire et à écrire aux enfants de la ville d'Imola, qui est à vingt-sept milles de Ravenne. Une violente persécution s'étant élevée contre l'Église, sous Dèce ou Valérien, il fut arrêté comme chrétien, et interrogé par le gouverneur de la province. Ayant refusé constamment de sacrifier aux idoles, le juge eut la barbarie d'ordonner que ses écoliers lui perceraient et déchireraient le corps avec des stylets, jusqu'à ce qu'il en mourût. Il fut donc livré tout nu, et les mains attachées derrière le dos, à une troupe d'enfants qui le martyrisèrent d'une manière affreuse. La faiblesse même de ceux qu'on avait armés contre lui aggrava, en les prolongeant, les tourments de son martyre et rendit sa palme plus glorieuse. Après sa mort, les chrétiens l'enterrèrent à Imola, et renfermèrent plus tard ses reliques dans un riche mausolée. Prudence dit que, dans

m voyage de Rome, il visita le tombeau du saint martyr, et ue, s'étant prosterné devant, il implora la miséricorde divine our ses péchés avec beaucoup de larmes.

---

3 août. — SAINTE RADÉGONDE, REINE DE FRANCE. — 6e siècle.

Radégonde était fille de Berthier, roi d'une partie de la Thunge. Thierry, roi d'Austrasie, et Clotaire son frère, ayant remporté une grande victoire sur Hermanfroy, successeur de Berier, ces deux princes revinrent en France, chargés d'un riche utin. Radégonde, encore très-jeune, fut du nombre des captifs. lle échut à Clotaire, qui lui donna des maîtres habiles dans les iences. Elle y fit des progrès rapides et brillants, en sorte u'elle était en état de lire les Pères grecs et latins dans leur langue. Mais ce fut surtout pour la science de la religion qu'elle montra le plus de goût et de talents. Née dans les ténèbres de l'idolâie, elle ne connaissait ni Dieu ni les devoirs prescrits à l'homme our parvenir au vrai bonheur pour lequel nous sommes créés. le reçut avidement les mystères que la foi nous enseigne et la ublime morale que l'Évangile nous présente.

Dès ses premières années, ravie d'appartenir à Jésus-Christ, qui elle s'était consacrée sans réserve, elle résolut de le suivre ar la pratique de toutes les vertus. Son cœur tendre et innoent ne se plaisait que dans l'accomplissement de tous ses devirs.

L'éclat fastueux des honneurs et des richesses de la cour, les oges que les mondains donnaient à sa vertu, à sa beauté peu mmune que relevaient ses aimables qualités, ne firent point impression sur son cœur. Se regardant comme étrangère sur terre, elle montra constamment un entier détachement du onde, une obéissance parfaite à ses supérieurs, une humilité ofonde, enfin un respect inaltérable pour tout ce que la religion mmande. Sa patience dans les peines, ses aumônes, ses austétés, son amour extraordinaire pour la croix, présentèrent à une ur mondaine un spectacle surprenant, qui édifiait la piété et condait l'irréligion.

Cette jeune et innocente vierge avait formé le projet de vivre ns une virginité perpétuelle ; mais la Providence, qui avait sans

doute le dessein de montrer sa vertu avec plus d'éclat, ne lui permit pas d'exécuter cette résolution.

Sa rare beauté, ses grandes vertus, charmèrent le cœur du roi ; aussitôt qu'elle s'en aperçut, elle prit les moyens de s'évader. Elle partit secrètement pour se cacher dans quelque ville du royaume. Mais que pourra-t-elle, dans un âge timide et sans expérience, contre la puissance d'un roi formidable et ferme dans ses volontés? Poursuivie par des gens du prince, elle fut bientôt atteinte et ramenée dans le palais. Elle ne put refuser son consentement aux ordres du monarque. Son élévation ne changea pas ses premiers sentiments ni sa conduite ordinaire : à l'accomplissement des devoirs généreux du christianisme, elle ajouta une fidélité inviolable aux engagements qu'elle avait contractés par le mariage. Ennemie de la mollesse et supérieure aux atteintes de la vanité et de l'ambition, elle partageait son temps entre la prière, les devoirs de son état et le soin des pauvres. Ses jeûnes étaient rigoureux ; elle portait pendant le carême un cilice sous ses habits.

Clotaire fut d'abord édifié de la voir dans de semblables dispositions, et il la laissait vaquer en liberté à tous ses pieux exercices ; mais diverses passions altérèrent peu à peu ses sentiments. Il conçut de l'aversion pour sa sainte épouse. Les courtisans, jaloux de l'estime, du respect que la sainteté de Radégonde lui conciliait, se plaisaient à entretenir et augmenter les injustes préventions du roi. C'est alors qu'on vit la sublime vertu de cette généreuse reine. Loin de se plaindre et de se décourager, elle était plus attentive à remplir ses devoirs auprès de son époux. Elle priait pour ses persécuteurs, elle leur pardonnait et se montrait supérieure à toutes ces tribulations. Enfin Clotaire fit assassiner le frère de cette malheureuse princesse, dans le dessein de se rendre maître de ses États. Un tel acte d'inhumanité saisit Radégonde d'indignation et d'horreur. Elle demanda la permission de quitter la cour ; elle lui fut aisément accordée.

Elle se retira d'abord dans la terre de Sais, en Poitou, que le roi lui avait donnée. La vie qu'elle y mena fut extrêmement dure. Elle ne mangeait que du pain d'orge ou de seigle, auquel elle joignait des racines et des légumes. Jamais elle ne buvait de vin. Un cilice étendu sur la cendre lui servait de lit. Elle employait tout son revenu en aumônes, aimant les pauvres comme elle eût aimé ses propres enfants.

uelque temps après, elle arriva à Poitiers par une protection iale et merveilleuse de la Providence. Elle y fonda un monas- du consentement du roi. Elle en donna le gouvernement à vierge remplie de vertus, qui se nommait Agnès. Elle ne voulut ais exercer la moindre autorité. Elle se livrait aux travaux les bas de la maison, et suivait son goût pour exercer continuel- ent toute sorte de pénitence.

e grand amour qu'elle sentait pour la croix lui inspira le désir oir une portion de la vraie Croix. Pour se la procurer, elle dé- quelques ecclésiastiques distingués vers Justin, empereur de stantinople. Ce prince seconda les pieuses intentions de Radé- de ; il lui envoya un morceau considérable de la vraie Croix, âssé dans de l'or et enrichi de pierres précieuses. Cette au- e relique fut transportée dans la communauté avec une grande nnité, et reçue avec la plus vive joie par la pieuse reine. Depuis emps, son monastère a porté le nom de Sainte-Croix.

près avoir édifié la cour, le monde et le cloître par ses gran- vertus, sainte Radégonde fut favorisée d'une visite de son n Maître, qui lui annonça sa mort prochaine et la gloire qui tait réservée. Elle mourut en effet dix jours après, le 13 août , dans les sentiments de l'amour le plus pur et le plus ardent. corps, comme elle l'avait demandé, fut porté dans l'église a paroisse, pour être déposé dans la chapelle souterraine lle y avait fait bâtir.

a ville de Poitiers reconnaît cette sainte pour sa patronne. habitants, ainsi que les fidèles du diocèse et des diocèses voi- accourent en grand nombre à son tombeau, surtout dans le d'août, les uns pour implorer sa protection, et les autres remercier Dieu des grâces et des guérisons merveilleuses s ont obtenues par la puissante intercession de cette illustre e.

---

août. — SAINT EMYGDIUS, ÉVÊQUE ET MARTYR. — 3ᵉ siècle.

mygdius, né à Trèves d'une famille noble parmi les Francs, em- a à vingt-trois ans la foi chrétienne, malgré l'opposition de arents qui étaient idolâtres, et il y demeura attaché avec beau- de constance. Il associa à son genre de vie trois disciples : us, Germain et Valentin. N'ayant que du mépris pour les

agréments du monde, il s'appliquait entièrement aux chose vines. Brûlant de l'ardeur de la charité envers le prochain, rendit à Rome pour contribuer au salut d'un plus grand noı d'âmes. Il reçut l'hospitalité dans l'île du Tibre, et guérit p baptême la fille de son hôte, qui languissait depuis cinq ans suite d'une maladie incurable. Bientôt, ayant à l'aide du sign la croix ouvert les yeux à un aveugle en présence du peuple, la titude le prit pour le fils d'Apollon, et l'entraîna dans le ten d'Esculape. Là, s'étant déclaré le serviteur du Christ, en i quant son nom, il rendit la santé à un grand nombre de mal qui imploraient vainement le secours de l'idole qu'on adorait ce temple. Puis il y renversa les autels, et mit en pièces la st d'Esculape, dont il jeta les débris dans le Tibre. Ces faits, et c en fut la conséquence, c'est-à-dire la conversion de treize c gentils, sans compter les prêtres d'Esculape, irritèrent forter Posthumius Titianus, préfet de Rome. Mais Émygdius, averti un ange de se soustraire à l'effet de ses menaces, alla trouver le saint Marcel, qui l'ordonna évêque et l'envoya à Ascoli. Pen son voyage, il convertit beaucoup de personnes à Jésus-Ch en faisant de nombreux miracles. Aussitôt qu'Émygdius fut rivé à Ascoli, les démons, en poussant dans tous les temples cris lamentables qui semblaient sortir des statues des idoles, fi connaître que l'étranger était la cause de leur chagrin. Lorsqu peuple ameuté cherchait le saint pontife pour le tuer. Polym gouverneur de la ville, que ce tumulte avait attiré, fit v Émygdius devant lui, et l'exhorta longuement, mais inutilem à adorer Jupiter et la déesse Angaria, patronne d'Ascoli. Il promit même en récompense de lui donner en mariage sa pro fille Polisia. Émygdius eut au contraire le bonheur de la conv à Jésus-Christ, de la baptiser, et après elle aussi mille soix hommes avec une eau miraculeuse, qui sortit en abondance d rocher. Alors Polymius, tombant dans une espèce de rage, co la tête au saint évêque. Le tronc, par un nouveau prodige, se dressa aussitôt, et relevant dans ses mains la propre tête du s abattue par terre, il la porta pendant l'espace de trois cents pas qu'à un oratoire. De là le corps du martyr fut transporté à l'ég principale, où il est honoré jusqu'à ce jour par le peuple d'As qui le tient en grande dévotion, et par les étrangers, dont le c cours est très-nombreux. Cette bienheureuse mort arriva du la persécution de Dioclétien.

15 *août*. — L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Comme l'Eglise remet devant les yeux des fidèles les actions des saints le jour de leur mort, afin de les porter à imiter les exemples qu'elle leur propose, il paraît qu'on ne peut rien faire de plus conforme à son esprit dans cette fête de l'Assomption, c'est-à-dire du triomphe de la sainte Vierge, que de s'occuper des principales circonstances de la vie de cette divine Mère du Sauveur; afin qu'en l'imitant autant qu'il est possible, les chrétiens méritent d'entrer dans la gloire où elle les a précédés.

La sainte Vierge ayant été choisie et destinée de toute éternité pour être la mère du Fils de Dieu, on ne peut douter qu'elle n'ait été prévenue de la grâce, et sanctifiée avant même de naître. Elle était de la tribu de Juda, et de la famille de David. Elle s'appelait *Marie*, et eut pour époux un homme de la même race, appelé *Joseph*. Ils vécurent ensemble dans une parfaite continence : de sorte qu'elle trouva dans Joseph un témoin et un gardien fidèle de sa pureté. Elle demeurait dans une ville de Galilée, nommée Nazareth. Ce fut là que, le temps fixé par le Tout-Puissant étant arrivé, un ange vint annoncer à Marie le mystère de l'Incarnation et la part qu'elle devait y avoir, comme on l'a vu au 25 de mars. Le 2 de juillet, on a fait le récit de la visite qu'elle rendit à sainte Élisabeth, sa cousine. Le 25 de décembre, on parlera du miracle ineffable de la naissance du Fils de Dieu. Le 2 de février, on a décrit l'histoire de sa purification et de l'oblation qu'elle fit de son Fils au temple. On va maintenant rapporter le peu que l'on sait de ses autres actions.

On croit que les Mages n'arrivèrent à Bethléem qu'après que la sainte Vierge eut exécuté ponctuellement ce que la loi ordonnait pour la purification des femmes nouvellement accouchées, et pour l'oblation qu'elles doivent faire de leur premier enfant. Après que les Mages furent partis, Marie fut obligée de s'enfuir en Égypte avec Jésus et Joseph, et d'y demeurer jusqu'à la mort d'Hérode. Ce prince étant mort, Joseph les amena à Nazareth pour y faire leur demeure ordinaire Marie allait de là tous les ans à Jérusalem. à la fête de Pâques. Lorsque Jésus eut atteint l'âge de douze ans, elle l'y mena avec elle. Jésus y demeura après la fête, sans que Joseph et Marie s'en aperçussent. Ne le

voyant plus avec eux, ni parmi ceux de leur c... nnaissance, ils re-
tournèrent le chercher à Jér... Trois jours après ils le trouvè-
rent assis au milieu des do... urs, ... s écoutant, les interrogeant
et faisant admirer sa sagesse et ses réponses. La sainte Vierge et saint Joseph furent remplis d'étonnement; et sa mère lui ayant représenté la douleur qu'ils avaient ressentie, lorsqu'ils l'avaient perdu, et la peine qu'ils avaient eue à le chercher, elle ajouta : *Mon fils, pourquoi agissiez-vous ainsi? — Pourquoi me cherchiez-vous?* répondit Jésus. *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde le service de mon Père?* Ils ne comprirent rien à cette réponse de Jésus, ce qui n'empêcha pas la sainte Vierge d'en conserver toutes les paroles dans son cœur. Jésus s'en retourna à Nazareth avec eux : l'Évangile remarque qu'il leur était soumis.

Depuis ce temps-là, la sainte Vierge ne paraît plus qu'au premier miracle de Jésus-Christ aux noces de Cana, où elle se trouva. Le vin venant à manquer, Marie dit à son Fils : *Ils n'ont plus de vin ;* mais Jésus, voulant nous apprendre qu'il ne faut avoir aucun égard humain dans les fonctions qui regardent le service et la gloire de Dieu, et qu'on doit alors considérer les plus proches parents comme des étrangers, répondit : *Femme, qu'avons-nous de commun ensemble? Mon heure n'est pas encore venue.* La sainte Vierge ne fut point troublée de cette réponse, et elle dit à ceux qui servaient : *Faites tout ce qu'il vous ordonnera.*

Il est encore fait mention de la sainte Vierge lorsque, Jésus parlant au peuple, on l'avertit que sa mère et ses frères, c'est-à-dire ses parents, étaient dehors, parce qu'ils n'avaient pu entrer à cause de la foule, et qu'ils demandaient à lui parler; mais il répondit : *Qui est ma mère, et qui sont mes frères?* Puis regardant ceux qui étaient autour de lui, et étendant les mains sur ses disciples : *Voici*, dit-il, *ma mère et mes frères, car ma mère et mes frères sont ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la pratiquent.* Et en ce sens, la sainte Vierge était encore mère de Jésus-Christ plus qu'une autre créature.

On ne trouve plus la sainte Vierge, dans l'Évangile, qu'au pied de la croix. Elle s'en tenait fort près avec Marie-Magdeleine et une autre Marie ; et Jean, fils de Zébédée, était auprès de la sainte Vierge. Le Sauveur, ayant vu sa mère et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : *Femme, voilà votre fils;* et au disciple : *Voilà votre mère.* Depuis ce temps-là cette Vierge-Mère

demeura, selon les saints Pères, avec le disciple vierge, aux soins duquel son Fils l'avait recommandée. « Il ne faut pas s'étonner, dit saint Augustin, si cet apôtre nous a parlé si divinement des grands mystères de la religion, puisqu'il avait auprès de lui le sanctuaire auguste où avait été conçu l'auteur de tous les mystères. »

Après l'Ascension de Jésus-Christ, il est rapporté, dans les Actes, que les apôtres, animés du même esprit, persévéraient dans la prière avec les femmes, et Marie, mère de Jésus, et ses frères, c'est-à-dire ses parents. Elle se trouva le jour de la Pentecôte dans un même lieu avec les fidèles, lorsque le Saint-Esprit descendit sur eux. L'Écriture ne dit plus rien de la vie de la sainte Vierge, et la tradition n'en a rien conservé de certain. Il y a bien de l'apparence qu'elle a demeuré à Éphèse avec saint Jean : des auteurs disent même qu'elle y est morte, âgée de soixante-douze ans.

L'Écriture ne parle pas de sa mort; mais on doit en juger par la sainteté de sa vie. Que les fidèles se représentent donc aujourd'hui toutes les vertus de la Mère de Dieu, appliquée, tout le temps qu'elle a vécu, à servir son Fils, à coopérer à ses mystères, à prendre part à ses travaux, et à profiter de sa parole et de son exemple; qu'ils considèrent quelle mort a dû suivre une vie si sainte, et quelle gloire a suivi une mort si heureuse; qu'ils fassent enfin un retour sur eux-mêmes, pour se demander ce qu'ils feront à leur mort. Ils ne peuvent mieux faire que de prier Dieu de leur accorder la grâce d'une bonne vie par les mérites de celle à qui ils demandent avec l'Église d'intercéder pour eux maintenant et à l'heure de leur mort.

---

15 août. — LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION, S. JOACHIM, PÈRE DE LA SAINTE VIERGE MARIE, CONFESSEUR.

Le père de la sainte Vierge Marie, lequel descendait des Patriarches, des Prophètes et des Rois du peuple de Dieu, fut nommé en sa circoncision *Joachim*, qui signifie, en hébreu, *Préparation du Seigneur* : ce fut par un divin pronostic qu'il préparerait un jour le temple au Roi des rois, c'est-à-dire par la divine Marie, sa très-sainte Fille, un sanctuaire vivant au Verbe divin. A

l'âge de vingt-quatre il épo Anne, la tribu de
Lévi, et il vécut avec e steté conjugale la plus pure.
Il s'écoula plusieurs leur union mérita la
bénédiction de la fécondité, grâce qui était estimée à un haut degré dans la loi de Moïse, et dont la privation fut pour eux une véritable épreuve. Marie, qui devait être la fille de Joachim, fut désirée pendant le cours de quelques années, parce que, selon la réflexion de saint Jean Damascène, la très-sainte Vierge devait être un ouvrage de la grâce plutôt qu'une production de la nature. Aussi Joachim et Anne, pour obtenir un enfant, n'épargnèrent pas les prières à Dieu, en y ajoutant le jeûne et la pratique de toutes les vertus. A la fin d'une retraite que Joachim accomplit en jeûnant pendant quarante jours, l'ange Gabriel lui annonça la nouvelle de son bonheur, et l'assura, de la part de Dieu, que sa femme Anne concevrait et donnerait au monde une fille qui apporterait la paix sur la terre, et causerait de la joie à tout le ciel. Anne, de son côté, reçut aussi secrètement du Ciel une révélation de sa fécondité future. Pour accomplir le vœu qu'ils avaient fait en commun de consacrer à Dieu l'enfant qu'ils recevraient de sa main, Joachim offrit au temple, à l'âge de trois ans, sa très-sainte Fille, et la laissa au service du Très-Haut, sans songer à la retirer du temple dans la suite, ainsi que la loi le lui permettait à certaines conditions. Après ce sacrifice qu'il faisait à Dieu, étant arrivé à l'âge de cinquante ans, il ne lui demanda plus rien qu'une heureuse sortie de ce monde, sachant bien que Marie ne devait point avoir de frère ni de sœur. Le temps ni le jour de la mort de saint Joachim ne sont certains dans l'histoire, quoique l'Église ait mis sa fête au 20 mars, jour où le martyrologe romain en parle en ces termes : « *Le Père de la très-heureuse Vierge Marie, Mère de Dieu,* » qualité la plus auguste dont une créature mortelle puisse être honorée. Son tombeau se montre encore aujourd'hui aux pèlerins de la Terre sainte, dans l'Église du sépulcre de Notre-Dame, en la vallée de Josaphat, avec ceux de sainte Anne et de saint Joseph, époux de la sainte Vierge.

---

15 *août*. — S. NAPOLÉON, MARTYR. — 3[e] siècle.

Néopol ou Néopolus, nommé *Napoléon* selon la manière de prononcer qui s'introduisit en Italie au moyen âge, était illustre

autant par sa naissance que par ses vertus, ce qui l'avait fait élever à une charge éminente. Lors de la cruelle persécution des empereurs Dioclétien et Maximien, qui surpassa en violence toutes les précédentes, il se distingua par son zèle et sa constance à confesser la foi, et surtout par sa fermeté dans les tourments. C'est à Alexandrie qu'après avoir été déchiré et torturé de la manière la plus horrible, il fut jeté dans une affreuse prison. Ainsi accablé de souffrances, et après avoir perdu tout son sang pour Jésus-Christ, il rendit en paix son âme à Dieu et alla recevoir dans le ciel la juste récompense que lui avaient méritée sa foi et son martyre.

C'est le pape Pie VII qui a fixé au jour de l'Assomption de la sainte Vierge la fête du saint martyr Napoléon, par reconnaissance pour les services que rendit, en France, à l'Eglise l'empereur Napoléon Ier, lequel était né le 15 du mois d'août 1769.

---

15 *août.* — S. ALYPE, ÉVÊQUE DE TAGASTE. — 5e siècle.

Alype, issu d'une bonne famille, était de Tagaste en Afrique. Il étudia la grammaire et la rhétorique, d'abord dans sa patrie, puis à Carthage, sous saint Augustin. S'il cessa quelque temps de recevoir ses leçons, il conserva cependant pour son maître beaucoup de respect et d'affection; et celui-ci aimait aussi tendrement son disciple, parce qu'il remarquait en lui une inclination singulière à la vertu. Pendant qu'Alype était à Carthage, oubliant les principes de sagesse d'après lesquels il avait jusque-là réglé sa conduite, il se laissa aller à l'amour des divertissements du cirque, pour lesquels les habitants de cette ville étaient passionnés. Saint Augustin en fut vivement affligé, et lui en fit indirectement des reproches qu'Alype reçut avec reconnaissance et profit, car il cessa d'assister à ces jeux. Ayant obtenu de son père de retourner dans l'école de saint Augustin, il embrassa depuis avec son maître les superstitions des manichéens, mais plus tard également avec lui il se convertit à la vraie religion. Pour complaire à ses parents, Alype alla étudier le droit à Rome, et pendant son séjour dans cette ville, il devint passionné pour les combats de gladiateurs. Mais Dieu finit par le tirer de ce nouvel abîme par un effet de sa miséricorde, et lui apprit à craindre sa propre faiblesse, à ne se confier que dans le secours du Ciel. Après avoir

terminé ses études, et pris la b[illegible] le[illegible] ses maîtres, il fut fait assesseur de justice [illegible] la cour du trésorier d'Italie. Il donna, dans l'exercice de [illegible]arge, des preuves [illegible] de son amour pour la justice, et de son désintéressement. Saint Augustin étant venu à Rome, Alype s'unit à lui par l'amitié la plus intime, et le suivit à Milan. Ils se convertirent l'un et l'autre dans cette ville, et y furent baptisés par saint Ambroise, la veille de Pâques de l'année 387. Quelque temps après, ils retournèrent à Rome, où ils passèrent un an dans la retraite. Ils partirent ensuite pour l'Afrique. Arrivés à Tagaste, ils y formèrent une communauté de personnes pieuses, où ils vécurent dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Ils se préparèrent ainsi pendant trois ans à la vie apostolique à laquelle Dieu les destinait. Saint Augustin ayant été fait évêque d'Hippone, toute la communauté l'y suivit, et se fixa dans le monastère qu'il fit bâtir. Alype alla visiter la Palestine. Il y vit saint Jérôme, avec lequel il contracta une étroite amitié. A son retour en Afrique, il fut fait évêque de Tagaste, vers l'an 393. Il aida beaucoup saint Augustin dans tout ce qu'il fit ou écrivit contre les donatistes et les pélagiens. Il assista à plusieurs conciles, entreprit divers voyages, et travailla avec un zèle infatigable pour la gloire de Dieu et de l'Église. On croit qu'il mourut peu de temps après, l'an 429.

---

16 *août*. — SAINT HYACINTHE, CONFESSEUR, DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS. — 13e siècle.

Saint Hyacinthe, appelé par l'histoire ecclésiastique de son siècle l'Apôtre du Nord et le Thaumaturge de son temps, était de la maison des comtes d'Oldrovans, une des plus illustres de la Silésie, alors province de la Pologne. Son grand-père, qui commanda les armées avec gloire, laissa deux fils en mourant, Eustache et Ives. Le second fut chancelier de Pologne et évêque de Cracovie. Le premier fut comte de Konski, et mena dans le monde une vie vertueuse. L'un de ses enfants fut saint Hyacinthe; il naquit en 1185, au château de Saxe, diocèse de Breslaw, en Silésie, et montra de bonne heure de grandes dispositions pour la vertu, que ses parents secondèrent par les soins de son éducation; aussi conservait-il son innocence au milieu des dangers qu'il courut dans le cours de ses études à Cracovie, à Prague, à

:, où il prit le degré de docteur. De retour dans sa patrie, :ha à Vincent, évêque de Cracovie, qui lui donna un ca- dans sa cathédrale et le fit son vicaire général. Hyacin- , dès ce moment, un modèle de piété et de régularité ; il ait des mortifications extraordinaires, visitait et servait les ; dans les hôpitaux, et distribuait ses revenus aux pau- incent, évêque de Cracovie, s'étant démis de sa dignité ; plus s'occuper que de son salut, eut pour successeur Ives iski ; il alla à Rome peu de temps après, et y mena avec neveu saint Hyacinthe et Ceslas, son frère. C'était en l'an aint Dominique était pour lors à Rome.

ìque de Cracovie et celui de Prague lui demandèrent des naires pour leurs diocèses. Le saint fondateur s'excusa sur sibilité de leur accorder ce qu'ils désiraient. Il avait envoyé rand nombre de ses disciples en mission, qu'il ne lui en presque plus auprès de lui. Sur ces entrefaites, plusieurs nes de la suite de l'évêque de Cracovie embrassèrent le institut. Hyacinthe et Ceslas furent de ce nombre et re- l'habit des mains de saint Dominique, l'an 1218. Sous grand maître, ils se formèrent aux vertus religieuses et à de la vie apostolique, et ils obtinrent une dispense pour urs vœux après six mois de noviciat. Hyacinthe, âgé de trois ans, fut établi supérieur de la mission que saint Do- ie envoya en Pologne. Les missionnaires partirent à pied et ovisions, selon leur règle ; ils allèrent dans la Haute-Carin- ù ils restèrent six mois. Hyacinthe y fonda un couvent de dre. Ils traversèrent la Styrie, l'Autriche, la Moravie, la , annonçant partout la parole de Dieu avec succès. Ils arri- en Pologne, où le zèle de saint Hyacinthe eut des succès illeux pour le salut des âmes. Il fonda à Cracovie un cou- e Dominicains, un à Saudomir et un troisième à Plocsko, a Moravie, ou plus de quatre cents personnes le virent er sur les eaux pour traverser la Vistule et aller prêcher à ade, de l'autre côté du fleuve.

itreprit ensuite de porter l'Évangile chez les peuples barba- Nord. Il y convertit un grand nombre d'idolâtres et d'au- écheurs, fonda des couvents de son ordre en Prusse, en anie et autres pays voisins. Il alla aussi prêcher en Dane- en Suède, dans la Gothie, la Norwége, et fonda partout onastères, pour y perpétuer le bien commencé. Toujours

humble et pénitent, ses jeûnes continuels, la fatigue et les dangers auxquels il fut souvent exposé dans ses voyages, n'arrêtèrent jamais son ardeur pour la gloire de Dieu; elle le conduisit en Russie, de là il pénétra jusqu'à la mer Noire, dans les îles de l'Archipel, et entra dans le duché de Moscovie. Partout les infidèles, les schismatiques, les pécheurs des différents États, frappés de sa vertu et de ses miracles, accouraient à lui en foule, et un grand nombre se convertissaient. Il revint à Cracovie en 1251, visita les couvents qu'il avait fondés, pénétra jusque chez les Tartares et y gagna à Dieu une multitude d'infidèles. Enfin, après avoir parcouru environ quatre mille lieues, il revint en Pologne en 1257; il y reçut les témoignages de la vénération du pieux roi Boleslas V et de sa vertueuse épouse. Le saint, dans ce même temps, ressuscita un jeune homme, que sa mère lui avait envoyé pour le prier de venir instruire des peuples qui le désiraient; ce jeune homme, en passant une rivière pour retourner chez lui, se noya; le saint, s'étant mis en prières, prit le mort par la main et lui rendit la vie.

Dieu lui fit connaître que sa fin approchait; il tomba malade le 14 août et mourut le lendemain, fête de l'Assomption de la sainte Vierge, qu'il avait toujours honorée comme sa patronne et son auguste mère; il assista ce même jour à matines et à la messe, reçut le saint viatique et l'extrême-onction aux pieds de l'autel, exhorta ses religieux à la pratique de la douceur, de l'humilité et de la pauvreté, et quelques heures après, il expira dans la soixante-douzième année de son âge; il fut canonisé par Clément VIII, en 1594.

---

16 *août*. — S. ROCH, CONFESSEUR. — 14e siècle.

Ce saint est plus connu par la dévotion des fidèles qui l'invoquent, dans les maladies contagieuses, que par l'histoire de sa vie, écrite pour le moins 168 ans après sa mort. On dit qu'il naquit à Montpellier d'une famille noble, vers la fin du treizième siècle, et qu'ayant perdu son père et sa mère à l'âge de vingt ans, il alla à Rome en pèlerinage. Il s'arrêta en plusieurs villes d'Italie qui étaient affligées de la peste, et s'employa à servir les malades dans les hôpitaux. Rome était attaquée du même mal; il s'y rendit et s'y occupa de même pendant environ trois ans. A son retour, il

s'arrêta à Plais___e, où cette maladie régnait alors. Saint Roch en fut frappé lui-même, et fut réduit à sortir non-seulement de l'hôpital, mais de la ville, pour ne pas infecter les autres. On ajoute qu'il fut assisté par un seigneur nommé Gothard, auquel il inspira le mépris du monde et l'amour de la retraite; que saint Roch, étant guéri, revint à Montpellier, où il vécut dans la pratique d'une austère pénitence et dans les exercices de la charité, et qu'il mourut le 16 d'août 1327.

Quelques auteurs reculent la mort de ce saint jusqu'à la fin du quatorzième siècle, et mettent son voyage en Italie dans l'année 1348, ce qui paraît s'accorder avec ce que les historiens racontent de la peste qui ravagea ce pays.

Le corps de saint Roch fut transporté en la ville d'Arles en 1327.

---

17 *août*. — S. LIBÉRAT ET SES COMPAGNONS, MARTYRS. — 5ᵉ siècle.

Il y avait près de sept ans qu'Hunéric, roi des Vandales en Afrique, et successeur de Genséric, faisait gémir les fidèles sous une persécution cruelle, lorsqu'il donna encore un nouvel édit pour en redoubler la violence. Il l'accorda aux sollicitations de plusieurs évêques ariens. Ce prince commença par envoyer plusieurs saints prélats dans un lieu fort incommode, où il ne leur fit donner pour nourriture que du blé pourri, le leur retranchant même quelque temps après. Le courage de ceux qui persévérèrent dans la foi catholique augmenta sa colère : il s'emporta avec violence contre tous les ordres religieux, et il donna leurs bâtiments aux Maures avec tout ce qu'ils y trouveraient. On prit alors sept religieux d'un monastère du territoire de Capse, dans la province de Byzance, et on les amena à Carthage, qui était le principal théâtre de cette sanglante persécution. Ces moines se nommaient, *Libérat*, qui était abbé du monastère; *Boniface*, diacre; *Serf* et *Rustique*, sous-diacres; *Rogat*, *Septime* et *Maxime*, simples moines. On tenta d'abord, par des promesses flatteuses, de les attirer dans le parti des hérétiques ariens; on leur proposa une grande fortune et la faveur du roi; mais ces saints religieux, accoutumés depuis longtemps à mépriser les vanités du siècle, répondirent tous : Nous detestons ce que vous nous promettez: nous ne connaissons qu'un Dieu, une foi et un baptême; et nous espérons demeurer

toujours attachés à l'unité de l'Église. Faites de nos corps tout ce que vous voudrez : nous souffrirons plutôt les peines temporelles que de nous attirer les peines éternelles. Après cette confession, on les chargea de fers ; on les mit dans une obscure prison, et on commanda de les traiter avec rigueur, de leur faire souffrir la faim et toutes sortes d'incommodités, afin de les obliger à céder. Mais le peuple fidèle de Carthage, ayant gagné les gardes, les visitait jour et nuit pour recevoir leurs instructions et s'encourager au martyre, et leur donnait ce qui leur était nécessaire pour vivre. Hunéric, ayant eu avis qu'on leur procurait des secours, les fit charger de fers plus pesants, et ordonna qu'on les resserrât davantage. Cette rigueur ne pouvant abattre leur constance, il résolut de les faire mourir. Il commanda que l'on remplît un vaisseau de menu bois sec ; qu'on y conduisît les sept religieux ; et, après les y avoir attachés, qu'on mît le feu à ce vaisseau. Tout le peuple de Carthage voulut voir ce spectacle. On tira les saints athlètes de la prison. Ceux qui les conduisaient tâchèrent de persuader au jeune Maxime de ne point imiter les autres, d'accepter les honneurs qu'on lui promettait et dont son âge lui faisait espérer de jouir longtemps : Vous êtes jeune, lui dirent-ils, ayez pitié de vous-même. Toutes ces personnes que vous suivez aveuglément sont des insensés ; ne les imitez pas. Mais Maxime, fortifié par la grâce du Tout-Puissant, répondit avec cette sagesse qui vient de l'esprit de Dieu, et qui rend éloquente la langue des enfants : Je ne veux point être séparé de Libérat, mon abbé, ni de mes autres frères ; ils m'ont élevé dans leur monastère ; j'ai porté avec eux les travaux de la vie pénitente, je souffrirai aussi avec eux le martyre. Dieu aura pitié de nous tous ; et, comme on ne put détacher autrefois un seul des sept frères Machabées, personne aussi ne sera capable de séparer aucun de nous. On fut obligé de le laisser suivre les autres. Étant entrés dans le vaisseau, ils furent attachés sur le bois ; mais, lorsqu'on y eut mis le feu, il s'éteignit aussitôt, et, quoiqu'on essayât plusieurs fois de le rallumer, on ne put jamais y réussir. Ce miracle, au lieu d'adoucir le tyran, ne fit que l'endurcir et l'irriter davantage. Il commanda qu'on assommât les martyrs à coups de rame. Ensuite on jeta leurs corps dans la mer, qui les repoussa sur le rivage, contre ce qui avait coutume d'arriver sur cette côte : le peuple qui était présent les ensevelit honorablement. Ces saints souffrirent l'an 483, le second jour de juillet ; mais l'Église honore leur mémoire le 17 août.

18 *août*. — SAINT AGAPET, MARTYR. — 3e siècle.

Agapet, qui était de Préneste, montra dès l'âge de quinze ans, sous le règne d'Aurélien, la plus vive ardeur pour le martyre. A cause de l'attachement qu'il avait à la religion, par ordre de l'empereur, on le frappa longtemps à coups de nerfs de bœuf, et puis on le jeta dans une obscure prison où il demeura quatre jours sans rien prendre. Ensuite on l'en tira pour lui mettre des charbons ardents sur la tête, mais il ne faisait que rendre grâce à Dieu au milieu de ce supplice. Il fut de nouveau accablé de coups, puis mis tout nu, et suspendu par les pieds au-dessus d'un feu, de façon à ce qu'une fumée épaisse l'étouffât. Ensuite on lui versa de l'eau sur le ventre, et on lui brisa les mâchoires. Au même moment, le juge tomba de son tribunal, et mourut presque aussitôt. L'empereur, exaspéré de ce châtiment, ordonna que le saint jeune homme fût exposé aux bêtes, qui n'osèrent pas le toucher. Alors Agapet périt par le glaive, à Préneste, vers l'an 273.

18 *août*. — SAINTE HÉLÈNE, IMPÉRATRICE ET VEUVE. — 4e siècle.

Hélène, devenue si célèbre dans l'Église par son mérite et celui de Constantin son fils, naquit à Drépane, en Bithynie, d'une famille obscure; car on prétend que son père tenait une hôtellerie. L'empereur Constantin Chlore, n'étant encore que simple officier, l'épousa par inclination. Hélène vécut avec Constance jusqu'en 292, que ce prince, nouvellement associé à l'empire, la répudia pour épouser la belle-fille de Maximien Hercule. Constantin la rappela à la cour. Il lui donna le titre d'*auguste* et des terres dans toute l'étendue de l'empire; il lui ouvrit même ses trésors, pour en disposer comme il lui plairait.

Hélène jusqu'alors avait été dans l'ignorance de la religion de Jésus-Christ : elle dut la connaissance de la vérité à Constantin, son fils, qui, après avoir embrassé le culte du vrai Dieu, le fit connaître à sa mère. Elle pouvait avoir 64 ans lorsqu'elle reçut la lumière de l'Évangile; mais le zèle qu'elle fit paraître pour avancer dans les exercices de la piété, lui fit avantageusement

réparer le temps qu'elle avait perdu pour l'éternité. Maîtresse des trésors de l'empire, elle n'en disposa que pour faire des libéralités et des aumônes. Elle assistait aux offices divins avec une assiduité exemplaire, confondue parmi le peuple, vêtue très-simplement : elle ornait les églises de meubles riches et de vases précieux; elle ne négligeait pas les oratoires des moindres bourgades.

Après le concile de Nicée, qui se tint l'an 325, Constantin employa des sommes considérables à élever des temples au vrai Dieu, particulièrement dans la Terre sainte. Hélène se chargea de l'exécution de ce pieux dessein, et elle embrassa avec joie cette occasion pour satisfaire la dévotion qu'elle avait de visiter les lieux consacrés par les mystères de Jésus-Christ. Elle partit l'an 526. Lorsqu'elle fut arrivée à Jérusalem, elle découvrit le sépulcre du Sauveur et le bois de la Croix où il avait souffert, comme on l'a rapporté au troisième jour de mai. Elle donna ensuite ses soins pour la construction de la superbe église du Saint-Sépulcre. Avant de quitter la Palestine, elle voulut témoigner aux vierges consacrées à Dieu, l'estime qu'elle faisait de la sainteté de leur état : elle les assembla toutes, les fit coucher sur des nattes préparées pour les recevoir et les servir à table, tenant elle-même l'aiguière sur le bassin, pour leur donner à laver, apportant les viandes pour mettre devant elles, et leur présentant à boire. Elle vécut jusqu'à près de 80 ans, dans une santé parfaite de corps et d'esprit. Lorsqu'elle sentit que Dieu était près de l'appeler à une meilleure vie, elle donna à son fils d'excellentes instructions, pour le porter à se conduire d'une manière digne d'un empereur chrétien; et, après lui avoir dit adieu et à ses petits-fils, elle mourut entre leurs bras, vers l'an 328.

---

18 *août*. — LA BIENHEUREUSE CLAIRE DE MONTE-FALCO, VIERGE. — 13ᵉ et 14ᵉ siècle.

Claire naquit à Monte-Falco, près de Spolette, en Italie, vers l'an 1275. Elle fut dès son enfance un modèle admirable de piété et de pénitence. Ayant embrassé la règle des religieuses Augustines, elle se distingua bientôt par sa ferveur. On l'élut abbesse étant encore fort jeune, et elle remplit les espérances que l'on avait conçues de son mérite. Tous ceux qui avaient le bonheur de s'entretenir avec elle, se sentaient animés d'un ardent désir de tendre à la perfection. Son recueillement profond était l'effet

e l'union constante de son âme avec Dieu. Lorsqu'il lui échap-ait quelque parole qui semblait inutile, elle s'imposait une pé-itence, qui consistait à réciter un certain nombre de prières. lle aimait surtout à méditer sur la passion du Sauveur. Elle iourut le 18 août 1308. Jean XXII ordonna le procès de sa anonisation ; mais il fut interrompu par la mort de ce pape.

---

19 *août*. — SAINT LOUIS, ÉVÊQUE DE TOULOUSE ET CONFESSEUR. — 13e siècle.

Louis, encore plus célèbre par sa sainteté et par ses miracles ue par son illustre naissance, était fils de Charles le Boiteux, roi e Sicile, petit-neveu de saint Louis, roi de France, et neveu, ar sa mère, de sainte Élisabeth de Hongrie. Il naquit en l'an 1274, Brignoles, en Provence. Il n'avait que sept ans qu'il s'accoutu-iait déjà à coucher par terre sur un simple tapis, et qu'il se re-vait la nuit pour prier. Quand il était à l'église, il ne pouvait ouffrir qu'on le distinguât du reste des hommes, et qu'on lui onnât les marques dues à son rang.

Dieu éprouva bientôt sa fidélité par le feu des tribulations. A âge de quatorze ans il fut donné en otage, avec deux de ses ères, à Jacques, roi d'Aragon, pour la liberté du roi son père. ouis passa sept ans dans cette prison, où la dureté du roi Al-honse donna beaucoup d'exercice à sa vertu. Ses maux ne l'abat-rent point : il offrait à Dieu ses souffrances, et il s'en formait n trésor qui devait l'enrichir pour l'éternité. Quelques personnes ui ayant fait connaître qu'elles étaient surprises de lui voir toujours n esprit égal dans la triste situation où il était, il leur répondit : 'adversité est une voie bien plus sûre pour le salut que les prospé-ités de cette vie : celles-ci nous font perdre la crainte et le sou-enir de Dieu, au lieu que l'autre nous retient sous sa main toute-uissante. Ceux qui le gardaient lui proposant, dans sa prison, es plaisirs défendus par la loi de Dieu : Ne vous suffit-il pas, ur dit-il, que mon corps soit prisonnier ; voulez-vous encore ue mon âme devienne captive ?

L'an 1296, Boniface VIII donna à ce jeune prince l'évêché de 'oulouse, et lui commanda de l'accepter. Louis ne voulut point béir, qu'il n'eût accompli le vœu qu'il avait fait d'embrasser la ègle de saint François. Il renonça alors, en faveur de son frère

Robert, au royaume de Naples, dont il [illegible] présomptif. Le jour de sa profession, il fut sacré par le pape même. Pour ne pas choquer le roi son père, Boniface lui ordonna de cacher l'habit de saint François sous un habit ordinaire d'ecclésiastique; mais le jour de Sainte-Agathe, 5 février 1297, Louis reprit publiquement l'habit régulier en présence de deux cardinaux, marchant ainsi dans Rome avec la ceinture de corde et les pieds nus, depuis le Capitole jusqu'à Saint-Pierre, où il prêcha. Ensuite il se mit en chemin pour aller prendre possession de son église. A Sienne, il logea chez les Frères-Mineurs, et voulut être traité comme les autres, sans aucune distinction, jusqu'à laver la vaisselle avec eux après le dîner. A Florence, il refusa de coucher dans une chambre qu'on avait meublée pour le recevoir. Il fut reçu à Toulouse avec une joie et une vénération extrêmes. Lorsqu'il y fut établi, il chargea un secrétaire, en qui il avait confiance, de s'informer des revenus de cette église, et de ce qui suffisait pour l'entretien raisonnable de sa maison, qu'il fixa à une somme médiocre, voulant que tout le reste fût employé pour la subsistance des pauvres. Tous les jours il en nourrissait vingt-cinq dans sa maison, et les servait lui-même. Il s'acquittait avec un saint zèle de toutes les fonctions épiscopales : avant de pourvoir quelque clerc de bénéfice, il avait soin de l'examiner exactement sur les mœurs et sur la doctrine. Pour avancer lui-même dans la perfection, il chargea un Frère-Mineur, qui l'accompagnait toujours, de l'avertir de ses fautes. Ce frère ayant un jour usé de cette permission en présence de plusieurs personnes qui en paraissaient mécontentes : C'est pour mon bien qu'il l'a fait, dit le saint évêque; et je l'ai voulu ainsi. Comme l'amitié ne doit rien taire, on doit prendre en bonne part tout ce qui en vient; fermer l'oreille à la vérité, c'est se perdre.

La connaissance que Dieu lui avait donnée de l'étendue des devoirs de l'épiscopat, le porta à faire tous ses efforts pour obtenir la permission de le quitter, et de se retirer dans un des couvents des Frères-Mineurs. Comme bien des gens désapprouvaient cette résolution, il dit à ceux qui lui en parlaient : Que m'importe que l'on me traite d'insensé, pourvu que je sois déchargé de ce fardeau? Il vaut bien mieux quitter ce poids que de m'en laisser accabler. Dieu accomplit enfin son désir en le retirant du monde. Ce saint prélat, étant allé en Provence pour des affaires pressées, tomba malade à Brignoles; il disait à ceux qui étaient autour

de lui : Je meurs enfin ; et, après une dangereuse navigation, je vois le port tant désiré, ce port où je jouirai de la vue de Dieu, que tant d'occupations diverses m'avaient ravie ; ce port où je serai délivré du poids accablant de l'épiscopat. Il mourut le 19 août 1297, étant âgé de vingt-trois ans et demi.

---

20 *août*. — S. MESME, SOLITAIRE. — 5e siècle.

Saint Maxime, vulgairement appelé *Saint Mesme*, fut élevé dans le monastère que gouvernait saint Martin de Tours. Il était encore jeune, lorsqu'il perdit son bienheureux maître. Ayant été élevé au sacerdoce, il se montra plus fervent que jamais. Le désir de vivre inconnu aux hommes lui fit quitter son pays. Il se retira dans le monastère de l'Ile-Barbe, près de Lyon, et il y fut depuis élu abbé. Mais il forma bientôt le projet de renoncer à cette dignité, pour retourner dans sa patrie. Saint Eucher, alors évêque de Lyon, essaya inutilement de le retenir ; il partit pour la Touraine. Il pensa périr en passant la Saône, et sa conservation fut regardée comme un miracle. De retour dans sa patrie, il reprit son premier genre de vie. Mais dans la suite il fut obligé de prendre la conduite d'un monastère qu'il avait fondé dans la petite ville de Chinon. Il y mourut au cinquième siècle, dans un âge fort avancé. Sa sainteté fut attestée par des miracles avant et après sa mort. On garde une partie de ses reliques à Bar-le-Duc en Lorraine, où il est connu, par le peuple, sous le nom de saint Maxe.

---

20 *août*. — S. BERNARD, ABBÉ DE CLAIRVAUX, CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE. — 12e siècle.

Bernard, le prodige du douzième siècle, premier abbé de Clairvaux, illustre par la sainteté de sa vie, par sa doctrine et par ses miracles, et l'un des plus grands ornements de l'Église de France, naquit en Bourgogne, au château de Fontaines, dont son père était seigneur. Il n'avait guère que dix-neuf ans quand il perdit sa mère. Bernard commença dès lors à être maître de ses actions : son père, qui était presque toujours à l'armée, ou qui était continuellement occupé d'affaires pendant les courts séjours qu'il faisait chez lui, ne pouvait veiller sur sa conduite. Comme Bernard

avait toutes les grâces extéri[illegible] du co[illegible] grand talent pour la parole, on le regar[illegible] com[illegible]e un jeune homme de [illegible] espérance. Tout lui s[illegible] a[illegible] rée dans le monde, et, quelque chemin qu'il suivit, il n'y avait aucun avantage qu'il ne semblât pouvoir se promettre. Il était entouré d'amis dangereux, mais l'Esprit-Saint le couvrait de l'ombre de ses ailes, et le défendait de l'air empoisonné qu'on voulait lui faire respirer.

La nouvelle réforme de Cîteaux lui parut très-propre pour se consacrer à Dieu, et il résolut de l'embrasser. Ses frères et ses amis, s'étant aperçus de son dessein, firent tous leurs efforts pour l'attacher au monde; mais il leur parla avec tant de force du peu de solidité des biens d'ici-bas et de la grandeur des biens du ciel, qu'il vint à bout de les gagner eux-mêmes les uns après les autres à Jésus-Christ. Le jour étant venu d'accomplir leur vœu, les frères sortirent ensemble de la maison de leur père, qui avait eu beaucoup de peine à leur donner son consentement, et dont ils étaient venus recevoir la bénédiction; et l'aîné, ayant rencontré le plus jeune, lui dit : Mon frère, c'est vous seul que regarde tout notre héritage Celui-ci répondit : Oui, le ciel pour vous, et la terre pour moi : le partage n'est pas égal. Il demeura pour lors avec son père; mais il suivit ses frères peu de temps après.

Bernard n'avait encore que vingt-quatre ans et un an de profession, lorsque l'abbé Étienne l'envoya à Clairvaux pour en être abbé. Les autres religieux furent étonnés de ce choix, ses frères surtout, qui craignaient qu'il ne pût soutenir cette charge à cause de sa jeunesse et de la faiblesse de sa santé. La maison de Clairvaux était extrêmement pauvre; les moines étaient souvent réduits à un pain mêlé d'orge et de millet. Bernard, peu touché, par rapport à lui, de ces incommodités, exhorta ses religieux à les supporter en esprit de pénitence, et à s'occuper des biens du ciel qui les dédommageraient abondamment de ce qu'ils auraient souffert sur la terre. Ses exhortations firent beaucoup de fruit. On voyait à Clairvaux des hommes qui, après avoir été riches et honorés dans le monde, se glorifiaient dans la pauvreté de Jésus-Christ, souffrant patiemment, et même avec joie, la fatigue du travail, la faim, la soif, le froid; ne comptant pour rien tout ce qui leur manquait, pourvu qu'ils aimassent Dieu par-dessus toutes choses, et qu'ils obtinssent la gloire céleste. Au premier aspect, en descendant la montagne pour entrer à Clairvaux, on voyait

eu habitait cette maison par la simplicité et la pauvreté des nts. Dans cette vallée remplie d'hommes dont chacun était : au travail, on trouvait au milieu du jour le silence de la on n'y entendait pas d'autre bruit que celui des outils et anges de Dieu, lorsque ces moines chantaient l'office. Ils . solitaires malgré leur multitude, parce que l'unité d'esprit oi du silence conservaient à chacun la solitude du cœur. à Clairvaux jusqu'à cent religieux obéissant à leur abbé e à un ange envoyé du ciel.

endant Técelin, père de Bernard, qui était demeuré seul a maison, vint trouver ses enfants à Clairvaux, où il em-, comme eux, la vie monastique; il y mourut quelque après dans une heureuse vieillesse. Sa fille Humbeline n'eut ı sort moins heureux. Etant venue voir son frère, elle fut hée de ses entretiens, que, renonçant à tout, elle s'enferma e monastère de Julli, qui avait été fondé depuis peu pour nmes.

ıjours occupé de la présence de Dieu, le saint abbé en était ıefois absorbé, au point qu'il ne voyait dans les villes, ni s routes, rien de ce qui intéressait la curiosité des autres. é son amour pour la retraite, son obéissance et le désir de rer la gloire de Dieu le tiraient fréquemment de la solitude. ainsi qu'il en sortit pour fonder des monastères ou pour les '; pour faire le voyage de Paris pour des affaires impor-; pour assister à l'assemblée du clergé à Étampes, où il fut ; pour suivre en Italie le pape Innocent II, qu'il réconcilia es Génois et quelques autres peuples, etc., etc.

ıt Bernard attaqua tous les novateurs qui parurent de son . Le pape Eugène III lui demanda plusieurs fois les conseils secours dont l'esprit de Dieu le rendait capable : aussi ne t-il pas à l'employer. Informé de l'état où se trouvaient les ens de la Palestine, qui demandaient les plus prompts secours, ıe vint en France, et y tint plusieurs conciles à ce sujet. é de Clairvaux fut chargé de prêcher une croisade. Les les qu'il opéra dans ces circonstances, et l'éclat de sa vertu, rent à ces prédications des succès extraordinaires. Une : nombreuse partit bientôt après; mais elle fut détruite par ıhométans, dans les déserts, sur les frontières de la Cappa-Ce fâcheux événement excita contre saint Bernard un orage t : sa patience et son humilité brillèrent plus que jamais

dans cette triste circonstance. On … ie des Grecs, et plus encore l'indiscipline de l'armée des croisés, avaient été la principale cause de sa défaite.

Pour porter saint Bernard à la perfection, Dieu l'affligea de différentes maladies. Il en fit une si considérable, environ deux ans après son entrée à Clairvaux, qu'on n'en attendait que la mort, ou une vie languissante pire que la mort. Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons, alla le visiter; et, le voyant en cet état, il en fut affligé. Il dit cependant qu'il espérait que le père abbé rétablirait sa santé, s'il voulait suivre ses conseils : c'était de diminuer ses austérités; mais il n'était pas facile d'y faire consentir Bernard. L'évêque, en sentant la difficulté, alla trouver les abbés de l'ordre de Cîteaux assemblés en chapitre, et obtint d'eux la permission de conduire le saint homme pendant un an. L'évêque, étant retourné à Clairvaux, fit mettre le pieux abbé dans un logement séparé, et lui défendit de pratiquer aucune des austérités de l'ordre, et aux religieux de lui parler d'aucune affaire. Dieu bénit ses soins, et Bernard recouvra la santé.

Toute l'Église s'en réjouit comme d'un bien qui lui était cher, et s'en servit pour son utilité propre dans les affaires les plus importantes et les plus difficiles. Il ne s'est presque élevé aucune contestation de son temps, qu'on ne l'ait pris pour arbitre, et qu'on n'ait adhéré à sa décision. Ce fidèle serviteur de Dieu rendit son âme à son Créateur, le 20 août 1153.

---

21 *août*. — SAINT BONOSE ET SAINT MAXIMILIEN, MARTYRS. — 4e siècle.

Bonose et Maximilien étaient deux officiers qui servaient dans le corps des Herculiens : ils étaient chargés de la garde du principal étendard, qui était orné d'une croix, avec les deux premières lettres du nom de Jésus-Christ, en caractères grecs. Julien l'Apostat, qui voulait détruire tout ce qui pouvait donner l'idée du christianisme, commanda que l'on ôtât cette marque pour y mettre celle des idoles. Bonose et Maximilien refusèrent d'obéir, et ils exhortèrent tous leurs compagnons à ne rien faire de contraire à ce qu'ils devaient à Dieu. L'empereur chargea le comte Julien, son oncle maternel, apostat comme lui, de faire exécuter ses ordres, et lui permit d'employer les dernières rigueurs contre les deux saints.

Le comte Julien leur dit : L'empereur vous ordonne d'ôter le signe qui est sur votre étendard, et d'adorer les idoles. Bonose répondit : Nous ne pouvons adorer des dieux qui ont été faits par les hommes. — Obéissez, leur dit le comte, avant d'être exposés à souffrir les tourments. — Nous sommes prêts à souffrir le martyre pour le nom de Jésus-Christ, répliquèrent les deux officiers. Julien fit approcher Bonose, et lui commanda d'adorer les dieux. — Nous avons une loi que nous tenons de nos pères, répondit Bonose, nous y obéissons ; mais nous ne connaissons pas vos dieux ; je ne crains rien de ce que vous pouvez me faire souffrir. Julien, outré de colère, lui fit donner plus de trois cents coups de lanières plombées, sans que le saint, qui avait Dieu même pour soutien, fît autre chose que de sourire, ne daignant pas même lui répondre. Le comte, qui ne pouvait vaincre le courage et la résistance de Bonose, s'adressa à Maximilien, en disant : Répondez-moi, ne voulez-vous pas adorer les dieux que nous adorons, et changer votre étendard ? Maximilien répondit : Faites que ces dieux vous entendent et vous parlent, et après cela nous pourrons les adorer avec vous ; mais, s'ils sont sourds et muets, comment pouvez-vous vous-même vous résoudre à les adorer ? Il n'en est pas de même du Dieu en qui nous mettons notre espérance, et par la vertu duquel nous espérons consommer notre martyre ; vous savez vous-même qu'il nous défend d'adorer les idoles muettes et sourdes. — Qu'on les étende tous deux sur le chevalet, dit le comte Julien, dès qu'un crieur les aura appelés par leur nom. Après cette formalité, il ajouta : On va vous placer sur le chevalet : obéissez, et cessez d'entraîner par votre exemple vos compagnons dans le même crime. Otez de votre étendard les figures qui y sont, et mettez-y l'image des dieux immortels. — Nous ne pouvons, à de telles conditions, obéir à l'empereur, répondirent les deux martyrs, parce que nous avons devant les yeux le Dieu vivant, invisible et immortel, en qui seul nous espérons. Julien dit aux bourreaux : Frappez-les rudement et sans relâche. Mais, comme Dieu rendait ses athlètes insensibles aux coups, le comte ajouta : Si ces tourments ne peuvent encore fléchir votre opiniâtreté, je vous en réserve d'autres qui vous feront obéir. En même temps il fit apporter une chaudière pleine de poix, dans laquelle on les plongea. Comme ils n'en souffrirent point, les juifs et les idolâtres s'écrièrent qu'ils étaient magiciens ; puis on les reconduisit en prison.

Après un second et un troisième interrogatoire, le comte Julien, peu touché des merveilles dont il avait été témoin, condamna Bonose, Maximilien et les autres chrétiens à perdre la tête. Ils marchèrent au lieu du supplice pleins d'une sainte joie, à laquelle toute la ville d'Antioche prenait part; et ils furent accompagnés dans leur triomphe par saint Mélèce et plusieurs autres évêques. Trois jours après, le comte Julien commença à vomir des vers sans discontinuation, et il expira dans ce tourment. Les saints martyrs souffrirent l'an de Jésus-Christ 363.

---

21 *août*. — S. SIDOINE APOLLINAIRE, ÉVÊQUE DE CLERMONT. — 5e siècle.

Sidoine était fils d'Apollinaire, qui avait été préfet du prétoire. C'était la première charge de l'empire romain dans les Gaules. Il naquit à Lyon vers l'an 415, et fut instruit dans les lettres, dans les sciences, par les meilleurs maîtres; en sorte qu'il devint un des hommes les plus célèbres de son temps par l'éloquence et la poésie. Il suivit d'abord la profession des armes, et il épousa Papianille, fille d'Avit, qui, après avoir été quatre fois préfet des Gaules et trois fois général d'armée, fut élevé à l'empire l'an 455. Avit fut contraint de quitter la pourpre, au bout de deux mois, par une de ces révolutions qui renversent en un moment les plus hautes fortunes. Sidoine se trouva enveloppé dans les malheurs qui suivirent cette chute : Majorin le fit mettre en prison; mais touché de ses vertus et de la résignation avec laquelle ce grand homme, qui adorait la main qui le frappait, supportait sa disgrâce, il lui rendit la liberté et ses biens, et lui accorda même le titre de comte.

Lorsque Sévère fut mis sur le trône, Sidoine se retira en Auvergne, où il mena une vie fort retirée. Il partageait son temps entre l'étude et les exercices de la religion. Dès qu'Anthémius fut élu empereur, il appela Sidoine à Rome, et lui donna une des premières places dans l'État. Sidoine ne perdit rien de sa piété dans son élévation : il ne se servait de son autorité que pour procurer la gloire de Dieu et le bonheur des peuples.

Après la mort d'Éparque, évêque de Clermont en 472, le peuple et les évêques du pays, qui ne l'avaient vu partir pour Rome qu'avec un grand regret, le demandèrent pour remplir

siége vacant, Sidoine allégua sans succès qu'il était laïque, et même sa femme vivait encore : il n'acquiesça à son élection par la crainte de résister à la volonté du Ciel. Lui et Pamille se séparèrent d'un consentement mutuel. Dès ce moment, renonça à la poésie, qui avait longtemps fait ses délices, et sur laquelle il avait une forte inclination et beaucoup de facité. Il fut encore plus sévère sur le jeu ; il se l'interdit absolument, comme étant une occasion de perdre au moins quelques moments d'un temps qui n'est jamais trop long pour remplir us les devoirs du ministère épiscopal. Il se défit aussi d'un air joué qu'il avait eu aussi dans le monde, mais qu'il croyait peu nvenable au sérieux et à la modestie qu'on attend d'un mistre des autels. Justement avare de son temps, il employait tout qui lui en restait, après ses fonctions, à étudier l'Écriture inte et la théologie, pour être en état d'instruire son peuple us solidement.

Quoique d'une complexion délicate, il poussa l'austérité fort in : toute sa vie fut une pénitence continuelle. Son amour envers s pauvres, qui avait paru dans tous les temps de sa vie, prit de rands accroissements dès qu'il fut évêque. Il manquait souvent u nécessaire, parce qu'il donnait à tous ceux qui étaient dans le esoin. Dans un temps de famine, il nourrit avec le secours de on beau-frère Ecdice, qui était aussi très-charitable, non-seulement tout son troupeau, mais de plus environ quatre mille hommes que la misère avait attirés dans son diocèse. Quand l'abondance fut revenue, il fournit encore à cette nombreuse troupe l'indigents des voitures pour retourner chez eux. Saint Sidoine mourut au milieu des fatigues que lui donnaient son zèle pour l'Église et son exactitude à remplir tous les devoirs d'un véritable évêque. On croit que sa mort arriva vers l'an 483.

---

21 *août*. — SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMIOT DE CHANTAL, VEUVE, FONDATRICE DE L'ORDRE DE LA VISITATION DE SAINTE-MARIE. — 16e et 17e siècle.

Jeanne de Chantal était fille de Bénigne Frémiot, président au parlement de Bourgogne ; il eut pour épouse Marguerite de Berbisy, l'un et l'autre recommandables par leur noblesse, et surtout par leur fidélité aux devoirs de la religion. De leur mariage

naquirent trois enfants : Marguerite, qui épousa le comte fran; Jeanne, dont nous écrivons la vie; et André, qui m archevêque de Bourges. Jeanne vint au monde, à Dijo 23 janvier 1572. Lorsqu'elle reçut le sacrement de la conf tion, elle ajouta le nom de Françoise à celui de Jeanne qu'(avait donné au baptême.

Son père devint veuf lorsque ses enfants étaient encore e âge; mais il ne négligea rien pour leur éducation, les élevant de grands sentiments de piété et leur faisant apprendre to qui devait un jour leur être nécessaire dans le monde. Jeann celle qui répondit le mieux à ses vues; aussi avait-il pour une tendresse particulière. Elle montra, dès ses plus tendr nées, un zèle ardent pour la religion catholique; elle n'ava core que cinq ans qu'elle eut le courage de reprendre un tique, qui blasphémait contre le sacrement de l'Eucha Quelques années après, elle préserva son innocence, sous l tection de la sainte Vierge, d'un danger auquel l'avait exposé femme intrigante et sans mœurs. Ayant été passer quelque t chez sa sœur, on voulut la marier à un gentilhomme fort r mais ayant appris qu'il était calviniste, elle refusa de l'épo

Lorsqu'elle eut atteint sa vingtième année, son père la r au baron de Chantal, l'aîné de la maison de Rabutin; c'éta officier de vingt-sept ans, servant avec distinction, et que Henri IV honorait de sa faveur. Le mariage fut célébré à D et quelques jours après les nouveaux époux allèrent à Bour dans une de leurs terres, pour y faire leur résidence ordi Notre sainte, en entrant dans la maison de son mari, s'emplo toutes ses forces pour y établir l'ordre et la régularité, à la pla la dissipation et d'une négligence presque générale de la par gens attachés au baron, dont les absences fréquentes av comme autorisé la conduite. Son premier soin fut de veille les domestiques, de leur faire pratiquer les devoirs de la gion, en les obligeant d'assister tous les soirs à la prière comn les jours de dimanches et de fêtes à la messe de paroisse, plus souvent qu'ils le pouvaient, aux instructions chrétie Elle assigna à chacun son emploi et le temps pour le remplir. était chez elle comme prévu, et ses qualités aimables lui chèrent toutes les personnes de sa maison, où l'ordre ne t pas à paraître et à se maintenir par sa vigilance.

Quand son mari était obligé de s'absenter pour aller soit

›it à l'armée, notre sainte se tenait renfermée dans sa mai- faisant et ne recevant que rarement des visites. Elle don- ıt son temps à ses exercices de piété, aux soins que de- ent ses enfants et ses affaires domestiques. Lorsque le le Chantal était de retour, cette vertueuse épouse n'ou- ien pour le prévenir et lui procurer des amusements in- ; elle attirait pour cela les compagnies qui lui étaient les, abrégeait même quelquefois ses exercices pieux pour er à des complaisances qui ne sont pas contraires au ré- e la vertu, quand on sait se contenir dans de justes bornes. on de Chantal, plein d'honneur et de religion, aimait ten- ıt son épouse, qui, de son côté, le payait de retour; ils ıt ainsi leur bonheur réciproque.

Dieu voulut les éprouver pour leur salut commun, et de la baronne de Chantal le plus sensible des sacrifices. ari relevait de maladie; un de ses amis vint le voir au u de Bourbilly et lui proposa, pour le récréer, une partie sse. Le baron y consentit et s'habilla, pour sortir, d'un sur- e couleur de biche. Son ami, qui était un peu éloigné de s'aperçut point qu'il s'était placé derrière des broussailles; é par un faux jour, il le prend pour une bête fauve et dé- sur lui son fusil. Le coup fut mortel; le baron ne vécut ıelques jours et reçut les derniers sacrements avec la plus piété, se soumettant à la volonté divine et consolant son ii s'abandonnait au désespoir; il ne cessait de lui répéter ii pardonnait de tout son cœur, et ordonna que l'acte de don fût inscrit sur les registres de la paroisse. Il expira dans ıs de son épouse, qu'il laissa dans une désolation inexpri-

ıve à vingt-huit ans, cette tendre épouse avait eu six enfants juatre vivaient encore, un fils et trois filles. L'excès de sa ır n'altéra ni sa résignation ni sa constance. Dieu la fortifia e plus cruel des événements; elle s'offrit à lui comme une e, acceptant d'avance toutes les tribulations par où il vou- l'éprouver, et fit en même temps vœu de chasteté perpé- Pour se conformer aux règles que saint Paul et les Pères ont s pour la sanctification des veuves, elle s'adonna à la pratique aison la plus fréquente, augmenta ses aumônes, se défit en des pauvres, et pour l'ornement des saints autels, de ce avait d'habits précieux, et s'obligea par un vœu de n'en

plus porter que de laine. Elle renvoya le plus grand nombre d ses domestiques, après les avoir libéralement récompensés ; se jeûnes devinrent alors fréquents et rigoureux.

Retirée du monde, elle partageait son temps entre la prière le travail et l'instruction de ses enfants. Dieu la préparait, pa les lumières de sa grâce, à l'accomplissement de ses desseins; en sorte qu'elle ne voyait plus, dans les peines et les souffrance de cette vie, que l'aliment de l'amour divin sur la terre, et le gag du bonheur éternel dans le ciel. Son deuil fini, elle se rendi auprès de son père à Dijon; elle y continua le même genre d vie; et, l'année suivante, elle fut obligée de se rendre avec se enfants auprès du vieux baron de Chantal, son beau-père, à Mon tholon, dans le diocèse d'Autun. Notre sainte eut beaucoup à souffrir de la mauvaise humeur du baron de Chantal, ainsi qu de celle d'une gouvernante qui avait pris un tel ascendant sur c vieillard, que toute la maison était à ses ordres. La jeune baronn supporta tout avec une patience héroïque, jusqu'à se conforme à tout ce qui pouvait être agréable à son beau-père et à sa gou vernante. Elle continua son assiduité aux exercices de la vie in térieure et aux devoirs que la religion prescrit.

Ayant appris que saint François de Sales devait prêcher, à Di jon, le carême de l'année 1601, elle résolut d'aller entendre c grand serviteur de Dieu; elle allégua pour raison de ce voyag une visite qu'elle croyait devoir au président Frémiot, son père et partit pour s'y rendre. La première fois qu'elle vit le sain évêque de Genève, elle en fut si édifiée, qu'il lui semblait que c'é tait le directeur de sa conscience qu'elle cherchait, et ne cessai de demander à Dieu depuis longtemps. Elle l'entretint plusieur fois chez son père, où il venait souvent, et mit en lui une entièr confiance. Mais, se trouvant gênée par un vœu indiscret de ne con sulter jamais sur sa conscience que son confesseur ordinaire, ell découvrit à saint François de Sales la cause de ses perplexités. I lui déclara qu'elle pouvait être dispensée de ce vœu et qu'elle étai libre de donner sa confiance pour la conduite de son âme au mi nistre du Seigneur à qui elle croirait, selon Dieu, devoir s'adres ser pour la conduire dans ses voies.

Elle pria instamment saint François de Sales de la confes ser, et lui fit une confession générale de toute sa vie. Il lui donn tous les conseils de perfection et toutes les règles intérieures e extérieures de conduite, pour l'unir à Dieu et l'élever à cett

; sainteté à laquelle elle était appelée. La baronne de Chantal, à la grâce, se conforma à tout; et le départ du saint évêque le carême ne changea rien à sa ferveur dans l'oraison, et ercice de l'humilité, de la charité et de la pénitence qu'elle quait par de fréquentes austérités. Elle allait de temps en à Annecy trouver le saint évêque, et ses entretiens avec lui, détachant toujours plus du monde, la portaient au désir de is vivre que pour Dieu; et, pour s'y consacrer extérieure-elle-même, elle grava avec un fer chaud sur son cœur le adorable de Jésus.

ssée plus que jamais de tout quitter pour briser d'un seul tous les liens qui l'attachaient encore à la terre, elle fit con- à saint François de Sales l'attrait qui la portait à renon- tout pour Dieu. Le saint lui demanda du temps pour con- la volonté divine. Enfin, il lui proposa d'entrer dans di- rdres de religieuses. La baronne de Chantal lui répondit que ; à lui à décider ce choix, auquel elle s'en tiendrait comme oix de Dieu même, dont elle ne se proposait que la plus e gloire. Le saint évêque se décida alors à lui faire connaître essein d'établir une nouvelle congrégation religieuse, sous n de la Visitation de Sainte-Marie, dont il lui expliqua le le l'institut et les obligations particulières. La pieuse veuve laudit avec joie, mais l'exécution lui en parut difficile dans constances où elle se trouvait, ayant un père et un beau- fort âgés qui avaient droit à ses soins, des enfants encore à élever et des biens de famille à administrer.

nt François de Sales, à qui elle fit part de toutes les diffi- qui pouvaient l'arrêter dans son désir pour embrasser le l institut, répondit à tout et calma si bien ses inquiétudes et de ses parents, qu'ils consentirent à sa retraite, après avoir beaucoup de larmes. Leur douleur augmenta la sienne, et sibilité de son cœur lui fit éprouver de rudes combats. ; de quitter le monde, elle maria l'aînée de ses filles au ba- e Thorens, neveu du saint évêque de Genève, et emmena elle ses deux autres filles. Le jeune baron de Chantal, son gé de quinze ans, resta chez le président Frémiot, son -père, qui se chargea d'achever son éducation.

rès avoir mis ordre aux affaires de sa famille, la pieuse veuve ra tout pour son départ; mais, avant de partir, elle alla de- er à son beau-père et à son oncle, l'archevêque de Bourges,

leur bénédiction, qui l'un et l'autre la baignèrent de leurs larmes et lui témoignèrent le plus tendre attachement. Elle partit ensuite pour Autun et Dijon, où elle remit son fils au président Frémiot, pour lui servir de père. Ce vertueux magistrat, en voyant sa fille à ses pieds, s'écria : « O mon Dieu ! il ne m'est pas permis de « m'opposer à vos desseins, quoiqu'il doive m'en coûter la vie. « Je vous offre, Seigneur, cette chère enfant ; daignez la recevoir et être ma consolation. » Pendant cette scène si touchante, le jeune baron de Chantal, suffoqué par ses sanglots, court vers sa mère, se jette à son cou et emploie les expressions les plus tendres pour l'empêcher de partir ; ne pouvant la retenir, il se couche sur le seuil de la porte par où elle devait sortir. Sa sainte mère, frappée d'un tel spectacle, s'arrête et fixe sur son fils ses yeux fondant en larmes ; mais, bientôt soutenue par la grâce, elle passe sur le corps de son fils et franchit ainsi cette terrible barrière pour aller consommer son sacrifice. Elle part pour la ville d'Annecy, où elle arriva avec sa fille et son gendre le baron de Thorens.

Le dimanche de la très-sainte Trinité de l'année 1610, elle commença l'établissement du nouvel ordre de la Visitation. La première maison lui fut donnée à Annecy par saint François de Sales ; elle y prit l'habit, avec deux femmes pieuses qui s'étaient attachées à elle pour suivre la même vocation. Dix autres femmes, d'une grande vertu, augmentèrent en peu de temps la communauté naissante. Le cardinal de Marquemont, archevêque de Lyon, ayant connu le nouvel institut, conseilla à saint François de Sales de faire ériger sa congrégation en ordre religieux, pour lui donner plus de stabilité.

Le saint fondateur s'y décida, et la baronne de Chantal, quand le temps fut venu, prononça, avec ses compagnes, les vœux solennels de profession religieuse. Le saint évêque leur donna une règle qui, sans de grandes austérités extérieures, devait être, par sa pratique exacte, l'exercice le plus continuel et le plus parfait de la pénitence de l'esprit et du cœur. Cette pénitence, la plus essentielle, qui seule nous fait mourir à nous-mêmes pour ne vivre qu'en Dieu et pour Dieu, devait être le caractère de la perfection du nouvel ordre, où le saint fondateur se proposait de n'admettre que les tempéraments les plus faibles et même les personnes déjà avancées en âge.

Que le renoncement intérieur à tout ce qui peut flatter l'or-

gueil et les sens, leur disait saint François de Sales, dans ses entretiens d'explications sur la règle, soit continuel et étudié en Jésus-Christ l'adorable modèle. Il nous a dit à tous : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.* « Que l'humilité, continue saint François, soit « pour vous la source des vertus, qu'elle soit sans bornes, qu'elle « paraisse en toutes vos actions, et bientôt avec elle la charité et la « douceur envers le prochain vous deviendront comme naturelles à « force de les pratiquer. Car il faut mourir en esprit pour que Dieu « vive en nous ; sans ce moyen unique, il est impossible que nous « parvenions en cette vie à nous unir à lui. Ne désirez rien, ne re« fusez rien ; soyez soumises à l'obéissance et régulières dans l'or« dre de vos exercices intérieurs et extérieurs ; aimez le si« lence et la prière, et, dans le souvenir habituel de la présence « de Dieu, recevez également tout ce qui arrivera par l'ordre de « son adorable et très-aimable Providence. » C'était d'après ses maximes d'une si haute perfection, et dans l'habitude d'une mortification continuelle de l'âme et des sens, que sainte Chantal réglait sa conduite et celle de ses sœurs, comme institutrice et première supérieure de l'ordre ; veillant à tout pour les encourager, les soutenir, et quand il le fallait, reprenant avec douceur et fermeté ; punissant même, par des actes d'humiliation ou de petites privations sensibles, les fautes qui le méritaient.

Quelque temps après sa profession, elle voulut s'engager par un vœu à faire toujours ce qu'elle jugerait être le plus parfait. Saint François de Sales, qu'elle consulta, le lui permit, parce qu'il connaissait sa ferveur et sa générosité pour accomplir avec fidélité l'engagement qu'elle contractait, à l'exemple de plusieurs autres saints d'une vertu héroïque. Dieu l'éprouva dans ces premières années par des maladies fréquentes et douloureuses dont les médecins ne connaissaient pas les causes naturelles ; elle souffrait avec joie et avec la paix que donne l'amour divin, et parlait ainsi au saint évêque dans une de ses lettres : « Le monde entier mourrait « d'amour pour un Dieu si aimable, s'il connaissait la douceur « que goûte une âme à l'aimer. » Après la mort de son père, elle fut obligée de faire un voyage à Dijon, pour arranger les affaires de son fils, qu'elle maria quelque temps après à Marie de Coulanges, qui réunissait à une grande vertu la noblesse, les richesses et les autres avantages du caractère et de la beauté.

Revenue dans sa chère communauté, elle ne tarda pas à se

trouver forcée de partir d'Annecy pour aller fonder des maisons de son ordre en différentes villes de France, spécialement à Paris où elle eut à soutenir une sorte de persécution assez violente, dont elle triompha par sa patience, sa prudence et sa vive confiance en Dieu. Elle gouverna la maison qu'elle avait fondée à Paris, depuis l'an 1619 jusqu'en 1622. Dieu lui enleva à cette époque son bienheureux père, le saint évêque de Genève. Cette perte, sans doute la plus sensible pour elle, la trouva dans le sentiment d'adoration et de soumission la plus entière à la volonté divine, qui rendit sa constance encore plus admirable. Elle fit rendre tous les honneurs au corps de saint François de Sales, qui fut enterré dans l'église de la Visitation d'Annecy. Cette perte fut suivie d'une autre. En 1627, le baron de Chantal, son fils, fut tué en combattant contre les Huguenots dans l'île de Rhé, dans la trente-et-unième année de son âge; il s'était préparé à la bataille par la réception des sacrements. Il laissait après lui une fille qui n'avait pas encore un an (1). Notre sainte, à cette nouvelle, montra un courage si héroïque, qu'il étonna les âmes les plus fortes. « Seigneur, disait-elle, détruisez, coupez, brûlez tout ce « qui s'oppose à votre sainte volonté. » La même résignation la soutint en 1631, en apprenant la mort de la baronne de Chantal, sa belle-fille, et celle du comte de Toulonjon, son gendre, gouverneur de Pignerol.

Toutes ces épreuves, ainsi que celles des désolations intérieures qui furent fréquentes dans l'intérieur de notre sainte, achevèrent d'immoler en elle toute la nature au bon plaisir divin. De là ses leçons à ses sœurs sur la nécessité de renoncer à tous les objets créés. « Notre Seigneur, leur disait-elle, a attaché le prix de son « amour et de la gloire éternelle à la victoire que nous remporte- « rons sur nous-mêmes; et votre intention, en entrant à la Visi- « tation, a dû être de vous désunir de vous en entier, pour vous « unir totalement à Dieu. » La mère de Chantal ajoutait souvent, à ses instructions sur la vie de sacrifice, des exhortations lumineuses et touchantes sur la pratique essentielle et la meilleure manière de faire l'oraison : « Suivez, leur disait-elle, la direction

(1) Elle épousa depuis Henri, marquis de Sévigné. Elle s'est rendue célèbre par ses lettres, où l'on admire la délicatesse du goût, la solidité du jugement, un style naturel, facile, plein d'esprit et de dignité. On distingue surtout celles qu'elle écrivit à la comtesse de Grignan, sa fille. On a dit qu'elle était le modèle et le désespoir de ceux qui suivent la même carrière.

« du Saint-Esprit en vous; livrez-vous aux sentiments qu'il vous ins-« pire dans cet exercice, ne voulant et ne désirant que ce que Dieu « veut. Sans vous troubler pour vos distractions et les sécheresses « qui vous déplaisent et doivent toujours humilier, mais sans dé-« couragement, priez le Seigneur, dans cet état pénible, d'être « votre soutien et de vous donner la ferveur du désir de l'aimer, « de le prier et de le glorifier. »

La peste s'étant déclarée à Annecy, le duc et la duchesse de Savoie voulurent engager notre sainte à quitter cette ville pour mettre sa vie en sûreté; mais rien ne put lui faire abandonner sa chère communauté, qui fut préservée de la contagion. La sainte, dans cette calamité publique, rendit mille bons soins à ses concitoyens par ses conseils, ses aumônes, ses services et ses prières. Elle fut appelée par la duchesse de Savoie, en 1638, à Turin, pour y établir une maison de son ordre. Anne d'Autriche l'invita aussi à revenir à Paris, où elle fut reçue avec de grands honneurs; elle visita plusieurs de ses monastères en retournant à Annecy. A peine arrivée à Moulins en Bourbonnais, elle y tomba malade d'une fluxion de poitrine; l'inflammation se déclara si dangereusement, qu'on lui administra les derniers sacrements dans son monastère. Toute sa foi et sa piété parurent avec éclat dans ces derniers instants : elle donna les plus touchantes instructions à ses filles spirituelles, jusqu'au moment où elle s'endormit dans le Seigneur, le 13 de décembre de l'an 1641. Son cœur fut laissé à la communauté de la Visitation de Moulins, et son corps conduit honorablement au monastère d'Annecy. Elle fut béatifiée par Benoît XIV, en 1751, après plusieurs miracles opérés par son intercession. Clément XIII la canonisa en 1767 et fixa sa fête au 21 d'août.

---

22 *août*. — SAINT SYMPHORIEN, MARTYR. — 2e siècle.

Saint Symphorien est regardé comme un des plus illustres martyrs que la France ait donnés à l'Eglise. Il était fils d'un homme de qualité de la ville d'Autun, nommé Fauste, qui le fit baptiser. dit-on, par Bénigne et Andoche, apôtres du pays. Fauste, ayant eu le bonheur de les recevoir chez lui, profita de leurs lumières et de leurs instructions pour l'éducation de son fils. Ces précieuses semences produisirent bientôt des fruits qui rendirent Symphorien

l'objet de l'estime et de l'a[illegible] n [illegible] de bien. Il joignit à beaucoup de [illegible] sagesse véritablement chrétienne; et, se tenant [illegible] es [illegible] dans les voies étroites de l'Évangile, il évita tous les e[illegible]ils contre lesquels vont se heurter ceux qui se laissent aller aux charmes et aux vanités du siècle.

La ville d'Autun était alors une des premières des Gaules, mais en même temps une des plus attachées à l'idolâtrie. On y adorait principalement Cybèle, Apollon et Diane. Il y avait dans l'année un jour où le peuple s'assemblait pour célébrer une fête particulière en l'honneur de Cybèle. On por[t]ait sa statue dans un chariot richement orné. Symphorien, la vo[y]ant un jour passer, ne put s'empêcher d'en parler avec mépris. On le pressa d'adorer la déesse; et, sur le refus qu'il en fit, [o]n l'arrêta comme séditieux, et on le présenta à Héracle, gouverneur du pays, alors occupé à faire la recherche des chrétiens. Hér[ac]le, monté sur son tribunal, demande à Symphorien son nom et sa condition. Je suis chrétien, répondit le saint, et je m'appelle Symphorien. — Vous êtes chrétien, répliqua le juge : comment avez-vous pu nous échapper? car il ne se trouve plus guère ici de ces sortes de gens. Dites-moi, pourquoi avez-vous refusé d'adorer Cybèle, la mère des dieux? — Je vous l'ai déjà dit, repartit Symphorien; c'est que je suis chrétien. J'adore le vrai Dieu qui est dans le ciel; mais je n'adore point les images des démons : je suis prêt à les briser, si vous m'en donnez la permission. — Cet homme-ci, reprit Héracle, ne se contente pas d'être sacrilége, il joint la révolte à l'impiété. Est-il citoyen de cette ville? Les officiers qui étaient présents à l'interrogatoire l'en ayant assuré, en ajoutant qu'il était de très-bonne famille, le juge répliqua : C'est apparemment votre naissance qui vous rend désobéissant; mais connaissez-vous les ordonnances des empereurs? Qu'on les lui lise! Le greffier lut : L'empereur Marc-Aurèle à tous les gouverneurs, juges et magistrats de notre empire; nous apprenons que certaines gens qui se disent chrétiens contreviennent aux lois de l'Etat; faites-les arrêter, et s'ils refusent de sacrifier aux dieux, employez les tourments pour les y obliger; en sorte néanmoins que la justice retienne la sévérité dans de justes bornes, et qu'en retranchant le crime, on ne punisse pas trop sévèrement les criminels.

Qu'avez-vous à répondre à cette loi? dit Héracle. Pouvons-nous renverser les édits des princes. Si vous n'obéissez pas, vous serez puni de mort. Symphorien répondit : L'image que vous voulez

ore est une inv on du démon, qui s'en sert pour en-
es autres avec lui dans la perdition. Tout chrétien qui s'en-
ns la voie qui conduit au crime, tombera infailliblement
précipice. Le Dieu que j'adore est libéral quand il récom-
mais aussi il est terrible quand il punit; je n'arriverai au
la bienheureuse éternité qu'en persévérant dans la con-
de son saint nom. Sur cett réponse, le juge le fit battre
s, et l'envoya en prison.
jours après, Héracle le r. D le
t, il lui dit que, s'il voulait ado es
ocurerait des honneurs et d
Je ne connais d'autres bie sont o
de Jésus-Christ : les ricn d
ibles. Pour vous, vos pl et vos jo
e eau glacée, qui se dissout au prem rayon
est le seul qui puisse donner aux
L'antiquité la plus reculée n'a p vu le c
sa gloire, et les derniers n'en verr t pas la fin. — e
ence est à bout, s'écria le juge : offrez de l'encens à Cy-
non je vous condamnerai à perdre la tête, après vous
it déchirer le corps à force de tourments. — Mon corps
otre pouvoir, répondit Symphorien. Il se moqua ensuite
erstitions du paganisme avec autant de force que de soli-
squ'à ce que le juge en fureur prononçât contre lui une
e de mort. Comme on le conduisait hors de la ville pour
cuté, sa mère, qui était sur les remparts, l'encourageait en
Mon fils, pensez au Dieu vivant, et armez votre cou-
le craignez pas une mort qui mène certainement à la vie
. Élevez votre cœur, mon fils, et considérez Celui qui
ns le ciel. On ne vous ôte point aujourd'hui la vie; mais
nge en une meilleure. Symphorien, animé par les discours
ère, consomma son sacrifice avec joie, vers l'an de Jésus-
179.

---

oût. — SAINT HIPPOLYTE, ÉVÊQUE, DOCTEUR ET MARTYR. — 3e siècle.

lustre docteur florissait au commencement du troisième
saint Jérôme dit qu'il n'avait pu savoir de quelle ville il

était évêque; mais Gélase, dans son livre des Deux natures de Jésus-Christ, l'appelle métropolitain de l'Arabie. Il fut, au rapport de Photius, disciple de saint Irénée, ainsi que de saint Clément d'Alexandrie, et maître d'Origène. Nous apprenons d'Eusèbe et de saint Jérôme qu'il écrivit des commentaires sur plusieurs parties de l'Écriture, et que ce fut son exemple qui excita depuis Origène à faire la même chose. On avait un recueil de ses homélies du temps de Théodoret, qui en cite plusieurs : on voit aussi une lettre de lui à l'impératrice Sévéra, femme de Philippe, dans laquelle il traitait du mystère de l'Incarnation et de la résurrection des morts. Il composa une chronique qui finissait à l'an 222, mais que l'on n'a pu encore découvrir dans aucun des manuscrits grecs que l'on connaît. Son Cycle pascal, qui fixe le temps où l'on doit célébrer la fête de Pâques, pour l'espace de seize ans, en commençant à la première année d'Alexandre Sévère, est le plus ancien ouvrage que nous ayons en ce genre. On regrette la perte de plusieurs de ses ouvrages, et entre autres de celui où il avait réfuté tente-deux des hérésies, d'après saint Irénée.

Comme on fouillait en 1551 près de l'église de Saint-Laurent hors des murs de Rome, sur le chemin de Tivoli, on trouva dans les ruines d'une ancienne église de saint Hippolyte (autre que celui dont nous écrivons la vie) une statue de marbre qui représentait notre saint, assis dans une chaire aux deux côtés de laquelle étaient gravés en caractères grecs deux cycles, chacun de huit ans. On trouva aussi une table des titres des ouvrages qui sont constamment attribués à saint Hippolyte. Cette statue est présentement dans la bibliothèque du Vatican.

Saint Jérôme, Eusèbe et d'autres anciens auteurs le qualifient d'évêque et de martyr, le faisant fleurir sous le règne d'Alexandre Sévère; mais saint Grégoire de Tours dit qu'il reçut la couronne du martyre durant la persécution de Dèce, en l'an 251.

---

22 *août*. — SAINT TIMOTHÉE, MARTYR. — 4e siècle.

Timothée, d'Antioche, vint à Rome sous le pontificat de Melchiade. Après y avoir prêché la foi de Jésus-Christ, pendant une année, il fut jeté dans les fers par Tarquin, préfet de la ville. Lorsqu'il eut longtemps enduré la peine de la prison, on le conduisit auprès des idoles pour qu'il leur sacrifiât. Mais ayant marqué avec une liberté héroïque toute son horreur pour cette impiété,

fut accablé des traitements les plus cruels, et on le jeta dans la
ux après que son corps eut été déchiré par les bourreaux. Il
ffrit ces supplices et d'autres encore avec une extrême cons-
ce, et ensuite on le décapita. Son corps fut enseveli sur la voie
stie, auprès du tombeau du bienheureux apôtre Paul.

---

23 *août*. — SAINT PHILIPPE BENIZI, CONFESSEUR. — 13ᵉ siècle.

Philippe, né à Florence, de la famille noble des Benizi, donna
le berceau une marque de sa future sainteté : car, à peine
it-il entré dans son cinquième mois, que sa langue se délia mi-
uleusement pour émettre des sons, et qu'il exhorta sa mère
faire l'aumône aux Servites de la Mère de Dieu. Tandis que
s son adolescence il unissait à Paris l'étude des lettres avec l'ar-
r de la piété, il enflamma beaucoup de ses compagnons du
ir de la patrie céleste. De retour dans sa patrie, il fut appelé
r une vision extraordinaire dont le favorisa la bienheureuse
erge Marie, à entrer dans l'ordre de ses serviteurs ou Servites,
emment institué. Il se retira dans une grotte du mont Sénare,
il mena une vie austère par suite de sa continuelle mortifica-
n, mais qu'adoucissait pour lui la méditation des souffrances de
tre-Seigneur Jésus-Christ. Ensuite il alla dans presque toute
urope, et dans une grande partie de l'Asie pour y prêcher l'É-
ngile. Il y institua de nombreuses confréries des Sept Douleurs
la Mère de Dieu, et propagea son ordre par l'exemple admi-
ble de ses vertus. Enflammé du désir le plus ardent de répan-
e la charité et la foi catholique, il fut nommé, malgré sa résis-
nce, général de son ordre. Alors il envoya de ses frères en
ythie pour y prêcher l'Évangile, et lui-même en parcourant plu-
urs villes d'Italie, y apaisa les discordes civiles, et ramena beau-
up de populations à l'obéissance au souverain pontife. Ne né-
geant rien pour le salut d'autrui, il retira de la fange des vices
hommes les plus dépravés, et les amena à la pénitence et à
mour de Jésus-Christ. Il s'était adonné au plus haut degré à
raison, et fut aperçu souvent ravi en extase. Il conserva telle-
nt sa virginité, qu'il la maintint sans tache jusqu'à son dernier
upir, en s'imposant les mortifications les plus rigoureuses. Une
arité extraordinaire envers les pauvres brilla continuellement

en lui, mais surtout lorsque dans un bourg du territoire de Sienne il donna à un lépreux qui lui demandait l'aumône le vêtement que lui-même portait; et aussitôt que le mendiant s'en fut couvert, il fut guéri de la lèpre. Comme le bruit de ce miracle s'était répandu de tous côtés, quelques-uns des cardinaux qui s'étaient réunis à Viterbe pour choisir un successeur à Clément IV, qui venait de mourir, pensèrent à Philippe, dont ils connaissaient la prudence toute céleste. Ce qu'ayant découvert, l'homme de Dieu, pour ne point risquer d'être contraint à subir le fardeau du gouvernement pastoral, se tint caché sur les montagnes, jusqu'à ce que Grégoire X fût proclamé pape. Ce fut là qu'il obtint par ses prières, pour les bains qui portent encore aujourd'hui le nom de Saint-Philippe, la vertu de guérir les maladies. Enfin, en 1285, il mourut à Todi de la manière la plus sainte, en embrassant le Crucifix, qu'il appelait son livre. Auprès de son tombeau, des aveugles recouvrèrent la vue, des boiteux l'usage des jambes, et même des morts revinrent à la vie. C'est à cause de ces miracles et de beaucoup d'autres que le pape Clément X mit Philippe au nombre des saints.

---

24 *août*. — S. BARTHÉLEMY, APÔTRE. — Ier siècle.

Barthélemy est un nom patronymique, qui veut dire fils de Tholomée. C'est le nom du saint apôtre que l'Église honore en ce jour. Plusieurs savants, anciens et modernes, pensent qu'il était le même que Nathanaël, de Cana en Galilée, dont Jésus-Christ loua l'innocence et la simplicité lorsqu'il fut présenté par saint Philippe. Il est nommé avec les apôtres qui, avant et après la résurrection du Sauveur, furent témoins de sa mission sur la terre et de ses miracles. Il était dans le cénacle lorsque le Saint-Esprit s'y communiqua avec la plénitude de ses dons, et la tradition, constatée par les auteurs des premiers temps du christianisme, apprend qu'il porta l'Évangile dans les contrées les plus barbares de l'Orient et jusqu'aux extrémités des Indes.

Saint Pantène, ayant été dans ces contrées au commencement du troisième siècle, y trouva des traces de la religion chrétienne, et en rapporta une copie de l'Évangile en hébreu selon saint Matthieu, qu'on lui assura avoir été apportée dans ce pays par saint Barthélemy, quand il y avait planté la foi. Le saint apôtre fit

aussi des courses évangéliques au nord-ouest de l'Asie et rencontra saint Philippe Hiéraple, en Phrygie : de là il se rendit dans la Lycaonie, où saint Chrysostome assure qu'il instruisit les peuples de la loi de l'Évangile. On croit que ce fut dans la Grande-Arménie que saint Barthélemy reçut la couronne du martyre, ayant été condamné par le gouverneur d'Albanopolis à être écorché vif et ensuite crucifié. La réunion de ce cruel et double supplice était en usage chez les Perses et les Arméniens. Ses précieuses reliques sont à Rome depuis 983.

---

24 *août.* — SAINT OUEN, ARCHEVÊQUE DE ROUEN. — 7e siècle.

Ouen naquit l'an 609 aux environs de Soissons. Son père se nommait Authaire, et sa mère Aigre, tous deux illustres par leur naissance, mais plus estimables encore par leur piété. Authaire plaça de bonne heure son fils à la cour du roi Clotaire, où il se fit beaucoup aimer du prince et même des courtisans.

Dagobert Ier, étant monté sur le trône, ne voulut point laisser sortir de sa cour un homme qui pouvait lui être si utile, et il le fit chancelier et lui confia ainsi les affaires les plus importantes du royaume. Il reste encore des actes originaux souscrits de saint Ouen en cette qualité. Il fut un ministre aussi vertueux qu'éclairé, et l'ordre, qu'il tâchait de conserver et d'affermir dans le royaume, régnait aussi dans sa conduite particulière.

Un royaume gouverné si sagement attira plusieurs grands hommes à la cour de Dagobert, et saint Ouen fit amitié avec eux, afin d'étudier leurs bonnes qualités et de les imiter. Celui avec qui il se lia plus étroitement fut Éloi, dont il connaissait particulièrement le zèle et la vertu. Sous un habit séculier et au milieu de la cour, ils vivaient tous deux comme de véritables moines. Ils s'animaient mutuellement à mener une vie pénitente, à mépriser le siècle présent et à ne tendre qu'à l'éternité.

Un hérétique chassé des pays étrangers vint dans les Gaules ; et s'étant arrêté à Autun, y débita ses erreurs. Saint Ouen, toujours vigilant pour la foi, concerta avec saint Éloi et plusieurs autres les moyens d'empêcher cette hérésie naissante. C'est à leurs soins qu'on doit le sixième concile d'Orléans, où l'hérétique fut condamné.

Après la mort de saint Romain, archevêque de Rouen, le roi,

les grands et tout le peuple jetèrent les yeux sur saint Ouen, p remplir le siége; il fut élu d'une commune voix. Il eut beauc de peine à s'y soumettre : se voyant forcé d'obéir, il ne p déterminer à se faire ordonner tout de suite; il prit du te pour s'y préparer. Il dit qu'il était juste qu'il menât la vie cl cale avant d'être élevé plus haut, et passa tout cet interv jusqu'à sa consécration, à prier, à jeûner et à demander à I l'esprit de sagesse qui est si nécessaire pour bien conduire les aut et l'esprit de piété, si important pour ne point se perdre même en les sauvant. Saint Éloi, son ami, ayant été élu en m temps évêque de Noyon, imita sa sage conduite. Ils furent ord nés tous deux à Reims le dimanche avant les Rogations l'an (

Cette dignité qui élève les autres, dit l'auteur de la Vie de s Ouen, rendit au contraire le saint évêque de Rouen plus pa et plus humble qu'il n'avait été avant son ordination. Il red bla ses austérités et ses mortifications. Affable envers tou monde, il se plaisait pourtant davantage avec les pauvres, (tâchait de leur apprendre à profiter de leur état en le souffi avec patience. Il avait un grand zèle pour la conversion des cheurs, et, afin d'y travailler plus efficacement, il forma de jeu ecclésiastiques à l'esprit de leur état, pour les associer à ses vaux. Dieu autorisa souvent son zèle par des miracles éclata Il assista au troisième concile de Châlons, tenu par ordre de (vis II l'an 644, et il fut écouté avec le respect qui était dû à sainteté et à sa science. Il vit avec joie approcher le mom qu'il avait tant désiré, et il finit sa vie dans la prière, âgé d' viron soixante-quatorze ans, la quarante-troisième année de épiscopat, le 24 août de l'an 683.

---

25 *août.* — S LOUIS, ROI DE FRANCE, CONFESSEUR. 13e siècle.

Louis, neuvième du nom, et le quarante-troisième roi France, vint au monde le 15 avril 1215. Il fut baptisé à Poi tous les historiens en conviennent; mais il y a lieu de croire (naquit à Neuville-en-Hez, village de Beauvoisis, dans un vi château qui ne subsiste plus. Il était fils de Louis VIII et Blanche de Castille, princesse d'un grand courage, d'un gr

esprit, digne de régner et capable de bien conduire un État. Dès l'enfance elle lui avait inspiré le goût de la piété et l'amour de la vertu. Plusieurs fois elle lui avait répété ces belles paroles dignes d'une mère chrétienne : J'aimerais mieux, mon fils, vous voir privé du trône et de la vie, que souillé d'aucun péché mortel!

Louis, formé par des mains que la sagesse conduisait, apprit de bonne heure que tout est grand dans le christianisme, et infiniment au-dessus de ce que le monde appelle grand. Réduisant cette science divine en pratique, on le vit, à l'âge de vingt ans, aussi sérieux et aussi appliqué à ses devoirs que s'il n'eût point eu de passion; aussi pieux et aussi vertueux, que si la piété et la vertu fussent nées avec lui. Simple dans ses habits, il ne chercha pas à éblouir son peuple par des dehors fastueux, mais à s'en faire aimer. Ami de la vérité, il ne connaissait point ces ruses et ces déguisements que le monde appelle prudence et qu'à la cour on appelle politique : il aimait mieux perdre quelque chose, pour ne point blesser la vérité, que de gagner beaucoup par le moindre mensonge. C'est ainsi qu'on forma le cœur de ce jeune prince. A l'égard de son esprit, on le cultiva autant que l'on put dans un siècle qui n'était pas celui des sciences. On lui apprit néanmoins la langue latine, et il la possédait assez pour entendre l'Écriture et les écrits des Pères de l'Église, qu'il lisait avec goût, et qu'il aimait à faire lire à ceux qui l'approchaient.

Quand Louis eut vingt et un ans accomplis, il fut déclaré majeur, selon la coutume du temps qui fixait la majorité à cet âge. Ceux qui ne savaient pas combien on goûte de plaisir à vivre chrétiennement s'imaginaient que le roi, n'étant plus sous le joug de la reine Blanche, sa mère, s'abandonnerait plus volontiers aux plaisirs et au luxe; mais le saint roi trompa leur attente. Comme il n'avait pas été pieux par contrainte, il continua de l'être quand il eut toute sa liberté. Il regarda toujours sa mère avec le même respect; il l'écouta avec la même attention, et suivit ses conseils avec la même docilité; et, quoiqu'elle usât quelquefois durement de l'autorité qu'il lui laissait sur son esprit, il lui fut soumis dans tout ce qui ne pouvait nuire au bien de son État.

La reine fit épouser à son fils Marguerite, fille du comte de Provence, dont la beauté, l'esprit et la piété étaient dignes d'un tel époux. Louis alla la recevoir à Sens, où son mariage fut célébré le 27 mai 1234. Dieu bénit cette union par une tendresse réciproque et constante, dont une nombreuse famille fut le gage.

L'observation des lois de Dieu et de son Église, la pratique des conseils de perfection évangélique, furent toujours les exe que les deux époux donnèrent dans toutes les circonstan leur vie. Le saint roi, outre les aumônes immenses qu'i tribuait de tous côtés, nourrissait chaque jour une vingtai pauvres, qu'il servait souvent lui-même. Il fonda plusieu pitaux, des monastères, des églises cathédrales et d'autre blissements pieux.

Baudoin II, qui fut empereur de Constantinople, étant en France implorer le secours des Latins contre les Grecs, manda au roi, et lui offrit la sainte Couronne d'épines qu engagée aux Vénitiens. Louis charmé de posséder ce tré de trouver une occasion de faire plaisir à Baudoin, assi prince de troupes et d'argent, retira la sainte Couronne d' des Vénitiens, et alla la recevoir à Sens, suivi de toute la et du clergé. Ayant reçu encore depuis un morceau de la croix et quelques autres reliques, il fit bâtir à Paris l'églis nue sous le nom de la *Sainte-Chapelle,* pour les y déposer. la réception de ces reliques, ce prince montra une piété plaire, et tout son peuple bénit Dieu de lui avoir donné un religieux, et que chacun pouvait se proposer pour modèle.

En 1244 le roi fut attaqué d'une grave maladie, et il cr Dieu lui avait inspiré de prendre la croix et de passer d terre sainte pour y secourir les chrétiens. Sa santé rétab s'occupa des préparatifs de cette guerre et de régler les affai son royaume, dont il laissa le gouvernement à la reine, sa Le 13 mai 1249, il s'embarqua à Aigues-Mortes. Étant arri vant Damiette, en Egypte, et ayant vu tous les seigneurs suivaient rassemblés autour de lui, il leur dit : Mes amis, serons invincibles, si la charité nous rend inséparables. Abo hardiment, quelque grande que soit la résistance des ennem considérez point ici ma personne : je ne suis qu'un seul ho dont Dieu, quand il lui plaira, emportera la vie d'un so comme celle d'un autre. Tout événement nous est favorab nous sommes vainqueurs, Dieu en sera glorifié. Combattons lui, et il triomphera pour nous, non pour notre gloire, mais la sienne. La descente fut résolue ; mais comme on ne trou assez d'eau pour aborder avec des bâtiments plats, le roi, su son armée, sauta le premier dans la mer, tout armé. Les enn surpris d'un tel courage, ne tinrent pas longtemps contre

r de ceux qui les attaquaient. Damiette fut prise le 6 juin, et roi y passa l'été, pendant lequel il fit venir de grands biens à te ville et l'édifia beaucoup par sa piété.

Quelques mois après la prise de Damiette, Alphonse, comte de tiers, frère du roi, étant arrivé avec l'arrière-ban de France, il résolu d'assiéger le Grand-Caire, capitale d'Égypte. Dans leur rche, qui fut longue, ils furent souvent attaqués par les Sarras; mais la victoire demeura toujours aux Français. Le plus grand nbat fut celui qui se donna auprès de la Massoure, ville d'Éote. Le roi y montra beaucoup de valeur. Mais une maladie ntagieuse semblable à la peste, causée par l'infection du grand mbre des corps de ceux qui avaient été tués, ravagea l'armée, mporta une grande quantité des troupes qui la composaient. Louis ne se laissa point abattre par cette disgrâce; il adora main de Dieu, qui le frappait, avec la même tranquillité qu'il vait béni lorsqu'il l'avait comblé de biens. Il se montra en cette casion le père de ses soldats par sa charité, comme il se monrit dans l'action leur capitaine par sa valeur : il courait de ng en rang, soulageant, autant qu'il était en lui, ceux qui souffient, et les consolant de leur disgrâce par la vue des récomnses éternelles que Dieu promet à ceux qui souffrent avec patience avec soumission à sa volonté. Enfin le Seigneur mit le saint i lui-même dans l'occasion de pratiquer la patience à laquelle il hortait les autres : la maladie l'attaqua avec violence; il fut rélu que l'armée retournerait à Damiette : on se mit en chemin; ais les Sarrasins les surprirent et les désarmèrent. Le roi fut fait isonnier avec les princes ses frères et toute la noblesse qui l'avait ivi. Le soudan le traita avec tout l'honneur qui était dû à son ng, et le mit entre les mains des médecins, qui, connaissant ieux sa maladie que les Français, la guérirent en peu de temps. Louis parut tel dans la prison qu'il avait paru en toute autre casion. Privé de sa liberté, il se montra toujours roi chrétien. prison ne changea rien à sa manière de vivre dans tout ce qui pendait de lui. Il n'interrompit ni ses jeûnes, ni ses austérités. s gardes admiraient sa patience à souffrir les incommodités de prison et leurs insultes, son égalité d'âme et sa fermeté à refur tout ce qu'on lui proposa pour sa délivrance, et qu'il crut raisonnable. Les Sarrasins lui dirent un jour : Tu es notre prinnier et notre esclave, et tu nous traites comme si nous étions us-mêmes tes prisonniers. Quand on lui eut demandé pour sa

rançon dix millions d'argent et la ville de [illegible] Il répondit aux envoyés du soudan : Allez dire à votre maître qu'un roi de France ne se rachète point pour de l'argent. Je donnerai [illegible] millions pour mes gens, et la ville de Damiette pour ma personne. Les Sarrasins lui ayant proposé, pour assurer le traité, une formule de serment qui lui parut contraire au respect dû à Dieu, il refusa de le faire ; et comme ses parents et ses amis le pressaient d'y acquiescer, il leur dit : Dieu m'est témoin que je vous aime comme je le dois, et que je ne hais point ma vie ; mais j'aime encore mieux Jésus-Christ et sa croix, et j'offenserais mon Dieu si je faisais ce qu'on me propose. Les Sarrasins, furieux de son refus, lui portèrent le sabre à la gorge, et le menacèrent de le mettre en croix ainsi que tous les autres Français. Vous le pouvez, leur dit-il, Dieu vous a rendus maîtres de mon corps ; mais mon âme est entre ses mains, vous ne pourrez rien sur elle. Enfin, on lui rendit la liberté, et il revint en France.

Quelque temps après son retour, le saint roi entreprit de visiter ses États, et partout il laissa des marques de sa piété, de sa bonté, de sa générosité. Il veillait avec soin pour faire rendre la justice à tous ses sujets ; et quand il était lui-même en cause, il se dépouillait de tout intérêt propre, et voulait qu'on le jugeât à la rigueur, plutôt que de faire perdre la moindre chose à celui qui avait droit. Il donna des édits sévères contre les blasphémateurs, les condamnant à avoir la langue percée d'un fer chaud, et il disait à cette occasion : Je souffrirais moi-même ce supplice avec plaisir, si je pouvais par ce moyen bannir les jurements et les blasphèmes de mon royaume. Quelqu'un disait un jour à ce saint roi qu'il donnait trop de temps à ses exercices de piété, il répondit : Si j'en employais encore plus à tous les divertissements que se permettent les personnes de mon rang, qui que ce soit n'y trouverait à redire.

Le mauvais succès de son premier voyage en terre sainte ne lui ôta pas le désir d'y retourner. L'on jugea à propos d'aller en Afrique et d'attaquer Tunis ; mais, avant que le siége de cette ville fût formé, les maladies se mirent dans le camp, et le ravagèrent plus que n'eût fait l'épée d'un ennemi victorieux. Jean, comte de Nevers, surnommé Tristan, fils aîné du roi, en mourut : le roi en fut lui-même atteint : et comme le mal était contagieux, il jugea bien qu'il n'en guérirait point. Il employa ses dernières heures à dresser, en forme de testament, une longue instruction pour son fils Philippe qui devait lui succéder. Voici entre autres

conseils les avis qu'il lui donne : Mon fils, la première chose que je vous recommande, c'est d'aimer Dieu de tout votre cœur : sans cela personne ne sera sauvé. Si Dieu vous envoie quelque adversité, souffrez-la avec patience et actions de grâce : pensez que vous l'avez toujours méritée, et qu'elle tournera à votre avantage. S'il vous envoie de la prospérité, remerciez-le, ne vous en attribuez rien, et n'en devenez point orgueilleux, car on ne doit pas tourner les dons de Dieu contre lui. Chosissez des confesseurs vertueux et savants, donnez-leur la liberté de vous avertir et de vous reprendre. Entendez avec piété le service de l'Église, sans y parler, ni regarder çà et là; mais priez Dieu de bouche et de cœur. Soyez plein de charité envers les pauvres, et consolez-les selon votre pouvoir. Ne vous liez qu'avec des gens de bien. Que personne ne soit assez hardi pour rien dire devant vous qui excite au péché, ou pour médire d'autrui. Aimez tout ce qui est bien, et haïssez tout mal. Punissez les blasphémateurs, rendez souvent grâces à Dieu des biens que vous en avez reçus, et méritez par là d'en recevoir davantage. Soyez équitable en tout, même contre vous. Mettez votre application à faire régner la paix et la justice parmi vos sujets.

La maladie continuant d'augmenter, le saint roi reçut les sacrements avec beaucoup de piété; et quand il se sentit près de sa fin, il se fit mettre sur un lit couvert de cendres, où, les bras croisés sur la poitrine et les yeux levés au ciel, il rendit l'esprit sur les trois heures après midi, le 25 août 1270, ayant vécu cinquante-cinq ans, et en ayant régné près de quarante-quatre. Il avait fondé beaucoup d'églises et de monastères, entre autres l'abbaye de Royaumont, où il se retirait souvent pour prier avec plus de recueillement, et l'hôpital des Quinze-Vingts, pour y loger des aveugles, au nombre de trois cents. Ce prince si religieux faisait tant de cas de la qualité de chrétien, qu'il avait coutume de dire que le lieu où il avait reçu le plus grand honneur n'était pas Reims, où il avait été couronné, mais Poissy, où il avait été baptisé. C'était pour cette raison que quelquefois il signait *Louis de Poissy*.

---

26 *août*. — S. ZÉPHYRIN, PAPE ET MARTYR. — 3e siècle.

Zéphyrin, né à Rome, fut élevé au gouvernement de l'Église au temps de l'empereur Sévère. Il décréta que ceux qui de-

vaient être élevés aux saints ordres, les recevrait selon l'usage, en temps opportun, et en présence d'un grand nombre de clercs [illegible] de laïques Il recommanda aussi de ne choisir pour le ministère ecclésiastique que des hommes savants et d'une vie éprouvée. Il ordonna en outre que tous les prêtres assisteraient l'évêque dans la célébration de l'Office divin. Il statua aussi qu'un patriarche, un primat, un métropolitain ne porteraient point de sentence contre un évêque, qu'en s'appuyant de l'autorité apostolique. Après avoir occupé la chaire pontificale pendant dix-huit ans, il reçut la couronne du martyre sous le règne d'Antonin Héliogabale, et la sépulture sur la voie Appienne, près du cimetière de Calixte, en l'an 219.

---

26 *août*. — SAINT GENÈS LE COMÉDIEN, MARTYR. — 3e siècle.

Genès était le chef d'une troupe de comédiens dans Rome, lorsque l'empereur Dioclétien parvint à l'empire : il avait conçu contre les chrétiens une aversion si étrange, qu'il ne pouvait pas même en entendre prononcer le nom sans une espèce d'horreur. Il n'aimait à les voir que dans les supplices, afin d'avoir le plaisir de leur insulter. Il entreprit un jour de jouer en plein théâtre les mystères du christianisme pour divertir l'empereur et la ville. Il tâcha, pour ce sujet, de s'instruire de ce qui s'y pratiquait ; et il ne lui fut pas difficile de l'apprendre de quelque apostat, ou de ses parents mêmes qui étaient chrétiens. Lorsqu'il eut dressé tous les acteurs, et qu'il les vit prêts à bien remplir leurs rôles, il parut sur le théâtre devant Dioclétien et le peuple romain. Il contrefit le malade couché sur un lit, et demanda le baptême : Mes amis, disait-il, je me sens bien pesant ; je voudrais être soulagé. — Quel remède pourrions-nous apporter à votre mal? dirent les autres; sommes-nous des menuisiers et gens à rabots? Nous ne voyons pourtant que cet outil qui puisse vous rendre plus léger. Cette mauvaise plaisanterie ayant fait rire les spectateurs, le malade bouffon s'écria : Lourdauds que vous êtes, ne comprenez-vous pas que je veux mourir chrétien, et que par là je serai bientôt déchargé du fardeau de cette vie? — Et pourquoi vouloir être déchargé du fardeau de cette vie? dirent ses compagnons. — Afin, ajouta Genès, que, paraissant devant Dieu

nme fugitif, il me reçoive en ce jour terrible. Aussitôt on en-
a chercher un prêtre et un exorciste. Il vint deux nouveaux
eurs pour jouer cette nouvelle scène. Ceux-ci, s'approchant du
lade, lui dirent : Que voulez-vous, mon fils, et pourquoi nous
z-vous fait venir? Genès, alors changé tout à coup par un
t miraculeux de la grâce, répondit très-sérieusement et de
t son cœur : Je veux recevoir la grâce de Jésus-Christ, afin
, renaissant en lui, je sois délivré du poids de mes péchés.
nme les autres croyaient que le prétendu malade continuait
jeu, on accomplit sur lui les cérémonies du baptême. Après
on l'eut revêtu d'habits blancs, des comédiens habillés en
lats se saisirent de lui comme chrétien, et le conduisirent
ant l'empereur pour être interrogé sur la religion.

L'empereur était charmé de voir représenter si naïvement ce
se passait à l'enlèvement des chrétiens; mais sa joie ne fut
de longue durée. Genès lui fit bientôt connaître qu'il était en
t un de ceux qu'il avait dessein de jouer sur le théâtre. Jus-
ici, dit-il à l'empereur, je n'avais pu entendre nommer un
étien sans frémir d'horreur, et je n'ai jamais assisté à leurs
plices que pour les insulter. Cette aversion allait si loin, que
avais pour ceux qui m'ont donné la naissance, parce qu'ils
t profession du christianisme; je ne m'étais instruit des mys-
es des chrétiens que pour les tourner en ridicule. Mais dès le
ment que l'eau dans laquelle j'ai été baptisé a touché mon
ps, et que sur la demande qui m'a été faite, si je croyais, j'ai
ondu : Je crois, je me suis senti tout à coup un autre homme.
i vu une troupe d'anges tout éclatants de lumière, qui lisaient
s un livre tous les péchés que j'ai commis depuis l'enfance;
après l'avoir plongé dans l'eau où j'étais encore, ils l'ont re-
aussi blanc que la neige, sans qu'il parût qu'il y eût eu ja-
is rien d'écrit. Vous donc, grand prince, et vous, peuple, qui
ez voulu vous faire un divertissement des mystères des chré-
ns, croyez maintenant avec moi que Jésus-Christ est le vrai
gneur, qu'il est la lumière et la vérité, et que c'est par lui que
us pouvons obtenir la rémission de nos péchés.

Dioclétien, également surpris et indigné d'un tel discours, lui
donner des coups de bâton, et le mit entre les mains de Plau-
n, préfet du prétoire, pour l'obliger à sacrifier. Plautien lui fit
pliquer les ongles de fer et les torches ardentes; mais Genès
sista dans la confession du nom de Jésus-Christ, en disant :

Il n'y a pas d'autre roi que celui que j'ai vu : c'est lui que j'ai adoré; et, quand il faudrait endurer mille morts, jamais je ne cesserai d'être à lui; jamais les tourments ne m'ôteront Jésus de la bouche, jamais ils ne l'arracheront de mon cœur. Je n'ai d'autre regret que d'avoir commencé si tard à le connaître et à l'adorer. Enfin, Plautien lui fit couper la tête le 26 août de l'an de Jésus-Christ 303.

---

27 *août.* — SAINT CÉSAIRE, ÉVÊQUE D'ARLES, DOCTEUR. — 6e siècle.

Césaire naquit l'an 470, au territoire de Châlons-sur-Saône, d'une famille distinguée par sa piété. Il en reçut une éducation chrétienne dont il profita si bien, que dès l'âge de sept ans il donnait aux pauvres tout ce dont il pouvait disposer, quelquefois jusqu'à ses habits. L'aumône faite par un principe d'amour de Dieu attire de grandes grâces sur celui qui la fait : aussi le Seigneur en versa-t-il d'abondantes sur Césaire. A dix-huit ans, renonçant à toutes les espérances du siècle, il pria saint Sylvestre, évêque de Châlons, de lui couper les cheveux, et de l'admettre dans son clergé pour l'engager au service de Dieu. Mais deux ans après le désir d'une grande perfection le porta à quitter sa famille et son pays, pour se retirer au monastère de Lérins, sous la conduite de l'abbé Porcaire. Césaire y devint un modèle de régularité, d'obéissance, d'humilité et de douceur.

Éone, évêque d'Arles, étant prêt de mourir, déclara à son clergé et à son peuple qu'il désirait avoir Césaire pour successeur, parce qu'il le connaissait pour un homme sage, zélé, instruit de ses devoirs, et propre à rétablir la discipline ecclésiastique dans son diocèse. Césaire, ayant su qu'on voulait le faire évêque, se cacha entre les tombeaux; Dieu permit qu'il fût découvert : on l'emmena à Arles, et il fut ordonné évêque l'an 503, n'étant âgé que de trente ans.

Forcé de se charger du pesant fardeau de l'épiscopat, il fut dans une sollicitude continuelle de son troupeau. Il se déchargea sur les diacres du soin des choses temporelles, afin de n'avoir que celui des âmes; et, à l'imitation des Apôtres, il ne s'occupa plus que de la prédication. Il faisait réciter publiquement tous les jours l'office de Tierce, de Sexte et de None, afin que les pénitents et les autres séculiers pussent y assister. Pour l'office de

, on ne le disait en public que le dimanche, le samedi et s solennelles. Pendant qu'on s'assemblait dans l'église, il chanter des cantiques en langue vulgaire, afin que per-n'eût occasion de se distraire dans un lieu où l'on ne doit la bouche que pour les louanges de Dieu; il avait grand instruire son peuple de ce que le Seigneur demande de nous ı prière, et combien c'est une illusion grossière de croire r Dieu par quelques prières vocales, auxquelles le cœur nt de part. On adore, dit-il dans un sermon que l'on a de bjet auquel on pense pendant la prière; celui qui pense à ɜ publique, à son commerce, ou à la maison qu'il bâtit, ɜes objets et déplaît à Dieu. Il avait aussi grand soin de nander à son peuple la lecture de l'Écriture sainte, et il Ne vous contentez pas de l'entendre lire à l'église : lisez-la dans vos maisons. Il prêchait tous les dimanches et toutes s. Quand il ne pouvait s'acquitter lui-même de ce devoir, it lire par des prêtres ou par des diacres ses discours ou e saint Ambroise et de saint Augustin.

permit que ce saint évêque fût éprouvé par la calomnie. ses secrétaires l'accusa auprès d'Alaric, roi des Visigoths agne, à qui la Provence était soumise, d'avoir voulu livrer urguignons la ville et le territoire d'Arles. Sur cette accu-Césaire fut exilé à Bordeaux. Il souffrit cette persécution urmurer. Parfaitement soumis à son prince, quoiqu'il fût il en prit occasion de recommander, comme il l'avait tou-ait, l'obéissance qui lui était due dans tout ce qui n'était itraire à la loi de Dieu. Alaric, ayant reconnu son inno-ordonna qu'il retournât à son église, et que son accusa-ıt lapidé. Le peuple accourait déjà avec des pierres; mais ésaire obtint la grâce du coupable pour lui laisser le temps ɜ pénitence.

s quarante ans d'épiscopat, pendant lesquels il s'était rendu èle d'un parfait évêque et d'un saint religieux, Dieu l'ap-ui pour le faire jouir de la récompense qu'il prépare à ses n jour qu'il sentait des douleurs très-aiguës, il dit qu'ayant s eu une vénération particulière pour saint Augustin, il t mourir vers sa fête. En effet, la veille de la fête de ce saint, il rendit le dernier soupir entre les bras des évêques, tres et des diacres, âgé de soixante-treize ans, l'an de Christ 542.

27 *août.* — SAINT JOSEPH CALASANZ, FONDATEUR I CONGRÉGATION DES CLERCS RÉGULIERS DES ÉCOLES : — 17e siècle.

Joseph Calasanz *de la Mère de Dieu* naquit à Pétralte Aragon, d'une famille noble. Dès ses plus tendres anné donna des signes de sa future charité envers les enfants dévouement qu'il montrerait dans leur éducation. Car e tout petit il instruisait déjà des mystères de la foi et des p chrétiennes ses jeunes compagnons, qu'il rassemblait auto lui. Possédant un savoir remarquable dans les lettres hum et divines, tandis qu'il s'appliquait à Valence aux études th giques, il triompha courageusement des séductions dont u près de lui une femme noble et puissante, et par une insign toire il conserva sans atteinte sa virginité qu'il avait vouée à : Devenu prêtre en exécution d'un vœu, il fut employé co coopérateur par plusieurs évêques, dans les royaumes de la velle-Castille, de l'Aragon et de la Catalogne. Il surpassa tente générale, corrigeant partout les mauvaises mœurs, rét sant la discipline ecclésiastique, enfin mettant une merveil habileté à étouffer les inimitiés et désarmer les factions q sanglantaient les villes. Mais, averti par une vision céles par la voix de Dieu, qui l'appelait fréquemment, il partit Rome.

Dans cette ville il redoubla ses austérités, et se livra plu jamais à la prière et à la contemplation des choses célestes. Il serva même pendant plusieurs années l'habitude de visiter pr toutes les nuits les sept basiliques de Rome. Enfin, il s'ad tellement à la pratique de la charité envers les pauvres, et culièrement à l'égard de ceux qui étaient malades ou prison que pendant une peste qui dépeupla la ville de Rome, de cert avec saint Camille de Lillis, il alla, en outre des secour tribués généreusement aux pauvres atteints de la maladie, ju transporter sur ses épaules les cadavres de ceux qui avaien combé et à leur donner la sépulture. Toutefois, lorsqu'il eu pris par révélation divine qu'il était destiné à former les en principalement ceux dans la pauvreté, par l'esprit de piété science, il fonda l'ordre des Pauvres Clercs réguliers de la

...ieu pour les écoles pies. Les religieux s'engageaient, d'après ... règle, à s'appliquer avec un soin tout spécial à l'instruction ...nfants. Cette association fut hautement approuvée par Clé... t VIII, Paul V, et plusieurs autres souverains pontifes, et ...ôt son fondateur la propagea d'une manière surprenante beaucoup de provinces et de royaumes de l'Europe. Dans entreprise il eut à endurer tant de fatigues, et supporta avec ...ourage invincible tant de tribulations, qu'il fut d'une voix ...ime appelé un prodige de force d'âme et une copie du saint ...me Job. Enfin, tout chargé qu'il était du gouvernement de ...rdre, après avoir persévéré cinquante-deux ans dans cette ...e de patience et d'humilité, où Dieu le glorifia par de nom... ...x miracles, et où il fut souvent favorisé de l'apparition des ...ants du ciel, et notamment de la sainte Vierge, Mère de ..., arrivé à sa quatre-vingt-douzième année, il s'endormit le Seigneur, à Rome, le 25 août de l'an 1648. D'abord ho... par Benoît XIV du culte des bienheureux, Clément XIII le ... solennellement au nombre des saints.

...8 *août*. — SAINT HERMÈS, MARTYR. — 2e siècle.

...rmès reçut à Rome la couronne du martyre, vers l'an 132, ...t la persécution de l'empereur Adrien. Son tombeau, qui ... sur la voix Salaria, fut orné avec une grande magnificence ... pape Pélage II. Son nom est fort célèbre dans les anciens ...yrologes de l'Occident.

...ût. — SAINT AUGUSTIN, ÉVÊQUE D'HIPPONE, CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE. — 4e siècle.

...gustin naquit à Tagaste, ville de Numidie, en Afrique, le ...vembre de l'an 354. Ses parents étaient d'une condition hon... Son père se nommait Patrice, et sa mère Monique. Ils eu... grand soin de le faire instruire des lettres humaines; tout ...nde remarquait en lui un esprit supérieur et des dispositions ...lentes pour les sciences. Il y fit de grands progrès; mais, ...e ses études n'avaient d'autre but que sa propre satisfaction ...mour de la gloire, il marcha dans la voie de l'erreur : il se ...aux excès de la table et à l'amour des créatures, jusqu'à ce

qu'enfin Dieu, touché [illegible] e Monique sa
l'arracha au monde p[illegible] le [illegible] ire vivre en vrai disciple de
Christ.

Après avoir enseigné avec un grand succès la rhétoriqu
sa ville natale, à Carthage et même à Rome, Augustin fut
à Milan par Symmaque, préteur de Rome, à qui l'on av
demander, par une députation, un habile professeur. Il h
cette dernière ville, lorsque le Tout-Puissant résolut de l'a
lui. Un jour qu'il était seul avec son ami Alype, un Africain n
Pontitien, qui avait une charge considérable à la cour,
trouver. Quand ils se furent assis pour s'entretenir, Po
aperçut un livre sur la table qui était devant eux; il l'ouvr
trouva que c'étaient les Épîtres de saint Paul, dans lesquell
gustin se plaisait à lire depuis quelque temps. Il en fut s
parce qu'il croyait rencontrer quelque ouvrage de belles-lett
regarda saint Augustin avec un sourire mêlé d'admiration
joie; car Pontitien était un chrétien fidèle à sa religion. Au
lui dit qu'il s'appliquait beaucoup à ces sortes de lectures. E
Pontitien leur raconta la vie de saint Antoine, comme très-c
des fidèles. Augustin et Alype n'en avaient jamais entendu p
ils étaient surpris d'apprendre des nouvelles aussi grandes e
récentes, et Pontitien n'était pas moins étonné qu'ils les e
ignorées jusqu'alors. Il leur parla ensuite de la multitude de
nastères qui remplissaient les déserts, et enfin de la conv
de deux officiers de l'empereur, qui, se promenant avec
Trèves, et ayant trouvé chez les solitaires la vie dont il
de leur parler, en furent tellement touchés, qu'ils embras
aussitôt la vie monastique.

Cet entretien de Pontitien fit sur le cœur d'Augustin un
impression; et, quand cet officier se fut retiré, il se leva,
dressant à son ami Alype, il dit avec émotion, le visage
changé et d'un ton de voix extraordinaire : Qu'est-ce que
que faisons-nous? Des ignorants viennent ravir le ciel : et
avec nos sciences, nous voilà plongés dans la chair et le sang
rions-nous honte de les suivre? Alype, étonné de ce change
le regarda sans rien dire, et le suivit dans un jardin où l'e
tait le mouvement qui l'agitait. Ils s'y assirent ensemble à l'
Après qu'une profonde méditation, dit lui-même saint Aug
eut exposé à la vue de mon esprit toutes mes misères et tou
égarements, je sentis s'élever dans mon cœur une grande

pête, qui fut suivie d'un déluge de larmes. Je me levai pour pleurer avec plus de liberté, et me retirai dans un lieu écarté; je me couchai par terre sous un figuier, et, ne pouvant retenir mes larmes, j'en répandis un torrent, que vous reçûtes, Seigneur, comme un sacrifice adorable. Je vous disais : Mon Dieu, jusques à quand serez-vous en colère contre moi? jusques à quand remettrai-je toujours au lendemain? pourquoi ne sera-ce pas à cette heure? J'entendis alors une voix comme celle d'un enfant, que je crus sortir d'une maison voisine, qui répétait souvent ces deux mots : *Tolle, lege*, c'est-à-dire : *Prends et lis*. Je cherchai si les enfants avaient coutume dans quelqu'un de leurs jeux de se servir de ces paroles, et je ne me souviens point d'avoir entendu jamais rien de semblable. Alors je cessai de pleurer; et pensant que Dieu me commandait d'ouvrir les Épîtres de saint Paul que j'avais laissées auprès de mon ami Alype, et d'y lire le premier endroit que j'ouvrirais, je retournai vers Alype; j'ouvris le livre, et je tombai sur ces paroles que je lus tout bas : *Ne vivez pas dans les festins et dans l'ivrognerie, ni dans les impudicités et les débauches, ni dans les contestations et les envies, mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter votre chair en ses désirs*. Augustin n'en lut pas davantage; aussitôt toutes ses incertitudes se dissipèrent. Il ferma le livre, après avoir marqué l'endroit; et d'un visage tranquille il dit à Alype ce qui venait de se passer. Celui-ci voulut lire lui-même les paroles qui avaient touché son ami, et il lui fit remarquer celles-ci qui suivaient : *Recevez celui qui est faible dans la foi*, s'appliquant à lui-même ces derniers mots. Ils entrèrent et vinrent dire cette heureuse nouvelle à sa mère, qui en bénit Dieu.

Quelque temps après, Augustin se retira à la campagne avec sainte Monique, Alype et plusieurs autres amis et parents, et pendant cette retraite il composa divers ouvrages.

Il se rendit à Milan, au commencement du carême de l'année 387, pour se faire inscrire parmi ceux qui se préparaient à la régénération; il fut baptisé, le 28 avril de la même année, par saint Ambroise, archevêque de cette ville, dont il avait souvent entendu les sermons, qui n'avaient pas peu servi à le ramener de l'erreur.

Ayant résolu de retourner en Afrique pour se consacrer entièrement au service de Dieu dans la solitude, il voulut, avant de quitter l'Italie, voir de nouveau la ville de Rome : il y passa plu-

sieurs mois avec sa mère et un petit nombre d[illegible]s et de disciples qui le suivaient. Il perdit sainte Monique à Ostie, où il s'était rendu pour s'embarquer. Il retourna encore à Rome, où il commença divers ouvrages qu'il acheva dans sa patrie. Il n'arriva à Carthage que vers la fin de septembre 388. Son séjour dans cette ville ne fut pas long ; il se retira avec ses amis, qui étaient animés des mêmes sentiments que lui, dans une maison qu'il possédait à la campagne. Il y passa près de trois ans dans le détachement des choses de la terre, dans la pratique de l'oraison, du jeûne et des autres exercices de piété, méditant jour et nuit la loi du Seigneur, et instruisant les autres par ses discours et ses ouvrages. Il donna son patrimoine à l'église de Tagaste, à condition qu'elle fournirait à ses besoins et à ceux de son fils dans l'état qu'il avait embrassé. Tout était commun parmi les nouveaux religieux. Augustin avait aliéné jusqu'à la maison dans laquelle il demeurait.

Il fut ordonné prêtre comme malgré lui ; il ne put se dispenser de céder aux vives instances des habitants d'Hippône. Admis aux fonctions du sacerdoce, il vint habiter cette ville avec plusieurs religieux. Il y fonda, avec le secours de l'évêque Valère, une nouvelle communauté ; plus tard il y fonda aussi un monastère de religieuses, dont il confia le gouvernement à sa sœur, devenue veuve.

Augustin avait quarante-deux ans, et il y avait près de trois ans qu'il vivait retiré dans les environs de Tagaste, lorsqu'en 395 Valère le demanda pour son coadjuteur, et l'obtint. Augustin sentit toute sa vie le poids de la charge épiscopale. En même temps, disait-il à son peuple, que nous vous parlons d'un lieu éminent, comme élevé au-dessus de vous, notre crainte nous met sous vos pieds, parce que nous savons que ce trône nous expose à un grand danger à cause du compte qu'il faudra rendre.

On sait que ce saint évêque eut à combattre une hérésie qui attaqua le cœur et l'âme de la religion, en détruisant la grâce du Sauveur qui nous fait chrétiens. Pélage avait trouvé beaucoup de sectateurs. Augustin prêcha d'abord contre ces nouveaux hérétiques, et il fut ensuite engagé à prendre la plume pour réfuter leurs erreurs, en voyant les écrits qu'ils répandaient dans le public.

Saint Augustin était regardé comme le plus savant évêque de son siècle et le docteur de toutes les Eglises. La sainteté de ses mœurs le rendait aussi le modèle des plus saints. Ses meubles et

ses habits étaient modestes, sans affectation de propreté ni de pauvreté. Sa table était frugale : on n'y servait ordinairement que des herbes et des légumes ; on y ajoutait quelquefois de la chair pour les hôtes et les infirmes ; mais il y avait toujours du vin. Hors les cuillers qui étaient d'argent, toute la vaisselle était de terre, de bois ou de marbre.

On faisait la lecture pendant les repas : ses clercs vivaient et mangeaient avec lui, et ils étaient vêtus et nourris à frais communs. Aucune femme ne demeura jamais ni ne fréquenta sa maison, pas même sa sœur ; car, disait-il, quoique les femmes que les conciles nous permettent d'avoir chez nous, comme sœurs, nièces ou cousines germaines, soient hors de tout soupçon, elles attirent nécessairement d'autres femmes dont la fréquentation n'est pas sans péril ou sans scandale. Il ne faisait point d'autres visites que celles des malades, et de ceux qui étaient dans l'affliction. Il avait un grand soin des pauvres, et il exerçait l'hospitalité avec joie. Il laissait le soin du temporel à des économes fidèles qui lui rendaient compte. Quand l'argent de l'Église manquait, il déclarait à son peuple le besoin des pauvres, et quelquefois, pour y subvenir ou pour racheter les captifs, il faisait fondre les vases sacrés.

Ce saint docteur, se voyant âgé de près de soixante-douze ans, voulut pourvoir au choix de son successeur. Il assembla donc son peuple dans la grande église d'Hippône, le 26 de septembre 425, et lui dit : Nous sommes tous mortels : dans la jeunesse, on espère un âge plus avancé ; mais, lorsqu'on est parvenu à une grande vieillesse, on ne peut plus espérer de nouvelles années. Je sais combien les Églises sont ordinairement troublées après la mort de leurs évêques, et je dois, autant que je le puis, empêcher que ce mal n'arrive parmi vous. Afin donc que personne ne se plaigne de moi, je vous déclare ma volonté, que je crois être celle de Dieu : je souhaite que le prêtre Éraclus soit mon successeur. Tous applaudirent à ce choix : et dès ce moment saint Augustin se déchargea sur lui du poids de ses occupations ; mais il l'assistait de ses conseils et se prêtait aux affaires qui le demandaient absolument. Il employa le reste de sa vie à méditer l'Écriture sainte, à prier, et à composer des ouvrages pour défendre la foi de l'Église, et donner des règles de mœurs. Enfin, pendant que les Vandales assiégeaient Hippône, il fut attaqué d'une fièvre violente qui le conduisit au tombeau.

Pendant sa maladie, il fit attacher contre le mur, près de son lit, les psaumes pénitentiaux, et il demandait sans cesse à Dieu de pénétrer son cœur des sentiments qu'ils renferment. De peur d'être détourné de ces pieux exercices, il défendait, environ dix jours avant son décès, qu'on laissât entrer personne dans sa chambre, excepté à certaines heures qu'il marqua. Il conserva une entière connaissance jusqu'à sa mort, qui arriva le 28 août de l'an 430.

Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont une partie a été traduite en français. Les fidèles ne peuvent trop lire son livre des Confessions, monument éternel de l'humilité de ce grand docteur, et qui jusqu'à présent a fait les délices et l'admiration de toutes les personnes de piété. On a aussi ses lettres en français, ses sermons, ses traités sur la grâce, ses commentaires sur les psaumes; il y a beaucoup à profiter à la lecture de ces écrits.

---

29 *août.* — LA DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE. — 1[er] siècle.

Jean-Baptiste, retiré dès son enfance dans le désert, y avait passé plus de trente ans dans une austère pénitence. Son vêtement était un cilice fait de poil de chameau, qu'il tenait serré autour de ses reins avec une ceinture de cuir. Pour nourriture, il n'avait que des sauterelles et du miel sauvage, c'est-à-dire la nourriture des plus pauvres, et il vivait inconnu au monde, dans l'exercice continuel de la prière et de la méditation des choses saintes. Mais enfin Dieu tira cette lumière des ténèbres qui la cachaient. L'an quinzième de l'empire de Tibère, c'est-à-dire vers l'an 30 de Jésus-Christ, la parole du Seigneur se fit entendre à Jean dans le désert, et il vint sur les bords du Jourdain, aux environs de Jéricho. Il prêchait le baptême de la pénitence et annonçait la venue du Messie, disant qu'il était envoyé pour lui préparer les voies. Tout le pays venait à lui, et les peuples, touchés de ses prédications, confessaient leurs péchés et recevaient de lui le baptême.

Pendant que saint Jean baptisait et instruisait ainsi les pécheurs, le Sauveur même des pécheurs, le Juste et le Saint par excellence, Jésus-Christ enfin, voulut aussi être baptisé par lui. Il vint

ie pour cela de Nazareth vers le Jourdain, et se présenta pour
baptisé comme les autres. Saint Jean reçut en ce moment une
ière d'en haut, qui lui fit connaître que c'était le Messie. Saisi
s de vénération et de respect, il s'excusa de baptiser celui qu'il
it être son Sauveur et son Dieu, et qui venait ôter le péché
monde; mais il fut obligé de céder à celui qui venait accomplir
e justice, c'est-à-dire toute humilité. Il le baptisa dans le Jour-
, et, quand Jésus fut sorti de l'eau, les cieux s'ouvrirent, et le
t-Esprit descendit sur lui.
ean continua de baptiser jusqu'à son emprisonnement. La
se de sa détention fut la liberté avec laquelle il reprenait Hé-
le Tétrarque de tous ses crimes, et particulièrement de ce
l avait épousé Hérodiade, femme de Philippe son frère, dont
avait une fille nommée Salomé. Jean représenta à Hérode l'é-
nité de ce crime, et lui dit que la loi de Dieu lui défendait
oir la femme de son frère; ce prince, ne pouvant souffrir la
té du saint Précurseur, l'envoya chargé de chaînes au château
Macheronte. Hérodiade, non contente de le voir en prison,
ut le faire mourir; mais la crainte du peuple retenait Hérode;
ailleurs, comme il ne pouvait pas se dissimuler à lui-même
Jean était un juste et un saint, il avait du respect pour lui,
ivait ses avis dans toutes les occasions où sa passion n'était
t intéressée. Ainsi Jean demeura prisonnier jusqu'à ce que
temps fût accompli.
s disciples avaient assez de générosité pour ne pas l'abandonner
sa prison. Mais, comme il était venu pour préparer les voies
eigneur, il ne pensa qu'à leur faire connaître celui qui seul
leur libérateur et leur maître. Ayant appris d'eux les miracles
ésus-Christ, il envoya deux de ses disciples lui demander s'il
celui qu'on attendait depuis le commencement du monde;
s-Christ répondit par des miracles, qui étaient des preuves
a divinité et de sa mission. Jean ne doutait pas que Jésus ne
e Christ; mais il voulait que ses disciples s'en convainquissent
eurs propres yeux.
ielque temps après, Hérodiade, ayant trouvé une occasion
rable pour satisfaire sa haine contre saint Jean, s'empressa
profiter. Hérode célébrait le jour de sa naissance, et donnait
rand festin à ceux de sa cour, dans le château même de Mache-
, où Jean était en prison. Pendant que les convives étaient
és par le plaisir qui les avait assemblés, Salomé, fille d'Hé-

rodiade et de Philippe, son premier mari, oubliant la modes[illegible] qui convenait à son sexe et à sa qualité, entra dans la salle [illegible] festin, et dansa devant le roi d'une manière qui fit grand plaisi[illegible] ce prince. Hérode, dans la chaleur du vin et de la bonne chè[illegible] dit à Salomé : Demandez-moi ce que vous voudrez, et je vo[illegible] l'accorderai, quand ce serait la moitié de mon royaume; et [illegible] confirma cette promesse par un serment. Salomé sortit de la sal[illegible] et alla rapporter à sa mère ce que le roi avait dit. Hérodiade, q[illegible] n'était occupée que de la perte de son prisonnier, fit demand[illegible] sa tête. Salomé rentra aussitôt, et dit à Hérode : Donnez-m[illegible] dans ce plat la tête de Jean-Baptiste. Le roi fut attristé de cet[illegible] demande, car il conservait toujours quelque respect pour sai[illegible] Jean; mais, comme il s'était engagé par serment devant une grande compagnie, il fut arrêté par une honte aussi crimine[illegible] que sa promesse avait été imprudente, et il n'osa se rétract[illegible] Ainsi il envoya un de ses gardes pour couper la tête au saint Pr[illegible] curseur, dans la prison. On apporta ensuite cette tête à Salom[illegible] sur un plat; celle-ci osa la prendre dans ses mains pour la mo[illegible] trer à sa mère. Saint Jérôme dit que cette femme, voulant [illegible] venger de la liberté avec laquelle saint Jean lui avait reproc[illegible] ses désordres, lui perça la langue avec un poinçon. La mort [illegible] saint Jean eut lieu sur la fin de l'an 31, ou au commencement [illegible] l'an 32 de Jésus-Christ. Ses disciples emportèrent son corps [illegible] l'enterrèrent honorablement.

---

29 *août*. — SAINTE SABINE, MARTYRE. — 2e siècle.

Sabine, dame de Rome, épouse de Valentin, personnage trè[illegible] distingué, fut instruite par la vierge Séraphie dans les princip[illegible] de la foi chrétienne. Après le martyre de cette sainte fille, el[illegible] donna la sépulture à ses restes qu'elle avait recueillis, et lui fit d[illegible] pieuses funérailles. C'est pour cette raison que peu de temps aprè[illegible] sous le règne de l'empereur Adrien, elle fut arrêtée, et citée d[illegible] vant le juge Elpidius. « *N'es-tu pas*, lui dit-il, *cette Sabine* [illegible] *illustrée par sa naissance et son mariage? C'est moi*, dit-ell[illegible] *mais je rends grâce à Jésus-Christ, mon Seigneur, qui pa[illegible] l'intervention de sa servante Séraphie, m'a délivrée de l'escla vage des démons*. Après l'avoir éprouvée de différentes manièr[illegible] pour changer sa résolution; mais sans pouvoir ébranler sa con[illegible]

laus la foi, le préfet la condamna à mort comme coupable pris envers les dieux. Son corps fut placé par les chrétiens même tombeau où elle-même avait placé Séraphie, sa maîtans la foi.

---

août. — SAINT MÉDÉRIC OU MERRY, ABBÉ. — 8e siècle.

éric ou Merry naquit à Autun dans le septième siècle. Dès e treize ans, Dieu lui inspira le ferme désir de renoncer au . L'opposition que ses parents y apportèrent ne servit qu'à éprouver sa vocation. Sa persévérance leur fit connaître la de Dieu : craignant de s'y opposer, ils allèrent eux-mêffrir leur fils à l'un des monastères de la ville, que l'on croit lui de Saint-Martin. Merry y trouva cinquante-quatre requi vivaient fort régulièrement. Il les édifia par sa douson humilité, par son obéissance et sa charité.

s la mort de l'abbé du monastère, il fut mis à sa place d'un tement unanime. Il eut beaucoup de peine à se déterminer pter cette dignité ; mais il fut obligé de se rendre aux vœux igieux, des peuples voisins du monastère et même de l'é- Dès qu'il se vit à la tête des autres, il ne songea plus qu'aux s de remplir ses obligations. Il ne prescrivait rien à ses re- qu'il ne pratiquât le premier ; il marchait toujours devant ur les conduire et leur aplanir les difficultés qui auraient rebuter. Sa nouvelle dignité ayant fait connaître son nom rtu plus qu'auparavant, augmenta aussi l'opinion que l'on e sa sainteté. On venait le consulter des endroits les plus s de la Bourgogne ; et, quoique ce ne fût que sur des afqui ne regardaient que le spirituel, il craignit la vanité i-même, et de ne pouvoir plus vaquer aux exercices de sa nauté : c'est ce qui le porta à quitter le cloître pour aller er dans un désert à cinq quarts de lieue d'Autun, que l'on encore aujourd'hui *la Celle de Saint-Merry*.

aint trouva la solitude fort douce tant qu'il pût y demeurer 1. Les besoins du corps ne lui donnaient point d'inquiéaccoutumé à une vie dure, il travaillait des mains, et ne ait que ce qu'il apprêtait lui-même. Ses religieux l'ayant art tâchèrent de lui persuader de revenir : ils lui reprént qu'ayant été élu canoniquement, il ne dépendait pas de

lui d'abandonner la conduite de ceux dont Dieu même l'avait chargé, et qu'il devait craindre de se rendre coupable de désobéissance à la divine volonté, s'il persistait à borner ses soins à lui seul. N'ayant rien pu gagner sur son esprit, ils eurent recours à l'évêque d'Autun, qui alla voir Merry dans son ermitage, et qui le menaça des censures de l'Église, s'il refusait plus longtemps de retourner à sa communauté. Il obéit, et l'on vit éclater plus que jamais la charité qui animait toutes ses actions.

La pensée de la retraite l'occupait toujours : prenant les mouvements de son cœur pour les marques d'une vocation certaine à la solitude, il sortit encore de son monastère pour aller visiter le tombeau de Saint-Denis, mais bien résolu de ne plus revenir à Autun. S'étant mis en chemin avec un de ses religieux nommé *Frodulphe, saint Frou*, il tomba malade dans le monastère de Champeaux, à deux lieues et demie de Melun. Il y fit un long séjour pour y rétablir sa santé. Son mal ne l'empêchait pourtant pas de vaquer à ses exercices ordinaires de piété dans l'église du lieu, ni même d'aller de jour à autre à Melun visiter les prisonniers et travailler à leur procurer la liberté.

Comme ses incommodités ne cessaient pas, il crut qu'il était inutile de demeurer plus longtemps à Champeaux, et il continua son voyage pour Paris, en chariot, parce qu'il ne pouvait le faire à pied. Il alla, dit son historien, se loger au faubourg du nord, dans une petite cellule qui tenait à la chapelle de Saint-Pierre. Il n'y fit autre chose que prier et souffrir; après avoir été malade pendant deux ans et neuf mois, il fut délivré des misères de cette vie par une heureuse mort, que l'on croit avoir eu lieu au commencement du huitième siècle. Au lieu de l'ancienne chapelle de Saint-Pierre, on bâtit depuis une grande église sur le tombeau de saint Merry. C'est celle qui porte aujourd'hui son nom. Les reliques de saint Merry s'y conservent encore dans une châsse, au-dessus du grand autel.

---

30 *août*. — SAINTS FÉLIX ET ADAUCTE, MARTYRS. — 4e siècle.

Félix, arrêté sous les empereurs Dioclétien et Maximien, pour avoir embrassé la foi de Jésus-Christ, fut amené dans le temple de Sérapis. Comme on lui enjoignait de sacrifier à ce faux dieu,

il cracha au visage de sa statue, qui bien que de bronze tomba aussitôt par terre. Le même prodige s'étant renouvelé dans le temple de Mercure et dans celui de Diane, Félix fut accusé d'impiété et de magie, et torturé sur le chevalet. Presque aussitôt on le conduisit sur la voie d'Ostie, à deux milles de Rome, pour qu'il y fût décapité. Dans le trajet, il fut rencontré par un chrétien qui, en reconnaissant Félix, vit qu'on le menait au martyre, et s'écria à haute voix : « *Et moi aussi je vis sous la même loi que celui-ci : J'adore le même Jésus-Christ.* » Aussi, après avoir embrassé Félix, il eut la tête tranchée en même temps que lui, le 30 du mois d'août. Comme son nom était inconnu aux fidèles, il fut célébré sous celui d'*Adaucte* qui veut dire adjoint, parce qu'il fut adjoint à saint Félix pour la couronne du martyre.

---

30 *août*. — SAINT FIACRE, SOLITAIRE. — 7e siècle.

Saint Fiacre, anciennement appelé *Saint Fèfre*, sortait d'une illustre famille d'Irlande. Il fut élevé sous la conduite d'un évêque d'une grande sainteté que quelques auteurs prennent pour Conan, évêque de Soder, ou des îles Occidentales. Méprisant les avantages qu'il pouvait se promettre dans le monde, il quitta sa patrie à la fleur de l'âge, et, accompagné de quelques jeunes gens, qui, comme lui, voulaient se consacrer au service de Dieu, il passa en France pour y vivre dans la solitude. Étant arrivé dans le diocèse de Meaux, il alla trouver le saint évêque Faron, qui lui désigna pour sa demeure un lieu écarté dans une forêt qui lui appartenait. C'était Breuil dans la Brie, qui est environ à deux lieues de Meaux.

Le saint, après avoir défriché une certaine étendue de terrain, s'y construisit une cellule, avec un oratoire en l'honneur de la Mère de Dieu. Il s'y forma aussi un petit jardin qu'il cultivait de ses propres mains. Sa vie étant extrêmement austère, il n'y avait que la nécessité ou la charité qui pussent lui faire interrompre l'exercice de la prière et de la contemplation. Il partageait avec les pauvres le fruit de son travail. Plusieurs personnes venant le consulter, il fit bâtir à quelque distance de sa cellule, une espèce d'hôpital pour les étrangers. Il y servait les pauvres lui-même, et leur rendait souvent la santé par la vertu de ses prières. Mais il ne permettait point aux femmes d'entrer dans l'enceinte de son ermitage. Ce dernier article était une règle inviolable chez les

moines irlandais. Saint Fiacre avait une sœur, nommée Syra, qui mourut dans le diocèse de Meaux, où elle est honorée comme vierge. Quant à lui, il mourut le 30 août, vers l'an 670, et fut enterré dans son oratoire. Il ne paraît pas qu'il ait jamais eu de disciples. On transporta ses reliques à Meaux en 1568. Ce saint anachorète est depuis plus de mille ans le patron de la Brie.

---

30 *août.* — SAINTE ROSE DE LIMA, VIERGE, DU TIERS-ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS. — 17e siècle.

Première fleur de sainteté que vit s'épanouir l'Amérique méridionale, en la vierge Rose, née, à Lima, de parents chrétiens, brillèrent dès le berceau des marques de la perfection qu'elle devait posséder un jour ; car ce fut dans sa première enfance que son visage, merveilleusement transfiguré, offrit la ressemblance d'une rose, et lui en fit donner le nom. Dans la suite la Vierge, Mère de Dieu, y ajouta un surnom, ordonnant qu'elle fût appelée désormais Rose de Sainte-Marie A cinq ans, elle fit le vœu de virginité perpétuelle. Parvenue à la jeunesse, elle coupa secrètement sa chevelure qui était d'une grande beauté pour n'être pas contrainte au mariage par ses parents. Se livrant à des jeûnes au-dessus des forces humaines, elle passa des carêmes entiers sans manger même de pain, et ne se soutenant qu'avec cinq pépins de citron qu'elle prenait chaque jour.

Après avoir revêtu l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, elle redoubla ses premières austérités. Elle se couvrit le corps d'un cilice long et fort rude qu'elle avait parsemé d'aiguilles fines, et porta nuit et jour sous son voile une couronne hérissée d'un grand nombre de pointes aiguës. Marchant dans la voie ardue qu'avait suivie sainte Catherine de Sienne, elle se ceignit les reins d'une chaîne de fer qui faisait trois fois le tour de son corps, et se composa un lit de troncs noueux dont elle remplit les intervalles avec des morceaux de pots cassés. Elle se construisit enfin une cellule très-étroite dans un angle, et tout au bout d'un jardin, où livrée à la contemplation des choses du Ciel, elle exténuait son corps déjà si frêle en se donnant fréquemment la discipline, et par le jeûne et les veilles. Fortifiée par la vie spirituelle, elle fut victorieuse des attaques extérieures du démon, et dans une lutte fréquente elle le terrassa avec intrépidité, et elle en triompha.

llement pers cutée par les souffrances des maladies, les
s des domestiques, et les morsures de la calomnie, elle
mait de n'être pas encore aussi affligée qu'elle le méritait.
it quinze années, pendant bien des heures, ayant l'esprit
ie à la désolation et à l'aridité la plus malheureuse, elle
ta avec courage des combats qui lui causaient plus d'a-
ne et de douleurs que toute espèce de mort. Ensuite, elle
nça à être inondée de délices célestes, à être favorisée par
ons et à se fondre dans des ardeurs séraphiques. Jouissant
eu d'apparitions continuelles d'une sainte familiarité avec
ge gardien, avec sainte Catherine de Sienne et la sainte
Mère de Dieu, elle mérita d'entendre ces paroles que
ssa Jésus-Christ : « *Rose de mon cœur, sois mon épouse
imée.* » Enfin, transportée en l'année 1617 par une mort
reuse dans le paradis de son divin Fiancé, et glorifiée par
ibreux miracles avant et après sa mort, le pape Clément X
rit solennellement sur le catalogue des saintes vierges.

ût. SAINT RAYMOND NONNAT, CONFESSEUR. — 13e siècle.

nond fut surnommé Nonnat ou *Non-né*, parce que con-
ent aux lois ordinaires de la nature il ne vit le jour qu'à
le flanc séparé de sa mère qui venait de mourir. Il naquit à
en Catalogne, de parents pieux et nobles, et donna dès
ance des marques de sa future sainteté. Il s'appliqua de
ieure à l'étude des lettres, mais ensuite menant la vie de
agne par l'ordre de son père, il se rendait souvent à une
de Saint-Nicolas, située sur le territoire de Portel, pour y
me sainte image de la Mère de Dieu, qui maintenant en-
en grande vénération pour les fidèles. Là, se répandant
es, il demandait à la Mère de Dieu de l'adopter pour son
de lui enseigner la voie du salut et la science des saints.
ne et miséricordieuse Vierge exauça ses vœux, et lui fit
ndre qu'il lui serait très-agréable s'il entrait dans l'ordre
x récemment fondé d'après son inspiration, sous le titre
erci, ou de la Miséricorde pour la Rédemption des captifs.
nd, sur cet avertissement, partit aussitôt pour Barcelone,
assa un institut si excellent pour la charité qu'on y exerce
le prochain. Il en accomplit toutes les règles, et en acquit

toutes les vertus. Envoyé en Afrique pour racheter des cap
après en avoir délivré déjà beaucoup de l'esclavage, comme
argent était épuisé, et qu'il redoutait pour d'autres le péril proc
d'abjurer la foi, il se donna lui-même en gage. Mais comme
dent désir du salut des âmes dont il était consumé lui fit
vertir à Jésus-Christ par ses instructions beaucoup de mahomét
les Barbaresques le jetèrent dans une étroite prison où il sou
plusieurs tourments; on lui perça les lèvres, et on lui ferm
bouche avec un cadenas; ce qui lui fit endurer longtemps un
martyre. Ces traits et d'autres preuves encore de son courag
roïque, répandirent de toute part la renommée de sa sain
Grégoire IX en fut si touché, qu'il associa Raymond au co
des cardinaux; dans cette dignité, il montra toujours un atta
ment extrême à l'humilité religieuse. Il se rendait à Rome, q
il fut atteint à Cordoue de sa dernière maladie. Il y mouru
l'an 1240.

---

31 *août*. LA BIENHEUREUSE ISABELLE DE FRAN
VIERGE. — 13e siècle.

Isabelle était l'unique fille du roi de France, Louis VIII,
Blanche de Castille; elle naquit en 1125, environ dix ans
saint Louis, son frère. Elle fut riche des qualités du corps e
l'esprit : ces dons naturels furent perfectionnés par la grâce
baptême. Elle n'avait pas vingt-un mois, qu'elle perdit le ro
père. Blanche, sa mère, qui l'aimait tendrement, prit un
particulier de son éducation; elle ne négligea pas de lui do
des maîtres pour les sciences, et, ce qui est étonnant dans
personne de son sexe, elle apprit si parfaitement le latin qu
corrigeait souvent les écritures des chapelains de la cour. I
qu'elle fut suffisamment instruite des sciences, elle apprit à
vailler aux différents ouvrages qui convenaient à son sexe.

Toute la vie d'Isabelle ne fut plus qu'une suite continuell
prières, de lectures et de travail, surtout depuis l'âge de tr
ans, qu'elle prit une ferme résolution de se consacrer à Dieu.
renonça dès lors à tous les amusements de la cour qui occu
si sérieusement la plupart des personnes de son sexe et d
qualité, et quoique, pour obéir à la reine sa mère, elle portât
habits convenables à son rang, elle ne cessait de marquer le
pris qu'elle faisait des ajustements et des parures.

utes les affections de son cœur se tournèrent vers Dieu, et
lérant Jésus-Christ dans la personne des pauvres, ceux-ci
it auprès d'elle en plus grande considération que tout le reste
ommes. Elle ne leur préféra pas le roi saint Louis même, ce
qui lui était si cher. Un jour ce bon prince, lui voyant
er un bonnet qu'elle avait filé de sa main, la pria de lui en
présent, en l'assurant qu'il le regarderait comme un gage
ux de son amitié, et qu'il s'en servirait pour l'amour d'elle.
rère, répondit-elle, comme c'est le premier ouvrage de cette
e que j'aie encore filé, je le destine à Jésus-Christ : les pré-
lui appartiennent. Le roi le trouva bon ; mais il la pria d'en
un autre pour lui. Elle le lui promit, en cas qu'elle reprît
espèce de travail. En même temps elle envoya ce bonnet à
auvre malade dont elle prenait soin.

mort de la reine Blanche, arrivée l'an 1252, ayant rompu les
qui pouvaient retenir Isabelle à la cour, elle se retira dans le
stère de Longchamps, qu'elle avait fait bâtir. Ses fréquentes
nités, qui lui faisaient craindre d'être obligée de recourir à
ispenses qui auraient pu nuire à la régularité du monastère,
êchèrent de faire profession ; mais elle n'en fut pas moins sé-
du monde, et elle n'en édifia pas moins le couvent par les
ples de retraite, de mortification et des autres vertus qu'elle
à la communauté. Ses infirmités augmentèrent à un tel
, que les dernières années de sa vie se passèrent dans une
continuelle de divers maux. Elle y fit paraître une patience
soumission aux ordres de Dieu qui furent le sujet de l'ad-
ion publique. Dieu l'appela à lui le 22 février de l'an 1271,
le quarante-trois ans, moins quelques jours. Saint Louis as-
à ses funérailles, et paya le dernier tribut d'amitié à sa sœur
n discours plein d'onction d'amitié aux religieuses pour les
ler de la perte qu'elles faisaient.

Fin du mois d'août.

---

er *septembre.* — SAINTE PHILOMÈNE, VIERGE ET MARTYRE. — 4e siècle.

mi les tombeaux des martyrs qu'on trouve habituellement
le cimetière de Priscille, sur la voie Salaria, se rencontra

celui dans lequel avait été déposé le corps de sainte Philomè comme on le lisait d'après l'inscription tumulaire apposée trois briques. Quoique l'on y ait trouvé une fiole de sang, et l'on y ait aussi aperçu sculptées d'autres marques du mart l'on doit déplorer que la vie de cette sainte ainsi que les acte son martyre et son genre de mort soient restés inconnus. reste, aussitôt que ce corps sacré, don de la munificenc Pie VII, au commencement de son pontificat, eut été exp la vénération du peuple fidèle, à Mugnano, dans le diocès Nola, ce culte acquit tout à coup grand renom et célébrité dévotion envers la sainte martyre se répandit de jour en j principalement à l'occasion des miracles que l'on rapportai tous côtés s'être accomplis par sa protection. Il en arriva q pape Grégoire XVI, touché des demandes que lui adress beaucoup d'évêques et de personnes dévouées au culte de s Philomène, après avoir mûrement examiné toute cette aff daigna permettre de célébrer sa fête avec l'office et la m dans le diocèse de Nola, et ailleurs.

1er *septembre.* — SAINT GILLES, ABBÉ. — 6e ou 7e si

Gilles, Athénien, qui était de race royale, s'appliqua telle dès sa jeunesse aux lettres divines et aux devoirs de la cha qu'il ne paraissait point se soucier d'autre chose. Aussi après la de ses parents distribua-t-il aux pauvres son patrimoine tou tier. De plus il se dépouilla de sa propre tunique pour en vrir un malade qui était dans le besoin, et ce dernier, s'en revêtu, recouvra la santé. Des miracles nombreux l'ayant r encore plus célèbre, il craignit sa propre renommée, et se r à Arles auprès du bienheureux Césaire. Au bout de deux ans loignant de lui, il se retira dans une solitude où il vécut per longtemps de racines et du lait d'une biche qui venait le trou de certaines heures. Un jour cette biche, que poursuivait la m du roi qui régnait sur cette contrée, vint se réfugier dans la g qu'habitait saint Gilles; ce qui porta le roi de cette partie Gaule à supplier le solitaire de souffrir qu'on lui bâtît un m tère au lieu de cette caverne. Il en prit la direction malgré lu cédant aux sollicitations du prince, et après avoir rempli les de de supérieur pendant quelques années avec prudence et pié s'en alla au ciel.

septembre. — SAINT LEU, ARCHEVÊQUE DE SENS.
— 7e siècle.

Leu naquit vers le milieu , dans le dio-
rléans, d'une famille alliée rois. sa e, nommée
ilde, lui procura une éducat . ele lui apprit
tre Jésus-Christ, et la grâce le lui fit ai .
les dévotions principales de saint Leu it de
ux des martyrs : on sait que c'était a a
s fidèles. Pour imiter leurs souffranc en qu en
it beaucoup, et domptait sa chair par p s
comme les veilles, les longues prières et les nui
tion de tout ce qui pouvait satisfaire ses sens.
606, Dieu le plaça sur le siége de l'église de Sens. Il vécut
tte dignité en pasteur vigilant qui aime son troupeau, et
persuadé qu'il rendra compte à Dieu de la manière dont
gouverné. Il l'instruisait souvent par ses exhortations et en
ps par son exemple. Il s'informait des besoins de chacun,
liquait à y pourvoir.
zèle et sa vertu lui suscitèrent des envieux, et, parce qu'il
éable à Dieu, les hommes le persécutèrent. Après la mort
rry, Clotaire II, voulant s'emparer de la Bourgogne, en-
aquer Sens. Le saint prélat, qui craignait pour son peuple
rdres qui suivent ordinairement la guerre, entra dans son
thédrale, sous l'invocation de saint Étienne, et sonna la
our appeler le peuple, qui vint se mettre en prières avec
1 les exauça : l'ennemi fut saisi d'une épouvante subite et
. Cependant Clotaire, ayant réuni la monarchie française
domination, envoya en Bourgogne un homme de confiance
Farulfe, en qualité de gouverneur. Cet officier, faisant
ée à Sens, trouva fort mauvais que saint Leu ne fût pas
-devant de lui et ne lui eût pas fait des présents comme il
dait. Il crut que le pieux prélat n'avait manqué à lui ren-
honneurs que par indifférence pour lui et par mépris pour
é. Il en fit d'assez vifs reproches à Leu, qui lui répondit :
ir d'un évêque est de gouverner le peuple et d'enseigner
nds du siècle les commandements de Dieu. Farulfe, en-
s irrité par cette réponse, déchira le saint auprès du roi,

dans le dessein de le perdre Médigisile, abbé du monastère de Saint-Rémi (faubourg de Sens), se joignit au gouverneur, et appuya ses calomnies, parce qu'il voulait être archevêque. Clotaire, séduit par leurs mensonges artificieux, envoya saint Leu en exil à Ausène, village du Vimeux. Les habitants de Sens, indignés de ce qu'on leur avait enlevé leur vénérable pasteur, au lieu de souffrir cette affliction avec patience, comme l'Évangile l'ordonne, ou de le redemander au roi avec respect, déchargèrent leur colère sur l'abbé Médigisile, et le tuèrent dans son église de Saint-Rémi, pour le punir de sa trahison et de son ambition. Cette nouvelle affligea saint Leu, qui avait toujours enseigné à ce peuple que la vengeance n'appartient qu'à Dieu, et que le chrétien ne se venge lui-même que par la patience et par les bienfaits; et il pria le Seigneur de leur pardonner cette faute. Le peuple de Sens, revenu de son emportement, prit une voie plus douce et plus convenable pour obtenir le retour de son pasteur; il fit prier Vinebaud, abbé de Saint-Loup de Troyes, d'aller demander son rappel au roi. Vinebaud alla en effet trouver Clotaire, qui était auprès de Rouen et fit si bien connaître à ce prince la fausseté des accusations formées contre l'archevêque de Sens, et la sainteté de ce prélat, qu'il obtint sa liberté. Quand le saint fut de retour, Vinebaud le présenta au roi. Ce prince, le voyant maigre et défiguré, à cause de ses longs jeûnes et de ce qu'il avait souffert dans son exil, en fut touché, détesta ses calomniateurs, le fit manger à sa table, se prosterna pour lui demander pardon, et le renvoya à son église comblé de présents. Saint Leu la gouverna, comme auparavant, avec zèle et avec édification. Étant près de mourir, il fit venir les prêtres de son clergé et les exhorta à vivre dans la sainteté que leur ministère exigeait : ensuite il mourut en paix, vers l'an 623, et fut enterré dans l'église de Sainte-Colombe.

---

2 *septembre.* — SAINT ÉTIENNE, PREMIER ROI DE HONGRIE, CONFESSEUR. — 11e siècle.

Étienne introduisit en Hongrie la foi de J. C. et y porta le premier le nom de roi. Il obtint la couronne royale du Pontife romain, fut sacré par son ordre, et fit hommage de son royaume au Siége apostolique. C'est avec un zèle admirable pour la religion et avec munificence qu'il fonda différents établissements de piété

à Rome, à Jérusalem, à Constantinople et en Hongrie l'archevêché de Strigonie et dix évêchés. A l'amour de Dieu il joignait une égale charité et libéralité envers les pauvres qu'il accueillait et qu'il affectionnait comme le Christ lui-même, et il n'en renvoya jamais un seul le cœur triste et les mains vides. Après avoir dépensé des ressources considérables pour soulager leur misère, il alla même souvent, dans sa rare bonté, jusqu'à leur distribuer le mobilier de son palais. En outre, il prit l'habitude de laver de ses propres mains les pieds des pauvres, et de s'en aller seul la nuit et inconnu, dans les hôpitaux, d'y servir les malades, et d'y rendre tous les offices de la charité. Ses vertus lui méritèrent que sa main droite demeurât préservée de la corruption, après la dissolution du reste de son corps.

Son ardeur pour la prière lui faisait passer sans dormir les nuits presque entières, tout attaché à la contemplation des choses célestes. Ravi quelquefois hors de ses sens, on le vit même élevé en l'air. Par le secours de la prière, il évita plus d'une fois, d'une manière tout à fait miraculeuse, les conspirations d'ennemis de l'État, et les attaques d'adversaires puissants. Son fils Éméric qu'il avait eu de Ghiselle de Bavière, sœur de l'empereur saint Henri, à laquelle il s'était allié par mariage, il l'éleva avec une très-grande discipline morale et une piété portée à ce point, tel que le montra dans la suite sa sainteté. Il arrangea ainsi les affaires de son royaume de façon à ce que l'on n'entreprît jamais rien sans le conseil des hommes distingués par leur sainteté et leur prudence qu'il avait fait venir de tous côtés. En même temps prosterné sous la cendre et le cilice, il demandait à Dieu, avec les prières les plus humbles, de le rendre digne de voir avant de mourir tout le royaume de Hongrie devenu catholique. Il fut surnommé à bon droit l'apôtre de cette nation à cause de la grandeur de son zèle pour l'extension de la foi, et le Pontife romain lui permit, ainsi qu'aux souverains ses descendants, de faire porter la croix devant lui.

Il constitua patronne de la Hongrie, la Mère de Dieu qu'il vénérait avec une ardente dévotion, et fit bâtir en son honneur une vaste église. En retour, la sainte Vierge le reçut au ciel le jour de son Assomption, que les Hongrois, par ordonnance du saint roi, appellent le jour de la Grande-Dame. Son saint corps, qui, entre autres grands et divers miracles, exhalait une odeur très-suave, et laissait couler une eau miraculeuse, fut, par ordre du Pontife

romain, transporté dans un lieu plus digne, et enseveli avec plus d'honneur. Il mourut en l'an du salut 1038. Le pape Innocent XI fixa la célébration de sa fête au 2 septembre, à cause d'une insigne victoire que ce jour-là l'armée de Léopold Ier, empereur élu des Romains et roi de Hongrie, avait, avec le secours divin, remportée sur les Turcs, au siége de Bude.

---

3 *septembre.* — SAINT AYOU, ABBÉ ET MARTYR. — 7e siècle.

Ayou ou Aigulfe, était né à Blois d'une famille peu avantagée des biens de la fortune. Il fut élevé, dès l'enfance, parmi des ecclésiastiques, et Dieu lui inspira un si grand amour pour la piété, que, lorsqu'il se vit en âge de prendre un parti, il renonça au monde et résolut de servir Dieu dans un monastère. Il choisit celui de Fleury, depuis nommé Saint-Benoît-sur-Loire, et fut reçu au nombre des religieux par l'abbé Mommol, recommandable par sa piété. Ayou était devenu le modèle et l'exemple de la communauté, lorsque Dieu le fit passer dans une autre maison, où son zèle pour la régularité fut consommé par la gloire du martyre.

Après la mort de Vincent, abbé de Lérins, le relâchement s'introduisit dans le monastère par la négligence de son successeur. Le désordre y produisit la division et la mésintelligence : en peu de temps on ne reconnaissait plus cette maison, d'où étaient sortis tant de saints. Quelques religieux, en qui cet esprit de piété ne s'était pas encore éteint, portèrent leurs plaintes au roi Clotaire III, et lui demandèrent un nouvel abbé. Le roi fit choix d'Ayou, et le chargea de réformer le monastère. Arcade et Colombe, religieux de cette maison, ennemis de la paix et de la piété, résolurent de traverser l'abbé. Le désir de grossir leur parti leur fit dissimuler quelque temps leur pernicieuse intention; mais, quand ils crurent leur cabale assez forte, ils firent éclater leur mauvaise volonté. Ils tentèrent d'assassiner Ayou et les plus pieux d'entre les frères. Dieu permit néanmoins que ceux-ci échappassent à leur fureur pour cette fois. Ils se réfugièrent dans l'église de Saint-Jean, où ils furent obligés de se retrancher. Le saint abbé alla trouver ces deux rebelles, et leur dit : Si je suis la cause de cet orage, prenez-moi seul, et comme un autre Jonas jetez-moi dans la mer. Ce discours les adoucit, ils parurent touchés de leur faute, ils demandèrent pardon, et demeurèrent en repos

durant un an ; mais, ayant appris que le bruit de cette révolte s'était répandu dans le royaume, et craignant que le roi ne les punît, ils cherchèrent les moyens de se soustraire aux châtiments qu'ils méritaient. Arcade sortit du monastère pour se procurer plus facilement la faveur des personnes puissantes du pays. Colombe resta dans la maison, et tâcha de s'y former un parti. Arcade, après avoir été quelque temps hors du cloître, voulut y rentrer ; mais le saint abbé, qui était assuré de sa perfidie, ne voulut pas le recevoir. Ce misérable voulut y rentrer par la force, eut recours à un seigneur nommé Mommol, homme cruel et avare, et lui persuada d'aller à Lérins, l'assurant qu'il y trouverait de grandes sommes d'argent. Mommol, excité par l'avidité du gain, vint à Lérins, et y fut bien reçu par saint Ayou, dont il était connu, mais qui ignorait ses mauvais desseins. Quand tout fut disposé pour faire éclater sa sédition, Arcade prit le temps où le vénérable abbé était à table avec Mommol, entra dans la salle avec ceux de son parti, se saisit du saint, le fit battre à coups de bâton, et enfermer dans une prison avec les religieux fidèles à leurs devoirs. Le lendemain, on leur apporta à manger ; comme c'était un jour de jeûne, ces saints religieux voulurent encore ajouter l'abstinence aux douleurs qu'ils souffraient, et ils ne prirent aucune nourriture qu'après trois heures du soir. Mommol, qui s'était retiré du monastère pour faire croire qu'il n'avait aucune part à ces violences, y revint trois jours après et demanda à chaque religieux où était leur argent. Tous lui répondirent : Nous n'en avons point : notre règle nous défend de posséder en propre, pas même notre volonté. Mommol, n'ayant pu tirer d'eux d'autre réponse, prit et emporta tout ce qu'il put des biens communs du monastère. Saint Ayou et ses disciples furent dix jours en prison, après quoi Arcade et Colombe leur firent couper la langue et crever les yeux, et en cet état les mirent sur un vaisseau. On les transporta dans une petite île, vers la Sardaigne, où l'on acheva leur martyre en leur ôtant la vie vers l'an 675.

---

4 *septembre.* — SAINT MARIN, DIACRE. — 4e siècle.

On dit qu'il travailla, en qualité de maçon, à la reconstruction des murailles de Rimini. Mais Dieu ayant manifesté son éminente sainteté, il fut ordonné diacre par saint Gaudence, évêque de Brescia. Il se retira dans une petite cabane qu'il construisit

au milieu des bois sur le mont Titan, à dix milles de Rimini. Il y vécut plusieurs années dans la solitude, et mourut sur la fin du 4e siècle. On bâtit depuis, sur le sommet du mont Titan, une ville qui, du nom du saint, fut appelée *San-Marino*. C'est une petite république enclavée dans le territoire des États-Pontificaux, et qui, depuis l'an 600, a toujours conservé sa liberté. On y vénère avec une grande dévotion les reliques de saint Marin, qui est encore honoré à Pavie, à Rimini, et dans plusieurs diocèses de l'Italie.

---

4 *septembre*. — SAINTE IDE, VEUVE. — 8e siècle.

Le comte Egbert, favori de Charlemagne, étant tombé malade de fatigue et des blessures reçues dans une guerre où il avait accompagné ce prince, fut obligé de se retirer pour prendre du repos et se faire traiter. L'hôte chez qui était Egbert avait une fille nommée Ide, qui, à l'imitation de son père et de sa mère, lui rendait tous les services que la bienséance pouvait lui permettre. Elle avait été élevée dans la piété, et avait appris des saintes Vierges Odile et Gertrude, filles de Pepin, à mépriser le monde, à servir Dieu à leur exemple, et à n'aimer que lui seul. Egbert avait admiré souvent sa modestie, son amour pour le silence, et la sagesse qui accompagnaient ses paroles quand elle était obligée de parler. Ces vertus le charmèrent; et, voulant s'engager dans le mariage, il crut ne pouvoir faire un meilleur choix que de prendre une femme qui eût appris à se soumettre à Dieu avant d'entrer sous la dépendance d'un mari. Ce mariage fut heureux, parce qu'il fut saint. L'union d'Ide et d'Egbert resta toujours également forte, parce qu'elle était fondée sur la charité. L'un et l'autre s'aimaient pour le ciel, et s'excitaient à le mériter par des œuvres saintes.

Étant demeurée veuve assez jeune, elle ne pensa pas à un second engagement; mais elle profita de sa liberté pour suivre avec plus d'ardeur l'attrait qu'elle avait pour la pénitence. On ne peut croire en combien de manières elle commença alors à se mortifier. La maxime de saint Paul : *Mortifiez vos membres*, était sa règle, et, sans s'astreindre aux exercices de la vie religieuse, elle était plus pénitente, au milieu du monde, qu'on ne l'est souvent dans les monastères où l'on connaît le mieux l'esprit de l'Évangile.

Elle se privait des commodités qui paraissent les plus indispensables, non par un esprit d'avarice et de cupidité, mais parce

qu'elle voulait suivre la voie étroite qui mène à la vie éternelle. Elle donnait aux pauvres tout ce qu'elle épargnait par ce retranchement de dépense, et elle se dépouillait avec joie pour revêtir Jésus-Christ dans ses membres. Elle se fit bâtir une petite chapelle dans une église qu'elle avait fait construire, et elle s'y renfermait souvent pour y être recueillie dans la prière. Lorsque saint Ide eut passé plusieurs années dans une vie si pénitente, Dieu, content de son sacrifice, voulut la retirer à lui; mais, avant de l'enlever à son exil, il lui envoya une maladie douloureuse et longue, pendant laquelle elle témoigna une si grande patience, qu'on ne lui entendit jamais exprimer la moindre plainte. Elle mourut au milieu des douleurs, pour aller jouir du repos éternel, au commencement du neuvième siècle.

---

4 *septembre*. — SAINTE ROSALIE, VIERGE, PATRONNE DE PALERME. — 12[e] siècle.

La vierge Rosalie naquit à Palerme, d'une famille noble, par laquelle elle descendait de Charlemagne. Dédaignant l'opulence de la maison paternelle, ainsi que l'espérance de nouvelles grandeurs que lui promettaient la parenté et la faveur des rois de Sicile, elle se retira sur la montagne de Quisquina, éloignée d'environ quarante milles du château de ses ancêtres, dont elle échangea les agréments contre l'horreur d'une caverne ténébreuse. Elle descendit courageusement dans cette grotte par l'unique et étroite ouverture qui y donnait entrée par le haut, avec la résolution d'y habiter désormais. Dans ce lieu souterrain, morte au monde et à elle-même, ensevelie avec Jésus-Christ pour ne plus vivre qu'en Dieu, Rosalie demeura cachée le jour et la nuit, prenant bien garde qu'on ne pût la découvrir sur ces montagnes qui dépendaient de la principauté de sa famille, de peur d'être ramenée malgré elle à la ville et dans la maison de son père. Elle eut à se défendre contre les piéges artificieux du démon, qui représentait à son imagination l'ennui d'une vie toute de privations et l'horreur de la solitude. Elle en triompha courageusement, en employant contre sa personne toutes les rigueurs de la mortification. Lorsque, privée de secours humains, elle ne pouvait plus demander de la consolation qu'au ciel, Dieu, qui soutient et couronne les saints, la fortifiait souvent en la comblant de délices.

semblables à celles que goût[illegible] les [illegible] ite, sur un avis qu'elle reçut d'en haut, [illegible] quitta l'antre de Quisquina, et alla s'enfoncer dans une [illegible] plus affreuse encore, sur le mont Pellegrino, à trois mill[illegible] environ de Palerme. Ce fut là que la solitaire passa un temps co[illegible]érable de sa vie, comme on l'a appris par la révélation qu'elle en fit quand elle apparut à un chasseur qui, ayant dirigé ses pas vers cet endroit, avait découvert ses reliques. Là, gémissant comme la colombe dans les creux de la pierre, abîmée dans la contemplation des choses célestes, conformant sa vie à la règle parfaite du divin amour, elle passa ses jours dans la solitude. Saintement couronnée des roses immortelles de la charité, ainsi que des lis de la virginité, elle quitta ce monde le 4 septembre 1160. Sous le pontificat d'Urbain VIII, le corps de cette sainte, retrouvée par la permission du ciel, l'année du Jubilé, aux applaudissements de toute la Sicile, délivra cette île d'une peste qui la ravageait.

---

4 *septembre.* — SAINTE ROSE DE VITERBE, VIERGE. — 13[e] siècle.

Rose, née à Viterbe de parents pieux, brilla dès son enfance par toutes sortes de vertus, car elle était déjà devenue maîtresse dans la perfection lorsqu'elle apprenait à peine à parler. Ayant en aversion les vanités du monde, elle portait un voile grossier et un cilice, allait nu-pieds, et mortifiant son faible corps par les jeûnes et d'autres austérités, elle se livrait continuellement à la contemplation des choses divines. Dieu voulut que cette éminente sainteté fût attestée par un miracle insigne; car, n'étant encore que jeune fille, elle rappela à la vie sa tante qui venait de mourir. Par son seul aspect, elle excitait ceux qui la considéraient à garder dans leurs cœurs cette virginité qu'elle conserva perpétuellement. Pleine de charité envers les pauvres, lorsqu'une fois en hiver elle leur apportait du pain qu'elle s'était retiré sur sa propre nourriture, son père lui ordonna de montrer ce qu'elle portait de caché dans son sein, et le pain fut changé en roses.

Quand elle eut accompli sa septième année, brûlant du désir de vivre dans la solitude, elle choisit dans la maison qu'elle habitait une chambre des plus étroites, et s'y renferma comme dans une prison volontaire. Elle s'y appliquait avec ardeur à la

prière, et à châtier son corps, puis elle invoquait la divine Clémence pour la tranquillité de l'Église que l'empereur Frédéric II tourmentait violemment par son impiété. Par suite de cette macération de longue durée, elle tomba malade mortellement; mais visitée pendant cette maladie par la bienheureuse Vierge Marie, elle recouvra la santé, et elle reçut l'ordre de revêtir l'habit du tiers ordre de saint François. A l'âge de dix ans, elle fut inspirée de Dieu, et par de pieuses exhortations jointes à des arguments pleins de force, elle ramena beaucoup d'hérétiques à la foi et à l'obéissance du Pontife romain. Exilée pour cette cause avec toute sa parenté, elle se rendit dans des villes voisines où douée du don de prophétie, elle prédit la mort de Frédéric et la paix de l'Église. Elle rendit la vue à une femme aveugle depuis sa naissance, et pour affirmer la vérité de la foi, elle entra au milieu d'un brasier tout en feu, et y demeura trois heures sans y recevoir aucun mal. Par ce miracle, elle triompha de l'opiniâtreté d'une femme hérétique, et elle la convertit à la foi véritable, ainsi que d'autres personnes.

Revenue enfin à Viterbe pour la plus grande joie de ses concitoyens, qui l'en félicitèrent, elle demanda à faire partie de la communauté des religieuses de Sainte-Marie des Roses. Les religieuses lui ayant refusé cette admission à cause de sa pauvreté, elle prédit qu'elle demeurerait dans leur couvent après sa mort. Elle rentra donc bientôt dans l'espèce de prison qu'elle avait anciennement occupée dans sa propre maison, et lorsqu'elle y eut passé deux ans, attaquée d'une maladie et soupirant pour la bienheureuse patrie, vers le milieu du treizième siècle, elle alla rejoindre son divin Époux, pleine de mérite et n'ayant pas encore accompli sa dix-huitième année. Son corps, qui brillait d'un éclat merveilleux et qui répandait une odeur suave, fut enterré dans l'église de Sainte-Marie de Podio, où il resta environ deux ans et demi, jusqu'à ce qu'Alexandre IV, qui résidait alors à Viterbe, le fit déterrer sur une révélation qu'il reçut par trois fois pendant son sommeil. On le trouva exempt de corruption, et on le transporta solennellement le 4 de septembre au monastère dont nous avons parlé plus haut, et qui par la suite reçut le nom de Sainte-Rose. Jusqu'à ce jour, on l'y conserve dans son intégrité, et avec sa flexibilité, objet d'admiration pour tout le monde, et il y brille toujours par de nouveaux miracles.

5 *septembre.* — S. BERTIN, ABBÉ DE SITHIEU, à Saint-Omer. — 7[e] et 8[e] siècle.

Saint Bertin, issu d'une famille noble, établie dans le territoire de Constance en Suisse, naquit vers le commencement du septième siècle. Touché de l'exemple de saint Omer, son parent, qui fit profession de la règle de saint Colomban à Luxeuil en Bourgogne, il alla se consacrer au Seigneur dans la même maison avec deux de ses amis, Mommolin et Ebertran ou Bertran. Quoique alors fort jeune, il ne s'en distingua pas moins par sa ferveur dans tous ses exercices.

Il y avait alors à Luxeuil cinq cents religieux. Ils étaient gouvernés par saint Eustase, qui succéda à saint Colomban lorsque celui-ci fut obligé, en 610, de se retirer à Bobbio en Lombardie. Cette abbaye, fondée peu de temps auparavant, était une excellente école, où l'on enseignait tout ce qui a rapport à l'étude de la religion. On en vit bientôt sortir un grand nombre d'évêques célèbres par leur vertu et leur savoir. Vers l'an 637, saint Omer fut fait évêque de Térouanne en Artois, ancienne métropole des Morins, et saint Walbert, alors abbé de Luxeuil, lui adjoignit, vers l'an 639, Bertin, Mommolin et Ebertran. Ces saints missionnaires eurent beaucoup à souffrir pour déraciner l'idolâtrie dans cette contrée, dont la population était alors presque entièrement barbare. Ils se montrèrent puissants en paroles et en œuvres, et Dieu bénit leurs travaux.

Ils se bâtirent un monastère sur une petite montagne, à une lieue de Sithieu, aujourd'hui Saint-Omer. C'était une solitude d'un accès difficile, et qui était environnée de marais et par la rivière d'Aa. Saint Mommolin, qui était plus âgé que saint Bertin, fut choisi par saint Omer pour être le premier abbé de ce monastère. Le nombre des religieux augmentant, on fut obligé de s'occuper des moyens de former un nouvel établissement, mais nos saints ne quittèrent leur solitude que pour en chercher une autre. A une lieue de distance, ils trouvèrent l'île de Sithieu, qu'ils choisirent pour leur demeure bien qu'elle fût remplie de fondrières et entourée de marais : toutefois, avec des efforts et de l'industrie, on finit par rendre ce lieu habitable et commode. C'est ce monastère, bâti dans l'île de Sithieu, sous l'invocation de saint Pierre, qui fut appelé plus tard Saint-Bertin, à cause de la grande

célébrité qu'il acquit sous le gouvernement du saint abbé dont nous racontons la vie, et qui succéda à saint Mommolin. On y pratiquait de longs jeûnes et une abstinence rigoureuse. On n'y vivait que de racines, d'herbes et de pain, et l'on n'y buvait que de l'eau. La prière, qui y était presque continuelle, y sanctifiait le travail et les autres actions extérieures. Les moines, qui se relevaient les uns les autres, chantaient nuit et jour à l'église les louanges du Seigneur. Les travaux les plus pénibles ne dispensaient personne des veilles et de la prière publique.

Plusieurs personnes d'un rang élevé, touchées de la vie édifiante de ces pieux solitaires, leur firent des donations considérables, déposant leurs biens entre leurs mains, pour qu'ils fussent le patrimoine des pauvres. Bertin entra parfaitement dans les vues des donateurs. La vie austère que menaient les religieux renfermait leurs besoins dans des bornes étroites. Un grand nombre de seigneurs qui avaient renoncé au paganisme pour se convertir, renoncèrent également au monde pour vivre dans les exercices de la contemplation et de la pénitence, sous les lois, et la discipline de Bertin.

Se sentant accablé par le poids des années, Bertin se fit remplacer en 700 par Rigobert, un de ses disciples, afin de passer le reste de sa vie dans l'état de simple religieux ; il alla se renfermer dans un petit ermitage, dédié sous l'invocation de la sainte Vierge, et situé près du cimetière de ses moines. Il y passait les jours et les nuits dans une prière presque continelle, et y vaquait aux exercices de la discipline régulière avec l'humilité et l'ardeur du novice le plus fervent. Comme il avait toujours eu une dévotion particulière pour saint Martin, il voulut que Rigobert, son successeur, érigeât une chapelle sous l'invocation de ce saint. Elle fut bâtie dans le lieu de l'église le plus honorable. Rigobert s'étant aussi démis du gouvernement de son abbaye, saint Bertin le confia à Erlefride, qu'il avait élevé dès l'enfance, et qui était un religieux d'une grande vertu.

Saint Bertin, à l'exemple de saint Colomban, de saint Fursy, de saint Fiacre, etc., ne permettait point aux femmes d'entrer dans la clôture de son monastère, ni dans son église. Ce saint abbé doit avoir vécu plus de cent ans ; il en avait trente lorsqu'il vint pour la première fois à Saint-Omer. Sa mort arriva le 9 septembre 709 ; il fut enterré dans la chapelle de Saint-Martin, que saint Rigobert avait fait bâtir par son ordre. Il y a eu plusieurs translations de ses reliques.

5 *septembre.* — SAINT LAURENT JUSTINIEN, PATRIARCHE DE VENISE ET CONFESSEUR. — 15e siècle.

Laurent naquit à Venise en 1381. Son père, nommé Bernard, était de la famille des Justiniani, une des plus anciennes et des plus illustres de cette ville. Ayant été formé à la piété dès sa plus tendre enfance, il devint, en avançant en âge, un fidèle disciple de Jésus-Christ.

Le pape Eugène IV, ayant été informé du rare mérite de Laurent, le nomma à l'évêché de Venise, et lui ordonna de l'accepter. Ce prélat fut un modèle pour tous ceux qui sont appelés à conduire les âmes. Il ne voulut avoir ni tapisseries, ni tapis. Sa table était très-frugale : pendant qu'il prenait ses repas, on faisait toujours une lecture utile. Sa vaisselle n'était que de terre. Il avait une très-petite chambre; son lit se composait d'une paillasse et d'une grosse couverture. Quand on lui représentait qu'il pouvait accorder quelque chose de plus à sa dignité, il répondait qu'il avait, en la personne des pauvres, une nombreuse famille à nourrir. Il leur faisait donner tout ce qu'il retranchait des dépenses qu'il aurait pu faire en menant une vie moins austère. Il était discret dans ses aumônes, et il n'en faisait aucune pour favoriser l'ambition ou le luxe de qui que ce fût. Un de ses parents, dont le bien était médiocre, l'ayant prié de contribuer à la dot de sa fille, il lui répondit : Si je vous donnais peu, vos désirs ne seraient pas remplis; si je vous donnais une somme considérable, il faudrait, pour la satisfaction d'un seul homme, priver un grand nombre de pauvres de ce qui leur est absolument nécessaire.

Il s'appliqua beaucoup à réformer le clergé et à établir une bonne discipline. Il était ennemi du luxe pour les autres comme pour lui-même. Sachant combien les femmes, par leurs vaines parures, causent de scandales et de chutes, il fit une ordonnance pour les modérer et les réduire à la modestie chrétienne. Comme les femmes ne souffrent guère patiemment qu'on retranche ce qui fait un des principaux objets de leur affection, elles excitèrent le doge à se plaindre de cette ordonnance comme d'un attentat fait, disaient-elles, contre la juridiction séculière. Ce magistrat, assez faible pour écouter ces plaintes ambitieuses, vint trouver Laurent, et voulut lui parler avec hauteur; mais le saint évêque lui répon-

lit avec tant de charité et de solidité, que le doge s'en retourna plein d'estime et de vénération pour lui, et lui laissa régler en paix son diocèse comme il convenait.

Dieu, l'ayant assez purifié sur la terre, lui ouvrit la gloire éternelle qu'il lui avait préparée de toute éternité Une maladie ordinaire y conduisit le saint prélat. Il eût pu, dans l'extrême faiblesse où le mal le réduisit, relâcher quelque chose de son austérité; mais il voulut mourir pénitent comme il avait vécu. Il refusa tout autre lit que la paillasse sur laquelle il avait coutume de coucher. Étant saisi de crainte à la vue des jugements de Dieu, dans les derniers moments de sa vie, on lui dit, pour le rassurer, que la couronne de gloire l'attendait. Cette couronne, dit-il, attend les hommes forts et courageux, et non les lâches comme moi. Mais, des mouvements de confiance ayant succédé à la crainte, il dit à ceux qui étaient auprès de lui : Pourquoi pleurez-vous? c'est aujourd'hui un jour de joie, et non de larmes. Il mourut dans ces sentiments le 8 janvier, l'an de Jésus-Christ 1455.

---

6 *septembre*. — SAINT DOROTHÉE, SOLITAIRE. — 4e siècle. (*du 5 juin.*)

Dorothée, dit *le Thébain*, parce qu'il était de Thèbes, ville capitale de la Thébaïde, quitta sa province pour venir dans les solitudes d'Égypte, apprendre à servir Dieu sous la discipline des maîtres de la vie spirituelle. Il passa d'abord quelques années dans les exercices cénobitiques, suivant les instructions et les exemples des autres : il se renferma ensuite dans une caverne, dans le désert, à deux ou trois lieues d'Alexandrie, sur le chemin de Nitrie, où il mena longtemps seul une vie des plus dures et des plus difficiles, soit par le travail, soit par les abstinences.

Pendant presque tout le jour, et même en plein midi, il ramassait dans le désert, qui est le long de la mer, des pierres dont il bâtissait des cellules pour ceux qui n'en pouvaient pas bâtir eux-mêmes. Il en faisait une tous les ans sans négliger ses autres occupations. La nuit, avec des feuilles et des écorces de palmier, il faisait des paniers ou des cordes qu'il vendait pour avoir de quoi vivre. Il ne mangeait que six onces de pain par jour, et une petite poignée d'herbes ou de légumes. Sa boisson était un peu d'eau. S'étant accoutumé à cette sévère abstinence dès sa jeunesse, il

l'observa sans interruption dans la vieillesse la plus avancée. Pendant soixante ans, les disciples qui vinrent étudier la vie solitaire sous lui ne le virent jamais couché sur un lit ou sur une natte, ni se mettre à son aise de quelque façon que ce fût, même quand il avait besoin de repos; la lassitude le contraignait quelquefois de fermer les yeux en travaillant, et même en mangeant.

Un jour qu'il était accablé de sommeil, il tomba sur la natte qu'il faisait. Ses disciples le voulant obliger d'y rester quelque temps, il leur dit : Vous persuaderiez plutôt de dormir à un ange qu'à un solitaire qui veut s'avancer dans la vertu. — Mais à quoi pensez-vous, mon père, lui dirent ses disciples, d'accabler ainsi votre corps par tant de travaux dans une si grande vieillesse? — Il veut me perdre, leur répondit-il, et moi je veux le prévenir.

Pallade, un de ses disciples et l'historien de sa vie, étant allé au puits à l'heure de none, qui était le temps où Dorothée prenait son repas, aperçut dans l'eau un aspic, et retourna promptement tout effrayé vers le saint homme, et lui dit : Nous sommes perdus, mon père; il y a un aspic dans le puits; je l'ai vu. Saint Dorothée branla la tête, et, souriant doucement à son ordinaire, répondit : Eh quoi! si le diable s'avisait de jeter dans tous les puits et dans toutes les fontaines des serpents, ne boiriez-vous jamais? Vous laisseriez-vous donc mourir de soif? Après avoir dit ces paroles, il sortit de sa cellule, fut au puits, tira de l'eau, fit le signe de la croix, but, quoique à jeun, en disant : Toute la malice du démon perd sa force en présence de la croix de Jésus-Christ. Ce saint anachorète mourut vers la fin du 4e siècle.

---

7 *septembre.* — SAINT MESMIN ET SES COMPAGNONS, MARTYRS. — 5e siècle.

Mesmin, archidiacre de saint Loup, fut envoyé par ce pontife avec sept clercs à la rencontre d'Attila, lorsque ce roi barbare s'avançait vers Troyes. Pendant qu'il adressait au farouche conquérant d'humbles supplications, et qu'il s'efforçait de l'amener à des sentiments d'humanité, Attila le fit arrêter et le soumit, en haine du nom chrétien, à de cruels supplices. Enfin le serviteur de Jésus-Christ fut frappé du glaive à cinq milles de Troyes, sur les bords de la Seine. Six d'entre les clercs qui étaient avec lui furent mis à mort en même temps. Le septième échappa, par le secours de Dieu, et vint raconter à saint Loup ce qui s'était passé. Le

bienheureux évêque, aidé de la grâce d'en haut, apaisa le prince persécuteur, et se transportant au lieu où les saints avaient accompli leur martyre, il y ensevelit leurs corps en louant le Seigneur.

---

7 *septembre*. — SAINT CLOUD, PRÊTRE ET SOLITAIRE. — 6e siècle.

Cloud était fils de Clodomir, roi d'Orléans, et petit-fils du grand Clovis et de sainte Clotilde. Il naquit en l'an 422. Ayant perdu son père environ trois ans après sa naissance, il fut élevé avec Thibaut et Gontaire, ses deux frères, par sainte Clotilde, qui leur donna une éducation très-chrétienne. Elle espérait de les voir un jour en possession du royaume de leur père ; mais l'ambition de Childebert, roi de Paris, et de Clotaire, roi de Soissons, leurs oncles et fils de Clotilde, priva ces trois jeunes princes de l'héritage qui leur appartenait, et fit même ôter la vie à Thibaut et à Gontaire.

Le jeune Cloud échappa à la fureur des meurtriers de ses frères par une providence particulière, qui lui fit sentir que c'est dans le repos de la solitude que l'on trouve Jésus-Christ. Ses oncles le firent chercher, dans la crainte qu'il ne les dépouillât par la suite de ce que leur injustice les avait portés à lui ravir ; mais Dieu, qui se joue des desseins des hommes, sut si bien le soustraire à leur cruauté, qu'il ne leur fut pas possible de le trouver. Le jeune prince goûtait une joie trop grande dans le service de Dieu pour penser à l'échanger avec les honneurs humains : le jour et la nuit il rendait grâces au Sauveur, qui l'avait retiré de Babylone avant qu'il eût pu en éprouver la corruption. Un habillement rude et grossier lui donnait plus de satisfaction qu'il n'en eût trouvé sous la pourpre. Jamais l'oubli de soi-même, qui accompagne si souvent les rois et tous ceux qui sont dans de grandes places, ne put pénétrer dans le réduit obscur où il était devenu vainqueur des démons.

Comme on augmente en mépris pour la terre à mesure qu'on augmente en grâces et en lumières, saint Cloud, comblé des faveurs du ciel dans cette première retraite, voulut la quitter pour embrasser une vie encore plus parfaite ; dans ce dessein, il s'adressa à un saint solitaire nommé Séverin, qui vivait dans une cellule fort retirée, aux environs de Paris. On croit que c'était

dans le lieu où est aujourd'hui la paroisse qui porte son nom. Séverin, à qui une longue expérience dans la vie spirituelle avait appris les moyens les plus sûrs de parvenir à la perfection, donna à saint Cloud les avis nécessaires pour le faire avancer de plus en plus dans la voie de l'Évangile ; il le revêtit aussi de l'habit monastique, comme pour lui apprendre qu'étant consacré à Dieu d'une manière particulière, il ne devait jamais penser à retourner dans le monde. Il demeura pendant quelque temps avec saint Séverin, s'exerçant sous sa conduite à toutes les pratiques de la vie monastique, et s'efforçant d'arriver au ciel par la voie étroite que Jésus-Christ a tracée. Mais, la proximité de Paris et la réputation de saint Séverin l'empêchant de demeurer aussi inconnu qu'il désirait l'être, il se retira dans la Provence, après avoir donné son bien aux pauvres On ne nomme point le lieu où il fixa sa demeure ; on sait seulement qu'il y resta longtemps, et qu'il y fit plusieurs miracles qui le firent encore plus connaître qu'il ne l'avait été lorsqu'il demeurait avec saint Séverin ; ce qui le détermina à retourner à Paris où on le vit avec une grande joie.

Il fut ordonné prêtre par l'évêque Eusèbe, vers l'an 551. Il remplit pendant quelque temps les fonctions de son ministère dans l'église de Paris ; ensuite il se retira à deux petites lieues de Paris, à Nogent, sur la rivière de Seine, où il fit bâtir un monastère qu'il mit sous la dépendance de l'église cathédrale de Paris. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie avec plusieurs personnes que la crainte de se perdre dans le monde réunit auprès de lui. Le monastère qu'il avait bâti fut changé depuis en une église collégiale, dans laquelle on conservait ses reliques : le lieu a pris son nom. Il y mourut en l'an 560.

---

8 *septembre.* — LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Il n'est point parlé de la naissance de la sainte Vierge dans l'Écriture ni dans les premiers écrivains de l'Église. Si sa généalogie se trouve dans saint Luc, ce n'est que sous le nom de saint Joseph et par rapport à Jésus-Christ, dont la naissance de la race de David devait être vérifiée pour prouver l'accomplissement des prophéties. C'est pour confondre la vanité des hommes dans leur généalogie, pour leur apprendre à oublier tout ce qu'ils sont par Adam, et à ne se souvenir que de ce qu'ils sont par Jésus-Christ, le nouvel Adam. On passe, par le moyen du baptême, de la fa-

ille du premie s celle du second ; et tout ce qu'on espère our l'éternité n'est fondé que sur la naissance qu'on y a reçue. 'est donc une extrême folie à un chrétien de tirer vanité, comme n le fait souvent, d'une noblesse qui ne passe en lui que par le noyen d'une naissance criminelle qui ne se communique qu'avec e péché, et qui doit périr avec le monde d'Adam.

Ce que les fidèles doivent considérer d'abord dans la naissance e Marie, c'est l'obscurité et le silence qui l'ont rendue alors inonnue au monde, sans qu'il y ait rien paru qui la relevât aux eux des hommes. La terre possédait déjà celle par qui le salut evait venir au monde, et elle ne la connaissait point. Il était juste ue tout fût humble dans une vierge qui devait être la mère du octeur de l'humilité; que Marie ressemblât à Jésus-Christ autant u'il est possible à une créature de ressembler à un Dieu fait omme, et qu'elle annonçât par avance dans toute sa conduite les ertus que le fils de Dieu devait venir enseigner par son exemple t par sa conduite.

C'est encore pour faire apprécier aux fidèles les avantages de ette vie cachée, que Dieu n'a pas permis qu'il y eût rien de cerin sur le nom du père et de la mère de Marie. Il suffit de savoir ue Marie avait été choisie de toute éternité pour être la mère du ils de Dieu selon la chair ; qu'elle est née dans le temps destiné ar cette Providence qui a marqué tous les moments de la vie de homme sur la terre ; qu'elle a été mère sans cesser d'être vierge, t qu'elle a porté dans son chaste sein celui qui était né en elle par une opération toute divine. Les chrétiens doivent adorer ces mystères et honorer celle qui en a été l'instrument : mais ils doivent l'honorer en l'imitant : comme son intercession peut leur obtenir cette grâce, qu'ils la prient avec foi et avec ardeur, par cette vie qu'elle commence, de leur obtenir de son Fils une nouvelle vie et une nouvelle naissance.

On ne peut douter que la sainte Vierge n'ait employé le premier usage de sa raison à se donner à Dieu, à se détacher des choses sensibles qui l'environnaient, à rendre à son Créateur tous les devoirs d'une fidèle créature. On peut croire qu'elle lui a dit alors intérieurement ce que saint Paul nous apprend que Jésus-Christ a dit à son père en entrant dans le monde : Je viens, mon Dieu, pour faire votre volonté et tout ce que vous avez ordonné de moi dans le livre de votre sagesse. Ce qu'on n'a pu faire quand on est venu au monde, ce qu'on n'a peut-être point fait quand on

est entré dans l'usage de la raison et de la volonté, il faut le faire au moins dans tout le reste de la vie, et en employer tous les moments, comme Marie, à se préparer à recevoir les grâces de Dieu et à le remercier. C'est ainsi que nous honorons Marie d'un culte agréable à Jésus-Christ, son Fils, et qui nous méritera de nouvelles grâces par son intercession.

---

8 *septembre.* — SAINT ADRIEN, MARTYR. — 4[e] siècle.

Adrien persécutait à Nicomédie les chrétiens par ordre de l'empereur Maximien. Comme il avait souvent admiré leur constance à confesser la foi et à endurer les tourments, il finit par en être si vivement touché qu'il se convertit au christianisme. Telle fut la cause pour laquelle il fut jeté en prison avec vingt-trois autres fidèles. Natalie sa femme, qui était déjà chrétienne, vint le visiter, et l'enflamma d'ardeur pour le martyre. C'est pourquoi on le fit sortir de prison, et on l'accabla de coups de fouet jusqu'à ce que les intestins lui sortissent du corps. Enfin on lui brisa les jambes, on lui coupa les mains et les pieds; c'est ainsi qu'avec beaucoup d'autres il remporta heureusement la victoire par le martyre, en l'an 306 environ.

---

8 *septembre* — FÊTE DU SAINT NOM DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

(*Dimanche dans l'octave après la Nativité de la sainte Vierge.*)

« *Le nom de la Vierge était Marie,* » dit l'Évangéliste. Parlons un peu sur ce nom, dit saint Bernard, sur ce nom qu'on interprète par Étoile de la mer, et qui convient parfaitement à la Mère qui est restée vierge. On compare très-justement Marie à un astre, parce que de même qu'un astre lance ses rayons sans altérer sa propre substance, ainsi la Vierge a enfanté son Fils sans léser en quelque chose sa virginité. Pour l'astre le rayon ne diminue rien de sa clarté, ni le Fils en la Vierge n'amoindrit rien de sa virginité. Marie est donc cette noble étoile issue de Jacob, dont le rayonnement éclaire tout l'univers, dont la splendeur brille dans les cieux, pénètre les enfers, et se répand aussi sur la terre, où, échauffant plus les esprits que les corps, elle fait naître

les vertus, et dessèche le germe des vices. Elle est, dis-je, cette étoile brillante et incomparable qui s'élève au-dessus de cette vaste mer d'ici-bas, pour y reluire par ses mérites, et y faire descendre la lumière de ses exemples. O vous, qui que vous soyez, qui comprenez que dans le courant de ce siècle vous êtes ballottés à travers les orages et les tempêtes, plutôt que vous ne marchez sur la terre ferme, ne détournez pas les yeux de la lumière éclatante de cet astre, si vous ne voulez point être submergés. Si les vents des tentations s'élèvent contre vous, si vous vous jetez contre les écueils des tribulations, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si vous êtes agités par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance, de la jalousie, tournez vos regards vers l'étoile, invoquez Marie. Si la colère, si l'avarice, si les séductions de la chair ont ébranlé la nacelle où surnage votre âme, regardez du côté de Marie. Si troublés par l'énormité de vos crimes, couverts de confusion à cause des souillures de votre conscience, épouvantés de l'horreur du jugement qui vous menace, vous commencez à vous sentir engloutis dans le gouffre du découragement, dans l'abîme du désespoir, songez à Marie. Dans les dangers, dans la détresse et dans la perplexité des circonstances critiques, pensez à Marie, et invoquez son nom. Qu'il soit toujours dans votre bouche, qu'il soit toujours dans votre cœur, et pour obtenir le secours de sa prière, ne désertez pas l'imitation des exemples de sa vie. En suivant Marie, vous ne pouvez vous égarer, ni en la priant tomber dans le désespoir; en pensant à elle, vous échappez à l'erreur. Lorsqu'elle vous soutient, vous ne pouvez courir à la ruine, et ne rien redouter lorsqu'elle vous protége. Si elle devient votre guide, vous ne sentez plus de fatigue, et si elle vous est favorable, vous atteignez votre but. C'est ainsi que vous éprouverez en vous-même combien justement il a été dit : « *Le nom de la Vierge était Marie.* »

Ce nom vénérable était depuis longtemps honoré d'un culte spécial dans quelques parties du monde chrétien, lorsque le pape Innocent XI, à l'occasion d'une insigne victoire, remportée à Vienne en Autriche, par la protection de la sainte Vierge Marie, sur le féroce sultan des Turcs qui insultait et menaçait toute la chrétienté, ordonna que chaque année, en souvenir perpétuel d'un si grand bienfait, l'on célébrât la fête du saint nom de Marie par toute l'Église, le dimanche dans l'octave après la Nativité de la sainte-Vierge.

9 *septembre.* — SAINT GORGONIUS, SAINT DOROTHÉE ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS. — 4e siècle.

Gorgonius, né à Nicomédie, chambellan de l'empereur Dioclétien, amena à la foi chrétienne, avec l'aide de son collègue Dorothée, tous les autres officiers attachés comme lui à la chambre du prince. Voyant un jour tourmenter très-cruellement un martyr devant l'empereur, l'exemple de constance qu'il leur donna les enflamma l'un et l'autre de l'amour du martyre. Tous les deux s'écrièrent donc : « Pourquoi, Seigneur, pour celui-ci une sentence de condamnation qui nous est commune avec lui, et ne le punissez-vous que lui seul ? Nous n'avons pourtant avec lui qu'une même foi, qu'une même résolution. » Après qu'on les eut enchaînés, l'empereur donna l'ordre de les mettre en pièces à coups de fouet, de manière à leur déchirer la peau sur tout le corps, d'arroser ensuite leurs plaies avec du vinaigre où l'on ferait fondre du sel, puis après les avoir attachés sur un gril, de les exposer à la chaleur des charbons ardents qu'on mettrait dessous. Après avoir été torturés de toutes les manières, on les tua en les suspendant en l'air, en l'an 304. Le corps de saint Gorgonius fut apporté depuis à Rome, et enseveli entre deux lauriers sur la voie Latine ; mais dans la suite le pape Grégoire IV le fit transporter dans la basilique du Prince des apôtres.

9 *septembre.* — S. OMER, ÉVÊQUE DE TÉROUANNE. — 7e siècle.

Omer naquit vers la fin du sixième siècle. Dieu lui ayant fait connaître la vanité du monde, il se retira au monastère de Luxeuil, au diocèse de Besançon. Son humilité, son obéissance et ses autres vertus édifiaient toute la communauté, qui ressentait une grande joie d'avoir acquis un religieux d'un aussi grand mérite. Quoiqu'il usât d'une grande sévérité envers lui-même, il avait pour tous les autres une douceur qui le leur rendait singulièrement aimable. Il faisait paraître une pureté de mœurs admirable et une grande vigilance à éviter et à écarter tout ce qu'il croyait capable de blesser cette vertu. Il employa les jeûnes, les veilles et

d'autres austérités pour mortifier ses passions et pour assujettir la chair à la loi de l'esprit.

L'éclat de sa vertu ne fut pas toujours renfermé dans son monastère. On parla avantageusement de lui au roi Dagobert; et ce prince jugeant, par ce qu'on lui en disait, qu'il était capable des plus grands emplois de l'Église, le demanda à l'abbé de Luxeuil. Il fallut faire violence au saint pour le tirer de sa retraite. Quelle différence, disait-il, entre le port où je suis et la mer orageuse où l'on va m'embarquer sans expérience et contre ma propre volonté! Mais on n'écouta point tout ce que son humilité lui dicta en cette occasion. On le tira donc de Luxeuil, et on le sacra évêque de Térouanne, l'an 636.

Saint Omer trouva la plus grande partie de son peuple plongée dans l'idolâtrie, et tous dans des vices grossiers. Il semblait que Dieu lui eût réservé cette moisson. Aussi ne s'épargna-t-il pas; il travailla avec un zèle extrême à réformer les mœurs du peu de chrétiens de son diocèse, et à leur faire observer la loi de Dieu. Il s'appliqua ensuite à détruire l'idolâtrie par des prédications; et, avec le secours de la grâce du Tout-Puissant, il fit tant de solides conversions, qu'il y avait peu de diocèses aussi bien cultivés que le sien l'était à la fin de son épiscopat.

Dieu inspira à plusieurs de ses ouailles le désir de suivre ses conseils évangéliques en se dépouillant de tout et en se retirant dans la solitude. Ce fut ce qui donna lieu à la fondation du monastère de Sithieu ou de Saint-Bertin, dont saint Mommolin fut établi premier abbé par saint Omer. Ce saint prélat s'y retirait lui-même quelquefois pour s'occuper de la contemplation, quand les fonctions épiscopales lui laissaient quelque loisir. Étant parvenu à un âge avancé, il perdit la vue; mais cette infirmité ne lui arracha jamais aucune plainte. Son âme était trop éclairée pour se plaindre d'un accident qui ne devait pas être de longue durée, et qui, après tout, lui laissait plus de liberté pour méditer la loi du Seigneur. Lorsqu'il assista à la translation des reliques de saint Vaast, quoiqu'il s'y fît plusieurs miracles, il ne demanda point à Dieu d'autres grâces que celle d'augmenter en justice et de mourir dans son amour. Le Seigneur lui accorda sa demande : sa vertu devint de jour en jour plus parfaite, jusqu'à ce qu'enfin, ayant acquis le degré où elle devait s'élever, Dieu le récompensa par une mort sainte et par la gloire éternelle qui l'a suivie. Ce fut vers l'an 666 que le Seigneur retira ce saint

prélat du monde. On l' a [illegible] ou monast Notre-Dame de Sithieu, a[illegible] [illegible]u'il l'avait ordonné. Cette [illegible] été depuis la cathédrale de sa ville de Saint-Omer.

---

10 *septembre*. — SAINTE PULCHÉRIE, IMPÉRATRI[illegible] VIERGE.— 5ᵉ siècle.

Œlia-Pulchérie-Augusta, très-noble pour avoir compté les empereurs romains son père, son aïeul, son frère et son [illegible] fut plus illustre encore à cause du zèle qu'elle déploya pou[illegible] battre l'hérésie et défendre le dogme catholique au sujet [illegible] carnation et de la divine maternité de Marie. Elle parut [illegible] enfance avoir reçu une si haute sagesse, que ceux qui, a[illegible] mort d'Arcadius, devaient gouverner l'empire pendant la rité de Théodose, fils de ce prince, ne faisaient rien sans consultée. Elle élevait dans la pureté des mœurs et dans tique de la vertu son frère Théodose et Eudoxie, qu'elle fit é à ce jeune prince, ainsi que ses sœurs Flaccille, Arcadie rine, qu'elle gouvernait bien qu'elles eussent presque son [illegible] dont elle paraissait en quelque façon être la mère. Pour m combien cette éducation profitait aux princesses il suffi dire qu'à l'exemple de leur pieuse institutrice, elles se dévo à Dieu et lui consacrèrent leur virginité. Quant à Pulchérie rendre plus invariable sa résolution de rester vierge en en p à témoin tout le monde, elle plaça dans l'église de Con nople une table sacrée, toute d'or et ornée de pierreries, [illegible] moire du vœu qu'elle avait fait.

Tant que Théodose suivit les conseils de sa sœur, il meilleur des rois et le modèle d'un empereur chrétien. Mai qu'il eut vécu longtemps en paix avec elle, des malveillan rent à bout, par le mensonge et des discours envenimés, de la discorde à la cour. Pulchérie, pensant avoir trouvé le m où elle pourrait enfin ne plus s'occuper que de Dieu et salut, se retira donc à Hebdome, faubourg de Constanti et y demeura quelque temps, menant presque la vie mona Mais avec elle avait disparu la félicité de l'empire. Son f fit revenir. Voyant alors qu'on manquait d'un homme cap[illegible] défendre la religion, comme Débora elle s'avança armée foi, et fit pour la maintenir dans son intégrité tout ce q zèle pieux lui inspirait. Aussi se montra-t-elle digne de

i décernèrent les Pères du concile de Chalcédoine en l'ap-
d'une commune voix la gardienne de la foi, l'auteur de la
la destructrice de l'hérésie, pieuse, orthodoxe et nouvelle
a. Pulchérie mérita aussi que le pape saint Léon lui rendît
nes actions de grâces, au nom de toute l'Église romaine,
iant Dieu de l'avoir fait triompher d'abord de l'impiété de
ius, et ensuite des coupables erreurs d'Eutychès.
soins infinis que causèrent à Pulchérie les conciles d'Éphèse
halcédoine, convoqués par l'autorité des pontifes romains,
mpêchèrent pas d'accomplir avec la même exactitude les au-
voirs de la piété chrétienne. Elle s'appliqua constamment
re plus éclatant le culte que l'on rend aux reliques des
. Entre tous les bienheureux, elle honora particulièrement
sainte Vierge Marie, et lui donna la première le titre de
e Dieu, pour repousser les blasphèmes des Nestoriens. Bien
eût élevé à l'empire Marcien qu'elle en jugeait digne à
de sa piété et de ses autres qualités, et quoiqu'elle l'eût
pour époux, elle n'en garda pas moins dans le mariage la
té perpétuelle, imitant encore de cette manière la Mère
is-Christ. Elle avait pour les pauvres une charité incom-
; les aimant comme une mère tant qu'elle vécut, elle les
, en mourant, héritiers de ce que lui avait laissé sa libé-
ans bornes de tous les jours. Pulchérie mourut en l'an 453.
rt causa un deuil général, et sa mémoire fut célébrée par
anges des saints Pères et des autres écrivains de l'époque.

---

tembre. — SAINT PATIENT, ÉVÊQUE. — 5e siècle.

stoire n'apprend rien touchant la naissance, l'éducation et
miers emplois de ce saint. Il fut choisi pour gouverner l'É-
e Lyon, vers l'an de Jésus-Christ 468. Voici une partie de
que saint Sidoine Apollinaire en a fait dans une lettre qu'il
vit : « Nous apprenons avec beaucoup de joie que vous ne
ontentez pas de remédier aux maux que vous voyez de vos
mais que vous étendez vos libéralités jusqu'aux extrémités
rance. Les malades et les affligés n'ont point à se plaindre
qu'ils ne peuvent venir jusqu'à vous : votre charité va les
r jusque dans leurs maisons, dans leurs lits, et votre main
sante prévient la faiblesse de leurs pieds. Vous consolez
ui ne connaissent pas votre nom, et vous essuyez souvent

les larmes de ceux dont v[illegible] yeux. On voit en vous une sainte inquiét[illegible] vous fait toujours craindre de manquer à assister que [illegible] vre. » Sidoine loue saint Patient sur l'austérité de sa vie, sur son zèle pour la discipline, sur son amour pour la pureté de la foi, sur la conversion des hérétiques et des païens que ses discours et ses prières ont retirés de l'égarement.

Sa charité parut d'une manière particulière dans le ravage que les Goths firent dans une partie des Gaules, en 473 et 474. Ces barbares avaient brûlé une très-grande partie des blés qui étaient sur terre; ce qui causa une grande famine. Saint Patient fit acheter des blés de tous côtés, et les fit distribuer gratuitement à Lyon et aux environs : il en envoya jusqu'en Provence et en Auvergne; et par ses soins on se sentit à peine de la disette. Ce fut encore lui qui engagea le prêtre Constance à écrire la vie de saint Germain d'Auxerre. L'opinion la plus commune est qu'il mourut vers l'an 491.

---

10 *septembre.* — SAINT NICOLAS DE TOLENTINO, ERMITE DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN, CONFESSEUR. — 13e et 14e siècle.

Saint Nicolas dit de Tolentino, parce qu'il a passé la majeure partie de sa vie et qu'il est mort dans la ville de Tolentino, en Italie, naquit vers l'an 1245 à Saint-Angelo, dans la marche d'Ancône, de parents peu fortunés, mais riches en vertus chrétiennes; ils crurent, après un pèlerinage qu'ils avaient fait à l'église de Saint-Nicolas de Bari, devoir à son intercession la naissance de leur fils, et voulurent qu'il en prît le nom au baptême. Nicolas, dès son enfance, parut être un enfant de bénédiction par son goût pour la prière, sa modestie, sa charité pour les pauvres, et sa docilité à tout ce qu'on lui enseignait pour son éducation. Il fit de rapides progrès dans ses études, que la piété et la pénitence sanctifièrent habituellement. Son mérite fut bientôt connu, et on le nomma chanoine de l'église de Saint-Sauveur à Tolentino. Sa régularité édifia tout le monde, mais il était dès lors attiré par la grâce à se séparer totalement du monde, et priait Dieu dans la retraite sans aucune interruption. Occupé de ce dessein, il entendit un ermite de l'ordre de Saint-Augustin prêcher sur les vanités du monde, et crut devoir embrasser l'ordre de ce pré-

dicateur, dont le discours avait fait en lui une impression lumineuse et profonde; il courut sans délai se présenter au couvent de Tolentino, où il prit l'habit.

Après son noviciat, où sa ferveur fut toujours exemplaire, il prononça ses vœux à dix-huit ans. Depuis ce jour, le sacrifice de lui-même dans la pratique de l'humilité, de l'obéissance et de la plus rigoureuse mortification de ses sens, ne cessa de le conduire à la plus haute perfection religieuse. On l'envoya successivement dans plusieurs couvents de son ordre, et partout il fut le modèle de ses frères et la bonne odeur de Jésus-Christ pour tous ceux au salut desquels il travailla, après avoir été ordonné prêtre au couvent de Cingole. Il recevait à l'autel des grâces extraordinaires; on en jugeait par ses larmes abondantes et son visage enflammé, quand il célébrait les saints mystères. Il passa les trente dernières années de sa vie à Tolentino, où il prêchait presque tous les jours. Il y convertit une multitude de pécheurs de tout état et de tout âge. Il fut favorisé de plusieurs visions et opéra divers miracles. Une maladie longue et douloureuse acheva d'en faire la victime de la divine volonté, à laquelle il n'avait cessé de s'offrir en sacrifice. Il mourut le 10 septembre 1308. Eugène IV le canonisa en 1446.

---

11 *septembre*. — SAINT PROTE ET SAINT HYACINTHE, MARTYRS. — 3e siècle.

Prote et Hyacinthe étaient frères, et eunuques de la bienheureuse vierge Eugénie. Ils furent baptisés avec elle par l'évêque Hélénus, et s'étant adonnés à l'étude des lettres divines, ils vécurent quelque temps dans un monastère d'Égypte dans la pratique de la sainteté et d'une humilité admirable. Mais plus tard, ayant accompagné la sainte vierge Eugénie à Rome, ils y furent arrêtés sous l'empereur Galien, parce qu'ils professaient la foi chrétienne. Comme on ne put obtenir en eux d'aucune façon qu'ils abandonnassent la religion de Jésus-Christ pour adorer les faux dieux, après les avoir cruellement frappés de verges, on leur trancha la tête le 11 de septembre, en l'an 257.

11 septembre. — SAINT PAPHNUCE, ÉVÊQUE. — 4e siècle.

Paphnuce était Égyptien de naissance. Prévenu des grâces du ciel dès sa jeunesse, il se retira dans le monastère de Pisper, vers les extrémités de la Haute-Égypte. Dieu l'en tira quelque temps après pour l'élever à l'épiscopat.

Paphnuce donna, au peuple que la Providence avait mis sous sa conduite, l'exemple des grandes vertus qu'il avait apprises et pratiquées dans le désert, et il tâcha d'en former des saints appliqués aux bonnes œuvres et dignes du nom de chrétiens, dont il se faisait gloire. Il gouvernait son troupeau depuis peu d'années, quand il eut à soutenir la persécution de l'empereur Maximien. Il fut du nombre des confesseurs à qui ce prince cruel fit crever un œil et couper le jarret gauche, et qu'il envoya ensuite travailler aux mines, ne leur laissant la vie que pour leur faire endurer un plus long martyre, et ne voulant pas hâter le moment de leur gloire en abrégeant celui de leurs souffrances. Paphnuce souffrit ce supplice et ces travaux sans murmurer. Il s'offrit à Dieu comme une victime prête à lui être immolée, s'il le demandait : il savait que l'homme ne doit vouloir que ce que Dieu veut, et compter pour rien les peines qui lui obtiennent une félicité éternelle.

La mort des persécuteurs de l'Église et l'élévation de Constantin à l'empire ayant rendu la paix et le calme au siècle, on tira Paphnuce des travaux pénibles auxquels on l'avait condamné, et on le rendit à son troupeau. Il reprit ses fonctions avec un zèle si grand, qu'on ne s'aperçut pas de l'état d'infirmité où ses souffrances l'avaient réduit. Il prit les intérêts de l'Église avec ardeur, et, comme on est digne de défendre la foi quand on a souffert pour elle, lorsque Constantin eut assemblé le concile général de Nicée, le saint prélat y vint, tout estropié qu'il était, et y parut avec beaucoup d'éclat au milieu de plusieurs autres saints confesseurs de Jésus-Christ, restes précieux des persécutions de Dioclétien et de ses successeurs. Pendant la tenue du concile, l'empereur Constantin faisait souvent venir Paphnuce dans son palais, afin de s'entretenir avec lui des moyens de rétablir la paix dans l'Église; et jamais ils ne se séparaient, que ce prince religieux ne baisât avec affection la place de l'œil que le saint avait perdu pour la foi de Jésus-Christ. On ne connaît point le temps

[illegible] mort; on [illegible] qu'il mourut dans une grande [illegible]se : sa mé[illegible] a été en bénédiction dans tous les siècles [illegible]nts.

[illegible]eptembre. — SAINT GUY OU GUIDON, BEDEAU. — 12e siècle.

[illegible]y, surnommé le pauvre d'Anderlecht, est également connu [illegible]e nom de Guidon, du mot latin *Guido*, qui veut dire Guy. [illegible]t au monde sur la fin du o[illegible] [illegible]cle, dans un village du [illegible]. Ses parents, qui étaie[illegible] fort pauvres et de basse con[illegible], ne purent lui procurer ce que le monde appelle de l'éduca[illegible]mais, comme ils craignaient Dieu, ils apprirent à leur fils [illegible] servir fidèlement. Ils lui inculquèrent dès l'enfance cette [illegible]me de Tobie à son fils : « Nous serons assez riches si nous [illegible]ons Dieu; » et ils lui donnèrent eux-mêmes l'exemple de [illegible]crainte animée et vivifiée par la charité.

[illegible]y étant allé un jour dans le village de Lacke, à une demi-[illegible]de Bruxelles, entra dans l'église pour y prier. Le curé, [illegible]t aperçu dans cette sainte occupation, fut charmé de sa modes[illegible]de son recueillement : il l'appela et s'entretint avec lui. Encore [illegible]rappé de ses discours, qui ne respiraient que la prière, et [illegible] surpris du bon sens avec lequel il parlait, le curé lui pro[illegible] de l'attacher au service de son église. Guy accepta l'offre [illegible]d'autant plus de plaisir qu'il espérait trouver dans ce poste [illegible]oi contenter son amour pour la prière et son respect pour [illegible]ux saints. Il fut donc établi garde ou bedeau de Notre-Dame [illegible]cke. Comme il n'agissait point en mercenaire, tout lui parut [illegible] dans son emploi. On le voyait toujours également recueilli : [illegible]imiter ceux qui, regardant l'église comme un lieu ordinaire, [illegible]ent souvent plus haut et plus grossièrement qu'ils ne feraient [illegible] les places publiques, il y était dans un religieux silence et [illegible]modestie qui semblaient dire à tout le monde : C'est ici la [illegible]n du Seigneur; tremblez, vous qui approchez de son sanc[illegible]. La propreté, le bon ordre et sa ponctualité dans tout ce [illegible] avait à faire faisaient aisément juger de la pureté de son âme [illegible] la régularité de ses mœurs. C'était toujours au pied de [illegible]l qu'il se délassait de ses occupations extérieures, et souvent [illegible]sait une partie de la nuit en oraison. Tout le reste de sa [illegible]ite était aussi réglé. Il ne donnait rien au plaisir ni à la lé-

gèreté. Il marchait toujours en la présence de Dieu et s'efforçait de devenir parfait. Il vivait dans une très-grande pauvreté. Lorsqu'il n'avait pas de quoi faire l'aumône, il la demandait pour ceux qu'il ne pouvait soulager par lui-même. Il affligeait son corps par des jeûnes rigoureux, et prévenait ainsi par la pénitence le jour de la colère future. Il tâchait de rendre la vertu aimable par des manières honnêtes et gracieuses.

Cependant, pour l'humilier et le rendre plus vigilant sur lui-même, Dieu permit qu'il fît une faute qui lui fit répandre plus tard bien des larmes. Un marchand de Bruxelles, voyant l'amour qu'il avait pour les pauvres, lui persuada de se mettre dans le commerce afin d'y gagner de quoi les soulager plus abondamment. Guy, trompé par ce prétexte spécieux, ne fit point attention que Dieu n'exige pas de nous le bien qu'on ne peut faire qu'en quittant un état où sa providence nous a placés. Il écouta la proposition du marchand, et se mit de société avec lui, ce qui surprit tous ceux qui le connaissaient. Dieu, qui n'avait permis cette fausse démarche que pour apprendre à son serviteur que nos propres lumières sont souvent un mauvais guide, ne voulut pas qu'il demeurât longtemps dans l'illusion faite à sa simplicité. Guy vit périr, au moment d'entrer dans le port, le bâtiment de la cargaison duquel il comptait déjà retirer d'assez forts bénéfices pour soulager les indigents. Il reconnut de suite que cet accident était une punition de sa faute; et, retournant aussitôt à Lacke, il reprit son premier emploi, et ne songea plus qu'à trafiquer pour le Ciel, en avançant de vertus en vertus. Dieu l'appela à lui vers l'an 1112.

---

13 *septembre.* — SAINT AMAT OU AMÉ, ÉVÊQUE DE SION, PATRON DE DOUAI. — 7e siècle.

Dieu fit naître saint Amat, vulgairement appelé saint Amé, dans une famille pieuse et favorisée des biens de la fortune. Formé à la vertu dès sa jeunesse, l'étude des lettres humaines, à laquelle on l'appliqua pendant quelque temps, ne lui fut pas préjudiciable. Il mit des bornes à sa curiosité, de peur qu'elle ne l'égarât, et il pratiqua à la lettre ce que dit saint Jérôme, qu'il ne faut point apprendre ce qu'on ne peut savoir sans danger. Il n'y eut que dans la science des saints qu'il voulut tout approfondir. S'appliquant à cette étude avec humilité et avec un cœur pur, il en

un mépris si ère pour le nde et un désir ardent
elles étaient les dispositions d'Amé, lorsqu'il entra
ecclésiastique, non que lui- s'en crût digne (
ne l'eût plus été); mais p e qu'il c qu'il y se a
; des dangers qu'on court ... le ... ll
ecclésiastique peut garder la re et se de
vains usages du siècle, s qu y uve a
de plus en plus du désir d e tion, il se re-
s tard dans le monastère d'Ag e.
ergé et le peuple, témoins de progrès et édifiés de son
placèrent, vers l'an 660, le siége épiscopal de Sion,
tous les efforts qu'il fit pour être dispensé. La vocation
était trop bien marquée, et A aurait pu craindre de
enfin désobéissant aux ordres de Dieu, en voulant lui
ar une humilité excessive, et qui dès lors cessait d'être une
e humilité, s'il eût persisté davantage dans son refus. De-
chef du troupeau, il le conduisit avec sagesse, et le ga-
autant qu'il fut en lui, contre le vice qui corrompt le
t contre l'hérésie qui séduit l'esprit. Il prêcha, il instrui-
nt soin des malheureux et les soulagea : il fut, en un mot,
t pasteur, et il sanctifia tous ceux qui étaient sous sa con-

avait près de cinq ans qu'il gouvernait en paix son église,
de graves tribulations vinrent l'éprouver. Le démon, ja-
e sa vertu et du bien qu'il faisait dans son diocèse, suscita
lui quelques-uns de ces hommes qui ne peuvent souffrir
s autres le bien qu'ils n'ont pas le courage de faire eux-
. Ils l'accusèrent auprès de Thierry I[er], fils de Clovis II, de
rs crimes qui n'avaient point de fondement. Le roi ne s'in-
point si ce qu'on lui rapportait contre le saint prélat était
e croyant coupable, parce qu'on lui disait qu'il l'était, il
à Péronne, dans le monastère de Saint-Fursy. Saint Ultan
t alors abbé : il ne tarda guère à reconnaître le mérite de
sonnier ; il l'honora comme un serviteur de Dieu qui souf-
ersécution pour la justice, et il aurait adouci encore plus
nes de son bannissement, si Amé n'avait voulu faire servir
râce à la pénitence, dans laquelle il se proposait de passer
e de ses jours.
avait environ douze ans qu'Amé était à Péronne, lorsque
Thierry l'en fit sortir, non pour le rendre à son peuple (ce

prince ne voulait point éloigner celui qui le gouvernait), ma pour l'envoyer au monastère de Breuil ou de Merville, au di cèse de Térouanne, en Flandre. Mauron, qui en était le fondateu et qui avait été abbé de Saint-Fursy après saint Ultan, fut réjo de posséder encore le saint prélat; et, soit qu'il en eût obten le consentement du roi, soit de son propre mouvement, il lui lais le gouvernement de ce nouveau monastère. Amé prit grand so de ceux confiés à sa vigilance, et il s'efforça, par son exemple par ses discours, de les porter à la pratique de l'humilité et la simplicité évangélique. Quand il avait donné ordre à tout, se retirait dans une cellule qui était proche de l'église, et s'y o cupait à la contemplation avec une telle ardeur, qu'il sembla n'être plus sur la terre, mais dans le céleste séjour. Il ne demeu qu'environ quatre ans parmi ses religieux, qu'il ne quitta q pour être dans le ciel leur intercesseur, comme il avait été le père et leur médiateur sur la terre. Il mourut l'an 690, et fut e terré dans l'église de Breuil. On dit que Thierry reconnut qu avait été trompé au sujet de ce saint prélat, et que pour rép rer, en quelque sorte, l'injustice avec laquelle il l'avait trait il fit plusieurs donations au monastère de Brueil : faible rép ration de l'injuste traitement qu'il avait fait souffrir à un sai évêque.

---

14 *septembre.* — L'EXALTATION DE LA SAINTE CROI en l'an 629.

L'exaltation de la sainte Croix est une fête instituée pour cél brer la mémoire du jour auquel on rapporta à Jérusalem la Cro sur laquelle le Sauveur du monde a opéré le grand ouvrage notre salut. Voici en peu de mots le détail de cet événement in portant. Siroès, roi de Perse, ayant fait mourir Chosroès, s père, le prince le plus cruel qu'on eût vu depuis longtemps, fit paix avec l'empereur Héraclius, en 628 : il lui rendit tous l chrétiens qui étaient captifs en Perse, entre autres Zacharie, p triarche de Jérusalem, avec la vraie Croix qui avait été enlevée Jérusalem même, quatorze ans auparavant, quand la ville f prise. Cette précieuse relique fut d'abord apportée à Constant nople; mais l'année suivante, au commencement du printemp Héraclius s'embarqua pour la reporter à Jérusalem, et rend

grâces à Dieu de ses victoires. Cette cérémonie se fit avec beaucoup de solennité et de piété : le patriarche Zacharie remit ce bois sacré en la place qu'il occupait avant son enlèvement. Voilà quel est l'objet de la fête que l'Église célèbre en ce jour. Elle a toujours eu beaucoup de vénération pour la vraie Croix, à cause de Jésus-Christ, qui y a été attaché, et du sacrifice qu'il y a fait de sa propre vie pour notre salut : elle en rappelle souvent la mémoire aux fidèles, afin que le souvenir de ce que leur salut a coûté à Jésus-Christ les porte à donner tout pour un Dieu qui s'est livré tout entier pour eux. La vraie Croix n'est honorée que parce qu'elle a porté le corps sacré de Jésus-Christ et qu'elle a été teinte de son sang précieux. On n'honore les images et les représentations de cette Croix que parce qu'elles font souvenir du grand mystère qui a été opéré sur le Calvaire; et, quand on se prosterne devant elles, c'est pour adorer Jésus-Christ, qui a voulu mourir pour les hommes sur une croix. Ainsi les fidèles n'adorent point la Croix de ce culte et de cette adoration qui ne sont dus qu'à Dieu, comme les hérétiques les en accusent faussement ; mais ils la respectent, l'honorent et la baisent même avec dévotion, parce qu'elle a été sanctifiée par la présence et par l'attouchement du Saint des saints, qui, pour nous racheter, s'est livré au plus honteux supplice.

---

14 *septembre*. — SAINTE CATHERINE DE GÊNES, VEUVE. — 15ᵉ et 16ᵉ siècle.

Catherine, native de Gênes, y eut pour père Jacques Fieschi, qui mourut vice-roi de Naples, sous René d'Anjou, roi de Sicile. Sa raison commençait à peine à se développer, qu'elle paraissait déjà un enfant de bénédiction. On était étonné de la voir joindre la simplicité du cœur et l'obéissance à l'amour de la prière, à la mortification et à la pratique des plus héroïques vertus. Elle nous apprend elle-même qu'à l'âge de douze ans, Dieu la favorisait de plusieurs grâces extraordinaires. Elle voulut, dans sa treizième année, se consacrer au Seigneur dans l'état religieux, mais les conseils de ceux auxquels elle s'en rapportait pour connaître la volonté divine la détournèrent de ce dessein. Trois ans après, ses parents lui firent épouser un jeune seigneur de Gênes, nommé Julien Adorno. Son mari, qui était passionné pour le plaisir et entraîné par l'ambition,

lui causa mille chagrins pendant les dix années qu'ils passèrent ensemble. Elle les supporta avec une patience admirable et trouva moyen de se sanctifier de plus en plus. Adorno, par ses profusions, dissipa son bien et celui que sa vertueuse épouse lui avait apporté en mariage. Catherine en était bien moins touchée que de la vie déréglée de son mari. Elle demandait tous les jours à Dieu sa conversion. Ses prières furent à la fin exaucées. Adorno, revenu de son égarement, en fit pénitence, entra dans le tiers ordre de Saint-François, et mourut dans de vifs sentiments de piété.

Catherine, étant affranchie des liens qui la retenaient dans le monde, résolut de ne plus vivre que pour son salut et pour Dieu. Pour mieux atteindre ce but, elle se décida à unir la vie active à la vie contemplative. Elle s'attacha donc au grand hôpital de Gênes, où elle servit plusieurs années les malades avec une charité et une tendresse incroyables. Son désir de plaire à Jésus-Christ, en le servant dans ses membres souffrants, l'empêchait de borner sa charité à l'enceinte de l'hôpital. Elle se faisait sentir, au contraire, à tous les pauvres malades de la ville; car ils ne lui étaient pas plutôt connus, qu'elle leur faisait procurer tous les secours dont ils avaient besoin. Son amour pour eux parut surtout pendant la peste qui fit à Gênes de terribles ravages dans les années 1497 et 1501.

Ses austérités avaient quelque chose d'effrayant. Elle s'était tellement accoutumée à jeûner, qu'elle passa vingt-trois carêmes et autant d'avents sans prendre aucune nourriture. Elle recevait seulement la communion tous les jours, et buvait de temps en temps un verre d'eau, où elle mêlait un peu de vinaigre et de sel. Elle avait un tel désir de s'unir au Sauveur par la participation à l'Eucharistie, qu'elle portait une sainte envie aux prêtres qui pouvaient avoir ce bonheur tous les jours. Il lui arriva quelquefois, après la communion, d'avoir des ravissements.

Sainte Catherine de Gênes ne cherchait jamais à s'excuser quand on lui faisait quelques reproches; elle était au contraire toujours disposée à se condamner elle-même. L'accomplissement de la volonté divine était l'unique objet de sės désirs : aussi elle avait pris pour devise cette demande de l'Oraison dominicale : « *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* Dans son traité du *Purgatoire,* et dans son *Dialogue*, ouvrages qui ne sont point à la portée de tous les lecteurs, elle insiste particulièrement sur la nécessité de cette mortification universelle et de cette humilité

rfaite, qui avait porté en elle l'amour de Dieu à un degré si su-ime. Elle mourut le 14 septembre 1510, dans la soixante-deuxième inée de son âge, après avoir beaucoup souffert d'une maladie ngue et douloureuse. C'est le pape Clément XII qui la canonisa lennellement en 1737.

---

16 *septembre.* — SAINT NICOMÈDE, PRÊTRE ET MARTYR. — 1er siècle.

Le prêtre Nicomède fut arrêté pendant la persécution de l'em-reur Domitien, parce qu'il donnait la sépulture à la vierge Féli-le que Flaccus Comes avait fait mourir à cause de sa foi. On le nduisit devant les statues des faux dieux, et malgré l'ordre l'on lui en donna, il refusa courageusement de sacrifier aux idoles, sant qu'on ne doit une pareille adoration qu'au seul vrai Dieu ui règne dans les cieux. Il fut alors assommé à coups de lanières ombées, et rendit son âme à Dieu par le martyre. Comme le ème Flaccus avait commandé de jeter son corps dans le courant u Tibre, Just, qui était clerc de Nicomède, l'ayant recherché rec soin, le trouva, et l'enterra honorablement sur la voie Nomen-ne, près des murs de Rome, vers l'an 90.

---

15 *septembre.* — S. JEAN LE NAIN, SOLITAIRE. — 5e siècle.

Le nom de l'abbé Jean, surnommé *le Nain,* à cause de la peti-sse de sa taille, est célèbre dans l'histoire des Solitaires et des ères des déserts. Il avait un frère plus âgé que lui, et avec lequel se retira à Scété.

Jean le Nain dit un jour à son frère aîné : Je voudrais bien être omme les anges, qui n'ont point d'inquiétude, qui ne sont point bligés de travailler, et qui sont sans cesse occupés à louer et à rvir Dieu. En même temps il quitta son habit et s'en alla dans désert. Après y avoir passé une semaine, il vint retrouver son rère qui, l'entendant frapper à la porte, lui dit : Qui êtes-vous? — Je suis Jean votre frère, répondit-il. — Jean, répliqua l'autre, 'est plus maintenant avec les hommes, il est devenu un ange. Jean ontinua à frapper en protestant que c'était lui-même. Mais son rère le laissa toute la nuit sans vouloir lui ouvrir. Quand le jour ıt venu, il ouvrit sa porte, et lui dit : Si vous êtes un ange,

vous n'avez pas besoin de ma permission pour entrer dans n
lule ; mais si vous n'êtes qu'un homme, ne faut-il pas qu
travailliez pour gagner votre vie ? Alors Jean, reconnais
faute, se jeta aux pieds de son frère, en lui disant : J'ai f
faute ; pardonnez-la-moi. Depuis ce temps-là il ne s'occupa
que du travail et de la pratique des différentes vertus qu
venaient à un solitaire. Un jour qu'on lui demandait ce q
tait qu'un moine : Un moine, répondit-il, est un homme
vail, ou plutôt le travail même, puisqu'il doit s'exercer à
sortes de peines et de travaux. Un autre frère lui demandait
servaient les veilles et les jeûnes : Ils servent, répondit-il, à
et à humilier l'âme, afin que Dieu, la voyant abattue et a
en ait compassion et la secoure.

Jean le Nain conseillait aux autres, pour être vainque
leurs passions, de se tenir dans un recueillement continuel
une vive attente des biens éternels, et dans une confiance p
en la bonté de Jésus-Christ : c'est ce qu'il pratiquait le pr
Il se comparait à un homme assis au pied d'un grand arbre
est attaqué par toutes sortes de bêtes : il leur résiste tant qu'il
mais, dès qu'il craint de succomber, il monte sur l'arbre.
n'a plus rien à craindre de tous leurs efforts. De même, di
je me tiens assis dans ma cellule, où je veille sur moi-même
me garantir des embûches des démons, et, comme par me
pres forces, je ne serais pas en état de leur résister, j'ai r
à Dieu, qui me fait terrasser par la prière toute la puissa
mon ennemi. Il répétait souvent cette maxime : La sûre
moine est de garder sa cellule, de veiller sur lui-même, et d
toujours Dieu présent à l'esprit.

Pour avoir Dieu toujours présent, il ne s'occupait jama
affaires du siècle : jamais il ne parlait de nouvelles, ni des c
de ce monde. Quelques frères, voulant un jour le mettre
preuve, lui dirent : Nous avons bien des grâces à rendre à
de ce qu'il a tant plu cette année. Les palmiers poussent à
veille : ainsi les frères qui s'occupent au travail des mains
veront aisément de quoi faire des nattes. Jean se contenta d
répondre : Il arrive la même chose quand l'esprit de Die
cend dans le cœur des saints : ils reverdissent, pour ainsi
ils se renouvellent et produisent comme de nouvelles feuille
la crainte de Dieu. Cette réponse ne leur donna point en
pousser plus loin leurs entretiens sur de pareils sujets.

)n ne dit rien des circonstances de la mort du saint solitaire; ne peut toutefois douter qu'après une vie si parfaite elle n'ait très-précieuse devant Dieu.

(*Troisième dimanche de septembre.*)

TE DES SEPT DOULEURS DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

.e martyre de la sainte Vierge se trouve exprimé autant par rophétie de Siméon que par l'histoire de la Passion du Seiur. « *Celui-ci*, dit le saint vieillard en parlant de l'enfant Jé, *celui-ci est établi pour être en butte à la contradiction*, *otre âme*, dit-il, s'adressant à Marie, *sera percée par un ive.* » O heureuse mère! il est bien vrai que le glaive a traé votre âme, car il lui a fallu la transpercer pour arriver à la ir de votre Fils. La lance cruelle, qui a ouvert le côté de Jésus, percé seulement après que le Sauveur eut rendu le dernier sou; elle n'a point touché son âme, au lieu qu'elle a vraiment percé ôtre. L'âme de Jésus avait cessé d'être unie à son corps, tanque la vôtre n'en pouvait être arrachée. La violence de la ıleur qui a traversé votre âme, ô Marie, nous fait dire avec vé; que vous avez été plus que martyre, vous qui avez plus souft par la compassion que vous n'auriez fait si vous aviez enduré ıs votre corps les tourments de la Passion. Cette parole de Jé: *Femme, voilà votre fils!* n'a-t-elle pas été pour vous plus 'une épée, elle qui, traversant votre âme, a pénétré jusqu'au int qui unissait cette âme avec la vie? Quel échange! Jean au u de Jésus, le serviteur à la place de son Seigneur, le disciple au u du maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu: rien qu'un mme pour remplacer un Dieu! Comment votre âme si affecuse n'aurait-elle pas été transpercée par la parole qui vous a été e, quand il nous suffit de nous en souvenir pour en avoir le ur tout déchiré? En effet, si, comme il est certain, la mort du ls de Marie a été l'effet d'une charité que personne ne peut sursser, la compassion de Marie a été produite par la plus grande arité possible après celle de Jésus.

---

16 *septembre.* — SAINT CORNEILLE, PAPE ET MARTYR. — 3e siècle.

Corneille, Romain, fut souverain pontife sous les empereurs Gallus et Volusien. D'accord avec Lucine, dame très-pieuse, il retira des catacombes les corps des saints apôtres Pierre et Paul pour les transférer dans un lieu plus convenable. Lucine plaça le corps de saint Paul dans son domaine, situé sur la voie d'Ostie, près du lieu où le saint apôtre avait été frappé du glaive. Corneille déposa le corps du Prince des apôtres non loin de l'endroit où il avait été crucifié. Comme on dénonça ce fait aux empereurs, et aussi que le pontife était cause que beaucoup de gens étaient devenus chrétiens, il fut envoyé en exil à Centumcelles, aujourd'hui Cività-Vecchia, où saint Cyprien, évêque de Carthage, lui adressa des lettres de consolation. Mais comme ils s'acquittèrent fréquemment l'un envers l'autre de ce devoir de charité chrétienne, les empereurs, le prenant en mauvaise part, firent venir à Rome Corneille, et le traitèrent en coupable de lèse-majesté. Ils ordonnèrent donc de le battre à coups de verges plombées, et, après l'avoir traîné devant la statue de Mars, de l'obliger à sacrifier à ce faux dieu. Corneille, ayant manifesté une horreur extrême pour une pareille impiété, eut la tête tranchée, le 14 septembre de l'an 252. Il avait vécu dans le pontificat environ deux ans. La bienheureuse Lucine enterra son corps, avec l'aide des clercs, dans une sablonnière d'un de ses domaines, près du cimetière de Calixte.

---

16 *septembre.* — S. CYPRIEN, ÉVÊQUE DE CARTHAGE ET MARTYR. — 3e siècle.

Cyprien est né en Afrique, mais on ignore en quel lieu. Avant qu'il eût le bonheur d'être converti à la religion chrétienne, il enseigna la rhétorique avec beaucoup de réputation. Il ne quitta la religion païenne, dans laquelle il était né, qu'après avoir hésité longtemps sur ce changement, et avoir mûrement délibéré s'il le devait faire. Il me semblait très-difficile, dit-il, de renaître pour mener une vie nouvelle, et de devenir un autre homme en gardant le même corps. Comment peut-on, pensais-je, se dépouiller

›ut d'un coup d'habitudes enracinées et endurcies ? Comment ratiquer la frugalité, quand on est accoutumé à une table abon-ante et délicate ? Mais quand l'eau vivifiante eut lavé les taches e ma vie passée, et que mon cœur purifié eut reçu la lumière 'en haut et l'esprit céleste, mes doutes s'évanouirent : tout fut avert, tout fut lumineux ; je trouvai facile ce qui m'avait paru npossible.

La vertu de Cyprien, encore néophyte, c'est-à-dire nouvelle-ient baptisé, le fit élever à la prêtrise. On ne se contenta pas ême de le voir prêtre : Donat, évêque de Carthage, étant mort rt peu de temps après, tout le peuple fidèle s'empressa de de-ander qu'il fût remplacé par Cyprien. A cette nouvelle, le saint omme prit la fuite, se croyant indigne d'un tel honneur ; mais, ls que sa retraite fut connue, une foule nombreuse investit la aison dans laquelle il s'était retiré : malgré toutes ses repré-ntations, il fut obligé de se soumettre ; il fut sacré évêque de Car-iage par l'ordre de Dieu, par le jugement unanime des évêques, t avec le consentement du peuple, l'an de Jésus-Christ 248.

Cyprien ne songeait qu'à bien conduire son diocèse, et à y faire eurir la foi et la piété, lorsque le démon suscita dans l'Église ne tempête qui obligea ce saint pasteur à se séparer pour quel-ue temps de son troupeau. L'an 249, l'empereur Dèce publia un lit par lequel il ouvrait contre les fidèles une cruelle persécu-on. Il y eut beaucoup de personnes du clergé et du peuple de arthage qui moururent pour la foi, et un plus grand nombre ui furent mis en prison et n'en sortirent qu'après avoir beaucoup ›uffert. Mais il y en eut aussi, surtout parmi ceux qui étaient iches ou en place, qui s'offrirent d'eux-mêmes pour brûler de encens en l'honneur des idôles ; d'autres qui confessèrent d'a-ord le nom de Jésus-Christ au milieu d'affreux supplices, mais ui, n'étant pas assez humbles, et n'ayant pas une foi assez vive, : renoncèrent dans les tourments, et finirent par apostasier après voir commencé à défendre la vérité.

Saint Cyprien, qui avait été obligé de prendre la fuite, fut ex-êmement affligé de ces tristes nouvelles, et il en témoigna sa eine à son clergé. Je suis affligé, dit-il, aussi bien que vous, u malheur de nos frères qui, renversés par la violence de la per-écution, ont entraîné avec eux une partie de nos entrailles, et ›us ont porté le même coup qu'ils ont reçu... Certes, il est plus esoin de larmes que de paroles pour exprimer notre douleur,

pour pleurer nos blessures, pour déplorer la ruine d'un peuple autrefois si nombreux. Plusieurs de ceux qui étaient tombés furent sensibles à la charité de saint Cyprien, et demandèrent à être admis à la pénitence. Saint Cyprien écrivit aussi aux confesseurs, c'est-à-dire à ceux qui avaient confessé Jésus-Christ devant les magistrats, et au peuple : aux premiers, pour leur remontrer que, s'ils ont gardé la foi au Seigneur avec tant de courage, ils doivent aussi être les plus zélés à garder sa loi et la discipline de l'Église; aux seconds, pour les engager à exhorter ceux qui sont tombés et qui avouent leur faute, à en faire pénitence et à attendre avec patience le moment de leur réconciliation, qui ne peut être méritée que par des larmes et une longue épreuve.

Cette conduite de saint Cyprien fut soutenue par le clergé de Rome, qui écrivit à celui de Carthage de tenir ferme contre les importunités des apostats qui s'avouaient coupables, et de ne les réconcilier que suivant la rigueur salutaire de l'Évangile. Il est aussi nécessaire, dit le clergé de Rome, quand on est dans un temps fâcheux, de tenir ferme à la discipline de l'Église, qu'il est important de ne point quitter le gouvernail d'un navire pendant la tempête. Dieu garde l'Église romaine, ajoute la lettre, de perdre sa vigueur par une facilité profane, et de relâcher les nerfs de la sévérité en renversant la majesté de la foi!

L'empereur Valérien ayant renouvelé la persécution contre les chrétiens, saint Cyprien fut pris et condamné à perdre la tête. Le saint évêque, étant arrivé au lieu du supplice, se prosterna le visage contre terre, et fit sa prière. Quand elle fut finie, il ôta ses habits, qu'il donna à ses diacres. Il prit ensuite un manteau pour se couvrir les yeux; et, comme il avait de la peine à le nouer par derrière, un prêtre et un diacre lui rendirent ce dernier office. Lorsque l'exécuteur parut, Cyprien lui fit donner vingt-cinq écus d'or; puis il se mit à genoux, et, les mains croisées sur la poitrine, il attendit le coup qui devait le faire passer de cette vie à la glorieuse immortalité. Les fidèles avaient jeté, autour du saint, des mouchoirs et des linges pour recueillir son sang. Il reçut la couronne du martyre le 14 septembre, l'an de Jésus-Christ 258.

septembre. — Ste EUPHÉMIE, VIERGE; Ste LUCIE, VEUVE, ET S. GÉMINIEN, MARTYRS. — 4e siècle.

Euphémie, Lucie et Géminien reçurent la couronne du mar-
e dans la persécution de Dioclétien, non dans le même lieu,
is le même jour, vers l'an 303. Sous le proconsulat de Priscus,
vierge Euphémie souffrit auprès de Chalcédoine diverses sortes
tourments. Après avoir enduré courageusement ceux des
rges, du chevalet, des roues et du feu, elle fut enfin exposée
x bêtes dont une imprima une morsure à son corps sanctifié,
dis que les autres lui léchaient les pieds. Elle rendit ainsi son
e sans tache entre les mains de Dieu. Lucie, veuve romaine,
usée, par son propre fils Eutrope, d'adorer Jésus-Christ de-
is nombre d'années, fut jetée dans une chaudière pleine de poix
illante et de plomb fondu. Elle en ressortit sans en éprouver
cun mal, et comme on la conduisait à travers la ville de Rome
core couverte de fer et de plomb, la constance qu'elle mon-
it dans la foi et dans le martyre convertit à Jésus-Christ Gé-
nien, homme de noble naissance. Elle l'eut pour compagnon
son glorieux martyre; car, ainsi qu'à plusieurs autres nouveaux
nvertis, on lui trancha la tête après lui avoir fait endurer di-
ses tortures. Maxima, femme chrétienne, donna une sépul-
e honorable aux corps de ces saints martyrs.

septembre. — SAINT LAMBERT, ÉVÊQUE DE MAESTRICHT ET MARTYR. — 8e siècle.

Lambert naquit à Maestricht, vers la fin du septième siècle.
n père, nommé Apre, qui avait du bien et de la naissance, lui
nna de bonne heure des maîtres habiles pour le former aux
ences et à la vertu. Comme il trouvait dans son fils beaucoup
mour pour la religion, il le mit, après ses premières études,
tre les mains de Théodart, évêque de Maestricht, afin que ce
lat le fît instruire avec les moines et les clercs qui desservaient
rs la chapelle royale.
Lambert était assez jeune lorsque les habitants de Maestricht le
mandèrent pour succéder à saint Théodart, qui venait d'être
sassiné. Les premiers de la cour se joignirent à eux, et parlè-

rent au roi Chilpéric II du mérite de Lambert, en sorte que ce prince consentit à son élection. Lambert regarda l'épiscopat comme l'ont regardé tous les saints, c'est-à-dire comme un fardeau très-pesant, et qui doit remplir de frayeur ceux qui en sont chargés. Cette crainte salutaire le rendit toujours fort appliqué aux devoirs de sa charge, et il s'en acquitta avec toute l'exactitude d'un zélé pasteur.

Le roi Chilpéric ayant été tué, le cruel Ébroïn, maire du palais, et l'ennemi déclaré de tous les bons évêques, fit déposer Lambert et quelques autres prélats. Lambert se retira dans le monastère de Stavelot, où il vécut pendant sept ans dans l'observance exacte de la vie monastique. On rapportera un exemple remarquable de sa soumission à la règle et de son obéissance au supérieur de la maison. Lambert se levant la nuit, pendant l'hiver, pour faire quelques prières en particulier, une de ses sandales ou patins de bois vint à lui échapper des mains pendant qu'il se chaussait, et tomba sur le plancher assez rudement pour éveiller ceux des religieux qui reposaient dans le dortoir. L'abbé entendit ce bruit, et, sans savoir qui en était l'auteur, il ordonna que celui qui l'avait fait allât prier Dieu au pied de la croix plantée devant l'église. Le saint évêque obéit sans répliquer ; il alla prier devant la croix, pieds nus, couvert seulement d'un rude cilice, et il y passa trois ou quatre heures en oraison, les bras étendus. Les religieux se chauffant après Matines, l'abbé demanda si tout le monde était rassemblé. On lui rappela qu'il avait envoyé à la croix un religieux qui n'avait pas été rappelé. Ayant ordonné qu'on le fît revenir, il fut fort surpris d'apprendre que c'était l'évêque Lambert, et qu'il était gelé de froid et couvert de neige. Il l'envoya prier de rentrer au plus tôt. Dès que le prélat parut, l'abbé et ses religieux se prosternèrent à ses pieds pour lui demander pardon. Que Dieu vous pardonne, dit-il, puisque vous croyez avoir besoin de pardon. Mais je n'ai pas sujet de me plaindre d'avoir été réduit à souffrir la nudité et le froid, puisque, selon saint Paul, c'est ainsi qu'il faut traiter son corps.

La mort d'Ébroïn ayant rendu le saint pasteur à son église, il reprit ses fonctions avec une nouvelle application : brûlant de zèle pour le salut des âmes confiées à ses soins, il les forma à la pratique de la patience, de la pauvreté, de l'humilité et de toutes les autres vertus, dont il leur donna le premier l'exemple. Il convertit beaucoup d'infidèles dans son diocèse, particulièrement dans le

ı qui fait aujourd'hui partie du diocèse de Liége. Le saint
mourut en l'an 708, victime de son zèle à faire observer les
andements de Dieu.

---

tembre. — SAINTE HILDEGARDE, VIERGE ET ABBESSE.
— 12e siècle.

legarde naquit en Allemagne, où elle eut pour père Hildebert
r mère Mecthilde, tous deux illustres par leur noblesse et par
été. Le ciel la favorisa de visions miraculeuses dès l'enfance,
uit ans environ on la vit, pleine de mépris pour les plaisirs de
nde, se retirer avec la bienheureuse Jutta sur la montagne
nt-Désibode pour y vivre en solitude. Elle embrassa ensuite
monastique, et brilla par les dons éclatants de la grâce di-
Souffrant de douleurs très-vives, presque continuelles, qui
aient fréquemment de garder le lit et ne lui permettaient
rement de marcher, elle donna au monde un exemple ad-
le de patience. Entièrement crucifiée avec Jésus-Christ, elle
tait dans sa vie le spectacle d'un martyre presque conti-
Elle avait environ quarante ans, quand elle fut éclairée mi-
usement par un globe de feu et de lumière qui descendit
l. Elle reçut aussi du Seigneur le don d'intelligence et d'in-
tation des saintes Écritures. Elle composa des livres admi-
qui font voir qu'elle fut instruite d'une manière surnatu-
par l'Esprit-Saint, qui l'avait également douée du don de
étie et de celui du discernement des esprits. Jamais personne
quitta sans avoir reçu de salutaires avertissements et sans
pris la résolution de mener une vie meilleure. Poussée par
e apostolique, elle se transporta souvent à Cologne, à Trèves,
z, à Wurtzbourg, à Bamberg, et en diverses contrées, où
rdre de Dieu elle annonça ce que le Ciel lui avait fait con-
. Elle parla et écrivit avec force contre les hérétiques, et sur-
contre les pernicieuses erreurs des Cathares, qui avaient
des partisans dans quelques provinces de l'Allemagne. Elle
sa aussi, contre les doctrines renaissantes de Bérenger, un
rès-savant, où elle les réfuta victorieusement. L'illustre abbé
irvaux, saint Bernard, marqua pour elle tant d'estime et
ération dans ses écrits, que c'est à ses instances principale-
que justice fut faite des calomnies de ceux qui les atta-
it; et le pape Eugène III les approuva par une sentence pu-

blique au concile de Trèves. L'illustre servante de Dieu rendit de grands services importants à toute l'Église par ses travaux assidus et par l'exemple de sa haute sainteté. Enfin, après des preuves innombrables de vertu et d'une science divinement infuse, Hildegarde, glorifiée par le don des révélations célestes et par celui des miracles, alla, dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge, se réunir à son divin Époux. Elle avait prédit l'heure de sa mort, que Dieu lui avait fait connaître, et qui arriva le 17 septembre de l'an du Seigneur 1181.

---

17 septembre. — IMPRESSION DES STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE. — 13e siècle.

François, ce fidèle serviteur et ministre de Jésus-Christ, deux ans avant de rendre son âme à Dieu, s'était retiré sur un lieu élevé qu'on appelle Mont Alverne, et qui est situé en Toscane. Il y avait commencé un jeûne de quarante jours en l'honneur de l'archange Michel, et il y était inondé avec plus d'abondance que d'habitude par la douceur que fait éprouver la contemplation des choses d'en haut. Enflammé plus ardemment du désir des biens du Ciel, il commença à sentir avec plus de plénitude les dons qui en découlent. Tandis que l'ardeur toute séraphique de ses désirs l'élevait vers Dieu et que, pénétré d'une tendre compassion, il était transformé en Celui à qui dans l'excès de sa charité il a plu d'être crucifié, un matin, aux environs de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, pendant qu'il était en prière sur le flanc de la montagne, il eut une vision. Il lui sembla voir l'image d'un séraphin qui avait six ailes de feu tout étincelantes, et qui descendait du haut des cieux. En s'abaissant d'un vol rapide auprès de l'endroit où se trouvait l'homme de Dieu, il ne lui parut plus seulement ailé, mais aussi crucifié. Il avait les mains et les pieds étendus et attachés à une croix, et quant aux ailes, elles étaient disposées de divers côtés d'une manière surprenante et telle, qu'il en élevait deux au-dessus de sa tête, qu'il en étendait deux pour voler, et qu'enfin avec les deux autres, en les repliant, il en couvrait son corps tout entier. A ce spectacle, François fut frappé d'étonnement, et son âme éprouva une joie mêlée de douleur; car en même temps qu'à l'aspect agréable de celui qui lui apparaissait d'une façon aussi familière que miraculeuse il en conce-

vait une extrême allégresse, d'un autre côté la vue de ce cruel crucifiement, en le pénétrant d'une douloureuse compassion, lui traversait l'âme comme d'un glaive.

François, par l'effet de l'enseignement que lui donna au dedans celui qui lui apparaissait extérieurement, comprit que, bien que l'infirmité de la passion ne pût nullement s'associer avec l'immortalité d'un esprit séraphique, cependant une vision de cette sorte avait été présentée à ses regards, afin qu'étant lui-même l'ami de Jésus-Christ, il apprît à l'avance qu'il serait transformé tout entier en une vive ressemblance de Jésus crucifié, non par le martyre de la chair, mais par un feu qui consumerait son âme. En effet la vision disparut, après un entretien secret et intime; mais elle embrasa intérieurement le saint d'une ardeur séraphique, tandis qu'au dehors elle marqua sa chair d'une empreinte semblable au Dieu crucifié, et en conformité avec lui. Il en fut de même que si, après avoir employé d'abord l'action puissante du feu pour fondre et liquéfier, on en obtenait ensuite l'empreinte d'un sceau ou d'un cachet. Aussitôt, en effet, sur ses mains comme sur ses pieds commencèrent à paraître les marques des clous dont les têtes se montraient en dedans des mains et sur le dessus des pieds, et dont les pointes se présentaient du côté opposé. Son côté droit aussi, comme s'il eût été percé d'une lance, demeura marqué d'une cicatrice rouge. Il s'en écoulait souvent un sang miraculeux qui pénétrait la tunique et les autres vêtements du saint.

Étant ainsi devenu un homme nouveau, François brilla par l'effet de ce miracle inconnu et étonnant; il apparut signalé par un privilége accordé à lui seul, car il ne l'avait point été dans les siècles passés, c'est-à-dire d'être décoré des sacrés Stigmates. Il descendit donc de la montagne portant avec lui l'image du Crucifié, non point figurée par la main de l'homme sur des tableaux de pierre ou de bois, mais dans sa propre chair, dans ses membres où l'avait tracée le doigt du Dieu vivant. Comme cet homme séraphique savait très-bien qu'il est bon de cacher le dépôt du roi, confident qu'il était d'un secret du Roi du ciel, il s'efforçait de tenir cachées ces empreintes sacrées. Mais parce qu'il importe à la gloire de Dieu de révéler les merveilles que le Seigneur accomplit lui-même, lui qui avait imprimé en secret ces marques les manifesta ouvertement par des miracles, afin que la puissance admirable et cachée de ces stigmates devînt évidente par l'éclat manifesté des prodiges. De plus, le pape Benoît XI voulut honorer

par la célél on d ... fait aussi d'admir , ... a ... de témoignag exalté d ... les ... s p ... ificats par les louanges et les que l'on accorde le plus rarement. Dans la suite, le pape pour enflammer les cœurs des fidèles de l'amour de Jésus a étendu cette fête à toute l'Église.

---

18 *septembre.* — S. MÉTHODE, ÉVÊQUE DE TYR, DO ET MARTYR. — 4e siècle.

Méthode fut d'abord évêque d'Olympe, qui était, au r de saint Jérôme, une ville maritime de Lycie. Il fut transfér la suite à l'évêché de Tyr, et l'on pense communément qu' céda à saint Tyrannion, qui souffrit le martyre sous Dioc Au reste, ces translations d'évêque étaient fort rares dans le miers temps du christianisme, et n'avaient lieu que dans les cas extrême nécessité. Saint Méthode versa son sang pour la Chalcide, dans la Grèce. Saint Jérôme met sa mort vers la la dernière persécution générale, et conséquemment vers l nees 311 ou 312. Le même Père dit qu'il était très-éloqu

Les ouvrages de saint Méthode étaient singulièrement estim anciens. Nous en avons des fragments considérables dans tius, saint Épiphane, saint Jérôme et Théodoret. Ceux d nous reste le plus sont le livre du *Libre arbitre*, contre l lentiniens, et de la *Résurrection des corps*, contre Origène. possédons encore en entier son *Banquet des Vierges*, com l'imitation du *Banquet* de Platon. C'est un éloge de la vir Saint Méthode fut surnommé Eubulus ou Eubulius, et il ces noms tant dans son *Banquet des Vierges* que dans ses ouvrages. Son style est peut-être trop chargé d'épithètes e rempli de comparaisons et d'allégories.

---

18 *septembre.* — S. FERRÉOL, MARTYR. — 4e siè

Ferréol, vulgairement Forget ou Fergeu, servait en qual tribun dans les armées de l'empire. Il vivait à Vienne en phiné et y professait secrètement la religion chrétienne. Il chez lui saint Julien de Brioude, qui était né dans la même et qui se déclarait hautement pour disciple de Jésus-Christ.

le martyre de celui-ci, Crispin, gouverneur de la partie des Gaules où Vienne était située, fit arrêter Ferréol sur le soupçon de son éloignement pour les cérémonies religieuses de ses pères. Il vit bientôt qu'il ne s'était pas trompé : le tribun refusa constamment de sacrifier, disant qu'il estimait peu les honneurs et les richesses dont il jouissait, qu'il ne demandait que la vie et la liberté de servir Dieu, et qu'il renoncerait plutôt à la vie elle-même que d'abandonner sa religion. Le gouverneur, après l'avoir fait frapper de verges en sa présence, l'envoya en prison chargé de fers.

Le troisième jour de son emprisonnement, Ferréol se trouva miraculeusement débarrassé de ses fers ; et comme il vit les gardes endormis et la prison ouverte, il s'enfuit et sortit de la ville par la porte qui mène à Lyon. Il passa le Rhône à la nage, et gagna la rivière de Gérès, qui tombe dans ce fleuve à deux lieues de Vienne. Mais ceux qu'on avait chargés de le poursuivre, l'ayant repris, lui lièrent les mains derrière le dos et l'emmenèrent avec eux. Ils ne le conduisirent cependant pas jusqu'à Vienne ; un accès de fureur les saisissant tout à coup, ils lui coupèrent la tête sur les bords du Rhône, vers l'an 304. Les chrétiens de la ville enterrèrent le corps du saint martyr avec beaucoup de vénération, et ils éprouvèrent plusieurs fois sensiblement les effets de sa protection auprès de Dieu. L'église bâtie sur le tombeau du saint hors de la ville ayant été rasée, saint Mamert en fit construire une nouvelle dans l'enceinte de Vienne, et y transféra ses reliques vers l'an 474.

---

18 *septembre.* — LE B. PONCE DE LARAZE, PÉNITENT. — 11e siècle.

Ponce, surnommé de Laraze, d'un château qui lui appartenait aux environs de Lodève, vivait sous le règne de Louis le Gros. Il était d'une naissance distinguée dans sa province. Ses grands biens, sa valeur, la vivacité de son esprit et d'autres avantages temporels le jetèrent dès sa jeunesse dans toutes sortes de déréglements. N'ayant pour règle de conduite que ses passions, il troublait tout le pays. Il s'appropriait les biens des uns par artifice et tromperie ; il les enlevait aux autres par violence ; enfin, il ne s'occupait jour et nuit qu'à exercer un infâme brigandage. C'était là son vice dominant entre plusieurs autres qui ne le rendaient pas moins criminel aux yeux de Dieu.

Le Seigneur, plein de b é. ut pas la mor
cheur mais sa conversion, perça le cœur de Ponce de s
salutaire, et lui fit quitter toutes ses mauvaises habitudes
cheur, rentrant en lui-même, commença à considérer l
qu'il avait faits et le jugement dont il était menacé a
telles actions. Alors, touché jusqu'au fond du cœur, il
tout entier à la pénitence. Il versait jour et nuit des torr
larmes pour effacer les souillures de ses crimes. Après av
rement examiné en lui-même par quelles satisfactions il p
apaiser la colère du Souverain juge et obtenir sa grâce,
devoir renoncer entièrement au monde, pour passer le res
vie dans la pénitence. Quelque temps après, il fit publi
voulait vendre tous ses biens. Il vint des acheteurs de tou
et, quand l'argent leur manqua, il prit en payement des l
et même des fruits. Son dessein était d'abord de donner t
pauvres; mais, croyant avec raison que ses aumônes ne s
point agréables à Dieu, s'il ne commençait par rendre
avait pris, il envoya publier, par tous les marchés et pa
les églises de la province, que ceux à qui Ponce de Laraze
quelque chose ou avait fait quelque tort se trouvassent à
son de Péqueroles, les trois premiers jours de la semaine
et que chacun y serait satisfait.

Le dimanche des Rameaux, à Lodève, après la processi
lecture de l'Évangile, l'évêque étant avec tout son clergé
échafaud dressé exprès dans la place pour parler au peuple,
uniquement occupé de son salut, vint percer la foule avec s
pagnons de sa pénitence. Il était en chemise et pieds nus,
une corde au cou comme un criminel. Il se fit conduire
état aux pieds de l'évêque, comme un esclave qui avait
donné son maître. S'étant jeté à ses genoux, il lui donna un
où étaient écrits tous ses péchés, le conjurant de le faire lire
le peuple. L'évêque, voulant lui en épargner la honte, s'y
d'abord; mais Ponce l'en pressa tant, qu'il le permit. P
qu'on lisait sa confession, il se faisait frapper de verges con
lement, demandant toujours qu'on le frappât plus fort;
rosant la terre de ses larmes, il criait qu'il était coupable d
ces crimes. Ce spectacle attendrissait les assistants : ils admi
Ponce, ils disaient que Dieu l'avait vraiment regardé dans
séricorde, et priaient le Seigneur, qui lui avait donné la grâ
la conversion, de lui accorder celle de la persévérance.

lendemain et deux jours suivants, plusieurs personnes vinrent à Pequeroles pour demander ce qu'elles avaient. Ponce, servant contre lui-même d'accusateur, de témoin juge, se jetait aux pieds de chacune d'elles, leur demandant pardon, et leur rendait ce qu'il leur avait fait perdre, soit argent, soit en bestiaux, soit en fruits ou autres choses nécessaires à la vie, en sorte qu'elles croyaient retrouver les choses qu'elles avaient perdues. Après ces restitutions, Ponce donna aux pauvres ce qui lui restait de bien : le jeudi saint, il donna à manger, leur lava les pieds, les arrosa de ses larmes, les essuya de ses cheveux. Ce saint pénitent mourut vers milieu du douzième siècle.

---

septembre. — S. JANVIER, évêque de Bénévent, et ses compagnons, martyrs. — 4e siècle.

l'opinion la plus probable, saint Janvier naquit à Naples. évêque de Bénévent, lorsque le feu de la persécution de étien s'alluma. Draconce, gouverneur de la Campanie, avait emprisonner à Pouzzoles Sosie et Proculus, diacres, l'un de ne et l'autre de Pouzzoles, ainsi que plusieurs laïques de de vertu. Ces généreux chrétiens parurent devant lui et confessèrent leur foi avec un grand courage. Saint Janvier était lié e étroite amitié avec Sosie ; et, depuis plusieurs années, il t en lui une grande confiance, à cause de sa sagesse et de sa été. Il le consultait, et il trouvait en lui autant de lumière de consolation. Il n'eut pas plus tôt appris qu'il avait été arrêté avec plusieurs autres chrétiens, qu'il forma la résolution d'aller les visiter pour les encourager et leur procurer les secours dont ils avaient besoin. La crainte des tourments et la mort même ne purent ralentir l'activité de son zèle et de sa charité ; le martyre en fut-il la récompense.

Timothée, successeur de Draconce, ne tarda pas à être informé homme distingué était venu de Bénévent pour visiter les prisonniers chrétiens. Il ordonna d'arrêter cet homme, qui était Janvier, le fit amener à Nola, lieu de sa résidence ordinaire. Festus, du saint évêque, et Didier, son lecteur, étant venus le voir, t aussi arrêtés. On les interrogea avec lui, et ils partagèrent tourments qu'on lui fit souffrir à Nola. Quelque temps après, gouverneur se rendit à Pouzzoles, et l'on y conduisit aussi les

trois confesseurs, qu'il fit [illegible] son char [illegible]
chaînes dont ils étaient [illegible]. Lorsqu'ils y furent arrivés
renferma dans la prison où [illegible]taient les quatre confesseurs
nous avons parlé plus haut. Ceux-ci avaient été condamnés
l'ordre de l'empereur, à être dévorés par les bêtes, et il
daient le moment où leur sentence serait exécutée. Le len
de l'arrivée de saint Janvier et de ses compagnons, on les
avec les autres chrétiens dans l'amphithéâtre; mais les b
épargnèrent.

Le peuple, étonné de ce prodige, le regarda comme u
de la magie, et tous nos saints confesseurs furent conda
perdre la tête. Selon Bède et l'auteur de leurs actes, ils
exécutés à un mille de Pouzzoles, et on les enterra avec h
à peu de distance de cette ville. On fit la translation de le
liques vers l'an 400. La ville de Naples fut enrichie des r
de saint Janvier avant qu'on les portât à Bénévent. Cette pr
translation paraît s'être faite peu de temps après que Con
eut rendu la paix à l'Église. Du moins est-il certain que l
du saint évêque était dans une église de son nom, à Naple
les huitième et neuvième siècles. Cette ville attribua à l'inter
de ce saint le bonheur qu'elle eut d'être délivrée d'une é
violente du mont Vésuve et des armes des différents enne
avaient juré sa perte dans les mêmes siècles. Sicon, prince
névent, ayant assiégé Naples au commencement du ne
siècle, en réduisit les habitants au point qu'ils ne purent
leur vie et leur liberté qu'en cédant le corps de saint Janvi
patron. Le vainqueur l'emporta en triomphe et le déposa
tueusement à Bénévent, vers l'an 825. L'église où il r
tombant en ruines, on le transporta dans une autre églis
même ville en 1129. Il s'en fit depuis une translation a
l'abbaye de Monte-Vergine. On l'y cacha sous le grand au
on ne l'y découvrit qu'en 1480.

Ferdinand, roi de Naples, désirant avoir ce précieux t
obtint du pape Alexandre VI qu'on le rendrait à la ville q
vait possédé primitivement. La translation s'en fit avec bea
de solennité, et on le déposa dans la cathédrale de Naples,
janvier 1497. Le jour même, la peste qui affligeait cett
depuis longtemps cessa ses ravages. La ville de Naples fi
core spécialement redevable de son salut à l'intercession de
Janvier, dans les éruptions du Vésuve, qui arrivèrent en

1698 et 1707. la dernière de ces années, on porta processionnellement la châsse du saint à une chapelle qui était au pied du Vésuve, et aussitôt l'éruption cessa.

Nous allons rapporter, d'après plusieurs graves auteurs, le célèbre miracle de la liquéfaction et de l'ébullition du sang de saint Janvier. On garde dans la chapelle du trésor de la cathédrale de Naples la tête de ce saint, avec son sang renfermé dans deux fioles de verre fort anciennes. On ne sait dans quel temps la tête du saint évêque fut tirée de la châsse; l'opinion la plus vraisemblable est que ce fut vers le huitième ou neuvième siècle. Le buste où est aujourd'hui cette tête fut donné en 1306 par le roi Charles II, duc d'Anjou. Le sang est congelé et de couleur noirâtre. Voici de quelle manière se fait le miracle.

On met la tête sur l'autel du côté de l'Évangile et les fioles du côté de l'Épître. On a quelquefois trouvé le sang liquide, mais, en général, il est solide. Lorsque les fioles sont vis-à-vis de la tête, le sang se liquéfie, ou dans le moment, ou tout au plus en quelques minutes. Cette liquéfaction est suivie d'une ébullition. Quand on a retiré le sang et qu'il n'est plus en présence de la tête, il redevient solide. Quoiqu'il y ait plusieurs cierges sur l'autel, on trouve, en touchant les fioles, qu'elles sont presque entièrement froides. On les fait baiser au peuple en certaines occasions. Quelquefois le sang s'est liquéfié dans les mains de ceux qui tenaient les fioles, quelquefois aussi il est redevenu solide, de liquide qu'il était, aussitôt qu'on y touchait. La liquéfaction a lieu également lorsque les fioles sont en présence d'un ossement ou de quelque autre partie du sang de saint Janvier. Il est arrivé quelquefois que la liquéfaction ne s'est pas faite, ce que l'on a regardé comme une marque de la colère céleste. On met ensemble les deux fioles sur l'autel, et le sang se liquéfie dans l'une et l'autre en même temps et dans le même degré, quoiqu'il y en ait peu dans la plus petite et qu'il soit attaché aux parois du verre.

Ce fait est donné pour incontestable par Baronius et par un grand nombre d'autres auteurs, qui assurent avoir vu ce qu'ils rapportent et avoir attentivement examiné toutes les circonstances de ce prodige. On cite entre autres les pères Henschénius et Papebrock, deux des plus savants jésuites d'Anvers, envoyés exprès à Naples par le père Bollandus. Ce prodige se fait également dans toute l'année, mais ordinairement à la fête de saint Janvier, qui se célèbre le 19 septembre; à celle de la translation de ses reliques de

Pouzzoles à Naples, le premier [dim]anche de mai ; le 16 [dé]cembre, jour auquel on honore la mémoire de la délivran[ce de l']éruption du Vésuve, obtenue par son intercession, en[fin] fin, dans quelques autres circonstances extraordinaires.

---

19 *septembre*. — SAINT SEINE, ABBÉ EN BOURG[OGNE]. — 6e siècle.

Saint Seine naquit dans la petite ville de Maymont, [à] l'extrémité de la Bourgogne. Ses parents, qui fondaien[t] toutes leurs espérances, lui firent étudier les lettres avec [...] furent enfin obligés de lui permettre d'embrasser l'état ec[clésiasti]que, pour lequel il avait toujours montré beaucoup de pen[chant dès] son enfance. Ayant reçu la tonsure cléricale, il ne pensa [plus qu'à] vivre pour Dieu. Ses vertus le firent bientôt connaître à [l'évêque] de Langres, qui l'ordonna diacre et prêtre avant l'âge pre[scrit par] les canons. Le prélat crut avoir une raison légitime pou[r se dis]penser de la règle générale.

Le saint profita des persécutions de quelques personnes [jalou]ses de son mérite, pour exécuter la résolution qu'il avait [prise de]puis longtemps d'abandonner le monde. Il se retira au[près de] l'abbé Jean, qui gouvernait le monastère de Réomé dan[s le pays] d'Auxois, lequel a depuis été nommé Moutier-Saint-Jean. Il [se per]fectionna dans l'étude de l'Écriture sainte, et s'y forma à [la pra]tique de toutes les vertus propres à un religieux. Quelqu[e temps] après, il bâtit lui-même un monastère dans la forêt de S[...] vers les sources de la rivière de Seine. Il subsiste encore [aujour]d'hui et porte son nom, ainsi que la ville qui s'y est for[mée. La] régularité qu'il y établit le rendit célèbre, et lui attira u[n grand] nombre de disciples. Le don des miracles que Dieu lui [commu]niqua releva encore l'éclat de sa sainteté. L'opinion [la plus] probable est qu'il mourut le 19 septembre, vers l'an 580

---

19 *septembre*. — SAINTE POMPOSE, VIERG[E] ET MARTYRE. — 9e siècle.

Pompose était de la ville de Cordoue, en Espagne. Ses [parents] y tenaient un rang assez considérable ; mais ils étaient [...] plus distingués par leur piété que par leurs richesses,

les charges de leur famille. Voyant que leurs enfants, formés par leurs exemples et leurs instructions, se portaient volontiers à renoncer au monde, ils vendirent la majeure partie de leurs biens pour bâtir un double monastère à deux ou trois lieues de Cordoue. Ils s'y retirèrent ensuite, avec toute leur famille et beaucoup d'autres personnes de leur parenté.

Pompose, leur fille, était encore fort jeune lorsqu'elle y entra; mais on la vit bientôt s'élever au-dessus de la faiblesse de son âge par l'ardeur avec laquelle elle embrassa toutes les austérités de la vie régulière, après qu'elle eut fait ses vœux entre les mains d'un saint prêtre, nommé Félix, qu'on avait établi abbé du monastère des hommes et directeur de celui des religieuses. Elle se soutenait dans l'innocence par ses jeûnes, ses veilles, son assiduité à la prière et à la lecture de l'Écriture sainte. Quand elle sut que les mahométans, qui étaient les maîtres du pays, persécutaient les chrétiens, elle porta une sainte jalousie à ceux qui souffraient pour la foi de Jésus-Christ, et elle crut pouvoir aspirer au même bonheur. Pour mériter d'avoir part à leur victoire, elle redoublait ses prières et ses austérités, attendant avec quelque sorte d'impatience que Dieu lui en présentât l'occasion. Souvent elle essaya de rompre les liens qui la retenaient dans son cloître, pour aller devant le tribunal des persécuteurs rendre témoignage à la foi de Jésus-Christ.

Ses parents et ses supérieurs, voyant qu'après avoir arrêté ses premiers efforts elle cherchait sans cesse les moyens de courir au martyre, se crurent obligés de la faire garder, et ils l'enfermèrent dans le fond du monastère; mais, ayant appris la nouvelle du martyre de sainte Colombe, son amie, elle se sentit animée d'une si vive ardeur, qu'elle résolut de tout tenter pour avoir la liberté de se présenter devant les juges. Au nombre de ses gardes était un de ses frères. Celui-ci était resté seul auprès de sa cellule, au milieu de la nuit, pendant que les autres se reposaient. Ayant été ouvrir la porte à quelqu'un du dehors, il s'était contenté de la fermer au verrou. Pompose profita de cette inadvertance, se glissa sans bruit pendant que son frère avait le dos tourné, s'échappa du monastère, et se trouva avec le jour aux portes de Cordoue. Dès que la salle des audiences fut ouverte, elle alla se présenter au juge, lui fit sa profession de foi, et lui parla avec une hardiesse surprenante contre les impostures de Mahomet. Ce juge, que la conduite de plusieurs martyrs avait accoutumé à une pareille liberté, comprit tout d'un coup ce qu'elle demandait, et il la con-

damna à avoir la tête tranchée de | orte du palais. sentence fut exécutée le même jour, 1v septembre, l'an 8

Quoique la conduite de cette sainte et de plusieurs autres m qui, dans la même persécution, se sont présentés aux juges s être obligés, paraisse avoir quelque chose de blâmable, l' néanmoins, après l'apologie que saint Euloge en a faite, n cru devoir leur refuser les honneurs d'un culte public.

---

20 *septembre*. — SAINT EUSTACHE ET SES COM GNONS, MARTYRS. — 2e siècle.

Eustache, qui fut aussi appelé Placide, se faisait remarque mi les Romains par sa naissance, ses richesses et la gloire taire qu'il avait acquise. Aussi, sous le règne de Trajan, m t-il de recevoir le titre de Maître des soldats. Or, comme livrait un jour à l'exercice de la chasse, et qu'il poursuivait u d'une grandeur surprenante, lequel s'enfuyait devant lui, perçut entre les ramures de l'animal qui s'arrêta tout à cou image élevée et éclatante de Notre-Seigneur Jésus-Christ sus sur la croix. Invité par la voix du Sauveur à continuer la vi mène à l'immortalité bienheureuse, il s'enrôla dans la milice tienne, et en même temps avec lui s'y associèrent sa femme, T pista, et ses deux fils encore en bas âge, Agapit et Théopis

Bientôt étant retourné au lieu de sa précédente vision, co le Seigneur le lui avait prescrit, il l'entendit lui annoncer con il aurait à supporter par la suite de persécutions pour la de Dieu. Aussi, après avoir enduré avec une admirable pat des calamités inimaginables, il fut promptement réduit à la nière misère. Comme il était contraint de s'esquiver secrètem il eut à gémir sur ce que, dans le chemin, sa femme d'abord ses enfants, lui furent enlevés de la manière la plus digne de Enveloppé dans une telle succession d'infortunes, en se livr la culture des champs dans une contrée éloignée, il se tint pendant longtemps et jusqu'à ce que, rassuré par une voi venait du ciel, et rappelé par Trajan pour des événements veaux, il fut mis à la tête des armées.

Dans le cours de cette expédition, il recouvra d'une ma inespérée sa femme avec ses enfants, et rentra victorieux à R aux applaudissements de tous les citoyens. Mais peu de temps a

ayant reçu l'ordre de sacrifier aux faux dieux pour la victoire qu'il avait remportée, Eustache refusa avec une fermeté inébranlable. Lorsqu'on eut essayé inutilement au moyen de divers artifices de lui faire abandonner la foi de Jésus-Christ, on l'exposa aux lions en même temps que sa femme et ses enfants. L'empereur, irrité de ce que ces animaux féroces ne leur marquaient que de la douceur, donna l'ordre de les jeter dans un taureau d'airain embrasé. Ils y consommèrent leur martyre, en louant Dieu, et prirent leur essor vers le séjour de l'éternelle félicité, le 20 septembre. Leurs corps, retrouvés sans avoir reçu d'atteintes du feu, furent ensevelis religieusement par les fidèles. On les transféra ensuite avec honneur dans l'église qui a été érigée sous leur invocation.

---

21 *septembre.* — S. MATTHIEU, APÔTRE ET ÉVANGÉLISTE.

Matthieu, qui s'appelait Lévi avant sa conversion, était de Galilée comme les autres apôtres et publicain de profession, c'est-à-dire qu'il était receveur de quelque impôt. On prétend qu'il demeurait à Capharnaüm, mais qu'il avait son bureau hors de la ville, sur le bord de la mer de Galilée. Il y avait plus d'un an que le Messie annonçait le royaume des cieux par toute la province, et il venait de guérir un paralytique de Capharnaüm, lorsque, retournant du côté de la mer, il passa par le lieu où était Matthieu. Le voyant assis à son bureau, il lui dit de le suivre; en même temps Matthieu se leva, quitta tout et le suivit, quoiqu'il sentît bien que la démarche qu'il allait faire le plongerait dans la pauvreté; mais cette considération ne l'arrêta pas : déjà il connaissait le Seigneur et sa doctrine, parce qu'il demeurait dans le voisinage de Capharnaüm, où Jésus-Christ avait prêché et opéré plusieurs miracles. Ayant invité le Sauveur et ses disciples à manger avec lui, il appela au même festin beaucoup de publicains, espérant sans doute que les entretiens du Sauveur pourraient leur procurer la même grâce. Les pharisiens et les scribes, déjà fort jaloux de la gloire de Jésus-Christ, en firent du bruit, et, s'adressant à ses disciples, ils leur dirent : Pourquoi votre maître se trouve-t-il ainsi à table avec des gens de mauvaise vie? Jésus les entendit, prit la parole et leur dit : Ce ne sont pas ceux qui sont en santé qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler les justes à la pénitence, mais les pécheurs.

Saint Matthieu fut élevé à l'[illegible] de sa con-
version. D'anciens auteurs rapp[illegible]t que cet apôtre, ayant prêché
quelque temps dans la Judée [illegible]ns les contrées voisines, après
la descente du Saint-Esprit, et de[illegible]ant quitter ce pays pour aller
prêcher ailleurs, écrivit l'Évangile qui porte son nom, lorsqu'il
etait encore à Jérusalem. Il donna à son ouvrage le nom d'Évangile, c'est-à-dire *bonne nouvelle*. C'est à juste raison qu'il porte ce titre, puisqu'il annonce à tous les hommes, même aux plus grands pécheurs, qu'ils peuvent espérer le pardon de leurs péchés, la rémission des peines qu'ils ont méritées, et la gloire qui est promise à ceux que Dieu a appelés à son héritage. Saint Matthieu fut le premier qui écrivit l'Évangile, et il le fit par l'inspiration du Saint-Esprit. Comme il l'écrivait principalement pour les Juifs convertis, il fit usage de la langue qu'ils parlaient, c'est-à-dire de l'hébreu.

Saint Matthieu, ayant laissé des copies de son Évangile aux fidèles de son pays, partit pour ses missions apostoliques. Saint Clément d'Alexandrie, qui n'était pas éloigné du temps des apôtres, nous apprend que saint Matthieu mena jusqu'à la mort un genre de vie fort austère; qu'il ne vivait que d'herbes, de fruits et de légumes. Saint Ambroise dit que Dieu lui ouvrit le pays des Perses. Selon Rufin et Socrate, il porta l'Évangile dans la partie de l'Éthiopie qui confine avec l'Égypte. Quelques auteurs disent qu'il mourut à Luc, dans le pays de Sennar; d'autres qu'il souffrit le martyre à Naddaver. Son corps transporté à Salerne, et plus tard, sous le pontificat de saint Grégoire VII, déposé dans une église consacrée en cette ville sous l'invocation même de cet évangéliste, est honoré par un grand concours de pieux fidèles.

---

21 *septembre*. — SAINTE MAURE, VIERGE. — 9e siècle.

Maure, fille de Marien et de Sédulie, naquit à Troyes, en Champagne, vers l'an 827, d'une des familles les plus considérables du pays. Elle fut nourrie dans l'abondance, et élevée d'abord dans la délicatesse; mais Dieu lui fit comprendre de bonne heure le peu de solidité des plaisirs et des vanités du siècle; en sorte qu'elle résolut de renoncer à tout pour suivre la voix qui l'appelait à la retraite. Elle eut bientôt occasion de faire connaître à ses parents les dispositions de son cœur. Lorsqu'ils lui proposèrent de se

marier, elle leur déclara qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ.

Après la mort de Marien, elle demeura auprès de Sédulie, sa mère, pour laquelle elle eut toujours beaucoup de respect et de docilité. Tout son temps était employé à la prière, à des œuvres de charité et au travail des mains. Elle fournissait ce qui était nécessaire pour la décoration des églises ; souvent elle y travaillait de ses propres mains. Prudence parle d'une aube de lin qu'elle lui avait donnée après l'avoir filée, faite et blanchie elle-même : il la portait avec joie, et il lui semblait que cette aube exhalait l'odeur de la piété qui rendait Maure si précieuse aux yeux du Seigneur.

Comme l'ordre conduit à Dieu, selon saint Augustin, Maure avait réglé toutes les actions de sa journée. Tous les jours elle passait dans l'église la plus grande partie de la matinée. Il y avait, dans celle où elle allait faire ses prières, trois tableaux, dont l'un représentait Jésus-Christ enfant, entre les bras de Marie ; le second, Jésus-Christ attaché sur la croix ; et le troisième, Jésus-Christ revêtu de sa majesté, et assis sur son trône pour juger les vivants et les morts. Ces trois états de Jésus-Christ la touchaient vivement, et faisaient l'objet de ses méditations. Maure avait une autre dévotion réglée : elle allait le mercredi et le vendredi de chaque semaine, pieds nus et à jeun, au monastère de Mantenay, à deux lieues de Troyes. Ces jours-là elle jeûnait au pain et à l'eau, et priait longtemps.

La maladie dont Dieu voulut se servir pour retirer à lui cette sainte fille, fut accompagnée de circonstances qui augmentèrent encore la haute opinion qu'on avait de sa sainteté. Pendant que le mal accablait son corps, nous lui vîmes un jour, dit saint Prudence, lever la tête de dessus son lit avec beaucoup de difficulté ; ensuite elle la pencha de quatre côtés différents, comme pour saluer quelqu'un. L'abbé Léon, qui était présent, lui demanda pourquoi elle faisait cette salutation ; elle lui répondit : Je vois au coin de mon lit saint Pierre et saint Paul, saint Gervais et saint Protais, que j'ai toujours honorés d'une manière particulière pendant ma vie : ils chassent aujourd'hui loin de moi les démons qui voudraient ravir mon âme. Ensuite, se tournant du côté de saint Prudence, elle lui demanda le sacrement de l'Extrême-Onction et celui de l'Eucharistie. Saint Prudence les lui administra en présence de tous les assistants. Peu de temps après, sainte Maure, en prononçant ces paroles de l'oraison dominicale : *Que votre règne arrive*,

mourut dans la paix du Seigneur le 21 septembre, vers l'an
l'âge de 23 ans.

---

22 septembre. — SAINT MAURICE ET SES COM GNONS, MARTYRS. — 3e siècle.

Entre les légions qui composaient les armées romaines, d des empereurs Maximilien et Dioclétien, il y en avait un mée la légion Thébaine, toute composée de chrétiens, quo fût, comme les autres, de six mille six cents hommes.

Cette légion, ayant été mandée en Italie pour fortifier l que Maximien devait conduire dans les Gaules contre un p révoltés nommés Bagaudes, obéit avec promptitude, et se au reste des troupes. Maurice, à la tête de cette légion q sous son commandement, passa les Alpes avec l'empereu à verser son sang pour ses intérêts, tant qu'ils s'accorderaie ceux de la vérité et de la justice.

Après avoir fait beaucoup de chemin, Maximien, fati la marche, s'arrêta dans un lieu nommé Octodure, aujou Martigny, en Valais. Ayant rassemblé en ce lieu les troupe suivaient, il ordonna des sacrifices auxquels il voulut que monde assistât, et il exigea des soldats de nouveaux serme engageaient la conscience de ceux qui étaient chrétiens, qu'ils tendaient à les faire servir contre leur religion.

La légion Thébaine, qui campait à trois lieues de là, fut s comme les autres; et Maximien lui fit entendre qu'il vo servir d'elle pour détruire les chrétiens qui étaient dans les (Cette proposition fit horreur à Maurice et à ses soldats. Ils rent de faire le serment proposé et de prendre part à la c nie sacrilége. Maximien, irrité de leur résistanee, ordonna légion fût décimée, afin que la crainte obligeât ceux qui raient pas mis à mort à se soumettre. L'ordre de Maxim exécuté, sans qu'aucun soldat ou officier, quoiqu'ils eusse leurs armes à la main, fît la moindre résistance. Quand l'ex fut achevée, tous ceux qui restèrent protestèrent qu'ils n mettraient jamais les impiétés qu'on exigeait d'eux; cep ils convinrent tous d'envoyer une remontrance à l'empereu lui faire voir l'équité du refus qu'ils faisaient de lui obéir ce que cette remontrance portait : Nous sommes vos solda

gneur, mais nous sommes en même temps serviteurs du vrai Dieu : nous nous en faisons gloire et nous le confessons volontiers. Nous vous devons le service de guerre, mais nous devons à Dieu l'innocence. Nous recevons de vous la paye, il nous a donné la vie. Nous ne pouvons vous obéir en renonçant à Dieu notre créateur et notre maître, comme il est aussi le vôtre dans le temps même que vous le rejetez. Si l'on ne nous demande rien qui l'offense, nous vous obéirons comme nous avons fait jusqu'à présent ; autrement nous lui obéirons plutôt qu'à vous... Vous nous commandez de chercher les chrétiens pour les punir, pourquoi jeter les yeux sur des étrangers ? Nous voici : nous confessons Dieu le Père, auteur de toutes choses, et son Fils Jésus-Christ. Nous avons vu égorger nos compagnons sans les plaindre ; nous nous sommes réjouis de l'honneur qu'ils ont eu de souffrir pour leur Dieu et pour le nôtre. Ni l'injustice avec laquelle on les a traités, ni les menaces qu'on a faites ne sont capables de nous inspirer des sentiments de révolte : nous avons encore les armes à la main, mais nous ne résisterons pas, parce que nous aimons mieux mourir innocents que de vivre coupables.

Cette généreuse remontrance ne fit qu'irriter Maximien. Il eut honte de céder à la force de la vérité, parce qu'elle sortait de la bouche de ceux qu'il croyait obligés à une obéissance entière. Désespérant de les abattre, il ordonna qu'on les fît mourir tous. Il fit marcher des troupes pour les environner et les tailler en pièces. Mais ces hommes pleins de foi, dont la piété avait arrêté la main lorsqu'ils pouvaient facilement se défendre contre ceux qui les avaient décimés, étaient bien éloignés de faire aucune résistance. Dès qu'ils virent leurs bourreaux arrivés, ils mirent bas les armes, et se laissèrent égorger comme des agneaux, sans ouvrir la bouche pour se plaindre, en l'an 286.

---

22 *septembre*. — SAINT THOMAS DE VILLENEUVE, ARCHEVÊQUE DE VALENCE, EN ESPAGNE, ET CONFESSEUR. — 16e siècle.

Saint Thomas de Villeneuve naquit en 1488, à Fuenlana, en Castille. Il reçut le surnom de Villeneuve, de la petite ville où il fut élevé, et dont son père Alphonse-Thomas Garcias et sa mère Lucie Martinez étaient originaires. L'un et l'autre étaient recommandables par leurs vertus et surtout par leur charité envers les

pauvres, pour lesquels l [illegible] , [illegible] enfance, un [illegible] chement qui, [illegible] l' [illegible] ae [illegible] ans, lui faisait sacrifier pour tout ce dont il [illegible] se p[illegible] lui-même, sans être aperçu ses petits sacrifices. Il fit avec [illegible]ccès ses premières études à [illegible] neuve, et fut envoyé à l'âge de quinze ans à l'université d'Al[illegible] Ses progrès rapides et ses talents lui méritèrent une place au [illegible]lége de Saint-Ildefonse. Il fut reçu maître ès arts et nommé [illegible]fesseur de philosophie. Après un cours de deux ans, on l'a[illegible] à Salamanque pour y remplir une chaire de philosophie dans [illegible] université célèbre.

Pendant sa jeunesse, il fut toujours occupé de ses propres [illegible]des, ou de l'instruction de ses disciples dans les sciences. Sa [illegible] fut toujours fervente et exemplaire, et la pureté de ses mœ[illegible] intacte. Il gagna à Dieu plusieurs de ses disciples, qui tous eu[illegible] pour lui l'estime et la vénération la plus sincère. Il s'occupait, [illegible]puis deux ans, des moyens de suivre l'attrait qui le portait à [illegible] entièrement le monde; et, après avoir longtemps prié et exa[illegible] la nature de différents ordres religieux, il se détermina pour c[illegible] des ermites de saint Augustin. Il en prit l'habit à Salamanqu[illegible] commença son noviciat, pendant lequel son humilité, sa pénit[illegible] et son assiduité à l'oraison firent l'étonnement de ses supéri[illegible] et de ses frères. Il fut ordonné prêtre en 1520 et dit sa premi[illegible] messe le jour de Noël, avec une dévotion si tendre, qu'il [illegible] obligé de faire une pause, étant comme ravi hors de lui-mê[illegible] et inondé de ses larmes. Il éprouva souvent dans la suite de se[illegible]blables impressions. Ses supérieurs l'employèrent bientôt à p[illegible]cher la parole de Dieu et à administrer le sacrement de pénite[illegible] Dieu bénit tellement son zèle, qu'on le surnomma l'Apôtre [illegible] l'Espagne. Il fut élu prieur de plusieurs couvents et deux f[illegible] provincial. Toujours uni à Dieu, il fut, dans ses emplois, cond[illegible] par cette vraie sagesse dont la grâce seule est le principe.

L'empereur Charles-Quint le choisit pour un de ses prédi[illegible]teurs; il le consulta souvent et se conduisit, dans plusieurs c[illegible]constances, par ses conseils et ses vues, qu'il préférait à ceux [illegible] son conseil et aux siens propres. Il le nomma à l'archevêché [illegible] Grenade. Le saint, ayant été informé de sa nomination, se re[illegible] promptement à Tolède auprès de l'empereur, et lui fit agréer, [illegible] ses représentations, son refus à l'épiscopat. Quelque temps apr[illegible] le siége de Valence étant devenu vacant, Charles-Quint ordo[illegible] d'en expédier le brevet de nomination pour un religieux de l'or[illegible]

aint-Jérôme; le brevet fut fait sous le nom de Thomas de neuve et présenté à l'empereur, qui demanda au secrétaire pourquoi il avait mis un autre nom que celui qu'on avait né d'écrire. Le secrétaire répondit qu'il n'avait entendu que de Thomas de Villeneuve, mais qu'il était aisé de rectifier éprise. « Non, non, dit le prince, je reconnais là un trait Providence; conformons-nous à sa volonté. » Il signa le et l'envoya à notre saint, qui était alors prieur du couvent lladolid. Il fut consterné de cet événement et se hâtait d'em- tous ses efforts pour ne point accepter, lorsque l'archevê- de Tolède lui fit ordonner, par son provincial, sous peine de éissance et d'excommunication, de se soumettre à la volonté mpereur.

s bulles du pape Paul III arrivèrent bientôt, et Thomas fut par l'archevêque de Tolède. Il partit dès le lendemain matin Valence, à pied, avec son habit religieux, accompagné religieux de son ordre et de deux domestiques, et ne voulut e point s'arrêter sur la route pour voir sa mère qui vivait en- En arrivant à Valence, il se logea chez les Augustins. Il prit ssion de son siége le premier jour de l'an 1545. Son cha- , qui connaissait sa pauvreté, lui ayant fait présent de quatre ducats pour subvenir à ses premiers besoins, il lui en témoi- la plus vive reconnaissance, mais donna cette somme à l'hô- , dont la nécessité était presque extrême. Il se hâta d'aller er le palais archiépiscopal, pour être plus à portée de remplir les devoirs de pasteurs; mais il y fut toujours dans la sim- té la plus pauvre et la plus religieuse: on ne voyait chez lui eubles précieux, ni tapisseries; sa table frugale n'avait jamais ets extraordinaires; il observait les jeûnes et les abstinences règle de saint Augustin. En Avent, en carême, les mercredis ndredis, ainsi que les veilles des fêtes, il jeûnait au pain et u jusqu'au soir, ne portait de linge qu'étant malade, cou- t sur la paille ordinairement et continuait de porter son habit astique. Il fut bientôt regardé comme l'apôtre et le père de peuple, dans les visites regulières de son diocèse, après les- les il assembla un concile provincial, dont les sages règlements rmèrent plusieurs abus. Il passait souvent les nuits en prières; toutes les heures du jour, il voulait qu'on laissât entrer lui tous ceux de son diocèse qui demandaient à lui parler. n assiduité à prêcher la parole divine avec l'onction du véri-

table zèle, eut les plus grands succès, pour la conversion
cheurs de tous les états. Il avait tous les jours à sa porte ci
pauvres à qui l'on donnait, par ses ordres, le nécessaire.
phelins, les enfants trouvés, les pauvres honteux, étaient l
de sa sollicitude pastorale. Quoique le revenu de l'archev
Valence fût annuellement de dix-huit mille ducats, le sai
ne gardait pour son usage que le plus étroit nécessaire, en
tout le reste aux besoins des églises et à ceux des pauvre
lesquels il ne cessait de solliciter la charité des riches. I
vité, avec la distinction dont sa réputation le rendait dign
rendre au concile de Trente; mais sa mauvaise santé i
permit pas. Dieu lui fit même connaître que la fin de sa
prochait et qu'il mourrait le jour de la fête de la Nativi
sainte Vierge, à laquelle il avait été toute sa vie dévoué.

Depuis qu'il eut eu cette connaissance d'une manière s
relle sur sa fin, son amour pour Dieu et son désir pour
l'absorbaient tout entier. Il fut attaqué, le 29 d'août de l'a
d'une esquinancie, accompagnée de fièvre violente. Il fit,
premiers jours, une confession générale, en versant des
et, après avoir reçu le saint viatique, avec les plus vifs se
de respect, d'amour et de confiance, il fit distribuer aux
de sa ville tout ce qu'il lui restait d'argent, donna ses autr
pour le soutien de son collége, disposa du lit sur leque
couché en faveur des prisonniers, en priant leur geôlier d
permettre l'usage jusqu'à sa mort. Le 8 septembre au mat
tant ses forces diminuer, il demanda qu'on lui lût la Pa
Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon saint Jean; on célébra
la sainte messe dans sa chambre. Il récita le psaume 30 e
après la communion du prêtre, lorsqu'il eut prononcé ces
du psaume : *Seigneur, je remets mon âme entre vos*
Il était dans la soixante-septième année de son âge et la
de son épiscopat. Il fut enterré, selon son désir, dans l'ég
Augustins de Valence, béatifié par Paul V en 1618 et canc
Alexandre VII en 1658.

---

23 *septembre*. — SAINT LIN, PAPE ET MARTYR. — 1

Le souverain pontife Lin, né à Volterra en Étruri
verna l'Église le premier après saint Pierre. Sa foi et sa
furent si grandes, que non-seulement il chassait les démo

it aussi les m.... à la vie. Il écrivit les actes du bienheureux et surtout tout ce qu'il a fait pour combattre Simon le Ma- Il décréta qu'aucune femme n'entrerait dans une église et la tête voilée. On coupa la tête à ce saint pontife, à le sa constance dans la foi. Ce fut par l'ordre de Saturnin, ntra en cela autant d'impiété que d'ingratitude, puisque le avait délivré sa fille de l'obsession du démon. Il fut ense- Vatican auprès du tombeau du Prince des apôtres, le 23 bre de l'an 78, après avoir siégé plus de onze ans.

---

tembre. — SAINTE THÈCLE, VIERGE ET PROTOMAR-TYRE DES FEMMES. — 1er siècle.

ierge Thècle, née à Icone, de parents illustres, instruite pôtre saint Paul des enseignements de la foi, a été célébrée saints Pères avec des éloges extraordinaires. A l'âge de t ans, elle quitta son fiancé Thamyris parce qu'elle voulait vierge, ce qui fit que ses parents l'accusèrent d'être chré- Un bûcher allumé fut préparé pour elle, et on la menaça ter, si elle ne renonçait à Jésus-Christ. Alors la sainte, s'é- paravant munie du signe de la croix, s'élança au milieu des s; mais une pluie, qui survint subitement, éteignit le bû- On la mena ensuite à Antioche, où elle fut d'abord exposée es, puis attachée sur des taureaux qu'on excitait en les pous- ns des directions différentes; ensuite on la jeta dans une mplie de serpents, mais la grâce de Jésus-Christ la délivra s ces supplices. L'ardeur de sa foi et la sainteté de sa vie tirent un grand nombre d'infidèles. De retour dans sa patrie, retira seule sur une montagne, et alla rejoindre le Seigneur le quatre-vingt-dix ans, signalés par toutes sortes de vertus, les miracles. Son corps fut enseveli à Séleucie.

---

tembre. — SAINT CONSTANCE, SACRISTAIN. — 6e siècle.

tance était sacristain dans une église dédiée à saint Étienne, ville d'Ancône; il se sanctifia dans cet emploi par la piété le avec lesquels il remplissait ses devoirs et par la pratique rtus chrétiennes. Il vécut parfaitement détaché de toutes

les choses de la terre, faisant paraître un grand mépris pour tout ce que les gens du monde estiment le plus : n'ayant d'affection que pour le Ciel, il travaillait de toute sa force pour l'obtenir; aussi était-il regardé comme un saint dans tout le pays. La réputation des miracles que Dieu accordait à ses prières lui attirait la visite de personnes qui venaient de toutes parts pour le voir.

Un paysan, entre autres, étant venu de fort loin, trouva le pieux sacristain monté sur une échelle, occupé à nettoyer les lampes de l'église; et, n'apercevant qu'un homme d'une taille peu avantageuse et d'un extérieur fort ordinaire, il ne put croire que ce fût là le fameux Constance. Comme on l'assura que c'était lui-même, il s'en moqua et dit tout haut : Je pensais voir un homme parfait, et je ne vois pas même une figure d'homme. Le serviteur de Dieu, l'ayant entendu parler ainsi, alla l'embrasser, en le remerciant du jugement qu'il faisait de lui, et en disant : Vous êtes le seul qui ayez les yeux assez ouverts pour bien connaître ce que je vaux. On voit par cette action combien ce saint homme était humble. Il mourut dans le sixième siècle.

---

24 *septembre.* — SAINT GERMER, ABBÉ. — 7e siècle.

Germer naquit à Warde, près Gournai, sur la rivière d'Epte, qui sépare le diocèse de Rouen de celui de Beauvais. Ses parents, des plus considérables du pays par leur noblesse et leurs grands biens, et qui n'avaient que lui d'enfant, firent leur principale affaire de son éducation. Ils le confièrent à d'habiles maîtres, à qui ils recommandèrent surtout de le former à la piété.

Il passa quelque temps à la cour du roi Dagobert, et épousa une fille d'un seigneur du Vexin, dont il eut deux filles et un fils. La crainte qu'il eut de se laisser dominer par l'esprit du siècle, tant qu'il y demeurerait, lui fit concevoir le dessein de chercher un asile pour travailler plus sûrement à son salut. Il alla donc trouver saint Ouen, et le pria de lui enseigner la conduite qu'il devait tenir. Ce pieux abbé lui conseilla de se retirer dans le cloître. Avec l'agrément du roi et le consentement de sa femme, Germer quitta le monde; après avoir reçu la tonsure et l'habit monastique, il se retira au monastère de Pantale, entre Brionne et Pont-Audemer, et saint Ouen lui en donna la conduite. Germer fut un modèle de pénitence, de veilles et de prières. Après avoir passé la journée à chanter les louanges de Dieu, il ne prenait [illegible]

soir, pour toute nourriture, que du pain de matelot, avec quelques légumes et de l'eau salée.

La communauté de Pantale était fort nombreuse. Il y avait d'excellents moines qui suivaient avec joie l'exemple de leur saint abbé; mais il y en eut aussi quelques-uns qui, ne pouvant souffrir son exactitude, résolurent de s'en défaire. Germer avait coutume de se lever la nuit pour aller prier à l'église, puis il revenait se coucher. Ces malheureux, qui connaissaient cette habitude de leur chef, cachèrent sous son lit un couteau la pointe en haut de manière que le saint devait se l'enfoncer dans le corps en se recouchant; mais Germer, ayant, contre sa coutume, tâté le lit en revenant, trouva le couteau. Il retourna à l'église, où il répandit beaucoup de larmes devant le Seigneur. Le même jour, après la conférence qui se faisait à la suite de Tierce, il se prosterna en présence de toute la communauté, et, sans dire ce qui lui était arrivé, il demanda d'être déchargé du gouvernement. Il se retira dans une grotte, près du monastère. Il ne pensait qu'à s'y donner entièrement à Dieu par les exercices de la pénitence et les œuvres de charité envers les pauvres, lorsque saint Ouen le fit consentir à recevoir la prêtrise. Il continua la vie qu'il menait dans sa grotte, offrant tous les jours le sacrifice de nos autels : il était si pénétré de la grandeur de cet auguste mystère, qu'il ne l'achevait presque jamais sans verser des larmes.

Sur ces entrefaites il apprit la mort de son fils, qui le fit rentrer dans la possession de tous ses biens. Après en avoir distribué une bonne partie à des hôpitaux et à des églises, il résolut d'employer le reste à fonder un vaste monastère, où il pût finir ses jours : c'est celui qui a été connu sous le nom de Saint-Germer de Flay, à cinq lieues de Beauvais, du côté de Gournai-sur-Epte.

Germer vécut trois ans dans ce monastère, toujours appliqué à ses devoirs, et servant de modèle de la perfection religieuse. Ce fut ainsi qu'il se prépara à remettre son esprit entre les mains du Seigneur, qu'il avait servi avec tant de fidélité. Il mourut vers l'an 658.

---

24 *septembre.* — NOTRE-DAME DE LA MERCI. — 13e siècle.

Au temps où la partie la plus étendue et la plus favorisée des Espagnes était abattue sous le joug barbare des Sarrasins,

et que d'innombrables fidèles étaient retenus misérablement dans un esclavage inhumain, courant le risque d'abjurer la foi chrétienne, et de mettre en péril leur salut éternel, la bienheureuse Reine des cieux voulut avec bonté porter secours à tant de maux, et montrer sa charité sans bornes dans le rachat de ces pauvres captifs. Car, dans la même nuit, elle apparut à saint Pierre Nolasque, au bienheureux Raymond de Pegnafort, puis à Jacques Ier, roi d'Aragon, et leur apprenant à chacun en particulier que son divin Fils et elle-même désiraient vivement qu'on instituât en son honneur un ordre de religieux qui se proposeraient de délivrer les captifs de la tyrannie des infidèles, elle leur recommanda de concourir, chacun autant qu'ils le pourraient, à une œuvre aussi importante. Pierre alla tout aussitôt se jeter aux pieds de Raymond, qui était son confesseur, lui découvrit ce qui lui était arrivé, et le trouvant déjà instruit de tout par une révélation céleste, se soumit très-humblement à sa direction. Le roi d'Aragon survint alors, qui résolut d'effectuer ce que la bienheureuse Vierge lui avait révélé à lui-même. En ayant donc conféré ensemble, ils entreprirent d'un commun accord d'instituer, en l'honneur de la Vierge-Mère, un ordre religieux sous le titre de Sainte-Marie de la Merci pour la Rédemption des captifs. C'est le 12 du mois d'août 1218 que le roi Jacques d'Aragon résolut d'établir cet institut conçu depuis longtemps par les saints dont nous avons parlé. Il établit que les frères qui en faisaient partie s'astreindraient, par un quatrième vœu, à demeurer comme otage au pouvoir des infidèles, quand cela serait nécessaire pour la délivrance des chrétiens. En même temps il accorda aux mêmes religieux le privilége de porter sur la poitrine ses armes royales, et prit soin de faire confirmer par Grégoire IX cet institut religieux qui se dévouait à l'exercice d'une charité envers le prochain qui surpassait tout. Dieu lui-même, par l'intermédiaire de la Vierge-Mère, donna accroissement à cet ordre, et c'est pour que de dignes actions de grâces fussent rendues à Dieu et à sa sainte Mère, que le siége apostolique a accordé la célébration de cette fête particulière.

---

25 *septembre*. — SAINT FIRMIN, PREMIER ÉVÊQUE D'AMIENS, ET MARTYR. — 3e siècle.

Saint Saturnin, qui était évêque de Toulouse vers le milieu du troisième siècle, eut entre autres disciples saint Ho[illegible]t de Nîmes,

était un prêtre rempli de zèle, qui porta le flambeau de la foi dans la Navarre, et qui se distinguait autant par son savoir que par ses vertus; il fut le maître de saint Firmin. Ce dernier, ayant été sacré évêque, prêcha la foi dans le territoire d'Albi, à Agen, puis en Auvergne, en Anjou, à Beauvais, et enfin à Amiens, dont il est regardé comme le premier évêque. Il versa son sang pour la foi vers l'an 287.

Nous apprenons de ses actes qu'il eut pour patrie la ville de Pampelune, dans la Navarre, où il est honoré comme principal patron. Un chrétien nommé Faustinien l'enterra, et saint Firmin, le *Confès*, bâtit, à l'endroit où était son corps, une église qui fut dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge. On garde ses reliques dans la cathédrale d'Amiens, à l'exception d'une partie que Dagobert Ier donna aux moines de Saint-Denis.

---

26 *septembre*. — SAINT CYPRIEN ET SAINTE JUSTINE, MARTYRS. — 4e siècle.

Cyprien, qui fut plus tard martyr pour la foi, est surnommé le Magicien, parce qu'il avait d'abord exercé l'art diabolique de la magie. Au moyen des enchantements et des maléfices, il avait fait tous ses efforts pour amener Justine, vierge chrétienne, qu'un jeune homme aimait avec passion, à y consentir et à contenter ses désirs. N'y pouvant réussir, il consulta le démon pour savoir de quelle manière il pourrait parvenir à ses fins. Le démon lui répondit qu'aucun moyen ne lui réussirait contre les vrais adorateurs du Christ. Cyprien, troublé par cette réponse, commença à déplorer vivement les errements de sa vie passée. En conséquence, ayant abandonné la magie, il se convertit entièrement à la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Pour cette raison il fut arrêté en même temps que la vierge Justine, et on les accabla de coups de poing et de coups de fouet. On les mit ensuite en prison, pour voir s'ils ne changeraient point de sentiment. Mais comme après qu'ils en furent sortis, on les trouva montrant toujours la même constance pour se maintenir dans la religion chrétienne, on les jeta dans une chaudière remplie de poix, de graisse et de cire bouillantes. Ils furent enfin décapités à Nicomédie en l'an 304. Lorsque leurs corps, exposés sur la voie publique, furent restés six jours sans sépulture, des matelots les

placèrent secrètement pendant la nuit sur leur navire, et les transportèrent à Rome. Ils furent d'abord enterrés dans le domaine de Rufine, noble dame, puis transférés plus tard dans Rome pour les placer dans la basilique Constantinienne, près du baptistère.

---

26 *septembre.* — SAINT NIL, LE JEUNE, ABBÉ. — 10e siècle.

Nil, Grec d'origine, naquit en Italie vers l'an 906. Il fut engagé dans le mariage et dans les charges du siècle ; mais, après la mort de sa femme, il embrassa la vie monastique. On rapporte de lui quelques paroles dignes de remarque. Des seigneurs, qui étaient allés lui rendre visite, souhaitèrent d'entendre de lui quelques paroles d'édification. Si vous n'êtes ornés de vertus, leur dit-il, et même de grandes vertus, personne ne vous délivrera des peines de l'enfer. Un d'eux lui opposa cet endroit de l'Écriture, où Jésus-Christ dit à ses disciples qu'un verre d'eau froide donné en son nom ne demeurera pas sans récompense. « Ces paroles, répondit saint Nil, sont pour ôter tout prétexte d'excuse à ceux qui n'ont pas même de quoi faire chauffer un verre d'eau ; mais vous qui enlevez aux pauvres jusqu'à un verre d'eau froide, qu'avez-vous à espérer ? » Un autre, qui vivait dans un adultère public, prenant la parole, dit au saint : Je voudrais savoir si le grand roi Salomon est sauvé. — Et moi, dit le saint, je voudrais savoir si vous le serez. C'est à vous plus qu'à Salomon qu'il a été dit : *Celui qui regarde une femme avec un méchant désir a déjà commis un adultère dans son cœur.*

L'empereur Othon III l'ayant exhorté à lui demander quelque grâce, il lui dit : La seule chose que j'aie à vous demander est que vous sauviez votre âme. Tout empereur que vous êtes, il vous faudra mourir comme le commun des hommes, et rendre compte de vos actions au jour redoutable du Seigneur. Le gouverneur Euphraxe, étant tombé malade de débauche, fit prier saint Nil de venir le revêtir de l'habit monastique. Nil, étant venu, dit à Euphraxe : Les vœux de votre baptême devraient vous suffire : le baptême de la pénitence ne demande point des vœux nouveaux, et il n'est pas nécessaire de changer d'habits pour changer de vie. Cependant sur les instances réitérées d'Euphraxe, il lui coupa les cheveux et lui donna l'habit monastique. Euphraxe mourut dans de grands sentiments de pénitence.

Les Sarrasins s'étant répandus dans la Calabre, où Nil demeurait, ce saint moine se retira dans le monastère du Mont-Cassin, d'où il alla dans celui de Val-Luce; mais le relâchement s'étant introduit dans cette dernière maison, il se retira avec quelques disciples à Serperi, sur le bord de la mer, à cinq lieues de Rome, où il mourut en l'an 1005, âgé d'environ quatre-vingt-seize ans.

---

27 *septembre*. — SAINT COME ET SAINT DAMIEN, MARTYRS. — 4ᵉ siècle.

Côme et Damien étaient frères et Arabes de naissance; mais ils firent leur cours d'études en Syrie, et se rendirent fort habiles dans la médecine. Comme ils professaient le christianisme, et qu'ils étaient animés de cet esprit de charité qu'il inspire, ils exerçaient leur profession avec beaucoup de zèle et de désintéressement. Ils sont appelés *Anargyres* par les Grecs, parce qu'ils ne recevaient point d'argent de leurs malades. Ils vivaient à Éges, en Cilicie, où ils étaient universellement aimés et respectés. Ils étaient surtout connus par leur attachement à la religion chrétienne, à laquelle ils s'efforçaient tous les jours de faire de nouveaux prosélytes.

La persécution de Dioclétien s'étant allumée, il était difficile qu'ils ne fussent pas découverts des premiers. On les arrêta par l'ordre de Sysias, gouverneur de Cilicie, qui, après leur avoir fait souffrir divers tourments, les condamna à perdre la tête vers 303. Leurs corps furent portés en Syrie et enterrés à Cyr. Théodoret, qui était évêque de cette ville au cinquième siècle, dit qu'on y gardait leurs reliques dans une église de leur nom : il leur donne les titres d'illustres athlètes et de généreux soldats de Jésus-Christ. L'empereur Justinien, qui commença à régner en 527, fit agrandir, orner et fortifier la ville de Cyr, par respect pour les saints martyrs, dont les ossements y reposaient. Voyant que l'église bâtie à Constantinople sous leur invocation tombait en ruines, il en fit élever une magnifique en reconnaissance de ce qu'il avait été guéri d'une maladie dangereuse par leur intercession.

Pour satisfaire sa dévotion envers les mêmes saints, Justinien fit construire et leur dédia une seconde église à Constantinople. On trouve, dans la Chronique de Marcellin et de saint Grégoire de Tours, le récit de plusieurs miracles opérés par leur intercession. Une partie de leurs reliques est présentement à Rome, dans l'é-

glise de leur nom qui est un titre de cardinal-diacre. Cette partie des reliques fut portée dans cette ville du temps du pape saint Félix, bisaïeul de saint Grégoire le Grand. Il y en a deux autres parties à Venise. Une portion des reliques de ces saints martyrs fut apportée en France et divisée entre plusieurs églises, la collégiale de Luzarches, la cathédrale, et la paroisse de Saint-Côme de Paris.

---

27 *septembre.* — SAINT ELZÉAR DE SABRAN, CONFESSEUR, ET SAINTE DELPHINE, ÉPOUSE-VIERGE. — 14[e] siècle.

Elzéar, comte d'Arian et baron d'Ansois, était de l'illustre maison de Sabran, et naquit à Ansois en Provence. Dès son enfance, il annonça la sainteté qu'il aurait un jour, commençant dès lors à mortifier sa chair par des jeûnes et d'autres abstinences. Sous la direction de son oncle, Guillaume de Sabran, qui était abbé de Saint-Victor de Marseille, et auquel on l'avait confié dès l'âge de cinq ans, il fit de grands progrès dans la vertu. On lui fit épouser dans la suite Delphine de Glandèves, dame de Pui-Michel, dont la haute naissance égalait la fortune, mais chez laquelle ces dons périssables disparaissaient devant la réputation de sainteté. Elle était née dans l'ancien diocèse de Riez, qui fait aujourd'hui partie de celui actuel de Digne. N'éprouvant dès son jeune âge que de l'éloignement pour les parures mondaines, elle ne se complaisait que dans la pratique continuelle de la prière, et elle fit éclater un tel amour pour la vertu de chasteté, qu'elle excita l'admiration des religieuses du couvent de sainte Catherine, à qui elle avait été confiée. Ce fut donc contre son gré qu'elle consentit à épouser à Marseille Elzéar, comte d'Arian. Elle n'obéit même à la volonté de son oncle, en cette circonstance, que lorsque, fortifiée par une vision céleste, elle eut été assurée d'une assistance toute particulière de la sainte Mère de Dieu pour protéger jusqu'au bout sa virginité. L'appareil solennel des noces avait été disposé avec une pompe royale par Charles, roi de Sicile, qui s'intéressait beaucoup à cette union. Mais au sortir du banquet nuptial, Delphine se présenta suppliante à son mari, et lui découvrit, fondant en larmes, le dessein qu'elle avait de garder sa virginité. Elle parla d'une manière si persuasive, qu'aidée de Dieu, qui touchait intérieurement son époux et agissait doucement

cœur, elle l'engagea à partager son héroïque résolution
rver dans le mariage la chasteté qui convient à des vierges.
èrent l'un et l'autre par un vœu, et pendant vingt-sept an-
ue dura leur union, ils conservèrent le lis de la virginité
out son éclat, sans que jamais l'ardeur de l'amour conjugal
en altérer la fraîcheur. Afin de conserver sans tache dans
iage le lis de la virginité, Elzéar portait le jour un rude
sous ses riches vêtements, et la nuit il entourait son corps
ne corde noueuse. Dieu fit connaître plus d'une fois com-
tte conduite lui était agréable. Ne pouvant jouir dans le châ-
Ansois de la tranquillité qu'il désirait, Elzéar obtint de ses
s la permission de se retirer avec sa chaste épouse au châ-
e Pui-Michel, qui appartenait à Delphine. Il y vécut presque
ieux, ayant parfaitement réglé le temps pour toutes les
nes de sa maison, de manière à ce que tous les instants du
ssent sanctifiés par les exercices de piété. Il mit au rang de
miers devoirs de s'inquiéter des besoins des pauvres, afin
ager leur misère. Il visitait les prisonniers, servait les ma-
ans les hôpitaux, et soignait les lépreux.
s la mort de son père, Elzéar alla en Italie pour prendre
ion du comté d'Arian, que lui disputaient des rebelles. Aus-
'il eut été reconnu, il rendit public son vœu de chasteté, et
ans le tiers-ordre de Saint-François avec sa pieuse épouse.
rès, Robert, roi de Sicile, lui confia le soin d'élever son
prince de Calabre, ainsi que l'administration du royaume. Il
uite envoyé au roi de France pour proposer le mariage de son
rec la fille de Charles de Valois. Pendant qu'il traitait de
ffaire à Paris, il y tomba malade de la fièvre, et mourut
ptembre 1325, en disant : *Je bénirai le Seigneur en tout*
Lorsqu'il eut rendu son âme à Dieu, il apparut à Del-
couronné de gloire, et lui adressa ces paroles du prophète
Le filet s'est rompu, et nous avons été délivrés.
s au vœu de virginité perpétuelle la servante du Seigneur
celui de pauvreté. Elle vendit les terres du comté d'Arian
hâteau de Pui-Michel, en distribua le prix aux pauvres,
it à demander l'aumône, contente de souffrir des affronts
ésus-Christ et de s'entendre souvent appeler une femme
hypocrite. En même temps elle s'appliquait à l'étude de
re sainte, et sous la lettre elle en pénétra l'esprit, et en
les pensées d'une si haute spiritualité, que le pape Clé-

ment VI, siégeant à Avignon, dit à son sujet qu'il n'avait jamais entendu un théologien expliquer d'une manière si profonde les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, la pauvreté, l'humilité et les autres vertus chrétiennes. Enfin, comblée de mérites, et modèle des épouses, des veuves et des vierges, Delphine s'endormit dans le Seigneur, le 26 novembre de l'an 1360, à l'âge de soixante-seize ans. C'est le pape Urbain V qui, par un décret solennel, a inscrit Elzéar et Delphine au catalogue des saints.

---

28 *septembre.* — SAINTE EUSTOCHIE, VIERGE. — 5e siècle.

Eustochie, vierge romaine, fille de l'illustre sainte Paule, était entrée dans toutes les vues de sa mère et fit paraître un égal mépris pour les vanités du monde. Elle s'engagea, par un vœu solennel, à rester dans l'état de virginité, par les exhortations de sainte Marcelle, qui semble avoir été la première de Rome à embrasser les austérités de la vie ascétique. Saint Jérôme rapporte sur son sujet une chose remarquable : Lorsqu'elle était encore toute jeune, une de ses tantes nommée Prétextate, par ordre de son mari, la para un jour fort richement et lui fit peigner et friser les cheveux, pour la mettre comme les personnes de son rang et lui donner du goût pour les ajustements ; mais, la nuit même, elle vit venir à elle un ange qui, d'une voix terrible et menaçante, lui fit entendre ces paroles : Vous avez donc mieux aimé obéir à votre mari qu'à Jésus-Christ ? Vous avez osé porter vos mains sacriléges sur la tête d'une vierge consacrée à Dieu ? Ces mains vont devenir sèches, et ce châtiment vous apprendra le mal que vous avez fait ; au bout de cinq mois vous serez portée au tombeau. Si vous continuez à inspirer la vanité à l'épouse de Jésus-Christ, vous perdrez en même temps votre mari et vos enfants. Cette terrible menace eut son effet. C'est ainsi, ajoute saint Jérôme, que Jésus-Christ punit les violateurs de son temple. Eustochie eut le courage de fouler aux pieds tout ce que le monde a de plus grand, pour embrasser la pauvreté la plus absolue, et de mener une vie pénitente, afin de conserver son innocence. Elle suivit sa mère sainte Paule dans la Palestine et passa vingt-trois ans dans la pratique des conseils évangéliques, sous la direction de saint Jérôme, qui s'était retiré dans un monastère d'hommes voisin du sien. Elle étudia sous lui l'Écriture sainte, et s'y rendit très-habile par la connaissance qu'elle acquit de la langue hébraïque. Après la mort de sa

mère, elle fut obligée de se charger de la conduite du monastère de Bethléem. Dieu l'éprouva par la persécution. Une troupe de gens perdus, suscités par les Pélagiens, allèrent à Bethléem, maltraitèrent les serviteurs de Dieu, aussi bien que les vierges, et brûlèrent leurs monastères; en sorte qu'Eustochie eut beaucoup de peine à échapper au feu et aux armes qui l'environnaient. Trois ans après, c'est-à-dire vers l'an 419, elle alla recevoir la récompense de ses travaux et de sa persévérance.

---

28 *septembre.* — SAINT CÉRAUNE OU CÉRAN, ÉVÊQUE DE PARIS. — 6e siècle.

Céraune, vulgairement Céran, succéda à Simplice sur le siége de Paris, et se rendit recommandable par sa piété, son zèle et sa charité. Sa dévotion envers les saints martyrs lui inspira le dessein de recueillir leurs actes. Il écrivit pour ce sujet à Warnahaire, clerc de Langres, lequel lui envoya les actes de saint Didier, évêque de la même ville, et ceux des saints Speusippe, Éleusippe et Méleusippe. Warnahaire accompagna cet envoi d'une lettre dans laquelle il donnait de justes éloges aux vertus du saint pasteur. Ce fut sous l'épiscopat de saint Céran que se tint le cinquième concile de Paris dans l'église des Saints-Apôtres, appelée plus tard Sainte-Geneviève. Ce concile, qu'on met en 614 ou 615, est fort célèbre, et il s'y trouva soixante-dix-neuf évêques; aussi fut-il appelé général par celui de Reims en 625. Saint Céran était mort alors. On l'enterra dans la chapelle souterraine, à la gauche du corps de sainte Geneviève.

---

28 *septembre.* — SAINTE LIOBA, ABBESSE. — 8e siècle.

Lioba ou Lieba, qui fut un modèle de perfection chrétienne tant en Angleterre qu'en Allemagne, sortait d'une illustre famille anglo-saxonne, et naquit dans le pays des Saxons occidentaux. Ebba, sa mère, était proche parente de saint Boniface, archevêque de Mayence, apôtre de la Germanie. Une longue stérilité lui avait fait perdre l'espérance d'avoir des enfants, lorsque Lioba vint au monde. Elle l'offrit à Dieu dès qu'elle fut née, et l'éleva dans le mépris du monde.

Lioba fut mise ensuite dans le monastère de Winburn, que gouvernait la sainte abbesse Tette, encore plus distinguée par sa sagesse et ses vertus que par le titre auguste de sœur de roi. Elle y fit de grands progrès dans la science du salut, et y prit depuis le voile de religieuse. Elle avait des connaissances rares dans une personne de son sexe; elle entendait le latin, et faisait même des vers en cette langue, comme on le voit par ses lettres à saint Boniface, qui était en correspondance avec elle. Comme ce saint apôtre connaissait son mérite, il pria instamment son abbesse et son évêque de la lui envoyer avec quelques autres religieuses, dans le but de les employer à établir en Allemagne des monastères pour les femmes. Tette ne consentit qu'avec beaucoup de peine au départ de celle qu'elle regardait comme le plus précieux trésor de sa maison.

Lioba arriva en Allemagne vers l'an 748. Saint Boniface l'établit, ainsi que ses compagnes, dans le monastère qui a été appelé depuis Bischofstein. La prudence et le zèle de la sainte furent cause que la nouvelle communauté devint si nombreuse, qu'elle fut en état de fournir assez de religieuses pour peupler divers monastères qu'on fonda en Allemagne. Quelque temps après le martyre de saint Boniface, Lioba se retira dans un de ces nouveaux monastères, appelé Shoneresheim, et situé à environ deux lieues de Mayence. Elle continua d'y vivre dans la pratique du jeûne et de la prière. Charlemagne, qui fut depuis empereur, était pénétré de vénération pour elle, et Hildegarde, femme de ce prince, la fit venir à Aix-la-Chapelle pour la consulter sur plusieurs affaires importantes. Lioba résista fortement aux sollicitations que lui fit la reine de rester à la cour; elle retourna dans son monastère, où elle mourut vers l'an 779. Elle fut enterrée à Fulde, auprès de saint Boniface, et il se fit à son tombeau plusieurs miracles.

---

28 *septembre.* — SAINT WENCESLAS, DUC DE BOHÊME, MARTYR. — 10[e] siècle.

Wenceslas, duc de Bohême, eut pour père Wratislas, qui était chrétien, et pour mère Drahomire, qui était païenne. Élevé pieusement par son aïeule Ludmille, femme d'une grande sainteté, il se distingua par toutes sortes de vertus, et conserva avec la

plus grand soi pendant toute sa vie sa virginité intacte. Sa mère, qui, au moyen d'un meurtre abominable commis sur la personne de Ludmille, était parvenue à s'emparer du gouvernement du royaume, et qui menait une vie criminelle avec son plus jeune fils Boleslas, excita contre elle-même l'indignation des grands de la nation. Fatigués de son gouvernement tyrannique et impie, ils secouèrent le joug, et saluèrent roi Wenceslas dans la ville de Prague, où ils vinrent le trouver.

Ce prince, s'appliquant à régner plutôt par la clémence et la bonté qu'en imposant sa domination, secourut avec tant de charité les orphelins, les veuves, les pauvres, que quelquefois, pendant la nuit, il porta sur ses propres épaules du bois à ceux qui en manquaient. Il assistait fréquemment à l'enterrement des pauvres, délivrait les captifs, visitait au milieu de la nuit les prisonniers, qu'il consolait le plus souvent de ses aumônes et de ses conseils. Souverain plein d'humanité, il gémissait vivement lorsqu'un malheureux coupable était condamné à mort. Vénérant les prêtres du Seigneur avec un sentiment de respect religieux, il semait de ses mains le froment, et faisait le vin dont ils devaient se servir pour le sacrifice de la Messe. La nuit, il parcourait les églises, marchant nu-pieds sur la neige et la glace, et laissant après lui les traces de ses pas teintes de sang, et qui échauffaient le sol. Il eut des anges pour veiller à la garde de sa personne ; car lorsque dans un combat singulier qu'il engagea contre Radislas, duc de Gurime, et auquel il n'avait consenti que dans le but de pourvoir au salut de son peuple, on vit des anges qui lui fournissaient des armes, et qui dirent à son adversaire : Ne le frappe pas ! Son ennemi, épouvanté, se jeta avec respect aux pieds de Wenceslas, et implora son pardon. Un jour qu'il s'était rendu en Allemagne, l'empereur, ayant aperçu au moment où le saint s'approchait de lui deux anges qui le décoraient d'une croix d'or, descendit de son trône pour le recevoir dans ses bras, le revêtit des insignes de la royauté, et lui donna le bras de saint Guy. Néanmoins son frère Boleslas, impie et scélérat comme sa mère qui le poussa à ce nouveau crime, s'étant adjoint quelques compagnons pour le commettre, le tua après l'avoir reçu à sa table, et lorsqu'il s'était rendu dans une église pour y prier, pressentant le sort qu'on lui préparait. On voit encore en ce lieu le sang qui rejaillit sur les murailles, quoique ce meurtre abominable ait eu lieu en l'an 938. La vengeance de Dieu éclata

sur cette mère dénaturée, qui fut engloutie dans le sein de la t
et sur les meurtriers, qui tous périrent misérablement.

---

29 *septembre*. — SAINT MICHEL ARCHANGE, ET T LES SAINTS ANGES.

L'Écriture sainte nous apprend qu'il y a des anges que I a créés de purs esprits sans corps, et qu'il s'est souvent servi d pour faire connaître aux hommes ses volontés, toujours just raisonnables. On ne peut douter que Moïse n'ait connu ces es célestes : tous ses livres sont pleins de preuves de leur existe On les trouve chez Abraham, à qui ils découvrent les secret Seigneur, à qui ils font de sa part les promesses les plus ma fiques ; ils arrêtent la main de ce patriarche près d'égorger son Jacob en voit une multitude qui montent et qui descendent une échelle mystérieuse que Dieu lui découvre.

On ne peut disconvenir que Dieu ne soit l'unique auteu leur création. Aussi l'apôtre saint Paul enseigne-t-il netten que Dieu a tout créé dans le ciel, que les choses visibles et i sibles, les Trônes et les Dominations, les Principautés, les P sances, et généralement toutes choses, ont été créés par Jé Christ et en Jésus-Christ.

On ne sait pas combien Dieu a créé de ces esprits célestes ; nombre a dû être très-considérable, puisque Daniel, ne parl que des anges qui ne sont point déchus de leur bonheur, dit : *million d'anges le servaient* (il parle de Dieu, qu'il représ assis sur le trône de sa gloire), *et mille millions assistaient dev lui.*

Outre ces bons anges, il y en avait encore un grand nom qui avaient aussi été créés dans la justice et dans la vérité ; n ils voulurent s'égaler à Dieu, et leur orgueil fut puni. Dieu précipita dans l'abîme, et leur malheur sera éternel. Une pa de ces anges rebelles s'est répandue dans l'air : leur occupat est de tenter les hommes ; mais ils n'ont de pouvoir sur eux qu tant que Dieu leur en laisse, et cette puissance ne peut se ter ner qu'à faire du mal. Cette chute des mauvais anges est a écrite dans l'Apocalypse de saint Jean : « Il se donna une gra bataille dans le ciel. Michel et ses anges combattaient contre dragon, et le dragon avec ses anges combattait contre lui ; n

ce dragon, cet ancien serpent, qui est appelé le Diable et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité en terre, et ses anges avec lui. »

L'état de ceux qui sont demeurés fidèles à Dieu est un état bien différent des premiers : il est d'autant plus heureux qu'ils ne peuvent plus pécher, par conséquent déchoir de leur bonheur.

Leur occupation n'est pas renfermée cependant dans l'adoration qu'ils rendent à la majesté suprême du Seigneur. L'Écriture et la tradition donnent lieu de croire qu'ils ont beaucoup de part au gouvernement du monde. 1° Ils sont tous appelés esprits destinés aux ministères, et envoyés pour servir ceux qui sont héritiers du salut, et cette administration comprend une infinité d'offices; 2° ils offrent à Dieu les prières des saints, comme il est rapporté dans le livre de Tobie et dans l'Apocalypse; 3° ils rendent aux fidèles chrétiens plusieurs assistances à l'égard des choses temporelles, comme il paraît par la prière par laquelle Tobie demanda que l'ange du Seigneur accompagnât son fils pendant le voyage qu'il allait faire dans le pays des Mèdes. Saint Augustin a fort bien prouvé que toutes les apparitions de Dieu dans l'Ancien Testament se faisaient par le ministère des anges; 4° c'est aussi la doctrine de l'Église catholique, que chaque homme a un ange gardien qui veille sur lui, et dont la protection peut beaucoup le défendre contre les piéges du démon.

On lit dans l'Écriture les noms de trois de ces anges, Michel, Gabriel et Raphaël, parce que ce sont ceux-là dont Dieu s'est servi particulièrement pour faire connaître aux hommes ses volontés. On trouve dans l'Écriture plusieurs ordres d'esprits saints, savoir : les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances, les Vertus, les Archanges et enfin les Anges. Ces différentes dénominations sont données à ces esprits célestes, à raison sans doute de leurs différents ministères, qui cependant n'ont tous qu'un même but et une même fin : la gloire de Dieu.

Il faut admirer ces merveilles du Seigneur, mais il convient de ne pas s'en tenir à une stérile admiration. C'est un devoir d'imiter ceux que l'on honore. Comme les anges, les hommes doivent obéir à Dieu promptement, fidèlement, avec joie; comme eux, ils ne doivent faire que la volonté de Dieu, marcher toujours en sa présence, entrer dans toutes ses vues, ne vivre que pour lui ;

comme eux ils doivent chanter [illegible] seulement en priant souvent et avec un cœur [illegible], dans toutes leurs œuvres, en les faisant toutes pour lui. On ne peut trop recommander aux fidèles d'avoir un grand respect pour ces esprits bienheureux; ils sont les premiers des saints, on doit donc les invoquer fréquemment et avec foi, ne les contrister jamais en tombant dans quelque péché volontaire. Dans l'état de faiblesse où les hommes sont tombés, ils se garderont soigneusement d'éloigner d'eux des secours qui peuvent leur être si salutaires.

---

30 *septembre.* — SAINT GRÉGOIRE L'ILLUMINATEUR, ÉVÊQUE ET APÔTRE DE L'ARMÉNIE. — 4e siècle.

Grégoire, surnommé *l'Illuminateur*, était de la Grande-Arménie. Il sortait de l'illustre maison de Parthie, dite des *Arsacides*. Ayant été porté dans son enfance à Césarée de Cappadoce, il y fut élevé dans la religion chrétienne, et y reçut le baptême. Son amour pour Dieu était si ardent, qu'il résolut de n'avoir plus rien de commun avec le monde. Lorsqu'il se fut perfectionné dans la science du salut, il se sentit enflammé d'un grand désir d'aller prêcher l'Evangile à ses compatriotes. Il revint donc en Arménie, après avoir imploré le secours du ciel par de ferventes prières. Ses discours, soutenus par une vie sainte, opérèrent des conversions innombrables. On assure que Dieu confirma aussi par des miracles la vérité de la doctrine que son serviteur annonçait. On lit, dans l'auteur anonyme de sa vie donnée par Surius, qu'il eut beaucoup à souffrir dans sa mission, de la part de Tiridate, roi du pays; mais que ce prince ouvrit enfin lui-même les yeux à la lumière, et qu'il reçut le baptême

S. Grégoire fut sacré évêque par Léonce de Césarée en Cappadoce. Ce fut Tiridate lui-même qui l'envoya vers ce prélat pour qu'il reçût de ses mains l'onction épiscopale. De retour dans sa patrie, il y continua ses travaux apostoliques avec un nouveau zèle; il porta aussi le flambeau de la foi chez plusieurs nations barbares près la mer Caspienne, et pénétra jusqu'au mont Caucase.

Nous apprenons de Moïse de Chorène, historien d'Arménie, que, s'étant retiré dans une cellule à Mania, qui est dans la province de la Haute-Arménie appelée Daranalia, il y finit,

urs vers l'an 325. Son corps fut enterré dans le même lieu, on le porta depuis dans la ville de Thordane. Les méno- des Grecs lui donnent le titre de *martyr*. Le saint évê- uivant l'auteur anonyme d'un panégyrique composé en son ur, et publié parmi les ouvrages de saint Jean Chrysos- écrivit plusieurs homélies remplies d'une sagesse toute di- ainsi qu'une exposition de la foi qu'il donna à son troupeau.

---

septembre. — S. JÉROME, PRÊTRE, CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE. — 4[e] siècle.

ôme naquit à Stridon, en Dalmatie, vers l'an 340, de pa- chrétiens et fort bien partagés des dons de la fortune. Ils grand soin de son éducation, et tâchèrent de le former à é, en même temps qu'ils lui firent étudier les lettres hu- s. Jérôme devint très-habile, mais, comme l'estime des es était plutôt l'objet de ses études que le désir de s'a- dans la science du salut, Dieu permit qu'il tombât dans rdre. Ses égarements ne durèrent pas longtemps. Vers l'an se retira dans le désert de Chalcide, en Syrie. C'était une solitude, toute brûlée par les ardeurs du soleil et qui était oins habitée par quelques solitaires, que l'amour de la pé- y avait conduits. Jérôme, effrayé des jugements de Dieu, tu sous le poids de la majesté du Seigneur, chercha dans affreuse retraite à se mettre à couvert de la colère future, révenir les rigueurs de la justice du Très-Haut. Livré aux les plus austères et à des veilles continuelles, il lui sem- ntendre le son de la trompette qui doit faire sortir les morts rs tombeaux et les faire paraître devant le juste Juge. Cette pensée le saisissait d'effroi; son imagination vive et les ten- violentes qu'il éprouvait dans la chair ne servaient pas augmenter son trouble. Il redoublait ses jeûnes, et il adres- Dieu de fréquentes prières. Il demeura quatre ans dans ert, et il fut attaqué de fréquentes maladies, causées par ines, par son application à l'étude et par ses autres austéri- ais, regardant son corps comme son plus cruel ennemi, herchait qu'à l'affliger pour sauver son âme. La persécution uelques moines schismatiques exercèrent contre lui l'obli- errer de solitude en solitude, visitant toujours ceux qu'une

grande vertu rendait recommandables, et recueillant, pour en profiter, tout ce qu'il voyait ou entendait d'édifiant.

Étant à Antioche, en l'an 377, Paulin, qui en était évêque, l'ordonna prêtre malgré lui, à cause de sa vertu. Jérôme ne voulut point demeurer dans cette ville, ni s'attacher à aucune église, parce que son dessein était de continuer à vivre dans la solitude. Son humilité ne lui a jamais permis d'exercer les fonctions du sacerdoce. Étant venu à Constantinople, il demeura quelque temps avec saint Grégoire de Nazianze, étudiant sous lui l'Écriture sainte, qui faisait de plus en plus ses chastes délices. Il partit de Constantinople pour retourner à Rome, en 381, où le pape Damase le retint auprès de lui.

Saint Jérôme ne demeura pas longtemps dans cette ville après la mort du pape Damase. La réputation de sa doctrine avait excité la jalousie de plusieurs membres du clergé, et sa liberté à reprendre leurs vices lui avait attiré leur haine : c'est ce qui lui fit prendre la résolution de retourner en Palestine, où il avait déjà fait quelque séjour.

Sainte Paule, avec sa fille Eustochie et plusieurs autres vierges qui voulaient renoncer comme elle à toutes les espérances du siècle, afin de ne vivre que pour Dieu, suivit de près saint Jérôme. Comme elle avait de grands biens, elle fit bâtir, près de Bethléem, plusieurs monastères pour les deux sexes, et divers hospices pour recevoir les pèlerins qui venaient visiter les lieux sanctifiés par la présence du Seigneur. Saint Jérôme avait le soin du spirituel de ces communautés; il instruisait aussi de jeunes enfants qu'on lui avait donnés à élever dans la crainte de Dieu, et il s'occupait à des ouvrages qui l'ont fait regarder comme une des grandes lumières de l'Église.

Malgré cette application continuelle, Jérôme éprouvait toujours les coups humiliants de l'esprit tentateur. Voici ce qu'il en dit lui-même dans le traité qu'il a fait des dangers de la vie solitaire, pour prouver qu'on n'est pas à l'abri des obstacles du salut, même dans le désert : « Combien de fois, dit-il, étant dans la plus profonde solitude, m'imaginais-je néanmoins être aux spectacles des Romains. Mes membres secs et décharnés étaient couverts d'un sac; mes jours se passaient en gémissements, et, si le sommeil m'accablait quelquefois malgré moi, la terre dure sur laquelle je me couchais était moins un repos pour moi qu'une espèce de tourment. Cependant je ne pouvais arrêter mon imagination vo-

lage : mon visage était défiguré par le jeûne, et mon cœur brûlait malgré moi de mauvais désirs : toute ma consolation était de me jeter aux pieds de Jésus-Christ sur la croix, et de l'arroser de mes larmes. Combien de fois, pour dompter cette chair rebelle, ai-je jeûné des semaines entières au pain et à l'eau ! Combien de fois ai-je poussé des cris vers le ciel, le jour et la nuit, en frappant ma poitrine jusqu'à ce que le Seigneur m'eût rendu le calme ! »

Les écrits de saint Jérôme, qui sont en grand nombre, font assez voir quels étaient son tempérament et le caractère de son esprit. C'était un homme d'une imagination vive, d'un génie ardent et élevé, d'une érudition vaste et profonde. Une vertu solide et sublime relevait ses grandes qualités, mais il faut avouer qu'elles n'étaient pas sans défaut. Il s'est souvent laissé aller à son génie trop bouillant dans plusieurs de ses écrits, surtout dans ses disputes. Il a effacé ses défauts par une grande humilité, une charité ardente, une mortification qu'on pourrait appeler excessive, s'il y avait de l'excès à suivre les impressions de l'Esprit-Saint, qui souffle où il veut et comme il veut. D'ailleurs, Dieu l'a purifié encore par de grandes maladies. Il en fut surtout attaqué violemment les dernières années de sa vie, et il les accepta avec le même esprit de pénitence et de foi qui l'avait soutenu dans toutes ses autres fréquentes affections. Voici comment il parle de ses indispositions : « Jusques à quand, Seigneur, laisserez-vous souffrir votre serviteur sur la terre ? Cependant, que votre saint nom soit béni ! que votre volonté soit faite ! Quel droit ai-je de me plaindre de mes maux ? La maladie et la santé ne sont-elles pas les ouvrages du Seigneur ? C'est lui qui blesse et qui guérit, et qui vivifie. Hélas ! la douleur qu'il me fait sentir m'avertit à toute heure de mon néant. Il m'a pétri de limon sujet à se corrompre, et je n'ai reçu la vie qu'à condition de souffrir depuis le moment de ma naissance jusqu'à ma mort. Souffrons tant qu'il plaira au Seigneur, trop heureux s'il fait servir mes souffrances à l'expiation de mes péchés. »

Saint Jérôme se consolait par ces réflexions, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre violente. Tous ses amis vinrent pour lui rendre les derniers devoirs. Il les reçut avec un visage serein : Venez-vous, mes amis, m'annoncer qu'il faut partir ? Que cette nouvelle m'est agréable ! Prenez part à ma joie. Voici le précieux moment qui va me rendre libre pour toujours. Que les hommes ont tort de peindre la mort comme si affreuse ! Elle ne l'est que pour les

méchants. Depuis que Jésus-Christ l'a aimée, elle plaît même dans l'horreur des tourments, parce qu'elle est toujours accompagnée de l'espérance d'une éternité bienheureuse. Voulez-vous trouver la mort telle que je vous la dépeins, faites pénitence, mortifiez vos sens, méprisez la vie, haïssez-vous vous-mêmes, ne vous attachez à rien, n'aimez que Jésus-Christ, et vous éprouverez un jour combien il est doux de mourir quand on a su bien vivre. Tels furent les sentiments dans lesquels saint Jérôme remit son âme à son Créateur, l'an 420.

Fin du mois de septembre.

Le 1er *dimanche d'octobre.* — NOTRE-DAME DE LA VICTOIRE, FÊTE SOLENNELLE DU St-ROSAIRE. — 13e siècle.

Lorsque l'hérésie des Albigeois faisait faire des progrès à l'impiété dans le pays de Toulouse, et qu'elle jetait de jour en jour plus profondément des racines, saint Dominique, qui avait posé récemment les fondements de l'ordre des Frères prêcheurs, s'appliqua de toute son âme à l'extirper. Pour y mieux réussir, il implora, par des prières où il le demandait avec instance, le secours de la bienheureuse Vierge Marie, dont la dignité était effrontément attaquée par ces erreurs, et à laquelle il a été donné de détruire toutes les hérésies dans l'univers entier. La tradition nous apprend qu'il fut averti par cette Reine du ciel de prêcher aux populations le Rosaire, comme une protection spéciale contre les hérésies et les vices. Il est surprenant de considérer avec quelle ferveur et quel heureux succès il accomplit la tâche qui lui avait été prescrite. Or, le Rosaire est une formule arrêtée de prière par laquelle on divise, par le moyen de l'Oraison dominicale qu'on y interpose, quinze décades ou dizaines d'*Ave, Maria,* en y joignant à chacune, par conséquent en nombre égal, la pieuse méditation des mystères de notre Rédemption. Depuis ce temps-là, cette sainte manière de prier commença à être publiée et propagée par le zèle apostolique de saint Dominique; aussi les souverains pontifes ont-ils affirmé, dans divers endroits de leurs lettres apostoliques, qu'il était l'auteur et l'instituteur de cette dévotion.

La chrétienté recueillit des fruits sans nombre de cette si salutaire institution. On y compte à bon droit cette victoire que le très-saint pape Pie V, ainsi que les princes chrétiens, qu'il enflamma

son zèle, remportèrent auprès des îles Échinades, à l'entrée du lfe de Lépante, sur le très-puissant sultan des Turcs. Cette vicre fut en effet obtenue le jour même où les confréries du Saintsaire faisaient leurs processions habituelles dans tout le monde étien et répandaient devant Dieu les prières établies par leur ancien; ce n'est donc pas sans raison qu'on leur attribue ce succès. Lors donc que Grégoire XIII en eut jugé en ce sens, pontife voulut qu'en reconnaissance d'un bienfait si extraordire, on remerciât en tous lieux et à perpétuité la sainte Vierge s l'invocation du Rosaire. Il ordonna donc que, dans toutes les ises où il y aurait un autel du Rosaire, on célébrât chaque an, le premier dimanche d'octobre, l'office de cette confrérie, s le rite double majeur. Les autres pontifes, ses successeurs, ordèrent à ceux qui réciteraient le Rosaire, ainsi qu'aux conies instituées dans ce but, des indulgences innombrables. Dans temps plus récent, Clément XI, considérant en lui-même que ictoire pareillement signalée qu'en 1716 Charles VI, emper élu des Romains, avait remportée en Hongrie sur une armée mbrable de Turcs, avait eu lieu le jour où l'on célèbre la fête a dédicace de Sainte-Marie aux Neiges; que ce fut presque dans nême temps que les confrères du Saint-Rosaire, faisant avec nde dévotion une procession publique et solennelle dans la de Rome, où elle fut accompagnée d'un grand concours de ple, y avaient adressé à Dieu des prières ferventes pour obtenir aissement des Turcs et avaient imploré humblement le secours ssant de la Vierge, Mère de Dieu, pour qu'elle vînt en aide chrétiens, il pensa pieusement qu'il fallait attribuer cette glose victoire à la protection de la bienheureuse Vierge, ainsi la délivrance de l'île de Corfou qu'assiégeaient les infidèles. st pourquoi, afin de perpétuer à toujours la mémoire et la renaissance d'un bienfait aussi signalé, le saint pontife étendit à glise universelle la fête du Saint-Rosaire pour le même jour et s le même rit qu'avait réglé Grégoire XIII. C'est Benoît XIII en dernier lieu fit consigner tous ces détails dans le Bréviaire nain. Honorons donc perpétuellement la très-sainte Mère de u d'un culte qui lui est si agréable, afin que celle qui, implopar la récitation du Saint-Rosaire, a tant de fois accordé aux èles de Jésus-Christ d'abattre leurs ennemis terrestres, et de détruire, nous accorde de vaincre également ceux de l'enfer, i s'opposent à notre salut.

1er octobre. — SAINT RÉMI, évêque de Reims ET CONFESSEUR. — 5e siècle.

L'opinion la plus probable sur la naissance de saint qu'il naquit en 439. Émilius, son père, et Cilinie, sa mère, par leur noblesse et leurs richesses, le furent encore la pratique des vertus. Saint Rémi eut deux frères plus lui : ils reçurent une éducation conforme à leur naissan guée, au château de Laon, que possédaient leurs par jeune Rémi s'y était fait une petite solitude, où il se re de temps en temps pour vaquer plus librement à la pri de rapides progrès dans les sciences. On a appris, par doine Apollinaire, qu'il fut regardé comme l'orateur le quent de son temps. Rémi, n'ayant encore que vingt-d fut élu malgré lui évêque de Reims. Son mérite extra ayant entraîné les suffrages et autorisé les évêques à lui la dispense de l'âge requis par les canons pour exercer l'é il en commença les fonctions avec le zèle le plus éclairé e rité la plus ardente pour le salut des âmes.

Son assiduité à méditer les saintes Écritures et à préch role divine eut bientôt les plus grands succès pour la co des pécheurs, des hérétiques et des infidèles ; la saintet dicateur, ses ferventes prières, auxquelles Dieu accorda des miracles, son humilité, sa douceur, tout en lui at âmes à Dieu et le préparait à devenir l'apôtre des Fra avait environ cinq cents ans que les Gaules étaient sous sance des Romains, lorsque les Francs s'en emparère d'en chasser ou d'en faire périr les habitants subjugués, i rent un même peuple avec eux, et peu à peu en adopt mœurs et le langage. Clovis, encore très-jeune, était leu fut le plus célèbre conquérant de son siècle. Quoique traitait avec bonté les chrétiens, qui étaient en grand parmi les Gaulois, et surtout les évêques ; il épargnait le et témoignait des égards distingués aux personnes d'u plus connue. Saint Rémi fut de ce nombre ; il lui fit re vases enlevés de son église par un soldat païen, qu'il pu tuant de sa propre main.

Ce prince épousa, en 493, Clotilde, dont le zèle pour la

tienne et la sainteté ont mérité la vénération de l'Église. Elle travailla à adoucir la férocité de son mari, et vint à bout de lui inspirer peu à peu du respect et même du goût pour la religion chrétienne. Elle obtint de lui que son premier fils reçût le baptême ; mais, cet enfant étant mort peu de temps après, Clovis en fut vivement affligé, et s'en prit à Clotilde d'avoir irrité, disait-il, ses dieux, en leur préférant celui de l'Évangile. Clotilde eut un second fils ; elle obtint encore qu'il fût baptisé : le Seigneur, pour éprouver sa vertueuse mère, permit aussi qu'il fût malade. Il exauça aussitôt la reine, et l'enfant recouvra la santé. Dans le même temps, une armée nombreuse, sortie de la Germanie et commandée par plusieurs rois, ayant passé le Rhin, parut sur les frontières de la France dans l'intention de la piller et de s'en rendre maîtresse. Clovis se hâta d'aller s'opposer à leurs efforts, et leur livra bataille à Tolbiac, entre la Meuse et le Rhin. Il se mit à la tête de sa cavalerie ; mais le choc de l'ennemi fut si terrible, que l'armée de Clovis se débanda bientôt. Dans cet instant, il se souvint que Clotilde lui avait dit : Si vous implorez le seul vrai Dieu, qui est le Dieu des chrétiens, vous remporterez la victoire. Plein d'espérance, il lève les yeux au ciel, et dit tout haut : O Christ ! que Clotilde adore comme le Fils du Dieu vivant, j'implore votre secours ; délivrez-moi de mes ennemis, et je me ferai baptiser en votre nom.

Au même instant, sa cavalerie dispersée se rallie autour de lui : le combat recommence ; les ennemis sont vaincus, et leur chef tué. Il gagna cette célèbre victoire l'an 496. Depuis ce grand événement, Clovis se disposa à recevoir le baptême. Sainte Clotilde partit avec saint Rémi pour aller au-devant du roi ; elle lui présenta le saint évêque, qui dès ce moment commença à l'instruire des mystères et des lois de la religion. Le prince, docile aux lumières de la grâce, se distinguait des autres catéchumènes par sa piété et son assiduité aux saints exercices. Il fut baptisé par saint Rémi, avec la plus grande solennité, le jour de Noël, avec une de ses sœurs et trois mille Francs.

Bientôt la loi de l'Évangile s'étendit par toute la France : les miracles qu'opérait saint Rémi, son zèle pour le salut des âmes, les gagnaient à Jésus-Christ. Il eut plusieurs disciples que l'Église honore et qui le secondèrent dans ses travaux apostoliques. Il en donna plusieurs pour pasteurs aux nouveaux fidèles, tant dans la Bourgogne que dans la France, et plein de jours et de mérites, il

mourut le 13 janvier 534. Il fut enterré dans l'église de Saint-Christophe, à Reims.

1er *octobre.* — SAINT ALOWIN OU BAVON, SOLITAIRE, PATRON DE LA VILLE DE GAND. — 7e siècle.

Alowin, qui n'est connu que sous le surnom de Bavon, vint au monde vers l'an 589, de parents distingués par leur noblesse, dans la partie du Brabant appelée Haspain, et qui a été plus tard renfermée dans le territoire de Liége. Le peu de soin que l'on prit de son éducation le plongea de bonne heure dans la débauche; le mariage, qui met ordinairement un frein aux désordres de la vie précédente, n'arrêta pas les siens; mais après la mort de sa femme, Dieu lui fit la grâce de le rappeler de ses égarements. Ayant entendu prêcher saint Amand, il alla de suite trouver ce zélé missionnaire, lui avoua les désordres de sa vie passée et le pria de vouloir bien être son guide dans une affaire si importante. Saint Amand, voyant la sincérité de sa douleur, ne l'effraya point sur des crimes qu'il paraissait pleurer de tout son cœur; il ne pensa qu'à le porter à la reconnaissance envers Dieu, qui l'avait regardé dans sa miséricorde; mais en même temps il lui montra les précautions qu'il devait prendre pour ne plus retomber dans ses fautes et pour mener une vie digne d'un chrétien converti. Pourquoi aimeriez-vous de nouveau ce que vous avez quitté, lui disait ce guide éclairé? La vie que nous menons sur la terre est très-courte et ressemble à une vapeur qui se dissipe aussitôt qu'elle paraît; les plaisirs qu'on goûte finissent souvent avant elle, et n'enfantent que des amertumes éternelles. Travaillons donc, continuait-il, à obtenir la vie éternelle, à laquelle Dieu a bien voulu nous appeler : réjouissons-nous dans la confiance que nos noms sont écrits au ciel. Il faut se revêtir des armes de la justice et de la cuirasse de la foi, et éviter, avec le secours de Dieu, les piéges du démon. Personne ne mérite mieux la qualité d'homme courageux que celui qui surmonte cet ennemi des hommes, et nul n'est si lâche que celui qui se laisse vaincre par les plaisirs de la chair. D'autres fois il lui disait : Voulez-vous repousser les attaques du démon et empêcher qu'il ne vous perce de ses flèches meurtrières, joignez à la prière et à la vigilance l'austérité des jeûnes et des veilles : aimez votre prochain, soyez rempli de charité envers les pauvres et les étrangers. Ce qui abat et affaiblit la

chair, fortifie l'âme et la rend féconde en fruits spirituels et en bonnes œuvres.

Bavon écoutait ces instructions avec joie et s'efforçait d'y conformer sa vie. Il avançait chaque jour dans la piété et dans l'amour de la pénitence ; il prit la résolution de mener la vie la plus austère. Pour exécuter ce généreux dessein, il se retira dans une forêt voisine ; et ayant trouvé un vieil hêtre où il y avait un creux d'environ six pieds, il s'y logea ; mais, comme sa retraite n'avait point été cachée, il se vit bientôt exposé aux visites du peuple, ce qui l'obligea de quitter ce lieu pour se retirer durant la nuit dans le bois de Malmedum, à une lieue de Gand. Il s'y fit une petite cellule pour se mettre à l'abri des injures de l'air, et y vécut fort austèrement. Il se contentait des fruits que lui fournissait le bois où il demeurait, et de l'eau de la rivière qui était proche. Ce saint pénitent mourut vers l'an 653.

---

2 *octobre*. — LES SAINTS ANGES GARDIENS.

Outre la fête de saint Michel et de tous les saints anges, l'Église en a établi une particulière qu'elle célèbre en ce jour, pour remercier Dieu des grâces qu'il répand sur chaque âme par l'intercession et le zèle du saint ange gardien. Nous devons à ce prince de la cour céleste un hommage habituel de respect, de confiance, de reconnaissance, dit saint Bernard, dont nous copions ici presque mot à mot la doctrine. La présence de notre ange gardien mérite de notre part un respect de vénération. Sa charité soutenue pour nos véritables intérêts doit nous inspirer en lui la plus vive confiance. Sa vigilance sur nous et les services qu'il nous rend ont droit à notre reconnaissance. Aimons donc, continue le saint docteur, les anges tutélaires ; ces esprits bienheureux seront un jour nos compagnons et nos cohéritiers dans la gloire, après avoir été en cette vie nos tuteurs et nos intercesseurs auprès de Dieu. Que notre dévotion pour eux soit digne, autant qu'il est possible, de leur puissante protection contre les ennemis visibles et invisibles que nous avons à éviter ou à combattre.

Quelque faibles que nous soyons, quelque misérable que soit notre condition présente, quels que soient les dangers qui nous environnent, dit toujours saint Bernard, avec la grâce de Dieu, nous ne devons rien craindre sous la protection du saint ange gardien. Il nous assistera dans nos tribulations, il nous rendra vic-

torieux dans nos tentations, il nous fortifiera dans les angoisses de la mort et conduira notre âme à Dieu, son principe et sa fin éternelle.

---

2 *octobre*. — SAINT LÉGER, ÉVÊQUE D'AUTUN ET MARTYR. — 7e siècle.

Le bienheureux Léger était évêque d'Autun lorsqu'il se distinguait déjà par sa sainteté et ses vertus. A la mort de Clotaire, roi des Francs, les grands du royaume pensant accomplir en cela la volonté du ciel, le chargèrent de diriger de ses conseils Childéric, frère de Clotaire. Pendant ce temps-là, Ébroin qui avait été maire du palais sous le roi Clotaire, et qui avait fait depuis tous ses efforts pour mettre sur le trône Thierry, frère de Childéric, les voyant inutiles, et redoutant le nouveau roi, se fit raser la chevelure dans un monastère où il entra. Mais Childéric étant venu à mourir, et Thierry étant monté sur le trône, aussitôt Ébroin apostasia et devint sénéchal du nouveau monarque. Ce dernier ayant envoyé des soldats contre le bienheureux Léger, au moment où il sortait de la ville d'Autun, revêtu de ses habits pontificaux, lui fit arracher les yeux. Au bout de deux ans, il fit lapider son frère Garin, et quant au bienheureux Léger, il donna l'ordre de le faire descendre pieds nus dans un vivier pavé de pierres pointues comme des clous où il demeura toute une journée. Il lui fit encore couper la langue et les lèvres. Mais n'en ayant pas moins recouvré l'usage de la parole, le saint martyr s'occupait continuellement de célébrer les louanges de Dieu et d'exhorter les fidèles, qui aperçurent quelquefois sur sa tête une couronne lumineuse. Enfin Ébroin envoya pour le tuer quatre soldats dont trois, touchés de sa sainteté visible à tous les yeux, lui demandèrent pardon avec le sentiment du repentir Au contraire, le quatrième lui coupa la tête; mais le diable s'étant emparé de lui, il fut consumé par les flammes. Le saint martyr, qui mourut en l'an 678, fut illustré par une multitude de miracles.

---

3 *octobre*. — SAINT GÉRARD, ABBÉ. — 10e siècle.

Gérard naquit sur la fin du neuvième siècle, au village de Staves, dans le comté de Namur. Il avait reçu de Dieu un esprit

doux, qui le fit aimer de tous ceux qui avaient des relations avec lui, et une certaine inclination pour la piété, qui se manifesta dès l'âge le plus tendre. On lui donna une éducation telle qu'on la procurait alors aux enfants qu'on destinait à la profession des armes. Après ses exercices militaires, il entra au service de Béranger, comte de Namur, qui lui donna une charge dans ses troupes. La cour, écueil assez ordinaire de l'innocence, ne servait qu'à faire éclater davantage celle de Gérard. Comme un autre saint Martin, il menait la vie d'un moine sous un habit militaire, et cependant il ne gardait pas avec moins d'exactitude toutes les bienséances de son état, qui pouvaient s'accorder avec une régularité vraiment chrétienne. Possesseur de grands biens, il proportionnait ses aumônes à ses richesses, et ne se créait point de besoins imaginaires pour avoir un prétexte de diminuer ses charités. Il savait qu'on ne gagne rien à se faire illusion à soi-même, puisque la vérité qui nous jugera ne peut être altérée ni affaiblie par tous les préjugés des hommes. Dieu bénit sa régularité en multipliant sur lui ses grâces et ses bénédictions ; il lui donna surtout le don précieux de la prière, avec lequel on obtient tous les autres. Gérard avait tant d'amour pour ce saint exercice, qu'on pouvait dire qu'il priait partout en tout temps. Revenant un jour de la chasse, où il avait accompagné le comte Béranger, pendant que les autres s'étaient retirés pour prendre quelques rafraîchissements, il entra dans la chapelle de Brogue, et y demeura longtemps en prière. Il y trouva tant de consolation, que ce ne fut qu'avec peine qu'il abandonna son oraison. Que ceux-là sont heureux, dit-il, qui n'ont point d'autre occupation que celle de louer le Seigneur et de le prier le jour et la nuit !

Quelque temps après, le comte Béranger eut une affaire importante à négocier avec Robert, comte de Paris : il en chargea Gérard, qu'il envoya à la cour de France. Dès que Gérard fut arrivé à Paris, il y laissa ses gens, et fut visiter l'abbaye de Saint-Denis, avec l'intention d'y demeurer quelques jours en retraite. Là, uniquement occupé de Dieu et de la considération des biens célestes, il fut touché d'un vif désir de quitter le monde, et il prit la résolution de l'exécuter. Il se hâta donc de terminer l'affaire pour laquelle il avait été envoyé, et, après avoir fini heureusement sa négociation, il retourna en rendre compte à Béranger. Comme ce prince lui témoignait combien il était satisfait de ses services, Gérard saisit cette occasion pour lui dire qu'il lui de-

mandait pour toute récompense la permission de renoncer au monde, et de se consacrer à Jésus-Christ dans l'humble profession de moine. Il l'obtint avec peine, et reprit avec joie la route de Saint-Denis.

Les religieux, qui ne s'attendaient point a son retour, témoignèrent beaucoup de joie de le revoir, et l'admirent volontiers parmi eux. Comme de son temps l'étude n'entrait pas ordinairement dans l'éducation qu'on procurait aux enfants qu'on destinait aux armes, et que la plupart des gentilshommes ne savaient pas lire, Gérard, qui avait été élevé de même, ne rougit point de se mettre à apprendre à son âge les premiers éléments des sciences. Il s'y appliqua avec tant d'ardeur, qu'en peu de temps il apprit par cœur le psautier, et fut en état d'entendre l'Écriture sainte et les Pères. Il fit des progrès encore plus grands dans la piété et dans les vertus de son état. Il parut dans le monastère ce qu'il avait été à la cour, plein de mépris de lui-même et pour le monde, et déjà habitant du ciel par ses désirs. Dieu l'appela à la récompense des saints le 3 octobre de l'an 959.

---

4 *octobre*. — S. PÉTRONE, ÉVÊQUE DE BOLOGNE. — 5e siècle.

Pétrone portait le même nom que son père, préfet du prétoire, qui se rendit aussi célèbre par sa piété que par son éloquence. Il fut élevé avec beaucoup de soin dans la maison paternelle, et fut formé de bonne heure à tous les exercices de la vie ascétique. Lorsqu'il fut en âge de voyager, il passa en Orient, et visita les solitaires qui habitaient les déserts de la Palestine et de l'Égypte, afin de se perfectionner dans la sainteté. Il resta un temps considérable dans les lieux où il trouva un plus grand nombre de serviteurs de Dieu, et parmi ceux dont il voulut être le disciple, on compte surtout saint Jean de Lycopolis, saint Apollon et saint Ammon. Il fit une relation de ce qu'il avait vu de plus édifiant dans son voyage, et nous l'avons encore dans le second livre des *Vies des Pères*, que Gennade lui attribue. Il renonça dès lors pour toujours à l'étude de l'éloquence et à la littérature profane. Son retour en Italie concourut avec la mort de saint Félix, évêque de Bologne. Étant allé a Rome, où il arriva en 430, le pape Célestin Ier le choisit pour succéder à ce saint prélat.

Pétrone, qui avait traversé nu-pieds les déserts de l'Orient, qui avait joint aux fatigues du voyage les austérités de la pénitence,

qui s'était tou s préservé de la dissipation par un amour tant de la prière et du recueillement, ne voulut rien diminuer de ses exercices ordinaires quand il se vit revêtu de la gnité épiscopale ; il redoubla même de ferveur dans la persuasion que sa sanctification et celle de son troupeau étaient inséparables l'une de l'autre. En arrivant à Bologne, Pétrone trouva une ville qui avait été saccagée par Radagaise, roi des Germains, encore plongée dans la misère et la désolation. Il commença par dissiper les semences d'arianisme que les Goths y avaient jetées. reconstruisit ou répara aussi une partie des églises qu'avaient truites à Bologne les païens qui composaient en grande partie l'armée de Radagaise. Il enrichit en outre la ville des reliques plusieurs martyrs, répara les ruines de cette malheureuse cité, l'agrandit en faisant constru e autour de nouvelles murailles. fit un voyage à Constantino e pour obtenir des secours relatifs à cet objet de l'empereur Théodore le jeune. De retour en lie, il finit saintement sa carrière avant l'an 450. Ses reliques ont été découvertes en 1141, et sa sainteté ayant été confirmée r plusieurs miracles, la ville de Bologne fit bâtir sous son m, en 1211 une église, qui appartient présentement aux rvites. En 1390, on en bâtit une autre, qui est beaucoup plus lle que la première, et qui est desservie par un chapitre de moines séculiers. Saint Pétrone est honoré à Bologne comme un s principaux patrons de cette ville.

---

octobre. — SAINT AURE, VIERGE ET ABBESSE. — 7[e] siècle.

Saint Éloi, aidé des libéralités du roi Dagobert, fonda en 631 ns sa propre maison, près de l'église de Saint-Martial, à Paris, monastère où il réunit trois cents religieuses. Aure ou Aurée, le de Maurin et de Quirie, fut mise à la tête de la nouvelle communauté. Saint Ouen a cru ne pouvoir mieux faire son éloge, l'en disant qu'elle était *une fille digne de Dieu*. Elle fut le modèle de ses sœurs, qu'elle gouverna trente-trois ans avec autant prudence que de sainteté.

Un an avant la mort de la sainte abbesse, saint Éloi, qui lui-même y était plus depuis plusieurs années, lui apparut pour l'avertir l'elle devait se préparer, ainsi que la plupart de ses religieuses, passage de l'éternité. Elle en fut remplie de joie, et tâcha inspirer les mêmes sentiments à ses filles, en leur faisant sentir

la grandeur de la félicité dont elles jouiraient bientôt. Elle mourut le 4 octobre 666, avec cent soixante de ses religieuses, qui toutes furent enlevées par la peste.

---

4 *octobre.* — SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, INSTITUTEUR DES FRÈRES MINEURS. — 13e siècle.

Ce saint naquit à Assise, en Ombrie, dans les terres de l'État ecclésiastique, l'an 1182. Son père, nommé Pierre Bernardon, était marchand ; sa mère s'appelait Pique : tous deux étaient des honnêtes gens selon le monde, plus occupés de leur trafic que de l'éducation de leurs enfants. Celui dont on donne ici la vie avait reçu au baptême le nom de Jean : il apprit si parfaitement à parler la langue française, qu'on le surnomma François, nom sous lequel il est bien plus connu.

Dieu préserva François des désordres ordinaires à la jeunesse ; il n'avait pas beaucoup de goût pour la piété, et il aimait la dissipation ; mais il n'était pas débauché. Après des études superficielles, son père le mit dans le commerce. Quoiqu'il fût, comme presque tous les marchands, sensible à l'intérêt, il aimait les pauvres et se plaisait à leur faire du bien. Dès l'enfance il s'était proposé de donner à tous ceux qui se présenteraient, surtout s'ils lui demandaient pour l'amour de Dieu, persuadé que l'aumône est une voix qui pénètre jusqu'au trône de Dieu. François attribuait à ses aumônes les grâces qui touchèrent son cœur. Le Seigneur en ajouta d'autres, en lui envoyant des maux corporels qui lui apprirent combien on doit peu compter sur la vie, et que la jeunesse la plus robuste est un faible rempart contre la mort. Revenu d'une maladie dangereuse, il sortit dans la ville avec un habit fort propre, qu'il mettait pour la première fois, lorsqu'il rencontra un gentilhomme très-pauvre et presque nu ; François, touché de son état, lui donna cet habit. Un jour qu'il se promenait à cheval dans la campagne, il rencontra un lépreux qui lui fit horreur ; mais, faisant aussitôt réflexion que pour servir Jésus-Christ il faut commencer par se vaincre soi-même, il descendit de cheval, donna l'aumône à ce lépreux et le baisa ; depuis ce temps-là il cherchait ceux qui étaient attaqués du même mal et les visitait.

Dans le dessein de se livrer entièrement à la grande affaire de son salut, il renonça à l'héritage qu'il pouvait espérer après la

...rt de son père, et s'en alla, sans autre habit qu'un fort mau... manteau, chercher une solitude, en chantant dans les che...ins les louanges de Dieu. Une ancienne église dédiée à saint ...mien, située hors des murs de la ville, était souvent le lieu de retraite. Il fut un jour rencontré dans un bois par des voleurs, ...i, ne lui ayant rien trouvé, le battirent cruellement et le jetè...nt dans une fosse pleine de neige. Un habitant d'une ville voi...e, l'ayant reconnu, le conduisit chez lui, lui donna des habits et ...tint autant qu'il put, en lui témoignant toute son affection. ...rès qu'il eut fait réparer l'église de Saint-Damien, avec les au...es des fidèles qu'il avait recueillies, il se retira auprès d'une ...se appartenant à une abbaye de Bénédictins, appelée par ces ...ieux Notre-Dame-des-Anges de la Portioncule. Cette église ...t abandonnée et presque entièrement ruinée. François entre...t aussi de la réparer; il en vint à bout. Il y priait souvent, et y ...ut des grâces extraordinaires, spécialement la fameuse indul...nce si connue sous le nom de la *Portioncule*. Deux ans après, ...ant entendu dans l'église la lecture de l'Évangile où Jésus-...rist a dit à ses apôtres : *Ne portez ni or, ni argent, ni provi...ons pour le voyage, ni deux vêtements, ni des souliers, ni ...ton*, il prit ces conseils de la perfection pour sa règle, et, vou...nt s'y conformer à la lettre, il jeta son argent, ôta sa chaus...re, quitta son bâton, et se revêtit d'un habit pauvre qu'il lia ...ec une corde, et donna l'année suivante un habillement sem...able à ses disciples, en y ajoutant seulement un capuchon, pour ...uvrir sa tête, et un petit manteau.

François, s'étant mis dans l'état que Jésus-Christ conseillait à ...s disciples pour la prédication de l'Évangile, alla prêcher la ...nitence, et fit, dès le commencement, des conversions écla...ntes. Quelques-uns de ceux que ses discours avaient touchés, ...oulurent s'attacher à lui et mener le genre de vie qu'il avait ...mbrassé. François les assembla, et, après leur avoir beaucoup ...rlé du royaume de Dieu, du mépris du monde, du renoncement ...sa propre volonté et de la mortification du corps, il leur donna ...a règle. Entre autres choses, il y exhorte les frères au travail ...es mains; mais il veut qu'ils se contentent de recevoir, pour le ...rix de leurs ouvrages, les choses nécessaires à la vie, pourvu ...que ce ne soit pas en argent. Il leur défend de prêcher sans la ...ermission de l'évêque, ni de rien posséder en propre. Il veut que leurs prédications soient courtes, mais exactes, appuyées

sur la parole de Dieu, et qu'ils ne disent rien qui ne porte v
blement à l'édification.

Les peuples avaient pour lui une vénération extraordinai
cependant il se regardait comme la dernière des créatures. U
ses religieux lui ayant demandé comment il pouvait se croire
il répondit : Si le plus scélérat de tous les hommes avait re
la miséricorde de Dieu autant de grâces que moi, il en s
plus reconnaissant que je ne le suis !

Il recommandait fréquemment à tous ses disciples cette h
lité comme une vertu fondamentale du christianisme, et part
lièrement de l'état religieux. Le pape lui ayant demandé s'il
lait qu'on élevât ses religieux aux dignités ecclésiastiques : Le
qu'ils portent, répondit-il, avertit qu'ils ne doivent pas pen
s'élever. Si votre sainteté souhaite qu'ils soient utiles à l'Ég
qu'elle les tienne toujours dans l'état humble auquel ils on
appelés. Comme ses disciples lui demandaient un jour laquel
toutes les vertus était la plus agréable à Dieu : La pauvreté
dit le saint : elle est la voie du salut, donne l'humilité, et con
à la perfection. Ses fruits sont cachés, mais ils se multiplien
une infinité de manières.

Jamais, pour se retirer de cette pauvreté, ni pour en dimi
les rigueurs, il ne voulut consentir à retenir la moindre po
des biens que les novices avaient dans le monde. Quelques
sonnes, qui connaissaient son exactitude sur ce point, cru
l'en faire relâcher en lui remontrant que s'il voulait retenir de
biens, il pourrait satisfaire aux devoirs de l'hospitalité. A
ne plaise, répondit-il, que pour quoi que ce soit nous donn
atteinte à la sainteté de notre règle : il vaut mieux être dans la
cessité de dépouiller l'autel de la sainte Vierge, qui nous s
plus de gré d'observer les conseils de son Fils, que de pare
autels. Ce fut dans le même esprit qu'il se dépouilla, dans un voy
d'un petit manteau qu'il portait sur un habit, pour en revêti
pauvre presque nu. Ce manteau lui appartient, dit-il à son c
pagnon en se dépouillant; car Jésus-Christ me l'a prêté p
rendre à celui qui serait plus pauvre que moi. Rien ne fut c
ble d'affaiblir en lui l'amour de la pauvreté, et jamais, sous
texte du bien de son ordre, le voile ordinaire dont se couvr
cupidité, il ne voulut ni richesses ni distinctions. Dans le pre
chapitre qu'il fit tenir, plusieurs frères le prièrent d'obtenir
pape un privilége en vertu duquel ils pussent prêcher où il

même sans p aission des évêques. Cette proposition
i saint homme, et il répondit avec indignation : Quoi !
es, vous ne connaissez pas la volonté de Dieu ? Il veut
; gagnions les supérieurs par l'humilité et le respect, afin
, par la parole et le bon exemple, ceux qui leur sont
Quand les évêques verront que vous vivez si saintement,
ne voulez point entreprendre sur leur autorité, ils vous
d'eux-mêmes de travailler au salut des âmes dont ils
rgés.

i il sentit sa fin approcher, il redoubla les rigueurs de
nce. Le jour même de sa mort, il se fit lire le treizième
de l'Évangile de saint Jean, et récita le psaume 141.
oir dit ces dernières paroles : Les justes sont dans l'at-
la justice que vous me rendrez, il s'endormit dans le
, étant âgé de quarante-cinq ans, l'an de Jésus-Christ 1226.

---

tobre. — SAINTE GALLA, VEUVE. — 6e siècle.

était fille du patrice Symmaque le jeune, un des pre-
mmes de son siècle. Galla, qui fut mariée fort jeune,
n mari avant la fin de la première année de son mariage.
rs elle renonça généreusement au monde et à tous les
s d'une brillante fortune, pour ne plaire qu'à Dieu dans
d'une solitude qu'elle s'était faite auprès de la basilique
an. On voulut l'engager à se remarier, mais elle n'eut
ambition que de plaire à Jésus-Christ. Heureux celui qui
joug du Seigneur dans sa jeunesse ! se disait-elle à elle-
et, ne voulant point en porter d'autre, elle oublia si bien
e, que le monde enfin parvint à l'oublier comme elle le

ustérités de la pénitence à laquelle elle se livra la rédui-
une maigreur extrême et à de fréquentes incommodités
ouffrit avec beaucoup de patience. Comme elle s'était ré-
isage des grands biens dont elle avait été héritière, elle
vit pour se faire des amis auprès de Dieu, en assistant
i étaient dans le besoin. Elle demandait continuellement
neur d'être véritablement une veuve chrétienne, qui ne
le sa liberté que pour vaquer davantage à la prière et aux
œuvres.

a lui oya ... cintes à la rç
de eu ... peu à peu cette sainte vie
... as as sa vie, il permit encore qu'il
ai uee a un ca er qui lui rongea le sein et lui causa les
leurs les plus vives. Le Seigneur finit sa pénitence par une s
mort, vers le milieu du sixième siècle.

---

5 *octobre*. — SAINT PLACIDE ET SES COMPAGNO
MARTYRS. — 6e siècle.

Placide, né à Rome, eut pour père Tertullus, personnage
distingué. Il fut offert à Dieu dans son enfance; et, sous la
duite de saint Benoît, auquel il fut confié, il fit tant de pro
dans l'observation des règles de la vie monastique, qu'il fut co
au nombre des principaux disciples de cet illustre patriarche
moines d'Occident. Un jour, dit saint Grégoire le Grand dan
Dialogues, le jeune Placide se laissa tomber dans le lac de S
ou Subiaco, où il était allé puiser de l'eau. Saint Benoît, renf
dans le monastère, eut aussitôt connaissance de cet accide
appelle Maur, plus âgé que Placide, et lui dit : « Courez vite,
frère, l'enfant est tombé dans l'eau. » Maur lui demande s
nédiction, et s'empresse d'obéir. Il marche sur l'eau jusqu'à
droit où était Placide; puis le prenant par les cheveux, il re
au bord du lac. Ce ne fut qu'alors qu'il s'aperçut qu'il
marché sur l'eau. Saint Benoît attribua le miracle à l'obéis
de son disciple; mais le disciple l'attribua à l'ordre et à la bén
tion de son bienheureux maître. Placide décida la dispute e
sant : « Lorsque j'ai été tiré de l'eau, j'ai vu sur ma tête la
lote de l'abbé, et lui-même qui me secourait. » (On ap
melote une peau de brebis que les moines avaient coutum
porter sur leurs épaules.)

Placide, étant alors fort jeune, n'avait encore reçu ni la ton
ni l'habit monastique. La conservation miraculeuse de sa vi
regardée comme l'emblème de ce qu'avait fait la grâce po
sauver de l'abîme du péché. Il faisait tous les jours de nouv
progrès dans la vertu; et il parvint à un tel degré de perfec
que saint Benoît eut toujours pour lui une tendresse particul
et qu'il le mena avec lui au Mont-Cassin en 528. Tertullus,
était le principal fondateur de ce monastère, donna à saint

soit d'autres biens qu'il avait en Sicile, et le saint patriarche y fonda un nouveau monastère près de Messine, et une église en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Il y envoya pour en être l'abbé Placide qui, bien qu'âgé seulement de vingt-six ans, devint par la sainteté de sa vie un sujet d'admiration pour les religieux. Ses frères Eutyche et Victorin, et sa sœur la vierge Flavie, vinrent le visiter. Dans le même temps un farouche pirate nommé Manucha aborda en cet endroit et s'empara du monastère. Ayant employé inutilement tous les moyens pour obliger Placide et ses parents à renier Jésus-Christ, il donna l'ordre cruel de les mettre tous à mort. Avec eux périrent aussi Donat, le diacre Firmat, Fauste et trente autres moines. Ils remportèrent la victoire du martyre le 5 octobre de l'an du salut 539.

---

6 *octobre*. — SAINT PARDOU, ABBÉ DE GUÉRET. — 7e siècle.

Pardou naquit vers l'an 658, à Sardenne, village de la Haute-Marche, près Guéret. Ses parents n'étaient point des gens considérables selon le monde : leur emploi était de cultiver la terre. Contents de la médiocrité de leur fortune, ils ne pensèrent point à donner à leur fils une éducation propre à le conduire à un état différent du leur. Le jeune Pardou suivait sans aucune pensée d'ambition la profession de son père, et contemplait le Créateur dans les productions de la nature, lorsqu'un accident imprévu le rendit aveugle. Il ne s'attrista point de cet événement; il se soumit à Dieu, qui règle tout pour le plus grand bien de ses élus. Le Seigneur récompensa sa foi et sa patience : pendant que son corps était privé de la lumière extérieure, le Saint-Esprit l'instruisait lui-même et lui inspirait le mépris du monde et de tout ce qui ne porte pas au Tout-Puissant.

Cependant la vue lui revint insensiblement. Il n'en profita que pour se livrer à toutes les bonnes œuvres qu'il était en état de faire. Poussé par le désir d'une plus grande retraite, il se sépara de ses parents, et se fit une espèce d'ermitage où il continua avec une nouvelle ardeur ses exercices de piété. Il y avait déjà quelque temps qu'il n'était plus occupé que de Dieu et de son propre salut, lorsque Lanthaire, comte de Limoges, jeta les yeux sur lui pour lui donner la conduite d'un monastère qu'il venait de faire bâtir aux sources de la rivière de Gartempe. Après avoir consulté Dieu dans la prière, il se rendit aux vœux de Lanthaire. Depuis

qu'il fut entré dans ce monastère il n'en sortit plus. Il se proposa pour modèle les anachorètes les plus pénitents. Ses austérités étaient incroyables, surtout en carême. Il donnait à la prière tous les intervalles qui se trouvaient entre les différentes heures de l'office divin. Après None il recevait les pauvres et les malades qui venaient le voir, et il leur donnait tous les secours de l'âme et du corps qui dépendaient de lui.

Pardou eut la consolation de voir la règle se maintenir sans aucun affaiblissement pendant toute sa vie dans le monastère qu'il conduisait. Les bâtiments faillirent être détruits par les incursions des Sarrasins. Ces peuples, sortis de l'Égypte pour venir faire leurs ravages en France, après avoir été défaits en Poitou par Charles-Martel, se rallièrent et se jetèrent dans la Marche. A leur approche, les religieux de Guéret voulurent obliger leur saint abbé de prendre la fuite, et déjà ils avaient préparé un chariot pour le conduire en lieu de sûreté; mais Pardou ne put consentir à abandonner la maison, il leur conseilla de se retirer et voulut rester seul. Il eut recours à Dieu par une prière fervente, et il garantit sa maison de la fureur des ennemis. Il s'endormit dans le Seigneur à l'âge d'environ quatre-vingts ans, en l'année 737, et fut enterré dans son monastère.

---

6 *octobre*. — SAINT BRUNO, FONDATEUR DE L'ORDRE DES CHARTREUX. — 11e siècle.

Bruno, le restaurateur de la vie solitaire en Occident, naquit à Cologne vers l'an 1060. Ses parents, distingués par leurs richesses, étaient encore plus recommandables par leurs vertus. Bruno passa sa jeunesse de manière à ne pas ressentir plus tard des remords, souvent infructueux, sur des années précieuses qu'on a données au monde et à ses plaisirs. On le vit de bonne heure élevé au-dessus des faiblesses ordinaires à ceux de son âge, et le Seigneur, qui le conduisit comme par la main, mit son innocence à couvert de tous les dangers qu'on court dans le siècle. Après avoir excellé dans les belles-lettres, il se distingua encore plus dans la théologie et dans la science des Pères; il s'y rendit si habile, qu'il passa pour un des plus célèbres docteurs de son temps. Il était encore très-jeune lorsque saint Annon, son archevêque, le fit venir a Cologne, le pourvut d'un canonicat dans l'é-

glise de Saint-Cunibert, et l'éleva aux premiers ordres sacrés. Après la mort d'Annon, il fut chanoine et chancelier de l'église de Reims.

Comme Bruno s'entretenait un jour, avec quelques amis, des dangers où le siècle nous expose, et particulièrement des troubles qui divisaient alors l'église de Reims, ils prirent tous ensemble la résolution d'abandonner au plus tôt les biens de cette vie et d'embrasser l'état monastique. C'est ce qu'on lit dans une lettre de saint Bruno. Ils s'adressèrent pour cela à saint Hugues, évêque de Grenoble, qui les conduisit lui-même, en 1084, dans un affreux désert appelé Chartreuse. Voici ce que Guibert de Nogent rapporte de la vie de ces premiers solitaires. « Chacun avait une cellule séparée, mais ils passaient ensemble le saint jour du dimanche. » En se séparant ils emportaient un pain et une seule espèce de légumes pour toute la semaine. Tout était pauvre chez eux, même dans leurs églises, où l'on ne voyait ni or ni argent, excepté un calice : ils étaient riches en livres, et leur travail ordinaire était de les copier.

Le saint évêque de Grenoble, charmé de voir former auprès de lui ce nouveau peuple de saints, allait souvent les visiter, sans avoir égard à la difficulté des chemins; il ne faisait rien de considérable sans consulter Bruno. Le comte de Nevers, seigneur d'une grande piété, accourut comme les autres à cet asile de la vertu, et, après y être resté quelque temps pour s'affermir par leur exemple dans l'amour qu'il avait déjà pour le bien, il en sortit en rendant grâces à Dieu des merveilles que sa droite savait opérer dans les cœurs où il daignait habiter. Quelque temps après il leur envoya beaucoup de vaisselle d'argent, qu'il les priait d'accepter de lui; mais ces saints solitaires aimaient trop la pauvreté pour souffrir que l'on y donnât la moindre atteinte. Ils renvoyèrent donc au comte toute cette argenterie, en lui disant qu'elle leur était inutile. Alors le comte leur envoya une grande quantité de parchemin pour servir à leurs ouvrages.

Saint Bruno, se sentant près de sa fin, assembla la communauté, et leur raconta toute la suite de sa vie, depuis son enfance, par forme de confession générale. Ensuite il fit sa confession de foi qu'il conclut ainsi : « Je crois les sacrements que l'Église croit, et nommément que le pain et le vin consacrés sur l'autel sont le vrai corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa vraie chair et son vrai sang, que nous recevons pour la rémission de nos pé-

chés et dans l'espérance du salut éternel. » Il mourut le dimanche 6 octobre 1101.

---

7 *octobre.* — SAINTE JUSTINE, VIERGE, MARTYRE ET PATRONNE DE PADOUE. — 4e siècle.

Sainte Justine souffrit le martyre à Padoue vers l'an 304, sous Dioclétien. Fortunat la met au nombre de ces illustres vierges dont la sainteté et les triomphes ont fait l'honneur et l'édification de l'Église. Elle fut, dit-il, la gloire de Padoue, comme sainte Euphémie le fut de Chalcédoine, et sainte Eulalie, de Mérida en Espagne. Dans son poëme sur saint Martin, il recommanda à ceux qui vont visiter Padoue d'aller baiser respectueusement le tombeau de la bienheureuse martyre. Vers le milieu du cinquième siècle, Opilion, préfet du prétoire, et honoré de la dignité de consul en 453, fit bâtir dans la même ville de Padoue une église en l'honneur de sainte Justine. Les reliques qu'on avait perdues durant les guerres d'Attila furent retrouvées en 1177, et on les garde avec une grande vénération dans l'église de son nom. Cette église fut rebâtie en 1501; elle est, avec le monastère des Bénédictins auxquels elle appartient, un des plus beaux édifices qu'il y ait en ce genre. Sainte Justine est, conjointement avec saint Marc, patronne de Venise, et son image était gravée sur la monnaie de cette antique république.

---

7 *octobre.* — SAINT MARC, PAPE ET CONFESSEUR. — 4e siècle.

Marc, né à Rome, souverain pontife sous le règne de l'empereur Constantin le Grand, établit que l'évêque d'Ostie, qui a le privilége de consacrer le pape, ferait usage du pallium. Il éleva deux basiliques à Rome, l'une dans la ville et l'autre sur la voie d'Ardée, et Constantin les enrichit et les décora de ses présents. Il ne passa que huit mois dans l'exercice du pontificat, après quoi étant mort, il reçut la sépulture dans le cimetière de Balbine, en l'an 336.

---

8 *octobre.* — SAINTE THAIS, PÉNITENTE. — 4e siècle.

Vers le milieu du quatrième siècle, il y avait en Égypte une courtisane fameuse, nommée Thaïs, qui devint dans la suite un

modèle de pénitence pour les pécheurs. Une grande beauté, de l'esprit et une mauvaise éducation furent la cause de sa perte. Se voyant recherchée par beaucoup de jeunes gens débauchés, elle se livra au mal et y entraîna une infinité de personnes. Elle avait reçu les premiers principes de la religion; elle croyait en Jésus-Christ, et elle était très-persuadée d'une éternité de peines pour les méchants, et du bonheur qui attend les justes; mais ces vérités se trouvaient étouffées en elle par l'amour du plaisir et le désir du gain; de sorte qu'elle n'était chrétienne que de nom et qu'elle n'avait qu'une foi stérile. Dieu eut pitié d'elle et lui envoya Paphnuce, célèbre anachorète de la Thébaïde. Elle fut touchée de ses discours; et, cédant aux impressions de la grâce, elle se jeta à ses pieds, les yeux baignés de larmes, et lui dit : Mon père, ordonnez-moi telle pénitence que vous jugerez convenable, car j'espère que Dieu me fera miséricorde par vos prières. Je vous demande seulement trois heures de temps, et après cela je me rendrai où il vous plaira, et j'exécuterai tout ce que vous me commanderez. Paphnuce lui prescrivit tout ce qu'elle avait à faire, et lui marqua le lieu qui devait lui servir de retraite aussitôt que le terme qu'elle avait demandé serait expiré. Thaïs employa ces trois heures à ramasser tout ce qu'elle avait acquis, par ses péchés, d'or, d'argent, d'habits et de meubles; puis, en ayant fait un monceau au milieu de la ville, elle y mit elle-même le feu devant tout le peuple, et invita ceux qui lui avaient fait ces présents, et qui avaient été les complices de ses crimes, à l'imiter dans son sacrifice et dans sa pénitence.

Quand tout fut consumé, elle partit à la hâte pour se rendre au lieu que Paphnuce lui avait marqué, et, après avoir demandé à Dieu la grâce de se sacrifier elle-même pour expier ses péchés, elle suivit le saint homme, qui la conduisit dans un monastère de filles. Thaïs y entra avec joie, et, docile à tout ce que Paphnuce voulut lui prescrire, elle se laissa enfermer dans une cellule, dont le saint vieillard scella la porte avec un sceau de plomb, comme s'il en eût voulu faire son sépulcre. Convaincue de cette importante vérité, qu'il faut que le pécheur se juge et se condamne lui-même pour prévenir un jugement plus rigoureux, elle ne demanda à Dieu que la grâce de satisfaire en ce monde à sa justice, pour n'éprouver en l'autre que sa miséricorde. Paphnuce commanda aux sœurs du monastère de lui porter seulement chaque jour un peu de pain et d'eau, durant tout le reste de sa vie. Avant

que le saint homme se retirât, Thaïs lui dit : Mon père, enseignez-moi comment je dois prier Dieu. Paphnuce lui répondit : Vous n'êtes pas digne de proférer son saint nom, puisque vos lèvres sont pleines d'iniquités, ni d'élever vos mains vers le ciel, puisqu'elles sont souillées de tant d'impuretés ; mais contentez-vous de regarder du côté de l'orient, et de répéter souvent ces paroles : *Vous qui m'avez formée, ayez pitié de moi!* Thaïs ayant passé trois ans dans une vie pénitente, Paphnuce alla consulter saint Antoine sur son sujet, et lui demanda s'il y avait lieu d'espérer que Dieu eût pardonné à cette pécheresse. C'est le Seigneur qu'il faut consulter, dit saint Antoine. Il passa la nuit en prière avec Paphnuce, Paul le Simple et ses autres disciples. Dieu, qui se plaît à révéler ses secrets aux humbles, fit connaître à Paul qu'il avait destiné une place dans le ciel à Thaïs. Sur cette révélation, Paphnuce accourut au monastère et la fit sortir de sa cellule. Thaïs, que la considération des jugements de Dieu et de ses iniquités alarmait encore malgré cette rigoureuse pénitence, pria le saint vieillard de la laisser le reste de ses jours dans l'état où il l'avait mise; mais Paphnuce lui dit : Sortez, ma fille ; Dieu vous a fait miséricorde. Elle lui répondit : Je le prends à témoin que, depuis que je suis entrée ici, j'ai mis tous mes péchés comme en un monceau devant mes yeux, et que je n'ai point cessé de les considérer et de les pleurer. — C'est pour cela, lui dit Paphnuce, que Dieu vous les a remis. Elle sortit donc de sa prison pour vivre avec les autres sœurs ; mais le Seigneur, satisfait de sa pénitence, la retira du monde quinze jours après sa sortie.

---

8 *octobre.* — SAINTE PÉLAGIE, PÉNITENTE. — 5e siècle.

Pélagie était comédienne à Antioche, quoique inscrite parmi les catéchumènes. Ayant été touchée d'une exhortation qu'elle entendit faire à saint Nonne, évêque d'Héliopolis, elle écrivit au saint pour lui demander la permission d'aller le trouver. Nonne lui répondit : Je consens à ce que vous me demandez, mais prenez garde dans quel esprit vous viendrez chez moi : songez que vous ne pouvez tromper Dieu. Je vous parlerai, mais en présence des autres évêques.

Pélagie courut se jeter aux pieds de saint Nonne, et le conjura de lui donner le baptême. Comme sa résolution paraissait très-

ncère, le saint évêque et les autres qui étaient présents crurent 'il fallait lui accorder ce qu'elle demandait. Elle reçut donc le ptême et de suite les sacrements de confirmation et d'eucharistie, qui se donnaient alors ensemble. Et le lendemain elle it aux pieds de saint Nonne tout ce qu'elle avait de biens et habits, et donna la liberté à ses esclaves. Le huitième jour après n baptême, auquel elle devait quitter la robe blanche que les uveaux baptisés portaient pendant huit jours, elle se revêtit un cilice et d'un mauvais habit, et, étant partie la nuit même, le s'en alla secrètement à Jérusalem, se bâtit une cellule sur la ontagne des Oliviers, et s'y enferma. Elle passa ainsi le reste s sa vie dans une pénitence extraordinaire. On croit qu'elle mourt vers l'an 458.

---

8 *octobre*. — SAINTE BRIGITTE, VEUVE. — 14e siècle.

Brigitte, qu'on appelle communément Brigitte ou Brigide, était lle de Birger, prince du sang royal de Suède; sa mère se nommait Sigride, et descendait des rois des Goths. Ils vivaient l'un et autre dans la pratique la plus exacte du christianisme, et avaient ne grande dévotion à la passion du Sauveur. Sigride étant morte ers l'an 1302, et peu de temps après la naissance de notre sainte, a jeune Brigitte fut élevée par une de ses tantes, qui était également recommandable par ses vertus. Elle fut privée de l'usage le la parole jusqu'à l'âge de trois ans; mais elle ne sut pas plus ôt parler qu'elle se servit de sa langue pour louer Dieu. Dès son nfance, la grâce agissait si puissamment dans son cœur, qu'elle 'avait d'attrait que pour les exercices de piété.

A l'âge de dix ans, elle fut singulièrement touchée d'un sermon u'elle entendit sur la passion, et la nuit suivante elle crut voir Jésus-Christ attaché sur la croix, tout couvert de plaies et de sang. I lui sembla aussi qu'une voix lui disait: « Regardez-moi, ma fille. — Eh! qui vous a traité de la sorte, dit-elle? — Ce sont, répondit la même voix, ceux qui me méprisent, et qui sont insensibles à mon amour pour eux. » L'impression que fit sur elle e songe mystérieux ne s'effaça jamais, et les souffrances de Jésus devinrent le sujet continuel de ses méditations. Lorsque Brigitte eut atteint l'âge de seize ans, elle épousa par obéissance pour on père Ulphon, prince de Néricie, en Suède. Ils passèrent

dans la continence la première année de leur mariage, et leur maison devint une espèce de monastère où ils pratiquaient les austérités de la pénitence.

Après la naissance de huit enfants, qui moururent la plupart en bas âge, les deux époux s'engagèrent, par un vœu, à passer le reste de leur vie dans la continence. Ils se regardèrent comme le refuge des malheureux; ils fondèrent un hôpital pour les malades, qu'ils servaient de leurs propres mains. Ulphon fit avec sa vertueuse épouse un pèlerinage à Compostelle. En passant par Arras, il fut attaqué d'une maladie dangereuse; Brigitte obtint sa guérison par ses prières. Lorsque le prince fut rétabli, il partit pour la Suède, où il mourut peu de temps après en odeur de sainteté, dans le monastère d'Alvastre, de l'ordre de Cîteaux.

Brigitte, devenue libre, renonça au rang de princesse, pour se consacrer entièrement à la pénitence; elle partagea les biens de son mari entre ses enfants, et oublia ce qu'elle avait été dans le monde. Les austérités qu'elle pratiquait sont incroyables. Ayant fait bâtir le monastère de Wastein, au diocèse de Lincopen en Suède, elle y mit soixante religieuses; elle y mit aussi, dans un bâtiment séparé du même monastère, treize prêtres; elle leur donna à tous la règle de saint Augustin, à laquelle elle ajouta quelques constitutions particulières.

Notre sainte, après avoir passé deux ans dans le monastère de Wastein, fit un pèlerinage à Rome, dans le dessein d'aller prier sur le tombeau des apôtres. Elle s'y fit admirer par l'éclat de ses vertus, et elle y vivait dans la retraite, visitait les églises et servait les malades dans les hôpitaux. Dure à elle-même, elle était pleine de douceur pour les autres. Elle fonda dans cette ville une maison pour les étudiants et les pèlerins suédois, laquelle fut rebâtie sous Léon X. Pendant les trente dernières années de sa vie, la sainte se confessa tous les jours, et elle participait plusieurs fois la semaine à la divine eucharistie.

Rien n'est plus fameux, dans la vie de sainte Brigitte, que les révélations dont elle fut favorisée, et qui eurent pour objet principal les souffrances du Sauveur, et les révolutions qui doivent arriver en certains empires. Ces révélations furent écrites, d'après ce qu'elle en avait dit, par Pierre, moine de Cîteaux, par Mathias, chanoine de Lincopen, qui, l'un et l'autre, avaient été les directeurs de sa conscience. Ce qu'on admire le plus dans la sainte, c'est cette simplicité avec laquelle elle soumettait ses révélations

jugement de l'Église. Elle ne se servit de ces faveurs si extra-inaires que pour s'établir plus solidement dans la charité et s l'humilité ; de sorte qu'on peut dire que, si ses révélations ont du son nom célèbre, ses héroïques vertus l'ont rendue véné-le à toute l'Église.

Il serait impossible de donner une juste idée de son ardent our pour Jésus-Christ crucifié. Ce fut cet amour qui lui inspira lessein de faire le pèlerinage de la terre sainte. Elle arrosa de larmes les lieux qui avaient été sanctifiés par la présence du veur. Étant revenue à Rome, elle y fut attaquée de diverses ladies qu'elle souffrit avec une résignation admirable. Se sen-t près de sa fin, elle donna des avis fort touchants à son fils ger et à sa fille Catherine ; après quoi elle se fit étendre sur cilice pour recevoir les derniers sacrements. Elle mourut le juillet 1373, à l'âge de soixante-onze ans. On l'enterra dans glise de Saint-Laurent *in Panisperna*, qui appartenait aux uvres Clarisses. Boniface IX la canonisa le 7 octobre 1391.

---

ctobre. — SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE, APÔTRE DES GAULES, PREMIER ÉVÊQUE D'ATHÈNES ET DE PARIS, ET SES COMPAGNONS RUSTIQUES ET ELEUTHÈRE, MARTYRS. — 2e siècle.

On lit, dans quelques auteurs, que la religion chrétienne avait prêchée dans une partie des Gaules par saint Luc, et surtout r saint Crescent, disciple de saint Paul. Les églises de Marseille, Lyon et de Vienne furent redevables de la lumière de la foi les prédicateurs grecs ou asiatiques, mais qui avaient reçu leur ssion du siége apostolique de Rome. En effet, le pape Inno-nt Ier assure de la manière la plus expresse, dans une de ses épî-s qui a été conservée, que les fondateurs des églises des Gaules, l'Espagne et de l'Afrique avaient été ordonnés évêques par nt Pierre et ses successeurs. L'histoire des martyrs de celles de on et de Vienne, qui souffrirent en 177, prouve qu'elles étaient s-florissantes dans le second siècle.

Saint Irénée étendit beaucoup le royaume de Jésus-Christ dans Gaules, et laissa plusieurs disciples célèbres, dont deux allè-nt exercer leur zèle en Italie et dans d'autres contrées éloignées. lumière de l'Évangile cependant ne pénétra pas sitôt à l'extré-

mité des Gaules, comme nous l'apprenons de Sul[illegible]-Sévère et des actes de saint Saturnin. Saint Germain de Paris et sept autres évêques français disent, dans une lettre à sainte Radégonde, qu'à la vérité la foi avait été implantée dans les Gaules dès la naissance du christianisme, mais qu'elle n'y avait pas fait des progrès bien rapides jusqu'à l'an 360, que la miséricorde divine y envoya saint Martin. Il n'en est pas moins certain qu'on y voyait en divers endroits de nombreuses églises qui avaient été fondées par sept évêques envoyés par le saint-siége vers le commencement du 2e siècle.

Saint Grégoire de Tours dit que ces sept évêques furent saint Denys de Paris, saint Gatien de Tours, saint Trophime d'Arles, saint Paul de Narbonne, saint Saturnin de Toulouse, saint Austremoine d'Auvergne, saint Martial de Limoges. On croit que saint Denys était le chef de cette mission. Ce qui est certain, c'est que, des sept évêques, ce fut lui qui porta le plus loin la prédication de l'Evangile : il s'avança jusqu'à Paris, accompagné de plusieurs saints ministres qui voulurent être associés à ses travaux pour avoir part à sa récompense.

On rapporte de saint Denys qu'il était d'Athènes, et dans cette ville célèbre un des juges de l'Aréopage, de plus fort versé dans tous les genres de connaissances. Lorsqu'il partageait encore les erreurs des Gentils, l'on dit que le jour que Notre-Seigneur Jésus-Christ fut crucifié, remarquant que le soleil s'était éclipsé contrairement à l'ordre naturel, il s'écria : « *Ou le Dieu de la nature souffre, ou la machine du monde se détraque.* » Mais lorsque l'apôtre saint Paul, venant à Athènes, fut conduit devant l'Aréopage pour y rendre compte de la doctrine qu'il prêchait, et qu'il affirma que Jésus-Christ, le vrai Seigneur des hommes, était ressuscité, et que tous les morts doivent également revenir un jour à la vie, alors Denys crut avec beaucoup d'autres en la doctrine et la divinité de Jésus-Christ. En conséquence, il reçut le baptême de la main même de saint Paul, qui le mit à la tête de l'église d'Athènes. Lorsque dans la suite il fut venu à Rome, le pape Clément l'envoya dans la Gaule pour y prêcher l'Évangile. Le prêtre Rustique et le diacre Éleuthère l'accompagnèrent jusqu'à Lutèce, ville capitale des Parisiens, alors resserrée dans l'île qu'on nomme aujourd'hui *la Cité*. Là, le préfet Fescennius fit battre de verges le saint apôtre, ainsi que ses compagnons, parce qu'il avait converti beaucoup de gens à la religion chrétienne. Comme il persévérait très-courageusement dans la prédication de

la foi du Chri[illegible] e couc[illegible] sur un gril sous lequel on avait mis les charbons ardents, et on lu[illegible]it en outre endurer beaucoup d'autres supplices en même temps qu'à ses compagnons. Mais les martyrs ayant souffert tous ces divers tourments avec un courage et une joie héroïques, Denys eut avec les autres la tête tranchée le 9 d'octobre, lorsqu'il avait déjà plus de cent ans. La tradition nous apprend que ce saint martyr, après avoir, ainsi que ses compagnons, été décapité à Montmartre (nom qui signifie *Montagne des Martyrs*, et qui précisément a été donné à ce lieu depuis le supplice qui y fut infligé à ceux dont nous racontons la glorieuse), releva sa tête et la porta dans ses mains en faisant deux mille pas. L'on dit qu'il s'arrêta non loin des bords de la Seine, dans l'endroit où depuis, en 638, a été fondée par Dagobert I[er] l'abbaye de saint Denys, pour y conserver les reliques de ce saint martyr et celles de ses deux compagnons; car c'est aussi là qu'ils avaient d'abord reçu la sépulture. Cette célèbre abbaye servit aussi pendant plusieurs siècles de lieu de sépulture aux rois de France. On attribue à Denys l'Aréopagite, premier évêque de Paris, des écrits admirables et tout à fait célestes sur les Noms divins, sur la Hiérarchie céleste et ecclésiastique, sur la Théologie mystique et sur d'autres sujets. En admettant qu'il soit disciple de saint Paul et qu'il ait vécu plus d'un siècle, on peut supposer que sa mort, ainsi que celle de ses compagnons, a eu lieu dans la première moitié du second siècle après Jésus-Christ.

---

10 *octobre*. — SAINT FRANÇOIS DE BORGIA, CONFESSEUR. — 16[e] siècle.

François de Borgia, fils de Jean Borgia, troisième duc de Gandie et grand d'Espagne, naquit à Gandie, petite ville du royaume de Valence, le 28 octobre 1510. On lui donna au baptême le nom de François, parce que sa mère, s'étant trouvée en péril lorsqu'elle le mit au monde, avait eu recours à l'intercession de saint François d'Assise. Il passa une partie de sa première jeunesse auprès de l'archevêque de Saragosse, son oncle; ensuite on l'envoya à la cour. A l'âge de dix-huit ans, portant le titre de marquis de Lombay, il épousa Éléonore de Castro, que l'impératrice Isabelle avait amenée de Portugal, et il fut fait premier écuyer de cette princesse.

François de Borgia avait eu, dès son enfance, un fonds de piété

que l'air de la cour ne put altérer, et que divers événements contribuèrent encore à augmenter. Isabelle étant morte à Tolède, l'an 1539, François fut chargé avec son épouse de conduire le corps de l'impératrice à Grenade, où il devait être enterré. Au moment où le cortége arriva dans cette ville, on ouvrit le cercueil pour que le marquis jurât, selon l'usage, que le visage que l'on voyait était celui de l'impératrice. La vue de ce visage défiguré, l'odeur infecte qu'exhalait déjà le cadavre, tout fut pour lui un rayon de lumière intérieure qui le dégoûta entièrement du monde et l'attacha pour toujours au seul maître de toutes choses.

François, frappé du spectacle qu'il avait vu, voulut avoir des entretiens particuliers avec l'homme de Dieu qui avait prononcé l'oraison funèbre de l'impératrice. Il découvrit au père Avila l'état de sa conscience, et par ses conseils il fit vœu d'embrasser l'état religieux, s'il survivait à sa femme.

Dans ce temps-là, il fut fait vice-roi de Catalogne et commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, mais ces nouvelles dignités n'affaiblirent point la résolution qu'il avait prise de vivre dans un parfait détachement du monde et de ne songer qu'à son salut. Tandis qu'il donnait tous ses soins aux affaires publiques, mortifiant sa chair par toutes les austérités qui sont en usage dans les cloîtres, et prenant sur son sommeil pour donner plus de temps à la méditation et à la prière, trois religieux, célèbres par leur vertu et par leur doctrine, dont deux étaient de l'ordre de Saint-Dominique, et l'autre de Saint-François, l'aidaient de leurs conseils dans les pratiques de la piété. Ce fut par leurs avis qu'il fréquenta les sacrements avec plus d'assiduité qu'on ne le faisait pour l'ordinaire, de son temps : il se confessait toutes les semaines, il communiait en public à toutes les fêtes solennelles, et en particulier tous les dimanches. Cette conduite donna lieu à la censure de quelques zélés indiscrets qui s'imaginèrent que c'était manquer de respect à Jésus-Christ, surtout pour un homme du grand monde, que d'en approcher si souvent. On tâcha de rendre suspecte au saint la méthode de ceux qui le conduisaient dans la voie du salut. Dans ces circonstances, il jugea convenable de consulter le père Ignace, qui était alors à Rome, occupé à l'établissement de sa compagnie. Ignace, ayant connu le détail de sa vie et les dispositions de son cœur par les lettres qu'il lui écrivit, le confirma dans l'habitude où il était de communier tous les dimanches, et l'exhorta à y persévérer.

En 1542, François de Borgia perdit son père, et devint par cette mort quatrième duc de Gandie. Il saisit cette occasion pour se démettre de la vice-royauté de la Catalogne, et pour obtenir la permission de se retirer dans ses terres.

L'an 1546, François perdit sa femme, qui lui laissa huit enfants, cinq fils et trois filles. Cette mort lui imposa l'obligation d'accomplir le vœu qu'il avait fait d'embrasser l'état religieux, en cas que sa femme mourût avant lui. Il n'avait alors que trente-six ans; mais il ne balança pas un moment à prendre les mesures nécessaires pour accomplir un engagement qui aurait paru pénible à tout autre qu'à lui.

Il fit une retraite sous la conduite de Lefèvre, qui avait été le premier compagnon du père Ignace, et il ajouta au vœu général et indéterminé qu'il avait fait d'entrer dans quelque ordre religieux, le vœu particulier d'entrer dans la compagnie de Jésus. Il en écrivit à saint Ignace, fondateur de cette compagnie, qui lui prescrivit toutes les mesures qu'il avait à prendre pour exécuter son dessein. Le même saint obtint un bref du pape, qui permettait au duc de Gandie de faire secrètement les vœux de profès dans la Compagnie de Jésus, et de rester dans le monde quatre ans après l'émission de ses vœux, pour régler toutes les affaires de sa famille et pourvoir à l'établissement de ses enfants.

L'an 1550, il se rendit à Rome, où il prit l'habit de jésuite, après avoir authentiquement renoncé à toutes ses dignités et à tous ses biens. Il retourna ensuite en Espagne, dans la crainte que le pape ne le fît cardinal. L'empereur sollicita vivement pour lui cette dignité, et son éloignement précipité ne l'aurait pas empêché d'être élevé au cardinalat, si le père Ignace n'eût fait au pape de fortes représentations pour prévenir l'effet des sollicitations de Charles-Quint. Cependant le pape ne put se dispenser d'offrir le chapeau à François, mais il promit au père Ignace qu'il laisserait ce religieux libre de refuser ou d'accepter cette dignité. Le saint ne balança pas et refusa, ainsi que le père Ignace, qui connaissait les dispositions de son cœur, s'y était attendu.

François travaillait avec zèle au salut des âmes en Espagne, selon l'esprit du nouvel institut qu'il avait embrassé : il convertit un grand nombre de pécheurs, qui n'étaient pas moins touchés de ses exemples que de ses discours.

Saint Ignace nomma François visiteur dans les royaumes d'Espagne et de Portugal. Lainez, deuxième général de la Compagnie

de Jésus, et successeur immédiat de saint Ignace, le choisit pour un de ses quatre assistants, ce qui obligea le saint de se rendre à Rome, où il fut élu lui-même général après la mort de Lainez. Il s'acquitta de cet emploi avec un zèle et une application extraordinaires, et travailla avec succès à maintenir dans son ordre l'esprit du saint fondateur. Il fut obligé d'accompagner en France le légat Alexandrin, neveu du pape Pie V, et, à son retour à Rome, il mourut en 1572, âgé de soixante-deux ans, et fut canonisé par le pape Clément X, en 1661.

---

11 *octobre.* — SAINT LOUIS BERTRAND, CONFESSEUR. — 16e siècle.

Louis Bertrand naquit à Valence, dans l'Espagne Tarragonaise, de parents pieux et honorables. Il commença presque dès la première enfance l'apprentissage de la sainteté et de la pénitence. Lorsqu'il fut plus âgé, il couchait quelquefois sur la terre nue, passait souvent les nuits sans dormir, et s'appliquait avec empressement à remplir les devoirs qu'inspirent la piété et la charité. Plein de mépris pour le monde et rempli d'ardeur pour la vie religieuse, il triompha par une admirable constance des artifices au moyen desquels ses parents s'efforçaient de le détourner de sa sainte résolution. Étant enfin parvenu à ce qu'il désirait, il s'enrôla dans l'ordre des Frères prêcheurs. Il y fit tant de progrès que, bien que novice, il devint un modèle pour de plus avancés que lui dans la hiérarchie de son ordre. Ayant prononcé ses vœux, il est merveilleux de penser par quel accroissement de toutes les vertus il ajouta encore à sa première manière de vivre. Domptant sa chair par les jeûnes, les disciplines, les cilices et les veilles, il donnait continuellement à son âme la nourriture spirituelle de l'oraison. Il y puisait tant de modestie, tant de pureté intérieure, que ce sentiment se manifestait dans son regard, et sur les traits de son visage.

Bien jeune encore, ayant été institué préfet des novices, il les formait à tout ce que se propose la sainteté, par sa parole comme par ses exemples. Envoyé pour prêcher l'Évangile aux Indes occidentales, et quoiqu'il ne parlât que la langue espagnole, des nations différentes entre elles et éloignées les unes des autres l'entendaient chacune comme s'il parlait dans sa propre langue;

aussi en amena-t-il une quantité innombrable à embrasser la foi de Jésus-Christ. Plus d'une fois sans en éprouver de mal, il avala du poison que les sauvages de ces pays lui avaient offert comme une boisson inoffensive. Un chef qui avait pris pour une attaque personnelle des reproches que le zélé prédicateur adressait en public à la généralité des vices, fut tout près, pour s'en venger de lui donner la mort, lorsque tout à coup l'arme, qu'il lui appuyait sur le corps, se changea en un crucifix. Tout troublé d'un pareil miracle, le criminel agresseur se jeta aux pieds du saint, et le supplia de lui pardonner un attentat aussi coupable.

Bien digne d'être remarqué pour son humilité comme pour sa patience, le bienheureux répétait de temps en temps : « *Seigneur ! ici brûlez, ici tranchez, ici ne m'épargnez pas, pourvu que vous me fassiez grâce dans l'éternité.* » Inspiré de l'esprit prophétique, il prédit beaucoup de choses. Il éteignit un incendie avec le signe de la croix, apaisa une tempête, arrêta des bêtes féroces qui s'élançaient pour dévorer, et rendit la vie aux morts, la vue aux aveugles, la marche aux boiteux, et l'ouïe aux sourds. Enfin, brisé par les pratiques laborieuses d'une dure pénitence, et ayant reçu comme il convient les sacrements de l'Église, il s'en alla au ciel le 9 octobre 1581, à l'âge de cinquante-cinq ans. Illustré par de nombreux miracles avant comme après sa mort, Paul V le mit au nombre des bienheureux, et Clément X le rangea parmi les saints.

---

12 *octobre*. — LES MARTYRS D'AFRIQUE. — 5e siècle.

Hunéric, roi des Vandales en Afrique, ayant résolu la ruine totale de la foi catholique dans l'étendue de ses États, envoya en une seule fois en exil, dans les déserts, quarante-neuf mille cent soixante-seize évêques, prêtres, diacres et simples fidèles, malgré les incommodités et les maladies d'un grand nombre, et l'âge fort avancé des autres. Du nombre de ces derniers était l'évêque Félix, à qui une paralysie avait fait perdre le sentiment et la parole. Quelques-uns des principaux personnages de la cour représentèrent au roi la situation de cet évêque, et le prièrent de le laisser mourir à Carthage, puisqu'il avait si peu de temps à vivre, et que d'ailleurs il était comme impossible de l'emmener. Ce prince cruel répondit avec fureur : S'il ne peut aller à cheval, qu'on l'at-

tache avec des cordes à des bœufs qui le traîneront où je veux qu'il aille. Ainsi l'on fut contraint de le mettre de travers sur un mulet, comme l'on aurait fait d'un tronc d'arbre.

Tous ces confesseurs de la divinité de Jésus-Christ furent assemblés dans les villes de Sicque et de Lare, pour être mis sous la garde des Maures, qui devaient les conduire dans les déserts. Deux comtes des Vandales, qui étaient chargés de l'exécution des ordres du roi, crurent qu'il leur serait aisé de ramener à la religion du prince cette troupe accablée d'infirmités et de fatigues : aussi leur proposèrent-ils d'obéir à ce que la cour demandait d'eux. Mais ils furent bien étonnés de trouver, parmi une grande quantité de personnes, une confession unanime de la foi catholique. Ils prirent donc le parti de les faire enfermer dans de vastes prisons, où d'abord on les traita avec quelque ménagement.

Quand les exécuteurs de la persécution virent qu'ils ne gagnaient rien sur eux, ils eurent recours aux mauvais traitements. Les serviteurs de Jésus-Christ furent resserrés dans de très-petites chambres, avec défense expresse aux gardes de les laisser visiter ; et ceux qui, par argent ou par pitié, se laissaient gagner, étaient chargés de coups de bâton dès qu'on le savait. Les saints confesseurs se trouvèrent réduits, par la petitesse des lieux, à demeurer entassés les uns sur les autres comme les fagots d'un bûcher, ou plutôt comme les grains d'un froment très-pur. Comme on ne leur permettait pas de sortir pour satisfaire aux besoins de la nature, il se forma dans ces tristes demeures une corruption dont la puanteur surpassait tous les genres de supplices. L'infection en fit mourir plusieurs : ce qui obligea enfin les Maures à faire sortir les autres pour achever leur voyage. Le bienheureux Cyprien, évêque d'Unzibir, était celui qui avait le plus de talents pour consoler tant d'illustres persécutés. Il n'était pas du nombre des exilés ; mais son zèle l'attacha à cette généreuse troupe, dont il enviait la gloire. Quelque temps après, il eut le bonheur d'avoir part à leurs souffrances et d'être banni pour la foi de Jésus-Christ.

Les chemins par où passaient les confesseurs étaient couverts d'une multitude de catholiques qui accouraient des villes et des provinces voisines, la plupart un cierge à la main, pour honorer leur triomphe. Ils faisaient baiser à leurs enfants la trace des pas de ces saints martyrs, et demandaient, par leurs cris et leurs plaintes, qu'on leur rendît quelques-uns de leurs évêques et de

leurs prêtres, pour les conduire et leur administrer les sacrements; mais on n'eut égard ni à leurs prières, ni à leurs larmes. On pressait durement les confesseurs de hâter le pas, afin de pouvoir arriver plus promptement dans les déserts. Les vieillards et les enfants ne pouvant plus se soutenir, on les piquait avec la pointe des javelots, puis on leur jetait des pierres pour les faire avancer. On s'aperçut que tous ces moyens ne servaient qu'à les affaiblir davantage, et l'on ordonna aux Maures de les lier par les pieds et de les traîner, comme des cadavres de bêtes mortes, à travers les cailloux et les épines. La plupart en eurent la tête et les côtes brisées, et rendirent l'esprit entre les mains des barbares. Ceux qui se trouvèrent plus forts arrivèrent enfin au lieu de leur exil. C'était un endroit sec et aride, rempli de serpents et de scorpions. Les serviteurs de Dieu y furent d'abord nourris d'orge comme les autres, mais on leur ôta ce secours bientôt après. Saint Victor de Vite, qui a laissé par écrit l'histoire de cette persécution, était un de ceux qui suivirent les saints confesseurs pour les consoler et leur donner tous les secours qui dépendaient d'eux.

---

12 *octobre*. — SAINT WILFRID, ÉVÊQUE D'YORK. — 7e et 8e siècle.

Wilfrid naquit en Angleterre, vers l'an 634, dans le royaume de Northumberland. Il fonda un si grand nombre d'églises, qu'il semble que la Providence le donna à sa patrie pour en être l'apôtre. Son éducation, partagée entre l'étude de la religion et celle des sciences, eut des succès très-rapides, et annonça en lui un modèle de vertu et de savoir. Il passa à Cantorbéry le temps nécessaire pour s'y former à la connaissance de la discipline et des rites de l'Église romaine, qui y étaient en plein exercice. Il fit, étant encore jeune, un voyage à Rome, et fut connu du pape Martin et du savant Boniface, son secrétaire. De retour en Angleterre, il gouverna le monastère de Rippon, et y fut ordonné prêtre deux ans après, puis sacré évêque de Northumberland. Des circonstances critiques l'ayant empêché d'aller tout de suite occuper ce siége, il se retira à son monastère de Rippon jusqu'à l'année 669, qu'il fut nommé évêque d'York.

Sa vertu éminente et son éloquence persuasive renouvelèrent

la face de la religion dans ce diocèse. Il ranima aussi la ferveur dans les monastères. Il encourut la disgrâce du roi Egfrid, par son zèle à défendre les droits de la religion. Ce fut alors qu'il s'embarqua pour retourner à Rome; mais des vents contraires l'ayant jeté sur les côtes de la Frise, il s'y arrêta près d'un an, y convertit un grand nombre d'idolâtres, fonda plusieurs églises, et y établit des pasteurs. Il arriva enfin à Rome en 679, où le pape Agathon lui témoigna la plus haute estime. Wilfrid, après avoir assisté au concile de Latran, qui condamna l'hérésie des Monothélites, crut devoir retourner en Angleterre pour y reprendre ses fonctions. Mais ses ennemis y étaient encore si puissants, qu'ils lui suscitèrent une nouvelle persécution soit de la part des grands, soit de la part des personnages les plus distingués du clergé. Il fut souvent victime de l'envie de ceux-ci et de la vengeance des premiers.

Le pape Jean VI, s'étant déclaré en sa faveur, chargea l'évêque de Cantorbéry de convoquer un synode, afin de rendre justice à Wilfrid. L'assemblée fut composée d'évêques, d'abbés et de princes. Le roi même s'y rendit. On reconnut tous les droits de notre saint, et ses vertus, qui plus d'une fois, avaient été illustrées par des miracles, changèrent pour lui en témoignages de vénération tous les procédés injustes dont il avait longtemps éprouvé les excès. Il mourut le 24 avril 709, à l'âge de soixante et quinze ans.

---

12 *octobre*. — LE BIENHEUREUX JACQUES D'ULM, FRÈRE CONVERS DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE, CONFESSEUR. — 15e siècle.

Jacques, né à Ulm en Allemagne, d'une honnête famille, et élevé pieusement et saintement par son père, trouvait le plus grand plaisir à aller entendre les prédications et à assister aux divins offices. Parvenu à l'adolescence, avec l'approbation paternelle il se rendit à Rome, pour y contempler de plus près les lieux qu'ont illustrés les combats du Prince des apôtres et ceux de tant d'autres athlètes du Christ. En revenant dans sa patrie, dès qu'il arriva à Bologne il advint, par une volonté de la Providence, qu'il entra de préférence et principalement pour y prier dans une église de l'ordre des Frères prêcheurs. Là, oubliant peu à peu son père et sa patrie, il résolut de prendre l'habit religieux de Saint-Do-

nique. Bien qu'il eût acquis quelque connaissance des lettres, il voulut, par suite de son extrême humilité, faire partie du nombre des frères que l'on appelle *convers*.

Admis en religion, il se donna sur-le-champ tout entier au service de Dieu, et n'omit rien de ce qui pouvait appartenir à un de ses véritables adorateurs. Il avait un tel sentiment de son abaissement, que bien qu'il ne le cédât à personne dans la perfection, avant de prononcer ses vœux solennels, s'étant prosterné aux genoux de chacun des religieux, il les supplia de ne point le rejeter de leur communauté, parce que tous ses crimes et ses péchés auraient pu les offenser. Il observa avec une telle constance et une telle fidélité ce qu'il avait promis à sa profession, qu'il devint pour tous un modèle admirable d'obéissance, de pauvreté et de patience. Il garda perpétuellement intacte la chasteté au moyen des jeûnes, des veilles et de la prière. C'était en répandant d'abondantes larmes qu'il se livrait à la contemplation des tourments du Sauveur et de sa mort si cruelle. Continuellement il adressait à Dieu de ferventes prières pour les vivants et pour les morts, et il ne trouvait rien de plus agréable que de servir les malades dans son couvent.

Pour accomplir exactement les règles de son ordre, il déclara une guerre continuelle à l'oisiveté; aussi arriva-t-il à un si haut degré de sainteté, qu'il mérita d'être comblé des dons célestes. Enfin, après avoir supporté patiemment des douleurs très-violentes, et étant plus qu'octogénaire, il eut le pressentiment que le terme de son pèlerinage vers l'éternité s'approchait. Après avoir reçu très-pieusement les sacrements de l'Église, et s'être disposé lui-même les pieds et les mains conformément à la décence, il exhala son âme bienheureuse en l'année 1491. Il se fit un grand concours de peuple pour vénérer son corps, qui fut enterré à part, et qu'on dit avoir été glorifié par de nombreux miracles. Il en résulta que le bienheureux fut honoré d'un culte qui n'a jamais cessé jusqu'à nos jours, et que le pape Léon XII a approuvé d'après l'avis de la congrégation des Rites.

---

13 *octobre*. — SAINT ÉDOUARD LE CONFESSEUR, ROI D'ANGLETERRE. — 11e siècle.

Saint Édouard, était fils d'Éthelred II, roi d'Angleterre, et d'Emme, fille de Richard Ier, duc de Normandie. Le règne du

père d'Édouard fut malheureux, parce qu'il fut faible. Les Danois, l'ayant détrôné, firent à ses sujets tous les maux que la haine et la perfidie peuvent inspirer à des ennemis sans foi et sans humanité. Ce prince, après avoir perdu ses États, se retira avec sa famille en Normandie. Suénon, roi des Danois, qui fit la conquête de l'Angleterre, mourut la même année. Canut, son fils, devint roi d'Angleterre, et y régna dix-neuf ans. Ce prince étant mort en 1036, ses États furent partagés entre ses enfants; Harold eut l'Angleterre, où il régna pendant trois ans, et mourut en 1039. Ce fut alors qu'Édouard quitta sa retraite de Normandie pour passer en Angleterre. Les Anglais, las de vivre sous la domination des rois étrangers, résolurent de rétablir saint Édouard, leur prince légitime, sur le trône de ses pères. Il fut sacré le jour de Pâques 1042, à l'âge d'environ quarante ans.

Ses vertus lui gagnèrent bientôt tous les cœurs; et malgré les circonstances critiques dans lesquelles il monta sur le trône, son règne fut un des plus heureux qu'on eût jamais vus, tant à cause de la piété, de la justice et de la bienfaisance du jeune prince, que par la sagesse des lois, le zèle de la religion et le maintien des bonnes mœurs, qu'il eut soin de faire observer. Édouard n'entreprit qu'une seule guerre, qui eut pour objet le rétablissement de Malcolm, roi d'Écosse, et elle fut terminée par une victoire glorieuse. Le pieux roi, dont le caractère était composé de toutes les vertus morales et chrétiennes, avait une charité, une humilité et une délicatesse de conscience sur tout ce qui concernait la plus exacte pureté, qui, sans nuire à la dignité du sceptre, faisaient l'admiration générale.

Édouard se vit comme forcé par le vœu général de la nation de prendre une épouse. Son choix se fixa sur Édith, qui joignait à une vertu éminente toutes les qualités du cœur et de l'esprit; elle était fille de Godwin, comte de Kent, prince le plus riche et le plus puissant du royaume. Le roi déclara à sa nouvelle épouse qu'il avait fait vœu de chasteté perpétuelle. Édith entra dans ses vues, et ils convinrent qu'ils vivraient dans l'état du mariage comme frère et sœur. Le saint roi se montra plus que jamais le père des pauvres; il fonda des églises, des monastères et d'autres établissements utiles à son peuple. Les revenus de ses domaines étaient si sagement administrés, qu'ils suffisaient pour tout ce qu'il entreprenait Ses sujets n'eurent

jamais lieu de se plaindre des impôts pour les besoins de l'état. Le code des lois de ce prince, respecté et usité encore en partie dans la Grande-Bretagne, lui mérita le nom du plus sage législateur de son temps. Il co lta le pape Léon IX, sur la promesse qu'il avait faite, pendant s exil en Normandie, de visiter les tombeaux des saints A s a Rome, si le Seigneur permettait qu'il rentrât dans les dr de son père sur l'Angleterre. Le souverain pontife, pers e que le roi ne pouvait quitter ses États sans exposer son peuple à de grands dangers, le dispensa de l'accomplissement de son vœu, à condition qu'il distribuerait aux pauvres l'argent qu'il aurait dépensé en venant à Rome, et qu'il bâtirait ou doterait un monastère en l'honneur de saint Pierre. Édouard, après avoir réparé et fait des donations considérables au monastère qui était hors des murs et au couchant de la ville de Londres, voulut encore qu'il fût honoré de priviléges. On lui donna le nom de Westminster; il est devenu depuis célèbre par le sacre des rois et par la sépulture des grands du royaume.

En faisant la fondation dont nous venons de parler, Édouard espérait ériger un monument qui attesterait aux siècles futurs son zèle pour la gloire de Dieu, et sa dévotion pour le Prince des apôtres. S'étant trouvé mal avant la cérémonie de la dédicace de l'église de Westminster, il y assista cependant jusqu'à la fin; mais il fut obligé de se mettre au lit. Il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort, par des actes fervents de piété et par la réception des sacrements. Voyant la reine fondre en larmes, il lui dit : « Ne pleurez plus; je ne mourrai point, mais je vivrai. J'espère, en quittant cette terre des morts, entrer dans la terre des vivants, pour y jouir du bonheur des saints. » Il expira le 5 janvier 1066, dans la soixante-quatrième année de son âge. Dieu le glorifia par plusieurs miracles. Il fut canonisé en 1161, par Alexandre III. Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, fit la translation de ses reliques le 13 octobre, jour auquel on a depuis célébré sa principale fête.

14 *octobre.* — SAINT CALLISTE, PAPE ET MARTYR. — 3e siècle.

Calliste ou Calixte, Romain de naissance, gouverna l'Église sous l'empire d'Antonin-Héliogabale. Il établit qu'aux Quatre-Temps le jeûne, qui était de tradition apostolique, serait observé par tous les chrétiens. Il bâtit la basilique de Sainte-Marie au delà du Tibre, et agrandit sur la voie Appienne l'ancien cimetière dans lequel une multitude de saints prêtres et de martyrs ont reçu la sépulture : c'est à cause de cela qu'on l'a appelé Cimetière de Calliste. Par un effet de la piété du même pontife, il prit soin de rechercher attentivement dans le Tibre, où il avait été jeté, le corps du bienheureux prêtre et martyr Calépodius, et de l'ensevelir avec honneur lorsqu'il l'eut retrouvé. Lorsqu'il eut purifié par le baptême Palmatius, revêtu de la dignité consulaire, Simplicius, qui avait celle de sénateur, et Félix et Blanda, néophytes, qui tous plus tard souffrirent le martyre, il fut mis en prison. Là, il gagna à Jésus-Christ le soldat Privatus, après l'avoir merveilleusement guéri des ulcères dont il avait le corps rempli. Ce dernier, peu de temps après avoir embrassé la foi, succomba pour elle sous les coups de fouets plombés dont on le frappa jusqu'à ce qu'il en mourût. Calliste occupa le saint-siége cinq ans un mois et douze jours. Après qu'on lui eut fait endurer pendant longtemps la faim, et qu'on l'eut fréquemment battu, on le précipita dans un puits. C'est ainsi qu'il reçut la couronne du martyre en l'an 222, sous l'empereur Alexandre Sévère. Son corps, qui fut alors porté le 14 octobre au cimetière de Calépodius, à trois milles de Rome, sur la voie Aurélia, fut par la suite transféré dans la Basilique Sainte-Marie au delà du Tibre, que le saint pape avait fait bâtir, et placé sous l'autel principal ; il y est l'objet de la plus grande vénération.

ctobre. — SAINTE ANGADRÈME, VIERGE, PATRONNE DE BEAUVAIS. — 7e siècle.

gadrème était fille de Robert, garde du sceau de Clotaire III, sainte Bathilde. Elle eut le bonheur de connaître et d'ai- Jésus-Christ : dès son bas-âge, et de concevoir une grande ion pour toutes les vanités du siècle : ce qui lui inspira de crer à Dieu sa virginité. Robert son père, qui ne savait les dispositions de sa fille, ne fit point de difficulté de la ettre à un puissant seigneur du Vexin, nommé Siwin, qui demandait pour son fils Ansbert. Ce jeune homme, qui dès nfance avait été conduit par le même esprit qu'Angadrème, it pas moins d'éloignement qu'elle pour le mariage. L'un et e néanmoins, accoutumés au respect et à l'obéissance qu'ils ent à l'autorité paternelle, n'osèrent d'abord résister à la té de leurs parents. On prit un jour pour les accorder et faire l'entrevue. La première fois qu'ils se virent, ils se muniquèrent leurs pensées et leurs résolutions, et convinrent mander à Dieu que, si sa volonté était de les unir par le ma-, il lui plût de préserver leur cœur du poison de la volupté l'amour des créatures. Angadrème, étant en son particu- offrit à Dieu le désir qu'elle avait de ne vivre que pour lui, conjura de vouloir effacer en elle ce qui pouvait attirer les des hommes. Dieu eut égard à l'ardeur de sa prière : elle taquée d'une maladie dangereuse, et il lui resta une grande mité après sa guérison.

n père, qui l'aimait tendrement, eut recours à l'art des mé- s; mais la sainte pria pour que les remèdes fussent inutiles, rte que les médecins déclarèrent à Robert que sa fille reste- léfigurée. Le père voulut la consoler sur cette prétendue dis- , et la sonder sur la rupture de son mariage. Angadrème it s'empêcher d'avouer à son père qu'elle regardait comme aveur du Ciel ce qu'il appelait disgrâce ; qu'elle avait tou- souhaité de n'avoir point d'autre époux que Jésus-Christ, elle s'estimait fort heureuse de ce que Dieu, sans la mettre nger de désobéir, avait empêché son mariage. Robert, vou- econder ces saintes résolutions, la mena lui-même à Rouen, e reçut le voile des mains de saint Ouen. On lui bâtit un

monastère près d'un lieu consacré à la retraite de quelques serviteurs de Dieu, que l'on nomme l'Oratoire, à cause d'une chapelle où ils s'assemblaient pour prier. Angadrème se vit bientôt à la tête d'une communauté de vierges et de veuves réunies pour suivre Jésus-Christ. Après les avoir édifiées par une vie exemplaire pendant près de trente ans, elle mourut le 16 octobre vers l'an 698. Son corps fut transporté, au neuvième siècle, à Beauvais, pour le mettre à couvert des insultes des Normands. Cette ville s'est mise sous le patronage de sainte Angadrème.

---

14 *octobre*. — SAINT DOMINIQUE L'ENCUIRASSÉ, SOLITAIRE. — 11e siècle.

Dominique vivait dans le onzième siècle, où la simonie était fort commune. Ayant passé par tous les degrés de la cléricature, il fut élevé à la prêtrise ; en cette occasion ses parents firent des présents à l'évêque pour qu'il conférât cet ordre à leur fils. Dominique était de bonnes mœurs et avait le cœur droit, mais ses lumières étaient peu étendues. Il reconnut néanmoins dans la suite la faute que ses parents avaient faite ; il en fut si touché, qu'il résolut de renoncer pour toujours aux fonctions d'un ordre qu'il croyait avoir acquis par une voie illégitime. Voulant encore porter plus loin la satisfaction qu'il croyait devoir à la justice, il résolut de renoncer au monde et de se consacrer entièrement aux exercices de la pénitence. Après avoir embrassé la profession religieuse, il se retira dans un ermitage de l'Apennin, sous la discipline d'un saint homme nommé Jean, supérieur de dix-huit cellules. La vie que l'on menait dans cet ermitage était des plus austères : on n'y buvait point de vin, et l'on n'y mangeait ni viande, ni graisse, ni beurre, ni laitage ; on jeûnait au pain et à l'eau toute la semaine, hors le dimanche et le jeudi ; on y partageait tout son temps entre la prière et le travail des mains, et on n'en laissait qu'une très-petite portion pour prendre le repos de la nuit. Les solitaires n'avaient en propre qu'un seul animal, l'âne qui servait à porter leurs provisions ; de sorte que le terrain même où était situé l'ermitage ne leur appartenait pas. On y gardait un silence exact pendant toute la semaine, et l'on ne se parlait que le dimanche au soir après le repas, c'est-à-dire entre vêpres et complies. On n'y portait point de chaussure, et l'on s'y macérait le corps par différentes austérités.

Dominique, ayant passé plusieurs années de la sorte sous la conduite de son supérieur Jean, se mit ensuite avec sa permission sous celle du B. Pierre Damien, qui fut depuis cardinal et évêque d'Ostie, et qui était alors dans son ermitage de Fontevelle, au pied de l'Apennin. Quand ils commencèrent à vivre ensemble, il y avait déjà longtemps que Dominique portait sur sa chair une cuirasse de fer qui lui avait fait donner le surnom d'*Encuirassé*; il ne la quittait que pour se déchirer le corps par les macérations les plus extraordinaires.

Ses austérités ne l'empêchèrent pas d'arriver à une grande vieillesse. Pierre Damien l'avait obligé pendant quelque temps à boire un peu de vin, à cause d'une grande faiblesse d'estomac dont il était incommodé; mais sur la fin de sa vie il s'en priva entièrement. Lorsque Dieu voulut mettre fin à sa pénitence, ses douleurs d'estomac augmentèrent de telle sorte qu'on le détermina à chercher quelque soulagement dans la médecine. Les remèdes ne servirent qu'à augmenter le mal. La veille de sa mort, il récita Matines et Laudes avec ses frères, et, pendant qu'ils disaient Primes auprès de son lit, il alla recevoir la récompense après laquelle il soupirait depuis si longtemps. Ce fut le samedi 14 octobre, l'an de Jésus-Christ 1062.

---

15 *octobre*. — SAINTE THÉRÈSE, VIERGE, FONDATRICE DES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES. — 16ᵉ siècle.

Thérèse naquit à Avila, ville du royaume de Castille, en Espagne, au mois de mars 1515. Elle était la seconde des trois filles d'Alphonse Sanchez de Cépède et de Béatrix d'Abumade, tous deux de familles nobles et anciennes, mais plus recommandables encore par leurs vertus. Alphonse faisait tous les jours la lecture de la Vie des Saints dans sa famille. La petite Thérèse y prit un goût particulier, et souvent elle prenait le livre pour continuer cette lecture pendant plusieurs heures de suite, avec un frère qu'elle aimait beaucoup. L'histoire des Martyrs leur plaisait encore plus que les autres récits. En les lisant ils se disaient souvent l'un à l'autre qu'ils voudraient bien aussi mourir pour Jésus-Christ. A force de se le dire, ils crurent qu'ils pouvaient exécuter ce dessein, et ils étaient déjà sortis pour passer chez les Maures quand un de leurs parents, qui les rencontra, les ramena à la

maison paternelle. Ce qui les frappait davantage et les portait à prendre une telle résolution, c'était la crainte de périr pour une éternité en vivant plus longtemps sur la terre. Quoi! être toujours séparés de Dieu! Quoi! toujours brûler dans les enfers, disait Thérèse à son frère! Qui peut soutenir une telle pensée? Voyant qu'ils ne pouvaient être martyrs, ils résolurent de vivre en ermites; ils élevèrent dans cette intention, comme ils le purent, de petites cellules avec des branches d'arbres, dans le jardin de leur père, et ils s'y retiraient souvent pour prier. Ce n'étaient là que des actions d'enfants, mais elles marquaient la disposition de leur cœur.

Thérèse surtout faisait paraître un ardent amour pour tout ce qui tenait à la vertu; mais la mort de sa mère, qu'elle perdit à l'âge de douze ans, arrêta ces beaux commencements, et suspendit, pour ainsi dire, le cours rapide de sa piété. Etant moins surveillée, elle fut moins attentive à ne lire que ce qui pouvait l'édifier, et ayant trouvé des romans dans sa propre maison, elle les lut, et y apprit tout ce qu'on a coutume d'y apprendre, l'amour de la vanité, la passion de briller et le désir d'être aimée. Une liaison qu'elle fit deux ans après avec une de ses parentes d'un esprit volage et mondain fit croître les semences de mort que la lecture des romans avait jetées dans son cœur. Thérèse, auparavant simple dans ses manières, si pure dans ses mœurs, devint, comme les autres filles de son âge, dissipée, n'aimant plus que soi et le plaisir; l'esprit de ferveur et de dévotion fut bientôt éteint; ce dérangement serait allé plus loin si son père, qui s'en aperçut, ne l'eût mise en prison dans un couvent des Augustines. Elle y resta un an et demi, et y profita beaucoup par les bons exemples qu'elle y reçut et par les solides instructions de la maîtresse des pensionnaires, qui avait toutes les vertus de son état. Thérèse, réfléchissant sérieusement sur les dangers qu'elle avait courus, rendit grâces à Dieu, qui l'avait arrachée au précipice où sa jeunesse et son imprudence l'eussent jetée sans lui, et, pour éviter d'y tomber à l'avenir, elle résolut de s'engager dans la vie religieuse.

Elle se retira dans le monastère de l'Incarnation, de l'ordre du Mont-Carmel, à Avila, et y prit l'habit le 2 novembre 1559, à l'âge de vingt et un ans. « Dans le moment que je pris cet engagement, dit-elle, j'éprouvai de quelle sorte Dieu favorise ceux qui se font violence pour le servir. Ce souvenir fait encore sur mon esprit une

impression si forte qu'il n'y a rien, quelque difficile qu'il fût, que je craignisse d'entreprendre pour le service de Dieu : c'est pourquoi, si j'étais capable de donner un conseil, je ne serais jamais d'avis, lorsque Dieu nous inspire de faire une bonne œuvre et qu'il nous excite plusieurs fois, de manquer à l'entreprendre par la crainte de ne pouvoir l'exécuter ; car, si c'est son amour qui nous y porte, et si c'est pour lui qu'on l'entreprend, elle réussira certainement, rien n'étant impossible à l'amour de Dieu. »

Plus elle avançait dans la piété, plus elle apercevait en elle d'imperfections et de taches ; ce qui servait beaucoup à l'humilier, et par conséquent à rendre ses prières encore plus ferventes. Elle ne s'en tint pas à une vue stérile de ses défauts, elle les combattit tous, résolue de les détruire, afin d'être agréable aux yeux de Dieu, qui ne souffre rien d'impur ni de souillé. Les progrès qu'elle fit dans la vertu surprirent ses sœurs, qui n'avaient ni le courage ni peut-être la volonté de l'imiter. Le couvent où elle vivait était un de ces monastères mitigés où l'on trouve souvent plus de commodités du siècle que dans le siècle même. Thérèse désirait ardemment que ses sœurs embrassassent une réforme qui les approchât davantage de la perfection évangélique et de l'esprit de leur institut. Plus elle y réfléchissait, plus elle déplorait le malheur des monastères qui ne sont pas réformés.

Comme elle s'occupait de ces pensées, Dieu permit qu'une personne lui parlât du dessein qu'elle avait de fonder un monastère, si quelques religieuses voulaient entreprendre d'y observer la règle de l'ordre du Mont-Carmel dans toute sa pureté. Thérèse goûta ce projet et promit de seconder cette sainte entreprise de tout son pouvoir. On ne peut dire à quelles persécutions elle se vit exposée dès que son intention fut connue. On la traita de visionnaire, d'extravagante ; son ordre même fit tout ce qu'il put pour la traverser ; mais Thérèse, pleine de confiance en Dieu, semblait s'encourager par les efforts mêmes qu'on faisait pour l'empêcher d'exécuter ses résolutions. Enfin, victorieuse de tous les combats qui lui furent livrés, elle eut la consolation de voir le premier monastère de la réforme fondé dans Avila, sous le nom de Saint-Joseph, en l'an 1562. Le nouvel institut s'accrut si rapidement que sur la fin de la réformatrice on comptait seize couvents de Carmélites. Elle eut la consolation de voir ses nombreux établissements approuvés par l'Église, et ses efforts couronnés par la vénération et la confiance des fidèles.

Thérèse mit pour fondement de sa règle l'exercice de l'oraison et la mortification des sens; elle établit la clôture la plus exacte, ferma les parloirs, défendit les entretiens du dehors, rendit les conversations du dedans courtes et fort rares. Comme elle s'était aperçue que le défaut de bons confesseurs était ce qui lui avait fait à elle-même beaucoup de tort, elle eut soin d'en procurer d'un grand mérite à chacune de ses maisons. Son zèle ne se borna pas à la réforme des religieuses de son ordre, elle voulait la faire passer jusqu'aux religieux. Thérèse sentit les difficultés de ce nouveau projet; mais elle eut recours à Dieu, son refuge ordinaire. Le premier qui prit l'habit et la règle de la réforme parmi les hommes fût le P. Jean, qui prit le surnom de la Croix; son exemple fut bientôt suivi par beaucoup d'autres. C'est cette réforme que suivent les Carmes qu'on appelle *Déchaussés*. Quatorze monastères avaient été fondés lorsque Dieu appela Thérèse à lui.

Quoique son corps, naturellement faible et délicat, fût encore plus épuisé par les maladies fréquentes, elle entreprenait ce qu'il y avait de plus difficile avec une ardeur surprenante, et l'exécutait avec un courage qui semblait au-dessus de ses forces. Rien ne paraissait lui coûter; aussi avait-elle coutume de dire : Seigneur, ou souffrir ou mourir. Elle mourut le 4 octobre 1582, âgée de plus de soixante ans.

---

16 *octobre*. — SAINT GAL, ABBÉ EN SUISSE. — 7e siècle.

Saint Gal naquit en Irlande, vers le milieu du sixième siècle Il sortait d'une famille noble et vertueuse, qui le consacra à Dieu dès sa naissance, et le mit dans le monastère de Bencor, qui était alors gouverné par les saints abbés Longal et Colomban. Ce monastère était très-renommé pour son école : saint Gal s'y rendit habile dans la grammaire, la poésie et surtout la connaissance de l'Écriture Sainte. Lorsque saint Colomban quitta l'Irlande, il fut un des douze qui le suivirent en Angleterre, et qui passèrent en France avec lui, vers l'an 585. Ils furent reçus avec bonté par le pieux Sigebert, roi d'Austrasie et de Bourgogne. Les libéralités de ce prince mirent saint Colomban en état de fonder le monastère d'Anegray, dans une forêt, au diocèse de Besançon, et celui de Luxeuil, deux ans après.

Le saint abbé ayant été chassé de ce dernier monastère par le roi Thierry, qu'il avait repris de ses désordres, il se retira avec

saint Gal dans les États de Théodebert, alors roi d'Austrasie. Le pieux Villemar leur procura une retraite près du lac de Constance. Les saints se construisirent des cellules, et convertirent les païens, qui furent si pénétrés de leurs discours qu'ils brisèrent leurs idoles, et les jetèrent à l'eau. Théodebert ayant été tué par Thierry dans un combat, saint Colomban se retira en Italie. Saint Gal voulait l'y suivre; mais une maladie grave l'en ayant empêché, il remonta le lac, bâtit quelques cellules, qui donnèrent naissance au monastère connu depuis sous le nom du saint. Ayant appris la langue du pays, il travailla à la conversion des idolâtres, qui étaient en grand nombre, et il les convertit presque tous par ses discours, ses miracles et ses exemples.

Son humilité l'empêcha d'accepter le siége épiscopal de Constance; et pour se délivrer des instances du peuple et du clergé, il leur proposa le diacre Jean, son disciple, qui fut élu d'une voix unanime. Saint Gal ne quittait sa cellule que pour aller annoncer les vérités de la foi; il s'attachait surtout à l'instruction des hommes les plus ignorants et les plus abandonnés. Il retournait ensuite à son ermitage, où il passait les jours et les nuits dans la prière et la contemplation. En 625, les moines de Luxeuil le choisirent pour succéder à saint Eustase, leur abbé; mais il refusa cette dignité. Il était alarmé à la vue des dangers que court le supérieur d'une communauté nombreuse. Il mourut l'an 646, le 16 octobre, jour auquel il est honoré dans l'Eglise. L'abbaye de Saint-Gal est célèbre par les grands hommes qu'elle a produits.

---

17 *octobre*. — SAINTE HEDWIGE OU AVOIE, VEUVE. — 13e siècle.

Hedwige, également connue sous le nom d'Avoie, fut élevée dans le monastère de Lutzin, et formée dès son enfance à l'étude des lettres saintes et à la piété. Elle porta cette vertu dans le mariage, où elle fut engagée dès l'âge de douze ans, avec Henri, duc de Silésie et de Pologne : elle fut véritablement cette femme forte que l'Ecriture regarde comme un trésor d'un si grand prix, mais qu'il faut souvent chercher jusqu'aux extrémités du monde. Après que Dieu eut béni son mariage par la naissance de trois fils et de trois filles, elle garda, du consentement de son mari, une exacte continence.

L'amour qu'elle avait pour la chasteté l'engagea à faire bâtir un monastère à Trebnitz, où elle établit des religieuses de l'ordre de Cîteaux, dans lequel elle fit élever un grand nombre de filles. Elle s'y retira plus tard elle-même avec la permission de son mari, mais sans s'y engager par des vœux. La mort de Jésus-Christ était gravée si profondément dans son cœur qu'elle tâchait d'en porter toujours les marques sur son corps en le mortifiant continuellement. Elle ne mangea plus de viande pendant quarante ans, et à cette rigoureuse abstinence elle joignit des jeûnes très-austères.

Jamais elle n'avait aimé la parure. Lorsqu'elle eut renoncé au monde, elle ne porta plus que des habillements de grosse étoffe. Elle avait toujours auprès d'elle un certain nombre de pauvres qu'elle nourrissait : elle les servait elle-même à table et souvent à genoux, avant de prendre ses repas. Elle employait tous ses revenus à soulager les indigents.

Dans ses plus grandes afflictions elle ne se plaignait jamais, et quand on voulait la consoler elle disait : Voudrais-je résister à la volonté de Dieu ? N'est-on pas assez consolé de savoir que le Créateur fait ce qu'il veut de sa créature ? Tout ce qui lui plaît doit nous être agréable.

Son humilité fut récompensée du don des miracles. Elle rendit la vue à une religieuse aveugle, en formant sur elle le signe de la croix. On a rapporté dans sa vie plusieurs autres guérisons miraculeuses dont elle fut l'instrument. Elle pénétrait aussi dans l'avenir, et prédit même sa propre mort. Pour achever de la sanctifier, le Seigneur lui envoya une grande maladie, après laquelle elle alla se reposer dans son sein, l'an de Jésus-Christ 1243.

---

17 *octobre.* — LA VÉNÉRABLE MARGUERITE-MARIE ALACOQUE, VIERGE. — 17e siècle.

Cette sainte fille vit le jour le 22 juillet 1647, à Lauthecourt, paroisse de Véronde, dans le diocèse d'Autun. Son père, Claude Alacoque, juge de plusieurs seigneuries, était un homme d'une probité et d'une piété reconnues ; sa mère s'appelait Philiberte Lamyn. On lui donna au baptême le nom de Marguerite : elle y ajouta celui de Marie lorsqu'elle entra en religion A peine sa raison commença-t-elle à se développer qu'elle conçut la plus vive

horreur du péché : sa crainte d'offenser Dieu était si grande qu'il suffisait de lui dire qu'elle commettait une faute pour réprimer à l'instant les petites vivacités de son âge. On remarquait en elle l'amour de la pureté, le goût de la prière, une tendre dévotion envers la sainte Vierge, une affection particulière pour Jésus-Christ dans le saint sacrement de l'autel. A huit ans elle perdit son père ; à cette époque, sa mère la plaça dans le couvent des dames de Sainte-Claire de Charolles, en qualité de pensionnaire. Édifiée de la vertu des religieuses, Marguerite se sentit dès lors pressée de les imiter et d'entrer en religion. Elle y fit l'année suivante sa première communion avec une ferveur qui fut le prélude de l'ardeur qu'elle éprouva toute sa vie pour cette céleste nourriture.

Dieu la visita par les afflictions ; elle eut un rhumatisme et une paralysie qui la retinrent pendant quatre ans sur un lit de douleur. Sa confiance en la sainte Vierge lui obtint sa guérison. Cette épreuve lui fit redoubler de zèle pour avancer dans la voie spirituelle. A treize ans elle donnait chaque jour deux heures à la méditation, jeûnait trois jours de la semaine, portait le cilice et couchait sur la dure : bientôt il lui vint aux jambes des ulcères douloureux, les remèdes furent inutiles ; mais Marguerite, ayant joint ses prières à celles de sa mère, en fut heureusement délivrée.

Le rétablissement de sa santé excita dans Marguerite de l'attrait pour le plaisir. Ses confessions devinrent plus rares ; l'affection que sa famille lui portait flatta sa vanité ; elle voulut même prendre part aux divertisssements du carnaval, mais de nouvelles afflictions la firent rentrer en elle-même.

Sa mère, devenue âgée et incapable d'agir, fut obligée de remettre les soins de sa maison entre les mains de servantes qui se rendirent maîtresses : elles refusaient à Marguerite les choses les plus nécessaires, au point qu'il lui fallut plus d'une fois emprunter des vêtements propres pour aller à l'église. Ce refus était d'ordinaire accompagné de manières grossières et de paroles rudes. Ce fut en pleurant au pied d'un crucifix que cette vertueuse fille trouva la consolation à ses maux. Le Seigneur lui donna une patience si grande qu'elle en vint jusqu'à concevoir une affection chrétienne pour ceux qui la tourmentaient. Il accorda à la ferveur de sa prière la guérison de sa mère, atteinte d'une infirmité qui faisait craindre pour ses jours.

La tendresse de Marguerite pour sa mère et ses soins assidus étaient connus de tout le monde : plusieurs partis avantageux se présentèrent et la recherchèrent en mariage ; elle semblait disposée à agréer cette proposition, dans le dessein d'être plus utile à sa mère ; mais un vœu de chasteté qu'elle avait fait dans son enfance et la persuasion intime qu'elle était appelée à la vie religieuse l'empêchèrent d'y consentir. Après une longue agitation, la grâce triompha des sentiments naturels et du penchant pour les créatures, et elle résolut de se consacrer à Dieu.

Elle obtint avec peine le consentement de sa famille, et fit choix d'une maison religieuse où elle n'avait point de connaissance. Elle se sentit attirée vers l'institut de la Visitation de Sainte-Marie, quoiqu'elle ne le connût pas, parce qu'il portait le nom de la sainte Vierge. Elle se présenta au monastère de Paray-le-Monial, et, comme elle entrait au parloir, une voix intérieure lui dit : *C'est là que je te veux*. L'accueil favorable de la supérieure, qui consentit à la recevoir, mit le comble à ses désirs. Elle entra dans cette maison à l'âge de vingt-trois ans, le 25 mai 1671.

La simplicité, la candeur, la docilité, l'ardeur pour la vertu, l'amour de la mortification signalèrent le noviciat de la jeune postulante. Elle prononça, le 6 novembre 1672, les vœux qui l'attachaient irrévocablement à Dieu. Elle devint le modèle de la communauté par son humilité, son obéissance, son amour pour la pauvreté et pour Jésus-Christ, par son goût constant pour l'oraison et pour les austérités. Ces vertus, qui auraient dû frapper tous les yeux et édifier tout le monde, lui attirèrent mille contradictions ; le démon la tourmentait, les supérieures qui se succédaient, prévenues contre les voies extraordinaires par lesquelles la sœur Marguerite était conduite, se défiaient d'elle et la traitaient rudement Pour l'éprouver, on la chargeait d'emplois extérieurs qui l'exposaient à la dissipation ; dans plusieurs rencontres on exerça sa patience ; de douloureuses infirmités lui causaient des maux presque continuels, le service de Dieu n'était même pas toujours également accompagné de consolations ; mais cette sainte âme, insatiable de souffrances, montrait dans ses différentes peines un courage héroïque et une soumission parfaite à la volonté du Seigneur. Elle puisait sa force dans la communion fréquente et dans la visite au saint Sacrement. Elle passait dans ce pieux exercice tout le temps qu'elle pouvait, même la nuit tout entière, lorsque l'obéissance le permettait. C'était alors

... que le Sauveur se communiquait à sa fidèle épouse. Un ... entre autres, qu'elle était au pied de l'autel tout absorbée ... la considération de la tendresse immense du Fils de Dieu ... les hommes, Jésus-Christ lui apparut ; il lui faisait con... quel était son amour pour nous ; il lui annonça qu'il l'a... pour propager le culte de son Cœur adorable, mais ... n'y réussirait que par les souffrances et les humiliations ... aurait à supporter. Dans le moment, il lui fit ressentir ... le côté droit du cœur une douleur qu'elle conserva toute ...

... supérieures exigèrent que la sœur Marguerite-Marie leur ...iquât les faveurs extraordinaires qu'elle recevait, et l'o... même à les écrire. Son obéissance ne fit que lui procu... contradictions, et pendant quelque temps on refusa même ...donner quelque soulagement pour le mal qu'elle ressentait. ... plusieurs années pour dissiper les préventions des filles ... Visitation contre leur sainte sœur. Elle remplit successive... la charge de maîtresse des pensionnaires et celle de maî... des novices. Elle s'appliqua à inspirer aux jeunes personnes ... sous sa direction l'amour de Dieu une piété tendre et ...tueuse, et surtout la dévotion au sacré Cœur de Jésus.

A cette époque, ce Cœur divin ne recevait pas d'honneurs pu... dans l'Église. Les compagnes de Marguerite-Marie étaient ... de partager ses sentiments sur cette dévotion : on regarda ... des nouveautés les pratiques qu'elle inspirait aux novices : ...joignit les plaintes aux murmures ; on cria même au scandale. ...guerite n'opposa que la patience à cette violente tempête. Le ...gneur lui envoya un guide éclairé et un consolateur dans la ...sonne du P. de La Colombière, qui vint à Paray, en 1675, ...qualité de supérieur d'une maison de Jésuites. Il vit dans la ... Marie une âme d'élite ; il ne craignit pas de devenir son dis... dans la dévotion au sacré Cœur, dévotion qu'il commanda ...étendit le reste de ses jours, qu'il finit à Paray en 1682. Il avait ...tribué à dissiper les préventions que l'on avait contre Margue...-Marie La communauté des filles de la Visitation de Semur ...nit à elle pour honorer le sacré Cœur de Jésus. La maison de ...ray suivit cet exemple le vendredi après l'octave de la Fête-... en 1686. Toute la communauté se consacra ce jour-là d'une ...nière solennelle à ce Cœur adorable. On résolut d'élever une ...apelle en son honneur ; et ce projet fut exécuté dans la suite.

La sainte religieuse, ravie de voir enfin ses désirs accomplis, s'écria avec transport : Je mourrai maintenant contente, puisque le Cœur de mon Sauveur commence à être connu.

Elle vécut encore quatre ans après cet événement, devenue l'objet de la vénération de ses sœurs. On songeait à la nommer supérieure lorsqu'elle mourut, à l'âge de quarante-trois ans, le 17 octobre 1690, consumée par les austérités, les peines qu'elle avait éprouvées, et plus encore par son amour pour Jésus-Christ. La foule se porta à ses obsèques. On a réclamé plusieurs fois avec succès son intercession.

La cause de sa canonisation se poursuit à Rome, et le 23 mars 1834 elle a été déclarée vénérable par la congrégation des Rites.

---

18 *octobre*. — SAINT LUC, ÉVANGÉLISTE. — 1er siècle.

Luc était originaire d'Antioche, en Syrie, et païen de religion avant que Dieu lui eût fait la grâce de l'éclairer des lumières de la foi. Il était médecin de profession, et son habileté le faisait rechercher. Dès qu'il eut l'avantage d'être converti au christianisme, il consacra ses talents et sa vie à la religion sainte dans laquelle il était entré. Il s'attacha particulièrement à saint Paul, et il fut le fidèle compagnon de ses voyages et de ses travaux. Il passa avec lui de Troade en Macédoine, lors du premier voyage que cet Apôtre fit en Grèce vers l'an 31, après sa séparation d'avec saint Barnabé, dont saint Luc prit la place, et depuis ce temps-là il ne le quitta plus. Ayant demeuré quelque temps avec lui à Philippes en Macédoine, et parcouru en sa compagnie toutes les villes de la Grèce, où la moisson devenait de jour en jour plus abondante, il eut la consolation de converser avec plusieurs des apôtres et des disciples du Seigneur. Peu de temps après, c'est-à-dire vers l'an 53, étant dans l'Achaïe, il fut inspiré par le Saint-Esprit d'écrire l'Évangile, c'est-à-dire l'exposé des actions et de la doctrine de Jésus-Christ. Saint Matthieu et saint Marc l'avaient déjà devancé dans une pareille entreprise; mais ils avaient omis bien des faits, dont il était cependant utile de laisser la connaissance aux fidèles, et c'est ce qu'on trouve dans l'Évangile écrit par saint Luc. Toute l'Église y reconnut la voix de l'Esprit-Saint qui l'avait dicté.

Environ dix ans après, saint Luc écrivit un autre ouvrage qu'il

: *Les Actes des Apôtres*, parce qu'il renferme l'histoire
ıcipales actions des apôtres et de ce qui s'est passé de
rveilleux et de plus édifiant dans la naissance de l'Église.
ıc l'écrivit sur ce qu'il avait vu lui-même, et, après l'É-
qu'il publia, il ne pouvait laisser à l'Église un ouvrage
ût plus utile et qui fût plus capable de l'édifier : il nous
ıte, dit saint Chrysostome, l'accomplissement de plusieurs
ms importantes de Jésus-Christ, la descente du Saint-
e changement étonnant qu'il a opéré dans le cœur et dans
les apôtres. On y voit le modèle de la perfection dans la
premiers fidèles, qui ne faisaient qu'un corps et qu'une
: la charité qui les unissait, comme ils ne faisaient qu'un
religion par la profession d'une même foi et la pratique
ıes vertus. Saint Chrysostome ajoute que saint Luc a in-
t ouvrage *les Actes des Apôtres*, afin que nous y cher-
ıon les miracles qu'ils ont faits, et qu'il n'est pas donné
e faire, mais leurs actions qu'il est commandé d'imiter.
ıt dans l'Achaïe, mais on ne sait si ce fut par le martyre.

ıre. — SAINT SAVINIEN, PREMIER ÉVÊQUE DE SENS,
T POTENTIEN, ALTIN ET LEURS COMPAGNONS,
:YRS. — 3e siècle.

Savinien, saint Potentien et saint Altin furent envoyés de
ans les Gaules, au troisième siècle. Ils vinrent à Sens, et lo-
ans la maison de Victorin, un des principaux habitants de
Ils le convertirent avec plusieurs païens, entre autres
et Sérotin. On a attribué à saint Savinien la fondation
ise dite depuis de Saint-Pierre-le-Vif. On dit que saint
n et saint Sérotin allèrent prêcher à Troyes, et que saint
saint Eodald, après avoir passé quelque temps à Orléans,
rent à Chartres, et ensuite à Paris. Ils opérèrent partout
d nombre de conversions; ils convertirent surtout saint
et saint Aglibert, à Créteil, près de Paris. Tous les
vinrent rejoindre saint Savinien à Sens. Ils y furent mar-
ıvec quelques-uns de leurs disciples, et on les honore en-
quoiqu'ils ne paraissent point avoir tous souffert le même
ı 847, leurs corps furent exhumés, et portés dans l'é-
Saint-Pierre-le-Vif. On les cacha depuis pour les soustraire

à la fureur des Normands. En 1031, le corps de saint Savinien fut renfermé dans une châsse précieuse, don de Constance, femme du roi Robert. On mit dans la même châsse le corps de saint Eodald, qui s'était trouvé avec celui de saint Savinien. Tous ces saints sont nommés, dans les anciens martyrologes, au 31 décembre; mais leur principale fête se célèbre le 19 d'octobre à Sens et à Paris.

---

19 *octobre*. — SAINT PIERRE D'ALCANTARA, RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS, CONFESSEUR. — 16e siècle.

Le saint que l'Église honore en ce jour naquit en 1499 à Alcantara, petite ville de la province d'Estramadure, en Espagne. Son père, nommé Alphonse Garavito, était magistrat de la ville. Sa mère sortait d'une famille noble, et se distinguait, comme son mari, par ses vertus et sa piété. La fidélité du jeune Pierre à remplir ses devoirs, sa ferveur et son application à la prière le faisaient admirer. La mort lui ayant enlevé son père lorsqu'il finissait son cours de philosophie à Alcantara, on l'envoya à Salamanque pour y étudier le droit canonique. Les deux ans qu'il y passa furent employés à l'étude, à la prière et au service des pauvres.

En 1513, il fut rappelé dans sa patrie. Après avoir délibéré sur le genre de vie qu'il embrasserait, il résolut d'entrer dans l'état religieux. Il fixa son choix sur l'ordre de Saint-François, et il en prit l'habit à seize ans, dans le couvent de Manjarez. On le distingua bientôt de ses confrères par son goût pour les humiliations, les veilles, les jeûnes et pour toutes les pratiques de la pénitence. On lui donna divers emplois dont il s'acquitta à la plus grande satisfaction de ses supérieurs. Depuis son entrée dans l'état religieux, il veillait sur ses sens avec tant d'attention que, pendant trois ans qu'il passa dans une maison, il ne connaissait ses frères que par leur voix. Il eut de violentes tentations, mais il en triompha par la prière et l'humilité.

Quelques mois après sa profession, Pierre fut envoyé dans un couvent situé dans un lieu solitaire. Il s'y construisit, à quelque distance de la communauté, une cellule avec des branches d'arbres et de la terre : il y pratiqua des austérités extraordinaires qui ne furent connues que de Dieu. Trois ans après, on le fit supérieur d'un petit couvent qui venait d'être fondé à Badajoz, quoiqu'il n'eût encore alors que vingt ans. Le temps de sa supé-

... étant expiré, son provincial lui dit de se préparer à recevoir les saints ordres. Il fut ordonné prêtre en 1524, et, peu de temps après, on le chargea d'annoncer la parole de Dieu. L'année suivante, il fut fait gardien du couvent de Placencia. Dans les places qui lui furent confiées, il se regarda toujours comme le dernier de ses frères.

Son amour pour la retraite l'engagea à demander à ses supérieurs la permission d'aller vivre dans quelque couvent solitaire : c'était ce qu'il désirait. On le mit dans le couvent de Saint-... à Lapa, près de Soriana. Cette maison était dans une ... affreuse. Ce fut là qu'il composa son traité de l'*Oraison* ... Ce traité a été regardé comme un chef-d'œuvre par ... saints illustres. Nous avons de notre saint un autre ... qui n'est pas moins excellent que le premier; il est intitulé : ... *de l'âme*. Pierre d'Alcantara était un grand contem-... : son union avec Dieu était habituelle. Il célébrait la messe ... dévotion extraordinaire, et souvent avec des torrents de ... Il aimait surtout à méditer sur l'incarnation et sur le ... sacrement de l'autel : le nom seul de ces mystères suffisait quelquefois pour lui causer des ravissements. Aussi Dieu le com-... de douceurs et de consolations dans l'oraison.

... III, roi de Portugal, informé de la réputation de sainteté ... jouissait le serviteur de Dieu, voulut le consulter sur quelques ... relatives à sa conscience. Il pria donc son provincial ... lui envoyer à Lisbonne. Le roi fut si édifié de sa conduite ... ses discours qu'il le demanda une seconde fois. Dans ces ... visites, le saint convertit un grand nombre de seigneurs de ... L'infante Marie, sœur du roi, renonça aux pompes du ..., et fonda à Lisbonne un monastère de pauvres Clarisses, ... dames de qualité. Elle se joignit au roi pour retenir le ...; mais il trouvait trop d'inconvénients à accepter cette pro-...

... grande discussion s'étant élevée parmi les habitants d'Al-...ra, il se rendit dans cette ville pour y rétablir la paix. Sa ...ce fit cesser les troubles, et les semences de discorde fu-... étouffées. A peine cette affaire était-elle terminée qu'on ..., en 1538, provincial de la province de Saint-Gabriel ou de ...ramadure. Il ne fut pas plus tôt revêtu de cette dignité ... profita de l'autorité que lui donnait sa place pour établir ... réforme sévère. Il dressa des règlements relatifs à ce projet,

et ils furent reçus de toute sa province, dans un chapitre qui se tint à Placencia, en 1540. Le temps de son provincialat étant expiré, il retourna l'année suivante à Lisbonne, pour joindre le P. Martin de Sainte-Marie, qui jetait les fondements d'une réforme austère, et qui était occupé à bâtir un ermitage sur des montagnes arides, appelées Arabida. Saint Pierre anima la ferveur des religieux qui avaient embrassé la réforme, et leur proposa divers règlements, qu'ils adoptèrent. Le P. Jean Calas, général de l'ordre, étant venu en Portugal, voulut voir Pierre d'Alcantara; il lui fit une visite dans son ermitage. Il fut si édifié de ce qu'il avait vu qu'il permit au P. Martin de Sainte-Marie de recevoir des novices. Le couvent de Palhaës fut désigné pour servir de noviciat.

Pierre d'Alcantara fut chargé du noviciat pendant deux ans, c'est-à-dire jusqu'en 1544, que ses supérieurs le rappelèrent en Espagne. Ses frères de la province de l'Estramadure lui témoignèrent la plus grande joie en le revoyant. Quatre ans après, il fut rappelé en Portugal; il s'y occupa de donner la dernière perfection à la réforme d'Arabida; et, en 1550, il fonda un nouveau couvent près de Lisbonne. Dix ans après, la custodie fut érigée en province de l'ordre. Les vertus éminentes de Pierre lui attirèrent beaucoup d'admirateurs; il se hâta de retourner en Espagne, où il espérait être moins connu. Il arriva à Placencia en 1551. Deux ans après, il fut élu custode dans un chapitre général qui se tint à Salamanque.

En 1554, il forma le plan d'une congrégation qui suivrait une réforme encore plus austère que celle qui existait déjà. Son projet reçut l'approbation générale. Le pape lui ayant accordé un bref par lequel il lui permettait de bâtir un couvent conformément à son plan, ce couvent fut bâti tel qu'il le désirait, près de Pédroso, dans le diocèse de Palencia. On en met la fondation en 1555, et c'est de là que l'on date la réforme des Franciscains-déchaussés, ou de l'étroite observance de saint Pierre d'Alcantara. Les cellules du couvent dont il s'agit étaient extrêmement petites; le lit du religieux, qui consistait en trois planches, en occupait la moitié. Celle du saint était la plus petite et la plus incommode de toutes. Il suffisait à chaque religieux, pour s'exciter à la pénitence, de considérer sa cellule, qui ressemblait à un vrai tombeau.

Le comte d'Oropéza fit bâtir au saint deux nouveaux couvents

sur ses terres; la réforme y fut établie. En 1561, ces différentes maisons furent érigées en province. Pierre régla, par des statuts particuliers, les dimensions que devaient avoir les cellules, l'infirmerie et l'église de chaque maison. Notre saint était commissaire de l'ordre lorsqu'on le fit provincial de sa réforme. Il se rendit à Rome peu de temps après, pour demander la confirmation de son institut. Le pape Paul IV, par une bulle du mois de février 1562, affranchit la congrégation du saint de la juridiction des Franciscains Conventuels, et la soumit au ministre général des Observantins, avec la clause qu'elle suivrait toujours les règlements donnés par le saint réformateur.

L'empereur Charles-Quint, après son abdication, s'était retiré dans le monastère de Saint-Just. Il voulut avoir Pierre d'Alcantara pour son confesseur; mais le saint allégua diverses raisons pour ne point accepter la place qui lui était offerte, et il vint à bout d'obtenir le désistement de l'empereur. Il faisait la visite de son ordre lorsqu'il arriva à Avila, en 1559. Sainte Thérèse, qui demeurait dans cette ville, éprouvait alors une dure persécution. Elle était aussi tourmentée par des scrupules et par d'autres peines intérieures. Le saint eut bientôt connu son état, il dissipa ses inquiétudes, et l'assura que tout ce qui se passait en elle venait de l'esprit de Dieu. Il se déclara hautement contre ses calomniateurs, et parla en sa faveur au directeur de sa conscience. Après lui avoir suggéré les plus puissants motifs de consolation, il l'exhorta fortement à établir sa réforme dans l'ordre des Carmes. Pour augmenter la confiance qu'elle prenait en ses conseils, il lui fit diverses confidences sur le genre de vie qu'il menait depuis quarante-sept ans.

Tandis que le saint faisait la visite des maisons qui avaient embrassé la réforme, il tomba malade dans le couvent de Viciosa. Le comte d'Oropéza n'en fut pas plus tôt instruit qu'il le força de venir chez lui, afin de lui procurer les secours dont il avait besoin; mais les remèdes qu'on lui donna ne servirent qu'à augmenter sa maladie La fièvre redoubla, et il se forma un ulcère à une de ses jambes. Le serviteur de Dieu, voyant que sa fin approchait, se fit porter au couvent d'Arénas, afin de mourir entre les bras de ses frères. A peine y fut-il arrivé qu'il demanda les sacrements de l'Église Il ne cessa d'exhorter ses religieux à chérir les vertus de leur état, et surtout la pauvreté. Il expira tranquillement le 19 octobre 1562, dans la soixante-troisième année de son âge.

20 *octobre.* — SAINT SINDULPHE OU SENDOU, PRÊTRE ET SOLITAIRE. — 6ᵉ siècle.

Le soin qu'a eu saint Sindulphe, plus connu sous le nom de Sendou, de mener une vie cachée a ôté aux fidèles la connaissance de la plus grande partie de ses actions. Il était né dans l'Aquitaine, et y avait passé une grande partie de sa jeunesse dans les exercices de la vie chrétienne; mais le désir de s'avancer dans la perfection évangélique lui avait fait abandonner ses parents, ses amis et sa patrie, pour venir chercher dans le diocèse de Reims une retraite où il pût vivre inconnu, loin du commerce du monde et tout occupé de la méditation des biens du ciel. Il la choisit à quatre lieues de Reims, près du village d'Aussance, parce que ce lieu était fort solitaire. Il s'y pratiqua une cellule, et y mena une vie très-pénitente, et qui approchait fort de celle des plus austères anachorètes.

Le désir qu'il avait de demeurer toujours inconnu ne put être satisfait jusqu'à la fin de ses jours. Son genre de vie extraordinaire excita la curiosité de ses voisins. Sendou, voyant qu'on accourait à sa cellule pour le voir, crut qu'il devait profiter de l'occasion que Dieu lui présentait d'instruire des vérités du salut ceux qui ne venaient peut-être que par des motifs humains. La ferveur avec laquelle il marchait dans la carrière sainte de la pénitence prit toujours de nouveaux accroissements. Dans sa vieillesse même il pratiquait les plus grandes austérités. Comme il n'aimait point son corps, il s'occupait peu de le voir détruire; il regardait même la mort comme un gain, l'envisageant comme un terme où l'on commence à trouver la sûreté et la paix. Dieu, qui l'avait toujours conduit durant sa vie, le fit arriver à une heureuse fin le 20 octobre, vers l'an 720. Son corps fut enterré dans le lieu de sa pénitence; mais, dans le neuvième siècle, on le transporta dans l'abbaye de Haut-Villers, à quatre lieues de Reims, sur la Marne.

20 *octobre.* — SAINT JEAN DE KENTY, CONFESSEUR. — 15ᵉ siècle.

Jean naquit au diocèse de Cracovie, dans la ville de Kenty, d'où il a tiré son surnom. Il y eut des parents pieux et honorables

ont l'un s'appelait Stanislas, et l'autre Anne. Remarquable par la douceur de ses mœurs, son innocence et sa gravité, il fit concevoir dès l'enfance l'espoir qu'il s'élèverait à la plus haute vertu. Il alla à l'université de Cracovie, d'abord pour y étudier la philosophie et la théologie; ensuite, y étant monté par tous les degrés académiques, et étant devenu professeur et docteur, la science sacrée, qu'il enseigna pendant plusieurs années, éclairait non-seulement les esprits de ses auditeurs, mais les enflammait pour l'amour de toutes les choses pieuses, parce qu'il pratiquait son enseignement en même temps qu'il le donnait. Devenu prêtre, il ne diminua rien de ses études, mais il y ajouta celle de la perfection chrétienne. Il gémissait principalement de voir offenser Dieu, et il s'empressait de l'apaiser tant pour lui-même que pour le peuple, en lui offrant tous les jours, non sans verser abondamment des larmes, le Sacrifice non sanglant. Il administra parfaitement quelques années la paroisse d'Ilkusie; mais, effrayé du péril que couraient les âmes dont il s'était chargé, il l'abandonna dans la suite, et, à la demande de l'Académie, il reprit ses anciennes fonctions de professeur. Tout le temps que lui laissait l'étude, il le consacrait en partie à procurer le salut du prochain, surtout par le moyen de la prédication, et en partie à l'oraison, pendant laquelle on rapporte qu'il fut jugé digne d'avoir des visions et des entretiens célestes. La passion de Jésus-Christ le touchait tellement que pour la contempler il passait quelquefois des nuits entières sans dormir. Dans l'intention de la mieux retracer dans son esprit, il fit le pèlerinage de Jérusalem, où, brûlant du désir de recevoir le martyre, il n'hésita pas à prêcher Jésus crucifié aux Turcs eux-mêmes. Quatre fois aussi il se rendit à Rome, pour y visiter les tombeaux des Apôtres, allant à pied et chargé de son bagage de route. C'était d'abord pour y honorer le Siége apostolique, pour lequel il fut toujours plein de dévouement, puis afin d'y racheter, ainsi qu'il le disait, les peines de son purgatoire, à l'aide des indulgences, puisque par ce moyen le pardon des péchés est journellement proposé dans la capitale du monde chrétien. Dans un de ces voyages, il fut un jour dépouillé par des voleurs, qui lui demandèrent s'il n'avait pas autre chose : à quoi il avait répondu qu'il n'avait rien. S'étant ensuite souvenu qu'il avait des pièces d'or cousues dans son manteau, il rappela les voleurs, qui s'enfuyaient, pour les leur offrir. Ceux-ci, ayant admiré à la fois la

candeur et la libéralité du saint homme, lui rendirent de leur propre mouvement tout ce qu'ils lui avaient d'abord pris.

Pour empêcher autant que possible d'attaquer la réputation d'autrui, à l'exemple de saint Augustin, il fit écrire sur le mur des versets, voulant par là avertir perpétuellement lui et les autres de ne pas blesser la charité. Il rassasiait ceux qui avaient faim en prenant sur sa propre nourriture. Il donnait à ceux qui en manquaient non-seulement des chaussures et des vêtements qu'il avait achetés dans ce but, mais aussi quelquefois en se dépouillant lui-même de ceux qu'il portait, et en même temps il laissait traîner son manteau jusqu'à terre, pour qu'il ne parût pas qu'il rentrât chez lui nu-pieds. Il ne dormait que peu de temps, et étendu par terre; ses vêtements n'étaient que pour le couvrir, de même que les aliments qu'il prenait seulement pour lui soutenir l'existence. Il préserva sa pureté virginale comme un lis au milieu des épines, au moyen des jeûnes, des disciplines et de la rigueur d'un cilice. Pendant environ trente-cinq ans avant sa mort, il s'abstint perpétuellement de l'usage de la viande. Enfin, plein de jours et autant rempli de mérites, après s'être préparé longtemps et soigneusement à la mort qu'il pressentait s'approcher, pour n'être retenu par rien de ce qui pourrait lui rester, il distribua entièrement aux pauvres le peu qu'il avait encore. Alors, muni comme il convient des sacrements de l'Église, et ne désirant plus que la dissolution de son corps, qui lui permettrait d'être avec Jésus-Christ, la veille de Noël il prit son vol vers le ciel, en l'année 1473, et illustré par des miracles avant et après sa mort. Ses restes, transportés à l'église de Sainte-Anne, la plus voisine de l'université, y furent ensevelis avec honneur. La dévotion et l'affluence du peuple à son tombeau s'étant accrues de jour en jour, Jean de Kenty fut rangé parmi les principaux patrons de la Pologne et de la Lithuanie. L'éclat de nouveaux miracles opérés par ce bienheureux l'ont fait mettre au nombre des saints par le pape Clément XIII.

---

21 *octobre.* — SAINT HILARION, ABBÉ. — 4e siècle.

Hilarion naquit vers l'an 291, dans une bourgade de la Palestine. Sa famille était païenne, mais Dieu le prévint de bonne heure de ses bénédictions, et il était chrétien dès l'âge de dix ou douze

ma. Il fit ses études à Alexandrie, et il y apprit le grec et le syriaque, ce qui lui fut d'un grand secours dans les divers voyages qu'il fit dans cette même ville.

Il n'avait que quinze ans lorsqu'ayant ouï parler de saint Antoine, dont le nom était déjà célèbre dans l'Égypte, il alla le trouver. Je ne suis pas venu dans le désert, dit Hilarion, pour y voir autant de monde que dans les villes. Antoine est arrivé à la perfection évangélique, et moi je n'ai pas encore commencé. Il revint dans son pays, et, comme son père et sa mère étaient morts, il distribua aux pauvres tout ce qu'il put recueillir de leur succession, et se retira ensuite avec quelques compagnons dans la vaste solitude qui est entre Gaza et l'Égypte. Dès la première ou la deuxième année qu'il fut dans ce désert, des voleurs étant entrés dans sa cellule, il les aborda d'un air assuré qui les surprit. Vous ne nous craignez donc point? lui dit l'un deux. — Hélas! dit Hilarion, n'ayant rien, que pouvez-vous m'enlever? — Nous pouvons vous tuer, dirent ces voleurs. Le jeune solitaire répliqua : Celui qui ne craint point la mort temporelle ne redoute pas ceux qui la peuvent donner.

Le genre de vie qu'il menait montrait bien en effet qu'il désirait plutôt la mort qu'il ne la craignait. Tout ce qu'il faisait semblait devoir abréger le nombre de ses jours. Il ne mangea d'abord que quinze figues par jour, sans prendre aucune autre nourriture. Un habit, le seul qui fût en sa possession, de l'étoffe la plus commune, le défendait des ardeurs du soleil et des injures de l'air. La terre était le lit où il prenait son repos quand la nature le faisait succomber à la nécessité du sommeil. Souvent il labourait la terre. Il regardait comme un délassement de faire des corbeilles de jonc, parce que ce travail était bien moins rude. Il s'étudiait à chercher ce qui pouvait le mortifier davantage, et il s'y livrait avec joie. Quinze figues lui ayant paru une nourriture trop forte et trop sensuelle, il commença, à l'âge de vingt et un ans, à ne manger qu'un peu de lentilles trempées dans de l'eau froide, et, s'étant encore retranché ce mets trois ans après, il se contenta d'un peu de pain d'orge avec du sel et de l'eau. Quand il se sentait trop faible et que quelque maladie attaquait son corps, il adoucissait son jeûne par des herbes cuites; il y ajoutait même quelquefois de l'huile, qu'il retranchait dès qu'il pouvait s'en passer.

Après avoir ainsi passé vingt-deux ans dans le désert, le Sei-

gneur, pour récompenser dès ce monde sa fidélité à le
lui donna le don des miracles : il y eut un grand nombre
lades guéris par son intercession. Lorsqu'il en venait qu
uns de la Palestine à saint Antoine, avec qui Hilarion é
commerce de lettres, il leur disait : Pourquoi vous êtes-v
tigués à venir si loin, puisque vous avez là mon fils Hilarion
le saint solitaire était le premier à conseiller à ceux qui v
le trouver de s'adresser à saint Antoine, leur faisant entend
avait plus de sainteté et de vertu. Quand il croyait dev
mander lui-même la guérison de ceux qui venaient à lui, il j
toujours quelques mots d'instruction, et tâchait de leur fair
prendre que les maladies de l'âme sont infiniment plus à cr
et qu'on doit être bien plus empressé à en demander la gu
Quant on voulait lui faire quelque présent pour reconn
grâce qu'on avait reçue par son intercession, il s'y r
constamment, et exhortait à faire du bien aux pauvres qui n
vaient en gagner par le travail de leurs mains.

Hilarion étant sur le point de mourir, comme la fraye
jugements de Dieu le saisissait, quoique sa vie eût été si r
d'œuvres saintes et pénibles, il s'excitait à la confiance
paroles : Sors, mon âme, disait-il, sors ; pourquoi cette
tude et cette crainte ? Tu as eu le bonheur de servir Jésus
pendant près de soixante-dix ans, et tu crains la mort ! Il m
dans sa quatre-vingtième année, sur la fin de l'an 371.

---

21 *octobre.* — SAINT MALC, MOINE CAPTIF, CONFE — 4[e] siècle.

Cette histoire, tirée du livre premier des Vies des saints I
composées par saint Jérôme, fait voir le danger extrême
s'expose un religieux qui quitte son monastère pour ret
dans le monde, et de quelle protection extraordinaire d
il a besoin pour ne point se perdre entièrement.

Malc était du bourg de Maronie en Syrie, distant de trent
de la célèbre ville d'Antioche. Fils unique de riches labo
on voulait l'engager dans le mariage ; mais le désir de garde
lablement la chasteté fit qu'il sortit secrètement de chez
qu'il se retira au désert de Calcis, dans une communauté d
religieux qui étaient sous la conduite d'un abbé. Après q
passé quelques années à pratiquer avec ferveur la pénitenc

rtus de la vie que, l'envie lui prit de retourner
pays. Il avait en effet appris la mort de son père, et
t pour prétexte que ce voyage n'était que pour consoler
et puis pour recueillir la succession paternelle, afin
ner une partie aux pauvres et une autre à son monas-
bé fit tous ses efforts pour lui démontrer que cette fan-
ait qu'une tentation du diable, qui voulait par cette ruse
perdre l'esprit de sa vocation. Malgré les remontrances
int homme lui fit à ce sujet, et les larmes qu'il versa
jurant de renoncer à sa dangereuse résolution, Malc
t jamais changer, et, sans écouter aucun conseil, il se
voir de partir, en promettant toutefois de revenir au

il fallait passer par un désert fort dangereux en ce
rabes y faisaient des courses continuelles, les voya-
ur le traverser, se réunissaient plusieurs ensemble et
t des caravanes, pour être plus en état de résister à ces
Malc se joignit donc à une troupe d'environ soixante-
onnes; mais, au bout d'un certain temps, une bande
tes montés sur des chevaux et des chameaux et armés
et de flèches fondirent sur eux, et, sans qu'ils pus-
fendre, les réduisirent tous en esclavage. Malc, qui était
n de ces Arabes en même temps qu'une femme qu'on
rée de son mari, fut attaché ainsi qu'elle sur un cha-
ur les mener à la maison du maître que leur mauvaise
ur avait imposé. Notre religieux, qu'on dépouilla de
ous ses vêtements, fut destiné à la garde des troupeaux,
s'acquitta avec beaucoup de fidélité, parce qu'il savait
eigne saint Paul, qu'il faut honorer l'autorité de Dieu
maîtres temporels, et les servir comme Jésus-Christ.
oi même lui donna de la consolation dans son malheur;
ant sa vie au dehors et loin des habitations, ce genre
e lui donnait la liberté de se livrer à la prière, de
les psaumes, et de s'acquitter des autres exercices de
igieuse. Il se persuadait donc avoir retrouvé dans sa
l'état qu'il aurait perdu en retournant dans son pays;
repos ne dura pas longtemps; il allait même avoir à
une épreuve bien autrement difficile.
ître de Malc, voyant que son bien s'augmentait à vue
re les mains de son nouveau serviteur, voulut se l'atta-

cher plus fortement, et pour y parvenir il n'imagina pas de meilleur moyen que de lui faire épouser la femme mariée qui avait été faite captive en même temps que lui. Malc eut beau lui représenter qu'étant chrétien il ne pouvait nullement épouser une femme dont le mari était encore vivant; le barbare, sans entendre raison, tira son épée, et le menaça de le tuer s'il ne faisait sur l'heure même sa volonté. Tout ce que put faire le malheureux captif pour éviter la mort fut de tendre la main à cette esclave comme s'il la prenait pour sa femme, avec la résolution néanmoins de perdre plutôt la vie que de jamais commettre avec elle rien de contraire à la loi de Dieu ni à la pureté.

La nuit étant venue, il la mena dans sa caverne, comme si elle eût été sa femme. Alors, se prosternant à terre, il commença à déplorer son malheur et à se reprocher la faute qu'il avait faite en voulant retourner dans le monde malgré toutes les remontrances de son abbé. Il ajouta qu'il aimerait mieux perdre la vie que le trésor de sa virginité. Alors la femme avec laquelle il se trouvait, et à qui la captivité avait inspiré le désir de vivre désormais dans la chasteté, lui répondit qu'il n'était point nécessaire pour lui de perdre la vie, parce qu'autant que lui elle était éloignée de consentir à ce faux mariage, et qu'ils pouvaient au contraire vivre ensemble à l'insu de leur maître comme frère et sœur, en attendant qu'il plût au Seigneur de les secourir et de les délivrer. Malc fut bien surpris d'un tel langage, et, admirant la prudence et la vertu de cette femme, il s'arrêta au conseil qu'elle venait de lui donner. Toutefois, craignant de perdre dans une paix apparente ce qu'il avait conservé parmi les combats, il se tint toujours extrêmement sur la réserve, considérant sa compagne le moins possible, veillant sur lui-même, et priant sans cesse, selon le conseil du Sauveur, pour ne point entrer en tentation.

Après avoir ainsi passé beaucoup de temps dans les bonnes grâces de leur maître, qui se persuadait que ce mariage leur ôterait toute envie de s'enfuir, Malc n'en pensait pas moins continuellement à son monastère, et ne pouvait se consoler de l'avoir quitté. Il résolut donc de tenter la fuite, puisque qu'après tout, s'il n'y réussissait point, il ne risquait que la mort, dont la pensée lui était moins insupportable que l'existence qu'il menait. Il en conféra avec son épouse prétendue, et, l'ayant trouvée dans les

dispositions que lui, ils partirent fort secrètement la nuit ›. Au moyen de peaux de boucs, ils avaient déjà traversé nt d'une rivière, et se hâtaient le plus possible pour ren- le territoire de l'empire romain, lorsqu'au bout de trois aperçurent derrière eux leur maître, qui, étant accompa- ı serviteur monté comme lui sur un dromadaire, accou- ›ur poursuite. La crainte et l'effroi les saisirent, et ils se entièrement perdus, d'autant plus que les vestiges qu'ils im- nt sur le sable dans leur marche les trahissaient inévitable- Cependant, rencontrant une caverne, ils s'y réfugièrent, r toutefois y pénétrer trop avant, par la crainte d'y être ›ar des serpents venimeux, dont ces pays brûlants sont Alors leur maître, qui suivait leurs pas, arriva furieux rture de la caverne, et, l'épée à la main, tout prêt à les il ordonna à son serviteur de pénétrer dans l'intérieur : en faire sortir. Celui-ci, leur ayant crié à haute voix de rrita par ce grand bruit une lionne qui était au fond de Elle se jeta sur lui, et, l'ayant étranglé, elle l'entraîna tout : pour servir de pâture à ses lionceaux. Le maître, ne point sortir son esclave, et s'imaginant que les fugitifs jetés sur lui, encore plus furieux qu'auparavant, entra caverne pour se venger par lui-même de leur infidélité et violence; mais à peine y eut-il mis le pied que la lionne sur lui et le mit en pièces, comme elle avait fait du r.

spectacle, les pauvres captifs éprouvèrent une vive joie r délivrés de la rage de ces deux barbares; mais ils ressen- ı même temps presque autant de frayeur, à cause du ›resque inévitable qui les menaçait ; car ils s'attendaient e la même manière que leurs persécuteurs, et s'abandon- ›lus que jamais, sans oser respirer, à la volonté de la ›ovidence. Mais la lionne, dont ils redoutaient la férocité, rue découverte, prit ses petits dans sa gueule, et les trans- leurs, cédant ainsi la place aux chastes serviteurs de Jé- st. Après qu'ils eurent attendu quelque temps dans la ıu'elle ne revînt, ils sortirent de la caverne, montèrent chameaux de leur maître, qu'ils trouvèrent chargés de ns, et se rendirent, au bout de dix jours depuis le pre- leur fuite, sur le territoire romain. Ayant vendu les cha- ›our avoir de quoi achever leur voyage, Malc apprenant,

que son abbé était mort, se joignit à d'autres religieux. Il m son épouse prétendue dans une communauté de vierges, et d puis l'aima toujours comme sa sœur, tout en n'oubliant point que prescrit la prudence. Il vécut avec tant de sainteté que ce qui le connaissaient en dirent des merveilles à saint Jérôme. I saint docteur lui parla lui-même ainsi qu'à cette femme, apprit de leur bouche ce qu'il en a écrit. On peut inférer de qu'en dit saint Jérôme que saint Malc mourut vers l'an 37

---

21 *octobre.* — SAINTE URSULE ET SES ONZE MILLE COMPAGNES, VIERGES ET MARTYRES. — 5e siècle.

Il paraît que ces saintes martyres quittèrent la Grande-Br tagne ou l'Angleterre vers le temps où les Saxons, encore païen ravageaient ce pays, c'est-à-dire dans le cinquième siècle. U grand nombre de Bretons s'enfuirent dans les Gaules, d'autr passèrent dans les Pays-Bas et s'arrêtèrent au château de Bre tenbourg, près de l'embouchure du Rhin : c'est ce que prouve d'anciens monuments et le témoignage des historiens cités p Ussérius.

Les saintes martyres aimèrent mieux faire le sacrifice de le vie que de perdre leur virginité. Elles furent mises à mort p l'armée des Huns, qui ravagèrent alors le pays où elles s'étaie réfugiées. Ces barbares portèrent le fer et la flamme dans tou les lieux où ils passèrent. On convient que ces saintes étaie venues originairement de la Grande-Bretagne, et qu'Ursule éta à leur tête pour les encourager. Les auteurs sont partagés su le nombre de ces illustres martyres. Quoiqu'on les désigne e général sous le nom de vierges, il n'est pas hors de vraisem blance que quelques-unes aient été engagées dans l'état d mariage. La chronique de Sigebert met leur martyre en 45 Elles le souffrirent près du Bas-Rhin, et furent enterrées à Co logne. On bâtit sur leur tombeau une église qui était fort cé lèbre en 643.

Sainte Ursule, qui conduisit au ciel tant de saintes âme qu'elle avait formées, est regardée comme le modèle des per sonnes qui s'appliquent à donner une éducation chrétienne la jeunesse; il s'est formé sous son invocation grand nombr d'établissements religieux pour l'éducation des jeunes filles. L premier établissement que les Ursulines aient eu en Franc

fut fondé à Paris en 1611, par Madame L'Huillier de Sainte-Beuve.

---

22 octobre. — LE BIENHEUREUX PIERRE DE TIFERNE, CONFESSEUR. — 15e siècle.

Pierre, qui appartenait à la noble famille des Cappucci, naquit à Tiferne, en 1390. Prévenu par les bénédictions du ciel, il montra tant d'éloignement pour les amusements de l'enfance et tant d'attachement aux choses divines qu'il laissa paraître en cela des indices nullement équivoques de la rare sainteté à laquelle il devait un jour parvenir. Comme il éprouvait beaucoup d'aversion pour les vanités du monde, lequel est tout entier livré au mal, et qu'il craignait que son influence pernicieuse ne changeât sa disposition d'esprit, il entra avec empressement dès sa quinzième année dans l'ordre des Frères prêcheurs. Ayant pris l'habit de saint Dominique dans le couvent de Tiferne, il y fit plus tard sa profession solennelle. On ne peut assez admirer l'innocence de mœurs et toutes les qualités qu'il fit alors briller, avec quelle ferveur il se portait à tout ce qui regarde le culte divin, quelle charité, quel sentiment de mépris pour lui-même il montra à un haut degré, ainsi que l'exactitude qu'il mit dans l'observance de la règle.

Les supérieurs l'ayant envoyé à Cortone, il y fut bientôt élevé au sacerdoce, et conquit l'admiration de tout le monde par l'éclat de ses vertus. Il l'emporta tellement dans la pratique de l'humilité que, malgré la noblesse qu'il tenait de ses aïeux et la haute considération dont il jouissait auprès de tous ses concitoyens, il se portait avec promptitude au-devant de tous les offices les plus bas, et qu'il fallait remplir tant au dedans qu'au dehors du couvent. Aussi désirait-il principalement demander l'aumône par la ville, et servir les pauvres et les malades. Enflammé de zèle pour le salut des âmes, il ramena au bien un nombre considérable d'hommes qui menaient une vie corrompue, deux entre autres, qui étaient coupables de plusieurs crimes, plongés dans un cachot où ils désespéraient de leur salut; il les convertit, les disposa à la pénitence, et même, ce dont les monuments témoignent, les délivra miraculeusement du supplice et de la mort, qu'ils étaient sur le point de subir. Apprenant encore par une inspiration divine, comme on ne le croit pieusement, qu'un jeune homme qui ne connaissait plus de frein roulait dans sa pensée des desseins cri-

minels, qu'il voulait accomplir, il saisit une occasion favorable pour le reprendre, et, l'ayant averti qu'il mourrait le lendemain, ce qui arriva effectivement, il le réduisit à pleurer sincèrement ses péchés en versant beaucoup de larmes. Tout cela ne fit qu'accroître le renom de sainteté du bienheureux Pierre, qui brilla par le don de prophétie, celui d'éprouver des extases et celui de faire des miracles. Dans le nombre, on dit surtout qu'il guérit par le signe de la croix le bras désséché d'une femme, et qu'un tonneau qui était vide auparavant fut trouvé rempli de vin par l'effet de ses mérites auprès de Dieu. Enfin, distingué par toutes ces grâces, il aperçut avec joie la mort, sur laquelle il avait longtemps médité, et dont il avait si souvent tenu à la main la représentation dans la prière ou au milieu de ses prédications. Ayant reçu avec beaucoup de dévotion les sacrements de l'Église, il prit son vol dans la céleste patrie, du même couvent de Saint-Dominique, à Cortone, le 21 octobre de l'an 1445.

---

23 *octobre*. — SAINT THÉODORET, PRÊTRE et MARTYR. — 4e siècle.

Julien l'apostat, étant parvenu à l'empire, donna à son oncle Julien la qualité de comte d'Orient. Ce dernier, qui était apostat comme son neveu, ayant appris qu'il y avait des vases d'or et d'argent dans le trésor de l'église d'Antioche, résolut de s'en emparer, fit à cette fin fermer l'église, et chassa les ministres. Un saint prêtre nommé Théodoret, qui était chargé de la garde des vases sacrés, ne voulant pas abandonner le dépôt qui lui était confié, resta dans la ville, et tenait chez lui les assemblées des fidèles. Le comte Julien, en ayant été averti, le fit prendre et amener devant lui, les mains liées derrière le dos. « Tu es donc, lui dit-il, ce Théodoret qui, sous le règne de Constance, empêchait que l'on servît les dieux, abattait les autels et les temples pour bâtir des églises et des tombeaux de morts? — Oui, répondit Théodoret; autant que j'ai pu j'ai contribué à élever des églises et des basiliques sous l'invocation des martys, j'ai détruit les idoles et les autels des démons pour sauver les âmes de ceux qui étaient dans l'erreur. — Puisque tu reconnais que tu l'as fait, dit Julien, rends donc honneur aux dieux. — Je l'ai fait, dit Théodoret, du temps de Constance, sans que l'on m'en ait empêché, et je suis étonné qu'un prévaricateur tel que vous, qui s'est rendu coupable de la plus criminelle

asie, soit deve itôt le vengeur des démons. » Alors Julien frapper sous la plante des pieds et sur le visage ; ensuite il le endre sur le chevalet avec tant de violence qu'il semblait avoir pieds de long. « Sens-tu les tourments ? dit le comte ; quitte la doctrine de ce mort, sacrifie aux dieux et continue de vi- » Théodoret, parlant fort et d'un air plein de joie. « N'appelez ieux les ouvrages des hommes ; mais reconnaissez le Dieu qui : le ciel et la terre, et Jésus-Christ, son Fils, par le sang pré- duquel vous aviez été délivré. — Quoi ! dit le comte, ce cru- ce mort, cet homme mis dans le monde, tu l'appelles créa- du monde ? — Oui, répondit Théodoret ; celui qui a été cru- qui est mort, qui a été mis dans le tombeau, qui est ressus- pour notre salut, c'est lui qui a fait toutes choses, qui est le e et la sagesse du Père, et que vous avez adoré lorsque étiez sage, si cependant vous l'avez jamais été véritablement. » omte, plein de colère, fit redoubler les tourments, et, pendant e sang coulait des côtés du saint prêtre, son visage était rem- e joie. « Je vois bien, dit le comte, que tu ne sens pas les nents. — Non, répondit le saint, je ne les sens pas, parce e Seigneur est avec moi. » Julien, faisant toujours continuer rture, dit au saint : « J'ai appris que tu dois une somme au r de l'empereur : tu te hâtes de mourir pour ne pas payer ; sacrifie, je te ferai remettre la dette. — Que votre or et argent périssent avec vous, dit le saint martyr : je ne dois Dieu seul ; et, en conservant ma conscience pure, j'espère s promesses. » Julien commanda qu'on apportât les flam- x pour lui brûler les côtés. Pendant qu'on le faisait, Théo- :, levant les yeux au ciel, dit : « Seigneur, Dieu tout-puis- qui avez fait le ciel et la terre et tout ce qui y est contenu, eur du monde, remplissez l'espérance de votre serviteur, souffre pour votre nom, et faites voir votre puissance aux ants, afin que tout le monde connaisse quelles grâces vous : à ceux qui vous craignent, et quels tourments sont prépa- ceux qui vous renoncent. » En même temps les bourreaux èrent par terre. Julien, les ayant fait relever, leur ordonna commencer ; mais ils répondirent qu'ils ne le pouvaient pas ; s avaient été renversés par quatre anges, vêtus de robes hes, qui s'entretenaient avec le saint. Julien, en fureur, nanda qu'on les jetât dans la mer. Comme on les y condui- Théodoret leur dit : « Allez, mes frères, allez devant : pour

moi, en vainquant l'ennemi, je vous suivrai, et j'irai au Seigneur, qui veut bien m'accorder la victoire. » Julien le pressa de sacrifier et lui offrit telle récompense qu'il voudrait; mais le saint lui répondit : « Pour vous, vous mourrez dans votre lit en souffrant d'horribles tourments; quant à l'empereur, qui se prépare à la guerre, non-seulement il ne remportera pas la victoire, mais il périra sans qu'on sache qui l'a frappé. »

Le comte, craignant que le saint n'en dît davantage, lui fit trancher la tête : ce fut le 23 octobre de l'an 362.

Le comte Julien passa la nuit suivante dans des inquiétudes mortelles. Le lendemain matin, il présenta à l'empereur l'inventaire des effets qu'il avait enlevés aux chrétiens, et il raconta ce qu'il avait fait par rapport à Théodoret, s'imaginant par là faire sa cour à son neveu. Mais le prince lui dit ouvertement qu'il n'approuvait point que l'on mît à mort les chrétiens pour cause de religion. C'est donner, dit-il, de l'avantage aux chrétiens, qui ne manqueront pas de faire de Théodoret un saint et un martyr. Le soir, le comte Julien ressentit une violente douleur d'entrailles; ses intestins se corrompirent; il vomissait les excréments par la bouche. Il se forma dans les parties corrompues une quantité prodigieuse de vers; et tout l'art des médecins fut inutile. Les trois derniers jours de sa vie, il s'exhala une puanteur de son corps qu'il ne pouvait supporter lui-même. L'empereur, ayant été blessé mortellement, en Perse, d'un trait lancé par une main inconnue, expira dans la rage et le désespoir le 26 juin 363. Ainsi s'accomplit la prédiction du bienheureux martyr.

---

23 *octobre*. — SAINT ROMAIN, ARCHEVÊQUE DE ROUEN, CONFESSEUR. — 7e siècle.

Romain sortait d'une famille où la naissance était jointe à la vertu. Ses parents, qui le regardaient comme le fruit de leurs prières et de leurs aumônes, prirent un grand soin de son éducation. Ils le formèrent surtout à la piété. Quand il fut en âge de paraître dans le monde, on l'envoya à la cour de Clotaire II, le troisième roi France, qui réunissait toute la monarchie. Il mérita l'estime et la confiance de ce prince, qui l'éleva depuis à la dignité de référendaire ou de chancelier.

Après la mort d'Hidulphe, archevêque de Rouen, laquelle ar-

riva en 626, on élut Romain pour le remplacer. Ce choix fut unanimement approuvé. Le saint voulut inutilement faire des représentations, on n'y eut aucun égard. A peine eut-il reçu l'onction épiscopale qu'il employa tous les moyens propres à détruire dans son diocèse les restes de l'idolâtrie. Il fit abattre quatre temples dédiés à Vénus, à Mercure, à Jupiter et Apollon. Le premier était dans la ville de Rouen.

Les affaires de son diocèse l'ayant appelé à la cour de Dagobert, il y apprit qu'une inondation faisait de grands ravages dans sa ville épiscopale. Il part aussitôt, et vole au secours de son troupeau. A son arrivée, il se met en prières, et, tenant un crucifix à la main, il s'avance du côté de la rivière, qui rentre dans son lit.

Mais si les miracles du saint évêque excitent notre admiration, ses éminentes vertus doivent encore plus particulièrement fixer notre attention. Il macérait son corps par des austérités continuelles; et après avoir consacré les jours aux fonctions pénibles du ministère, il donnait les nuits à l'oraison. Il bannit par son zèle le vice et la superstition, et il veillait également au salut de son âme et à la sanctification de son troupeau Il y avait treize ans qu'il gouvernait son diocèse lorsque Dieu lui fit connaître qu'il approchait de sa fin. Comme sa vie avait été une préparation continuelle à la mort, il ne fut point effrayé de cet avertissement; il redoubla de ferveur dans ses prières, et d'austérité dans sa pénitence, afin de se rendre encore plus digne de paraître devant Dieu. Il mourut le 23 octobre 638, et eut saint Ouen pour successeur. Dans le onzième siècle, son corps, d'abord déposé dans l'église de Saint-Godard, fut porté dans la cathédrale.

Le nom de saint Romain est célèbre en France à cause du privilége dont l'église de Rouen était jadis en possession, et qui consistait à délivrer tous les ans un criminel de la prison et de la mort, le jour de l'Ascension. Selon la tradition populaire, ce privilége tirait son origine de ce que saint Romain aurait tué un horrible dragon, avec l'aide d'un meurtrier qu'il avait envoyé chercher en prison. Quant à la figure du serpent, nommé *gargouille*, que l'on portait à la procession, elle paraît n'avoir été, à Rouen comme dans quelques autres villes, qu'un symbole représentatif de la victoire de Jésus-Christ sur le démon.

23 octobre. — SAINT JEAN DE CAPISTRAN, DE L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS, CONFESSEUR. — 15e siècle.

Jean, né à Capistran, dans le pays des Marses, était fils d'un seigneur allemand qui avait épousé une femme de cette contrée. Envoyé à Pérouse pour y faire ses études, ses progrès dans les sciences sacrées, profanes et juridiques furent tels que, d'après sa réputation, le roi de Naples Ladislas lui confia le gouvernement de plusieurs villes, ce dont il s'acquitta très-dignement. Pendant qu'il était à Pérouse, il s'y éleva des troubles qu'il s'efforça d'apaiser; mais il fut arrêté et jeté dans une prison où lui apparut un homme vêtu en franciscain, qui l'engagea à embrasser une plus sainte carrière. Ce fut par suite de cette vision que Jean reçut la tonsure cléricale, et qu'il fut admis, après un noviciat rigoureux, au nombre des Frères-Mineurs de l'Observance. Il eut pour maître dans les lettres divines saint Bernardin de Sienne, dont il imita les vertus. Sa profonde humilité lui fit refuser avec une constance inébranlable l'évêché d'Aquila. L'austérité de sa vie, non moins que les nombreux écrits qu'il composa pour la réformation des mœurs, lui procura une grande célébrité. Il fut deux fois supérieur des Observantins en qualité de vicaire, et il agit de telle sorte par ses règlements et ses exemples que cette branche de la famille de saint François devint la gloire de l'ordre entier, et fit faire beaucoup de progrès à la foi.

Son zèle à prêcher la parole de Dieu en parcourant toute l'Italie ramena une multitude de personnes dans la voie du salut. L'heureux succès de ses efforts pour éteindre l'hérésie des fratricelles fit que le pape Martin V le nomma inquisiteur général contre tous les hérétiques. Il vint à bout de faire cesser sur les terres de l'Église Romaine la pratique impie de l'usure, que les juifs exerçaient. En Orient, il rendit à la religion des services importants, en préparant la réunion des Arméniens à l'Église catholique, réunion qui se consomma au concile de Florence. Nicolas V l'ayant nommé inquisiteur général contre les juifs et les Sarrasins dans toute l'Italie, Jean convertit à Rome le principal rabbin avec quarante de ses coreligionnaires. Il travailla aussi en Allemagne, en qualité de nonce, à la conversion des hérétiques et à rétablir la concorde parmi les princes. Son zèle se déploya sur-

it lorsque Calixte III, pressé par ses supplications, eut résolu guerre sainte contre les Turcs. C'est principalement à son couge et à ses conseils qu'on doit d'avoir remporté la victoire de lgrade, où douze mille Ottomans furent mis en fuite ou massa-és. Enfin, succombant à tant de travaux et à d'autres fatigues n moins glorieuses, Jean de Capistran tomba malade mortellemt, et fut transporté à Villack. Des princes étant venus le visi-sur son lit de douleur, il les exhorta à défendre la religion chréme, et rendit son âme à Dieu en l'an 1456, se montrant jusqu'à fin un homme vraiment apostolique, et martyr par les vœux son cœur. C'est le pape Alexandre VIII qui, après un examen nonique, le mit au nombre des saints.

---

octobre. — SAINT MAGLOIRE, ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE, ABBÉ DE DOL. — 6e siècle.

Saint Magloire naquit dans la Grande-Bertagne, sur la fin du quième siècle. Il fut mis, avec son cousin, saint Samson, sous conduite de l'abbé Iltut, disciple de saint Germain d'Auxerre, i prit un soin particulier de les former aux sciences et à la té. Lorsqu'ils furent en âge de se décider sur le choix d'un t de vie, Samson se retira dans un monastère, et Magloire rearna chez ses parents, où il pratiqua toutes les vertus chrénnes. Quelque temps après, le père de Samson, ayant été atpué d'une maladie dangereuse, envoya chercher son fils, et umilia devant Dieu, dont il implora la miséricorde. La santé ayant été rendue, il renonça à ses biens pour se consacrer au gneur avec toute sa famille.

Cet exemple eut des suites si heureuses que Magloire et toute famille résolurent de quitter le monde. Ils distribuèrent leurs ns aux pauvres et aux églises; après quoi, Magloire et son e prirent l'habit monastique dans la même maison que Samson. rsque ce dernier eut été sacré évêque régionnaire, il s'associa it Magloire, qui avait été élevé au diaconat, et l'emmena avec dans l'Armorique, pour l'aider dans ses travaux apostoliques ı la propagation de l'Evangile. Le roi Childebert appuya de autorité les saints missionnaires, qui furent bientôt en état fonder quelques monastères. Samson fit sa résidence dans cede Dol, et donna la conduite de celui de Kerfunt, ou Kerfuntée,

à saint Magloire, qu'il ordonna prêtre, afin qu'il pût lui succéder dans les fonctions épiscopales.

Magloire, à l'exemple de son prédécesseur, prêcha l'Évangile aux Bretons qui habitaient sur les côtes et dont la plupart étaient chrétiens; mais les malheurs des guerres avaient affaibli en eux la connaissance de Jésus-Christ, et l'avaient presque entièrement effacée dans plusieurs. Le saint continua de vivre avec ses moines comme par le passé. Il ne quittait point le cilice et ne se nourrissait que de pain d'orge et de légumes. Après trois ans d'épiscopat, il forma le projet d'aller vivre dans la solitude. Croyant que Dieu exigeait de lui cette entière séparation du monde, il se fit remplacer par Budoc, dont il connaissait le zèle, les lumières et les vertus. Magloire redoubla ses austérités; et, brûlant du désir d'être uni à Dieu de la manière la plus intime, il évitait, autant qu'il lui était possible, de converser avec les hommes; mais la réputation de sa sainteté fit bientôt découvrir le lieu de sa retraite. On s'y rendait de toutes parts pour trouver du soulagement dans les besoins de l'âme et du corps.

Le saint, ne pouvant plus supporter cette affluence de peuple qui venait le visiter, résolut de se retirer dans quelque solitude, où il pût être entièrement inconnu au monde; mais Budoc, qu'il consulta, le rassura en lui faisant entendre que les bonnes œuvres qu'il faisait devaient lui faire sacrifier son goût particulier pour la retraite. Il resta donc dans l'état où il était, et ses miracles rendirent de jour en jour son nom plus célèbre. Le comte Loiescon, qu'il avait guéri de la lèpre, lui ayant donné une terre dans l'île de Jersey, il y bâtit une église, et fonda un monastère, où il rassembla plus de soixante religieux. Durant la famine qui suivit la mort de Chilpéric, il pourvut à la subsistance d'une infinité de personnes qui étaient dans le besoin. Quoique les provisions du monastère fussent épuisées, il ne diminua point le nombre de ses religieux, ainsi qu'on le lui avait conseillé. Il mit en Dieu sa confiance, et il en recueillit bientôt les fruits. Un vaisseau chargé de vivres arriva dans l'île, et y apporta les secours dont on manquait.

La nuit de Pâques de l'année suivante, le saint fut averti par le ciel de la proximité de sa mort. Il ne sortit plus de l'église, à moins qu'il n'y fût contraint par la nécessité ou par l'utilité du prochain. Il répétait souvent ces paroles du Psalmiste : *Je ne demande qu'une chose au Seigneur, c'est de demeurer dans sa*

maison *tous les jours de ma vie.* Il mourut six mois après. On met sa mort au 24 octobre 575. Il était âgé d'environ quatre-vingts ans. Durant les guerres des Normands, ses reliques furent portées à Paris, et déposées dans l'Église de Saint-Barthélemy, puis dans la chapelle de Saint-Georges, située hors des murs de la ville. On les transporta ensuite dans l'église de Saint-Jacques, dite depuis de Saint-Magloire.

---

25 *octobre.* — SAINT CHRYSANTHE ET SAINTE DARIE, MARTYRS. — 3ᵉ siècle.

Chrysanthe et Darie étaient deux époux d'une noble naissance, mais plus illustres encore à cause de la foi que Darie, par le zèle de son mari, avait adoptée avec le baptême. Ils convertirent à Jésus-Christ dans la ville de Rome une quantité innombrable de personnes, Darie instruisant les femmes, tandis que son époux s'occupait des hommes ; ce qui fut cause que le préfet Célerin, après les avoir fait arrêter, les livra au tribun Claude. Celui-ci donna l'ordre de torturer Chrysanthe, que des soldats avaient attaché ; mais tous les liens se rompirent, et bientôt les entraves dans lesquelles il avait été engagé se brisèrent également. On l'enferma ensuite dans une peau de bœuf qu'on exposa à un soleil très-ardent ; puis, après lui avoir garrotté les pieds et les mains avec une chaîne de fer, on le jeta dans un cachot obscur. Mais là ses fers se rompirent encore une fois, et une lumière éclatante éclaira cet endroit. Quant à Darie, contrainte d'entrer dans un lieu de prostitution, la protection d'un lion l'y défendit miraculeusement de tout outrage, pendant qu'elle était tout absorbée par sa prière. Enfin conduits l'un et l'autre dans une sablonnière située sur la voie Salaria, ils y furent lapidés dans une fosse qu'on avait creusée, et ils obtinrent tous deux une pareille couronne de martyre, en l'an 237.

---

25 *octobre.* — SAINT CRÉPIN ET SAINT CRÉPINIEN, MARTYRS. — 3ᵉ siècle.

Crépin et Crépinien furent du nombre des premiers apôtres de France envoyés avec saint Denis pour y annoncer l'Évangile. Ceux qui eurent le bonheur d'entendre les instructions de ces saints

apôtres furent plus soigneux de les mettre en pratique que d'écrire leur histoire : aussi sait-on peu de choses de saint Crépin et de saint Crépinien. On dit qu'ils étaient frères.

Les compagnons de saint Denis s'étant dispersés en différents endroits des Gaules, Crépin et Crépinien s'arrêtèrent à Soissons, où ils se servaient de toutes les occasions que Dieu leur donnait pour attirer les peuples à la connaissance de la vérité. A l'exemple de saint Paul, qui prêchait le jour et qui travaillait la nuit pour n'être à charge à personne, ils firent du lieu de leur retraite non-seulement une école d'instruction, mais encore une boutique de travail. Ils exerçaient le métier de cordonnier, occupation tranquille, propre à les entretenir dans l'humilité qui convient à des ouvriers évangéliques, et qui leur donnait occasion de parler de Jésus-Christ à ceux qui les employaient.

Il y avait longtemps qu'ils vivaient de la sorte, et qu'ils répandaient la lumière de l'Évangile, lorsqu'ils furent dénoncés à l'empereur Maxime-Hercule, qui les envoya prendre aussitôt et les interrogea; mais, n'ayant pu les gagner ni par promesses ni par menaces, il les remit entre les mains du préfet du prétoire des Gaules, nommé Rictius Varus. Ce préfet éprouva, sans pouvoir les ébranler, la constance de ces deux missionnaires par tous les moyens que la cruauté lui suggéra. Les deux frères, étant demeurés victorieux de toutes les attaques du persécuteur, eurent enfin la tête tranchée. On met leur martyre vers l'an 287.

---

25 *octobre.* — SAINT FRONT, PREMIER ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX, CONFESSEUR. — 3e ou 4e siècle.

Le bienheureux saint Front, ordonné évêque par des hommes apostoliques, fut un de ceux qui, au rapport de la tradition, reçurent du saint-siège la mission de prêcher l'Evangile dans les Gaules, et y répandirent la foi de Jésus-Christ en diverses provinces. Il parcourut plusieurs contrées avec le bienheureux George, en annonçant la parole de Dieu, et il arracha à la superstition un grand nombre de païens. George étant passé dans le Vélay, Front entreprit d'amener à la connaissance du vrai Dieu les idolâtres du Périgord. Il entra donc à Périgueux, prêcha la foi chrétienne dans cette cité avec un zèle infatigable, une constance inimaginable, et convertit à Jésus-Christ une multitude d'habi-

nfin, après av‹ accompli d'innombrables travaux et opéré ip de miracles pour confirmer sa prédication, il s'endormit paix du Seigneur. Son corps fut enseveli auprès de Péri-à l'endroit qui prit le nom de Puy-Saint-Front, et qui ui-même une ville.

---

bre. — SAINT BONIFACE Ier, PAPE, CONFESSEUR. — 5e siècle.

ace, qui succéda à Zozime sur le Siége apostolique le mbre 418, était un prêtre avancé en âge, d'une vertu émi- : très-versé dans la connaissance de la discipline ecclésias- on élection ayant été contestée par quelques évêques qui donné leurs suffrages à un homme ambitieux et intrigant Eulalius, Symmaque, préfet de Rome, en instruisit l'em- Honorius, qui faisait alors sa résidence à Ravenne. Ce t assembler un synode, qui condamna Eulalius, et con- lection de Boniface.

averain pontife se fit principalement remarquer par sa et son amour pour la paix. Mais il n'en montra pas moins eté contre les évêques de Constantinople, qui voulaient eur juridiction jusque dans l'Illyrie et dans certaines pro- ui, quoique soumises alors à l'empire d'Orient, avaient tou- : dépendantes du patriarcat d'Occident. Il sut aussi main- c rigueur les droits de Rufus, évêque de Thessalonique, son ans la Thessalie et la Grèce; et il exigea que les élections s faites dans ces contrées fussent toujours confirmées s et ses successeurs, conformément à l'ancienne discipline. t encore les priviléges des métropoles de Narbonne, et ichit de la juridiction de la primatie d'Arles. Il montra l zèle contre les pélagiens, et témoigna une haute es- r saint Augustin, qui lui adressa quatre livres contre Pé- nt Boniface mourut sur la fin de l'année 422, et fut en- s le cimetière de Sainte-Félicité, sur la voie Salaria.

---

re. — SAINT ÉVARISTE, PAPE ET MARTYR. — 2e siècle.

:e, né en Grèce d'un père qui était juif, exerça le sou- ontificat sous l'empereur Trajan. C'est lui qui divisa le·

ville de Rome en *titres* ou paroisses, a[illegible] un prêtre à chacune d'elles. Il régla que sept diacres entoureraient l'évêque lorsqu'il s'acquitterait du devoir pastoral de la prédication évangélique. Il établit aussi, d'après la tradition apostolique, que les mariages seraient célébrés et consacrés en public, et qu'on y joindrait la bénédiction du prêtre. Il gouverna l'Église neuf ans et trois mois, et, couronné par le martyre en l'an 112, il fut enseveli le 25 octobre, au Vatican, auprès du tombeau du Prince des apôtres.

---

26 *octobre.* — SAINT LUCIEN ET SAINT MARCIEN, MARTYRS. — 3e siècle.

Lucien et Marcien, élevés dans les ténèbres du paganisme, s'étaient abandonnés à toutes sortes de désordres. Livrés à des passions honteuses, également contraires à la raison et à la piété, ils suivaient sans scrupule les désirs corrompus de leur cœur. Dans le temps où ils ne pensaient qu'à multiplier leurs ingratitudes et leurs crimes, Dieu les regarda dans sa miséricorde. N'ayant pu engager une vierge chrétienne à consentir à leur infâme passion, ils eurent recours à tout ce que la magie a de plus noir, à ce qu'ils regardaient comme le charme le plus infaillible; mais tous leurs efforts ne purent rien contre celle qui opposait à leurs vains artifices les armes puissantes de la prière et de l'humilité. Lucien et Marcien eurent honte d'avoir été si longtemps séduits et de s'être laissé égarer par des esprits de ténèbres. De la honte d'eux-mêmes ils passèrent bientôt au mépris de ce qu'ils avaient aimé : ils abandonnèrent leurs biens et leurs familles, et se retirèrent dans un lieu écarté et solitaire; ils ne sortaient de leur retraite que pour venir de temps en temps à l'église, où ils confessaient publiquement leurs crimes passés, afin de s'humilier, et s'en retournaient ensuite pleurer dans leur solitude.

Après s'être ainsi fortifiés dans la grâce que le baptême leur avait donnée, ils voulurent réparer autant qu'il était en eux les pertes qu'ils avaient fait faire à l'Église par la mort spirituelle qu'ils avaient donnée à tant d'âmes entraînées par eux dans le désordre. Pour réussir dans ce dessein, ils commencèrent à prêcher Jésus-Christ avec autant de zèle qu'ils en avaient eu auparavant à détruire son empire. Les ennemis du nom chrétien mirent tout en œuvre pour les empêcher de gagner des âmes à

Jésus-Christ, et ils en trouvèrent bientôt l'occasion. Dèce, qui persécutait vivement l'Église, faisait chercher partout ceux qui étaient fidèles à Jésus-Christ, afin de les obliger à sacrifier aux démons ou pour les faire mourir. Dieu permit que Lucien et Marcien fussent aussi arrêtés. Sabin, proconsul de Bithynie, leur dit : Par quelle autorité annoncez-vous le Christ? — Tout homme qui a de la charité, répondit Lucien, ne désire rien tant que de retirer ses frères de l'erreur. Marcien, qu'il interrogea ensuite, lui fit la même réponse, et ajouta : Celui qui a rendu saint Paul un zélé défenseur de cette Église, qu'il persécutait auparavant, nous a fait aussi la même grâce. — Laissez là tous ces discours, dit Sabin; retournez au culte des dieux que vous avez abandonnés : vous n'avez que ce moyen pour conserver une vie qui va vous être ôtée si vous n'obéissez pas. — Hélas! dit Lucien, que nous avons de grâces à rendre à Jésus-Christ, qui nous délivre par sa puissance de la mort éternelle! Sabin, n'ayant pu les affaiblir ni par les promesses ni par les menaces, les condamna à être brûlés. Lucien et Marcien rendirent grâces à Dieu de ce qu'après avoir mérité, par leurs crimes, de brûler éternellement dans l'enfer, il les avait arrachés à la puissance des ténèbres pour les faire passer dans sa gloire. Ils allèrent avec joie au bûcher, et consommèrent leur sacrifice en louant et bénissant le Seigneur, en l'an 250.

---

27 *octobre*. — SAINT FRUMENCE, ÉVÊQUE D'AXUM, APÔTRE DE L'ÉTHIOPIE. — 4e siècle.

Un philosophe nommé Métrodore, poussé par la curiosité de voir du pays et de connaître le monde, entreprit plusieurs voyages, et alla jusqu'en Éthiopie. A son retour, il présenta à l'empereur Constantin des perles et des pierreries d'un grand prix. A son exemple, un autre philosophe tyrien nommé Mérope entreprit le même voyage par le même motif; mais Dieu, qui conduit les pas des hommes, lors même qu'ils ne pensent point à lui, permit ce voyage pour un dessein bien différent et d'un bien plus haut intérêt que toutes les pierreries qu'on en pouvait rapporter. Mérope emmena avec lui deux jeunes neveux nommés Frumence et Edèse, qu'il aimait beaucoup et qu'il instruisait. Il espérait, en les faisant voyager, leur former l'esprit, et qu'ils acquerraient des connaissances utiles. Le philosophe, ayant sa-

tisfait sa curiosité, se mit en chemin pour revenir. Pendant le retour, le vaisseau qui les portait, ayant été obligé de prendre terre en un port de l'Éthiopie pour faire provision de rafraîchissements, fut attaqué par les barbares du pays, qui, ayant reconnu que l'équipage était composé de Romains, dont ils étaient les ennemis jurés, tuèrent tous ceux qu'ils purent attraper. Mérope, n'ayant pu échapper à leur barbarie, subit le même sort : mais ses deux neveux, tranquilles pendant ce carnage, qu'ils ignoraient sans doute, étudiaient leurs leçons sous un arbre à l'écart où ils s'étaient retirés jusqu'à ce qu'on les appelât pour se rembarquer. Les barbares, surpris de leur tranquillité et de leur occupation qui les tenait si attachés, eurent assez d'humanité pour ne leur faire aucun mal; mais s'étant saisis d'eux ils les amenèrent à leur roi. Dieu disposa le cœur de ce prince en faveur de ces enfants, en sorte qu'il les fit élever avec soin, et quand il eut éprouvé avec le temps les qualités excellentes de leur esprit, il fit Edèse, qui était le plus jeune, son échanson. Pour Frumence, comme il vit qu'il avait un génie peu commun et un grand esprit d'ordre, il lui donna le soin de ses finances. Depuis ce temps-là, ils furent l'un et l'autre fort aimés de ce roi, qui les regarda toujours comme deux hommes dignes de toute sa confiance, et sur qui il pouvait se reposer sûrement d'une partie de son État. Ce prince, se voyant près de mourir, les remercia de leurs services, et leur laissa la liberté de faire ce qu'ils voudraient. Edèse passa à Tyr, lieu de sa naissance, et Frumence s'en alla à Alexandrie.

Dès que ce dernier y fut arrivé, il alla voir saint Athanase, qui venait d'être fait évêque, et, en lui rendant compte de ses voyages, il lui fit connaître combien il serait facile de gagner toute l'Éthiopie à Jésus-Christ si l'on y envoyait des ministres prudents et éclairés. Il suffit de savoir avec quel zèle saint Athanase a défendu la divinité de Jésus-Christ pour comprendre quelle fut sa joie de trouver cette occasion d'étendre le royaume de Dieu. Ayant donc assemblé son clergé, il leur fit le récit de ce que Frumence lui avait dit, et ensuite, s'adressant à Frumence lui-même, qui était présent, il dit comme Pharaon à Joseph : Quel autre pourrions-nous trouver qui ait l'esprit de Dieu comme vous, et qui puisse exécuter de si grandes choses? Puis, sans attendre un plus long délai, il l'ordonna évêque, et l'obligea de retourner, avec la grâce du Seigneur, dans le pays d'où il était venu.

Frumence, obéissant à la voix de Dieu, qui se faisait entendre

par celle de s : Athanase, retourna dans cette partie de l'Éthiopie qu'on nomme Abyssinie, et fixa son siége à Axum. Les Abyssins le reçurent avec joie, et le secondèrent, autant qu'il fut en eux, dans l'entreprise qu'il voulait exécuter. Jamais peuples n'embrassèrent le christianisme avec plus de courage. L'empereur Constance, grand partisan des Ariens, voulut traverser les progrès que faisait la vérité dans ce pays en y introduisant, s'il était possible, les erreurs d'Arius; et, comme il était convaincu que Frumence s'opposerait avec ardeur à ce qu'il voulait entreprendre, il écrivit aux rois Abera et Asa, pour les engager à livrer ce saint évêque à Georges, que les Ariens avaient fait patriarche d'Alexandrie à la place de saint Athanase, qui avait été forcé d'abandonner son siége et de se cacher. Saint Athanase nous a conservé lui-même cette lettre dans l'apologie qu'il a adressée à Constance. Tous les efforts que fit cet empereur furent inutiles, et ce digne pasteur continua de gouverner son troupeau, selon la justice et la vérité, jusqu'à ce qu'il plût au souverain pasteur des âmes de le récompenser de sa fidélité et de ses travaux. On ignore le temps de sa mort.

---

28 *octobre*. —SAINT SIMON ET SAINT JUDE, APÔTRES. — 1er siècle.

Simon est l'un des apôtres de Jésus-Christ dont l'Évangile nous apprend le moins de choses. Il était Galiléen comme les autres, et on le surnommait *Cananéen*, peut-être parce qu'il était de la petite ville de Cana; et le *Zélé*, mot qui exprime en grec ce que celui de Cananéen signifie dans la langue vulgaire du pays, selon la remarque de saint Jérôme. On ne dit rien de ce qu'a fait saint Simon ni de ce qui lui est arrivé jusqu'à la descente du Saint-Esprit qui ne lui soit commun avec les autres apôtres. Ce qu'il a fait depuis leur séparation est encore moins connu.

On a quelque chose de plus certain et de plus détaillé touchant saint Jude. C'est le même qui est surnommé *Thaddée* ou *Lebbée*. Il était parent de Jésus-Christ selon la chair; et c'est pour cela qu'il est appelé son frère, parce qu'il était fils de Marie, sœur de la sainte Vierge, et de Cléophas, frère de Joseph. Il était aussi frère de saint Jacques le Mineur. Jude fut marié, et eut des enfants; mais le Seigneur, en l'appelant à l'apostolat, le destina

à être père d'un grand nombre d'enfants spirituels qu'il devait enfanter à Jésus-Christ. Il en fit, pour ainsi dire, l'apprentissage sous Jésus-Christ même, qu'il accompagnait dans ses courses évangéliques, et dont il voyait le zèle pour la gloire de son Père, afin d'accomplir l'œuvre pour laquelle il avait été envoyé. Dans la dernière cène, Jésus-Christ ayant dit qu'il se manifesterait à ceux qui l'aiment, à ceux qui gardent ses commandements, et non pas au monde, Jude lui dit : Seigneur, pourquoi vous manifesteriez-vous à nous, et non pas au monde ? Jésus lui répondit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et nous ferons en lui notre demeure.

On dit que saint Jude, après avoir reçu le Saint-Esprit avec les autres apôtres, alla porter la lumière de l'Évangile dans la Judée, la Samarie, la Syrie, et surtout dans la Mésopotamie. Il retourna à Jérusalem en l'an 62 de Jésus-Christ, après la mort de saint Jacques le Mineur, son frère, et fut du nombre de ceux qui choisirent saint Simon, qui était également son frère, pour succéder à saint Jacques dans le gouvernement de cette Église.

On a une lettre ou épître de saint Jude, qui est la dernière des sept qu'on nomme catholiques ou universelles. Il écrivit principalement pour les Juifs convertis au christianisme, et il attaqua les hérétiques de ce temps-là, comme les Nicolaïtes, les Simoniens et les Gnostiques, qui combattaient la nécessité des bonnes œuvres : on croit qu'il ne l'écrivit qu'après la ruine de Jérusalem. Il y recommande avec instance qu'on se souvienne de ce que les autres apôtres avaient écrit avant lui. On ignore le temps et le genre de sa mort.

---

28 *octobre.* — SAINT FARON, ÉVÊQUE DE MEAUX. — 7e siècle.

Faron sortait probablement, ainsi que sa sœur sainte Fare, d'une famille noble de Bourgogne. Son père, nommé Agnéric, était un des principaux officiers de Théodebert II, roi d'Austrasie, partie de la Gaule dont dépendaient Meaux et la Brie. Agnéric épousa Léodegonde, dont il eut quatre enfants : saint Cagnoald, qui se fit religieux à Luxeuil sous saint Colomban, saint Faron, sainte Fare et sainte Agnétrude. Il demeurait ordinairement à *Pipimisium*, dans la forêt de Brie, à deux lieues de Meaux, et ce fut là qu'il reçut saint Colomban, en 610, et que le saint abbé lui donna

sa bénédiction, ainsi qu'à chacun de ses enfants. Saint Faron passa ses premières années à la cour de Théodebert II ; et sa vie y fut plutôt celle d'un reclus que celle d'un courtisan. Après la mort de ce prince et celle de Thierri, son frère et son successeur, le saint passa, en 613, à la cour de Clotaire II, qui réunit en sa personne toute la monarchie française. Quoiqu'il fît un saint usage du crédit que ses vertus et ses talents lui donnaient à la cour, et qu'il y menât une vie édifiante ; à la suite d'un entretien qu'il eut avec sa sœur, sainte Fare, il résolut de renoncer à la vie mondaine. Il trouva Blidéchilde, sa femme, dans les mêmes dispositions que lui, et ils se séparèrent d'un mutuel consentement. Blidéchilde prit le voile, et mourut quelques années après en odeur de sainteté dans une solitude. Quant à Faron, il reçut la tonsure cléricale, devint l'ornement du clergé de Meaux, et y fut choisi comme successeur de Gondoald, évêque de cette ville, vers l'an 626. Le saint prélat travailla avec un zèle infatigable au salut des âmes confiées à ses soins. Il portait à la perfection ceux qui professaient déjà le christianisme, et retirait des ténèbres de l'idolâtrie ceux qui y étaient encore plongés. On lit dans sa vie, qu'il rendit la vue à un aveugle, en lui administrant le sacrement de confirmation, et qu'il opéra plusieurs autres miracles. Il assista au concile de Sens, en 650. Il donna une retraite dans son diocèse à saint Fiacre, et dirigea dans les voies du salut un grand nombre d'âmes de l'un et de l'autre sexe. Quelque temps avant sa mort, il fonda dans les faubourgs de Meaux, où il avait une terre, le monastère de Sainte-Croix, où il mit des religieux de Luxeuil, lesquels suivaient la règle de saint Colomban. On substitua plus tard à cette règle celle de saint Benoît, et ce monastère appartint depuis à la congrégation de Saint-Maur. Saint Faron alla dans le ciel recevoir la récompense de ses vertus, le 28 octobre 672, à l'âge d'environ quatre-vingts ans et après avoir gouverné pendant quarante-six ans le diocèse de Meaux.

---

29 *octobre*. — SAINT NARCISSE, ÉVÊQUE. — 2e siècle.

Narcisse vint au monde vers la fin du premier siècle de l'Église. Il avait plus de quatre-vingts ans lorsqu'il fut choisi pour gouverner l'Église de Jésusalem. Vers l'an 185, il se trouva au

concile de Palestine, assemblé pour décider sur le jour de la célébration de la Pâque.

Eusèbe rapporte que les fidèles de son temps conservaient la mémoire de beaucoup de merveilles que Dieu avait opérées par ce saint évêque; entre autres, il rapporte que l'huile avait manqué aux ministres de l'église lorsqu'on était près de célébrer les solennités de la veille de Pâques. Narcisse commanda à ceux qui avaient soin des lampes d'aller tirer de l'eau à un puits qui était proche, et de la lui apporter; et qu'après avoir fait sa prière sur cette eau il leur dit de la mettre dans les lampes, et que Dieu la changea en huile; qu'on conserva longtemps de cette huile miraculeuse, et que l'on en voyait encore de son temps.

Mais, quelque éclat que les miracles donnassent à la réputation de Narcisse, rien ne le rendit si célèbre qu'une persécution dont Dieu permit qu'il fut éprouvé. Trois scélérats, qui redoutaient les châtiments que méritaient les crimes dont ils se sentaient coupables, résolurent de prévenir l'effet de son exactitude à faire observer la discipline ecclésiastique, et de l'accabler par leurs calomnies. Ils le chargèrent d'un crime atroce, et, pour donner plus de poids à leur accusation, ils la fortifièrent par un serment solennel, mais chacun sous différentes conditions. Le premier dit qu'il demandait à périr par le feu; le second, d'être couvert de lèpre; le troisième, de perdre la vue si ce qu'ils avançaient n'était pas véritable. Malgré toutes ces protestations, leur accusation ne trouva point de croyance dans l'esprit des fidèles, prévenus en faveur de leur évêque. Narcisse néanmoins ne put supporter l'indignité des calomnies dont on s'efforçait de le noircir; et, comme d'un autre côté il y avait longtemps qu'il soupirait après le repos et la solitude, il prit cette occasion pour se retirer dans le désert : on ne put découvrir le lieu de sa retraite.

Cependant la justice divine éclata contre les calomniateurs, et ces infâmes parjures tombèrent bientôt dans les malédictions qu'ils avaient prononcées contre eux-mêmes. Le feu prit la nuit à la maison du premier, et ce malheureux fut brûlé avec sa famille. Le second fut attaqué d'une lèpre qui le rongea en peu de temps. Le troisième, frappé de la punition de ses complices, avoua publiquement le complot qu'ils avaient formé pour perdre le saint évêque; les larmes que le regret de sa faute lui fit répandre furent si abondantes et si continuelles qu'il en devint aveugle. Après que Narcisse se fut retiré, les évêques des villes

voisines furent d'avis qu'on mît quelqu'un à sa place. Die fut élu, mais il mourut quelque temps après : Germain lui succéda, et Gordien ensuite.

Narcisse reparut enfin comme s'il fût sorti du tombeau. La vénération que l'on avait toujours eue pour sa vertu, et qui s'était encore augmentée par la manière dont Dieu avait pris soin de faire connaître son innocence, engagea les fidèles à le conjurer de reprendre l'administration de son église. Il rentra dans ses fonctions pour quelque temps; mais son extrême vieillesse l'obligea bientôt de s'en décharger sur Alexandre. Eusèbe a conservé une lettre où ce zélé coadjuteur parle en ces termes : Narcisse vous salue, et vous conjure comme moi de conserver la paix et l'union entre vous. C'est lui qui a gouverné l'Église de Jérusalem avant moi, et qui la gouverne encore par ses prières. Il a présentement cent seize ans accomplis.

Il semble par cette lettre que Narcisse n'avait conservé que le nom et la qualité d'évêque, et que saint Alexandre était plutôt son successeur que son collègue. Eusèbe et saint Jérôme en parlent toujours comme de deux prélats qui gouvernaient ensemble. On ne sait point si Narcisse passa de plusieurs années l'âge de cent seize ans.

---

30 *octobre*. — SAINT MARCEL ET SAINT CASSIEN, MARTYRS. — 3e siècle.

Marcel était centenier, ou capitaine d'une compagnie de cent hommes dans la légion Trajane, du temps des empereurs Dioclétien et Maximien. Il faisait publiquement profession du christianisme, et il en donna des preuves dans une réjouissance solennelle prescrite aux troupes pour célébrer la naissance de Maximien-Hercule. La fête consistait principalement en festins, qui étaient accompagnés de sacrifices en l'honneur des faux dieux. Marcel, à qui la religion défendait de s'y trouver, prit cette occasion pour renoncer à la profession des armes. C'est ce qu'il fit dans le lieu le plus respecté du camp, où étaient les drapeaux de la légion. En quittant le baudrier et l'épée, il dit à haute voix : Je ne veux plus combattre que pour Jésus-Christ et le Roi éternel. Jetant ensuite la baguette qui était le signe de sa charge, il ajouta : Je renonce dès ce moment au service des empereurs : je n'ai que

du mépris pour vos dieux de bois et de pierre, et pour vos sourdes et muettes. Si on ne peut porter les armes sans sa aux dieux et aux empereurs, j'abandonne très-volontiers tc insignes militaires, et je dis adieu aux aigles et au camp.

Les soldats, fort surpris de ce qui venait d'arriver, se sa de Marcel, et le dénoncèrent à Anastase Fortunat, lieut et juge de la légion, qui le fit mettre en prison. Après la Fortunat assembla le conseil de guerre, et se fit amener M Pourquoi, lui dit-il, avez-vous violé les règles de la dis militaire en jetant les armes et les marques de votre di — J'en ai suffisamment fait connaître la raison, répondit l tenier, lorsqu'on a célébré la fête de l'empereur : j'ai décla bliquement que j'étais chrétien, et qu'en cette qualité je ne rais plus que Jésus-Christ, à qui je me suis lié par serment. ne puis donc plus dissimuler votre témérité, repartit Fort j'en informerai les empereurs. En attendant, je vais vous conduire en sûreté à Aurélien Agricolaüs, vicaire du pré prétoire.

Ce ne fut que le 30 octobre suivant que l'on présenta Ma Agricolaüs, avec la procédure commencée par Fortunat. A laüs était à Tanger lorsque le chef de l'escorte lui présent cusé en lui disant : Anastase Fortunat renvoie devant v centurion Marcel, qui est en votre présence. Voici la lettr m'a chargé de vous remettre, je la lirai si vous l'ordo — Lisez, dit Agricolaüs. Le militaire lut ce qui suit : M après avoir jeté les marques de sa dignité, a déclaré publiqu qu'il était chrétien, et a proféré, en présence de toute l'a plusieurs blasphèmes contre les dieux et contre César. C qui nous a engagé à le renvoyer devant vous, afin que vo ordonniez ce qu'il vous plaira. Après la lecture de cette l Agricolaüs demanda à Marcel s'il avouait les charges p contre lui. Le saint convint des faits qu'on lui reprochait, se soucier de rien expliquer et sans se plaindre des t odieux dans lesquels la lettre était conçue. Il déclara seul au vicaire du préfet du prétoire, qui le traitait de furieux, n'est point sujet à la fureur quand on craint Dieu. Si j'a mes armes, ajouta-t-il, c'est qu'un chrétien, enrôlé dans l lice de Jésus-Christ, s'embarrasse peu de la milice et des de ce monde. Agricolaüs, apprenant par sa confession tc qu'il souhaitait, ne crut pas devoir le mettre à la questio

condamna à mort ‑le-champ, non pas comme chrétien, ce que l'Église était alors en paix, mais pour avoir prononcé s paroles pleines de fureur devant le lieutenant de la légion. rsque l'on conduisait Marcel au supplice, il dit à son juge : e Dieu vous comble de ses bienfaits ! C'est ainsi, disent les actes son martyre, qu'un serviteur de Jésus-Christ devait se venger sortant de ce monde. On lui trancha la tête le 30 octobre, à nger, en Mauritanie, vers l'an 298.

Celui qui tenait le registre de l'interrogatoire de saint Marcel ppelait Cassien. En écrivant ce que disaient le juge et l'accusé, se sentit touché de la constance de Marcel et des réponses qu'il fait à son juge. Lorsque le vicaire du préfet lui dicta la sence de mort, il eut horreur de cette iniquité; il refusa d'écrire jugement, et jeta à terre ses tablettes. Le juge, étonné de sa nduite, se leva de son siége tout ému, et demanda pourquoi il ssait ainsi. C'est, répondit le greffier, que vous avez prononcé e sentence injuste. Agricolaüs, qui craignait encore d'entendre elque réponse désagréable, sans lui faire d'autre question nvoya sur-le-champ en prison. Cinq semaines après, il le fit mparaître devant son tribunal. Cassien protesta, comme saint rcel, qu'il ne voulait plus servir que Jésus-Christ. Cette confesn lui mérita la couronne du martyre : on lui coupa la tête le lécembre de la même année.

---

octobre. — SAINT ASTÈRE, MÉTROPOLITAIN D'AMASÉE DANS LE PONT, ET DOCTEUR. — 5e siècle.

Saint Astère lui-même nous apprend qu'il s'appliqua dans sa nesse à l'étude de l'éloquence et du droit, et qu'il plaida quele temps au barreau. Mais une voix intérieure lui criait contiellement qu'il devait se consacrer au service spirituel du proin. Il obéit enfin; il quitta sa profession et renonça à tous les ntages du monde, pour entrer dans l'état ecclésiastique.

Après la mort d'Eulalius, archevêque d'Amasée, on le plaça le siége de cette église. Il se montra très-zélé pour la pureté la foi, et tâcha d'inspirer à son peuple les sentiments dont il it pénétré lui-même. On doit juger, à l'énergie avec laquelle ecommandait la charité envers les pauvres, qu'elle était sa tu favorite. Il peint les vices avec des couleurs capables d'en

inspirer la plus vive horreur. Il mourut fort avancé en parle de la persécution de Julien l'Apostat en homme avait été témoin. Il paraît qu'on doit mettre sa mor l'an 400. Les anciens donnent à Astère le titre de bienhe de docteur divin, qui, comme une étoile brillante, a rép lumière sur tous les cœurs Les quatorze sermons auth qui nous restent de lui, quoiqu'en petit nombre, sont un ment éternel de son éloquence et de sa piété. Entre autr homélie sur Daniel et Susanne est un chef-d'œuvre. Celle faite sur saint Pierre et saint Paul est également remarqu y enseigne que la juridiction spéciale qu'a reçue le Pri apôtres s'étend aussi bien sur les fidèles de l'Orient que s de l'Occident; que Jésus-Christ l'a établi son vicaire, et constitué le père, le pasteur et le maître de tous ceux qui d croire à l'Évangile.

---

30 *octobre* — LE BIENHEUREUX ALPHONSE RODRI CONFESSEUR. — 16e et 17e siècles.

Alphonse Rodriguez, fils d'un marchand de Ségovie, pagne, montra dès son enfance des indices de la sainteté à l il devait s'élever un jour. Soumis à ses parents, qui lui do l'exemple de la piété, malgré son jeune âge il mettait s heur à servir les prêtres à l'autel, et à honorer par un c sidu la très-sainte Mère de Dieu. On l'envoya à Alcala p études; mais la mort de son père, qui arriva presque a obligea sa mère à le rappeler, parce qu'elle voulut le char affaires de sa maison Cédant plus tard encore à ses ins Alphonse contracta mariage avec une personne très-ver Néanmoins, tout occupé de servir Dieu, il vivait dans tique continuelle des œuvres de la piété. Ayant perdu s vement sa femme et ses deux enfants, il se sentit appel vocation plus sublime, et résolut de quitter le monde, pou dans la voie de la perfection. Il fit donc avec le plus grand

nière plus étroite en embrassant un institut religieux, une sorte de vision lui fit comprendre qu'il était appelé à la compagnie de Jésus. Mais comme il reconnaissait que ses études antérieures avaient été très-incomplètes, il demanda instamment et obtint d'être admis dans la société comme coadjuteur temporel. Une fois entré dans la carrière de la vie religieuse, le saint y brilla de l'éclat de toutes les vertus, admirable surtout par la grandeur de son humilité et de son obéissance. Après avoir, pendant plus de quarante années, souffert avec une patience invincible les infirmités les plus cruelles, il se vit en butte aux attaques violentes et furieuses des malins esprits. Mais, grâce au secours de la bienheureuse Vierge, il déjoua leurs ruses, et surmonta leurs attaques.

Il ne bornait pas son zèle pour le salut du prochain à la prière, mais il faisait de pieuses exhortations et donnait de salutaires avis à ceux avec qui le mettait en rapport sa charge de portier, place qu'il remplit pendant trente ans au collége de Majorque, et dans laquelle il donna de grands exemples d'humilité, de patience et de charité. Par ces moyens et surtout par une multitude d'écrits pleins d'une sagesse vraiment céleste, Alphonse eut de grands succès en ce genre. Le saint religieux possédait à un très-haut degré le don de la contemplation et celui des larmes. Son union continuelle avec le Seigneur était pour lui l'occasion de nombreux ravissements. Il eut aussi l'esprit de prophétie, la puissance des guérisons et beaucoup d'autres grâces extraordinaires. Les pratiques de la pénitence et des infirmités continuelles ayant usé ses forces, parvenu à un âge très-avancé, il comprit qu'il touchait au terme de son pèlerinage. Il reçut donc les sacrements, et s'endormit dans le Seigneur après avoir prononcé avec amour les noms sacrés de Jésus et de Marie, l'avant-veille de la fête de tous les saints, l'an du salut 1667, à l'âge de quatre-vingt-seize ans, et étant dans la quarante-sixième année de sa profession religieuse. Cette heureuse mort arriva au collége de Palma, dans l'île de Majorque. C'est à la suite d'un examen canonique des miracles et des vertus du saint que le pape Léon XII inscrivit solennellement leur auteur au catalogue des bienheureux pendant le jubilé de l'année 1825.

31 *octobre*. — SAINT QUENTIN, MARTYR. — 3e s

Quentin était fils d'un sénateur romain nommé Zénon. (qu'il vint en France vers l'an 245, avec saint Lucien de B Dieu lui inspira le dessein de s'arrêter à Amiens. C'ét champ qu'il devait défricher, afin de le rendre une portion ritage du Seigneur, en y établissant la foi. Quentin s'applic grand ouvrage avec tout le zèle qu'il demandait : ne désir avec tant d'ardeur que de faire glorifier le nom de Dieu et truire le règne du démon, il prêchait continuellement la c évangélique, et demandait sans cesse à l'Auteur de tout bi la gravât dans le cœur de ceux auxquels il l'annonçait. Ses apostoliques furent récompensés par la gloire du martyre, persécution de Dioclétien et Maximien, et sous le préfet vare, le plus cruel persécuteur des chrétiens dans les Gaul ennemi de la vraie religion courait de ville en ville, portant la terreur et l'effroi, et inondant tous les lieux par où il du sang des chrétiens. Étant arrivé à Amiens, et voy Jésus-Christ y avait un grand nombre d'adorateurs, il fit Quentin, qu'il regardait comme le principal auteur des qu'avait faits l'Évangile, et il l'envoya chargé de chaînes son. Le lendemain il le fit amener en sa présence, et lu magnifiques promesses pour l'engager à renoncer à Jésus N'ayant pu le séduire par ce langage trompeur, il s'effc l'abattre par les menaces les plus terribles. Dieu fortifia (contre la séduction, et le soutint contre toutes les mena persécuteur. Rictiovare, irrité de le voir si constant, le fit f cruellement et jeter ensuite dans un cachot obscur : il d qu'on y laissât entrer aucun chrétien, de peur que le saint eût quelque consolation.

Rictiovare le fit venir devant lui après quelques jours de et employa de nouveau les promesses et les menaces p vaincre; mais, ayant trouvé encore Quentin inflexible aux aux autres, il fit redoubler les tourments : on l'étendit, moyen de poulies, avec une telle violence qu'on déboîta t membres; on le fouetta longtemps avec des chaînettes de fer versa sur le dos de l'huile, de la poix et de la graisse bouil on lui appliqua des torches ardentes, afin qu'il n'y eût

rtie de son corps qui ne souffrît les plus vives douleurs; mais le ı du Saint-Esprit, qui l'embrasait intérieurement, lui fit mé- ser tous ces tourments. Il semble qu'on ne pouvait rien ajouter e qu'on venait de lui faire souffrir; néanmoins la cruauté de ctiovare, ingénieuse à inventer de nouveaux supplices, lui fit ser encore dans la bouche du saint de la chaux, du vinaigre et la moutarde, afin de lui ôter au moins la parole, s'il ne pouvait enlever le précieux trésor de la foi. Rictiovare n'y réussit pour- it pas : le saint eut encore la parole assez libre pour confesser us-Christ de bouche, comme il le confessait de cœur. Le bar- re, honteux de se voir toujours confondu et voulant ôter de de- nt ses yeux un objet qui lui reprochait sa cruauté et la fai- sse de ses prétendues divinités, voulut envoyer Quentin à Rome ur être présenté aux empereurs. Dieu est à Rome aussi bien 'ailleurs, dit le saint, pourquoi craindrais-je d'y aller? Cepen- nt, ajouta-t-il, j'espère consommer ma course dans la province je suis maintenant.

Rictiovare devait partir d'Amiens pour aller dans le Verman- is : il ordonna qu'on y conduisît le saint, pour achever son ocès. Quentin fut mené chargé de chaînes dans la capitale de te province Quand le préfet fut arrivé, il employa encore les omesses et les menaces pour tâcher de vaincre son prisonnier; is, voyant que sa foi était à l'épreuve de tout, il lui fit percer corps depuis le cou jusqu'aux cuisses avec deux barres de fer, lui fit entrer de grands clous entre les ongles et la chair, en isieurs autres parties du corps, et jusque dans la cervelle. Ce : ainsi que saint Quentin consomma son martyre probablement rs l'an 287.

Fin du mois d'octobre

1er *novembre*. — LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

On rapporte au pape Boniface IV, qui vivait au commencement septième siècle, la première origine de la fête de tous les Saints. ici quelle en fut l'occasion. Il y avait à Rome un temple appelé *Panthéon*, bâti par Auguste quelques années avant la naissance Jésus-Christ. Cet édifice était regardé comme un chef-d'œuvre ırchitecture, et son auteur l'avait rendu comme le centre de

l'idolâtrie en le consacrant à tous les dieux. Les empereurs romains, étant devenus chrétiens, portèrent des lois contre le culte des idoles et firent abattre leurs temples. On en épargna pourtant quelques-uns à cause de leur magnificence, mais ils furent fermés : le Panthéon fut du nombre. On ne les regarda pendant longtemps que comme des monuments propres à orner les villes où ils se trouvaient.

Lorsque la religion chrétienne fut bien affermie, et que l'Église crut n'avoir plus rien à craindre de l'idolâtrie, elle ne fit point de difficulté d'ouvrir ces temples pour les purifier et les faire servir au culte du vrai Dieu. En 607, Boniface IV bénit le Panthéon, et le consacra à Dieu sous l'invocation de la sainte Vierge et de tous les martyrs. On ne peut pas dire que ce fût encore la fête de tous les Saints, puisqu'elle n'avait pour objet que la sainte Vierge et tous les martyrs. Ce ne fut qu'en 887 que le pape Grégoire IV lui donna toute l'étendue qu'elle a aujourd'hui en dédiant une chapelle, dans l'église de Saint-Pierre de Rome, en l'honneur de tous les Saints. Cette fête bientôt après passa en Allemagne. Louis le Débonnaire, à la prière du pape et du consentement des évêques, en ordonna la célébration dans tous ses États, et la fixa au 1er novembre.

L'objet principal de cette fête est Jésus-Christ, le chef et le modèle de tous les Saints. Comme leur justice et leur sainteté ne sont qu'une émanation de la justice et de la sainteté souveraines, c'est à lui que se rapporte le culte que nous rendons à ceux qu'il a bien voulu sanctifier. La foi nous apprend qu'ils n'ont rien mérité pour eux qu'en vertu des mérites de Jésus-Christ; et nous faisons profession de croire qu'ils ne peuvent rien pour nous que par Jésus-Christ; mais nous savons que par lui ils sont très-puissants; ayons donc recours à leur intercession et à leurs prières.

Les protestants accusent l'Église catholique d'idolâtrie dans le culte qu'elle rend aux Saints; mais il est aisé de voir, par ce que nous venons de dire, que c'est une calomnie. Les Saints rapportent tous leurs mérites à Jésus-Christ, et de notre côté nous faisons profession de croire que les mérites sont effectivement des dons de Jésus-Christ. C'est lui qui a donné aux Saints de tout âge, de tout sexe et de toute condition la force de renoncer aux maximes du monde pour suivre celles de l'Évangile.

L'Église a honoré les Saints dans tous les temps; mais toujours elle a prétendu honorer Jésus-Christ, même dans le culte qu'elle

ur a rendu. On invoque les Saints, c'est-à-dire que les fidèles s prient d'être leurs intercesseurs auprès de Dieu. Se croyant indignes d'être écoutés dans leurs prières, les hommes ont recours à eux dont ils savent combien le crédit est grand auprès du Seigneur.

On honore les reliques des Saints, parce qu'on considère leurs orps comme ayant été les victimes de Dieu par le martyre ou ar la pénitence. C'est dans le même esprit qu'on rend honneur leurs images : les fidèles ne croient pas qu'elles aient aucune ertu qui doivent les faire révérer; ils les regardent comme trèsropres à faire penser plus souvent à ceux qu'elles représentent. 'est dans ce même esprit que l'on visite leurs tombeaux et les eux consacrés à Dieu sous leur nom.

Le dessein de l'Église, en célébrant les fêtes des Saints, en onorant leurs reliques et leurs images, a toujours été d'honorer ieu en eux, de les proposer aux chrétiens pour modèles, et de s porter à les imiter en leur faisant voir la grande récompense ui les attend s'ils ont le bonheur de les suivre.

En vain alléguerions-nous les obstacles que nous avons à surionter; les Saints se trouvaient dans les mêmes circonstances, t peut-être dans des circonstances plus délicates. Ils étaient pétris u même limon que nous; mais, connaissant leur faiblesse mieux ue nous ne connaissons la nôtre, ils évitaient tout ce qui était apable d'allumer le feu de leurs passions, ils fuyaient les occaions du péché; ils s'établissaient de plus en plus dans la pratique e l'humilité; ils puisaient sans cesse de nouvelles forces dans la réquentation des sacrements et dans l'exercice de la prière. C'éait par la réunion de ces différents moyens qu'ils triomphaient 'eux-mêmes et des ennemis du dehors. Il ne tient qu'à nous e faire usage des mêmes secours Le sang de Jésus-Christ fut ersé pour nous comme pour eux. La grâce du Sauveur ne nous ianque pas; c'est nous qui lui manquons. Si les difficultés nous rrêtent, si les tentations nous effraient, si les ennemis se présentent sur la route, ne perdons point courage; au contraire, edoublons d'ardeur, en nous écriant avec Josué : *Le Seigneur st avec nous, que pourrions-nous craindre?* Si le monde nous oursuit, souvenons-nous que les Saints l'ont combattu, et sont ortis victorieux de toutes ses attaques. Si nos passions sont vioentes, Jésus-Christ nous a fourni des armes pour les soumettre.

Si nous étions moins lâches, nous trouverions que les difficultés ue nous alléguons ne sont qu'imaginaires; nous ne redouterions

plus les voies laborieuses de la pénitence, nous ne balancerions plus de faire ce que firent tant de Saints de l'un et de l'autre sexe, des vierges délicates, des jeunes gens d'une faible complexion et élevés dans la mollesse, des princes, des rois; nous nous écrierions souvent avec saint Augustin : Pourquoi ne ferai-je pas ce que tels ou telles ont eu la générosité de faire? Ces exemples sont bien propres à nous encourager, et à faire taire tous les prétextes. Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Sauveur, qu'un Évangile, qu'un paradis. Il n'y a qu'une loi, elle est invariable. C'est une erreur bien dangereuse que de s'imaginer que les chrétiens qui vivent dans le monde ne sont point tenus de tendre à la perfection, ou qu'ils peuvent se sauver en suivant une autre route que les Saints.

---

2 *novembre.* — LA COMMÉMORATION DE TOUS LES FIDÈLES DÉFUNTS.

L'Église a fixé un jour pour faire mémoire générale de tous ceux qui sont morts dans le Seigneur, c'est-à-dire avec sa grâce, mais dont la vertu ne s'est pas trouvée assez pure, au sortir de cette vie, pour qu'ils entrent tout d'un coup dans la jouissance de l'héritage céleste. On en fait tous les jours mémoire dans le sacrifice de la messe. On y prie pour tous en général, et en particulier pour ses amis et pour ceux qui sont recommandés aux prêtres. Mais l'Église a jugé à propos de choisir de plus un jour pour exciter ses enfants à prier spécialement pour tous les fidèles qui sont morts avec la grâce du Seigneur, et qui, ayant encore quelque tache à expier, n'ont pu être admis au ciel, où rien de souillé ne peut entrer.

Il est du devoir d'un chrétien de s'instruire soigneusement de ce qu'il doit aux morts, qui peuvent recevoir par son moyen quelque soulagement. Ce sont des justes; ce sont des âmes remplies de l'amour de Dieu et de charité pour nous; ce sont des enfants de Dieu et des membres de Jésus-Christ : tous ces titres méritent sans doute que nous fassions tout ce qui est en notre pouvoir pour les soulager. Or il est constant, par la foi et la croyance de l'Église, qu'unis avec eux par les liens d'une charité sincère nous pouvons contribuer à leur bonheur. Il n'est pas moins certain que nous y sommes obligés, puisqu'ils sont dans la même communion des saints que nous, et que chacun d'eux

est ce prochain que nous devons aimer effectivement comme nous mêmes.

Les moyens que l'Église nous propose pour secourir ces âmes que Dieu achève de purifier par les souffrances sont la prière, le sacrifice de la messe, le jeûne, les mortifications, les aumônes, toutes les bonnes œuvres faites dans l'esprit de la charité, et offertes à Dieu à leur intention, et particulièrement les indulgences que l'Église nous accorde en nous donnant la faculté de les appliquer à leur soulagement.

En les assistant de la manière qui dépend de nous, tâchons de ranimer en ce jour notre foi et notre piété, et entretenons-nous de ces importantes vérités : 1° Il faut que le péché soit un mal infiniment plus grand que la plupart des hommes ne se l'imaginent, puisqu'une faute, même légère, qui se trouve dans un juste mourant, mérite de si terribles châtiments après sa mort; 2° la pureté et la sainteté de Dieu sont bien incompréhensibles, puisqu'il est impossible d'approcher de lui avec la moindre tache de péché; 3° le temps de cette vie ne nous étant donné que pour nous purifier et nous rendre dignes de posséder Dieu, il est très-important d'en ménager précieusement les moments, de peur que l'ennemi ne nous l'enlève si nous négligeons de le bien remplir; 4° nous ignorons combien il plaira à Dieu de nous donner de temps pour travailler à cette importante affaire, et pour achever en nous son œuvre; 5° le dernier moment de notre vie, dont nous ignorons le temps, décidera de notre sort pour l'éternité, et alors chacun de nous sera jugé selon ses œuvres et sur l'état de sa conscience; l'éternité bienheureuse sera l'insigne récompense de ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin dans la fidélité qu'ils doivent à Dieu, et l'éternité malheureuse le partage de ceux que la mort aura surpris avec le péché et l'amour dominant de la créature; 6° le juste même, selon saint Pierre, sera sauvé avec peine, et rendra compte de la moindre attache à la créature et à soi-même, d'une parole, d'une pensée, d'une action inutile; tout ce qui ne sera pas parfaitement pur passera par le feu, et il n'en sortira pas qu'il n'ait payé jusqu'à la moindre obole, comme dit l'Écriture; 7° sur ce principe, la vie même des plus innocents doit être, comme l'Église le déclare par le concile de Trente, une pénitence continuelle, afin d'expier chaque jour les péchés légers qu'on commet chaque jour. Voilà les réflexions que nous devons faire, et les vérités que nous devons méditer continuellement.

3 *novembre* — SAINT MARCEL, ÉVÊQUE DE PARIS. — 4[e] siècle.

Marcel naquit à Paris, d'une famille de condition médiocre. Après avoir été élevé dès l'enfance dans une grande piété, il fut fait lecteur. La manière dont il s'acquitta de cette fonction le fit élever au diaconat, qu'il exerça sous l'évêque Prudence.

Après la mort de Prudence, Marcel fut élu en sa place. Comme il n'avait accepté cette haute dignité qu'en tremblant, il ne cessa de veiller sur lui-même avec la plus grande exactitude, et il s'acquitta de toutes ses fonctions avec un zèle infatigable. On dit que Marcel prouva en diverses occasions que Dieu l'avait favorisé du don des miracles; c'est ainsi qu'il délivra le pays d'un serpent qui s'était retiré dans le tombeau d'une femme adultère. Le saint évêque mourut vers le commencement du cinquième siècle, le premier jour de novembre. Son corps fut enterré à un quart de lieue de la ville, dans un village qui en fait aujourd'hui un faubourg, et que l'on appelle le *faubourg Saint-Marcel* ou *Saint-Marceau*. Ses reliques ont été dans la suite transférées dans l'église cathédrale.

3 *novembre*. — SAINT HUBERT ÉVÊQUE DE MAESTRICHT ET DE LIÉGE. — 8[e] siècle.

Dieu, toujours admirable dans ses miséricordes, employa des voies extraordinaires pour faire passer saint Hubert d'une vie toute mondaine à une vie entièrement consacrée à son service. On ne sait rien sur ce qui concerne ce saint jusqu'au temps où il se mit sous la conduite de saint Lambert, évêque de Maestricht. On dit qu'il sortait d'une famille noble de l'Aquitaine, qu'il passa sa jeunesse à la cour de Thierry III, et que, selon toutes les apparences, il fut quelque temps au service de Pépin de Héristal, qui devint maire du palais d'Austrasie, en 681. On dit aussi qu'il aimait la chasse avec passion, et qu'il se livrait aveuglément aux vanités mondaines, quand, touché par la grâce, il prit la résolution de ne plus vivre que pour Jésus-Christ.

Saint Lambert fut celui qu'il choisit pour le conduire dans les voies du salut. Sa ferveur, ses progrès dans la perfection et dans les sciences ecclésiastiques lui méritèrent l'honneur d'être élevé

ıcerdoce. Bientôt après, le saint évêque se l'associa au gou-
ement de son diocèse. Saint Lambert ayant été indignement
acré, Hubert fut unanimement élu pour lui succéder en 708
09. Hubert portait envie à son bienheureux maître; et il eût
é terminer sa vie de la même manière. Les injures les plus
es ne faisaient qu'enflammer son zèle pour le salut des pé-
s; il leur rendait le bien pour le mal, mais sans jamais s'é-
r de la règle du devoir. Rempli de charité pour les pauvres,
r distribuait tous ses revenus; sans cesse occupé à l'exercice
nctions épiscopales, il travaillait avec une ardeur infatigable
uire le vice et à extirper l'idolâtrie.
prêchait l'Évangile avec tant de force et d'onction que la
e de Dieu, dans sa bouche, était véritablement un glaive à
tranchants. Le peuple accourait à ses sermons de tous les
. Sa ferveur, loin de diminuer, augmentait de jour en jour,
manifestait par la continuité de ses jeûnes, de ses prières et de
illes. Il conserva toute sa vie une singulière vénération pour
Lambert. Il transféra son corps, en 720, de Maestricht à
, et fit bâtir une église à l'endroit même où il avait répandu son
, et qui devint cathédrale lors de la translation du siége épis-
de Maestricht à Liége, en 721. Depuis ce temps-là, la ville
iége, qui regarde saint Hubert comme son fondateur et son
ier évêque, honore saint Lambert comme son patron.
forêt d'Ardenne, si connue dans l'histoire, servait encore
traite aux païens en plusieurs endroits. Saint Hubert, animé
zèle ardent, pénétra jusque dans les lieux les plus éloignés
plus sauvages, et détruisit les idoles. Comme il exerçait les
ions des apôtres, Dieu lui communiqua le don des miracles.
teur de sa vie rapporte le suivant, dont il avait été témoin
ire. Le saint évêque faisait la procession des Rogations avec
lergé; on y portait la croix avec les reliques des saints, et
chantait les litanies, selon l'usage de l'Église. Cette pieuse
nonie fut troublée par une femme possédée du démon; mais
rt lui imposa silence, et lui rendit la santé en formant sur
e signe de notre rédemption. Dans un temps de sécheresse,
int encore de la pluie par ses prières.
int Hubert, instruit de sa mort, par révélation, un an avant
le arrivât, mit ordre aux affaires de sa maison, et redoubla
rveur. Il allait surtout prier fréquemment au tombeau de
Lambert et à l'autel de saint Aubin, afin de recommander

son âme à Dieu par l'intercession de ces saints. Ayant été consacrer une église à Fur, il fit ses adieux à son peuple dans un discours qu'il prononça à l'occasion de cette cérémonie. Immédiatement après, il fut pris de la fièvre, et mourut le sixième jour de sa maladie, le 30 mai 727. Son corps fut déposé à Liége, dans l'église collégiale de Saint-Pierre. En 825, on le transféra dans les Ardennes, à l'abbaye d'Andain, qui porte aujourd'hui le nom du saint. Un grand nombre de pèlerins vont visiter la châsse de saint Hubert, qu'on invoque surtout contre la rage, et par l'intercession duquel il s'est opéré plusieurs guérisons miraculeuses. On célèbre la principale fête de saint Hubert le 3 novembre, sans doute à cause de quelque translation de ses reliques.

---

4 *novembre.* — SAINTS VITAL ET AGRICOLE, MARTYRS. — 4e siècle.

Vital et son maître Agricole furent arrêtés à Bologne vers l'an 304, dans la persécution de Dioclétien et de Maximien, parce qu'ils prêchaient la foi de Jésus-Christ. Or, comme Vital, plus on essayait par des prières ou des menaces de le faire changer de sentiment, plus il se déclarait l'adorateur et le serviteur du Christ, on lui fit souffrir divers genres de tourments qu'il endura avec une constance héroïque, et il rendit à Dieu son âme en l'invoquant. Quant à Agricole, on avait différé son supplice dans la pensée qu'il serait peut-être ébranlé par les souffrances de son esclave, et qu'il voudrait renoncer à sa foi; mais cet exemple de courage ne fit qu'affermir le sien. C'est pourquoi il fut attaché à une croix, et par là associé à un noble martyre, il en partagea le triomphe avec son esclave Vital. Les corps de ces deux martyrs furent enterrés dans le lieu de sépulture destiné aux Juifs; mais plus tard, découverts par saint Ambroise, ils furent transférés dans une église où ils sont devenus un objet de vénération.

---

4 *novembre.* — SAINT CHARLES BORROMÉE, CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE MILAN, ET CONFESSEUR. — 16e siècle.

Charles naquit au château d'Arône, le 2 octobre 1538, de Gilbert Borromée et de Marguerite de Médicis. Il donna, dès son enfance, des marques de la sainteté à laquelle il était appelé. Sa

ion à l'état ecclésiastique s'annonça d'une manière si pro-
se qu'on n'hésita pas de lui laisser prendre la tonsure à l'âge
x ans.

rès avoir achevé les études que l'on nomme *Humanités*, on
ya étudier à Pavie le droit civil et canonique, mais à la
de son père, en 1558, il fut obligé de revenir à Milan pour
faires de sa famille. A cette époque, le cardinal de Médicis,
ncle, fut élevé sur la chaire de saint Pierre sous le nom de
V. Charles reçut les compliments qu'on lui en fit avec une
eur qui marquait combien il appréhendait les dangers aux-
cette élévation allait l'exposer.

pape ne tarda pas d'appeler son neveu auprès de lui, et,
ant en lui une sagesse consommée, il le fit cardinal en 1560,
hevêque de Milan peu de temps après, quoiqu'il n'eût en-
que vingt-trois ans. Charles n'accepta ces dignités que par
sance; mais il justifia bientôt le choix du Souverain Pontife.
il fut la consolation et l'appui dans les affaires les plus diffi-
lu gouvernement de l'Église, l'une des importantes alors était
du concile de Trente, qui durait depuis soixante-huit ans.
eux cardinal vint à bout, par son zèle et sa prudence, de
onter les difficultés qui en avaient retardé la clôture. La der-
session eut lieu le 4 décembre 1593. Charles se hâta d'en
publier les décrets dans son diocèse, pour la réformation
a discipline. Sa conduite sur ce point fut du plus grand
ple; il réforma sa maison, vendit ce qu'il y avait de pré-
dans ses meubles et équipages.

pendant le saint archevêque ne soupirait que pour se rendre
son diocèse, afin de travailler à la sanctification de son trou-
Il se fit précéder par plusieurs prédicateurs de la Compa-
le Jésus, et leur donna une maison dans Milan, afin qu'elle
servît de point central pour donner des missions dans tout
iocèse. Il partit lui-même peu de temps après; mais il fut à
à Milan qu'il apprit que le pape était tombé malade, et il
bligé de retourner à Rome. Pie IV mourut entre ses bras le
cembre 1565. Pie V, qui fut élu pape un mois après, fit tous
forts pour que Charles restât auprès de lui; mais celui-ci in-
ant pour avoir la permission de se rendre dans son diocèse
obtint enfin l'agrément du Souverain Pontife.

ivé à Milan, dit l'historien de sa vie, il s'occupa avec le plus
zèle de la réformation de son diocèse, et commença par

régler sa propre maison, où chacun eut son emploi et sa règle à observer. Les exercices de la piété chrétienne y furent fixés pour tous les jours. Ce fut alors que le saint prélat commença cette vie d'oraison, de charité pastorale et d'austérités qu'il continua jusqu'à sa mort. Dès qu'il eut fixé sa résidence à Milan, il se réduisit à n'avoir que le seul revenu de son archevêché, avec la pension qu'il s'était réservée sur ses biens de famille et celle qu'il recevait du roi d'Espagne. Il résigna ses autres bénéfices, ou les employa, avec les formalités nécessaires, à fonder des séminaires, des colléges, et à fournir aux besoins des pauvres et des malades dans les hôpitaux, pour lesquels il vendit sa vaisselle d'argent, ses meubles précieux et tout ce qui pouvait être d'un grand prix : il fit disparaître de son palais les tapisseries, les décorations et les autres recherches du luxe, de la vanité ou de la sensibilité. Il se confessait tous les jours avant de célébrer la sainte messe, récitait son bréviaire tête nue et à genoux, et assistait à l'office public les jours de fête dans la cathédrale.

La passion de Jésus-Christ était le plus cher objet de sa piété : sa tendre dévotion pour la sainte Vierge et pour les saints honorés dans son église lui fournissait habituellement des prières auxquelles il était fidèle. Son jeûne était continuel, excepté les jours de fête ; et d'ordinaire il l'observait en ne mangeant que quelques légumes, du pain, et ne buvant que de l'eau. Son palais, toujours ouvert à ceux qui désiraient recevoir ses instructions, ou lui confier leurs peines, représentait l'image d'une maison religieuse dont le chef et la communauté étaient des saints, et dont le zèle et les exemples firent l'édification de Milan et de tout son diocèse, où la piété se renouvela, et rendit à la religion son autorité et son éclat, dans l'observation de ses lois et les pratiques de son culte dans presque toutes les conditions. Le saint archevêque eut souvent à souffrir de la part des méchants : on attenta deux fois à sa vie, qui ne fut conservée que par un miracle. On désapprouva souvent sa conduite, on blâma jusqu'à ses aumônes ; on lui prêta de mauvaises intentions dans la sévérité qu'il mit en certaines occasions où elle était un devoir. Saint Charles souffrit tout sans se plaindre, et força plusieurs de ses ennemis à lui faire des satisfactions, qu'il reçut avec des affections de charité qui lui attachèrent souvent les cœurs.

Il était parti pour assister à la mort d'un de ses suffragants,

squ'il apprit que la peste s'était déclarée près de Milan, où la pénétra bientôt; il se hâta de retourner dans sa ville; et arrivant alla visiter le lieu où le magistrat avait ordonné de nduire les pestiférés. Il les consola, pourvut à leurs besoins rituels et temporels, et déclara que, dans cette calamité terble, il ne se séparerait pas de son peuple, et qu'il sacrifierait sa e à lui rendre tous les soins d'un bon pasteur. Il ordonna des ières publiques pour tâcher de fléchir la justice divine, et s'offt souvent à Dieu comme victime, spécialement dans une ocession où il parut la corde au cou et les pieds nus. Le ciel auça les vœux de saint Charles par la cessation de ce terrible éau.

En 1684, il se rendit avec le P. Adorno, jésuite, son confesur, au mont Varalli; il y fit une confession extraordinaire, et t à quelques personnes intimes que sa fin approchait; quelques ours après, le 24 octobre, il fut pris d'une fièvre tierce. On le ransporta à Milan le 2 novembre suivant; le redoublement de la èvre fut si violent qu'on désespéra de sa vie. Il demanda les saements de l'Église, qu'il reçut avec cette tendre dévotion qui lui tait ordinaire, et expira au commencement de la nuit du 8 au novembre en prononçant ces mots : *Ecce venio*, voilà que je iens. Paul V le canonisa neuf ans après sa mort.

---

5 *novembre.* — SAINTE BERTILLE, VIERGE ET ABBESSE. — 7e siècle.

Bertille était d'une maison noble du Soissonnais; mais elle acquit par sa piété la noblesse des enfants de Dieu, qui est beaucoup plus estimable que celle que l'on tire des hommes. Elle eut dès l'enfance un attrait si grand pour la retraite qu'elle fuyait toute espèce de compagnie pour vaquer plus librement et plus longtemps à la prière. Ce goût pour la solitude croissant avec l'âge, le siècle lui parut de plus en plus digne de mépris, et elle résolut d'y renoncer entièrement. Comme elle n'osait s'en ouvrir à ses parents, qui avaient dessein de l'élever pour le monde, elle en parla à saint Ouen, qui la fortifia dans sa résolution, et lui promit de la secourir de ses avis et de prier Dieu pour elle, afin qu'elle pût connaître sa volonté. Bertille pria aussi très ardemment de son côté : toutes les fois qu'elle sortait de sa prière,

elle sentait une nouvelle ardeur pour la retraite. Ses d
furent enfin écoutés de ses parents. Édifiés de sa piété, char
de sa modestie et pleins de vénération pour sa vertu, il ne leur
pas difficile de deviner le parti qui pouvait lui être le plus agré
Ils la conduisirent au monastère nouvellement fondé à Jou
par saint Adon, frère de saint Ouen. Bertille, au comble de
vœux, montra autant de joie en entrant dans cette commun
qu'un passager en a de se voir échappé aux fureurs de la 1
Séparée du monde, elle s'étudia à faire de jour en jour de 1
veaux progrès dans la vertu : elle s'humiliait sans cesse sou
main de Dieu, et se chargeait avec joie de tout ce qui pou
l'humilier devant ses sœurs; rien ne lui paraissait vil, parce
l'obéissance qui la guidait lui rendait tout précieux. L'abbe
qui reconnut en elle beaucoup de sagesse et de prudence
confia les emplois les plus importants. On la chargea du soin
hôtes, des infirmes et des enfants qu'on élevait dans le mo
tère. La manière dont Bertille s'acquitta de ces différents em
la fit élire prieure : elle accepta avec peine cette dignité, p
qu'elle trouvait plus de sûreté à obéir qu'à commander. Une
choses dont elle eut le plus de soin dans cette charge fut de m
tenir la paix et la bonne intelligence parmi les sœurs, et de
édifier par son humilité et par ses autres vertus.

La reine Bathilde, régente du royaume pendant la minorit
Clotaire III, son fils, ayant fait bâtir un monastère à Chel
près de la Marne, dans le diocèse de Paris, demanda à sa
Théchilde, abbesse de Jouarre, de lui envoyer Bertille
quelques religieuses, pour établir la régularité de cette nou
maison. Bertille fut donc la première abbesse de Chelles, e
réputation de sainteté y attira un grand nombre de religieu
qui, répandant au loin l'odeur de leurs vertus, firent naître
étrangers même le désir de venir se consacrer à Dieu dan
nouveau monastère. Bathilde s'y retira dès que son fils Clo
fut en état de prendre l'administration de ses États, et elle r
l'habit des mains de Bertille, à qui elle fut soumise comm
elle eût été la dernière de la maison. Bertille fut abbess
Chelles pendant quarante-six ans : loin de diminuer ses austé
en avançant en âge, elle les redoublait même à mesure qu'el
voyait plus proche de sa fin; elle rendit son âme à Dieu
l'an 692.

6 *novembre.* — SAINT LÉONARD, SOLITAIRE ET CONFESSEUR. — 6e siècle.

Léonard ou Liénard était d'une famille illustre, qui avait de grands emplois à la cour de Clovis Ier. Ce prince, qui était son parrain, avait beaucoup d'affection pour lui. Au milieu des liens qui l'attachaient au monde, une voix plus forte lui disait de se retirer dans la solitude. Renonçant donc au service d'un prince de la terre pour entrer sous l'heureuse domination du Roi des rois, il quitta la cour de Clovis, et alla trouver saint Rémi pour vivre sous sa conduite. Un maître saint ne forme pas toujours des disciples qui lui ressemblent; mais il est bien rare qu'il n'affermisse dans la sainteté ceux qui en sont déjà revêtus. C'est ce qui arriva à Léonard. Il alla de vertu en vertu, et devint en peu de temps un parfait chrétien. Sa réputation de sainteté s'étendit jusqu'à la cour, et le roi lui proposa de venir auprès de lui jusqu'à ce qu'il l'eût placé selon son mérite; mais Léonard aimait trop la retraite pour la quitter. Il alla trouver saint Mesmin, près d'Orléans, et demeura quelque temps avec lui, pour s'animer de plus en plus, par l'exemple de ce saint, au désir des biens célestes. Étant passé ensuite dans le Limousin, et trouvant dans ce pays une forêt abandonnée, il crut que ce lieu serait très-propre au dessein qu'il avait de vivre loin du commerce des hommes, afin de n'être connu que de Dieu seul. Il y bâtit un oratoire et quelques cellules, et ce fut dans cette forêt qu'il passa la plus grande partie de sa vie avec quelques moines qui voulurent être les compagnons et les imitateurs de ses jeûnes, de ses vertus et de ses prières.

Léonard avait une grande charité pour les captifs et les prisonniers : il mettait un zèle infatigable à leur procurer tous les secours dont ils pouvaient avoir besoin, et surtout à les retirer du vice. Lorsqu'il était assez heureux pour en délivrer, il avait grand soin de les avertir combien ils avaient à craindre une autre captivité, c'est-à-dire celle du péché, dont les hommes ne délivrent pas. Il leur parlait avec tant de force et d'onction de la nécessité d'éviter ce joug honteux, en quittant tout pour n'aimer que Dieu, que la plupart demandaient à vivre sous sa direction. Il forma un grand nombre de disciples qui servirent Dieu avec ardeur. Quand il eut

rempli la mesure des bonnes œuvres que le Seigneur demandait de lui, il mourut saintement vers le milieu du sixième siècle.

---

7 *novembre.* — SAINTE MARIE, ESCLAVE ET MARTYRE. — 3e siècle.

Le courage héroïque que Dieu a donné à la bienheureuse Marie pour confesser le nom de Jésus-Christ doit nous convaincre qu'il ne distingue ni le sexe ni la condition dans la distribution de ses grâces. Cette fille était esclave d'un sénateur païen nommé Tertulle, et la seule de la maison qui eût le bonheur de connaître Jésus-Christ. Attentive à obéir à ses maîtres, exacte à les prévenir dans tout ce qui pouvait leur être utile, elle faisait consister l'essentiel de sa piété dans l'accomplissement de toutes ses obligations. Elle rapportait à Dieu tout ce qu'elle faisait, et, contente d'un état qui lui donnait lieu d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, elle ne pensait qu'à se rendre agréable à ses yeux. Son exactitude à remplir tous ses devoirs la faisait chérir de son maître et des autres personnes de sa maison. Comme elle vivait sous l'empire de Dioclétien, du temps que les chrétiens étaient persécutés, elle demandait sans cesse pour eux la fidélité et la persévérance. Elle mérita aussi pour elle-même la grâce qu'elle avait implorée pour les autres : Tertulle, ayant reconnu qu'elle était chrétienne, la fit fouetter cruellement dans l'espérance qu'elle consentirait, par la crainte des tourments, à changer de religion, et qu'il pourrait alors la garder à son service ; il la fit ensuite renfermer, par le même motif, dans un endroit fort obscur, où on ne lui donna, pendant trente jours, que la nourriture nécessaire pour qu'elle ne mourût pas de faim. L'attente de son maître fut trompée ; car, tandis qu'elle était dans cette espèce de prison, elle se fortifiait de plus en plus dans la vraie religion. On rapporta au gouverneur que Tertulle avait chez lui une esclave chrétienne qu'il n'avait pas dénoncée, selon que les édits des empereurs le commandaient. Le gouverneur envoya chercher aussitôt Tertulle, et lui fit un crime capital de son silence ; mais, quand celui-ci eut dit toutes les raisons qui l'avaient porté à agir ainsi, on le renvoya absous à condition qu'il livrerait son esclave. Marie fut donc conduite devant le gouverneur, qui voulut en vain la faire renoncer à la religion chrétienne. Tout

le peuple qui était présent, voyant la fermeté de cette fille, et traitant son courage d'opiniâtreté, s'écria qu'il fallait la brûler vive. Pendant ces cris confus, Marie priait Dieu de lui donner la constance qu'elle avait si souvent demandée pour les autres. Le gouverneur ne put jamais lui persuader de renoncer à Jésus-Christ. Le Dieu que je sers est avec moi, dit-elle ; je crains peu vos menaces. Le juge voulut voir si elle serait aussi ferme qu'elle le paraissait quand elle sentirait de vives douleurs, et, l'ayant livrée aux bourreaux, elle fut traitée si cruellement que le peuple, qui un moment auparavant demandait sa mort, touché de compassion, cria qu'on l'épargnât, et accusa le juge d'inhumanité. Ce dernier, voyant le peuple en émotion, fit cesser les tourments dont on accablait le corps de Marie, et la laissa sous la garde d'un soldat ; mais cette sainte fille, craignant encore plus de voir sa pudeur exposée sous un tel gardien que de mourir dans les tourments, trouva moyen de s'échapper et d'aller se cacher dans les rochers. On l'honore comme martyre, parce qu'on donnait souvent ce titre à ceux qui avaient généreusement souffert pour Jésus-Christ, comme l'apprennent saint Cyprien et quelques autres écrivains de l'antiquité ecclésiastique.

---

7 *novembre*. — SAINT WILLIBRORD, PREMIER ÉVÊQUE D'UTRECHT, CONFESSEUR. — 8e siècle.

Willibrord naquit au pays de Rippon, chez les Anglo-Saxons du Northumberland. Il était prêtre et âgé de trente-trois ans lorsqu'il fut choisi avec onze autres missionnaires également illustres par leur vertu et leur instruction pour aller convertir les païens de la Frise et de la Saxe. Ayant reçu la bénédiction du vénérable Egbert, leur évêque, ces douze nouveaux apôtres arrivèrent à Utrecht, où ils convertirent bientôt à la foi un grand nombre d'idolâtres. Le duc Pepin envoya Willibrord à Rome, vers le pape Sergius, qui le consacra archevêque des Frisons, dans l'église de Sainte-Cécile. Le nouveau pontife amena les changements les plus heureux pour la religion dans une partie des provinces de la Hollande actuelle ainsi que dans la Flandre. Tant de succès engagèrent Pepin d'Héristal et après lui son glorieux fils Charles Martel à céder par une donation souveraine à Willibrord et à ses successeurs sur le siége d'Utrecht cette ville avec

ses dépendances, libéralité qu'imitèrent diversement plusieurs personnages dont la piété égalait la noblesse. Ce que Willibrord enseignait par ses paroles et ses exemples, le Seigneur le confirmait par des signes surnaturels et des miracles. Un jour entre autres que le zélé missionnaire brisait une idole à Walcheren, le gardien du temple lui déchargea sur la tête un coup de bûche qui ne lui fit aucun mal grâce à la protection divine. Au même endroit, Willibrord fit sortir d'un terrain tout à fait aride une fontaine d'eau douce pour soulager un peuple qui souffrait de la soif. Il chassa aussi la peste en faisant une aspersion d'eau qu'il avait bénite après avoir offert le saint sacrifice de la messe pour les malades, et il obligea le démon à quitter les lieux qu'il infestait. Rempli de zèle pour la gloire de Dieu, Willibrord répandait de tous côtés, et notamment sur le Brabant, les rayons de sa science et de sa sainteté. La ville d'Anvers elle-même ne put se soustraire à la bienfaisante chaleur de sa charité, et elle se glorifie à bon droit d'avoir eu pour docteur un si grand saint. Enfin, cet homme vénérable, qui ne respirait que l'amour de Dieu et du prochain et qu'ornaient toutes les vertus, mourut à l'âge de quatre-vingts ans, et alla recevoir la récompense céleste le 7 novembre de l'an du Seigneur 938.

---

8 *novembre*. — OCTAVE DE LA TOUSSAINT, ET FÊTE DES SAINTES RELIQUES

Le Seigneur Jésus, dit saint Jean de Damas, nous offre dans les Reliques des saints comme des sources salutaires d'où découlent pour nous de nombreux bienfaits, et d'où s'exhalent les plus suaves parfums. Que personne ne refuse d'ajouter foi à ce que j'avance, car si, par la volonté de Dieu, l'eau a jailli dans le désert d'une roche dure et solide, et encore, pour apaiser la soif de Samson, d'une mâchoire d'âne, pourquoi paraîtra-t-il incroyable à quelqu'un qu'une odeur suave puisse s'échapper des Reliques des Martyrs? Ce ne sera assurément pas un de ceux qui ont aperçu et qui ont reconnu quelle est la puissance de Dieu et de quel honneur il entoure ses saints. L'ancienne loi avait en effet établi que quiconque aurait touché un mort serait réputé immonde ; mais les saints ne peuvent en aucune façon être comptés au nombre des morts. Car, depuis que Celui qui est la vie

elle-même et l'auteur de la vie a été inscrit parmi les morts, nous ne donnons nullement le nom de morts à ceux qui ont achevé leur vie dans l'espérance de la résurrection et dans la foi en celui qui l'a promise. Car comment un corps mort pourrait-il produire des miracles? Or, par les reliques des saints les démons sont chassés, les causes des maladies sont détruites, les malades recouvrent la santé, les aveugles la vue, les lépreux sont purifiés, les tentations et les afflictions sont dissipées, et enfin en vertu de leurs mérites tout don parfait descend du Père des lumières à ceux qui demandent avec une foi inébranlable. Quelle peine ne prenez-vous pas pour rencontrer quelque protecteur qui vous présente à un roi mortel, et qui lui parle en votre nom? Et nous n'honorerions pas ceux qui se déclarent les patrons de tout le genre humain, et qui intercèdent auprès de Dieu pour nous? Il faut à coup sûr les honorer, et de telle sorte que nous élevions des temples à Dieu sous leur invocation, que nous leur offrions des dons, que nous honorions leur mémoire, et que le jour de leur fête nous nous réjouissions d'une manière toute spirituelle. Mais il faut que notre joie soit en conformité avec ceux qui nous invitent à la manifester, de crainte que nous ne risquions de les offenser et de les irriter alors que nous tâchons de les honorer et de gagner leurs suffrages. Car ce qui honore Dieu réjouit également ses serviteurs, mais ce qui l'offense déplaît aussi à ses soldats victorieux. Ainsi honorons les saints par le chant des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, par la componction du cœur et par la charité et la piété à l'égard des pauvres, bonnes œuvres qui nous concilient le plus la faveur de Dieu. Érigeons, en l'honneur des saints, des statues et des images visibles, ou plutôt obtenons, en imitant leurs vertus, de devenir leurs statues et leurs images vivantes.

---

8 *novembre*. — LES SAINTS QUATRE-COURONNÉS, MARTYRS. — 4e siècle.

Sévère, Sévérien, Carpophore et Victorin, qui étaient frères et qui furent battus avec des lanières plombées dans la persécution de Dioclétien, en raison de la liberté chrétienne avec laquelle ils exprimaient leur aversion pour le culte des faux dieux, moururent sous les coups, vers l'an 304, pour le nom du Christ.

Leurs corps jetés aux chiens, quoique exposés pendant longtemps à leurs atteintes, en furent respectés. Aussi les chrétiens, les ayant emportés à trois milles de Rome, sur la voie Lavicane, les ensevelirent dans un cimetière, près du tombeau des saints martyrs Claude, Nicostrate, Symphorien, Castor et Simplice, qui avaient souffert le martyre sous le même empereur. Ces derniers étaient d'habiles sculpteurs, mais on n'avait pu les déterminer par aucun moyen à faire des statues d'idoles; et, conduits devant l'image du soleil pour l'adorer, ils dirent qu'ils ne se laisseraient jamais aller à adorer des œuvres faites de la main des hommes. Jetés en prison, comme ils y persistèrent dans la même résolution pendant plusieurs jours, ils furent d'abord battus avec des scorpions, c'est-à-dire des fouets garnis de pointes de fer; puis, enfermés tout vivants dans des cercueils de plomb, ils furent précipités dans le courant d'un fleuve. Il existe à Rome une église sous l'invocation des Quatre-Couronnés, dont les noms, qui avaient été longtemps inconnus, furent manifestés dans la suite par une révélation divine. L'église qui porte leur nom possède, outre les corps de ces martyrs, les restes des cinq autres dont nous avons parlé. On les y conserve avec honneur, et l'on célèbre leur fête le 8 de novembre.

---

8 novembre. — SAINT CLAIR, PRÊTRE. — 4e siècle.

Clair naquit, dans le quatrième siècle, de parents distingués dans le monde par leur naissance et leurs richesses; mais Dieu lui fit la grâce de renoncer à tout pour ne chercher que la gloire et les biens du ciel. La réputation de saint Martin attira auprès de lui le jeune Clair, qui se forma à la piété dans le célèbre monastère de Marmoutier. Le saint évêque de Tours, ayant connu par lui-même que Clair avait toutes les qualités que Dieu demande de ses ministres, l'éleva au sacerdoce. Saint Sulpice Sévère, qui le connut très-particulièrement, dit qu'il s'éleva en peu de temps à un très-haut degré de perfection dans la pratique des vertus chrétiennes.

Au bout de quelques années, Clair bâtit un petit hospice pour lui, assez près du monastère Saint-Martin, et il reçut plusieurs des frères qui voulurent s'y retirer. On y vit, entre autres, un jeune homme nommé Anatole, en qui l'on apercevait tous les de-

ors d'un bon religieux, mais qui nourrissait dans son cœur les sentiments de la plus vile hypocrisie. Il ne laissa paître d'abord que ce qui pouvait persuader les autres de son humilité et de l'innocence de sa vie; mais, quand il crut avoir acquis assez de réputation et de crédit parmi les frères, il commença à se donner pour un homme particulièrement favorisé de Dieu, qui voulait bien se communiquer à son serviteur par révélations. Il se prétendit en commerce avec les anges, qui venaient souvent le visiter et converser familièrement avec lui. s gens sensés se moquèrent de ses révélations; mais il eut ur lui les simples, qui ne doutèrent point qu'Anatole ne fût grand prophète et qu'il n'eût avec Dieu un commerce extraordinaire. Clair ne donna point dans l'illusion; il déclara nettement prétendu prophète qu'il le regardait comme un fourbe ou un onnaire. Anatole le menaça de toute la colère de Dieu s'il bstinait à rester dans l'incrédulité; mais, voyant que de pareilles menaces ne faisaient aucune impression sur Clair, et qu'il ntinuait de prémunir les autres contre ses impostures, il dit jour, en présence de tous ses frères : Cette nuit, Dieu doit envoyer du ciel une robe blanche; vous m'en verrez revêtu rcher au milieu de vous.

Tout le monde était attentif à ce qui allait arriver. Sur le minuit entendit un grand bruit, et la cellule d'Anatole parut tout en . Quand tout fut calme, Anatole appela l'un des frères nommé bat, et lui montra la robe dont il avait parlé. Sabat, fort étonné, ertit tous les autres, qui accoururent promptement à la cellule; ir s'y rendit aussi; chacun toucha la robe : on la trouva trèsle et d'un blanc admirable; elle parut même à plusieurs d'une ffe extraordinaire et qui marquait quelque chose de surnael. Clair, qui s'aperçut de la disposition des esprits, dit à sa nmunauté qu'il fallait prier Dieu de découvrir la vérité, et le te de la nuit se passa à réciter des hymnes et à chanter des umes. Quand le jour fut venu, il prit Anatole par la main, et ulut le mener à saint Martin; mais cet hypocrite, résistant toute sa force, se mit à crier qu'on lui avait défendu de se ntrer à saint Martin. La crainte qu'il eut d'être confondu par grand serviteur de Dieu mit fin à ses impostures, et il ne fut ts question de robe ni de révélation.

Clair, ayant toujours suivi avec beaucoup de zèle, d'exactile et de fidélité les conseils de saint Martin, son maître, le

précéda de quelques jours dans la , par une mort digne de la sainteté de sa vie. C st saint Sulpice Sévère, son ami, qui a laissé écrit ce qu'on t de ce saint prêtre.

---

9 *novembre*. — DÉDICACE DE LA BASILIQUE DU SAUVEUR, AUSSI APPELÉE SAINT-JEAN DE LATRAN. — 4e siècle.

C'est le bienheureux pape Sylvestre Ier qui institua les rites qu'observe l'Église romaine dans la consécration des églises et des autels. Il y avait bien, depuis les temps apostoliques, des endroits qui étaient consacrés à Dieu, lieux que les uns appelaient oratoires et d'autres églises, où se faisaient les collectes le premier jour de la semaine, et où le peuple chrétien avait coutume de prier, d'écouter la parole de Dieu et de recevoir la sainte Eucharistie. Cependant ces lieux de réunion n'étaient point consacrés avec autant de solennité qu'ils l'ont été depuis, et il n'y avait pas encore un autel érigé en titre, auquel on eût fait des onctions avec le saint Chrême pour qu'il devînt une représentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est à la fois pour nous prêtre, autel et victime. Mais dès que l'empereur Constantin eut obtenu par le sacrement de baptême la santé du corps et le salut de l'âme, par une loi qu'il porta pour tout l'univers, il fut accordé aux chrétiens de bâtir des églises. Il les encouragea à entreprendre ces constructions sacrées non-seulement par l'édit dont on vient de parler, mais aussi par l'exemple qu'il donna lui-même. En effet, dans son palais de Latran il dédia une église au Sauveur, et il éleva, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, une basilique qui tenait à l'autre église, et dans ce même lieu où, baptisé par saint Sylvestre, il y avait été guéri et purifié de la lèpre. Le même pontife consacra l'édifice le 9 novembre. La mémoire de cette consécration se célèbre en ce jour, qui est celui où, pour la première fois à Rome, une église fut consacrée publiquement, et où l'image du Sauveur apparut au peuple romain peinte miraculeusement sur une muraille.

Quoi que le bienheureux Sylvestre eût ordonné dans la suite, lors de la consécration de l'autel du Prince des Apôtres, que désormais l'on ne construirait que des autels de pierre, cependant celui de la basilique de Latran fut érigé en bois. Cela ne doit point étonner, parce que depuis saint Pierre jusqu'à saint

tre, les souverains pontifes ne purent, à cause des persé-
s, se fixer dans aucun lieu déterminé, et que partout où
ssité les y forçait, dans les cryptes, les cimetières, les
s des pieux fidèles, ils accomplissaient le saint sacri-
r un autel de bois creusé et ressemblant à un coffre.
Sylvestre, lorsque la paix eut été rendue à l'Église, plaça
el dans l'église-mère de Latran, en l'honneur du Prince
pôtres, que l'on dit avoir offert dessus le saint sacri-
t des autres pontifes qui s'en étaient également servis
a célébration des mystères, jusqu'au temps de Cons-
En même temps, il décréta que personne dorénavant
rrait y célébrer la messe, à l'exception du Pontife ro-
La même église, détruite et renversée par les incendies,
astations, les tremblements de terre, réparée par les soins
ués des souverains pontifes, et restaurée grâce à la con-
de leurs efforts, fut consacrée solennellement par le pape
XIII, qui était de l'ordre des Frères-Prêcheurs, le 28
726, et le même souverain pontife ordonna que la mé-
de cette dédicace serait célébrée chaque année le 9 de
bre.

'mbre. — SAINT THÉODORE, MARTYR. — 4e siècle.

ne sait pas précisément quelle était la patrie de Théodore,
mmé Tyron. Il paraît, par le discours de saint Grégoire de
en son honneur, qu'il était originaire d'Orient, et que ses
s étaient peu favorisés des biens de la fortune et peu
s dans les charges. Théodore, ayant été engagé dès sa
e dans le parti des armes, ne pensa, tout en combat-
ur les princes de la terre, qu'à être soldat de Jésus-Christ.
t de la paye qu'on lui donnait, il trouvait encore le
d'économiser pour secourir ses frères. Ayant ainsi l'esprit
œur occupés des biens célestes, il apprit sans frayeur,
n 306, que les édits de Maximien Galère et Maximin
aient que l'on continuât la persécution suscitée contre
étiens par l'empereur Dioclétien. Il mettait sa confiance
a, et lui demandait la force nécessaire pour vaincre les
s de son nom. Telle était sa disposition quand on lui
l'ordre de sacrifier. Déjà plusieurs de ses compagnons
obéi : pour lui, il déclara hautement qu'il était chrétien,

et qu'il ne pouvait rien faire contre la religion. Sur ce
ration, on le mena au chef de la légion, qui le pressa
le forcer de sacrifier aux faux dieux; mais Théodo
lui avoir parlé succinctement des vérités du christiani
l'obligeaient de demeurer ferme dans ce qu'il ava
et à ne point obéir en cette occasion, ajouta : Telle est
gion, telle est ma foi : qu'on me coupe, qu'on me déchi
me brûle; si tous mes membres souffrent pour Celui
créés, c'est un hommage qu'ils lui doivent. Son chef
avoir pitié de lui, et le laissa en liberté en le renvoy
autre jour.

Théodore fit alors une action de grand éclat, et qui n
selon les règles de la justice et de la prudence chrétie
avait au milieu de la ville d'Amasée un temple de la déess
Théodore, ayant trouvé l'heure et le vent favorables, y
pendant la nuit; l'édifice fut réduit en cendres. Comme il
chait point à se cacher, il avait été aperçu par quelques p
qui apprirent en un moment à toute la ville quel était l'
l'embrasement. On le traduisit aussitôt devant le go
nommé Publie, qui lui demanda pourquoi, au lieu d'
déesse, il avait incendié son temple. Il est vrai, répond
c'est moi qui ai fait cette action. Votre déesse, ainsi qu
vertu, s'est trouvée de pierre, et le feu l'a brûlée. Le go
irrité d'une réponse qu'il prit pour une insulte faite à C
fouetter Théodore, et lui dit : Si vous ne m'obéissez tou
en sacrifiant aux dieux que vous semblez mépriser, je v
souffrir les tourments les plus cruels. — Je ne crains pas
plices, lui répondit Théodore; pourrai-je les craindre, a
moi Jésus, mon Seigneur et mon Roi? Publie, le voya
sible à ses menaces, tâcha de le gagner par des prome
gnifiques. Je vous comblerai d'honneurs, dit-il; je vou
aux plus hautes dignités. Théodore fut autant insensible
messes qu'aux menaces. Le gouverneur, voyant sa const
solut de le faire tourmenter. Alors le saint, levant les
ciel et faisant le signe de la croix sur tout son corps, dit
vous déchireriez mon corps dans toutes ses parties, je
mon Seigneur et mon Dieu jusqu'au dernier soupir, et
frirais tout ce que je souffrirais pour son nom. Publie, s
d'éprouver si Théodore serait aussi ferme qu'il le disa
mettre sur le chevalet : on lui déchira les côtes avec de

r, et si cruellement, què les os furent découverts. Au milieu supplice, Théodore montrait un visage aussi serein que si été un autre qui eût souffert; et, pendant qu'on le tour-ait avec le plus de fureur, il chantait un verset de psaume : *nirai le Seigneur en tout temps*; *ma bouche publiera tou- ses louanges*. Public, étonné d'une insensibilité si extraor-re, lui dit : N'as-tu point de h e, misérable, de mettre ta nce dans cet homme que tu lles Christ, et qu'on a fait ir si ignominieusement? Mai odore lui répondit ces belles es : C'est un opprobre dont se couvrent avec joie tous ceux qui ment le nom de Jésus-Christ. Le gouverneur, las de le faire rir, le fit reconduire en prison. L'ayant fait venir quelques après, et le voyant également ferme et constant, il le con-na à être brûlé. Théodore écouta la sentence avec joie. On le au lieu du supplice, et quand le feu fut allumé il fit le signe croix sur son front et sur tous ses membres, et il mourut en louant Dieu, qui se rend admirable dans ses saints.

---

vembre. — SAINT MATHURIN, PRÊTRE ET CONFESSEUR. — 4[e] siècle.

thurin, né dans le diocèse de Sens, connut dès son enfance nité des idoles, et embrassa le christianisme. A peine eut-il eux ouverts à la lumière de l'Évangile qu'il abandonna tout l'il possédait dans le monde pour s'attacher uniquement à -Christ. Ayant été élevé au sacerdoce, il convertit un grand re d'idolâtres, parmi lesquels on comptait son père et sa . Rempli de mérite et de bonnes œuvres, il mourut quelque s avant l'an 388. On porta son corps à Sens. On le transféra is au village de Larchant, près de Nemours, dans le Gâti- On bâtit en ce lieu, qui appartenait au chapitre de la cathé- de Paris, une église sous l'invocation du saint prêtre, où voyait une châsse qui renfermait une partie de ses reliques, le ayant été brûlé par les huguenots en 1568. Il y avait aussi is une ancienne église dédiée sous l'invocation de saint Ma-n. Le chapitre de Paris la donna, en 1228, aux religieux de inte-Trinité pour la rédemption des captifs; c'est de là que les taires ont été appelés Mathurins, surtout en France. Les ants du Gâtinais honorent saint Mathurin comme leur apôtre ur patron.

10 *novembre.* — SAINT TRYPHON ET SAINT RESPICE, MARTYRS. — 3e siècle.

Tryphon et Respice étaient chrétiens, de même pays et peut-être de même famille. Ils étaient d'un village appelé Sansore, dans le territoire d'Apamée, en Bithynie. Dès le berceau on les éleva dans les principes de la foi et dans les sentiments de la piété chrétienne. On ne sait point s'ils eurent d'autre emploi que de méditer les vérités éternelles; ce qu'il y a de bien certain, c'est que Dieu les rendit dignes de lui offrir le sacrifice de leur vie dans la persécution de Dèce.

Dès qu'ils eurent été arrêtés, ils bénirent Dieu de la grâce qu'il leur faisait, et lui demandèrent celle de ne lui être point infidèles. On les chargea de chaînes, et on les mena à Nicée, devant le gouverneur Aquilin, qui leur demanda quels étaient leur état et leur fortune. Des chrétiens, répondirent-ils, ne connaissent point de fortune. Ils croient que c'est Dieu qui règle tout selon sa volonté infiniment sage. Un officier, qui était présent, dit aux saints : Ceux de votre religion doivent être brûlés vifs s'ils ne sacrifient aux dieux : ainsi l'ont ordonné les empereurs. — Nous ne craignons point de souffrir, dit Respice; nous le désirons même. Aquilin, voulant tempérer en quelque sorte les menaces de l'officier, leur dit : Vous paraissez avoir assez d'âge pour savoir ce que vous devez faire. — Oui, dit Tryphon, nous sommes sages parce que nous suivons Jésus-Christ, et tout ce que nous désirons, c'est d'arriver à la perfection de cette sagesse : or, il n'y a pas de voie qui nous fasse arriver plus sûrement que celle dans laquelle nous sommes entrés. Après cette réponse, Aquilin commanda qu'on leur donnât la question. Tryphon et Respice se dépouillèrent eux-mêmes de leurs habits; et souffrirent ce tourment pendant trois jours entiers sans se plaindre. Ils n'ouvrirent la bouche que pour invoquer le nom du Seigneur et pour faire connaître au juge à quels dangers il s'exposait en adorant les idoles. Aquilin, peu touché de ces vérités, s'en alla à une partie de chasse, et commanda qu'on laissât jusqu'à son retour ces deux chrétiens exposés à la rigueur de la saison. On était en hiver et le froid était excessif, de sorte que leurs pieds se fendirent en divers endroits. Aquilin, de retour, recommença l'interrogatoire avec aussi peu

de succès qu'auparavant. Quoi! leur dit-il, ne voulez-vous pas devenir plus sages? — Hélas! dit Tryphon, c'est à quoi nous ne cessons de travailler par le culte continuel que nous rendons à Dieu. Le gouverneur, voyant leur fermeté, les condamna à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté vers l'an 251.

---

10 *novembre.* — SAINT ANDRÉ AVELLINO, CONFESSEUR. — 16e siècle.

Saint André Avellino naquit en 1521, à Castro-Novo, petite ville du royaume de Naples. Il montra dès son enfance les plus heureuses dispositions à la vertu, et en pratiqua de bonne heure les exercices. Une physionomie heureuse exposa sa chasteté à quelques grands dangers; mais il en triompha par la prière, la mortification, la vigilance sur lui-même et surtout par la fuite des sociétés dangereuses. Son désir d'être tout à Dieu lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Il fit à Naples, avec grand succès, les études nécessaires, après lesquelles il entra dans l'exercice des fonctions du saint ministère avec cet esprit de zèle, de pénitence et de charité qui fit de sa conduite un modèle de perfection. L'archevêque de Naples le chargea de la direction spirituelle d'une communauté religieuse, dont il ramena la ferveur en y rétablissant une régularité soutenue, dans une séparation habituelle du monde, mais dont la pratique rigoureuse excita contre notre saint, de la part des mondains, une persécution qui lui attira des traitements indignes, qu'il souffrit avec une patience héroïque.

Le désir de se retirer dans une retraite où il ne fût occupé que de Dieu détermina saint André Avellino, en 1566, à embrasser la règle des Clercs-Réguliers, appelés Théatins, et il se retira dans leur maison de Naples, où, ayant été reçu, on admira bientôt son humilité profonde, sa mortification habituelle et une charité pour le prochain si généreuse qu'il sollicita lui-même vivement la grâce du meurtrier de l'un de ses neveux, qu'il aimait tendrement. Grand nombre de personnes de tout état, réguliers et séculiers, lui donnèrent leur confiance, et, sous sa direction, ils avancèrent à grands pas dans le chemin de la vertu. Le célèbre cardinal Paul d'Arezzo et saint Charles Borromée, pénétrés d'estime et de vénération pour notre saint, le consultèrent et l'employèrent avec succès aux bonnes œuvres qu'ils lui confièrent.

Dans le temps où il s'appliquait à rétablir dans le clergé l'es-

prit et les vertus des saints apôtres et de leurs premiers disciples, il fut appelé en différents endroits pour y fonder des maisons de son ordre. Dieu bénit partout le zèle d'André Avellino, et il l'autorisa plusieurs fois par le don de prophétie et l'éclat de plusieurs miracles. Notre saint était dans sa quatre-vingt-huitième année lorsqu'il tomba frappé d'apoplexie au pied de l'autel, au moment il commençait la messe, dont il ne put prononcer que ces paroles: « J'entrerai à l'autel du Seigneur, *Introïbo ad altare Dei.* » Il fut administré, et expira le 10 novembre 1608. Clément XI l'a canonisé en 1712. La Sicile et la ville de Naples l'ont choisi pour un de leurs patrons.

---

11 *novembre* — SAINT MENNAS, MARTYR. — 3e siècle.

Mennas, Égyptien, était un soldat chrétien qui, pendant la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien, s'était retiré dans une solitude pour y faire pénitence. Mais le jour de la naissance des empereurs, au moment où le peuple était occupé à la célébrer au spectacle, s'élançant sur le théâtre, il se mit à reprocher aux gentils leur superstition avec une liberté courageuse. Arrêté pour ce fait, le gouverneur Pyrrhus le fit garrotter et flageller cruellement à Cotyée, métropole de Phrygie. On le tortura ensuite sur le chevalet en approchant de son corps des torches ardentes, puis on irrita ses plaies en les frottant avec un tissu de crin. Pieds et mains liés, on le tourmentait avec des chardons et des verges de fer; puis, après l'avoir meurtri à coups de fouets plombés, on lui donna la mort par le glaive, et on le jeta dans les flammes. Son corps, en ayant été enlevé par les chrétiens, qui lui donnèrent la sépulture, fut transféré dans la suite à Constantinople. Il fut martyrisé vers l'an 303 ou 304.

---

11 *novembre*. — SAINT MARTIN, ÉVÊQUE DE TOURS, CONFESSEUR. — 4e siècle.

Martin naquit en 316 à Salarie, ville de Pannonie, dont on voit aujourd'hui les ruines à deux lieues de Sarwar, en Hongrie. Dès sa jeunesse il montra par toutes ses actions qu'il ne vivait que pour Dieu. Il avait pour les pauvres un amour ardent : on le vit une fois à la porte d'Amiens donner la moitié de sa casaque,

parce qu'il ne lui restait aucune autre chose qu'il pût donner. Cette action ne manqua pas de lui attirer des railleries de la part des libertins ; mais, quand on ne veut plaire qu'à Jésus-Christ, on est peu sensible aux faux jugements des hommes, et souvent on reçoit de lui, dès ce monde même, l'approbation que ceux-ci refusent : c'est ce qui arriva à Martin. La nuit suivante, pendant qu'il donnait à ses membres fatigués un court repos, qu'il avait coutume d'interrompre souvent par la prière, Jésus-Christ se montra à lui revêtu de cette moitié de casaque qu'il avait donnée, et environné d'une multitude d'anges à qui il dit : Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a couvert de cet habit. Un ordre de l'empereur obligeant les enfants des officiers et des soldats vétérans à porter les armes, le père de Martin découvrit lui-même son fils, et le contraignit de suivre une profession qu'il jugeait préférable à toute autre. Ainsi Martin entra à quinze ans dans la cavalerie. Il sut se préserver des vices qui ne déshonorent que trop la profession des armes, et gagna l'estime de ceux qui vivaient avec lui. Il fut un soldat vraiment chrétien, exact à remplir ses devoirs. A l'âge de dix-huit ans, il demanda et reçut le baptême. Deux ans après, il se retira du service, malgré les instances de son tribun, avec lequel il vivait dans une étroite amitié.

La haute réputation de saint Hilaire l'attira à Poitiers. Quand ce grand homme eut été élevé sur le siége qu'il a tant illustré, il voulut ordonner diacre Martin, qui refusa cet honneur par humilité, et ne consentit qu'à être ordonné exorciste. Peu de temps après, le désir de revoir sa famille le conduisit en Pannonie. En revenant, il apprit, comme il traversait l'Italie, que les Ariens opprimaient l'Église des Gaules, et qu'ils avaient fait exiler saint Hilaire. Martin choisit alors une retraite près de Milan, et y pratiqua tous les exercices de la vie monastique. Ayant appris, en 360, que saint Hilaire retournait dans son diocèse, il se hâta de se rendre auprès de lui. Ce grand évêque reçut avec joie son disciple, et lui donna un terrain (1) pour bâtir un monastère (2), dans lequel on vit bientôt des hommes de différents pays se réunir pour servir Dieu sous une même discipline. Saint Martin s'y renferma

(1) A Ligugé, à deux petites lieues de Poitiers.

(2) A peine reste-t-il aujourd'hui quelques vestiges de l'église de ce monastère, qui est détruit depuis un grand nombre d'années. L'église paroissiale actuelle a été bâtie sur l'ancienne cellule de saint Martin.

lui-même pour se sanctifier et conduire les autres à Jésus-Christ.

Vers l'an 371, le peuple de Tours et des villes voisines le demanda pour évêque. Il fallut user d'artifice et employer la violence pour l'arracher de sa solitude. Il joignit toutes les vertus épiscopales à celles de la profession monastique, qu'il n'abandonna point. Il conserva toujours la même humilité dans le cœur, la même pauvreté dans ses habits et dans ses meubles. Il demeura quelque temps dans une étroite cellule qui tenait à l'église; mais, ne pouvant souffrir les visites qu'il recevait fréquemment, il bâtit de l'autre côté de la Loire le célèbre monastère de Marmoutier, que l'on regarde comme la plus ancienne abbaye de France.

Saint Martin se vit à la tête de quatre-vingts moines qui rappelaient le temps des plus austères anachorètes et dont plusieurs furent enlevés, à cause de leur sainteté, pour être évêques en différentes villes. Pour lui, il fut comme l'apôtre de toute la Gaule: il dissipa l'incrédulité des gentils, détruisit les temples et fit bâtir des églises en l'honneur du vrai Dieu dans les lieux où l'on rendait auparavant aux fausses divinités un culte superstitieux. Partout il établissait la piété sur la connaissance de Jésus-Christ. Ce qu'il enseignait de vive voix, il le confirmait par des miracles sans nombre, et le persuadait, pour ainsi dire, par sa fidélité à le pratiquer le premier. Son zèle s'étendit jusqu'en Bourgogne, où il arracha un grand nombre de victimes au démon pour les donner à Jésus-Christ. Étant un jour dans un bourg rempli de païens, il entreprit, comme il avait fait ailleurs, de les convertir au vrai Dieu et de leur faire abandonner leurs vaines superstitions. Après les avoir exhortés assez longtemps, il leur dit d'abattre un arbre qui était dans ce lieu et que le peuple regardait avec vénération. Les païens dirent à saint Martin : Nous voulons bien le couper, pourvu que vous consentiez à rester dessous. Il accepta la condition. On abattit l'arbre; il penchait du côté de saint Martin. Les païens le crurent déjà écrasé; mais. le saint ayant fait le signe de la croix, l'arbre se redressa, et tomba du côté des païens; plusieurs auraient été tués s'ils n'eussent évité la mort par une prompte fuite. Dieu se servit de ce miracle pour amollir le cœur féroce des idolâtres et les porter à demander le baptême.

Quelquefois il sollicitait auprès des princes le pardon des criminels, la liberté des captifs, le retour des exilés, ou le soulagement des personnes affligées. Ce fut pour obtenir quelques-unes de ces grâces qu'il alla à Trèves, vers l'an 383, trouver

le tyran Maxime, qui, après s'être révolté contre l'empereur Gratien, s'était emparé des Gaules, de l'Angleterre et de l'Espagne. Martin demanda ces grâces en évêque, c'est-à-dire sans les acheter par des bassesses. Il faisait connaître au prince que c'était plaider pour ses propres intérêts que de prendre en main auprès de lui la cause de la veuve, de l'orphelin ou du prisonnier; que sa gloire la plus solide était de faire du bien aux malheureux, et qu'il devait remercier ceux qui lui montraient les objets sur qui devaient tomber ses faveurs. L'empereur Maxime, loin de se choquer de cette sainte hardiesse, en conçut plus d'estime pour le saint évêque, et il le pria plusieurs fois de manger à sa table. Saint Martin refusa d'abord l'honneur que lui faisait ce prince, mais dans la suite il crut devoir l'accepter. Maxime convia les plus illustres de sa cour pour le jour où le saint lui avait promis de dîner avec lui. Dans le repas, Martin fut assis à la droite du prince, et un prêtre qui l'avait accompagné fut placé entre le frère et l'oncle de l'empereur. Quand on donna à boire, l'officier présenta la coupe à Maxime, qui la fit donner au saint évêque pour la recevoir lui-même de sa main; mais celui-ci la donna au prêtre dont on vient de parler. Cette action fut admirée par l'empereur même et de tous les assistants. Vers l'an 400, saint Martin alla recevoir la récompense que Dieu accorde à ses fidèles serviteurs.

---

12 *novembre.* — SAINT NIL L'ANCIEN, SOLITAIRE ET DOCTEUR. — 5e siècle.

Une naissance illustre et l'éclat des dignités distinguèrent saint Nil aux yeux du monde; mais il sacrifia tout à la seule vraie gloire en quittant tout pour l'amour de Jésus-Christ. Il se cacha dans une retraite si profonde et si inconnue au monde que nous ignorons le détail du genre de vie qu'il mena dans le désert, et ne savons de l'histoire de ce grand serviteur de Dieu, dont les pieux et savants écrits sont parvenus jusqu'à nous, que quelques traits et quelques circonstances frappantes de sa vie. Il paraît qu'il était originaire d'Ancyre en Galatie, et ses ouvrages nous prouvent qu'une excellente éducation l'avait formé aux sciences et à la vertu.

Saint Nil fut marié, et la Providence lui donna une épouse digne de lui; il en eut deux enfants, un fils et une fille. Il

vivait, dans les premières années de son établissement, d'une manière conforme à sa naissance. L'empereur Arcadius le fit gouverneur de Constantinople; mais bientôt les vices qui régnaient à la cour, et dont l'influence sur la capitale de l'empire lui faisait craindre une corruption presque générale, le déterminèrent à quitter sa charge pour suivre l'attrait de la grâce, qui, depuis quelque temps, le portait intérieurement à quitter le monde pour ne s'occuper que de Dieu. Son épouse, qui lui était chère et dont il connaissait toute la tendresse pour lui, consentit à sa retraite vers l'an 390. Il lui laissa sa fille, bien persuadé qu'elle l'élèverait dans la vertu. Saint Nil retira son fils avec lui, et l'emmena dans le désert de Sinaï. Ils y pratiquèrent ensemble les exercices les plus parfaits de la vie érémitique, et eurent de grands combats à soutenir contre les ennemis du salut. C'est dans cette solitude que Saint Nil composa les ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous, dont les anciens faisaient le plus grand cas, et qui mériteront toujours, par l'érudition et l'éloquence qui leur sont propres, l'admiration des vrais savants.

La haute réputation de la sainteté du serviteur de Dieu le faisait souvent consulter, et nous voyons, par ses lettres, qu'il connaissait parfaitement la morale de l'Évangile et les maximes de la vie intérieure. Dieu mit à une épreuve douloureuse la vertu de notre saint. Les Sarrasins, ayant pénétré dans le désert le fer et la flamme à la main, massacrèrent une multitude de moines dans la solitude de Sinaï. Ils enlevèrent aussi Théodule, fils de saint Nil, qui vivait alors dans un monastère séparé de son père, et l'emmenèrent avec d'autres prisonniers. Le saint chercha de toutes parts ce fils chéri, et dans ses courses il tomba lui-même entre les mains des Barbares, qui cependant ne tardèrent pas à lui rendre la liberté. Enfin il retrouva Théodule à Éleuse, chez l'évêque de cette ville, qui avait eu la charité de le racheter. Ce prélat le lui rendit avec joie; mais, pénétré de vénération et d'estime pour saint Nil, il l'exhorta et l'obligea même de se laisser ordonner prêtre. Saint Nil avait alors cinquante ans. Il mourut dans un âge fort avancé, sous le règne de l'empereur Marcien, vers l'an du salut 451. On ignore les circonstances de sa bienheureuse mort, ainsi que de celle de son fils Théodule. Ses reliques furent portées du mont Sinaï à Constantinople, sous le règne de Justin le Jeune, et déposées dans l'église des Apôtres, suivant Nicéphore et les Ménées.

12 *novembre*. — SAINT MARTIN, PAPE ET MARTYR. — 7e siècle.

Martin naquit à Todi, ville de Toscane. Ses parents, pour cultiver l'esprit qu'il annonçait, lui donnèrent les meilleurs maîtres du pays. Il fit de grands progrès dans les belles-lettres, l'éloquence et la philosophie; aussi aurait-il pu se distinguer dans le monde par ses talents; mais il laissa bientôt toutes les sciences, pour acquérir celle du salut. Il fut jugé digne d'entrer dans le clergé, et fut admis dans celui de Rome, qu'il édifia de sa vertu et dont il devint le modèle par sa sainteté.

Après la mort du pape Théodore, il fut choisi unanimement pour remplir son siége. Les premières années de son pontificat furent assez tranquilles; mais la paix que Dieu lui avait accordée fut troublée par la suite par les hérétiques et les schismatiques d'Orient. Les défenseurs de l'hérésie avaient un grand crédit : ils avaient su mettre les puissances dans leurs intérêts La crainte des hommes n'empêcha pas le saint pape de défendre la cause de Dieu. Il assembla à Rome, dans l'église de Latran, un concile nombreux qui condamna l'Ecthèse que l'empereur Héraclius avait donné en faveur des hérétiques, et le Type de Constant, qui avait voulu imposer silence en même temps aux hérétiques et aux catholiques.

L'empereur Constant, irrité de cette démarche, envoya à Rome un exarque nommé Théodore, qui se saisit du pape à main armée, dans l'église de Saint-Jean de Latran, où il s'était retiré, l'emmena pendant la nuit hors de Rome, et le fit conduire à Constantinople. Pendant le chemin, il fut traité avec la dernière inhumanité; mais ce fut bien pis à Constantinople. Dès le soir de son arrivée, on le jeta dans une prison obscure; on ajouta des cruautés inouïes aux infirmités ordinaires de ce saint Pontife, lesquelles étaient la goutte et une grande faiblesse d'estomac. Après l'avoir laissé en prison quatre-vingt-quinze jours, on se souvint de lui comme d'un criminel qu'il fallait juger. On l'apporta en chaise au sénat, parce qu'il ne pouvait pas marcher; on l'interrogea sans suivre aucune règle, et l'on produisit des accusateurs au nombre de vingt; car ses ennemis, pour le perdre dans l'esprit de l'empereur, l'avaient chargé de calomnies, et l'avaient fait passer pour un ennemi de l'État. Les accusateurs qu'on fit pa-

raître étaient la plupart des soldats et d'autres gens semblables, gagnés par argent. Saint Martin, les voyant entrer, dit en souriant : Sont-ce là les témoins? Est-ce là votre procédure ? On ne lui répondit rien, mais on dit aux accusateurs de jurer sur les Évangiles qu'ils diraient la vérité. Le saint pape, touché de cette profanation, dit aux magistrats : Je vous en prie, au nom de Dieu, ne les faites point jurer ; qu'ils disent tout ce qu'ils voudront sans faire le serment ; et vous, faites ce que vous voudrez. Qu'est-il besoin qu'ils perdent ainsi leurs âmes?

Saint Martin voulut se justifier sur une des accusations, et commença à parler de l'édit de Constantin ; mais le préfet l'interrompit en criant : Ne nous parlez point ici de foi; il est question de crime d'État. Nous sommes tous chrétiens et orthodoxes. Plût à Dieu que cela fût ! dit le pape ; mais, au jour terrible du jugement, je rendrai témoignage contre vous sur cet article. Quand on eut entendu toutes les dépositions, on fit sortir Martin de la chambre du conseil, et on le conduisit dans la cour, environné de gardes. Peu de temps après, on le fit apporter sur une terrasse, afin qu'il pût être vu de l'empereur, et on l'insulta d'une manière si indigne que les gardes même et la plupart des spectateurs le trouvèrent mauvais. Quand on eut déchiré son manteau, les bourreaux le prirent, le dépouillèrent de ses habits, et ne lui laissèrent qu'une seule tunique sans ceinture ; encore la déchirèrent-ils des deux côtés, depuis le haut jusqu'en bas. Ils lui mirent un carcan de fer au cou, et le traînèrent ainsi du palais au milieu de la ville, attaché avec le geôlier, pour montrer qu'il était condamné à mort : on portait devant lui l'épée avec laquelle il devait être exécuté. Malgré ses souffrances, le saint pape conservait un visage serein qui montrait la joie de son âme ; et, pendant que tous les gens de bien gémissaient, il paraissait plus tranquille que lorsqu'il était en paix sur le siége de Rome. Étant arrivé au prétoire, il fut chargé de chaînes, et jeté dans une prison avec des meurtriers. On l'exila ensuite dans la Chersonèse, au delà du Pont-Euxin, où il arriva le 15 mai de l'an 655. Après y avoir beaucoup souffert pendant quatre mois, il alla jouir du repos éternel.

3 novembre. — SAINT BRICE, ARCHEVÊQUE DE TOURS, CONFESSEUR. — 5e siècle.

Brice, né à Tours, y fut élevé dans le monastère de Saint-artin et sous la direction de ce saint évêque. Mais il tomba de-is dans le relâchement et l'orgueil, et il exerça longtemps la tience de son maître. Malgré cela, saint Martin prédit qu'il se nvertirait, et même qu'il serait son successeur. Ce fut vers n 400 qu'on l'élut évêque de Tours. Lorsqu'il eut reçu l'onc-on sacrée, il mena la conduite la plus exemplaire. Mais Dieu oulait lui faire expier ses fautes passées par les tribulations. Il rmit qu'on attaquât sa réputation par la calomnie. Les choses n vinrent au point que le peuple le chassa de la ville. Il se ndit à Rome, où il passa plusieurs années : il triompha cepen-nt, par la patience, de la malice de ses ennemis. Il fut rétabli r son siége, qu'il gouverna avec une grande sainteté jusqu'à mort, arrivée en 444. Son culte était autrefois fort célèbre en rance.

13 novembre. — SAINT ABBON, ABBÉ DE FLEURY, ET MARTYR. — 10e siècle.

Abbon ou Albon était originaire de l'Orléanais. Il fut élevé ns le monastère de Fleury ou de Saint-Benoît-sur-Loire, et y t depuis profession. Il était savant pour son temps, mais il était rtout recommandable par ses vertus. Il passa en Angleterre, la prière de saint Oswald, évêque de Worcester, qui avait été oine de Fleury, et qui fut mis à la tête du monastère de amsey. De retour à Fleury, il en fut fait abbé, et y établit plus exacte discipline. La haute idée qu'on avait de ses lumières de sa sainteté le faisait consulter de toutes parts. Il défendit rtement les droits de son abbaye contre l'évêque d'Orléans, il composa sur ce sujet une apologie qu'il adressa aux rois Hu-es Capet et Robert, son fils. Le second de ces princes l'envoya Rome pour traiter avec le pape d'affaires importantes à la rance, et il eut à se féliciter du choix qu'il avait fait.

On rebâtit en 1003 le monastère de Squirs ou de la Réole, au ocèse de Bazas, lequel avait été détruit par les incursions des

Normands. Comme il était de la dépendance de Fleury, saint Abbon y fit un voyage pour y mettre la discipline. Il y retourna une seconde fois quelque temps après, toujours pour le même motif. Une querelle qui s'éleva entre ses domestiques et les Gascons lui coûta la vie. Pendant qu'il tâchait de calmer les esprits et de ramener la concorde, et même en donnant tort à ses domestiques, un Gascon le perça d'un coup de lance dont il mourut en 1004. Sa sainteté ayant été attestée par des miracles, on l'honora comme martyr. Sa fête est marquée en ce jour dans les martyrologes de France et dans celui des Bénédictins.

---

13 *novembre.* — SAINT HOMMEBON, MARCHAND. — 12e siècle.

Hommebon était le fils de Tucinge, marchand à Crémone, en Lombardie, lequel eut soin d'inspirer de bonne heure à son fils les principes de la religion et la pratique des vertus chrétiennes. C'est au baptême qu'il reçut le nom d'*Homobonus* ou de Hommebon : c'était le présage de ce qu'il devait être un jour. Il fut appliqué fort jeune à l'état de marchand, et il l'exerça avec une grande politesse et une extrême délicatesse. Dès qu'il fut en âge de se marier, Tucinge lui chercha une jeune personne bien née et de bonnes mœurs, avec laquelle il vécut dans la crainte de Dieu.

Après la mort de son père, il résolut de s'occuper entièrement de l'affaire de son salut. Il considéra que les richesses étaient un bien fragile et périssable, mais qu'elles pourraient lui servir à acheter le ciel. Pour y réussir, il ne se regarda plus que comme l'économe et le dispensateur de la fortune qu'il avait amassée. N'attendant pas que les pauvres vinssent à sa porte, il allait les chercher jusque dans leurs maisons. A ces charités il joignait l'aumône spirituelle, c'est-à-dire qu'il consolait les uns, qu'il instruisait les autres de leurs devoirs. Sa femme, moins détachée que lui des choses de la terre, se plaignait souvent de ses aumônes, et recourait quelquefois aux larmes pour l'obliger à les modérer. Il se contentait de lui représenter avec douceur que ce que l'on donne à Jésus-Christ profite au centuple, et que, dans la nécessité où nous sommes tous de travailler pour l'autre vie, il n'y a pas de moyen plus facile pour en acquérir la félicité.

a frugalité et ses abstinences répondaient à son amour pour pauvres. Il donnait beaucoup de temps à la prière. Sa bou-e, sa chambre, tout était pour lui un lieu d'oraison; tous ours, avant minuit, il allait à l'église de Saint-Gilles : il y en-ait les matines, et n'en sortait qu'après la messe du chœur. sistait au saint sacrifice avec une ferveur et un recueillement inspiraient de la dévotion à tous ceux qui le voyaient. Il va-t ensuite à ses aumônes et à ses œuvres de miséricorde. xemple d'une vie si sainte servit à retirer beaucoup de pé-urs et d'hérétiques du vice de l'erreur. Le 13 novembre de 1197, il assista à matines, à son ordinaire : il demeura en-e à genoux devant le crucifix jusqu'à la messe. Au *Gloria excelsis*, il étendit les bras en croix, et tomba contre terre me s'il se fût prosterné. Personne n'en fut étonné, parce l'on était accoutumé à le voir dans cette posture pendant messe. On fut surpris qu'il ne se levât pas à l'Évangile. Quel-s-uns crurent qu'il s'était endormi, et ils s'avancèrent pour iller; mais ils reconnurent qu'il était mort. Le pape Inno-III, informé des vertus qui l'avaient sanctifié pendant sa lui décerna un culte public l'an 1197.

---

13 *novembre*. — SAINT DIDACE OU DIÉGO, CONFESSEUR. — 15[e] siècle.

idace ou Diégo était Espagnol, et de la ville de Saint-Nicolas Port, dans le diocèse de Séville. Confié dès son jeune âge à aint prêtre qui le tint sous sa discipline, il fit l'apprentissage a sainteté dans une église solitaire. Ensuite pour s'unir à i d'une manière plus stable, il embrassa en qualité de frère vers la règle de saint François dans le couvent d'Arizzafa, appartenait aux Mineurs-Observantins. Ce fut avec un joyeux ressement qu'il s'y soumit au joug d'une humble obéissance l'observance de la règle. Adonné principalement à la con-plation, les lumières qu'il recevait de Dieu d'une manière irable le remplissaient tellement que bien qu'illettré il nit merveilleusement et d'une façon tout à fait divine des es du ciel.

eut beaucoup à souffrir aux îles Canaries, où il fut placé me gardien ou supérieur dans un couvent de son ordre. Tout

brûlant du désir du martyre, il convertit à la foi chrétienne, p
sa parole et ses exemples, un grand nombre d'infidèles. Ce f
l'année du Jubilé, sous le pontificat de Nicolas V, que Did
vint à Rome, étant destiné par ses supérieurs à soigner les m
lades au couvent d'Ara-Cœli. Il remplit cette fonction avec u
charité si affectueuse que, pendant une disette dont souf
la ville de Rome, rien de tout à fait nécessaire ne manq
à ceux qu'on lui avait confiés. Il brilla tellement par la foi
par la grâce des guérisons qu'il rendit miraculeusement la sa
à beaucoup de malades en faisant sur eux le signe de croix
en les oignant avec l'huile de la lampe qui brûlait devant l'ima
de la bienheureuse Mère de Dieu, pour laquelle il montrait u
très-grande dévotion. Enfin, lorsqu'il se trouvait à Alcala, co
prenant que la fin de sa vie allait arriver, et n'étant revêtu q
d'une tunique usée et tout en lambeaux, c'est avec une dévoti
singulière qu'il prononça ces paroles d'une hymne sacrée : «
bois aimable, clous bénis, qui soutenez un fardeau si précieu
Arbre sacré, qui avez mérité de porter le Roi et le Seigne
des Cieux! » puis il rendit son âme à Dieu le 12 novemb
de l'an du salut 1463. Son corps, qui était resté plusieurs m
sans sépulture, dans le but de satisfaire le pieux désir
ceux qui se rendaient de tous côtés pour le voir, exhala l'od
la plus suave, comme s'il eût déjà revêtu l'incorruptibilit
Comme des miracles nombreux et éclatants illustrèrent le serv
teur de Dieu, le pape Sixte V l'inscrivit au nombre des saints.

---

13 *novembre*. — SAINT STANISLAS KOSTKA, NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — 16e siècle.

Stanislas, fils de Jean Kostka, sénateur de Pologne, et
Marguerite Krischa, sœur du palatin de Mazovie, naquit au ch
teau de Roskou le 28 octobre 1550. Sa mère lui inspira
bonne heure de tendres sentiments de piété. Le premier usa
qu'il fit de sa raison fut de se consacrer à Dieu avec une ferve
au-dessus de son âge. On confia son éducation et celle de Pau
son frère aîné, à un gouverneur nommé Jean Bilinski, qui l
conduisit à Vienne pour faire leurs études, et logea les de
frères dans la maison d'un luthérien de cette ville. Stanislas
tomba dangereusement malade, et il demanda à recevoir le sai

viatique, mais le luthérien chez lequel il logeait ne voulut point consentir qu'on le lui apportât ; en quoi il fut secondé par Bilinski et Paul Kostha, qui, reprochant à Stanislas sa dévotion, qu'ils disaient excessive pour un homme de sa qualité, en étaient venus jusqu'à le prendre en aversion. Stanislas, pénétré de douleur de ce refus, implora le secours du Ciel : sa prière fut exaucée. Il eut une vision où des anges lui apparurent lui donnant la communion. Dans une seconde vision, la sainte Vierge lui dit que l'heure de sa mort n'était pas encore venue, et qu'il devait se consacrer à Dieu dans la compagnie de Jésus. A peine eut-il recouvré la santé, qu'ayant trouvé des difficultés insurmontables pour être reçu dans cette compagnie, en Allemagne, à cause de l'opposition de son père, il alla à Rome se jeter aux pieds de saint François de Borgia, alors général des jésuites, et le conjura avec beaucoup d'instance de l'admettre ; ce qui lui fut accordé. Pendant son noviciat, il montra une piété si vive, que tous ses compagnons étaient embrasés par son exemple d'amour pour Dieu et de zèle pour leur état.

Vers le dixième mois, il fut averti intérieurement que sa dernière heure approchait. S'entretenant avec un père de la compagnie sur la fête de l'Assomption : Mon père, s'écria-t-il, que ce fut un jour heureux pour les saints que celui auquel la sainte Vierge entra dans le paradis ! Je suis persuadé qu'ils en renouvellent tous les ans la mémoire, aussi bien que nous, par quelque réjouissance extraordinaire, et j'espère que je verrai la première fête qu'ils en feront. Le bon état de sa santé empêcha qu'on ne remarquât cette prédiction ; cependant le 10 août, jour de saint Laurent, il tomba malade, et ne put contenir la joie que lui causait déjà la vue de l'éternité bienheureuse. Le 14 août, il dit le matin qu'il mourrait la nuit suivante. Il reçut le saint viatique et l'extrême-onction, couché sur la terre, comme il l'avait désiré. Enfin, après avoir dit qu'il voyait la sainte Vierge accompagnée d'une troupe d'anges, il expira tranquillement, vers les trois heures du matin, le 15 août 1568, sur la fin de la dix-huitième année de son âge. Il a été béatifié par le pape Clément VIII en 1604, et canonisé par Benoît XIII en 1729. Saint Stanislas est, conjointement avec saint Casimir, patron de la Pologne.

14 *novembre*. — LE BIENHEUREUX ALBERT LE GRAND, ARCHEVÊQUE DE RATISBONNE, ET CONFESSEUR. — 13e siècle. (Du 15 *novembre*.)

Albert, que son savoir extraordinaire fit surnommer le Grand, était Souabe de nation. Dès son enfance, il fut rempli de dévotion pour la sainte Vierge, Mère de Dieu, et ce fut par son inspiration qu'il se détermina à entrer dans l'ordre des Frères prêcheurs. Toutefois, différents artifices du démon l'ayant fait changer de résolution les avertissements ainsi que les exhortations du vénérable père Jourdain l'y ramenèrent. Envoyé ensuite à Bologne pour travailler à la philosophie, comme à cause de la lenteur de son esprit, il se trouvait inférieur à ses condisciples, ce qu'il supportait avec peine, il résolut d'abandonner l'ordre des Dominicains, où il n'avait point encore fait profession. Encouragé pourtant par une vision céleste, et ayant obtenu le secours de la sainte Mère de Dieu, il fit en peu de temps de tels progrès dans la science de la philosophie, qu'on l'appelait communément le Philosophe. En même temps, par les prières qu'il lui adressait continuellement, il conjurait la Mère de Dieu de lui obtenir d'être affermi dans la foi : craignant le risque de douter des divins mystères, parce qu'il aurait pu être enlacé par les raisonnements captieux des philosophes. Sa protectrice, pleine de bonté, lui accorda ce qu'il désirait, et, lui étant apparue : « Applique-toi, lui dit-elle, à l'étude de la sagesse ; mais pour qu'il ne t'arrive point de chanceler dans ta foi, tout ton art syllogistique te sera ôté avant la mort. Ce qui te présagera que cela doit bientôt avoir lieu, c'est lorsqu'un jour au milieu d'une leçon publique, tu éprouveras la perte de la mémoire. » Envoyé dans la suite à Paris, il y exposa les livres des Sentences au milieu d'un tel concours d'auditeurs, que l'école où il professait ne pouvait contenir ses disciples ; ce qui l'obligea d'enseigner en plein air, sur une place publique de Paris qu'on appelle encore aujourd'hui, à cause de cette circonstance, place *Maubert*, pour *Maître Albert*, par corruption et abréviation.

De retour à Bologne, il eut pour disciple saint Thomas d'Aquin dont, inspiré par un esprit prophétique, il annonça comme devant briller un jour l'incomparable doctrine. Quant à lui, il

l'emporta principalement par l'humilité et la pauvreté. Appelé à Rome par Urbain IV, il fut fait évêque de Ratisbonne, en 1260. Il confondit Guillaume de Saint-Amour, qui attaquait l'état religieux, et réfuta diverses erreurs au concile de Lyon, en 1274. Après s'être démis de l'épiscopat, lorsqu'il était dans sa quatre-vingt-troisième année, il perdit la mémoire au milieu d'une leçon qu'il faisait publiquement à Cologne. Il en conclut que le jour de sa mort approchait. Aussi, ayant accompli sa quatre-vingt-septième année, il alla rejoindre son Dieu en l'an du salut 1280.

---

15 *novembre*. — SAINT EUGÈNE, MARTYR. — 3e siècle

Eugène, disciple de saint Denys, premier évêque de Paris, souffrit le martyre peu de temps après son bienheureux maître, à Deuil en Parisis, près Montmorency, et il y fut enterré. On porta depuis son corps à l'abbaye de Saint-Denys. Il ne faut pas le confondre avec le pieux et savant évêque de Tolède, qui a porté le même nom, et qui mourut en l'an 657.

---

15 *novembre*. — SAINT LÉOPOLD IV, MARQUIS D'AUTRICHE. — 12e siècle.

Léopold, quatrième du nom, surnommé le Pieux, était fils de Léopold III, dit le Bel, et d'Itte, fille de l'empereur Henri III. Ce prince montra dès l'enfance un esprit facile et capable d'approfondir les plus hautes sciences; mais il fit voir en même temps qu'il avait encore plus de goût pour la vertu et plus d'attrait pour tout ce qui fait le véritable chrétien. La lecture de l'Évangile, qu'il avait toujours entre les mains, l'affermit dans ses saintes dispositions; c'était dans les divins oracles qu'il apprenait qu'il n'y avait pas une autre morale pour les princes que pour les autres particuliers, que l'Évangile est la règle commune de tous les chrétiens, que c'est la source où chacun doit puiser la connaissance de ses devoirs, et que quiconque vit autrement qu'il n'est ordonné par cette loi commune ne peut espérer de parvenir au salut. Léopold goûta ces vérités, et les mit en pratique. Il fut un prince sobre, modeste, chaste, porté

aux exercices de piété, aux œuvres de charité. Il renonça à tout plaisir, à toute satisfaction humaine, et mit sa joie et ses délices à mortifier ses sens et à ne vivre que pour l'éternité. Il employait son revenu au soulagement des pauvres, et son temps à la lecture des saintes Écritures.

Quoiqu'il se vît, dans un âge encore peu avancé, seigneur d'une grande province, par la mort de son père, qui arriva l'an 1096, il n'oublia point qu'il était engagé par son devoir à faire le bonheur de tous ceux qui dépendaient de lui. Les peuples du marquisat d'Autriche étaient grossiers, superstitieux, sans instruction et sans mœurs. Léopold demanda à Dieu la sagesse qui lui était nécessaire pour adoucir ces esprits, et pour en faire des chrétiens après en avoir fait des hommes raisonnables. Cet ouvrage fut long et difficile : s'il n'eut pas le bonheur de le conduire à sa perfection, il l'avança beaucoup. Il s'efforça de se faire aimer en diminuant les impôts, en faisant du bien à tous, en se rendant d'un abord facile, en témoignant de la bonté à chacun. Son palais semblait être le palais de la justice et le séjour de la vertu. Il pardonnait souvent, mais toujours avec prudence; et quand il était contraint d'en venir au châtiment, il tâchait de le faire trouver juste par celui même sur qui il devait tomber, tant il avait soin que la sagesse et la bonté accompagnassent toutes ses actions. Il épousa, en 1106, Agnès, fille de l'empereur Henri IV, princesse fort accomplie, dont il eut dix-huit enfants. Le prince et la princesse vécurent ensemble dans une union parfaite. Agnès voulut avoir part à toutes les bonnes œuvres de son mari. Elle lisait avec lui l'Écriture sainte, même au milieu de la nuit, interrompant avec joie son sommeil pour méditer les vérités célestes. Ils firent bâtir une église magnifique à deux lieues de Vienne sur le Danube, et y établirent des chanoines réguliers de Saint-Augustin, afin, disait Léopold, que, ne pouvant vaquer aux services divins pendant qu'il était occupé aux affaires de son État, il pût substituer en sa place des personnes qui fissent le jour et la nuit ce qu'il eût fait lui-même s'il en avait eu la liberté. Il mourut de la mort des justes, le 15 novembre de l'an 1136. On assure que Dieu a atteste sa sainteté par plusieurs miracles.

15 *novembre*. — SAINTE GERTRUDE, VIERGE ET ABBESSE. — 14e siècle.

Sainte Gertrude, issue d'une famille illustre, naquit à Eisleben, dans la Haute-Saxe. Elle était sœur de sainte Melchtilde. On la mit, à l'âge de cinq ans, chez les Bénédictines de Rodersdorf. Elle prit l'habit religieux dans cette maison, dont elle devint abbesse en 1294. L'année suivante, elle gouverna le monastère de Heldelfs, où elle se retira avec ses religieuses. Elle avait appris le latin dans sa jeunesse, et acquis une connaissance peu commune de l'Écriture sainte et des sciences qui ont la religion pour objet; mais la prière, et surtout la contemplation de la passion de Jésus-Christ et du mystère ineffable de sa présence réelle dans l'adorable Eucharistie, l'occupèrent plus habituellement. Elle fut favorisée de Dieu de dons extraordinaires, tels que les ravissements et les extases; et sa vie, crucifiée en tout dans l'exercice d'une humilité et d'une douceur inaltérables, l'éleva à la plus haute perfection. En gouvernant les autres, elle se montra toujours comme la mère et le modèle de toutes ses sœurs. Son union avec Dieu ne donnait que plus d'activité et de zèle à sa tendre sollicitude pour les personnes de son monastère.

Elle écrivit le livre de ses *Révélations*, où elle a tracé le vrai portrait de son âme, en faisant le récit de ses communications avec Dieu et des transports de son amour pour lui. Cet ouvrage, si estimé par tant de saints, est, comme ceux de sainte Thérèse, plein d'instructions sur les voies intérieures de l'oraison et de la contemplation, et fait connaître les divers exercices qui conduisent une âme à la perfection. Toute la vie de sainte Gertrude retrace, dans l'exercice de la pénitence intérieure et extérieure, ce qu'elle avait écrit; et l'habitude des vertus les plus excellentes qu'elle pratiqua jusqu'à la fin, ainsi que les grâces sensibles et les miracles qu'elle opéra, prouvèrent que sa doctrine était celle du Dieu Sauveur, quand il assura dans son Évangile que celui qui fera la volonté divine vivra de son esprit et lui sera uni dès cette vie dans la charité, qui fait ici-bas le mérite et le bonheur des saints. Sainte Gertrude mourut en 1334, après avoir été quarante ans abbesse. Sainte Melchtilde, sa sœur, était morte quelque temps auparavant.

16 *novembre*. — SAINT EUCHER, ÉVÊQUE DE LYON. — 5e siècle.

L'Église de Lyon n'a point eu, depuis saint Irénée, d'évêque plus célèbre en science et en piété que saint Eucher. Il joignait à la piété et à la noblesse de la naissance un esprit pénétrant et élevé, une science peu commune, une éloquence qui le faisait admirer des plus grands orateurs de son temps. Ayant pris le parti du mariage dans un âge fort jeune, il épousa une fille nommée Galla, dont il eut plusieurs enfants; deux desquels, Solone et Véran, furent depuis évêques, même du vivant de leur père. Eucher les avait lui-même formés, et avait été après Dieu leur premier maître et leur directeur. Non content de leur tracer par sa propre conduite un modèle de la véritable piété, il employait ses talents et ce qu'il avait acquis d'érudition et d'éloquence à leur donner par écrit les conseils que la sagesse lui dictait et les maximes les plus propres à former leur cœur et à régler leurs mœurs. Il les avait placés à Lérins, entre les mains des saints qui habitaient ce désert. Lorsqu'il n'eut plus rien qui le retînt dans le monde, il le quitta lui-même promptement pour aller dans la solitude.

Le lieu qu'il choisit fut aussi l'île de Lérins, où saint Honorat, qui fut depuis évêque d'Arles, avait fondé le célèbre monastère qui fut regardé comme le séminaire de l'école de l'Église de France. Eucher y admira ces assemblées de justes qui répandaient partout l'odeur de la piété. Rien n'est plus capable de satisfaire un cœur qui aime Dieu, que de se trouver avec ceux qui sont remplis de cet amour. Aussi Eucher goûta-t-il dans cette île ces joies pures et ces consolations solides que le Seigneur n'a réservées que pour ceux qui le cherchent de tout leur cœur.

Cependant Eucher, se trouvant encore trop honoré à Lérins, et craignant que l'estime que les gens de bien faisaient de sa vertu ne lui fût aussi nuisible que celle qu'il avait acquise dans le siècle, se retira dans l'île de Léro, nommée aujourd'hui Sainte-Marguerite. Elle était voisine de celle de Lérins, mais plus déserte, et par conséquent plus propre au dessein qu'il avait de vivre dans une grande retraite. On le tira malgré lui de son désert pour le faire évêque de Lyon, vers l'an 424. Ce fut en cette qualité qu'il

assista, en 431, au premier concile d'Orange, où il donna des marques de sa science et de sa sagesse. L'histoire n'a point conservé le récit de ce qu'il a fait pendant son épiscopat; mais Claudien Mamert, prêtre de Vienne, frère et grand vicaire de l'évêque saint Mamert, apprend qu'Eucher tenait souvent des conférences à Lyon, dans lesquelles il donnait toujours des marques éclatantes de sa doctrine, de son esprit et de son jugement; il l'appelle le plus grand des prélats de son siècle. Eucher avait composé sur les matières de la foi un grand nombre d'ouvrages, où l'on voyait l'élévation de son esprit, la profondeur de sa science et la force de son éloquence. Ce fut au milieu de ces travaux qu'il consomma sa course et alla jouir du repos éternel, vers l'an 454.

---

16 *novembre*. — LA BIENHEUREUSE LUCIE DE NARNI, VIERGE. — 16e siècle.

Lucie de Narni, issue d'une noble famille, sembla avoir sucé avec le lait la piété et le don de prophétie; car encore petite enfant, elle prédit une multitude de choses qui devaient arriver. Laissant là les jeux enfantins, et n'ayant que du mépris pour les amusements de son âge, elle se plaisait uniquement à honorer les saintes images et à répandre son cœur en prières pleines de piété. Elle fut atteinte en grandissant de maladies très-graves, mais elle en fut miraculeusement guérie par l'apparition fréquente des saints. Elle consacra pour toujours sa virginité à l'Époux des Vierges, duquel, entre autres grâces et dons spirituels, elle avait reçu en gage de son union future un anneau dont la trace était visible. Elle refusa d'abord, avec la plus grande constance, un mariage que ses parents lui proposaient; mais elle y consentit sur un avertissement qu'elle reçut du ciel, et après être convenue avec son fiancé qu'il respecterait sa virginité. Les auteurs de sa vie affirment qu'elle la conserva dans son intégrité jusqu'à la mort, assertion qui a été confirmée par le Siége apostolique.

Liée par le mariage, Lucie n'adoucit en rien la sévérité du genre de vie qu'elle menait auparavant, et ne le discontinua pas un seul instant. Par ses prières, par ses jeûnes, ses veilles et ses autres mortifications, domptant en elle la chair d'une manière admirable, elle redonnait des forces à son âme par l'usage fréquent de la communion eucharistique N'éprouvant que de l'aversion

pour le luxe du siècle et ses vanités, elle distribuait le prix des riches vêtements qu'elle aurait pu se procurer, aux pauvres qu'elle embrassait dans son éminente charité, et portait des ajustements plus communs. C'est en s'abaissant de plein gré et avec joie aux fonctions les moins relevées, qu'elle endura avec une patience extrême les peines longues et rigoureuses que lui suscita le démon, et qu'elle les surmonta. Traitée avec dureté par son époux lui-même, qui la renferma quelquefois dans une étroite prison, l'innocence de sa vie et la constance qu'elle montra dans les épreuves lui firent enfin obtenir d'en être séparée. Ensuite Lucie, ayant reçu avec dévotion l'habit du tiers-ordre de Saint-Dominique, partit pour Rome, d'où ses supérieurs l'envoyèrent à Viterbe. Notre-Seigneur Jésus-Christ la marqua alors miraculeusement en ce lieu des sacrés stigmates, qu'elle porta visibles et sanglants. Après qu'elle eut rétabli, parmi les religieuses de son ordre à Viterbe, la discipline régulière, pour obéir au commandement du souverain pontife, elle se rendit à Ferrare, sur la demande du duc Hercule Ier. On construisit en ce lieu, sous l'invocation de sainte Catherine de Sienne, un monastère très-spacieux, et pendant longtemps l'on y chargea Lucie d'élever des jeunes filles nobles et d'y diriger les vierges consacrées à Dieu. Elle s'acquitta de cette double tâche avec la plus grande charité à laquelle elle unissait la prudence et la vigilance. Pendant trente-huit ans, elle fut éprouvée de la part des hommes par des calomnies, des injures, des affronts et des moqueries. Elle eut aussi à souffrir diverses maladies; mais, au milieu de ces afflictions, elle fut souvent fortifiée par des visions célestes. Enfin, elle alla trouver son divin Époux l'an 1544, à l'âge de soixante ans. En 1710, son corps fut retrouvé à Ferrare; il était sans corruption, et les cicatrices des sacrés stigmates y étaient encore bien visibles.

---

17 *novembre.* — SAINT GRÉGOIRE THAUMATURGE, ÉVÊQUE DE NÉOCÉSARÉE ET CONFESSEUR. — 3e siècle.

Grégoire, évêque de Néocésarée, dans le Pont, devint illustre par la sainteté de sa doctrine; mais il le fut beaucoup plus par ses prodiges et ses miracles, dont le nombre et l'importance l'ont fait surnommer Thaumaturge. Digne, au témoignage de saint Basile, d'être comparé à Moïse, aux Prophètes et aux Apôtres, il transporta d'un lieu dans un autre, par la vertu de sa prière,

une montagne qui empêchait de construire une église. Il dessécha aussi par la même invocation un marais qui était un sujet de discorde entre des frères. En plantant sur la rive du Lycus, fleuve dont les débordements dévastaient les campagnes, en plantant le bâton qui lui servait de soutien, et qui aussitôt grandit et devint un arbre couvert de feuillage, il fit cesser ce fléau, si bien que, depuis ce moment, les eaux ne dépassèrent point la limite qu'il leur avait fixée. Dans bien des circonstances le saint évêque chassa les démons des statues des idoles, et en délivra des possédés. Il accomplit encore beaucoup d'autres choses merveilleuses, au moyen desquelles il attira à la foi chrétienne une multitude innombrable d'infidèles. En même temps, doué de l'esprit prophétique, il prédisait l'avenir. Sur le point de quitter la vie, comme il demandait combien il restait d'infidèles dans la ville de Néocésarée, et comme on lui répondit qu'il en restait seulement dix-sept, il rendit grâce à Dieu en disant : « *C'est autant qu'il y avait de chrétiens, lorsque j'ai commencé à être évêque ici.* » Il est l'auteur de plusieurs écrits par lesquels, autant que par ses miracles, il illustra l'Église de Dieu. Il mourut en l'an du salut 270.

---

17 *novembre.* — SAINT AGNAN, ÉVÊQUE D'ORLÉANS, CONFESSEUR. — 5e siècle.

On croit qu'Agnan ou *Anianus* était originaire de Vienne dans la Gaule, et qu'il vécut quelque temps reclus dans une cellule près de cette ville. Il se rendit depuis à Orléans, où il fut attiré par la réputation du saint évêque Euverte. Ayant été ordonné prêtre, il eut la conduite du monastère de Saint-Laurent des Orgerils, situé dans le faubourg d'Orléans, et qui devint plus tard un prieuré de Cluny. Saint Euverte, qui sentait sa fin approcher, le demanda pour successeur, ce qui lui fut accordé ; il quitta l'administration de son diocèse, et mourut peu de temps après, c'est-à-dire le 7 septembre 391. Agnan justifia par sa conduite le choix qu'on avait fait de lui. Il fit rebâtir avec plus de magnificence l'église de Sainte-Croix, fondée par son prédécesseur.

Il y avait près de soixante ans qu'il était évêque, lorsque les Huns, conduits par Attila, vinrent mettre le siége devant Orléans. Agnan avait prévu l'orage, et avait fait le voyage d'Arles pour demander des secours au général Aétius. Cependant les Barbares pressaient le siége ; Agnan encourageait son peuple, et l'exhor-

tait à mettre en Dieu sa confiance. Tous s'adressèrent au ciel par de ferventes prières, dans l'attente du secours qui leur avait été promis. Enfin, lorsque tout semblait désespéré, les Romains, auxquels s'étaient joints les Wisigoths, parurent, vainquirent et dispersèrent les Barbares. On attribua cette victoire encore plus aux prières et à la prudence du saint évêque qu'à la bravoure d'Aétius, qui presque seul soutenait l'empire romain sur le penchant de sa ruine.

On met la mort de saint Agnan au 17 novembre 453. On l'enterra dans l'église de Saint-Laurent des Orgerils, d'où son corps fut depuis transféré dans celle de Saint-Pierre, qui a pris le nom du saint. Il est nommé en ce jour dans les anciens martyrologes. Les huguenots pillèrent sa châsse en 1562, et brûlèrent ses reliques avec celles de plusieurs autres saints qui reposaient dans le même lieu.

---

17 *novembre.* — SAINT MALO OU MACLOU, ÉVÊQUE D'ALETH, EN BRETAGNE. — 6ᵉ siècle.

Malo fut élevé en Angleterre, où il était né d'une famille distinguée par sa piété et par sa noblesse. Pour se préserver de la corruption du siècle, il embrassa de bonne heure la vie monastique. Informé d'une manière certaine que l'on se proposait de l'en tirer pour le placer sur le siége de Winchester, et effrayé du poids dont on voulait le charger, il s'embarqua secrètement avec un petit nombre de personnes à qui il avait découvert son dessein, et aborda dans une île, sur les côtes de la Bretagne, où un solitaire nommé Aaron, qui menait une vie pénitente, le reçut avec beaucoup d'amitié sans le connaître.

Ces deux serviteurs de Dieu, après s'être observés mutuellement pendant quelques jours, se trouvèrent dans une si grande conformité de mœurs et d'intentions, qu'ils firent entre eux une liaison très-étroite, pour s'animer et s'aider l'un l'autre à avancer dans le chemin de la perfection. Cette union, formée par la charité, rendait douces les grandes austérités que l'esprit de pénitence leur faisait pratiquer. Leur nourriture était du pain et quelques racines, et leur boisson était de l'eau, dont ils buvaient fort modérément pour ne pas violer l'étroite abstinence dont ils faisaient profession.

Comme le lieu de leur retraite était fort près d'Aleth, les chré-

tiens de cette ville, qui étaient en petit nombre, les venaient parfois visiter. Ils engagèrent Malo à venir travailler à la conversion de leurs compatriotes. La charité dont son cœur était embrasé, et la crainte de résister à la volonté de Dieu, le déterminèrent à se rendre à leur désir, quel que fût son amour pour la retraite. Il alla donc faire connaître l'Évangile aux peuples voisins, surtout à ceux d'Aleth. Ses prédications furent efficaces : le peuple instruit demanda le baptême, et souhaita Malo pour évêque. Le saint, voyant leur ardeur, et craignant que ces nouveaux fidèles ne s'égarassent bientôt s'ils étaient sans guide, se rendit à leurs vœux, et le bien se multiplia au centuple entre ses mains; mais le démon lui suscita des ennemis, qui, après l'avoir longtemps persécuté, le contraignirent de se retirer. Saint Malo alla en Saintonge, où il comptait finir ses jours; mais son peuple, ayant su qu'il y était, l'obligea, par ses prières et par ses larmes, de revenir à Aleth, où il demeura encore quelque temps. Enfin, croyant avoir assez fait pour ses ouailles, il se retira de nouveau en Saintonge, où il acheva sa course en l'an 565. Après la mort du saint évêque, à peu de distance de la ville d'Aleth, a été bâtie une autre ville à qui les peuples reconnaissants ont donné le nom de Saint-Malo.

---

17 *novembre*. — SAINT GRÉGOIRE, ÉVÊQUE DE TOURS, CONFESSEUR. — 6e siècle.

George-Florentius Grégoire, issu d'une des plus riches et des plus illustres familles d'Auvergne, où la piété fut comme héréditaire, naquit le 30 novembre 539. Il fut élevé sous la direction de saint Gal, son oncle, évêque de Clermont, et il acquit beaucoup de savoir dans toutes les matières ecclésiastiques. Son oncle lui conféra la tonsure cléricale, et saint Avit, successeur de saint Gal, l'ordonna diacre. Quelques années après, ayant été guéri d'une maladie dangereuse, il voulut, pour remercier Dieu, visiter le tombeau de saint Martin, à Tours. On eut occasion, pendant son séjour dans cette ville, d'admirer sa piété, son humilité et son savoir; et peu de temps après son départ, le clergé et le peuple de Tours l'élevèrent pour successeur du saint évêque Euphrone, qui venait de mourir.

Les députés chargés de lui annoncer son élection le trouvèrent à la cour de Sigebert, roi d'Austrasie. Il se vit comme forcé

de se rendre aux vœux du diocèse de Tours, et fut sacré le 22 août 573. Il avait alors trente-quatre ans. Son zèle et sa piété firent bientôt fleurir la religion avec un éclat digne d'un successeur de saint Martin. Il rebâtit sa cathédrale, répara plusieurs autres églises, maintint avec une fermeté modeste les priviléges accordés aux lieux saints. Il assista en 577 au concile qui se tint à Paris contre Prétextat, évêque de Rouen, que la reine Frédégonde voulait perdre. Le saint évêque de Tours prit hautement sa défense. Frédégonde, pour s'en venger, engagea Leudaste, comte de Tours, à charger saint Grégoire de diverses accusations, qu'il tâcha de rendre vraisemblables, et dont il se vanta de fournir les preuves devant une assemblée d'évêques. Cette assemblée fut convoquée à Berni, près de Compiègne, pour juger l'évêque de Tours; mais son innocence y fut reconnue avec tant d'évidence, que ses accusateurs furent couverts de honte, et Leudaste, leur chef, périt depuis misérablement.

Saint Grégoire eut occasion de défendre la divinité de Jésus-Christ contre les juifs, les ariens et autres hérétiques répandus çà et là dans les Gaules. Il les confondit, et en convertit plusieurs. Son zèle éclairé convainquit le roi Chilpéric, qui se piquait d'être théologien, d'être tombé dans l'erreur du sabellianisme, en composant un écrit dont il prétendait faire une exposition de foi. Notre saint sut toujours allier la douceur avec le zèle. Tous ses diocésains étaient l'objet de sa sollicitude pastorale. Sa charité était constante et si générale, que ses ennemis même en éprouvèrent les effets les plus sensibles. Les malheureux, ceux même qui paraissaient les moins dignes de compassion, trouvaient en lui un père et un défenseur. Les rois Childebert et Gontran lui marquèrent leur vénération et leur confiance; il employa son crédit auprès d'eux pour la gloire de la religion et le bien de l'Etat. On peut en quelque sorte considérer saint Grégoire de Tours comme le père de notre histoire nationale, car, parmi les ouvrages qui nous restent de lui, on distingue principalement son *Histoire des Francs*, divisée en seize livres, à la fois civile et ecclésiastique. Ce saint évêque opéra divers miracles de son vivant, qu'il attribuait toujours à saint Martin, et mourut le 17 novembre 595, après plus de vingt ans d'épiscopat.

18 *novembre.* — DÉDICACE DES BASILIQUES DE SAINT-PIERRE ET DE SAINT-PAUL, A ROME. — 4e siècle.

Parmi les lieux sacrés qui ont été autrefois en vénération chez les chrétiens, les plus célèbres et les plus fréquentés furent ceux où l'on déposa les corps des saints, ou bien dans lesquels se trouvait quelque vestige ou quelque monument des martyrs. Au nombre de ces lieux saints fut toujours principalement vénérée cette partie insigne du Vatican qu'on appelait la Confession de saint Pierre. Car, y accourant de tous les endroits de l'univers, comme à la pierre où repose la foi et au fondement de l'Église, les chrétiens visitaient avec tous les sentiments de profonde vénération, de religion et de piété, le lieu qui fut consacré à la sépulture du Prince des Apôtres.

C'est là que vint l'empereur Constantin le Grand, huit jours après avoir reçu le baptême. Ayant déposé le diadème, et prosterné sur le sol, il répandit un torrent de larmes. Ensuite il fouilla la terre avec la bêche et le hoyau, et en ayant enlevé douze corbeilles en l'honneur des douze Apôtres, il désigna l'emplacement de la basilique qu'il fit bâtir en l'honneur de saint Pierre. Le pape saint Sylvestre, qui avait déjà consacré l'église de Latran le 9 novembre, dédia de la même manière celle du Prince des Apôtres, le 18 du même mois. Il y éleva un autel de pierre qu'il oignit du saint chrême, et c'est depuis ce moment qu'il décréta que tous les autels devraient être de pierre. Cette même basilique, que sa vétusté faisait depuis longtemps tomber en ruine, mais que la piété de plusieurs souverains pontifes avait relevée depuis ses fondements sur un plan plus vaste et plus magnifique, fut consacrée solennellement par Urbain VIII, à pareil jour, ou le 18 novembre de l'an 1626.

Le bienheureux Sylvestre dédia encore la basilique de l'apôtre saint Paul, que l'empereur Constantin avait aussi fait bâtir avec une extrême magnificence sur la voie d'Ostie. Cet empereur enrichit ces basiliques en leur assignant une multitude de domaines, et il pourvut à leur ornement par des présents considérables. Tel fut le zèle ardent de ce prince pour la religion, que, des débris des temples consacrés aux idoles qu'il fit détruire, il construisit une multitude d'églises dans tout l'univers, et particulièrement

à Rome. De ce nombre furent la basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem, dans le champ de Sessorius; celle de Saint-Laurent-hors-des-Murs, dans le champ Véran; celle des Saints-Pierre-et-Marcellin, sur la voie Labicane, et enfin beaucoup d'autres

---

18 *novembre*. — SAINT FRIGIDIAN OU FRÉDIANO, ÉVÊQUE DE LUCQUES, ET CONFESSEUR. — 6e siècle.

Frigidian, né en Irlande, où son père était roi d'Ulster, fut instruit dès son enfance dans la religion chrétienne, et reçut le baptême à l'insu de ses parents. Zélé pour la foi, il ne craignit pas de se rendre à Rome comme un courageux pèlerin, et le pape Pélage Ier l'y reçut avec honneur. Le pontife l'admit parmi les clercs, et lui donna place parmi les chanoines de Latrau, dont il pratiqua quelque temps la règle dans toute sa perfection. Frigidian retourna ensuite dans sa patrie, où ses parents s'efforcèrent de le ramener au culte des idoles, et l'engagèrent à se marier. Mais, secondé par la grâce divine, le saint eut, au contraire, le bonheur de convertir sa famille à la foi véritable. Il affermit merveilleusement tous les siens dans leur nouvelle croyance en ressuscitant sous leurs yeux sa propre sœur. Quittant ensuite ses parents, il fonda un monastère dans lequel il établit des chanoines pour vivre suivant la règle qu'il avait lui-même pratiquée à Rome. Il passa quelque temps avec eux, leur donnant l'exemple de la perfection et de l'humilité. Mais sa réputation de sainteté et le bruit de ses miracles s'étant répandus au loin, l'homme de Dieu voulut se dérober aux applaudissements du monde. C'est pour cela qu'il retourna en Italie, et se rendit à Lucques. La renommée que ses vertus lui méritèrent aussi dans ce pays, la vénération profonde que professèrent pour lui les habitants de la ville, furent cause que d'une voix unanime on le demanda pour évêque. Dès qu'il eut reçu la consécration épiscopale, il commença à donner un tel accroissement au culte divin, que, dans les vingt-huit années qu'il gouverna son troupeau, il construisit vingt-huit églises baptismales. La principale est celle qui, dédiée d'abord aux *Trois Saints Lévites*, porte aujourd'hui le titre de Saint-Frédiano. Pour la bâtir, le saint évêque transporta sans aucune peine un bloc énorme de pierre, que plusieurs hommes n'avaient pu remuer, et que l'on conserve encore aujourd'hui dans l'église comme un souvenir

de ce miracle. Un autre encore plus signalé, dont parle le pape saint Grégoire au livre de ses Dialogues, est bien capable aussi de montrer quels étaient devant Dieu les mérites de saint Frédiano. L'Arno, en inondant la campagne de Lucques, causait de fréquents dommages aux laboureurs. L'évêque, après s'être mis à prier, indiqua sur le sol un autre lit au fleuve, et aussitôt, prenant une nouvelle direction, les eaux laissèrent à sec l'endroit où elles coulaient auparavant. Enfin, après de nombreux travaux, le saint, riche en mérites et plein de jours, s'endormit dans le Seigneur, vers l'an du salut 578. — Son corps, qui avait été enseveli dans l'église des Trois Lévites, fut, au temps de Charlemagne, touché par le cadavre d'une jeune fille qu'on enterrait au-dessus de lui. Tout à coup la morte se ranima : *Enlevez-moi d'ici*, s'écria-t-elle; *vous m'avez mise auprès du corps du bienheureux Frédiano!* Après ces mots, elle rentra dans le sommeil de la mort. C'est ainsi que les restes du serviteur de Dieu, après avoir été ignorés pendant deux siècles environ, furent révélés miraculeusement, et commencèrent à devenir l'objet d'une très-grande vénération. La fête de cette invention est célébrée à Lucques le 18 novembre.

---

19 *novembre*. — SAINT PONTIEN, PAPE ET MARTYR. — 3e siècle.

Pontien, Romain, gouverna l'Église au temps de l'empereur Alexandre, qui le relégua, à cause de la foi chrétienne qu'il confessait en toute occasion, dans l'île de Sardaigne, et avec lui le prêtre Hippolyte. Affligé en ce lieu de toutes sortes de calamités pour la foi, il y quitta ce monde le 19 novembre, vers l'an 230. Son corps fut apporté à Rome par le pape Fabien, entouré de son clergé, et enseveli dans le cimetière de Calixte, sur la voie Appienne.

---

19 *novembre*. — SAINT ODON, ABBÉ DE CLUNY. — 10e siècle.

Odon, né à Tours en 879, était fils d'Abbon, seigneur de haute condition. Il passa ses premières années auprès de Foulques, comte d'Anjou, et auprès de Guillaume, comte d'Auvergne et duc d'Aquitaine, lequel fonda depuis l'abbaye de Cluny, située à cinq lieues de Mâcon, en Bourgogne. Il montra dès son

enfance beaucoup de goût pour la prière. Sa piété lui faisait regarder comme perdu le temps qu'il était forcé de donner à la chasse et aux autres amusements du siècle. A l'âge de dix-neuf ans, il reçut la tonsure et fut nommé à un canonicat de l'église de Tours. Il renonça alors à l'étude des auteurs profanes, et ne voulut plus lire que l'Écriture et les livres propres à entretenir et augmenter dans son cœur la componction, la ferveur et l'amour divin. Il vint passer quatre ans à Paris pour y faire un cours de théologie. Étant retourné dans la ville de Tours, il se renferma dans une cellule pour se livrer uniquement à la prière et à la méditation des livres saints.

La lecture de la règle de Saint-Benoît acheva de le détacher du monde. Voyant combien sa vie était éloignée des maximes de perfection qui y sont tracées, il résolut d'embrasser l'état monastique ; mais le comte d'Anjou refusa d'y consentir. Il resta donc encore près de trois ans dans sa cellule avec le compagnon qui suivait les mêmes exercices. Enfin, lassé des obstacles qu'il rencontrait, il se démit de son canonicat, et se retira secrètement dans le monastère de Beaume, au diocèse de Besançon. Saint Bernon, qui en était abbé, lui donna l'habit en 909. Il n'avait emporté avec lui que sa bibliothèque, qui consistait en une centaine de volumes.

L'année suivante, l'abbaye de Cluny, qui venait d'être fondée, fut mise sous la conduite de saint Bernon, qui eut à la fois le gouvernement de six monastères. Après la mort de ce saint abbé, arrivée en 927, les évêques du pays obligèrent saint Odon à diriger trois de ces monastères, savoir : Cluny, en Bourgogne ; Massay et Déols, en Berry. Il fit sa résidence dans le premier, qui devint bientôt célèbre par la régularité qui s'y observait, et par la sainteté de ceux qui l'habitaient. Il y établit l'observance de la règle de Saint-Benoît dans toute son intégrité. Il recommandait surtout le silence, et disait à ce sujet que c'était une condition nécessaire pour se soutenir dans la solitude intérieure et pour converser avec Dieu. Après ce silence, il recommandait l'obéissance, l'humilité et le renoncement à soi-même. Plusieurs monastères de différents pays embrassèrent sa réforme, et se soumirent à sa juridiction ; en sorte que la congrégation de Cluny devint bientôt aussi florissante que nombreuse.

Les papes et les princes avaient une grande confiance dans le saint abbé Odon. Ils le chargèrent de plusieurs négociations im-

portantes, où sa prudence et sa piété lui assurèrent un heureux succès. Odon avait une dévotion particulière à saint Martin : ce qui lui fit désirer de mourir à Tours. Ayant été atteint d'une maladie dont il prévit qu'il ne guérirait point, il se fit porter dans cette ville, où il mourut le 18 novembre 942. Il fut enterré dans l'église de Saint-Julien, mais plus tard les Huguenots brûlèrent la plus grande partie de ses reliques.

---

19 *novembre.* -- SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE, VEUVE. — 13e siècle.

Élisabeth était fille d'André de Hongrie : la reine sa mère se nommait Gertrude. Elle fut fiancée dès le berceau avec Louis, fils d'Herman, landgrave de Thuringe. La petite princesse donna bientôt des marques de la sainteté éminente à laquelle elle arriverait un jour. Peu curieuse de parures et d'ajustements, elle donnait volontiers aux pauvres et priait Dieu avec un grand recueillement. Lorsque Élisabeth eut atteint sa quatorzième année, le mariage fut célébré avec les cérémonies ordinaires.

Le prince son mari, qui était plein d'admiration pour sa vertu, lui laissa la liberté de suivre les mouvements de son cœur. Élisabeth profita de cette liberté pour se prescrire différents exercices de dévotion auxquels elle fut toujours fidèle. Elle voulut même se livrer à des austérités qui pouvaient altérer sa santé; mais son directeur, qui était un homme d'un vrai mérite, eut la prudence de la retenir dans de justes bornes, en lui disant qu'il fallait regagner par son humilité ce qu'elle perdait du côté des mortifications. Docile à ces avis, elle demandait souvent à Dieu la grâce de connaître son néant devant lui.

Élisabeth souffrait de tout ce qui l'élevait, et pendant qu'on respectait son rang et sa vertu, elle s'abaissait aux pieds de Jésus-Christ. Quand elle était à l'église, elle déposait autant qu'elle pouvait toutes les marques de sa dignité. Comme on lui demandait pourquoi elle ôtait sa couronne de dessus sa tête pendant l'office divin, elle répondait : A Dieu ne plaise que, n'étant qu'une vile créature tirée du limon de la terre, j'ose paraître avec une couronne superbe devant mon Dieu et mon Sauveur couronné d'épines. Pour conserver dans son cœur les sentiments que Dieu y avait mis, elle avait souvent recours à la prière; elle se levait même toutes les nuits pour y donner un temps considérable. Elle

joignait à ce saint exercice le soin assidu des pauvres et des malades : presque tous les ouvrages qui sortaient de ses mains n'étaient que pour leur usage. Sa famille n'en était pas moins réglée. Tout son palais paraissait plutôt un monastère que la cour d'une princesse. Dieu y était servi fidèlement, chacun se faisait un devoir de marcher sur les traces d'Élisabeth.

Le landgrave, qui voyait que la sagesse avait été accordée à sa femme, se faisait un plaisir de l'instruire des affaires de l'État; et quand il était absent, il lui en laissait le gouvernement; Élisabeth ne se servait de cette autorité que pour le bien public, et de ceux surtout qui étaient dans le malheur. Pendant une famine qui survint en Allemagne en 1225, elle fit donner aux pauvres le blé qu'on avait recueilli dans ses terres, en l'absence de son mari qui était en Italie, auprès de l'empereur Frédéric. Ce prince, à son retour, approuva la conduite d'Élisabeth, sans écouter les plaintes de ses intendants. Pour soulager les pauvres infirmes, qui ne pouvaient venir chercher l'aumône au château, qui était sur une haute montagne, elle fit bâtir au bas un hôpital, où elle allait les servir de ses propres mains; elle prenait un soin particulier de leurs enfants. Elle nourrissait neuf cents indigents tous les jours. Cette attention pour les pauvres, ainsi que le détail dans lequel elle entrait en leur faveur, fut un jour traitée devant elle de vertu qui ne convenait pas à la dignité royale : Ce qui vous paraît indigne de moi, répondit-elle, purifie mes fautes : gardons-nous bien de mépriser les moyens que le Seigneur a établis pour nous sanctifier.

Ce fut dans l'exercice de ces saintes pratiques que Dieu la trouva lorsqu'il l'appela à lui pour la faire régner dans le ciel. Elle mourut l'an 1231, à l'âge de vingt-quatre ans.

---

20 *novembre.* — SAINT BARLAAM, MARTYR. — 3[e] siecle.

Barlaam était Syrien de nation, et d'un village des environs d'Antioche. La condition de ses parents n'avait rien que d'obscur aux yeux des hommes. C'est souvent dans les conditions les plus basses que Dieu se plaît à former des saints pour confondre l'orgueil humain, qui n'estime rien que ce qui paraît grand aux yeux de la chair. Barlaam, dit saint Basile, était un simple paysan qui n'avait reçu qu'une éducation grossière, et qui s'exprimait d'une manière tout à fait barbare. Jésus-Christ, qui avait fait de

ses apôtres, gens simples et sans lettres, des hommes capables d'instruire l'univers, donna à Barlaam cette sagesse que l'on n'acquiert ni dans le monde ni par les études ordinaires.

Il était déjà avancé en âge, lorsqu'il fut arrêté pour la foi : on le mit en prison, et les peines qu'il y souffrit augmentèrent ses lumières, et affermirent son amour pour la vérité qu'il avait le bonheur de connaître. Il en sortit plus fort qu'il n'y était entré, et, ayant été amené devant le juge, toutes les paroles de son interrogatoire furent comme autant de traits perçants qui mirent en déroute les démons. On riait de sa façon de parler, on se moquait de son air simple et naïf; mais on était contraint de louer sa constance ferme et modeste, qu'on admirait d'autant plus qu'on l'attendait moins d'une personne de sa condition. Le juge le fit fouetter cruellement; mais jamais le saint martyr ne prononça aucune parole de murmure, il ne lui échappa jamais aucun mouvement d'impatience. Les bourreaux se lassèrent plus tôt de fouetter que lui de souffrir. On le mit ensuite sur le chevalet : on le déchira avec des ongles de fer jusqu'à lui découvrir les côtes; presque tous ses membres furent disloqués, et, au milieu des douleurs qu'il souffrait, il montrait plus de joie que s'il eût été assis à un festin ou élevé aux plus grands honneurs de la terre.

Le juge, honteux de se voir vaincu par un paysan, et ne voulant point avouer la puissance du Dieu des chrétiens, imagina un nouveau tourment pour satisfaire en quelque sorte ses prétendues divinités, qu'il croyait irritées par la constance du saint. Il obligea Barlaam de tenir la main étendue sur l'autel profane où les païens avaient allumé du feu; ensuite on lui mit de l'encens sur la main avec des charbons ardents, afin que la douleur qu'il ressentirait l'obligeât de secouer la main pour faire tomber l'encens avec le feu, et qu'on eût quelque prétexte de dire qu'il avait offert de l'encens aux idoles; mais Barlaam ne voulut pas même donner cette satisfaction aux païens. Comme il craignait jusqu'à l'ombre du péché, et qu'il ne voulait pas donner aux fidèles faibles dans la foi le moindre sujet de scandale, il aima mieux se laisser brûler la main que de faire le moindre mouvement pour jeter les charbons qu'on avait mis dessus. Dieu, content du sacrifice de Barlaam, ne permit pas que les hommes pussent rien davantage sur son corps, et le retira à lui aussitôt après le tourment qu'il venait de souffrir, afin de lui donner le rafraîchissement éternel.

20 novembre. — SAINTE MAXENCE, VIERGE ET MARTYRE. — Avant le 7[e] siècle.

Si ce n'est pas ici une victime du zèle pour la foi, c'en est une au moins de la pureté virginale. En effet, sainte Maxence, vulgairement appelée Maixence ou Messence, naquit en Écosse, où l'on croit qu'elle était issue d'un sang royal. Étant venue en France pour accomplir plus facilement le vœu qu'elle avait fait de garder la virginité, elle arriva sur les bords de la rivière d'Oise, entre Creil et Compiègne. Comme elle ne trouvait point de bateau pour la traverser, elle eut recours à son céleste Époux, et l'on assure qu'elle fut transportée de l'autre côté par le ministère des anges. Elle se crut alors en sûreté et à l'abri des poursuites de ceux qui la recherchaient; aussi, s'étant retirée dans un lieu solitaire, elle commença à mener une vie plus angélique qu'humaine. Toutefois, lorsqu'elle y pensait le moins, elle se vit environnée d'une troupe de soldats : c'était son fiancé, accompagné de ses gens, qui l'avait poursuivie jusqu'en France, sans s'inquiéter du vœu qu'elle désirait garder. Un autre auteur prétend, au contraire, que c'était un de ces princes sarrasins qui vinrent, au temps de Charles Martel, piller et saccager les provinces de France. Quoi qu'il en soit, il est certain que pour défendre sa virginité, par la résistance courageuse et constante qu'elle opposa à ceux qui voulaient lui faire violence, elle mérita la palme du martyre. Celui qui ne put lui ravir la fidélité qu'elle devait à son céleste Époux, lui trancha la tête de son épée et s'ôta ainsi à lui-même le pouvoir de lui nuire, en lui procurant l'immortalité bienheureuse.

L'évêque de Senlis, qui était le plus voisin du lieu où Maxence subit le martyre, en releva la précieuse dépouille et la plaça avec honneur dans l'église du bourg, qui était peu éloigné du théâtre de cette glorieuse victoire. Depuis, l'on a bâti une église plus magnifique sous le nom de la sainte, et tout le bourg, qui se trouve au passage de l'Oise, a été appelé *Pont-Sainte-Maxence*. L'on apprend d'un des continuateurs de Frédégaire, que le culte de cette sainte était déjà établi au septième siècle dans cette partie du Beauvoisis.

20 *novembre*. — SAINT EDMOND, ROI ET MARTYR, EN ANGLETERRE. — 9e siècle.

Edmond, suivant les historiens de sa vie, fut placé sur le trône de ses ancêtres à l'âge de quinze ans, et couronné le jour de Noël 855, au château du Burum, sur le Stour. Ses qualités morales et religieuses en firent le modèle des bons rois. On admirait dans un prince si jeune l'aversion la plus décidée pour les flatteurs; il voulait voir de ses propres yeux et entendre de ses propres oreilles, tant il craignait la surprise de ses jugements, l'infidélité des rapports et les manœuvres des passions humaines. Toute son ambition était de maintenir la paix et d'assurer le bonheur de ses sujets; de là ce zèle pour faire administrer la justice avec intégrité, et pour faire fleurir la religion et les bonnes mœurs dans ses États. Il fut le père de ses sujets, et surtout des pauvres, le protecteur des veuves et des orphelins, le soutien et l'appui des faibles. Sa ferveur dans le service de Dieu rehaussait l'éclat de ses autres vertus.

Il y avait quinze ans qu'Edmond régnait, lorsqu'il fut attaqué par les Danois. Hinguar et Hubba, princes qui surpassaient en barbarie tous les pirates danois, débarquèrent en Angleterre, et passèrent l'hiver au milieu des Est-Angles. Ayant fait une trêve avec cette nation, ils partirent dans l'été pour le Nord. Ils mirent à feu et à sang les provinces où ils passèrent. Par un excès de rage et de cruauté, et encore plus par la haine pour le nom chrétien, ils détruisirent les églises, les monastères, et massacrèrent tout ce qu'ils trouvèrent de prêtres et de moines. Edmond, comptant sur la foi des traités, avait cru ses sujets en sûreté, et ne s'était point préparé à la guerre. Mais comme il vit qu'il n'y avait rien de sacré pour les barbares, il rassembla ce qu'il put de troupes, et marcha contre eux. Il battit une partie de leur armée, près de Thetford; mais cette perte fut bientôt réparée : l'armée des infidèles fut renforcée par de nouvelles troupes.

Edmond, qui était trop faible pour tenir la campagne, et qui ne voulait pas prodiguer en pure perte le sang de ses sujets, se retira vers son château, dans la province de Suffolk. Les barbares lui firent diverses propositions, qu'il refusa d'accepter, parce qu'elles étaient opposées à la religion et à la justice qu'il devait à son peuple. Il aima mieux s'exposer à la mort que de

trahir sa conscience. Pendant qu'il fuyait, les infidèles l'investirent à Hoxon, sur la Wavenay. Il voulut inutilement se cacher; sa retraite fut découverte; on le chargea de chaînes, et on le conduisit à la tente du général. On lui réitéra les propositions qu'on lui avait faites; mais il répondit avec fermeté que la religion lui était plus chère que la vie, et qu'il ne consentirait jamais à offenser le Dieu qu'il adorait.

Hinguar, furieux de la réponse d'Edmond, le fit battre cruellement; après quoi, ayant ordonné de l'attacher à un arbre, il le fit déchirer à coups de fouet. Le saint roi souffrit ce barbare traitement avec une patience invincible, et en invoquant le nom sacré de Jésus-Christ. Les infidèles, encore plus enflammés de rage, le laissèrent attaché à l'arbre, et par un amusement digne de leur férocité, ils lui décochèrent une grêle de flèches, dont son corps fut bientôt tout hérissé. Enfin, il fut condamné par Hinguar à perdre la tête. C'est ainsi qu'il finit son martyre le 20 novembre 870. Les historiens de la Grande-Bretagne font l'éloge le plus complet de saint Edmond; ils relèvent surtout sa piété, sa douceur et son humilité.

---

20 *novembre*. — S. FÉLIX DE VALOIS, CONFESSEUR, INSTITUTEUR (AVEC S. JEAN DE MATHA) DE L'ORDRE DES TRINITAIRES. — 13e siècle.

Félix, qui s'appelait d'abord Hugues, était issu en France de la royale famille des Valois. Dès son jeune âge, il ne donna pas des marques de peu d'importance de sa sainteté future, et surtout de sa charité compatissante envers les pauvres. Car, encore petit enfant, il distribuait de sa propre main l'aumône aux indigents, comme l'aurait fait une grande personne que la maturité du jugement en rend capable. Un peu plus âgé, il avait coutume d'envoyer aux malheureux quelque chose des mets qu'on servait sur sa table, et pour l'ordinaire il régalait de ce qu'il y avait de meilleur les enfants des pauvres familles. Arrivé à l'adolescence, on le vit plus d'une fois se dépouiller de ses habits pour en revêtir ceux qui en manquaient. Il obtint de son oncle Thibauld, comte de Champagne et de Blois, la vie d'un condamné à mort, prédisant que cet homme, qui avait été jusqu'alors un infâme assassin, deviendrait bientôt un modèle pour la sainteté de ses mœurs; et l'événement prouva la vérité du témoignage.

Après une jeunesse passée de la manière la plus digne de louange, poussé par le désir de se livrer à la contemplation des choses du ciel, Félix commença à songer à la solitude. Il voulut néanmoins auparavant recevoir les ordres sacrés, afin de s'ôter ainsi toute espérance du trône, de la succession duquel il n'était pas fort éloigné par suite des dispositions de la loi salique. Une fois élevé au sacerdoce, et après qu'il eut célébré sa première messe avec beaucoup de dévotion, il se retira presque aussitôt dans un désert où, pratiquant la plus rigoureuse abstinence, il se nourrissait de l'abondance des délices célestes. C'est là qu'il vécut pendant quelques années de la manière la plus sainte avec saint Jean de Matha, docteur de Paris, qui l'avait cherché et trouvé par l'effet d'une inspiration divine. Cela dura jusqu'à ce que, tous deux ayant reçu par un ange un avertissement qui venait de Dieu, ils se rendirent à Rome pour y obtenir du souverain pontife une règle de vie particulière. Le pape Innocent III, qui, au milieu de la célébration de la messe, avait eu une révélation relative à un ordre religieux à instituer pour le rachat des captifs, revêtit lui-même les deux saints d'un habit blanc marqué d'une croix de deux couleurs, et de la même forme que celui porté par l'ange qui lui était apparu. De plus, à cause de la triple couleur en laquelle consiste cet habit, le pontife voulut que le nouvel ordre fût décoré du titre de la Très-sainte Trinité.

Félix, ayant obtenu la règle qu'il demandait ainsi que l'approbation du pape Innocent III, retourna à Cerfroy dans le diocèse de Meaux, et y agrandit un monastère qu'il avait bâti peu de temps auparavant avec son compagnon, et il le fit chef-lieu de l'ordre nouveau. Là il rendit florissante la discipline régulière, donna ses soins à l'institut de la Rédemption des captifs, et le propagea avec une activité admirable dans les diverses contrées où pénétrèrent ses disciples. Au milieu de tous ces travaux, Félix fut averti, par un ange, de sa mort prochaine. Ayant donc exhorté ses disciples à la charité envers les pauvres et les captifs, plein d'années et de mérites, il rendit son âme à Dieu l'an de Jésus-Christ 1212, sous le pontificat d'Innocent III.

21 novembre. — LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE.

Les parents religieux ne manquent jamais de consacrer leurs enfants au Seigneur avant et apres leur naissance. Parmi les Juifs on ne se contentait pas toujours de cette consécration générale : quelques-uns offraient leurs enfants à Dieu lorsqu'ils étaient nés. Ces enfants logeaient dans des bâtiments dépendants du temple, et servaient les prêtres et les lévites dans les fonctions de leur saint ministere. On a un exemple de cette consécration spéciale dans la personne de Samuel et de quelques autres Juifs. Il y avait aussi des appartements pour les femmes qui se dévouaient au service divin dans le temple. Du nombre de ces femmes furent Josabeth, femme de Joïada, et Anne, fille de Phanuel.

C'est une ancienne tradition que la sainte Vierge, dans son enfance, fut solennellement offerte à Dieu dans le temple. C'est ce qui a donné lieu à la fête qu'on célèbre aujourd'hui. On l'appelle *Présentation*, et les Grecs lui donnent souvent le nom d'*Entrée de la sainte Vierge dans le Temple*. Il en est fait mention dans les plus anciens martyrologes, ainsi que dans une constitution de l'empereur Emmanuel, rapportée par Balsamon. On a plusieurs discours sur cette fête, lesquels ont pour auteurs des hommes dignes de foi. Elle passa de la Grèce en Occident, et on la célébrait a Avignon en 1372. Trois ans après, il en est fait mention dans une lettre de Charles V, roi de France. Sixte-Quint ordonna, en 1585, qu'on en récitât l'office dans toute l'Église.

La consécration que la sainte Vierge fit d'elle-même à Dieu lorsqu'elle fut capable de se servir de sa raison, nous rappelle une de nos obligations les plus étroites et les plus importantes. Tous les théologiens conviennent que le premier usage que tout le monde doit faire de sa raison est de tourner son cœur vers Dieu par un mouvement d'amour ; en sorte que, si la foi divine lui est alors dûment proposée, comme il arrive aux enfants nés dans le christianisme, il est tenu d'y acquiescer surnaturellement, et de produire des actes de foi, d'espérance et de charité. L'âme de Marie était ornée des grâces les plus précieuses, et. en même temps qu'elle était l'objet de l'étonne-

ment et des louanges de la cour céleste, elle était aussi l'objet le plus distingué des complaisances de l'adorable Trinité, le Père la regardant comme sa fille bien-aimée, le Fils comme une mère digne de lui, et le Saint-Esprit comme une épouse chérie. Comment donc le Seigneur n'aurait-il pas reçu comme le plus agréable des sacrifices la première présentation de la sainte Vierge, faite par les mains de ses parents et ratifiée par elle-même ?

Consacrons-nous à Dieu sous sa puissante protection, et en union de ses mérites; veillons ensuite sur nous-mêmes pour conserver et augmenter la ferveur de notre consécration; renouvelons-la chaque jour, et tâchons de la rendre parfaite de plus en plus. En un mot, imitons Marie : elle fut la première qui ait levé l'étendard de la virginité. De là tant de vierges qui, à son exemple, se sont principalement consacrées au Seigneur. Mais inutilement voudrait-on embrasser cet état, si l'on n'agissait point par les mêmes motifs que Marie. Il faut encore la prendre pour patronne, et, comme elle, aimer la prière, l'humilité, la modestie, le silence et la retraite. « Marie, dit saint Ambroise, ne désirait point converser même avec les autres vierges : elle avait pour compagnie les saintes pensées; elle n'était jamais moins seule que quand elle paraissait l'être. Pourrait-on en effet regarder comme seule celle qui avait avec elle tant de livres pieux, tant d'archanges, tant de prophètes? Elle fut troublée en voyant l'ange Gabriel, non pour n'être pas accoutumée à converser avec les anges, mais parce qu'il se faisait voir à elle sous la forme d'un homme... Nous pouvons juger de là combien ses yeux et ses oreilles étaient chastes. »

Marie vécut dans la retraite jusqu'au temps où elle épousa saint Joseph. Quelques-uns ont pensé qu'elle n'avait été que fiancée; mais on doit conclure, des raisons alléguées par les Pères, qu'il y eut un véritable mariage. Voici, d'après saint Jérôme, les principales de ces raisons : 1° Il était démontré, par la généalogie de Joseph, que Marie descendait de la tribu de Juda; 2° Marie, étant mariée, n'était plus exposée à être lapidée par les Juifs, comme adultère, lorsqu'elle deviendrait mère; 3° destinée à fuir en Égypte, elle trouvait dans un époux un consolateur et un appui. « Le martyr saint Ignace, dit saint Jérome, ajoute une quatrième raison : c'est que Dieu voulait que la naissance de son Fils fût cachée au démon. » Voici comment

s'exprime ce Père apostolique : « Trois mystères que Dieu a opérés dans le silence, ont été cachés au prince du monde : la virginité de Marie, l'enfantement de son Fils, la mort du Seigneur. « Ce n'était pas que Dieu craignît des obstacles à l'exécution de ses desseins, mais il voulut que ces miracles s'opérassent en silence, sans pompe et sans éclat, afin de triompher plus efficacement de l'orgueil et de l'enfer, le démon s'empressant lui-même de concourir au mystère de la Croix.

---

21 *novembre* — SAINT GÉLASE Ier, PAPE. — 5e siècle.

Gélase, originaire d'Afrique, mais né à Rome, succéda en 492, sur la chaire de Saint-Pierre, au pape Félix II ou Félix III. Il gouverna l'Église pendant quatre ans huit mois et dix-huit jours, joignant au savoir et à une connaissance parfaite des coutumes et des usages ecclésiastiques une grande pureté de mœurs, une humilité profonde, une vie austère et une libéralité peu commune pour les pauvres. Ce saint pontife fit encore paraître autant de prudence que de fermeté pour le maintien ou le rétablissement de l'ordre et de la discipline. Il défendit avec force la primauté du Siége apostolique dans plusieurs de ses lettres, et dans le concile qu'il tint à Rome. Il fit voir que, depuis l'établissement du christianisme, ce siége avait pris soin de toutes les églises du monde, et qu'on n'appelait point de ses jugements à une autre église. Sans cesse il rappelait les règles anciennes, celles surtout qui regardaient les ministres de la religion. Il veut qu'on fasse quatre parts des revenus de chaque église : une pour l'évêque, une pour le clergé, la troisième pour les pauvres, la quatrieme pour la fabrique. On voit par les lettres de saint Innocent premier, de saint Célestin et de saint Léon, que l'Église romaine avait un recueil de messes écrites avant Gélase. Le saint pape en fit sans doute la base de son *Sacramentaire*, recueil précieux où l'on retrouve une partie notable des cérémonies et des prières encore en usage dans l'Église d'aujourd'hui. Ce fut en 494 que Gélase tint à Rome un concile composé de soixante-dix évêques, dans lequel il publia le célèbre décret qui contient le catalogue des livres canoniques de l'Écriture, avec un autre catalogue des Pères orthodoxes et un troisième des livres apocryphes. Ces derniers sont de deux sortes : les uns sont entière-

ment forgés; les autres contiennent des faits vrais, et sont utiles en plusieurs choses; mais il y a des choses fausses et des erreurs. Il faut en conséquence les lire avec précaution, ou du moins les exclure du canon des saintes Écritures. — Saint Gélase mourut en 496, le 21 novembre.

---

21 *novembre.* — SAINT COLOMBAN, ABBÉ.
— 7e siècle.

Colomban, ou Colomb, naquit en Irlande. Sa mère, qui avait beaucoup de piété, l'éleva avec un si grand soin, qu'elle ne le perdait pas de vue, de peur que le démon ne se servît de détours ou des exemples des autres pour lui corrompre le cœur. Colomban s'appliqua aux sciences dès sa jeunesse, et y fit de grands progrès; mais, voyant que la volupté l'assiégeait de toutes parts et lui dressait des piéges d'autant plus dangereux qu'il avait du côté de l'esprit et du corps tout ce qui peut rendre un jeune homme aimable, il quitta son pays, contre la volonté de sa mère, et alla se mettre sous la discipline du vénérable Silène, solitaire aussi recommandable par sa science que par sa piété.

A l'âge de treize ans, il vint en France avec quinze religieux, et se retira dans les déserts des Vosges avec ceux qui l'accompagnaient. Il s'arrêta d'abord dans un lieu nommé Anegrai, et y pratiqua avec ardeur les exercices de la vie monastique. Comme le lieu était stérile, le saint et ses disciples y souffrirent beaucoup; mais Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui sont pleins de foi en sa providence, leur envoya des secours qu'ils n'attendaient pas et qui rendirent leur vie un peu plus commode sans la rendre moins pénitente. Il eut bientôt un grand nombre de disciples qui suivirent avec zèle la sainteté de ses exemples, en sorte qu'outre le monastère d'Anegrai il fut obligé d'en bâtir encore deux autres, celui de Luxeuil et celui de Fontaines. Il composa une règle pour ses disciples, et voulut particulièrement qu'ils fussent assidus à la prière publique et qu'ils travaillassent des mains.

Il choisit Luxeuil pour sa demeure ordinaire; mais de temps en temps il se retirait dans le désert pour y vaquer plus librement à l'oraison, et s'animer avec plus d'ardeur au désir du ciel.

La hardiesse avec laquelle il reprenait le roi Thierry de ses débauches, lui avait attiré la haine de Brunehault, dont ce prince était petit-fils Le saint étant un jour allé à la cour pour quelque affaire nécessaire, Brunehault lui présenta les enfants naturels de Thierry, afin qu'il leur donnât sa bénédiction; mais, Colomban l'ayant refusée, cette princesse résolut de le perdre. Pour le faire avec plus d'éclat, elle tâcha d'engager dans sa passion tous les grands du pays, et même les évêques. Colomban, obligé de céder à la persécution, traversa toute la France, et passa dans les États de Théodebert, sur les bords du Rhin, où il convertit beaucoup de peuples barbares. Il mourut à Bobbio en Italie, l'an 615 de Jésus-Christ.

---

22 *novembre*. — SAINTE CÉCILE, VIERGE ET MARTYRE. — 5e siècle.

Le nom de sainte Cécile a toujours été fort célèbre dans l'Église; il fut inséré dans le Canon de la messe dès les premiers temps du christianisme. On le lit dans les sacramentaires et les calendriers les plus anciens. Les mêmes monuments font également mention des saints Valérien, Tiburce et Maxime, qui souffrirent le martyre avec la servante de Dieu. Sainte Cécile était Romaine et issue d'une famille noble. Elle fut élevée dans les principes de la religion chrétienne, et elle en remplit toujours les devoirs avec la plus parfaite fidélité. Elle fit vœu dans sa jeunesse de rester vierge toute sa vie; mais ses parents l'obligèrent à entrer dans l'état du mariage. Celui qu'on lui donna pour époux était un jeune seigneur nommé Valérien, qu'elle gagna à Jésus-Christ, en le faisant renoncer à l'idolâtrie. Peu de temps après, elle convertit aussi Tiburce, son beau-frère, et un officier nommé Maxime. Valérien, Tiburce et Maxime furent arrêtés, comme chrétiens, et condamnés à mort. Cécile remporta la couronne du martyre quelques jours après.

Les actes de ces saints les font contemporains du pape Urbain Ier, et mettent conséquemment leur martyre vers l'an 230, sous Alexandre Sévère. A la vérité, cet empereur était favorable aux chrétiens; mais cela n'empêcha pas que les païens n'en fissent mourir un grand nombre sous son règne, soit dans des émeutes populaires, soit par la cruauté des premiers magistrats. Ulpien,

qui dans ce temps exerçait la fonction de premier ministre, se montra l'ennemi déclaré du christianisme, et le persécuta jusqu'à sa mort. Il fut assassiné par la garde prétorienne, qu'il commandait. D'autres mettent le martyre de sainte Cécile et de ses compagnons sous Marc-Aurèle, entre les années 176 et 180. Les corps de ces saints furent enterrés dans le cimetière de Calixte, lequel prit depuis le nom de Sainte-Cécile.

Il y avait à Rome, dans le cinquième siècle, une église dédiée sous l'invocation de cette sainte, et dans laquelle le pape Symmaque tint un concile en 500. Cette église tombant en ruine, le pape Pascal Ier la fit rebâtir. Il désespérait d'abord de trouver le corps de la sainte. On pensait que les Lombards, qui avaient enlevé plusieurs corps saints des cimetières de Rome lorsqu'en 755 ils assiégèrent cette ville, n'avaient point épargné celui de sainte Cécile; mais on rapporte que le pape, assistant un dimanche à matines dans l'église de Saint-Pierre, s'endormit et eut un songe dans lequel il apprit de sainte Cécile elle-même que les Lombards avaient inutilement cherché son corps, et qu'ils n'avaient pu le trouver. On le découvrit dans le cimetière qui portait le nom de la sainte. Il était enveloppé dans une robe d'un tissu d'or, et on trouva aux pieds des linges teints de son sang. Le corps de Valérien était avec celui de sainte Cécile. Le pape les transféra dans la nouvelle église avec ceux de saint Tiburce, de saint Maxime et des saints papes Urbain et Luce, qui reposaient dans le cimetière de Prétextat, attenant à celui de notre sainte et également situé sur la voie Appienne. Cette translation se fit en 821.

Le pape Pascal fonda en l'honneur de ces saints un monastère près de l'église de Sainte-Cécile, afin que l'office pût s'y célébrer nuit et jour. Il orna cette église avec beaucoup de magnificence, et y fit de riches présents. Sur un des ornements était représenté un ange couronnant sainte Cécile, saint Valérien et saint Tiburce. Cette église est un titre de cardinal-prêtre. Elle fut rebâtie par le cardinal Paul-Émile Sfondrate, neveu du pape Grégoire XIV, et décorée avec une richesse qui étonne les spectateurs. On retira les reliques de nos saints de dessous le grand autel, pour les mettre dans un magnifique caveau, connu aujourd'hui sous le nom de *Confession de Sainte-Cécile*. Outre cette église, il y en a encore deux autres à Rome, qui sont dédiées sous l'invocation de sainte Cécile.

Nous apprenons, des actes de sainte Cécile, qu'en chantant les louanges du Seigneur, elle joignait souvent la musique instrumentale à la musique vocale. C'est pour cela que les musiciens ont choisi cette sainte pour patronne. Il est certain qu'on peut faire servir la musique au culte divin : les psaumes et les cantiques répandus dans les livres saints, la pratique des Juifs, celle des Chrétiens, ne permettent pas d'en douter.

---

23 *novembre.* — SAINT CLÉMENT, PAPE ET MARTYR. — 1er siècle.

Clément, fils de Faustinus, du quartier du mont Cœlius, était Romain et disciple de saint Pierre. C'est de lui que parle saint Paul, quand il écrit dans son épître aux Philippiens : « *Cher compagnon de mes travaux, je vous en prie, aidez les personnes qui ont travaillé avec moi pour l'Évangile, avec Clément et les autres qui ont été mes coadjuteurs, et dont les noms sont écrits dans le livre de vie* (1). » Celui-ci, devenu pape, partagea les sept régions de la ville de Rome à sept notaires, à chacun desquels il en assigna une, pour qu'ils missent par écrit les combats et les souffrances des martyrs ainsi que tous leurs actes, après avoir fait dans ce but avec le plus grand soin toutes les recherches nécessaires. Il a laissé lui-même beaucoup d'écrits qui, par le soin qu'il y a mis, sont avantageux à la religion chrétienne, que leur auteur a ainsi glorifiée. Aussi par son enseignement et la sainteté de sa vie, qui leur servait d'exemple, comme il avait converti beaucoup de personnes à la foi chrétienne, il fut relégué par l'empereur Trajan au delà de la mer du Pont, dans la ville abandonnée de Chersone, où il retrouva deux mille chrétiens que le même empereur y avait exilés. Pendant que ces derniers, condamnés en ces lieux à extraire et à scier des marbres, souffraient du manque d'eau, Clément, ayant fait sa prière, monta sur une colline voisine au sommet de laquelle il aperçut un agneau indiquant de son pied droit une fontaine d'eau douce qui sortait de terre. Tous ceux qui se trouvaient là y étanchèrent leur soif, et beaucoup d'infidèles, que ce miracle convertit à la religion chrétienne, commencèrent à montrer de la vénération pour la sainteté de Clément.

(1) Saint Paul, aux Philipp., IV, 3.

Troublé par le récit de pareils faits, Trajan envoya dans cette contrée des bourreaux pour y jeter Clément à la mer, après lui avoir attaché une ancre au cou. Mais lorsque cet ordre fut exécuté, les chrétiens s'étant mis à prier sur le rivage, la mer se retira à trois milles de là, et en s'approchant les fidèles trouvèrent une petite construction de marbre disposée en forme de temple, et au dedans une pierre creusée qui renfermait le corps du martyr, puis tout auprès l'ancre avec laquelle il avait été submergé. Les habitants du lieu, touchés de ce miracle, embrassèrent la foi de Jésus-Christ. Quant au corps de saint Clément, transporté dans la suite à Rome, sous le pontificat de Nicolas Ier, il fut déposé dans la basilique qui porte le nom du martyr. Une église fut bâtie sous son invocation à l'endroit où avait jailli la source miraculeuse. Saint Clément souffrit le martyre vers la fin du premier siècle, après avoir occupé plus de neuf ans le suprême pontificat.

---

23 *novembre.* — SAINT AMPHILOQUE, ÉVÊQUE D'ICONE. — 4e siècle.

Amphiloque, célèbre dans l'Église du quatrième siècle, était originaire de Cappadoce. Il étudia la rhétorique et le droit. Il plaida depuis avec succès, et se fit estimer par sa grande probité. Plus tard il exerça les fonctions de juge et se lia étroitement avec saint Grégoire de Nazianze, lorsque celui-ci lui recommanda les affaires de plusieurs de ses amis. Ce fut sur ses avis qu'il résolut de quitter le palais pour aller servir Dieu dans la retraite. Il choisit pour sa demeure une solitude dans le quartier d'Ozizale en Cappadoce, où, sans négliger les soins qu'il devait à un père infirme et fort âgé, il s'occupait de la prière et de l'étude. Il paraît qu'il cultivait aussi un jardin, car on voit qu'il en envoyait des fruits et des légumes à saint Grégoire, qui, de son côté, avait le soin de lui fournir du blé, parce qu'il n'en croissait pas dans le canton d'Ozizale. Amphiloque était dès lors étroitement uni à saint Basile, et, dès que ce saint eut été élevé sur le siége de Césarée, il aurait été vivre avec lui sans deux obstacles : le premier était le besoin continuel que son père avait de sa présence, et l'autre, la crainte que son ami ne voulût l'engager dans le ministère ecclésiastique.

Mais Dieu, qui l'y appelait, le conduisit à la dignité qu'il

redoutait, par des voies contre lesquelles il ne s'avisa pas de se précautionner. Il ne pensait à rien moins qu'à l'épiscopat, lorsque la Providence l'attira à Icone dans un temps que le siége de cette ville était vacant. Le peuple et le clergé l'élurent tout d'une voix pour remplir cette place. Amphiloque, étonné de cet événement, ne pensait qu'à fuir pour éviter le fardeau qu'on voulait lui imposer; mais Dieu lui ôta tous les moyens d'exécuter son dessein, et il fut obligé de prendre soin d'un peuple qui le souhaitait si ardemment. Encouragé par les lettres de Basile, il se livra tout entier aux besoins de son diocèse et de l'Église universelle.

L'an 381, il se trouva un second concile œcuménique assemblé à Constantinople par les soins de Théodose, pour tâcher de rétablir l'unité de la foi catholique dans l'Orient. Deux ans après, cet empereur, qui travaillait sérieusement à la paix de l'Église, crut que le moyen le plus propre pour terminer les disputes sur la religion était d'assembler encore à Constantinople les chefs des différents partis qui divisaient l'Église. Il les convoqua pour le mois de juin de l'an 383 : presque tous répondirent à son appel.

Avant que cette assemblée commençât, Amphiloque fit dans le palais de l'empereur une action d'éclat qui fut très-avantageuse à la religion. Les Ariens, quoique privés de leurs églises à Constantinople, ne laissaient pas d'y être en grand nombre et d'avoir de puissants protecteurs à la cour de Théodose. Ce fut dans cette conjoncture qu'Amphiloque vint trouver l'empereur, pour obtenir de lui qu'il fût défendu aux ennemis de la divinité de Jésus-Christ de tenir des conciliabules en quelque endroit que ce fût. L'empereur, qui, deux ans auparavant, avait fait des lois pour les défendre dans les villes, trouva qu'il était trop dur de les défendre aussi à la campagne, et refusa d'abord la demande d'Amphiloque. Le saint évêque, sans se rebuter, revint au palais, quelques jours après, pour saluer l'empereur. Il lui rendit les respects ordinaires comme faisaient les évêques ses confrères; mais il n'en rendit aucun au jeune Arcade, nouvellement associé à l'empire, quoique ce prince fût auprès de son père et que tous les autres évêques fissent les cérémonies accoutumées en pareille occasion : Théodose crut qu'il n'y pensait pas, et l'avertit de saluer son fils. Amphiloque s'approcha d'Arcade et lui fit quelques caresses, mais seulement du bout du doigt, comme il aurait pu faire à un enfant ordinaire, et

se contenta de lui souhaiter le bonjour. Le père lui ayant fait entendre qu'on devait avoir pour son fils le respect dû à la dignité royale, puisqu'il était déclaré auguste : Seigneur, lui dit Amphiloque, c'est assez que je me sois acquitté de ce qui est dû à l'empereur, sans qu'il soit nécessaire d'honorer encore son fils. Théodose, irrité de l'injure qu'il croyait être faite à Arcade, commanda qu'on chassât l'évêque de son palais. On le poussait déjà pour le faire sortir, lorsque, se tournant vers l'empereur, il lui dit d'un ton de voix fort élevé : Vous ne pouvez souffrir qu'on méprise votre fils; vous vous emportez même contre ceux qui ne rendent pas à son rang ce qui est dû : ne doutez donc pas que Dieu n'ait en horreur ceux qui refusent de rendre à son Fils unique les mêmes honneurs qu'à lui. Théodose comprit aussitôt les raisons de la conduite d'Amphiloque, et, pour marquer combien ce trait d'esprit faisait impression sur lui, il fit, en la présence de toute sa cour, des excuses au saint évêque, et porta une loi qui défendait aux hérétiques de tenir des assemblées dans les lieux publics ou dans les maisons particulières.

Amphiloque employa le reste de ses jours à instruire son peuple et à combattre les hérétiques par ses prédications et par ses écrits. On croit qu'il mourut vers l'an 394.

---

24 *novembre*. — S. BÉNIGNE, ÉVÊQUE DE DIJON, MARTYR. — 2e siècle.

Bénigne, apôtre de la Bourgogne, disciple du bienheureux Polycarpe, évêque de Smyrne, fut ordonné prêtre par ce saint pontife, et envoyé pour prêcher l'Évangile dans la Gaule avec le prêtre saint Andoche et le diacre saint Thyrse. Étant arrivés à Autun, ils furent reçus avec toutes sortes d'égards par Fauste, frère de Léonille, dame de Langres. Ce Fauste était noble et chrétien; mais la crainte de la persécution l'empêchait de faire profession publique de la foi. Ces saints missionnaires convertirent à Autun beaucoup d'idolâtres, autant par l'exemple de leurs vertus que par leurs instructions et leurs miracles. Entre ceux qu'ils amenèrent à la foi il faut distinguer Symphorien, fils de Fauste, qui avait alors seulement trois ans, et que depuis la gloire du martyre a rendu célèbre. Bénigne l'enfanta à Jésus-

Christ par la grâce du baptême ; ensuite laissant ses compagnons à Autun, il se rendit à Langres. Il consacra cette ville au Seigneur en lui offrant comme prémices les trois frères jumeaux Speusippe, Eléosippe et Mélasippe, qu'il baptisa, secondé par les efforts de Léonille, leur aïeule. Enfin, après avoir opéré dans la cité de Langres un grand nombre de conversions, Bénigne vint à Dijon, à peu près dans le temps où l'empereur Marc-Aurèle y arrivait pour examiner les nouveaux remparts qu'on avait construits par ses ordres. Déjà le saint avait, par ses travaux assidus, produit des fruits abondants et gagné bien des âmes à Dieu ; déjà il avait rassemblé une église nombreuse qu'il éclairait de la lumière évangélique, nourrissait de la parole divine, et formait aux vertus chrétiennes. Tant de succès furent pour les païens la cause d'une haine violente, et l'empereur ordonna qu'on recherchât Bénigne. Il fut trouvé près de Dijon. On se saisit de lui, on l'amena enchaîné devant le tribunal, où il subit un interrogatoire. Tous les moyens furent employés pour le faire renoncer à la foi, les douces paroles aussi bien que les menaces. Mais les artifices des persécuteurs se trouvant inutiles, le généreux apôtre fut condamné d'abord à être frappé avec des nerfs très-durs, ensuite à être suspendu par des cordes et tiré violemment par tous les membres. Au milieu de ces tourments, il priait Dieu en ces termes : « *Je vous rends grâce, Seigneur Jésus-Christ, de ce que j'ai eu le bonheur de souffrir pour votre nom.* » L'empereur, irrité d'un tel courage, fit renfermer dans une tour l'invincible athlète du Christ. Là des bourreaux s'armèrent contre lui d'une nouvelle fureur. Ils lui mirent les pieds dans une pierre creusée et les scellèrent avec du plomb fondu. Ensuite ils l'exposèrent à des chiens affamés, qui oublièrent alors la faim qui les dévorait, et, respectant la sainteté du serviteur de Dieu, ne lui firent aucun mal. Marc-Aurèle, qui en fut informé, ordonna qu'on meurtrît la tête et le cou du martyr avec des barres de fer, et qu'on perçât son corps de part en part avec des lames enfoncées dans les flancs, ce qui fut exécuté vers l'an 179. L'illustre Léonille, qui survint par la permission de Dieu, embauma le saint corps, et l'ensevelit non loin de la prison.

24 *novembre*. — S. CHRYSOGONE, MARTYR. — 3e siècle.

Chrysogone, mis en prison à Rome sous le règne de Dioclétien, y vécut, pendant l'espace de deux ans, des ressources que lui faisait parvenir sainte Anastasie. Comme celle-ci était maltraitée elle-même à cause de Jésus-Christ, par son mari nommé Publius, et qu'elle demandait par lettres à Chrysogone le secours de ses prières, il lui donna des consolations dans les réponses qu'il lui adressait. Lorsque plus tard l'empereur eut écrit à Rome pour faire mourir tous les chrétiens qui restaient dans les prisons, il en excepta Chrysogone, qui, sur sa demande, lui fut amené à Aquilée. Lorsqu'il fut en présence de Dioclétien : « *Je t'ai fait venir, Chrysogone,* lui dit-il, *pour te combler d'honneurs, si toutefois tu te décides à adorer les dieux. — Pour moi,* répondit le saint, *j'adore intérieurement et je prie Celui qui est vraiment Dieu; mais, quant aux dieux qui ne sont pas autre chose que des images des démons ,je les hais et je les exècre.* » L'empereur, exaspéré, par cette réponse, donna l'ordre de le tuer à coups de hache à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui la Lagune de Grao ; ce qui eut lieu le 24 novembre, vers l'an 304. Le prêtre Zoïle donna la sépulture dans sa propre maison au corps du saint martyr, qu'on avait jeté dans la mer, mais qui, peu de temps après fut retrouvé sur le rivage.

24 *novembre*. — S. SÉVERIN, SOLITAIRE — 6e siècle.

Tout ce qu'on peut savoir sur ce pieux solitaire, qui faisait sa résidence ordinaire à Paris, c'est qu'étant touché de l'amour de Dieu et du désir de la vie contemplative, il se retira dans une petite cellule assez près de cette ville. Il y vécut dans une admirable sainteté et dans un parfait détachement des choses du monde. Sa réputation devint si grande, que saint Cloud, fils de Clodomir et petit-fils de Clovis, se retira auprès de lui pour être formé, dans une aussi sainte école, aux exercices de la vie religieuse. Comme il n'avait dans son maître que des exemples d'une vertu consommée, il devint lui-même accompli dans toutes sortes de vertus. Enfin saint Séverin, se trouvant mûr pour le ciel, y fut appelé par le Père de famille pour recevoir la récom-

pense de ses travaux et de sa longue pénitence. Cette bienheureuse fin eut lieu vers l'an du salut 555. Son corps fut enterré dans la chapelle de son ermitage; mais, dans la suite des temps, il a été transféré dans la cathédrale, c'est-à-dire à l'église de Notre-Dame de Paris, où on l'honore avec les reliques de plusieurs autres saints du même diocèse.

---

24 *novembre*. — SAINTE FLORE, VIERGE ET MARTYRE. — 9e siècle.

Flore naquit en Espagne, près de Cordoue, d'une mère chrétienne et d'un père mahométan, qui étaient venus de Séville pour leurs affaires. Ayant perdu son père lorsqu'elle était encore enfant, sa mère put l'élever dans l'amour de la vraie religion. Dieu, parlant encore plus efficacement que les hommes au cœur de cette jeune fille, lui fit regarder la vertu comme le seul bien solide et digne de ses désirs : dès l'enfance, elle jeûnait le carême et donnait secrètement aux pauvres ce qu'elle recevait de sa mère pour son dîner. On s'en aperçut dès le premier carême, mais il était déjà bien avancé quand on reconnut cette pieuse industrie. Pour se fortifier dans la pratique du christianisme, elle se rendait de temps à autre aux assemblées de ceux qui professaient comme elle cette divine religion; mais elle n'osait y venir aussi souvent qu'elle le désirait, parce qu'elle craignait son frère, qui était mahométan et qui observait toutes ses démarches.

Cependant, sa foi devenant plus vive, elle quitta la maison à l'insu de sa mère, et se retira, avec une sœur qu'elle avait, chez de saintes religieuses. Leur frère, ignorant le lieu où elles s'étaient réfugiées, s'en vengea contre les chrétiens. Le roi et le magistrat de Cordoue s'étaient déclarés contre les fidèles, la persécution commençait à s'allumer en plusieurs lieux : cet homme profita de cette conjoncture pour faire emprisonner quelques clercs et persécuter les religieuses.

Flore, apprenant toutes ces vexations, dont elle croyait être l'occasion, ne voulut pas que l'Église souffrît pour elle, et après s'être offerte au Seigneur comme une victime prête à s'immoler pour le salut de ses frères, elle revint à la maison de sa mère, et dit à son frère : Me voilà, puisque vous me cherchez; je suis chrétienne et prête à tout souffrir pour Jésus-Christ! Après avoir essayé en vain de la pervertir par les caresses, son frère la mena

devant le cadi ou juge du lieu, et dit : Ma jeune sœur que voici observait comme moi notre religion, mais les chrétiens l'ont séduite. Le cadi demanda à Flore si l'accusation était vraie.

Je suis chrétienne, dit-elle, et je l'ai toujours été ! Le juge irrité la fit prendre par des soldats, et on lui donna tant de coups de fouet, particulièrement sur la tête, que le crâne en fut découvert. Le cadi chargea son frère de la faire instruire dans la religion de Mahomet, et de la lui ramener plus tard. Celui-ci, pour exécuter ses ordres, mit sa sœur entre les mains de deux femmes adroites et artificieuses, et ne lui laissa pas la liberté de voir des chrétiens; mais Dieu fit trouver à Flore les moyens de s'échapper pendant la nuit. Elle passa par-dessus la muraille, quoique fort haute, et monta sur une maison voisine, d'où elle gagna la rue et se retira, avant qu'il fît jour, chez une personne fidèle ; puis elle sortit de Cordoue, et alla à Ossaria, près Tucci, où elle demeura cachée avec sa sœur. Elle eut le bonheur d'y voir saint Euloge de Cordoue, qui la fortifia dans ses saintes résolutions et l'encouragea au martyre. Flore se repentait déjà d'avoir fui : elle s'accusait de lâcheté, et réfléchissait en elle-même si elle ne devait pas retourner à Cordoue, pour confesser de nouveau Jésus-Christ devant les infidèles. Cette pensée se changea bientôt en résolution ; en sorte qu'elle vint à Cordoue, se présenta devant le cadi, et lui dit avec une grande franchise : Je suis celle que vous avez fait autrefois déchirer de coups, parce qu'étant de race de musulmans, j'ai embrassé la religion chrétienne. J'ai eu la faiblesse de me cacher; mais aujourd'hui, me confiant en la puissance de mon Dieu, je vous déclare que je reconnais Jésus-Christ pour Dieu, et que je déteste votre faux prophète. Le juge irrité la condamna à avoir la tête tranchée. Son martyre arriva le 24 novembre 851.

---

24 *novembre*. — SAINT JEAN DE LA CROIX, CONFESSEUR, PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ. — 16e siècle.

Saint Jean de la Croix, le plus jeune des enfants de Gonzalès d'Yepez, naquit en 1542, à Fontibère, près d'Avila, dans la Vieille-Castille, en Espagne. Sa mère, devenue veuve, resta sans secours, chargée de trois jeunes enfants en bas âge. Elle se retira avec eux à Médina, où Jean fut envoyé au collége, pour y apprendre les premiers éléments de la grammaire. Sa piété, dont sa mère lui avait inspiré le goût, et surtout sa dévotion à la sainte Vierge,

ayant été remarquées par l'administrateur de l'hôpital de cette ville, il le prit chez lui et l'employa au service des malades. Jean s'acquitta de son office avec un zèle et une charité au-dessus de son âge. Il pratiquait dès lors les austérités les plus rigoureuses et ménageait son temps, de manière que le service des malades, aux heures prescrites, n'empêchait pas qu'il s'appliquât à ses études, en continuant d'aller au collége des Jésuites.

Lorsqu'il eut atteint sa vingt-unième année, il prit l'habit chez les Carmes à Médina. Son dévouement pour honorer la sainte Vierge le détermina pour cet ordre religieux, qui lui est consacré. Il fut, pendant son noviciat, l'exemple de tous ses confrères; et ses vœux étant faits, on l'envoya à Salamanque pour faire son cours de théologie. Il continua d'y pratiquer des austérités extraordinaires. L'humilité la plus profonde, et son union avec Dieu par la pratique de l'oraison, en firent dès lors un homme mort au monde et à lui-même. Son cours de théologie, qu'il avait fait avec succès, étant achevé, il fut ordonné prêtre. Il avait alors vingt-cinq ans. Il se prépara à la célébration de sa première messe par de nouvelles mortifications, par de ferventes prières, par de longues méditations et les actes intérieurs des vertus.

Sainte Thérèse, qui travaillait alors à la réforme du Carmel, eut occasion de faire un voyage à Médina del Campo. Ce qu'elle avait entendu dire de notre saint religieux lui inspira le désir de le voir et de s'entretenir avec lui. Elle lui dit que Dieu l'appelait à se sanctifier dans l'ordre de Notre-Dame du Carmel, qu'elle était autorisée par le général de l'ordre à établir deux maisons réformées pour les hommes, et qu'il devait être le premier instrument que le ciel emploierait à cet important ouvrage. Peu de temps après, la sainte fonda, en effet, son premier monastère d'hommes dans une maison pauvre du village de Durvelle. Saint Jean de la Croix s'y retira, et deux mois après, quelques autres religieux carmes vinrent l'y joindre. Ils renouvelèrent tous leur profession, le premier dimanche de l'Avent, en 1568. Telle fut l'origine des Carmes déchaussés, dont l'institut fut approuvé par Pie V, après bien des contradictions, et confirmé, en 1580, par Grégoire XIII. Les austérités de ces premiers carmes réformés étaient portées si loin, que sainte Thérèse, si mortifiée elle-même, crut nécessaire de leur prescrire une mitigation.

L'odeur de leur sainteté se répandit bientôt en Espagne, et trois autres monastères furent successivement fondés en très-peu d'années. L'exemple et les exhortations de saint Jean de la Croix animaient tous ses religieux à tendre à la plus haute perfection; et Dieu, pour le rendre encore plus conforme à Jésus-Christ crucifié, l'éprouva par les plus rigoureuses peines, tant intérieures qu'extérieures. Il éprouva souvent des sécheresses, des désolations, des inquiétudes sur lui-même. Les tentations du démon furent longtemps violentes. Les hommes le calomnièrent plusieurs fois; ses anciens confrères, irrités contre lui, le firent arrêter comme apostat de l'ordre, et le renfermèrent pendant plus de neuf mois dans une sorte de cachot, où la plus mince nourriture et toutes les incommodités d'une situation si triste lui firent éprouver les plus dures souffrances.

Toute la vie de notre saint offre une vicissitude continuelle de croix et de privations, auxquelles succédaient cependant des grâces extraordinaires, des consolations même sensibles, et toujours un surcroît de résignation et d'amour pour la divine volonté, en s'unissant au Dieu Sauveur obéissant jusqu'à la mort de la croix. Sainte Thérèse se servit utilement de saint Jean de la Croix pour le succès de la réforme qu'elle établissait parmi les religieuses carmélites. L'esprit de Dieu, qui le conduisait, le rendait capable de suffire à toutes les bonnes œuvres pour lesquelles on lui demandait du secours, en même temps qu'il fondait ou gouvernait les nouveaux monastères des Carmes réformés. Il fut élu, en 1585, vicaire provincial d'Andalousie et premier définiteur. Quelques années après, obligé d'assister au chapitre de l'ordre tenu à Madrid, saint Jean de la Croix, ayant dit son avis sur les abus introduits dans les monastères et parlé de la nécessité de la réforme, fut censuré par le chapitre, dépouillé de ses emplois et obligé de se retirer dans un de ses pauvres monastères, fort solitaire, où il tomba malade. Voyant qu'il ne pouvait se procurer aucun secours dans cette espèce de désert, son supérieur l'engagea à aller, au couvent d'Ubéda. Le saint obéit; mais la fatigue du voyage augmenta considérablement l'inflammation qu'il avait à une jambe, et elle fut bientôt couverte d'ulcères, qui exigèrent des opérations douloureuses, qu'il supporta sans pousser un soupir.

Au plus fort de ses peines, il baisait son crucifix et le pressait sur son cœur. Le prieur de la maison où il était mourant, rempli de préjugés et d'aversion pour notre saint, en agissait à son

égard de la manière la plus indigne ; il défendit même aux autres religieux d'aller le voir. Sur ces entrefaites, le provincial, étant arrivé, fut indigné de la conduite du prieur il fit tirer Jean de la Croix de la cellule incommode où il était mourant, et rendit à ses vertus un témoignage qui toucha le prieur et lui fit demander pardon à genoux, au saint, du traitement qu'il lui avait fait éprouver. Les douleurs de saint Jean augmentant, il récita tout haut le psaume *Miserere*, avec ses frères ; il se fit lire ensuite une partie du livre du Cantique des cantiques. A la fin, il s'écria : *Gloire à Dieu!* puis pressant le crucifix sur son cœur, il dit : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains !* et expira le 14 décembre 1591, à l'âge de quarante-neuf ans. Il fut canonisé par Benoît XIII, en 1726.

---

25 *novembre*. — SAINTE CATHERINE, VIERGE ET MARTYRE. — 4e siècle.

Catherine, appelée par les Grecs Æcatherine, glorifia Jésus-Christ en confessant généreusement la foi à Alexandrie, sous Maximien II. On ne peut guère compter sur ses actes, parce qu'ils ont été considérablement interpolés ou corrompus. On lit dans le Ménologe de l'empereur Basile, qui les a suivis, que sainte Catherine était née du sang royal, qu'elle avait de rares connaissances, qu'elle confondit une assemblée de philosophes païens avec lesquels Maximien l'obligea de disputer, que ces philosophes païens se convertirent, et que, persistant ensuite dans la profession du christianisme, ils furent brûlés tous ensemble. Les actes de la sainte ajoutent qu'elle fut attachée sur une machine composée de plusieurs roues, garnies de pointes très-aiguës ; mais que, quand on voulut faire agir les roues, les cordes se brisèrent miraculeusement, en sorte que la sainte fut délivrée, et qu'on la condamna plus tard à perdre la tête.

Le savant Joseph Assemani pense que ce qu'Eusèbe rapporte d'une vierge, que toutefois il ne nomme pas, convient à sainte Catherine. « Il y avait à Alexandrie, dit cet historien, une femme chrétienne, distinguée par ses richesses et son illustre naissance. Elle eut le courage de résister à la brutalité du tyran Maximien, qui se faisait un jeu de déshonorer les femmes de cette ville. Elle joignait aux avantages dont elle jouissait dans le monde un savoir

peu commun, mais la vertu et la chasteté lui parurent préférables à tout. Quoique le tyran n'eût pu réussir à la séduire, il ne voulut point la condamner à mort : il se contenta de la dépouiller de ses biens et de l'envoyer en exil. » Maximien fut défait par Licinius, en 313, et s'enfuit à Tarse, où il périt malheureusement.

Les chrétiens, qui gémissaient en Égypte sous le joug cruel des Sarrasins, découvrirent le corps de sainte Catherine vers le huitième siècle ; il fut porté dans le monastère que sainte Hélène avait fait bâtir sur le mont Sinaï, en Arabie, et que l'empereur Justinien avait considérablement augmenté et embelli. Falconius, archevêque de San-Severino parle ainsi de cette translation : « Il est dit que le corps de la sainte fut porté par des anges sur le mont Sinaï ; ce qui signifie que les moines de Sinaï le portèrent dans leur monastère pour l'enrichir de ce pieux trésor.... On sait qu'on a souvent désigné l'habit monastique par un habit angélique, et qu'anciennement les moines étaient appelés *anges*, à cause de la sainteté de leurs [illegible]tions toutes célestes. » Depuis ce temps-là, il est plus fréquemment parlé de la fête et des reliques de sainte Catherine. Saint Paul de Latre, anachorète, célébrait la fête de cette sainte avec une dévotion et une solennité extraordinaires.

Dans le onzième siècle, Siméon, moine de Sinaï, vint à Rouen pour recevoir l'aumône annuelle de Richard, duc de Normandie. Il apporta avec lui une portion des reliques de sainte Catherine, qu'il laissa dans cette ville. On conserve encore dans l'église du monastère du mont Sinaï la plus grande partie de la dépouille mortelle de la sainte martyre.

---

26 *novembre*. — SAINT PIERRE D'ALEXANDRIE, ÉVÊQUE ET MARTYR. — 4e siècle.

Ce saint succéda sur le siége d'Alexandrie à saint Thomas, en l'an 300. Comme il vivait dans les temps où le christianisme souffrait des contradictions de toutes parts, il exhortait continuellement son peuple à mourir à toutes ses passions, afin d'être disposé à mourir pour Jésus-Christ quand l'occasion s'en présenterait.

Il y avait à peine trois ans que le saint évêque gouvernait l'Église d'Alexandrie, lorsque la persécution s'alluma par tout l'empire romain. Pierre redoubla de zèle pour ranimer, par son

exemple et par ses instructions, ceux qui étaient attaqués. Il eut la consolation d'en voir un grand nombre confesser hautement Jésus-Christ et plusieurs mourir pour cette confession. Il y eut aussi des lâches et des faibles dans lesquels l'amour du monde prévalut, et qui, pour échapper aux tourments et à la mort, trahirent leur religion. Les diverses circonstances des chutes portèrent le saint évêque à dresser quelques canons pour régler la manière de les expier par pénitence. Mélèce, évêque d'une église de la Thébaïde, ayant été convaincu d'avoir sacrifié aux idoles, saint Pierre le déposa dans une assemblée d'évêques. Mélèce, qui avait le cœur corrompu par plusieurs passions, se souleva contre ce jugement, se sépara de la communion de l'Église, et eut recours à la calomnie pour tâcher de se venger du saint évêque d'Alexandrie. Ce dernier passa, de ces épreuves qui paraissent légères à la grandeur de sa foi, à des épreuves beaucoup plus grandes, car, la persécution ayant commencé en 311, il fut obligé de fuir, et, ayant été pris, il eut la tête tranchée avec plusieurs évêques d'Égypte.

---

27 *novembre.* — SAINT JACQUES L'INTERCIS, MARTYR. — 5e siècle.

La religion chrétienne, qui avait souffert plusieurs persécutions dans la Perse, jouit d'une paix de vingt années sous le gouvernement du roi Isdegerde. C'était un prince naturellement doux et qui aurait laissé les chrétiens dans le repos qu'il leur avait accordé depuis qu'il était sur le trône, si un évêque nommé Abda n'eût fait mettre le feu à un temple de faux dieux. Isdegerde ordonna qu'il le rebâtît à ses dépens; mais Abda n'en voulut rien faire. Ce refus irrita tellement le roi païen, que, non content d'avoir fait mourir l'évêque, il donna ordre de ruiner les églises des chrétiens et de faire revenir à la religion du pays ceux qui avaient embrassé le christianisme.

Jacques, que l'on a depuis surnommé l'Intercis, fut un de ceux qui obéirent aux ordres du prince par la crainte de perdre ses biens et les charges considérables qui l'attachaient à la cour. Sa mère, sa femme, ayant appris son apostasie, lui écrivirent une lettre très-forte, où, après l'avoir exhorté à réparer sa faute, elles lui disaient : Si vous ne rentrez dans la voie sainte que vous

avez quitté , vous déclarons que nous allons nous séparer de vous. Il ne nous conviendrait pas de demeurer avec un homme qui a quitté son Dieu pour servir un homme, afin de conserver des biens qui doivent bientôt périr. Jacques, à qui la conscience reprochait déjà son infidélité, fut vivement touché de cette lettre. Il reconnut sa faute, il la pleura amèrement, et, comme elle était publique, il chercha à la réparer publiquement. Isdegerde fut extrêmement piqué de ce changement : C'est un affront, dit ce prince, que Jacques fait aux dieux que j'adore et à moi-même. Aussitôt il ordonna qu'on se saisît de lui et qu'on le lui amenât. Jacques, fortifié par l'esprit de Dieu, parut devant Isdegerde avec un courage que rien ne put abattre. Le prince l'accusa de légèreté, le pressa de sacrifier aux dieux des Perses, et le menaça de la mort la plus cruelle s'il ne lui obéissait promptement ; mais les promesses et les menaces furent inutiles : Jacques répondit au prince qu'il était chrétien, et qu'il ne voulait plus devenir infidèle. Isdegerde, naturel n porté à la douceur, força son naturel, et condamna Jacqu i e coupé vif par morceaux, afin que cet exemple arrêtât ceux qui auraient le dessein de se repentir de leur apostasie. Le saint donna tous ses membres les uns après les autres avec une fermeté qui fit trembler l'exécuteur. On lui coupa d'abord le pouce de la main droite, et le bourreau lui dit qu'il en resterait là s'il voulait obéir au prince ; mais Jacques, qui mettait sa joie dans les souffrances, présenta chacun de ses membres l'un après l'autre, et les vit tous couper sans se plaindre et sans montrer la moindre faiblesse. A chaque amputation il se faisait des applications spirituelles de l'Écriture, qui édifiaient les fidèles témoins de son supplice. Après qu'on lui eut ainsi coupé tous les membres, un des gardes lui abattit la tête. Son martyre arriva le 27 novembre de l'an 431. Le genre de son supplice l'a fait surnommer l'*Intercis*, c'est-à-dire qui a été coupé par morceaux.

---

27 novembre. — LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE SAVOIE, VEUVE. — 15e siècle.

La bienheureuse Marguerite, issue de la maison royale des ducs de Savoie, donna dès son enfance des marques de sa sainteté future. Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, elle épousa, pour

obéir à ses parents, Théodore, marquis de Montferrat. Enflammée par saint Vincent Ferrier du désir d'une perfection plus élevée, elle se dévoua à Dieu tout autant que l'état conjugal le lui permettait. Quand plus tard, par la mort de son mari, elle fut délivrée du joug nuptial, elle revêtit publiquement l'habit de saint Dominique, tel que les sœurs de la Pénitence ont coutume de le porter. Elle fit le vœu de rester toujours veuve, et de garder ainsi la continence perpétuelle; aussi refusa-t-elle modestement par la suite de s'unir en secondes noces avec Philippe, duc de Milan, et la dispense de son vœu, que le souverain pontife lui offrait en cette circonstance. Elle brûlait d'une admirable charité pour les pauvres et les malades, à tel point qu'elle sortait revêtue de son habit du tiers ordre, pour consoler et secourir de toutes les manières les indigents; elle servait ceux qui étaient malades, et nettoyait, en les pansant de ses propres mains, toutes leurs plaies les plus repoussantes. Possédée du désir de s'éloigner davantage de tout rapport avec le monde, elle bâtit à Alba Pompéja, tant pour elle que pour des vierges consacrées à Dieu, un monastère qui fut confié pour la direction au soin des Frères prêcheurs. Elle y consacra au Très-Haut le reste de sa vie par des vœux solennels.

Ayant donc ainsi adopté un nouveau genre de vie, Marguerite s'exerça avec une ardeur nouvelle aux pratiques de la piété et de la vie religieuse. Elle observait avec une telle exactitude les règles et les saintes constitutions qu'elle avait embrassées, qu'elle n'en passait pas le moindre point. Elle pratiquait l'obéissance et l'humilité comme si c'était en sortant des derniers rangs du peuple qu'elle eût passé à l'état religieux, et c'était avec la soumission la plus complète qu'elle recevait les ordres de ses supérieurs, et principalement de son confesseur. Elle se portait d'elle-même et avec promptitude pour remplir les offices les plus bas de la maison, et l'on n'aurait pu trouver rien de superflu ni dans ses habits ni dans son ameublement. N. S. Jésus-Christ lui ayant un jour donné le choix entre trois épreuves des plus poignantes, la calomnie, la maladie et la persécution, elle demanda à les souffrir en même temps toutes les trois. Cette prière eut son effet; mais elle supporta tout avec calme et patience, pour ressembler le plus possible à Jésus crucifié.

Pendant qu'elle priait, elle était très-souvent ravie en extase, et l'union divine la pénétrait tout entière de sa douceur. Ses prières

et ses larmes avaient tant de puissance devant Dieu, qu'elle obtenait de lui tout ce qu'elle lui demandait. C'est ainsi qu'en priant, elle rendit complétement la santé à sa nièce Amadée, dont les médecins désespéraient. Elle releva et changea en abondante moisson une récolte qu'une grêle épaisse avait couchée et ravagée dans le champ d'un pauvre homme. Elle mit en fuite, en les détournant de leur entreprise, les démons qui s'efforçaient de détruire de fond en comble le monastère d'Alba Pompéja. Pour rétablir la paix au sein de l'Église universelle, de son propre mouvement elle entreprit de grands travaux, qui furent suivis de succès. Enfin mûre pour le ciel, elle s'y envola en l'an 1464, après avoir porté pendant quarante-quatre ans l'habit de saint Dominique. Elle fut illustrée de son vivant comme après sa mort par une multitude de miracles; ce qui porta le pape Clément X, lorsqu'ils eurent été régulièrement reconnus et prouvés, à permettre à tout l'ordre des Frères prêcheurs la célébration de la fête de la bienheureuse Marguerite.

---

28 *novembre*. — SAINT ÉTIENNE LE JEUNE, MARTYR. — 8e siècle.

Etienne naquit à Constantinople en 714. Il fut élevé dans la piété et dans les lettres, et était placé, depuis l'âge de quinze ans, en Bithynie, dans le monastère de Mont-Saint-Auxence, lorsqu'il fut obligé de prendre la fuite, pour ne pas s'exposer au danger de succomber dans la persécution dirigée contre les catholiques par Léon l'Isaurien. A trente ans, il fut choisi pour gouverner ce monastère, qui n'était composé que de petites cellules éparses sur la plus haute montagne de la province. Étienne se renferma dans une de ces cellules, où il s'occupait de la prière et du travail des mains. Il copiait des livres et faisait des filets, de sorte qu'outre sa subsistance il gagnait encore de quoi faire l'aumône.

L'amour d'une plus grande retraite porta Étienne à se décharger du gouvernement de la communauté. Il passa aussitôt au sommet de la montagne, où il se fit une cellule qui n'avait que deux coudées de long sur une demie de large, et si peu haute, qu'il n'y pouvait demeurer que couché. Pour tout habit, il n'avait qu'une peau de mouton fort mince et fort courte, qu'il attachait avec une chaîne de fer. L'odeur de sa vertu attira souvent auprès

de lui des personnes qui venaient pour l'entendre et l'admirer.

Il y avait près de vingt ans que l'empire était gouverné par Constantin Copronyme, qui continuait avec une étrange fureur la guerre que son père Léon avait déclarée aux images. Copronyme aurait bien voulu attirer dans son parti un homme tel qu'Étienne, qui dirigeait une infinité de moines qui le consultaient sur la manière dont ils devaient se conduire dans l'affaire des images. Après avoir assemblé un grand nombre d'évêques dévoués à ses volontés, qui décidèrent que le culte des images n'était qu'un reste d'idolâtrie, et que pour la détruire entièrement il fallait dérober à la vénération des fidèles ce qui la renouvelait, on proposa à saint Étienne de souscrire à cette décision. Le patrice Calliste, qui était éloquent et très-adroit, fut député par l'empereur pour cette commission, qu'il avait fort à cœur. Quand Calliste eut dit tout ce qu'il croyait capable de faire impression sur l'esprit d'Etienne, celui-ci lui répondit : Je ne puis souscrire à la définition de ce faux concile, qui contient une doctrine hérétique. Je ne veux pas attirer sur moi la malédiction prononcée par le prophète Isaïe, en nommant doux ce qui est amer. Je suis prêt à mourir pour le culte qui est dû aux saintes images, sans craindre l'empereur, qui a osé les condamner; puis, montrant sa main, il ajouta : Quand je n'aurais de sang dans les veines qu'autant qu'il en tiendrait dans le creux de ma main, je le répandrais volontiers pour l'image de Jésus-Christ. Comme l'empereur lui avait envoyé des dattes et des figues en présent, Étienne ajouta, en renvoyant Calliste : Remportez ces dons : *l'huile du pécheur ne parfumera pas ma tête*. Constantin, irrité de ces réponses, renvoya Calliste sur-le-champ avec des soldats chargés de tirer Etienne de sa cellule, et de le garder dans le monastère qui était au bas de la montagne. On trouva un homme desséché par les austérités, et dont les nerfs étaient si retirés, qu'il ne pouvait se soutenir sur ses jambes; en sorte qu'on fut obligé de le porter au lieu où on avait ordre de le garder. Pendant que les soldats faisaient sentinelle auprès de lui, ils l'entendirent qui disait à Dieu : J'ai rencontré des voleurs de mes pensées, et ils m'ont dépouillé (voulant faire comprendre qu'on l'empêchait de s'appliquer à la méditation). Là-dessus les gardes, en branlant la tête, se dirent les uns aux autres : Ces moines que l'on maltraite sans sujet ont bien raison de nous traiter de voleurs.

Il n'y eut point de tentative que l'on ne fît pour le gagner;

s tout fut inutile. On le relégua dans une île de la Propontide, s l'Hellespont. Quand il fut débarqué, il se retira dans une erne, où il vécut des herbes et des racines qui croissaient our de sa demeure. Les miracles qu'il opéra remplirent tout le s de l'odeur de ses vertus et multiplièrent le nombre des dé- eurs des images, ce qui engagea l'empereur à le faire trans- r dans une prison de Constantinople. On lui mit les fers aux as, et on lui serra les pieds entre deux morceaux de bois. lques jours après, l'empereur le fit amener dans son palais, i dit entre autres choses : Esprit bouché! est-ce qu'en fou- aux pieds les images, nous foulons aux pieds Jésus-Christ? Dieu ne plaise! Pourquoi donc nous traiter d'hérétiques? nne, pour toute réponse, prit une pièce de monnaie qu'il tra aux assistants, en leur demandant quel traitement on it à celui qui foulerait aux pieds l'image des empereurs, n voyait empreinte sur cette pièce. Toute l'assemblée s'écria itôt qu'on punirait un tel homme sévèrement. Aveugles que s êtes! reprit Étienne en poussant un profond soupir : c'est un e digne du supplice de profaner l'image de l'empereur de la e, et l'on ne punirait point celui qui jette au feu l'image du du ciel! On ne put rien lui répliquer de raisonnable, mais erte était résolue. Le saint homme fut mené en prison, et ques jours après on le conduisit hors de la ville pour le faire rir. On était près d'immoler par l'épée cette sainte vic- , lorsque l'empereur le fit ramener en prison, où il ordonna n le déchirât à coups de verges jusqu'à ce qu'il expirât. Cet e parut si inhumain, que personne n'osa l'exécuter. Quand pereur sut qu'Étienne respirait encore, il s'écria plein de fu- : Est-ce qu'on ne me délivrera point de ce moine? A peine l proféré ces mots qu'une troupe de scélérats coururent à la on. Ils tirèrent le saint homme par les pieds avec ses chaînes, traînèrent le long des rues, en l'accablant de coups et de es; enfin, ils le tuèrent d'un coup de levier sur la tête. Selon ophane, saint Étienne fut martyrisé en 757; Cadrénus, qui ît avoir été mieux instruit, place cet événement en 764.

29 *novembre*. — S. SATURNIN OU SERNIN, ÉVÊQUE DE TOULOUSE, MARTYR. — 1er siècle.

Saturnin, appelé Sernin en bien des contrées, a toujours été regardé comme un des plus illustres martyrs de l'Église gallicane. Il fut envoyé dans les Gaules avec saint Denis et les autres apôtres de ce royaume. La religion chrétienne y était alors peu connue, et l'on n'y voyait que peu d'églises. Saturnin et les compagnons de sa mission répandirent partout la lumière de la foi. Saturnin s'étant fixé à Toulouse, l'Évangile y fit bientôt de grands progrès, parce que la vertu des miracles qui suivait le saint missionnaire servait à confirmer la vérité de ses prédications. Il y avait dans la ville de Toulouse une petite église où il rassemblait les fidèles qu'il avait convertis, et où il exerçait les fonctions du sacré ministère. Pour y aller, il passait devant le Capitole, qui était le temple des idoles. Comme Saturnin faisait souvent ce chemin, sa présence fit taire les démons, et ils ne rendaient plus leurs oracles ordinaires. Les prêtres des faux dieux étaient persuadés que le silence de leurs idoles n'avait point d'autre cause, et, comme leurs cœurs étaient endurcis, au lieu de reconnaître leur faiblesse, ils ne pensèrent qu'à ôter la vie à celui qui rendait inutiles ces idoles.

Un jour qu'ils délibéraient là-dessus, ils aperçurent Saturnin, accompagné d'un prêtre et de deux diacres, qui passait à son ordinaire pour aller à l'église. Ils profitèrent de cette occasion pour arrêter le saint et pour le conduire devant le temple; ils lui déclarèrent qu'il fallait qu'il sacrifiât pour apaiser les dieux, ou qu'il expiât son impiété dans son sang. Ceux qui l'accompagnaient prirent la fuite dès qu'ils virent qu'on l'arrêtait. Sur la proposition qu'on lui fit de sacrifier aux idoles pour conserver sa vie, il répondit qu'il ne connaissait qu'un seul et véritable Dieu, à qui il offrirait toujours des sacrifices de louanges, que les dieux qu'ils adoraient n'étaient que des démons, et qu'en leur immolant des bêtes ils donnaient la mort à leurs âmes. Voudriez-vous, ajouta-t-il, que je craignisse et que je respectasse ceux qui ont peur de moi? Cette réponse irrita extrêmement les prêtres des idoles et tout le peuple qui était accouru pour être témoin de ce qui se passait. Ils firent souffrir à Saturnin toutes les indignités qu'un

zèle aveugle peut inspirer. Il y eut même un prêtre qui le perça d'un coup d'épée. A la fin ils l'attachèrent par les pieds avec une corde à la queue d'un taureau indompté, que l'on avait mené au temple pour être immolé. Le taureau traîna par les rues le martyr avec tant de violence, qu'on vit bientôt la cervelle jaillir de la tête et les entrailles sortir du corps. Saturnin entra ainsi dans le royaume de Dieu, pour régner éternellement avec Jésus-Christ. Son martyre arriva vers la fin du premier siècle.

---

30 *novembre.* — S. ANDRÉ, APÔTRE. — 1er siècle.

André était de Bethsaïde, petite ville de Galilée. Son père, pêcheur de profession, se nommait Jonas ou Jean : il était frère de Simon-Pierre. On ne sait lequel des deux était l'aîné. Ils avaient une maison à Capharnaüm. Le Sauveur logeait chez eux lorsqu'il prêchait dans cette ville. Saint Jean Baptiste ayant commencé à prêcher dans le désert, André courait avec une sainte avidité pour entendre ses instructions, et il voulut devenir son disciple, sans néanmoins s'engager à demeurer toujours avec lui. Un jour, ayant entendu dire à saint Jean que Jésus-Christ, qui venait du désert où il avait demeuré quarante jours, était l'Agneau de Dieu, et sa foi lui faisant comprendre le sens de ces paroles mystérieuses, il suivit ce divin Sauveur avec un autre disciple de saint Jean que l'Évangile n'a point nommé. Ils allèrent, pleins d'ardeur, au lieu où Jésus logeait, et passèrent avec lui le reste du jour et toute la nuit. Qui pourrait exprimer tout ce que produisit dans le cœur d'André l'instruction qu'il reçut de Jésus? Il le reconnut pour le Messie et le Sauveur du monde, et s'attacha à lui pour toujours; il fut son premier disciple.

André, à son retour, rencontra Simon, son frère, et lui fit part de la joie dont son cœur était rempli : nous avons trouvé le Messie, lui dit-il, le Christ promis par les prophètes. Simon voulut aussi avoir le bonheur de voir Jésus-Christ et de lui parler, et André l'emmena au lieu où il l'avait trouvé. Alors Jésus admit Simon au nombre de ses disciples, et lui donna le nom de Pierre. Cependant les deux frères ne s'attachèrent point à lui entièrement : ils se contentaient de se rendre souvent auprès de lui, et ils revenaient ensuite à leur pêche. Comme ils étaient fréquemment à sa suite

ils eurent lieu d'admirer [illegible] le [illegible] s instructions qu'il donnait en toutes rencon[illegible]s. [illegible]s se trouvèrent avec lui aux noces de Cana. Ils l'acc[illegible]t aussi en allant célébrer la Pâque à Jérusalem. Vers la fin de la même année, Notre-Seigneur, revenant de la Basse-Galilée, les rencontra tous deux, et leur dit qu'il les ferait *pêcheurs d'hommes*. Aussitôt ils quittèrent leurs filets pour s'attacher uniquement à Jésus-Christ.

L'année suivante, le Fils de Dieu forma le collége des Apôtres. Les évangélistes mettent Pierre et André à la tête des autres. Peu de temps après, le Sauveur alla en leur maison de Capharnaüm, où ils lui demandèrent la guérison de la belle-mère de Pierre, et il la leur accorda. Quelques mois après, Jésus-Christ, touché de compassion pour cinq mille personnes qui l'avaient suivi dans le desert et qui étaient pressées par la faim, demanda a ses disciples comment on pourrait leur donner à manger. André, dont la foi était vive, répondit tout de suite qu'il se trouvait là un jeune homme qui avait cinq pains d'orge et deux petits poissons, en ajoutant toutefois que c'était peu pour une si grande multitude; mais il ne doutait pas que Jésus, s'il le jugeait à propos, ne pût faire éclater sa puissance en cette occasion. Il savait qu'il etait bien supérieur à Élisée, qui avait nourri cent hommes avec vingt pains. Il fut donc l'un des nombreux temoins du miracle que Notre-Seigneur opéra en cette circonstance. André, toujours zélé pour faire connaître Jésus-Christ, lui présenta quelques gentils venus à Jérusalem pour avoir le bonheur de voir le Sauveur, et qui s'étaient adressés à Philippe, et il obtint la grâce que ces étrangers désiraient.

On sait, par les écrits d'Origène, de saint Jérôme, d'autres Peres et de plusieurs anciens auteurs, qu'après l'Ascension de Notre-Seigneur et la descente du Saint-Esprit dans le cénacle, André alla annoncer l'Evangile dans la Scythie, le Pont et beaucoup d'autres contrées. La tradition la plus constante est qu'il donna sa vie pour la foi à Patras, en Achaïe, où il fut crucifié.

On rapporte que le saint, voyant de loin la croix sur laquelle il devait être attaché, s'écria : Je vous salue, croix précieuse, qui avez été consacrée par le corps de mon Dieu et ornée de ses membres comme avec de riches pierreries.... Je m'approche de vous avec de vifs transports de joie : recevez-moi dans vos bras. O croix salutaire qui avez été embellie par les membres du Seigneur! je vous ai ardemment aimée. Il y a longtemps que le

vous désire, que je vous cherche. Mes vœux sont enfin accomplis; recevez-moi dans vos bras... Que celui qui s'est servi de vous pour me racheter puisse me recevoir par vous!

L'amour de saint André pour la croix l'a fait choisir pour protecteur et pour modèle par diverses associations religieuses dont les écrivains de sa vie ont formé les listes nombreuses. On peut y joindre ici un exemple récent, bien propre à édifier les âmes, à montrer que la vertu de la croix ne s'est point affaiblie, et que, si plus que jamais elle est devenue pour le monde un objet *de scandale et de folie*, elle n'en est pas moins toujours l'instrument *de la sagesse et de la puissance de Dieu*.

En 1805, au bourg de Maillé, au diocèse de Poitiers, a été fondé l'ordre des *Filles de la Croix*, autant connues sous le nom de *Sœurs de Saint-André*, parce que ce saint est le patron de la congrégation et celui du vénérable ecclésiastique qui en est le fondateur. Cette nouvelle institution a pour but d'instruire gratuitement les pauvres filles et de porter des secours aux malades indigents. Les fruits produits par les vertueuses Filles de la Croix sont si abondants, que l'institut s'étend avec une extrême rapidité sur les différents points du royaume, et que les supérieurs généraux ne peuvent envoyer des sœurs dans toutes les villes et dans tous les bourgs qui en sollicitent. En juillet 1829, on comptait plus de soixante maisons, dont trois seulement reçoivent des novices. Au mois de mai 1820, le chef-lieu de cette congrégation a été transféré au village de la Puye, même diocèse de Poitiers. Comme le fondateur et la première supérieure générale, qui le seconde avec tant de zèle, vivent encore, on ne peut parler plus en détail du bien qu'ils font et des services que leur congrégation rend à la religion et à la société.

Fin du mois de novembre.

1er *décembre.* — SAINT ÉLOI, ÉVÊQUE DE NOYON. — 6e siècle.

Eloi vint au monde dans le village de Chatelac, près Limoges, vers l'an 558. Son père s'appelait Eucher, et sa mère Therrigie. Quand ils crurent avoir donné à leur fils une connaissance suffisante de ses devoirs et des pratiques de la religion, et qu'ils le virent en âge d'embrasser un état, ils consultèrent ses inclinations,

et, remarquant en lui beaucoup de goût et d'adresse pour les ouvrages de la main, ils le confièrent à un orfévre nommé Abbon : c'était le maître de la monnaie à Limoges, qui jouissait d'une grande réputation de probité et d'habileté dans sa profession, et qui était fort religieux.

A l'âge de trente ans, quelques affaires obligèrent Éloi d'aller à la cour de Clotaire II, qui était alors à Paris. Il y fut connu de Bobon, trésorier du roi, qui le prit sous sa protection et le fit travailler à la monnaie et à des ouvrages d'orfévrerie. Peu de temps après, le roi voulut avoir un siége ou trône orné d'or et de pierreries; mais aucun de ses ouvriers ordinaires ne put saisir son idée et l'exécuter. Bobon, qui avait déjà eu plusieurs preuves de l'habileté d'Éloi, crut que c'était l'occasion de le produire, et dit au roi qu'il avait trouvé l'homme que Sa Majesté cherchait. Sur son témoignage, le prince fit donner à Éloi la quantité d'or et de pierreries qu'on jugeait nécessaire. Éloi se mit aussitôt à l'ouvrage, et bientôt après, au lieu d'un siége, il en présenta deux au roi. A la vue du premier, Clotaire admira fort son talent, mais il admira beaucoup plus sa probité quand on vit le second, et il lui dit qu'après une si grande preuve de son désintéressement, on pouvait se fier à lui pour des choses d'une plus grande importance. Il le retint à la cour, et lui donna dès lors une très-grande part dans sa confiance. Il le logea même dans son palais, et se faisait un plaisir singulier d'aller le voir travailler.

Plus Clotaire voyait Éloi, plus il était charmé de ses belles qualités, et plus il estimait sa vertu. Croyant qu'un homme d'une si rare probité était propre à autre chose qu'à façonner les métaux, il résolut de l'employer aux affaires de l'État. Pour se l'attacher plus sûrement, il lui proposa de prêter le serment de fidélité ordinaire sur les saintes reliques. Éloi, assuré des dispositions de son cœur, promettait bien de demeurer fidèle; mais, craignant de jurer en cette occasion sans nécessité contre la défense de Jésus-Christ, il ne pouvait se résoudre à faire le serment que le prince exigeait. Clotaire, ne sachant à quoi attribuer ce refus, insista à demander le serment. Éloi s'en défendit avec toute l'humilité possible, et tâcha de justifier sa répugnance à jurer. Le roi fit d'abord difficulté de recevoir ses excuses; mais il reconnut qu'il n'agissait que par délicatesse de conscience, et lui dit que cette manière de faire l'assurait plus de sa fidélité que tous les serments.

Cette action d'Éloi fit tant d'impression sur l'esprit de saint Ouen, tout jeune qu'il était alors, car il n'avait guère que onze à douze ans, que, le regardant comme un grand serviteur de Dieu, il rechercha son amitié et la cultiva toujours depuis avec un grand soin.

Éloi, peu content de ce qu'il avait fait jusqu'alors pour son salut, entreprit de mener une vie plus réformée et plus spirituelle. Il repassa dans l'amertume de son cœur sa vie passée, et fit une confession générale de ses péchés. Il s'imposa ensuite une sévère pénitence, mortifia sa chair par des travaux et par des jeûnes fréquents, qu'il prolongeait quelquefois deux ou trois jours. On ne voyait chez lui d'autres tapisseries que des livres rangés par ordre autour de sa chambre, entre lesquels l'Écriture sainte tenait le premier rang. Après avoir chanté des psaumes, il s'appliquait à la lecture, il lisait même en travaillant. En un mot, au milieu de la cour, et sous un habit séculier, il menait la vie des religieux les plus parfaits.

Après la mort de saint Acaire, évêque de Noyon, on le choisit pour remplir sa place. Éloi, voyant qu'il ne pouvait se dispenser de se laisser imposer le pesant et redoutable fardeau de l'épiscopat, demanda un temps suffisant pour se préparer à recevoir les saints ordres sans précipitation; et, après deux ans de préparation, il reçut la prêtrise et la consécration épiscopale à Rouen, en 640, étant âgé de cinquante-deux ans.

Éloi fit admirer son zèle et sa sollicitude pastorale dans la vigilance et les soins qu'il apporta pour conduire au ciel le troupeau qui lui avait été confié. Il trouva des peuples qui n'avaient ni humanité, ni raison, et plus semblables, par leurs mœurs et par leur manque de politesse, à des bêtes qu'à des hommes. Il les instruisait avec une tendresse vraiment paternelle, les assistait dans leurs besoins, prenait soin d'eux dans leurs maladies, et les consolait dans leurs afflictions. Ces barbares étaient étonnés de sa bonté, de sa douceur, de son désintéressement, de sa grande patience, et surtout de sa vie frugale et innocente. L'admiration qu'ils conçurent pour lui leur donna envie de l'imiter, et plusieurs se convertirent. Ceux-ci, par leur exemple, en entraînèrent d'autres qui accoururent en foule écouter les prédications du saint prélat. On les vit bientôt abattre eux-mêmes leurs temples, renverser leurs autels, briser leurs idoles. Éloi les catéchisait exactement, leur faisait comprendre la sainteté du Dieu qu'ils allaient

servir, et la pureté des n[illegible]s qu'il [illegible]rieurs. Il les éprouvait pendant une [illegible]e, [illegible] la coutume des premiers siècles du christianisme, et u[illegible] es [illegible]ns, à Pâques, il en baptisait un grand nombre.

Un jour de fête de saint Pierre, qu'il prêchait dans une paroisse près de Noyon, il parla fort contre les danses et les autres jeux, qui viennent du paganisme, et où les bonnes mœurs sont tant en danger. Les habitants du lieu, ne pouvant souffrir qu'on interdît des divertissements qu'ils avaient reçus de leurs pères, se mutinèrent et résolurent de faire plutôt périr leur évêque que de se voir troublés dans ces malheureux plaisirs. Éloi en eut avis, et, loin d'être épouvanté de leurs mauvais desseins, il y retourna et prêcha encore avec plus de force contre ces désordres, résolu de répandre son sang s'il le fallait. On paya son zèle d'injures et d'outrages : on ne parlait que de le massacrer et de le mettre en pièces, sans oser cependant en venir aux effets. Éloi, voyant qu'il ne faisait rien par ses prédications, suivit l'exemple de saint Paul, et les livra à Satan. Il y en eut cinquante en qui l'on vit des marques sensibles de la vengeance divine, jusqu'à l'année suivante. Ces mutins, devenus plus sages par cette punition, et les autres avec eux, demandèrent pardon au prélat, et le conjurèrent de vouloir bien prier Dieu de leur rendre la santé et la liberté. Leur repentir et leur soumission les délivrèrent des maux qu'ils s'étaient attirés par l'indocilité et l'impénitence.

Éloi s'appliqua aussi beaucoup à abolir les superstitions, qui sont presque toujours ou les restes d'une idolâtrie grossière, ou les compagnes d'une dévotion ignorante et intéressée. On voit, dans ses instructions, que ces absurdités étaient à peu près les mêmes que celles qui se pratiquent encore aujourd'hui, comme de consulter les devins, les sorciers, les diseurs de bonne aventure ; d'ajouter foi à leurs prédictions, d'observer les éternuments, les saignements de nez, le chant et le vol des oiseaux, les jours de la lune et de la semaine ; de passer le premier jour de janvier dans des réjouissances toutes païennes, de faire des mascarades, etc. De telles pratiques, dit saint Éloi, ne viennent pas de Dieu, mais du démon.

Éloi passa près de vingt ans dans les exercices de l'épiscopat, qu'il n'interrompait que pour travailler à des ouvrages de sa première profession. Enfin Dieu, voulant le récompenser de toutes ses bonnes œuvres, lui fit connaître que le moment après lequel

il avait tant soupiré arriverait bientôt. Il fut attaqué d'une fièvre qui l'affaiblit peu à peu. La veille de sa mort, il assembla son clergé et ses disciples, et leur fit un long discours pour les exhorter à demeurer fermes dans les sentiments de piété qu'il avait tâché de leur inspirer : et le lendemain, premier jour de décembre de l'an 659, après les avoir embrassés, il mourut en recommandant son âme à Dieu. Il était âgé de soixante-dix ans et quelques mois.

---

2 *décembre*. — SAINTE BIBIANE, VIERGE ET MARTYRE. — 4e siècle.

Nous apprenons d'Ammien Marcellin, historien païen du quatrième siècle et attaché au service de Julien l'Apostat, que cet empereur établit Apronien gouverneur de Rome, en 363, et qu'Apronien, étant en route pour venir dans cette ville, eut le malheur de perdre un œil. Il attribua cet accident au pouvoir de la magie; et, dans cette folle persuasion, il résolut d'exterminer les magiciens, pour satisfaire tout à la fois sa vengeance et sa superstition. Sous le nom de magiciens on comprenait les chrétiens, à cause des miracles qu'ils opéraient dans les premiers siècles de l'Église. On compte sainte Bibiane parmi les martyrs qui souffrirent alors.

C'était une vierge, native de Rome, qui vivait dans une grande sainteté. Flavien, son père, chevalier romain, et Dafrose, sa mère, étaient des chrétiens fort zélés. Flavien fut arrêté et dépouillé d'un emploi considérable qu'il avait dans la ville. On lui brûla le visage avec un fer rouge, et on le bannit à Acquapendente, qu'on appelait alors *Aquæ Taurinæ*. Il y mourut peu de temps après, des suites de ces tourments. Dafrose fut renfermée quelque temps dans sa propre maison. On l'en tira par l'ordre d'Apronien, et on la conduisit hors de la ville pour lui couper la tête.

Bibiane et Démétrie sa sœur, ayant perdu ceux dont elles avaient reçu le jour, se virent privées de tout ce qu'elles possédaient dans le monde. Elles éprouvèrent pendant cinq mois toutes les rigueurs de la pauvreté : mais elles firent un saint usage de cette épreuve. Apronien s'était flatté de vaincre leur constance par la misère : il se trompa; il les fit donc comparaître devant lui. Dieu permit que Démétrie, après avoir généreusement confessé sa foi, tombât

morte aux pieds du juge. Apronien fit remettre Bibiane entre les mains d'une méchante femme, nommée Rufine. Celle-ci, voyant l'inutilité des artifices qu'elle avait employés pour séduire la sainte, eut recours aux plus indignes traitements. Ils n'eurent pas plus de succès que les caresses. Apronien, confus et furieux d'être vaincu par une jeune vierge, la condamna à mort. La sentence portait que Bibiane serait attachée à un pilier, et battue avec des fouets garnis de plomb, jusqu'à ce qu'elle expirât. Elle souffrit ce supplice avec joie et mourut sous les coups des bourreaux. On laissa son corps exposé pour que les bêtes le dévorassent. Mais un saint prêtre, nommé Jean, l'enleva secrètement au bout de deux jours, et l'enterra dans la nuit près du palais de Licinius. Les chrétiens érigèrent une chapelle sur son tombeau, lorsqu'ils eurent la liberté de professer leur religion. En 465, le pape Simplice y fit construire une belle église, laquelle fut appelée *Olympina*, du nom d'une dame pieuse qui avait payé les frais de la construction. Honorius III la fit depuis réparer. Comme elle tombait en ruines, dans la suite des temps on l'unit à Sainte-Marie-Majeure. Urbain VIII la fit rebâtir en 1628, et il y plaça les reliques des saintes Bibiane, Démétrie et Dafrose. Elles avaient été découvertes dans le lieu qu'on a quelquefois appelé Cimetière de Sainte-Bibiane.

---

3 *décembre*. — SAINT FRANÇOIS XAVIER, CONFESSEUR, APÔTRE DES INDES ET DU JAPON. — 16e siècle.

François Xavier, l'un des sujets les plus distingués qu'a produits la Compagnie de Jésus, naquit le 7 avril 1506, au château de Xavier, près Pampelune. D. Jean de Jasso, son père, était un des principaux conseillers d'État de Jean d'Albret, roi de Navarre; sa mère était héritière des illustres maisons de d'Azpilcueta et de Xavier. Leurs enfants embrassèrent presque tous l'état militaire. François, qui était le plus jeune, montrant une grande ardeur pour apprendre, fut envoyé à l'Université de Paris, à l'âge de dix-huit ans : il fut placé au collége de Sainte-Barbe. Il s'y distingua bientôt par la rectitude de son jugement et la pénétration de son esprit, et après avoir pris le degré de maître ès arts, il enseigna la philosophie au collége de Beauvais. Ce fut dans celui de Sainte-Barbe, qu'il continuait d'habiter, qu'il connut saint

Ignace, qui eut de la peine à le retirer de la société de jeunes luthériens envoyés d'Allemagne pour répandre secrètement leurs erreurs parmi les étudiants de l'Université. Pendant longtemps Xavier, dont la tête était remplie de pensées ambitieuses, n'écouta pas Ignace et le tournait même en ridicule. Celui-ci supportait avec douceur et avec un air gai les mépris de l'autre, et lui répétait sans cesse cette parole de Jésus-Christ : *Que sert à l'homme de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son âme?* Tout cela ne faisait rien sur Xavier, qui était ébloui du désir d'une vaine gloire, et qui voulait concilier l'amour du monde avec le christianisme. Ignace le prit par son faible : il loua ses talents, applaudit à ses leçons, et ayant su qu'il se trouvait dans le besoin, lui offrit de l'argent. Xavier, qui avait l'âme généreuse, fut touché de ce procédé, vit depuis Ignace avec d'autres yeux et l'écouta avec attention. Ce ne fut qu'après de violents combats qu'il se rendit aux impressions de la grâce et se mit sous la conduite d'Ignace, qui le fit avancer à grands pas dans la voie de la perfection.

Le jour de l'Assomption 1534, Ignace, avec ses six compagnons, du nombre desquels était Xavier, se rendit à Montmartre. Ils y firent vœu de visiter la Terre sainte et de travailler à la conversion des infidèles, ou, si cette entreprise ne pouvait avoir lieu, d'aller se jeter aux pieds du pape et de lui offrir leurs services, pour qu'il les employât à telles bonnes œuvres qu'il jugerait à propos. Le 15 novembre 1536, ils partirent de Paris, au nombre de neuf, pour aller rejoindre Ignace, qui était alors à Venise. A leur arrivée, ils se distribuèrent les hôpitaux, pour servir les pauvres tant qu'ils resteraient dans cette ville.

Xavier, qui était un de ceux placés à l'hôpital des Incurables, passait les nuits en prières, après avoir employé le jour à rendre aux malades les services les plus humiliants. Il s'attachait de préférence à ceux qui avaient des maladies contagieuses.

Après deux mois de séjour à Venise, Ignace envoya ses compagnons à Rome se présenter au pape Paul III, et lui demander sa bénédiction pour le voyage de la Terre sainte. Le souverain pontife les reçut avec de grands témoignages de bonté, et accorda à ceux de la compagnie qui n'étaient pas encore dans les ordres sacrés la permission de les recevoir de tout évêque catholique. Xavier fut ordonné prêtre le jour de la fête de saint Jean Baptiste, en 1537, et tous firent vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance.

Xavier voulut passer quarante jours dans une chaumière abandonnée pour se préparer à célébrer sa première messe ; couchant sur la terre, et ne vivant que de ce qu'il mendiait. Pendant ce temps, Ignace envoya tous ses compagnons à Vicence, où Xavier alla les rejoindre et dit sa première messe. De là il se rendit à Bologne, où il se livra aux exercices de la charité et aux fonctions du saint ministère : il serait difficile d'exprimer tout le bien qu'il fit dans cette ville.

Ignace fit venir Xavier à Rome dans le courant de l'année suivante. Tous les pères de la Compagnie s'y étaient réunis pour délibérer sur la fondation de leur ordre. Les délibérations furent accompagnées de prières, de veilles et de pénitences austères. Comme il s'était écoulé un an sans qu'ils eussent trouvé l'occasion de passer en Palestine, et que la guerre qui était survenue entre les Vénitiens et les Turcs rendait leur projet impraticable, ils offrirent de nouveau leurs services au souverain pontife, en le priant de les employer de la manière qu'il jugerait la plus utile au service du prochain. Leurs offres furent acceptées : ils eurent ordre de prêcher dans Rome, jusqu'à ce que Sa Sainteté en eût autrement décidé. Xavier exerça son ministère dans l'église de Saint-Laurent *in Damaso* : on admira tout à la fois son zèle et sa charité.

Jean III, roi de Portugal, fit demander au pape des ouvriers évangéliques pour aller prêcher la foi aux Indes orientales. Govea, Portugais, qui avait été principal du collége de Sainte-Barbe de Paris pendant qu'Ignace et Xavier y demeuraient, se trouvait alors à Rome. Frappé du bien que les compagnons de saint Ignace faisaient dans cette ville, il écrivit au roi son maître que des hommes si éclairés, si humbles, si zélés et si avides de croix, étaient plus propres que d'autres à aller prêcher la foi dans les Indes. Jean III chargea son ambassadeur de faire les démarches nécessaires. Comme les établissements des Portugais étaient considérables, le pape appuya même les demandes qu'on fit auprès du supérieur. On demandait six de ses ouvriers apostoliques; mais Ignace ne put en accorder que deux ; il désigna Rodriguès et Bobadilla. Ce dernier s'étant trouvé malade, Xavier fut choisi pour le remplacer. Il se rendit en Portugal avec Rodriguès, que le roi jugea à propos de retenir auprès de lui. Ainsi Xavier partit seul pour les Indes, l'an 1541. Le pape lui avait donné le caractère de légat apostolique ; mais, loin de se prévaloir de cette di-

gnité, il ne voulut avoir ni suite, ni domestique, ni aucune distinction particulière. En 1542, il arriva à Goa, et alla d'abord prendre son logement parmi les pauvres à l'hôpital. Il refusa constamment les offres du vice-roi, qui voulait lui donner un appartement dans son palais.

Avant de commencer ses fonctions de missionnaire apostolique, il alla rendre ses devoirs à l'évêque de Goa. C'était don Jean d'Albuquerque, religieux de l'ordre de Saint-François, prélat d'un grand mérite et plein de zèle pour la propagation de la foi. Xavier lui montra les pouvoirs qu'il avait reçus du pape et du roi de Portugal, et lui déclara qu'il ne voulait les exercer qu'avec sa permission. Il se mit ensuite à genoux pour recevoir sa bénédiction; le prélat fut édifié de son humilité, et l'embrassa tendrement. Il se forma entre eux une liaison très-étroite, et Xavier, quoique autorisé par le saint-siége et par sa qualité de légat, n'entreprit jamais rien sans consulter l'évêque.

Le saint travailla quelque temps, à Goa, à la réformation des mœurs, tant des Portugais que de quelques idolâtres mal instruits et mal convertis, qui étaient fort déréglés. Ses soins furent couronnés d'heureux résultats. Il se rendit ensuite à la côte de la Pêcherie, et se mit à prêcher l'Évangile aux gentils. Il parcourut successivement toutes les Indes. Sa mission devint semblable à celle des apôtres, par l'étendue et par la rapidité de ses succès : il employait les moyens dont les apôtres s'étaient eux-mêmes servis pour convertir le monde idolâtre : la prière, l'humilité, le désintéressement, la mortification et le don des miracles. Il pénétra jusque dans le royaume du Japon, où il fit des conversions innombrables.

Comme un seul homme ne pouvait suffire aux besoins de tant de peuples, Xavier écrivit à Ignace, son général, pour demander des missionnaires de sa Compagnie. Ce dernier, qui ne respirait que le salut des âmes et les progrès de la religion, accueillit favorablement la demande de son fils en Jésus-Christ; et bientôt on vit dans les Indes un grand nombre de chrétientés florissantes gouvernées par des ouvriers formés par les soins d'Ignace et par ceux de Xavier.

Quand il parut au Japon, sa figure étrangère lui attira d'abord le mépris du monde; mais sa vertu et ses miracles ne tardèrent pas à le faire respecter. Il parlait à la fois plusieurs langues différentes qu'il n'avait jamais apprises : il guérissait les malades par

le signe de la croix, il ressuscitait les morts, et il se rendait maître des esprits et des cœurs par la vertu du Saint-Esprit. Comme un autre saint Paul, il se faisait tout à tous; il regardait comme un gain les fatigues, les souffrances, les dangers. Lorsque le Seigneur lui faisait connaître ce qu'il aurait à souffrir, il s'écriait: *Encore plus Seigneur, encore plus!* A l'égard des consolations dont il était souvent comblé, il disait : *Seigneur, c'est assez, je ne mérite pas d'être tant consolé!*

Il mourut âgé de quarante-six ans, le 2 décembre 1552, dans l'île de Sancian, en vue de la Chine, où il se disposait à passer pour y établir le royaume de Jésus-Christ. Son corps fut renfermé dans une grande caisse, à la manière des Chinois, et cette caisse fut remplie de chaux vive, afin que, les chairs étant plus tôt consumées, on pût transporter les os à Goa. Le 17 février 1553, on ouvrit la caisse, et on trouva le visage frais et vermeil comme celui d'un homme qui repose.

François Xavier fut béatifié par Paul V, en 1619, et canonisé par Grégoire XV, en 1621. Le roi de Portugal obtint de Benoît XIV, en 1747, un bref portant que le serviteur de Dieu serait honoré comme patron et protecteur de toutes les contrées des Indes orientales.

---

4 *décembre*. — SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE, DOCTEUR. — 3e siècle

Titus Flavius Clément, que quelques auteurs font Athénien de naissance, commença ses études en Grèce. Il les continua en Italie, dans l'Asie Mineure, dans l'Assyrie et la Palestine, et les acheva en Égypte. Un désir incroyable de s'instruire lui fit ainsi parcourir les différentes parties du monde. Il eut entre autres cinq maîtres célèbres : un dans la Grèce, qui était de la secte ionique, deux dans la Calabre, et deux en Orient. Quoiqu'il fût très-versé dans la philosophie de Platon, il donnait la préférence aux principes des stoïciens. Toutefois il ne voulait tenir à aucune secte en particulier, se contentant de choisir ce qui lui semblait meilleur partout où il le trouvait. Un des maîtres qu'il eut en Palestine était Juif d'extraction; il paraît même qu'il était chrétien. Le dernier qu'il écouta, et qu'il met lui-même au-dessus de tous les autres, fut le célèbre Pantène,

qui était à la tête de l'école des catéchèses d'Alexandrie.

Clément, dont les études avaient pour objet la recherche de la vérité, découvrit les erreurs de l'idolâtrie, et vit briller à ses yeux la lumière de la foi. Quelque versé qu'il fût dans les différentes branches de la littérature profane, il vit qu'il lui manquait la plus essentielle des connaissances, celle de laquelle dépend le bonheur de l'homme, et qui ne peut se trouver que dans la vraie religion. Il se mit donc à étudier la théologie, science qui, selon lui, *n'a d'autre but qu'une vie perfectionnée par toutes les vertus*. Il nous apprend que quelques-uns des successeurs immédiats des apôtres, qui avaient conservé la vraie tradition de la bienheureuse doctrine enseignée par saint Pierre, saint Jacques, saint Jean et saint Paul, vivaient encore de son temps. « Ils sèment, disait-il, dans nos cœurs la divine semence qu'ils ont reçue des apôtres leurs prédécesseurs. »

Pantène ayant été envoyé dans les Indes par l'évêque Démétrius, en 189, Clément lui succéda dans la place de catéchiste d'Alexandrie, qu'il remplit avec un grand succès. On compte parmi ses principaux disciples Origène et saint Alexandre, depuis évêque de Jérusalem et martyr. Sa méthode était d'instruire ceux qui venaient l'écouter, de ce qu'il y avait de bon dans la philosophie païenne, afin de les conduire par degrés à la connaissance du christianisme. Pour le leur faire aimer et leur inspirer le désir de l'embrasser, il insistait sur certains points de morale que découvrent les lumières naturelles, et qui se trouvent semés dans les écrits des philosophes. Il fut ordonné prêtre vers le commencement du règne de Sévère; car Eusèbe lui donne ce titre en 195.

La persécution qu'excita cet empereur, en 202, l'obligea d'abandonner son école. Il se retira dans la Cappadoce. Nous le voyons à Jérusalem peu de temps après, et nous apprenons par une lettre de saint Alexandre, évêque de cette ville, qu'il y prêcha avec beaucoup de zèle et de succès. De Jérusalem il se rendit à Antioche Dans tous les lieux par lesquels il passait, il encourageait les disciples de Jésus-Christ, et tâchait d'en augmenter le nombre. D'Antioche il revint à Alexandrie.

Les anciens ont donné de grands éloges à sa vertu et à son savoir, et ces éloges se trouvent justifiés par ce qui nous reste de ses écrits que nous ferons connaître en peu de mots.

Son *Exhortation aux gentils* a pour objet de faire sentir

l'absurdité de l'idolâtrie ; et cette absurdité devient singulièrement frappante par le précis historique que donne l'auteur de la mythologie païenne. Il composa ensuite ses *Stromates* ou Tapisseries, recueil de mélanges, divisé en huit livres et où il y a peu d'ordre, mais qu'il avait fait pour lui servir de répertoire dans sa vieillesse, lorsque la mémoire viendrait à lui manquer. Il est aussi remarquable qu'intéressant par l'érudition qui y règne, et par l'abondance et la variété des matériaux qu'il renferme. Enfin, le *Pédagogue* de notre saint docteur, divisé en trois livres, est un excellent abrégé de morale, où l'on voit de quelle manière les bons chrétiens vivaient dans ces premiers temps.

Saint Jérôme appelle saint Clément d'Alexandrie le plus savant des écrivains ecclésiastiques. Théodoret dit qu'il surpassait tous les autres par l'étendue de ses connaissances. Saint Alexandre de Jérusalem et les anciens auteurs font de grands éloges de la sainteté de sa vie.

Saint Clément mourut à Alexandrie, avant la fin du règne de Caracalla, qui fut assassiné en l'an 217. On ne trouve point son nom dans le martyrologe romain ; mais il est dans celui d'Usuard, qui a été longtemps en usage dans la plupart des églises de France.

---

4 *décembre.* — SAINTE BARBE, VIERGE ET MARTYRE. — 4e siècle.

Barbe, native de Nicomédie, était fille de Dioscore, moins distingué par sa noblesse que par son attachement à l'idolâtrie. Cette vierge pieuse parvint bientôt, à l'aide de la grâce divine, à connaître les choses invisibles de Dieu par le moyen des choses visibles. Dès lors elle ne voulut plus penser qu'à Dieu et à l'éternité. Son père, pour cacher aux regards des hommes sa rare beauté, l'enferma dans une tour. Là, uniquement appliquée à la méditation et à la prière, Barbe, qui n'avait d'autre désir que de plaire à Dieu, refusa les alliances illustres que son père lui proposa. Dioscore, dans l'espoir de triompher plus aisément de sa résistance, se décida à la quitter pour quelque temps ; mais afin que rien ne lui manquât, il fit construire une salle de bain dans la tour qu'elle habitait. Ensuite il partit pour une contrée lointaine.

En l'absence de son père, Barbe fit ajouter aux deux fenêtres de sa tour une troisième ouverture en l'honneur de la divine Trinité, et elle traça sur sa baignoire le signe vénéré de la croix. Quand Dioscore à son retour vit ces choses nouvelles et qu'il en apprit la signification, il s'emporta contre sa fille avec tant de violence, qu'il se précipita sur elle l'épée à la main, et menaça de la tuer dans sa fureur. Mais Dieu vint au secours de sa servante. La chute d'un énorme rocher favorisa la fuite de la vierge chrétienne, et lui procura un passage par où elle put atteindre le sommet d'une montagne et se cacher ensuite dans une caverne. Dioscore, l'y ayant découverte, l'accabla inhumainement de coups, la foula aux pieds; puis la saisissant par les cheveux, il finit par la livrer au gouverneur Marcien, qui devait la punir à cause de sa foi.

Cet homme impie employa tous les moyens pour la séduire, mais ce fut inutilement. Barbe, dépouillée de ses vêtements, fut frappée par les ordres du tyran à coups de nerfs de bœuf. Bientôt après on raviva ses blessures avec des têts de pots cassés, et on la jeta en prison. Jésus-Christ lui apparut avec une vive lumière, et la remplit d'une force merveilleuse, afin de l'aider à supporter les derniers tourments. A la vue de ce prodige, une femme nommée Julienne se convertit et partagea avec la sainte la palme du martyre. Quant à la vierge, elle eut les membres déchirés par des ongles de fer, les côtés brûlés avec des torches, la tête brisée à coups de maillet. Au milieu de ces cruels supplices, elle consolait sa compagne et l'exhortait à combattre jusqu'à la mort. Enfin on leur coupa le sein à toutes deux, et on les traîna nues sur les places publiques. Alors Dioscore agissant comme le père le plus dénaturé, ou plutôt comme un monstre étranger à l'humanité, trancha de sa propre main la tête de sa fille, qui consomma ainsi son glorieux martyre en l'an de J. C. 306. L'affreuse cruauté de Dioscore ne demeura pas longtemps impunie, car ce misérable périt sur le lieu même, frappé de la foudre. Le corps de la bienheureuse vierge fut transféré de Nicomédie à Constantinople par les soins de l'empereur Justin. Dans la suite les Vénitiens obtinrent en don des empereurs grecs ces saintes reliques, qu'ils placèrent solennellement dans la basilique de Saint-Marc, à Venise. En dernier lieu ce précieux corps fut transporté dans l'église des religieuses de Saint-Jean l'Évangéliste, au diocèse de Torcellano.

4 *décembre*. — SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE, ARCHEVÊQUE DE RAVENNE, CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE. — 5e siècle.

Saint Pierre, surnommé Chrysologue ou Éloquent, est né à Imola, ville épiscopale de l'État ecclésiastique. Il fut instruit dans les saintes lettres, et ordonné diacre par Corneille, évêque de cette ville. Ce fut sous la conduite de ce savant et saint prélat, dont notre saint fait l'éloge dans ses ouvrages, en l'appelant *son père*, qu'il apprit à maîtriser ses passions, à tendre à la perfection par les exercices de la vie intérieure. Pour se revêtir enfin de l'esprit de Jésus-Christ, il embrassa l'état monastique, et ne sortit de la solitude que quand on le chargea du gouvernement de l'église de Ravenne. Jean, archevêque de cette ville, étant mort en 430, le clergé et le peuple lui choisirent un successeur, et prièrent Corneille, évêque d'Imola, de se joindre à leurs députés qui allaient à Rome demander la confirmation de l'élection qu'ils avaient faite. Xiste III occupait alors le saint-siége; Corneille prit avec lui Pierre Chrysologue, qui n'était encore que diacre. Le pape refusa de ratifier l'élection faite pour le siége de Ravenne, et proposa d'y placer le diacre Pierre, comme celui que le ciel y destinait. Les députés de Ravenne, après quelques difficultés de leur part, se rendirent au désir du pape. Pierre fut sacré évêque.

On le conduisit à Ravenne, où il fut reçu avec des démonstrations de respect et de joie. Le nouvel évêque implora d'abord, par la prière et le jeûne, les grâces de Dieu sur son peuple et sur lui-même; et soit par ses exemples, soit par ses discours, il travailla à la réforme des abus qui s'étaient introduits, à extirper les restes des superstitions païennes, et à sanctifier tous les états par tous les moyens que le zèle pastoral peut inspirer. Il recommandait surtout la prière, l'aumône, la mortification des sens, et exhortait les fidèles à la fréquentation de l'adorable sacrement de l'eucharistie. Son zèle pour l'extirpation des hérésies et le maintien de la paix de l'Église se manifesta par la fermeté avec laquelle il répondit à l'hérésiarque Eutychès, qui lui avait adressé une sorte d'apologie de ses erreurs. Notre saint reçut à Ravenne, en 448, saint Germain d'Auxerre. Ces deux grands évêques étaient liés d'une amitié étroite; et quand saint

Germain mourut, Pierre lui rendit les plus grands honneurs funèbres, et regarda comme un bonheur pour lui d'hériter de son capuchon et de son cilice. Il ne lui survécut pas longtemps. Averti par ses infirmités, et sentant que sa mort approchait, il voulut retourner à Imola, sa patrie. Il y mourut le 2 décembre 450, et fut enterré dans l'église de Saint-Cassien, à laquelle il avait fait quelques riches présents.

---

4 *décembre.* — SAINT RÉPARAT ET SES COMPAGNONS, MARTYRS. — 5e siècle.

L'an de Jésus-Christ 484, Hunéric, roi des Vandales d'Afrique, renouvela la persécution qu'il avait déjà fait souffrir aux catholiques de ses États, pour les obliger de confesser avec lui, selon les dogmes impies d'Arius, que Jésus-Christ n'était pas Dieu ni de même substance que son Père. Il bannit les évêques, et envoya en même temps des bourreaux par toute l'Afrique, avec ordre de n'avoir égard ni à l'âge ni au sexe de ceux qui refuseraient de lui obéir. On fit mourir les uns à coups de bâton; on pendit et on brûla les autres; on dépouilla les femmes, principalement celles des familles nobles, pour les fouetter publiquement.

A Typase, dans la Mauritanie, les catholiques, voyant qu'on leur donnait un évêque arien des plus violents, prirent la résolution de s'embarquer tous pour passer en Espagne. La plus grande partie l'exécuta. Il n'en resta qu'un petit nombre, faute de vaisseaux. L'évêque arien s'efforça de les pervertir; mais Dieu les fortifia tellement, qu'ils ne furent ébranlés ni par ses caresses, ni par ses menaces, et se séparèrent de lui pour célébrer les saints mystères. Ce faux évêque, bien éloigné de la douceur qui convient à son état et à un bon pasteur, écrivit contre eux à Hunéric. Le roi, irrité de voir qu'on ne lui obéissait pas plutôt qu'à Dieu, envoya des commissaires, avec ordre de faire assembler tous les catholiques de la ville dans la place publique, et de leur faire couper à tous la langue et la main droite. Cet ordre cruel fut exécuté avec une extrême rigueur; mais, par un effet de la puissance de Dieu, qui voulait couvrir ces barbares de confusion, quoiqu'on eût coupé aux fidèles la langue jusqu'à la racine, ils ne laissèrent pas de parler aussi bien qu'auparavant. Saint Victor, évêque de Vite, qui vivait alors, et qui a eu aussi

à souffrir de cette persécution, rend témoignage de ce miracle, et assure que ces confesseurs de la foi parlaient encore lorsqu'il écrivit cette histoire, trois ou quatre ans après que la chose fut arrivée. Si quelqu'un en doute, ajoute-t-il, qu'il aille à Constantinople, et il trouvera entre autres un sous-diacre, nommé *Réparat*, qui parle nettement sans aucune peine, et qui, pour cette raison, est singulièrement honoré dans le palais de l'empereur Zénon, principalement de l'impératrice. Victor n'est pas le seul témoin de ce miracle. Énée de Gaze, philosophe platonicien qui ne doit être suspect de crédulité à personne, dit en termes très-formels qu'il a vu et entendu parler ces victimes. L'historien Procope en rend aussi un témoignage positif. Le comte Marcelin, dans sa chronique, rapporte également qu'il a vu un de ces confesseurs. L'empereur Justinien déclare aussi l'avoir vu, dans une loi qu'il fit depuis en faveur de l'Afrique.

De sorte que voilà un miracle des plus avérés qu'on puisse souhaiter, et contre la certitude duquel il n'y a pas d'incrédulité qui puisse tenir. Il est rapporté par cinq témoins contemporains et oculaires. Ils disent tous qu'ils ont vu. Ils sont tous de différentes professions et de différents pays, nullement intéressés à nous en imposer; tous cinq sont personnages d'autorité et de poids. C'est un évêque, c'est un philosophe, c'est un historien, c'est un chroniqueur, c'est enfin un empereur qui en parle dans une loi faite pour le pays même où la chose était arrivée. Qui pourrait en douter après des témoignages si authentiques et si concordants?

---

5 *décembre*. — SAINT SABAS, ABBÉ. — 6e siècle.

Sabas vint au monde vers l'an 439, à Mutalasque près Césarée, en Cappadoce. Son père, nommé Jean, et sa mère, nommée Sophie, étaient des plus considérables du pays par leur noblesse et par leur vertu. Son père, qui était officier dans l'armée, fut obligé d'aller en Égypte. Comme il emmenait sa femme avec lui, il mit son fils, âgé de cinq ans, et tous ses biens entre les mains d'Hermias, frère de Sophie, pour en prendre soin pendant son absence. Il y avait à peine trois ans que le jeune Sabas y était, que, ne pouvant plus supporter la mauvaise humeur de sa tante, il se vit obligé de se retirer chez un oncle paternel, nommé Grégoire, qui demeurait dans un village voisin.

Grégoire, étant chargé de l'éducation de l'enfant, voulut aussi avoir l'administration des biens, ce qui occasionna de grandes disputes entre lui et Hermias. Sabas, tout jeune qu'il était, fut très-sensible à ce différend, dont un vil intérêt était la cause, et il résolut de se retirer du monde. Il alla se présenter à un monastère nommé Flavianne, à une lieue de sa patrie. Le supérieur le reçut avec bienveillance, et le fit instruire avec soin dans la science des saints et la pratique des observances monastiques. Pendant quelque temps, les oncles de Sabas s'occupaient peu de ce qu'il était devenu : à la fin, rougissant de leur conduite, ils lui proposèrent de quitter le monastère et de l'établir dans le monde; mais le jeune homme persista dans la résolution de ne penser qu'aux biens éternels.

A l'âge de 18 ans, Sabas demanda et obtint la permission d'aller à Jérusalem pour y visiter les lieux sanctifiés par la présence corporelle de Jésus-Christ, et pour s'édifier par l'exemple des solitaires des déserts voisins. L'abbé avait fait d'abord quelque difficulté; ensuite, persuadé que cette pensée venait de Dieu, il lui donna sa bénédiction et le laissa partir. Sabas passa l'hiver à Jérusalem dans le monastère de saint Passarion, gouverné par un bon vieillard, nommé Elpide. On y fut si charmé de ses vertus, qu'on ne désirait rien tant que de le garder; mais son amour pour la retraite et pour le silence lui fit préférer de se placer sous la conduite de saint Euthyme. Il alla le trouver; et, s'étant jeté à ses pieds, il le conjura, les larmes aux yeux, de le recevoir au nombre de ses disciples. Euthyme, le trouvant trop jeune pour vivre dans sa laure (1), le fit entrer dans un monastère gouverné par Théochiste, qui lui ordonna plus tard d'accompagner un des frères qui allait à Alexandrie. Ses parents, qui étaient dans cette ville, le reconnurent et mirent tout en œuvre pour lui faire abandonner l'état qu'il avait embrassé; mais Sabas s'y refusa absolument, ne voulant pas se rendre coupable d'apostasie envers Dieu. Ils le pressèrent ensuite d'accepter une somme considérable pour ses besoins; mais il ne voulut recevoir que trois pièces d'or, qu'il remit à son supérieur lorsqu'il entra au monastère.

Il demanda, à trente-cinq ans, la permission de passer cinq

(1) On appelait ainsi, en Orient, d'anciens monastères dont les cellules éparses çà et là formaient une sorte de village.

jours de la semaine dans une caverne écartée : on la lui accorda, de l'avis de saint Euthyme. Il y pratiquait un jeûne rigoureux, et partageait tout son temps entre la prière et le travail des mains. Il sortait du monastère le dimanche au soir, chargé de branches de palmier, et y rentrait le samedi au matin avec cinquante corbeilles qu'il avait faites.

Après la mort de saint Euthyme, Sabas se retira dans un désert vers l'Orient, où demeurait saint Gérasime. Il y avait un peu plus de quarante ans que Sabas vivait dans cet éloignement universel du commerce des hommes, lorsqu'il fixa sa demeure dans une caverne au-dessous de laquelle coule le torrent de Cédron. Les herbes qui croissaient sur la montagne faisaient toute sa nourriture. Des paysans, ayant découvert sa retraite, furent surpris de voir un homme habiter un tel lieu, et conçurent une si grande idée de sa sainteté, qu'ils s'estimèrent heureux de pouvoir lui rendre quelques services. Ils convinrent entre eux de lui apporter, à certains jours, du pain et du fromage, des dattes et autres choses dont il pouvait avoir besoin.

Sabas passa cinq ans sans autre compagnie que celle de Dieu. Il lui vint ensuite plusieurs disciples, amenés par le désir de servir le Seigneur dans la solitude, sous la conduite d'un homme si expérimenté dans ce genre de vie. Il eut peine d'abord à s'en charger; mais sa charité l'emporta sur son humilité et son amour pour la contemplation. Il fut bientôt à la tête de soixante-dix personnes entièrement dévouées à la pratique des préceptes de Jésus-Christ, et continuellement occupées à prier Dieu. Il assigna à chacun un lieu propre à bâtir une cellule. Comme on manquait de bonne eau, il demanda au Très-Haut qu'il lui plût de découvrir une fontaine à une distance peu éloignée. Après sa prière, il fit creuser au pied de la montagne, et on trouva une source qui coule encore aujourd'hui. Il fit bâtir auprès de sa laure une petite chapelle. Quand un prêtre venait pour visiter ces lieux, il le priait de célébrer les divins mystères. Il veillait sur tous ses disciples, et avait grand soin de pourvoir à leurs divers besoins, de leur ôter tout prétexte de quitter leur solitude. Il eut néanmoins la douleur d'en voir quelques-uns se révolter contre lui et porter même des plaintes à Salluste, patriarche de Jérusalem, qui, les trouvant sans fondement, et reconnaissant que le défaut de prêtre était sujet à trop d'inconvénients pour n'y pas remédier, éleva Sabas au sacerdoce. Les mécontentements

cessèrent tout de suite, et la paix fut rétablie. Sabas avait alors cinquante-cinq ans. L'éclat de sa sainteté augmentait tous les jours : il lui venait des disciples des contrées les plus éloignées. Son père étant mort, sa mère vint le trouver pour servir Dieu sous sa conduite. Il employa l'argent qu'elle avait apporté à bâtir des hôpitaux et des monastères.

A l'exemple de saint Euthyme, Sabas faisait tous les ans une retraite après l'Épiphanie. Pendant le carême, il ne prenait d'autre nourriture que la sainte communion qu'il recevait le samedi et le dimanche. Ce fut dans une de ces retraites qu'il trouva un saint anachorète qui vivait depuis trente-huit ans dans une profonde solitude, sans autre nourriture que les herbes qui croissaient autour du lieu où il s'était retiré.

Après la mort du patriarche Salluste, Sabas fut informé que quelques-uns de ses moines voulaient se révolter de nouveau : il laissa son monastère et se retira dans le désert de Scythopolis, où il entra dans une caverne dans laquelle un lion faisait sa demeure. L'animal ne rentra qu'à minuit, et, trouvant le saint endormi, il le prit doucement avec ses dents, par sa robe, pour le porter dehors. Sabas se réveilla et ne fut point effrayé; il se mit en prières, et le lion sortit de sa caverne et n'y reparut plus. Des voleurs, qui trouvèrent le saint dans cet antre, furent si touchés de ses discours, qu'ils embrassèrent la vie pénitente. D'autres personnes vinrent lui demander à servir Dieu sous sa conduite; mais les fréquentes visites qu'il recevait, et les distractions que lui causa la direction de ses disciples, lui firent abandonner ce lieu, où il se forma plus tard un monastère. Il se retira près de Nicopolis, dans un champ, sous un arbre. Le maître du champ lui bâtit une cellule et voulut fournir à ses besoins. Bientôt il se forma un nouveau monastère en ce lieu; mais le patriarche Élie ordonna à Sabas de donner un supérieur à cet établissement et de retourner à sa laure, et écrivit aux religieux qui l'habitaient de recevoir leur ancien chef. Les moines rebelles devinrent furieux et se retirèrent dans les ruines d'un ancien monastère. Leur départ fit renaître la paix. Leur abbé leur envoya des secours, et parvint, par sa charité, à les faire rentrer en eux-mêmes et à les amener à confesser leur crime.

L'empereur Anastase, favorisant l'eutychianisme, le patriarche Élie jugea à propos d'envoyer à Constantinople une députation d'abbés, à la tête desquels il plaça Sabas. Leur mission n'obtint

pas une con[illegible]te ré[illegible]; [illegible] empereur des marques par[illegible] et [illegible] respect. Il rentra dans sa solitude, et en sortit [illegible] le règne de Justin, successeur d'Anastase, pour aller à C[illegible]rée et en d'autres lieux. Il instruisait les moines et les fidèles qui s'étaient laissé séduire pendant la persécution, et en porta un grand nombre à abjurer l'hérésie. Une sécheresse extrême, qui affligea la Palestine pendant cinq ans, fut suivie d'une famine générale. Par ses prières, Sabas obtint du ciel une pluie abondante, qui répandit une joie universelle dans tout le pays.

Il entreprit, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, à la prière de Pierre, patriarche de Jérusalem, un second voyage de Constantinople, pour justifier les chrétiens de la Palestine qu'on avait calomniés. Il fut reçu honorablement par Justinien, qui régnait alors, et qui lui accorda tout ce qu'il lui demandait.

Peu de temps après son retour dans sa laure, il tomba malade et souffrit avec une résignation admirable les douleurs les plus aiguës. Sentant sa fin approcher, il désigna pour son successeur Militas de Béryte, auquel il donna d'excellentes instructions. Il mourut le 5 décembre 532, dans sa quatre-vingt-quatorzième année.

---

6 *décembre*. — SAINT NICOLAS, ÉVÊQUE DE MYRE ET CONFESSEUR. — 4[e] siècle.

La vénération des Églises grecque et latine pour saint Nicolas, depuis tant de siècles, et la multitude des temples bâtis sous son invocation, sont des témoignages authentiques de son éminente sainteté, et la gloire dont il jouit dans le ciel est attestée, dans presque tout l'univers, par les miracles innombrables accordés à la confiance des fidèles, qui ont réclamé son intercession auprès de Dieu. On ne rapportera de sa vie, dont l'histoire entière n'est point parvenue jusqu'aux temps présents, que les faits sur lesquels les différents auteurs de ses actes paraissent d'accord. On apprend d'eux que saint Nicolas est né à Patare, en Lycie, et que dès son enfance il observait le jeûne du mercredi et du vendredi prescrit par l'Église. Il embrassa la vie religieuse dans un monastère, près Myre, en Lycie, où ses progrès dans les plus hautes vertus le firent admirer : la charité la plus tendre pour les malheureux le distingua principalement. On rapporte spéciale-

ment que, trois jeunes filles pauvres se trouvant en danger de perdre leur innocence, il pourvut à leurs besoins et les mit en état de s'établir honnêtement.

La Lycie est une ancienne province de l'Asie où saint Paul avait prêché l'Évangile. La ville de Myre, située à peu de distance de la mer, en était la capitale. Il y avait un archevêché qui, dans les siècles suivants, compta jusqu'à trente-six suffragants. Ce grand siége étant devenu vacant, on élut pour le remplir saint Nicolas, alors abbé du monastère où il avait embrassé la vie religieuse. Le don des miracles que Dieu lui accorda dans un degré éminent, une piété extraordinaire, un zèle ardent et infatigable, rendirent partout son nom célèbre. Les historiens grecs de sa vie s'accordent à dire qu'il fut emprisonné pour la foi, qu'il confessa généreusement Jésus-Christ sur la fin de la persécution de Dioclétien, et qu'il assista au concile général de Nicée où fut condamné l'arianisme. Ce saint mourut à Myre, et fut enterré dans la cathédrale. L'Histoire de la translation de ses reliques en 1087 à Bari, ville maritime située sur un golfe de la mer Adriatique, met la mort de saint Nicolas en 342.

---

7 *décembre.* — SAINT AMBROISE, ARCHEVÊQUE DE MILAN, CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE. — 4e siècle.

Ambroise vint au monde vers l'an 340, dans les Gaules, où son père, du même nom que lui, était alors préfet du prétoire. Sa mère, après la mort de son mari qu'elle perdit peu de temps après la naissance de cet enfant, alla demeurer à Rome, où elle lui fit faire de bonnes études sous d'habiles maîtres qui prenaient un grand soin de cultiver son esprit, pendant qu'elle veillait sur ses mœurs. Ayant fait beaucoup de progrès dans l'éloquence, il se mit dans le barreau, et plaida quelque temps dans l'auditoire de Probus, préfet du prétoire d'Italie. Ce préfet, charmé des belles qualités et de l'éloquence d'Ambroise, le fit son successeur, et bientôt après, avec l'agrément de l'empereur Valentinien Ier, il l'établit gouverneur de la Ligurie, et lui dit en l'envoyant dans la province : « Allez, agissez non en juge, mais en évêque. » Milan était la capitale de ce gouvernement, et le séjour assez ordinaire des empereurs en Occident. Fidèle à ce conseil, Ambroise se fit admirer par sa douceur, sa vigilance et sa probité.

Il y avait depuis vingt ans dans cette ville un évêque arien,

nommé Auxence qui mourut en 374. Les évêques assemblés à Milan, pour lui donner un successeur, se trouvèrent dans un grand embarras : car les orthodoxes d'un côté, et les ariens de l'autre, voulaient chacun un évêque de leur sentiment. Comme on était près d'en venir aux mains, Ambroise, qui par sa charge devait veiller à la tranquillité publique, alla à l'église, et parla au peuple pour le porter à faire l'élection sans tumulte. Il parlait encore, lorsque toute l'assemblée, catholiques et ariens, s'écrièrent tout d'une voix : *Ambroise évêque*. On dit que ce fut un enfant qui cria le premier trois fois : *Ambroise évêque*, et que le peuple répéta avec joie : *Ambroise évêque*. Ce qui est certain, c'est que tous les esprits se trouvèrent réunis comme par un miracle, et s'accordèrent à le demander pour évêque.

Ce choix avait d'abord surpris tout le monde, Ambroise encore plus que les autres; mais il fut le seul qui ne changeât pas tout de suite de sentiment : il ne se croyait même pas digne du rang de simple fidèle dans l'église, n'étant encore que catéchumène. Il différait de se faire baptiser, parce qu'il appréhendait beaucoup de perdre l'innocence du baptême. Il employa toutes sortes de raisons pour porter le peuple à changer de résolution. Voyant que, malgré ses remontrances, on persistait à vouloir qu'il fût évêque, il sortit de la ville pendant la nuit pour se retirer à Pavie; mais Dieu permit qu'après avoir bien marché, il s'égarât et se trouvât le lendemain matin à une porte de Milan. Le peuple lui donna alors des gardes pour l'empêcher de s'échapper de nouveau. On envoya à l'empereur Valentinien une relation de tout ce qui s'était passé, et on le pria de donner son consentement à l'élection d'Ambroise; cette formalité était nécessaire, parce que l'élu était un de ses officiers. L'empereur, qui était alors à Trèves, répondit qu'il voyait avec plaisir qu'on eût jugé digne de l'épiscopat un de ceux qu'il avait choisis pour gouverneurs et pour juges. Ambroise s'enfuit encore, et fut se cacher dans la maison d'un sénateur de ses intimes amis; mais, le gouverneur ayant publié un ordre sévère contre ceux qui le cacheraient, il fut obligé de paraître, et, bien qu'il fît valoir l'autorité des saints canons qui ne voulaient pas qu'on élevât au sacerdoce un simple catéchumène comme lui, il fut contraint de céder : après avoir reçu le baptême et successivement les saints ordres, il fut sacré évêque le 7 décembre 374, à l'âge de trente-quatre ans.

Depuis son ordination jusqu'à sa mort, il vécut dans une absti-

nence extraordinaire. Quoiqu'il travaillât beaucoup, il jeûnait presque continuellement, ne dînant que le samedi (1), le dimanche et les jours de fêtes des plus célèbres martyrs. Il donnait quelquefois à manger aux grands de l'empire ; mais il n'allait jamais manger hors de chez lui, quelque prière qu'on lui en fît. Il en rapporte la raison dans son *Traité des Offices :* Les festins, dit-il, occupent et amusent trop ; ils inspirent l'amour de la bonne chère, et obligent d'entendre des discours qui ne roulent le plus souvent que sur les plaisirs et les maximes du monde. On ne peut pas s'en défendre : il faut les écouter malgré soi, ou l'on passe pour être trop rigide et trop sévère. On s'y laisse insensiblement aller à boire comme les autres, quoique d'abord avec répugnance. Il vaut bien mieux demeurer chez soi, et s'en excuser une fois pour toutes, que de s'y embarquer mal à propos ; mais si l'on y va, il faut quitter la table après avoir mangé sobrement, pour n'être pas complice de l'intempérance des autres. Il avait encore pour maxime de ne se mêler jamais de mariage, et de ne procurer à personne aucune charge à la cour, pour n'être pas responsable des suites. Son assiduité à la prière était si grande, que, sans parler de l'office de l'église, où il ne manquait jamais, il y employait encore la meilleure partie de la nuit.

Les bornes dans lesquelles il faut se resserrer ne permettent pas d'entrer dans le détail de tout ce qu'a fait et de tout ce qu'a souffert saint Ambroise dans l'exercice de son ministère : il faut se contenter de rapporter un trait éclatant de sa fermeté pour la discipline de l'Église. L'empereur Théodose avait d'excellentes qualités, mais se laissait aisément emporter contre ceux qui l'avaient offensé. La ville de Thessalonique eut le malheur d'encourir sa disgrâce pour une sédition excitée contre son gouverneur. Ambroise et les autres évêques avaient intercédé pour ces séditieux qui reconnaissaient leur faute, et ils avaient fait promettre à l'empereur qu'il leur pardonnerait. Néanmoins, pressé par les instances des principaux officiers de sa cour, qui lui représentaient qu'il était d'une dangereuse conséquence de laisser ces violences impunies, il prit la résolution d'en tirer une vengeance éclatante, avant que l'évêque de Milan sût rien de son dessein. Sept mille personnes périrent dans le massacre qu'on fit dans cette ville.

(1) On ne jeûnait point le samedi dans l'église de Milan.

On fut étrangement surpris à Milan d'apprendre cette triste nouvelle. Quand Ambroise sut que Théodose revenait, il en sortit pour lui donner le temps de réfléchir sur cette cruelle expédition. Il jugea même à propos de lui écrire pour le reprendre fortement de son crime, et l'exhorter à en faire pénitence, afin de pouvoir être admis aux saints mystères comme auparavant. On lisait entre autres choses dans cette lettre : Si le prêtre, dit Ezéchiel, n'avertit pas le pécheur, celui-ci mourra dans son péché, et le prêtre sera coupable de ne l'avoir pas averti. Le péché ne s'efface que par des larmes, et le Seigneur ne pardonne qu'à ceux qui font pénitence. Il finit par ces paroles : Je vous aime, je vous chéris, je prie pour vous. Si vous le croyez, rendez-vous à mes conseils, et reconnaissez la verité de mes paroles : si vous ne le croyez pas, ne trouvez pas mauvais que je donne à Dieu la préférence.

Peu de temps après, le saint prélat, ayant su que l'empereur venait à l'église, alla au-devant de lui et lui en refusa l'entrée, lui disant : Il semble, Seigneur, que vous ne comprenez pas encore toute l'énormité de votre crime. Peut-être que la grandeur de votre dignité vous éblouit, et vous empêche de connaître vos faiblesses en aveuglant votre raison. Sachez que vous êtes homme comme les autres ; ne vous laissez pas éblouir par la pourpre qui vous couvre. Comment donc entreprenez-vous d'entrer dans le temple du Seigneur ? Oseriez-vous étendre vos mains encore teintes du sang innocent que vous avez répandu, pour recevoir le corps sacré de Jésus-Christ ? Oseriez-vous recevoir son sang adorable dans cette bouche qui a commandé un si grand massacre ? Retirez-vous, prince, et n'ajoutez pas un nouveau crime à celui que vous avez déjà commis. Théodose, sensiblement touché de ce discours, resta quelque temps les yeux baissés, sans rien dire ; après quoi il répondit d'un ton modeste qu'il reconnaissait combien il était coupable, mais qu'il espérait que Dieu, qui avait pardonné à David, aurait aussi égard à sa faiblesse. Puisque vous l'avez imité dans son péché, repartit Ambroise, imitez-le donc aussi dans sa pénitence. Théodose se soumit, accepta la pénitence canonique qui lui fut imposée ; puis, les larmes aux yeux, se retira dans son palais : il resta huit mois entiers éloigné des sacrements, et vivant dans les exercices propres aux pénitents publics. Le jour de Noël, il pleura encore plus amèrement en pensant qu'il était exclu de l'assemblée des fidèles. Rufin, un de ses officiers, l'ayant trouvé dans cette affliction, lui en demanda

la cause. L'empereur lui répondit : Je pleure et je gémis en considérant que le temple de Dieu est ouvert au dernier de mes sujets, tandis qu'il est fermé pour moi. Rufin, plus habile courtisan que bon chrétien, tâcha de consoler son maître par des raisons humaines et politiques, et d'affaiblir le repentir d'une faute à laquelle il avait eu une grande part. Ne voyant pas d'apparence de pouvoir ôter de l'esprit de l'empereur la crainte religieuse que les remontrances d'Ambroise y avaient fait naître, Rufin lui proposa d'aller de sa part trouver l'évêque, ajoutant qu'il espérait lui persuader de l'absoudre. Vous ne réussirez pas, dit Théodose; je connais la justice de son jugement, et toute la puissance impériale ne lui fera rien faire contre la loi de Dieu. Néanmoins Théodose céda aux instances de Rufin, et se décida même à le suivre. Dès que l'évêque aperçut le courtisan, il lui dit qu'il n'était pas propre à être le médiateur de l'absolution d'un crime dont il était un des premiers auteurs, et qu'il ne devait penser à cette affaire que pour pleurer les mauvais conseils qu'il avait donnés à son maître. Rufin fut insensible à ces reproches; il fit tous ses efforts pour toucher le prélat, et l'avertit enfin que l'empereur venait à l'église. Ambroise, sans s'étonner, lui dit : Je vous déclare que je l'empêcherai bien d'y entrer. S'il veut employer la force et agir en tyran, je suis prêt à souffrir la mort. Rufin donna aussitôt avis à Théodose de cette résolution de l'évêque, et lui conseilla de rentrer dans son palais; mais, comme ce prince était déjà au milieu de la place, il ne jugea pas à propos de s'en retourner. J'irai, dit-il, et je recevrai l'affront que je mérite. L'empereur, étant arrivé à l'église, n'y entra pas : il attendit l'évêque dans la salle d'audience, et le pria de lui donner l'absolution. Il lui dit : Je vous prie de me délivrer des liens de l'excommunication, et de ne me pas fermer la porte du salut, que le Seigneur a ouverte à ceux qui font pénitence. — Quelle pénitence avez-vous donc faite? demanda Ambroise. — C'est à vous, dit Théodose, à me prescrire ce que je dois faire; je viens à vous comme au médecin de mon âme. L'évêque le condamna à une pénitence publique. L'empereur s'y soumit, et alors Ambroise leva l'excommunication, et lui permit d'entrer dans l'église. Ce prince ne fit pas sa prière debout, ni à genoux, comme les autres fidèles; mais, ayant ôté ses ornements impériaux, qu'il ne reprit point pendant tout le temps de sa pénitence, il se prosterna sur le pavé, répétant ces paroles de David : *Ma bouche est collée à la terre ;*

rendez-moi la vie selon vos promesses. Il resta pendant le service divin dans cette posture humiliante, arrosant le pavé de ses larmes et demandant à Dieu miséricorde.

Saint Ambroise mourut le samedi 4 avril, l'an 397. Il avait été évêque vingt et un ans quatre mois, et avait vécu cinquante-sept ans. Dieu fit connaître sa sainteté, avant et après sa mort, par plusieurs miracles qui sont rapportés par des témoins oculaires.

---

7 décembre. — SAINTE FARE, VIERGE ET ABBESSE. — 7e siècle.

Sainte Fare était fille d'Agnéric, un des principaux officiers de la cour de Théodebert, roi d'Austrasie, et sa mère se nommait Léodegonde. Elle eut, outre une sœur appelée Agnétude, deux frères qui méritèrent aussi d'être regardés comme saints : Gagnoald, qui prit l'habit à Luxeuil sous saint Colomban, vers l'an 594 ; et Faron, qui devint évêque de Meaux. Agnéric, leur père, habitait dans un lieu appelé *Pipimisium*, à deux lieues de Meaux. Ce fut dans sa maison que logea saint Colomban, lorsque ses ennemis l'eurent fait chasser de Luxeuil, en 610. Saint Cagnoald, qui suivit le saint abbé en Suisse, l'introduisit sans doute chez son père. Colomban donna sa bénédiction à toute la famille d'Agnéric ; mais quand il fut venu à Fare, il la consacra au Seigneur d'une manière particulière. Fare était encore fort jeune.

Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, on lui proposa un parti digne d'elle; mais elle déclara qu'elle voulait rester vierge. Son père s'opposant à son dessein, elle en conçut une vive douleur : elle tomba même dans une maladie de langueur qui fit craindre pour sa vie. Heureusement que saint Eustase passa chez son père. Il venait rendre compte à Clotaire II du voyage qu'il avait fait à Bobbio, en Italie, par l'ordre de ce prince. L'objet de ce voyage avait été de presser saint Colomban de revenir en France. Eustase était accompagné de Gagnoald, qui était retourné à Luxeuil lorsque son bienheureux maître quitta la Suisse. Fare lui découvrit la résolution qu'elle avait prise de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ; Eustase dit au père que la maladie de sa fille venait de ce qu'il l'empêchait d'exécuter sa résolution, et qu'elle en mourrait s'il ne se rendait pas à ses pieux désirs. Il se mit ensuite en prières, et lui rendit la santé en faisant sur elle le

signe de la croix. Il la recommanda vivement à sa mère, et lui dit de la préparer à recevoir le voile religieux, cérémonie qui se ferait lorsqu'il reviendrait à la cour.

Mais à peine fut-il parti, qu'Agnéric persécuta de nouveau sa fille pour la faire consentir au mariage qu'il avait projeté. Fare s'enfuit dans l'église; et sur ce qu'on lui représentait que son père la ferait tuer si elle n'obéissait, elle répondit généreusement : « Pense-t-on m'effrayer par la vue de la mort? Ce serait un grand bonheur pour moi que de perdre la vie pour la cause que je défends, et pour ma fidélité à garder la promesse que j'ai faite à Dieu. » Sur ces entrefaites arriva saint Eustase. Après avoir réconcilié le père et la fille, il engagea Gondoald, évêque de Meaux, à donner le voile à notre sainte. Ceci arriva en 614.

On met un an ou deux après la fondation du célèbre monastère de Faremoutier. Agnéric donna l'emplacement, et fit construire les bâtiments. Le monastère étant double, saint Eustase y envoya saint Gagnoald et saint Walbert. Quoique sainte Fare fût encore fort jeune, elle fut élue abbesse du monastère, bâti pour les personnes de son sexe. Aidée des conseils de Gagnoald et de Walbert, elle y établit la règle de saint Colomban dans toute sa pureté. Saint Faron, frère de sainte Fare, fut si touché des exemples et des discours de sa sœur, qu'il abandonna le monde pour se consacrer entièrement au service de Dieu. Il fut depuis fort utile à l'abbesse de Faremoutiers dans les contradictions qu'elle eut à essuyer.

La sainteté de Fare lui acquit une grande réputation jusque dans les contrées les plus éloignées. Plusieurs princesses d'Angleterre passèrent la mer pour venir se mettre sous sa conduite. Enfin elle alla recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus, le 3 avril, vers l'an 655. En 695, on renferma dans une châsse les reliques de sainte Fare, et il s'est opéré plusieurs miracles par son intercession.

---

8 *décembre*. — LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Un Dieu fait homme, c'est-à-dire l'auteur et le maître de toutes choses revêtu des infirmités de la nature humaine, et abaissé jusqu'au rang de ses créatures pour les racheter par sa mort, c'est un mystère si fort au-dessus de l'intelligence humaine, et qui renferme les preuves d'une si grande bonté, que tous les

moments de la vie des chrétiens devraient être employés à lui en témoigner leur reconnaissance. Les patriarches, les prophètes et les vrais Israélites soupiraient sans cesse après l'heureux moment où devait arriver un si grand prodige de miséricorde, et les chrétiens ont commencé, dès le temps des apôtres, à consacrer certains jours particuliers à la mémoire des principales circonstances de cet ineffable bienfait.

On célébra d'abord les fêtes de la Résurrection de Jésus-Christ et de la descente du Saint-Esprit, ensuite celle de la naissance de Jésus-Christ, de sa manifestation aux Mages, de sa mort, de son Ascension. Dans les siècles suivants, pour ranimer la ferveur des fidèles, à mesure qu'elle se ralentissait, on ajouta les autres fêtes qui peuvent rappeler aux fidèles ce que le Verbe incarné a fait et souffert pour eux. Ce fut dans le même dessein de multiplier les occasions de penser à la rédemption des hommes et de les animer à mener une vie qui réponde à une si grande grâce, que l'Église a jugé à propos d'instituer plusieurs fêtes en l'honneur de la sainte Vierge Marie, que Dieu a remplie de grâces pour la rendre digne d'être la Mère de Jésus-Christ. Après avoir célébré pendant plusieurs siècles les fêtes de son Assomption et de sa naissance, on commença aussi à faire celle de sa Conception, qui a été sans tache, *immaculée*, selon le sentiment généralement reçu dans l'Église : sentiment qui n'a pas été défini comme article de foi, mais qui est si respectable, que plusieurs papes ont expressément défendu de l'attaquer dans les discussions ou par des écrits. Cette fête a été confirmée par le concile de Bâle.

Pour se conformer à l'esprit de l'Église dans l'institution de cette fête, on doit ranimer aujourd'hui sa foi en considérant les avantages qu'on a reçus de Dieu par le moyen de la sainte Vierge en célébrant la mémoire de la Conception de celle que le Très-Haut avait destinée de toute éternité pour donner la naissance temporelle à son Fils ; on doit travailler à imiter ses vertus, afin que Jésus-Christ vienne aussi prendre naissance en nous.

La foi de la sainte Vierge n'était pas une foi morte. Elle était remplie de grâce : elle vivait selon cette foi. Si les chrétiens veulent avoir part à son bonheur, ils doivent, à son exemple, accomplir les commandements de Dieu et les préceptes que son divin Fils donne dans l'Évangile. C'est la sainte Vierge qui le recommande : « Faites ce qu'il vous dira. » Il est même certain

que la dévotion que les fidèles ont pour son culte et que les honneurs qu'on lui rend ne lui sont agréables qu'autant qu'on s'efforce en même temps d'obéir à Dieu. Elle veut bien servir de médiatrice auprès du souverain médiateur des hommes, Jésus-Christ; mais elle ne veut pas que la confiance qu'on a en son intercession fasse négliger la grande et essentielle obligation, qui est de servir Dieu en esprit et en vérité, et d'observer ses commandements : on n'observe ses commandements qu'autant qu'on aime Dieu et le prochain. Les fidèles doivent donc prier en ce jour la sainte Vierge de leur obtenir cette grâce.

---

9 *décembre*. — SAINTE LÉOCADIE, VIERGE ET MARTYRE. — 4e siècle.

Léocadie, vierge de Tolède, illustre par sa naissance et plus encore par sa piété, souffrit le martyre sous le règne des empereurs Dioclétien et Maximien, temps où s'exerçait contre l'Église de Dieu la plus cruelle des persécutions. Les chrétiens étaient alors poursuivis dans tout l'univers et contraints de renier la foi de Jésus-Christ, sous peine de subir la mort. Dacien, auquel les empereurs avaient remis le gouvernement de l'Espagne, se rendit dans cette province pour y activer la persécution afin d'y abolir le culte du vrai Dieu. Il avait déjà parcouru plusieurs villes, et ses ordres cruels les avaient consacrées par le sang des martyrs. A Tolède, il fit venir Léocadie, et il tâcha d'abord de la séduire par de douces paroles. Ensuite il s'efforça de l'effrayer avec des menaces, afin de la faire renoncer à Jésus-Christ, mais la vierge ne témoigna que de l'horreur pour ses discours impies. Alors on la jeta en prison, en ce qu'elle était condamnée à changer de sentiments ou à souffrir les plus affreux supplices. Pendant qu'on la menait à son cachot, elle rendait grâce à Dieu humblement de ce qu'il lui avait offert l'occasion de verser son sang pour Jésus-Christ. Puis, tournant un visage plein de sérénité vers ceux qui l'accompagnaient en pleurant : *Allons*, leur dit-elle, *soldats du Christ, félicitez-moi d'avoir été jugée digne de souffrir pour le nom de Jésus*. Elle languit longtemps dans une sombre prison. Mais enfin, ayant appris quelle était l'atrocité des tourments que Dacien, dans sa cruauté, avait employés pour faire mourir une multitude de chré-

tiens, elle fut touchée d'une pieuse douleur. S'inclinant devant Dieu, elle le conjura pour que, s'il le jugeait convenable, il la retirât de la prison de son corps pour la gloire du nom divin. Elle fut exaucée; car pendant qu'elle était appliquée à sa prière, de son corps, souillé par l'infection du cachot, son âme s'éleva pure et sans tache vers le ciel. Cette bienheureuse fin eut lieu vers l'an 304 Les restes de Léocadie furent ensevelis par les chrétiens dans un faubourg de Tolède. Plus tard, trois églises, qui existent encore, furent consacrées dans cette ville sous son invocation. Ces églises ont été en si grand honneur, au temps des Goths, que ce fut principalement dans leur enceinte que se tinrent les nombreux conciles de Tolède.

---

9 *décembre.* — SAINTE GORGONIE, VIERGE. — 4[e] siècle.

Gorgonie était fille de saint Grégoire, qui fut ensuite évêque de Nazianze, et de sainte Nonne, et sœur de saint Grégoire de Nazianze, patriarche de Constantinople, et de saint Césaire. Elle fut élevée dans la piété par des parents éclairés et pleins de religion. Elle était belle, spirituelle et instruite : elle parlait bien, et avait beaucoup de discernement et une grande pénétration; mais toutes ces heureuses qualités extérieures ne lui servirent que d'occasion pour pratiquer la vertu. L'exemple des autres personnes de son sexe, entêtées des ajustements propres à relever leur beauté, ne la porta point à prendre aucun soin de la sienne. « Elle laissait, dit saint Grégoire de Nazianze, aux comédiennes et aux femmes de mauvaise vie le fard, les couleurs empruntées et les autres inventions de la vanité. Elle ne voulait point d'autres ornements que ceux de l'âme. Loin de fréquenter les lieux propres à se faire voir, elle se dérobait soigneusement à la vue des hommes. Son génie vif et délicat ne paraissait qu'autant qu'elle y était forcée par les personnes qui avaient recours à elle pour profiter de ses lumières et de ses conseils. Ses avis et ses remontrances étaient accompagnés d'une grande circonspection. Dès qu'elle n'était plus obligée de parler, elle se renfermait en elle-même; et, quoiqu'elle sût l'histoire ancienne et l'histoire moderne, elle ne cherchait jamais l'occasion d'en parler. Elle avait grand soin de fermer les oreilles aux discours vains et inutiles; elle n'écoutait que ceux qui la portaient

à Dieu, et n'en tenait elle-même que d'édifiants. Elle veillait sans cesse sur ses yeux, de peur que la curiosité ne les lui fît porter sur des objets capables d'exciter en elle des passions criminelles. »

Gorgonie n'était encore que catéchumène, lorsqu'elle menait une vie si chrétienne. La crainte qu'elle avait de ternir tant soit peu la pureté de sa robe baptismale lui fit différer de recevoir ce sacrement jusqu'aux dernières années de sa vie. Après avoir reçu la grâce de la régénération, elle soupirait continuellement après l'heureux moment qui la détacherait entièrement de ce monde pour la placer avec Jésus-Christ. Uniquement occupée de l'éternité, elle se préparait à la mort comme à un jour de fête, et rendit l'esprit en récitant ces paroles du prophète : « Je dormirai et reposerai en paix. » Elle mourut entre les bras de sa mère, vers l'an 372.

---

9 décembre. — LE BIENHEUREUX PIERRE FOURRIER, CONFESSEUR. — 17ᵉ siècle.

Pierre Fourrier, dit *le Père de Mattaincourt*, parce qu'il fut curé de la paroisse de ce nom, naquit à Mirecourt, ville du diocèse de Toul, le 30 novembre 1565. Son père était médiocrement favorisé des biens de la fortune, mais il avait une rare piété. Pierre montra dès l'enfance un amour extraordinaire pour la pureté. On l'envoya à l'université de Pont-à-Mousson, pour y faire ses études, et il y obtint les plus grands succès. Il avait une telle réputation de savoir et de sainteté, qu'on le chargea de l'instruction de plusieurs enfants, quoiqu'il fût encore jeune. Outre l'application au travail et la crainte du Seigneur, qu'il faisait en sorte de leur inspirer, il prenait un soin particulier de la conservation de leur innocence.

Lorsqu'il eut atteint sa vingtième année, il entra dans l'abbaye des chanoines réguliers de Chaumousey, peu éloignée de Mirecourt, laquelle avait été fondée en 1094. Ceux qui l'habitaient alors étaient bien déchus de la ferveur de leurs premiers pères. On fut d'abord étonné du choix de Pierre Fourrier ; mais on ne douta pas ensuite qu'il n'eût été dirigé par des vues particulières de la Providence. On le fit beaucoup souffrir dans son noviciat ; il ne se rebuta point, et fut admis à la profession. Étant retourné à Pont-à-Mousson, pour y faire sa théologie, il s'y lia d'une

étroite amitié avec deux hommes destinés comme lui à réformer leur ordre : le père Servais de Lairuels et dom Didier de la Cour. On dut au premier la réforme de l'ordre de Prémontré, et au second l'établissement de la congrégation de Saint-Vanne. Son cours de théologie achevé, il retourna à Chaumousey, où sa régularité et sa ferveur lui attirèrent toutes sortes de persécutions de la part des plus relâchés de ses confrères, qui ne voyaient dans sa conduite exemplaire que la censure secrète de leurs déréglements. Mais Pierre Fourrier souffrit sans se plaindre, et avec une patience qui ne se démentit jamais. Enfin on lui proposa de choisir entre trois cures. Il préféra celle de Mattaincourt, parce qu'elle était plus pauvre, et qu'il y avait plus de travail à y accomplir. Il en prit possession en 1597. Cette paroisse était dans l'état le plus déplorable ; l'irréligion ou l'hérésie en avait entièrement banni l'esprit de piété. Néanmoins son zèle pastoral, qui était sans borne, parvint, avec l'aide de la grâce divine, à la changer totalement, et à y faire régner dans les cœurs la foi qui en était jadis absente. Il y établit même plus tard la congrégation des filles de Notre-Dame, destinées à l'instruction des enfants de leur sexe. Cet institut fut approuvé par Paul V en 1615 et 1616.

Lorsque notre saint pasteur eut réglé tout ce qui concernait ses filles spirituelles, il s'occupa de la réforme de sa propre congrégation, afin de la mettre en état de rendre service à l'Église par l'instruction de la jeunesse et par l'exercice des fonctions du saint ministère. L'évêque de Toul, qui avait reçu une commission du pape pour travailler à cette réforme, n'en espéra de succès qu'autant que le *Père de Mattaincourt* l'aiderait de ses lumières et de ses exemples. Cette œuvre méritoire réussit au delà de ses espérances. Les difficultés qu'on éprouva d'abord s'aplanirent ; la réforme commença par quelques maisons particulières, et devint bientôt générale. Ceux qui l'embrassèrent prirent le titre de *Congrégation de Notre-Sauveur*. On en remit plus tard le gouvernement à Pierre Fourrier, qui donna en cette occasion les plus grandes preuves de son humilité. Sa douceur était inaltérable, et sa charité sans limites. Il rendait le bien pour le mal, et ne se vengeait de ses ennemis que par des services. Tant de vertus furent récompensées par le don de prophétie et par celui des miracles.

La guerre qui troubla la Lorraine l'ayant obligé de fuir avec

une partie de ses enfants, il se retira à Gray en Bourgogne, où il passa deux ans. C'est dans cet intervalle de temps qu'il mourut le 9 décembre 1636. Il fut béatifié le 29 janvier 1730, d'après les preuves les plus authentiques de l'héroïsme de ses vertus et de plusieurs miracles opérés par son intercession. On conserve son corps à Mattaincourt.

---

10 *décembre*. — SAINTE EULALIE DE MÉRIDA, VIERGE ET MARTYRE. — 4e siècle.

Eulalie était d'une maison illustre de Mérida, en Espagne. Dès l'enfance elle témoigna un grand amour pour l'état de virginité; elle fit voir qu'elle était destinée pour le ciel, en méprisant les jeux, les ornements et les plaisirs ordinaires des enfants. Elle n'avait encore que douze ans, lorsqu'on publia à Mérida les ordres de l'empereur Dioclétien pour forcer les chrétiens à sacrifier aux idoles. Eulalie, brûlant de zèle pour la gloire de Dieu, ne souhaitait rien tant que de donner sa vie pour Jésus-Christ; mais les précautions de sa mère arrêtèrent pendant quelque temps son ardeur, en la retenant cachée dans une maison de campagne éloignée de la ville. S'ennuyant d'un repos qui lui paraissait indigne d'une chrétienne, cette jeune personne parvint à ouvrir, la nuit, les portes de la maison et à s'évader. Elle se mit en marche vers la ville à travers les champs, de peur sans doute que, si elle suivait le chemin ordinaire, ceux qui couraient après elle ne la rejoignissent et ne la ramenassent à sa mère.

Elle arriva à Mérida avant le lever du soleil; et dès le matin elle se présenta hardiment devant le tribunal du gouverneur. Elle lui reprocha la fureur qui le poussait à faire périr les âmes, en les obligeant de renoncer au seul et véritable Dieu. Si vous cherchez des chrétiens, dit-elle, me voici : ennemie de vos sacrifices impies, je déteste vos idoles, et je confesse un seul Dieu de cœur et de bouche. Vos divinités et vos empereurs même ne sont rien, parce que les unes ne sont que les ouvrages des hommes, et que les autres les adorent.

Le gouverneur, irrité de ce discours, essaya d'intimider Eulalie, en lui faisant voir les supplices horribles qui lui étaient préparés, l'épée, les dents des bêtes et le fer, si elle persistait dans

sa religion. Quelle difficulté, ajouta-t-il, de faire ce qui est nécessaire pour éviter ces malheurs? Vous en serez exempte, si vous voulez seulement toucher du bout des doigts un peu de sel et d'encens. Cette feinte douceur fit sur elle une impression étrange; et, n'écoutant que son zèle, elle eut la hardiesse de cracher au visage du juge, de renverser l'idole, et de fouler aux pieds ce qu'on avait apprêté pour le sacrifice. Sur-le-champ deux bourreaux lui déchirèrent les côtes jusqu'aux os avec des ongles de fer, sans qu'elle fît autre chose que de compter les coups, disant que les plaies qu'on lui faisait étaient autant de trophées de Jésus-Christ. On lui brûla ensuite la poitrine et les flancs avec des torches ardentes. Au lieu des cris et des gémissements, on n'entendait sortir de sa bouche que des actions de grâces. Enfin le feu prit à ses cheveux épars, monta bientôt à son visage et à sa tête, et en peu de temps elle fut étouffée par la flamme. Les chrétiens ensevelirent son corps près du lieu de son martyre, qui arriva vers l'an de J.C. 304.

---

10 *décembre*. — SAINT MELCHIADE, PAPE. — 4e siècle.

Melchiade ou Miltiade succéda au saint pape Eusèbe le 2 juillet 311, sous le règne de Maxence. Constantin, ayant vaincu ce tyran le 28 octobre de l'année suivante, publia des édits par lesquels il permettait aux chrétiens le libre exercice de leur religion, et leur accordait la liberté de bâtir des églises. Parmi les lois favorables au christianisme, il y en avait une qui exemptait le clergé du fardeau des charges civiles. En outre, Constantin abolit les fêtes païennes et la célébration des mystères profanes qui donnaient lieu à la corruption des mœurs.

Le saint pape Melchiade voyait avec joie se multiplier le nombre des enfants de l'Église, et il travaillait avec zèle à étendre de toutes parts le royaume de Jésus-Christ. Mais sa joie fut troublée par les divisions intestines qu'excita le schisme des donatistes, qui avait pris naissance en Afrique. Dans un concile qui s'assembla dans le palais de Latran, au mois d'octobre 313, Donat, l'auteur du schisme, en fut convaincu et condamné. Quant aux évêques de son parti, il fut décidé qu'on leur laisserait leurs sièges, s'ils revenaient à l'unité de l'Église. Saint Augustin, parlant de la modération que le pape fit paraître dans

cette circonstance, l'appelle un homme excellent, un véritable enfant de la paix, un vrai Père des chrétiens. Après sa mort cependant, les donatistes essayèrent de noircir sa réputation par la calomnie. Ils prétendirent qu'il avait livré les saintes Ecritures aux persécuteurs. Saint Augustin le justifia, et fit voir que l'accusation n'avait d'autre fondement que la méchanceté des ennemis du saint pape.

Melchiade mourut le 10 janvier 314, après avoir siégé deux ans six mois et huit jours. Il fut enterré sur la voie Appienne dans le cimetière de Calixte. On lit son nom dans le martyrologe romain, et dans ceux de Bède, d'Adon, d'Usuard, etc. Quelques calendriers lui donnent le titre de martyr, parce que sans doute il avait souffert pour la foi dans les persécutions précédentes.

---

10 *décembre* — TRANSLATION DE LA SAINTE MAISON DE LORETTE. — 13e siècle.

La maison où naquit la sainte Vierge, et que les mystères divins avaient consacrée, pour qu'elle ne demeurât plus au pouvoir des infidèles, fut transportée par le ministère des anges d'abord en Dalmatie, ensuite sur le territoire de Lorette, dans le Picentin, ou marche d'Ancône. Ce miracle eut lieu sous le pontificat de saint Célestin V. C'est la même maison où le Verbe s'est fait chair afin d'habiter parmi nous. On en a la preuve non-seulement par le témoignage des bulles pontificales, et par la vénération qui l'a rendue célèbre dans tout l'univers, mais aussi par les miracles puissants qui s'y opèrent sans cesse, et la grâce des bienfaits célestes qu'on y reçoit. Touché de toutes ces choses, Innocent XII, pour accroître la ferveur des fidèles pour le culte de la Mère de Dieu, laquelle mérite tant d'amour, ordonna de célébrer chaque année dans toute la marche d'Ancône, par une fête solennelle, l'anniversaire de la translation de la sainte Maison de Nazareth, laquelle eut lieu successivement, en l'an 1291 et en l'an 1294.

11 *décembre.* — SAINT DAMASE, PAPE ET CONFESSEUR. — 4e siècle.

Damase, originaire d'Espagne, était fils d'un écrivain qui s'était établi à Rome, et y avait été lecteur, diacre et prêtre de l'église de Saint-Laurent. Damase servit dans l'église jusqu'à ce qu'il fût promu à l'épiscopat. Il était diacre, lorsque l'empereur Constance bannit de Rome le pape Libère. Damase s'engagea par un serment solennel, ainsi que tout le clergé, à ne jamais reconnaître d'autre évêque que lui. L'amour qu'il avait pour la foi catholique lui fit prendre part aux persécutions de son pasteur. Il l'accompagna et resta quelque temps avec lui dans son exil. Étant revenu à Rome, il continua de fortifier le peuple dans la foi catholique par ses exemples et par ses discours. Il eut aussi part au gouvernement de l'Église jusqu'à la mort de Libère, arrivée en l'année 366. Damase avait alors plus de soixante ans.

La plus grande et la plus sainte partie du clergé et du peuple romain jeta les yeux sur lui pour en faire le conducteur de ce grand troupeau. Cette élection fut traversée par l'ambition du diacre Ursin ou Ursicin, qui, ne pouvant souffrir qu'on lui eût préféré Damase, se fit élire par une troupe de séditieux; mais Damase fut confirmé dans le siége de Rome, et Ursin banni. Non-seulement il fut étranger à toutes les mesures de l'autorité civile contre les schismatiques, mais encore il fit tous ses efforts pour les ramener à l'unité. Il ne se contenta pas d'employer pour cela toutes les voies humaines, comme les sollicitations, les remontrances, les prières; il s'adressa à celui qui est le maître des cœurs. Il demanda l'intercession des saints martyrs auprès de Dieu, et obtint enfin ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur.

Les troubles suscités par les schismatiques n'empêchaient pas Damase de travailler à la conservation de la discipline ecclésiastique; il tint aussi à Rome un concile assez nombreux, pour éteindre le reste de l'arianisme par la condamnation des évêques ariens, et pour ramener à la foi catholique ceux que la crainte en avait détachés sous l'empereur Constance.

Ce pape, plein d'humilité et très-charitable, s'occupait sans

relâche de maintenir la pureté de la foi : les Ariens ont aussi relevé l'innocence de ses mœurs et son savoir peu commun. C'était, selon saint Jérôme, un docteur vierge d'une église vierge. Théodore le met à la tête des docteurs qui ont illustré l'Église latine, et dit qu'il s'était rendu célèbre par sa vie si sainte, et qu'il ne négligea rien pour la défense de la doctrine apostolique.

Damase rendit un grand service à l'Église, en faisant connaître saint Jérôme. Ce saint docteur était venu à Rome; l'évêque l'y retint auprès de lui, et s'en servit pour répondre aux consultations des églises. Il profitait aussi avec plaisir de ses lumières dans l'étude de l'Écriture.

Le saint pape, après avoir essuyé plusieurs combats pour la foi, et avoir mené une vie pleine de bonnes œuvres jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, alla jouir de la récompense que Dieu a promise à ses fidèles serviteurs, le 10 décembre 384.

---

12 *décembre*. — SAINT PAUL, 1er ÉVÊQUE DE NARBONNE. — 1er siècle.

C'est en se fondant sur une ancienne tradition fort respectable que l'on pense que Paul, premier évêque de Narbonne, et disciple des Apôtres, est le même que le proconsul Serge-Paul, baptisé par l'apôtre saint Paul. Il appartenait à une des plus illustres familles de Rome, et c'est lorsqu'il eut été envoyé dans l'île de Chypre en qualité de proconsul, qu'il souhaita entendre saint Paul, qui y prêchait l'Évangile. Le grand apôtre se rencontra avec lui à Paphos, où Serge-Paul résidait. Ce ne fut pas sans contradiction ni sans obstacle que cette entrevue eut lieu, parce qu'il y avait auprès du proconsul un juif magicien, nommé Élymas ou Bar-Jésu, qui faisait tout ce qui dépendait de lui, pour l'empêcher d'embrasser la religion chrétienne. Cependant saint Paul, accompagné de saint Barnabé, son frère dans l'apostolat, réussit à faire reconnaître au magistrat romain la fausseté et la vanité du paganisme, et en même temps il confondit Élymas, que Dieu rendit aveugle pour un certain temps. On dit que ce fut par suite de la conversion de ce proconsul romain, que le grand Apôtre des Gentils prit le nom de *Paul*, puisque jusque-là il est toujours appelé Saul dans

les Actes des Apôtres, et que ce n'est que depuis cette heureuse conquête que saint Luc commence à l'appeler Paul.

Serge-Paul, après s'être démis des fonctions proconsulaires, et avoir mis ordre à toutes ses affaires, vint trouver saint Paul a Rome. Ce grand apôtre, ayant été mis en liberté après deux ans de prison, alla, à ce que l'on croit, porter la lumière de l'Évangile dans les Gaules et en Espagne, ainsi qu'il l'avait promis dans son Épître aux Romains. Il emmena pour cet effet avec lui plusieurs saints missionnaires, du nombre desquels fut l'ancien proconsul. Ce dernier fut laissé, en passant, à Narbonne, illustre cité dont saint Paul le consacra évêque. Il prêcha l'Évangile dans son diocèse avec un zèle et une force véritablement apostoliques, et fit beaucoup de miracles. Enfin, après avoir travaillé pendant plusieurs années comme premier évêque de cette contrée, à former l'Église de Jésus-Christ, passant à une meilleure vie, il alla rejoindre le Seigneur.

Le corps de ce saint évêque repose au faubourg de Narbonne dans une église collégiale dédiée sous son nom. Le poëte chrétien Prudence en a fait un bel éloge en fort peu de mots, dans une des hymnes qu'il a composées, et où il s'écrie : « *Surget et Paulo pretiosa Narbo.* »

---

12 *décembre.* — SAINT VALERY, ABBÉ. — 7[e] siècle.

Valery naquit en Auvergne de parents peu aisés, et passa ses premières années à garder les troupeaux de son père. Il fit connaître, dès son enfance, qu'il serait un jour un grand serviteur de Dieu : toutes ses inclinations étaient tournées vers le bien. Son amour pour la prière et pour les exercices de piété lui faisait souhaiter ardemment de savoir lire. Il était difficile de satisfaire des désirs aussi louables : le besoin que ses parents avaient de lui ne lui laissait pas la faculté d'aller trouver ceux qui auraient pu l'instruire; néanmoins, ayant eu accès auprès d'un précepteur d'enfants de qualité, il le pria de tracer un alphabet et de lui en nommer les lettres. En peu de temps il sut lire et apprit le psautier par cœur.

Il avait un oncle maternel dans le monastère d'Autumon, qui n'était pas fort éloigné du lieu de sa naissance. Il résolut d'aller le voir et de s'y consacrer à Dieu à son exemple; mais

son père, qui avait besoin de ses services, empêcha qu'on ne l'y reçût. Reconnaissant plus tard qu'il n'était pas possible de faire changer Valery de résolution, on ne crut pas devoir s'opposer plus longtemps à une vocation qui se déclarait par une telle persévérance. L'abbé l'admit dans sa communauté, du consentement du père, qui se soumit à la volonté de Dieu.

Dès qu'il eut reçu l'habit monastique, on le vit croître en vertu de jour en jour, et bientôt il fut une règle vivante et un modèle de perfection pour ses frères. Il était exact à tous ses devoirs, et soumis à tout le monde, parce que son humilité lui faisait croire qu'il était vraiment au-dessous de tous. Valery, ne croyant pas avoir encore assez fait, cherchait les moyens de s'avancer davantage dans la perfection. Il crut pour cela devoir quitter son pays et se retirer dans quelque monastère qui fût en réputation d'une plus grande régularité. Ayant entendu parler de celui de Saint-Germain à Auxerre, il y alla. Saint Aunaire, qui était alors évêque de cette ville, le reçut avec beaucoup de charité, et lui permit de demeurer dans ce monastère, où vivaient des religieux d'une conduite très-édifiante. Valery ne leur était pas inférieur; l'austérité des jeûnes qu'il pratiquait, ses prières assidues et ses veilles leur faisaient dire qu'il menait une vie angélique; cependant il se regardait toujours comme un serviteur inutile et comme un moine lâche qui avait besoin d'un maître plus sévère pour avancer dans la vertu. Ces sentiments d'humilité, qui lui faisaient appréhender les suites d'une réputation qui commençait à se répandre aux environs d'Auxerre, le firent penser à se retirer à Luxeuil, sous la conduite de saint Colomban. Il exécuta ce dessein avec un grand seigneur, qui étant venu le voir pour recevoir ses instructions, en avait si bien profité, qu'il renonça à tous ses biens pour embrasser la voie étroite qui mène à la vie éternelle. Ils furent reçus tous deux en qualité de novices.

Un des religieux de cette maison, nommé Waldolen, demanda au saint abbé la permission d'aller prêcher la foi aux infidèles et d'emmener avec lui Valery. Colomban lui accorda l'un et l'autre, et lui recommanda Valery comme un grand serviteur de Dieu. Ils s'acheminèrent vers la partie septentrionale de la France, et allèrent en Neustrie trouver le roi Clotaire, qui leur donna la terre de Leuconay, en Picardie, sur la Somme, assez près de la mer. Ils y bâtirent une chapelle, avec l'agrément de

Bernard, évêque d'Amiens. On construisit aussi une cellule pour chacun. Ils y reçurent plus tard quelques disciples. »

Valery convertit un grand nombre d'idolâtres du pays par ses prédications, et encore plus par les saints exemples qu'il leur donnait. Il allait ordinairement prier, à l'exemple de Jésus-Christ, sur le haut d'une montagne, au pied d'un arbre éloigné de plus d'une lieue de sa cellule. Un jour que ses disciples l'y avaient accompagné, il leur dit : Après ma mort, vous m'enterrerez ici. Huit jours après, il mourut, et alla recevoir la récompense que Jésus-Christ a promise à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin. On rapporte sa mort au 12 décembre 622. On bâtit depuis un monastère à la place de sa cellule, et il s'y forma une ville qui porte son nom.

---

13 *décembre*. — SAINTE LUCIE ou SAINTE LUCE, VIERGE ET MARTYRE DE SYRACUSE. — 4e siècle.

Sainte Lucie, la gloire de l'Église de Sicile, sortait d'une famille noble et riche de la ville de Syracuse. Elle eut le bonheur d'être élevée dans la religion chrétienne. Son père étant mort lorsqu'elle était encore enfant, sa vertueuse mère eut soin de lui inspirer les plus vifs sentiments de piété ; et ces premières impressions, que la grâce fit fructifier, opérèrent dans son cœur de merveilleux effets. Lucie n'avait de goût que pour la vertu, et elle promit à Dieu, dans un âge encore tendre, de garder une virginité perpétuelle ; et elle tint ce vœu secret ; mais sa mère, qui n'en avait aucune connaissance, lui ayant proposé, quelque temps après, un mariage, notre sainte employa d'abord tous les moyens pour empêcher l'exécution de ce projet. Sur ces entrefaites, sa mère tomba malade d'un flux de sang, qui la fit beaucoup souffrir et qui dura quatre ans. Inutilement les médecins employèrent toutes les ressources de l'art pour la guérir. Lucie, affligée du triste état de sa mère, lui conseilla d'aller à Catane, pour y demander sa guérison au Seigneur, sur le tombeau de sainte Agathe. Elle l'y accompagna ; et après avoir toutes deux uni leurs prières, elles furent exaucées.

Ce fut alors que notre sainte découvrit à sa mère le dessein où elle était de faire à Dieu, comme sainte Agathe, le sacrifice de sa virginité. Sa vertueuse mère, pénétrée de reconnaissance de la grâce qu'elle venait de recevoir, et touchée du désir de sa fille,

désirait que de se consacrer tout entière à Dieu, lui son consentement pour suivre sa généreuse et sainte ion. Peu de temps après le jeune homme auquel Lucie avait tinée, ayant appris qu'elle voulait rester vierge et qu'elle ses biens pour en donner le prix aux pauvres, entra dans nde fureur; il l'accusa d'être chrétienne devant le gou- r Paschase. La persécution de Dioclétien ravageait alors le u de Jésus-Christ.

ge ne tarda pas à condamner la sainte à être exposée lieu de prostitution; mais Dieu veilla sur sa pudeur, et ne n'osa y porter atteinte. Les tourments qu'on employa pour vaincre sa constance, furent également sans succès. remit en prison toute couverte de plaies, et elle y mou- s l'an 304. Sainte Lucie, dont le nom a été inséré dans la du saint sacrifice de la messe, comme une des plus il- vierges et martyres, est honorée depuis bien des siècles ute l'Église catholique.

---

embre. — SAINT SPIRIDION, ÉVÊQUE. — 4e siècle.

dion était né dans l'île de Chypre, de parents pauvres, ue l'on croit avoir été chrétiens. Sa profession était de les moutons. Il se maria et eut une fille nommée Irène, servit et demeura vierge. Il menait une vie si innocente, tat de berger, qu'on le crut digne d'être chargé du trou- Jésus-Christ. Il fut élu évêque de Trimythonte, et con- on peuple avec tout le zèle d'un bon pasteur, sans aban- sa première occupation. Son diocèse était fort petit : les ts n'en étaient pas tous chrétiens, et les chrétiens en pauvres et d'une vie réglée, ce qui faisait que le pasteur bligé de travailler pour vivre : il en avait le loisir. Des formèrent le dessein de lui enlever quelques brebis. t n'avoir rien à craindre de ce bon vieillard, ils entrèrent ans grande difficulté dans la bergerie, et choisirent celles parurent avoir le plus de valeur. Comme ils se dispo- les emmener, ils voulurent sortir par où ils étaient en- ais ils ne purent en venir à bout. La crainte d'être sur- r fit redoubler plusieurs fois leurs efforts, et toujours ient : ils furent effrayés d'être obligés de rester, sans

[illegible] lorsque toutes
[illegible] es deux serviteurs et les ar-
[illegible] au [illegible] Spiridion vint le matin [illegible]
[illegible] au, [illegible] donné lui-même [illegible]
hommes dans la bergerie, dans [illegible] posture de gens enchaînés. Il leur en demanda la cause : les voleurs, fort honteux de se voir découverts en cet état, lui avouèrent ce qu'ils avaient voulu faire, et lui racontèrent ce qui leur était arrivé. Aussitôt, plein de compassion pour ces malfaiteurs, il pria Dieu, dont il admirait la bonté pour lui, de leur rendre la liberté. Sa prière fut exaucée, et ils furent déliés. Sa charité ne se borna pas à les laisser aller en paix : il donna un mouton à chacun d'eux, en leur disant agréablement : C'est afin que vous n'ayez pas perdu votre peine en veillant longtemps ; mais, ajouta-t-il, vous auriez mieux fait de me le demander.

Il avait coutume de ne manger en carême qu'en certains jours, et d'en passer à jeun plusieurs de suite. Il vint un jour chez lui un étranger très-fatigué du chemin qu'il avait fait : Spiridion le reçut avec une grande charité ; mais il ne se trouvait ni pain ni farine dans sa maison : il n'y avait qu'un peu de lard. Considérant la fatigue et le besoin du voyageur, il se mit en oraison, et pria Dieu de le dispenser de la discipline de l'Église ; puis il fit des excuses à son hôte, et dit à sa fille de faire cuire le lard. Quand il fut prêt, il se mit à table avec son hôte, mangea le premier et l'invita à en faire autant. L'étranger s'en excusait en disant qu'il était chrétien. Spiridion lui répondit, pour le rassurer, qu'il n'y a point de mets impurs de leur nature ; qu'il était des occasions où l'on pouvait être dispensé de la loi du jeûne.

Il divisait ordinairement son revenu en deux parties, dont l'une était pour les pauvres, et l'autre pour sa maison et pour prêter à ceux qui éprouvaient des besoins imprévus. Lorsqu'on venait lui emprunter quelque chose, il se contentait de montrer le lieu où on la trouverait, voulant qu'on prît soi-même ce dont on avait besoin. Lorsqu'on lui rapportait ce qu'on avait pris, il faisait la même chose, se reposant sur la fidélité de son prochain. Il arriva cependant qu'on abusa de cette confiance. Un particulier, rapportant de l'argent qu'il avait emprunté, fit semblant de le remettre dans le coffre et le remporta. Mais Dieu ne permit pas que cette infidélité demeurât longtemps cachée ; car cet homme, ayant eu recours à son évêque, alla pour prendre de l'argent dans le coffre,

il le trouva v.... Il vint le dire à Spiridion, qui lui répondit : Il est étonnant que vous soyez le seul qui ne trouviez pas ici ce qui vous est nécessaire. Prenez garde si vous n'avez pas manqué à remettre ce que vous y aviez pris précédemment. Cet homme fit connaître, en avouant sa faute, que la conjecture de Spiridion était juste.

Quoique Spiridion eût peu étudié les lettres humaines, il avait acquis une grande connaissance de l'Écriture sainte. On ne sait pas l'année qui termina la vie édifiante de ce saint prélat. On croit qu'il a vécu jusqu'après le concile de Sardique, auquel il assista et où il rendit témoignage à l'innocence de saint Athanase, en 347.

---

14 *décembre*. — SAINT NICAISE, ÉVÊQUE DE REIMS, SAINTE EUTROPIE, SA SŒUR, ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS. — 5e siècle.

Lorsque les barbares assiégeaient Reims et paraissaient vouloir en égorger les citoyens, Nicaise, évêque de cette ville, en encourageait les habitants, et les excitait à recevoir avec constance la couronne du martyre. En effet, il avait appris, par une révélation d'en haut, que cette cité serait ravagée en punition de ses crimes. En même temps, Eutropie, sœur du saint pontife, les mains étendues vers le ciel, s'efforçait d'apaiser la colère de Dieu, qui frappait si sévèrement la ville. Au moment où les ennemis donnaient l'assaut, elle accompagnait son frère et se tenait avec intrépidité aussi bien que lui devant la porte de l'église, laquelle faisait partie de la citadelle. Nicaise, s'adressant alors aux barbares, les exhorta à épargner le sang et à laisser leurs cœurs accessibles à des sentiments humains; mais ces hommes cruels, incapables d'être touchés, le tuèrent au moment où, priant prosterné, il chantait ce verset de David : *Mon âme a été abaissée jusqu'à terre.* Quant à Eutropie, ils l'épargnèrent à cause de sa beauté; mais elle, comprenant le motif pour lequel ils lui laissaient la vie, se jeta sur un de ces hommes féroces et lui arracha les yeux, préférant succomber sous le glaive des païens plutôt que de devenir le jouet et la victime de leur brutalité. Ainsi elle obtint avec l'évêque et les autres compagnons de sa mort la palme du martyre. Mais aussitôt une secrète épouvante frappa les assié-

geants. Ils voyaient des a[illegible] [illegible]laient prêtes à venger les crimes dont [illegible]s [illegible]t rendus coupables. Laissant donc tout le butin qu'ils av[illegible] ; dans la ville, ils prirent la fuite. Les corps des saints [illegible]yrs demeurèrent à l'endroit où ils avaient succombé. Ils y fu[illegible] sous la garde des anges tant que dura l'absence des habitants de Reims, qui s'étaient retirés dans les montagnes au moment où les ennemis avaient remporté la victoire. Beaucoup de personnes virent briller pendant la nuit des lumières célestes autour de ces restes sacrés, et on entendit au même lieu des chants qui n'étaient pas de ce monde.

---

15 *décembre*. — SAINT MESMIN, ABBÉ. — 6e siècle.

Maximin, vulgairement appelé *Mesmin*, était neveu de saint Euspice, prêtre de Verdun. C'est en faveur de ce dernier que le roi Clovis fonda, en 508, le célèbre monastère de Mici, à deux lieues d'Orléans. Euspice gouverna deux ans ce monastère en qualité d'abbé. Son neveu lui succéda en 510. La réputation de sainteté dont il jouissait lui attira un grand nombre de disciples. On distingue, parmi ceux qu'il forma à la perfection évangélique, plusieurs saints honorés dans l'Église tels que saint Avit, saint Lifard, saint Urbin, saint Calais, saint Théodmir, saint Laumer, etc... Il mourut le 15 décembre de l'an du Seigneur 520.

---

16 *décembre*. — SAINT EUSÈBE, ÉVÊQUE DE VERCEIL ET MARTYR. — 4e siècle.

Eusèbe naquit d'une famille noble de l'île de Sardaigne. Étant venu demeurer à Verceil, ville des États de Savoie, il fut si estimé pour ses qualités et sa vertu, qu'on le jugea digne de remplir le siége épiscopal préférablement à tous ceux du pays. Le peuple le demanda d'une voix commune, et les évêques l'élurent.

La conduite d'Eusèbe fit voir qu'on ne s'était point trompé en le regardant comme un sujet capable de conduire les autres, et que Dieu lui-même avait présidé à son élection. En effet, il s'appliqua toujours avec une foi ferme et ardente, soutenue par la prière, à connaître la volonté du Très-Haut et à l'exécuter. Sa grandeur d'âme était soutenue et nourrie par une vie pénitente ; il jeûnait

souvent et ne buvait que de l'eau ; ses habits étaient pauvres et des plus communs.

Le moyen qui lui parut le plus propre pour travailler avec fruit à l'édification de son peuple et à la sanctification des âmes, ce fut de former sous ses yeux de jeunes ecclésiastiques dont l'innocence et la piété lui fussent connues, afin de les employer ensuite dans les fonctions du saint ministère. Il réussit si bien dans l'exécution de ce projet, que les églises s'empressaient de lui demander de ses disciples pour en faire leurs évêques. Au milieu de la ville, il vivait avec des clercs comme les moines du désert. Tout le clergé voulut les imiter. Ils se mirent sous la conduite de leur évêque, qui les renferma dans une même maison avec lui, où ils s'exerçaient à la pratique de toutes les vertus et des fonctions de leur ministère, sans négliger la surveillance qu'ils devaient exercer sur le peuple qui leur était confié. Ils travaillaient à se maintenir dans la sainteté et la chasteté par l'abstinence et l'éloignement de tout ce que le monde estime. Voici comment saint Ambroise décrit la vie de ces disciples de saint Eusèbe : C'est une milice toute céleste et tout angélique, occupée jour et nuit à chanter les louanges de Dieu, à apaiser sa colère et à implorer sa miséricorde par des prières ferventes et continuelles. Ils ont toujours l'esprit appliqué à la lecture et au travail. Quoi de plus admirable que cette vie ? on y'n a rien a craindre ; tout est digne d'imitation ; on y est dédommagé de l'austérité des jeûnes par la paix et la tranquillité de l'âme ; on y est soutenu par l'exemple ; ce qui coûte le plus à la nature devient facile par l'habitude. Cette vie n'est pas troublée par les soins temporels, ni distraite par les embarras du siècle, ni traversée par la visite des gens oisifs, ni relâchée et attiédie par le commerce des gens du monde.

Cette vie austère que menait Eusèbe lui apprit à supporter plus facilement toutes les persécutions qu'il eut à souffrir dans la suite de la part des Ariens, qui attaquaient la divinité de Jésus-Christ. Il fut relégué à Scythopolis de la Palestine, qui avait pour évêque Patrophile, l'un des chefs des hérétiques. Les agents de l'empereur Constance avaient marqué une maison pour Eusèbe. Les Ariens l'en tirèrent avec violence, et le renfermèrent dans une petite chambre, où, en supposant les ordres du prince, ils venaient le maltraiter à diverses heures, pour l'obliger d'entrer dans leurs sentiments. Ils le traînaient par terre à demi nu, et le faisaient descendre un escalier à la renverse et la tête en bas, sans pouvoir

lui arracher aucune réponse en faveur de leur hérésie. Il leur abandonnait son corps à l'exemple de Jésus-Christ, pour être le jouet de leur fureur.

Au milieu de ces tourments, il y reçut la consolation de la visite d'un diacre et d'un autre ecclésiastique, qui lui apportèrent des lettres et des aumônes de son église et des églises voisines. Mais à peine ces clercs furent-ils partis, que les Ariens redoublèrent leurs vexations. Ils empêchèrent les prêtres et les diacres de le venir voir, et le laissèrent quatre jours sans manger. Ses souffrances augmentèrent de jour en jour jusqu'au moment où on changea le lieu de son exil. On l'envoya de Scythopolis en Cappadoce, et quelque temps après dans la haute Thébaïde, en Égypte. Il écrivit de là une lettre à Grégoire, évêque d'Elvire, pour l'engager à s'opposer courageusement à Osius et à tous ceux qui étaient tombés dans l'erreur, ou qui avaient abandonné la foi de l'Église, et à ne point craindre la puissance des princes.

Constance étant mort, Julien l'Apostat permit aux évêques exilés de retourner dans leurs diocèses. Eusèbe se rendit à Alexandrie pour se concerter avec Athanase sur les moyens de remédier aux maux qui affligeaient l'Église. Il alla ensuite à Antioche pour travailler à l'extinction du schisme qui troublait l'Église dans cette ville. En revenant de l'Orient, Eusèbe passa par l'Illyrie, confirmant toujours dans la foi ceux qui étaient chancelants, et ramenant à la sainte doctrine ceux qui s'en étaient écartés. Il se joignit à saint Hilaire de Poitiers pour combattre l'arianisme : ils dirigeaient principalement leurs efforts contre Auxone de Milan, qui avait trouvé le moyen de gagner la faveur de l'empereur Valentinien. Eusèbe termina une vie si laborieuse et si pénitente par une sainte mort, le 1er août, vers l'an 370.

---

16 *décembre.* — SAINT ADON, ARCHEVÊQUE DE VIENNE. — 9e siècle.

Adon, né vers l'an 800, était d'une des familles les plus riches et les plus nobles du Gâtinais, au diocèse de Sens. Ses parents, qui étaient fort religieux, le formèrent à la piété dès son enfance. Ils le mirent dans le monastère de Ferrière en Gâtinais, afin qu'il y apprît en même temps les sciences et les saintes maximes du christianisme. Il y donna des preuves de la

vivacité de son esprit et de la solidité de son jugement. Il joignait à ces heureuses qualités une grande docilité et un amour tendre pour la religion. Ses maîtres voyaient avec plaisir qu'il faisait tous les jours de nouveaux progrès. Quelques-uns de ses amis, animés de l'esprit du monde, cherchèrent à lui inspirer la passion des honneurs et des plaisirs; ils applaudissaient à ses talents, et l'exhortaient à entrer dans la carrière où l'appelait sa naissance; mais il découvrit le piége qu'on lui tendait, et sentit le danger du parti qu'on lui proposait. Pour rompre entièrement avec le monde et se consacrer sans retour au service de Dieu, il prit l'habit dans le monastère de Ferrière.

Il était encore jeune, lorsque Marcuard, abbé de Prom, qui avait été lui-même moine de Ferrières, le demanda pour enseigner les saintes lettres à ses religieux. Adon, en inspirant l'amour de l'étude à ses disciples, leur apprenait en même temps à éviter l'écueil où la science conduit quelquefois, et à profiter, pour leur sanctification, des connaissances qu'ils acquéraient. Son objet principal était de faire de vrais serviteurs de Dieu. Mais il plut au Ciel de l'éprouver pour perfectionner sa vertu.

Après la mort de Marcuard, la jalousie lui suscita des ennemis. Ils employèrent contre lui les outrages et la calomnie, et le chassèrent de Prom. Il alla visiter les tombeaux des apôtres à Rome, et passa cinq ans dans cette ville. De là il vint à Ravenne. Il y trouva un ancien martyrologe dont il tira copie, et qu'il publia vers l'an 858, avec des additions et des corrections. Il donna aussi une chronique, avec les vies de saint Didier et de saint Chef.

A son retour d'Italie, il vint à Lyon, et s'y arrêta quelque temps. Saint Remi, archevêque de cette ville, le retint auprès de lui, et le chargea du gouvernement de la paroisse de Saint-Romain, près de Vienne, après avoir obtenu le consentement de l'abbé de Ferrières. C'était le célèbre Loup, dont nous avons un recueil de lettres et plusieurs petits traités. Il prit avec zèle la défense d'Adon contre ses ennemis; et, le siége de Vienne étant devenu vacant, notre saint fut élu pour le remplir. On le sacra au mois de septembre de l'année 860. Le pape Nicolas lui envoya le pallium, avec les décrets d'un concile de Rome, lesquels avaient pour objet de remédier à différents abus qui s'étaient glissés dans plusieurs églises de France.

Adon ne changea rien à sa première manière de vivre; il con-

serva la même humilité, la même modestie, le même amour pour la mortification. Il annonçait avec un zèle infatigable les vérités du salut. Sa vie était fort austère; il se traitait en tout avec une grande sévérité, et les ecclésiastiques attachés à sa personne avaient ordre de l'avertir de ses moindres fautes. S'il était inflexible envers les pécheurs opiniâtres, il recevait avec bonté ceux qui se convertissaient sincèrement. Il regardait les pauvres comme ses enfants, et pourvoyait à tous leurs besoins. Adon parut avec éclat dans divers conciles; il en tint lui-même plusieurs à Vienne pour maintenir la pureté de la foi et des mœurs. Mais les actes de ces conciles sont perdus, et il ne nous reste plus qu'un fragment de celui qui fut tenu par le saint en 870.

Lorsque le roi Lothaire, dégoûté de la reine Thietberge, voulut la renvoyer, Adon s'éleva contre ce divorce, et fit au prince les plus fortes représentations pour l'en détourner. Il eut beaucoup de part aux affaires publiques qui se traitèrent de son temps, et la religion trouva toujours en lui un zélé défenseur. Le pape Nicolas Ier, Charles le Chauve et Louis de Germanie l'estimaient autant pour sa prudence que pour sa sainteté, et déféraient avec confiance à ses avis; mais l'embarras des affaires ne nuisait point à son recueillement. Il aimait à lire les vies des saints, afin de se pénétrer de leur esprit et de s'exciter à imiter leurs actions. Il mourut le 16 décembre 875. Il est honoré dans l'Église de Vienne, et nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

---

16 *décembre.* — SAINTE ADÉLAIDE, IMPÉRATRICE. — 10e siècle.

Adélaïde était fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, qu'elle perdit lorsqu'elle n'avait que six ans. A seize ans, en 958, elle épousa Lothaire, roi d'Italie. Son mari la laissa veuve à l'âge de dix-neuf ans. On avait remarqué en elle, dès l'enfance, des marques d'une piété solide. Les afflictions qui lui survinrent avec la mort de son mari et qui en furent les suites, ne servirent qu'à l'affermir dans le service du Seigneur et à la détacher davantage des grandeurs et des pompes du monde, dont elle comprit alors toute la vanité. Elle se trouvait tout d'un coup sans appui, sans conseil, sans secours, entièrement abandonnée à la discrétion des ennemis de son mari. Béranger, le plus puissant de tous, se fit

couronner ı f'l et se saisit d'Adélaïde, qu'il fit renfermer dans une prison, où on lui fit souffrir mille outrages et mille indignités; mais par la grâce de Dieu, et malgré toutes les précautions de Béranger, on la de sa prison à la faveur d'une nuit obscure.

La princesse s'échappa, accompagnée d'une seule fille qu'on lui avait laissée. Comme elle ne savait où elle allait, à cause de l'obscurité de la nuit, elle tomba dans un étang et aurait infailliblement péri, si Dieu, en qui seul elle avait confiance, n'eût envoyé un pêcheur, qui la retira avec sa compagne. Elles avaient passé une nuit et un jour dans l'eau : le froid et la faim les avaient extrêmement affaiblies; cependant elles n'étaient pas dans un lieu propre à recevoir de grands soulagements : tout ce que put faire le pêcheur, ce fut de les faire réchauffer et de leur faire cuire du poisson qu'il avait pris.

Un ecclésiastique qui n'avait cessé de veiller sur la princesse, s'étant avancé pour lui chercher du secours, vint l'avertir qu'Othon arrivait avec une armée, pour réprimer les entreprises de Béranger et la délivrer de la persécution. Béranger fut défait bientôt après, et Othon Ier, qui fut couronné empereur d'Italie à Rome en 962, épousa Adélaïde, dont il connaissait le mérite. Il la fit couronner reine de Lombardie. Ce retour de prospérité ne changea rien dans les sentiments d'Adélaïde; mais étant plus en état de secourir les pauvres et les affligés, elle leur fit de plus grands biens. Elle s'attacha sans relâche à faire donner une bonne éducation au fils qu'elle eut de son second mariage. Pendant que son mari fut occupé à pacifier les troubles d'Italie, elle gouverna l'empire avec beaucoup de prudence.

Son fils Othon II, devenu souverain, oublia ce qu'il devait à sa mère. Le malheur ouvrit les yeux à Othon, et il rappela Adélaïde, dont il reçut avec docilité les avis. Ce prince étant mort, l'impératrice sa veuve, Théophanie, fut établie régente pour gouverner pendant la minorité de son fils, Othon III. Cette princesse se montra l'ennemie déclarée de sa belle-mère, et la traita de la manière la plus outrageante. Adélaïde souffrit sans se plaindre. Théophanie étant morte subitement, on obligea Adélaïde à se charger de la régence. Elle ne regarda la puissance dont elle était revêtue que comme un pesant fardeau. Loin de se venger des auteurs de ses maux, elle chercha toutes les occasions de leur faire du bien. Elle sut joindre la sévérité à la douceur,

et par là elle portait tout le monde à l'aimer et à pratiquer la vertu. La dernière année de sa vie, elle fit un long voyage pour réconcilier Rodolphe avec ses sujets. Sa vigilance dans les affaires publiques ne la rendait pas plus négligente dans les exercices de piété. Elle rentrait à certaines heures dans son oratoire, pour y puiser dans la prière des lumières dont elle avait besoin dans l'administration de l'empire. Adélaïde mourut l'an 999, âgée d'environ soixante-huit ans.

---

17 *décembre*. — SAINTE OLYMPIADE, VEUVE. — 4[e] siècle.

Olympiade, née vers l'an 568, était d'une famille des plus considérables de l'empire, et par sa noblesse et par ses biens immenses. Elle perdit son père et sa mère étant encore jeune; mais Théodosie, sœur de saint Amphiloque, évêque d'Icone, lui tint lieu de l'un et de l'autre, et lui donna une éducation chrétienne. Procope, gouverneur de Constantinople, qui était son oncle et son tuteur, la maria à Nébride, qui avait été préfet de Constantinople. Nébride mourut après vingt mois de mariage.

Olympiade, veuve dès l'âge de dix-sept ans, recommandable par ses richesses, par sa grande beauté, et par ses qualités de l'esprit et du cœur, fut bientôt recherchée par les hommes les plus marquants de la cour. L'empereur Théodose voulut lui faire épouser un de ses cousins, nommé Elpide, et l'en pressa vivement; mais elle répondit : Si Dieu eût voulu que je vécusse dans le mariage, il ne m'aurait pas ôté mon mari : il ne m'a pas jugée propre à cet engagement, puisqu'il m'a rendu la liberté. L'empereur, piqué de ce refus, ordonna que tous ses biens fussent administrés par le préfet de Constantinople jusqu'à ce qu'elle eût trente ans. Olympiade rendit grâces à Dieu de l'avoir déchargée de ses richesses, et elle en remercia l'empereur en ces termes : Vous avez fait paraître envers moi, seigneur, une bonté digne d'un empereur et d'un évêque, en me déchargeant du pesant fardeau de mes biens, dont j'étais embarrassée. Vous ferez encore mieux si vous les faites distribuer aux églises et aux pauvres, car il y a longtemps que j'appréhende les mouvements de vanité que peut causer cette distribution, et je crains que l'embarras de ces biens matériels ne m'empêche de rechercher

les véritables richesses. Théodose, touché de cette réponse, et informé de la vie sainte et pénitente de cette jeune veuve, la rétablit dans la jouissance de ses biens, et la laissa vivre en liberté.

Olympiade fit un bon usage de sa liberté et de ses biens. Elle pratiqua la charité en tout ce qu'elle put. Elle assistait les pauvres, les orphelins, les personnes âgées et infirmes, et tous ceux qui avaient besoin de secours; elle affranchit des milliers d'esclaves. Elle ornait les églises de vases sacrés et de ce qui était nécessaire pour le service des autels; elle donnait aux monastères, aux hôpitaux, aux prisonniers; elle fournissait aux dépenses qu'on faisait pour la conversion des fidèles; elle envoyait de grandes sommes aux évêques qui bâtissaient de nouvelles églises. Ceux de Perse même se ressentirent de sa bienfaisance. Sa charité était sans bornes. Quand saint Jean Chrysostome fut évêque de Constantinople, il crut devoir l'avertir de modérer ses aumônes et de les régler sur le besoin véritable de ceux qui demandaient.

Lorsque les brigues de Théophile, patriarche d'Alexandrie, la vengeance de l'impératrice Eudoxie, les calomnies des mauvais prêtres de Constantinople eurent obtenu de l'empereur Arcadius un ordre qui exilait saint Jean Chrysostome, on vit, dans le temps même qu'on mettait cet ordre à exécution, s'élever dans l'église une grande flamme qui, en un moment, embrasa le dedans et le dehors, avec tous les bâtiments qui l'environnaient, à l'exception de la sacristie, où étaient les vases sacrés. Le feu, poussé par un grand vent, prit au palais et le consuma tout entier en trois heures. On ne put découvrir la cause de ce terrible embrasement, qui fut accompagné de circonstances qui le firent regarder comme un effet de la vengeance divine. Les ennemis de l'évêque exilé accusèrent ses amis d'avoir mis le feu à l'église, et sous ce prétexte en tourmentèrent plusieurs. Olympiade fut enveloppée dans cette persécution. Le préfet de Constantinople, l'ayant fait amener devant son tribunal, lui demanda pourquoi elle avait mis le feu à l'église. — Je n'ai pas vécu jusqu'ici, dit Olympiade, de manière à être soupçonnée, puisque j'ai employé les grands biens que j'avais à rétablir les temples de Dieu. — Je sais votre vie, dit le préfet. — Prenez donc, répondit-elle, le rang d'accusateur, et qu'un autre nous juge. Le préfet, n'ayant rien à répliquer, abandonna cette accusation si peu vrai-

semblable, pour en venir à un sujet que les ennemis de la sainte veuve avaient plus à cœur.

Après la condamnation de saint Jean Chrysostome dans le conciliabule de Chêne, on avait mis en sa place un autre évêque nommé Arsace. Comme l'injustice de la procédure dont on avait usé envers saint Chrysostome était visible, Arsace ne pouvait être reconnu pour légitime évêque, et tous les gens de bien le rejetaient et restaient attachés au saint exilé. Cependant l'empereur, pour soutenir sa première démarche et empêcher le schisme, voulait contraindre tout le monde à embrasser la communion du faux pasteur; c'est pourquoi le préfet dit à Olympiade et à d'autres femmes, comme par forme de conseil, qu'elles étaient bien folles de refuser la communion d'Arsace, puisque c'était un moyen sûr de se tirer d'affaire. Olympiade lui répondit : Après avoir été arrêtée sur une calomnie, il n'est pas juste de m'obliger à me défendre sur une autre affaire. Donnez-moi des avocats pour la première accusation. Quant à la communion de l'évêque intrus, quelques souffrances qu'il faille endurer, je ne l'embrasserai jamais contre ma conscience : la religion me le défend.

Le préfet la renvoya ce jour-là, comme pour lui donner le temps de prendre des avocats, et, l'ayant fait comparaître quelques jours après, il la condamna à une amende de deux cents livres pesant d'or. Cette perte la toucha peu, et, quoique en tout ce qui était selon Dieu elle fût parfaitement soumise aux puissances supérieures et aux magistrats, cependant, en cette occasion, persuadée que la justice était du côté de saint Jean Chrysostome, elle lui demeura constamment unie tant qu'il vécut. On ne sait pas l'année en laquelle le Seigneur mit fin à sa pénitence et à ses souffrances ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle vivait encore en 410.

---

17 *décembre* — SAINTE BEGGUE, VEUVE ET ABBESSE. — 7e siècle.

Beggue était fille de Pepin de Landen, et sœur de sainte Gertrude de Nivelle. Elle épousa Anségise, fils de saint Arnoul, le même qui, après avoir été quelque temps maire du palais, fut élu évêque de Metz. Son mari ayant été tué à la chasse, elle ré-

solut de se consacrer à Dieu, et de mener à l'avenir une vie pénitente et retirée. A son retour de Rome, où elle avait fait un pèlerinage, elle bâtit sept chapelles à Anden-sur-Meuse, pour représenter en quelque sorte les sept principales églises de la capitale du monde chrétien. Elle fonda aussi au même endroit un monastère dans le genre de celui que sa sœur Gertrude gouvernait à Nivelle; et ce fut de là qu'elle fit venir les premières religieuses qui vécurent sous sa conduite. Elle forma un grand nombre de vierges chrétiennes à la pratique de la perfection. Sainte Beggue, qui mourut en l'an 698, est nommée dans le martyrologe romain.

---

18 *décembre*. — SAINT GATIEN, PREMIER ÉVÊQUE DE TOURS. — 3e siècle.

Gatien vint de Rome dans les Gaules, avec saint Denis de Paris, vers le milieu du troisième siècle. Tours fut le principal théâtre de ses travaux apostoliques, et il y fixa son siége épiscopal. Il trouva dans ceux auxquels il annonça l'Évangile un penchant extrême à l'idolâtrie, mais il ne se laissa rebuter ni par les contradictions ni par les souffrances; il continua de prêcher avec zèle, et il eut la consolation de convertir plusieurs infidèles. Pour se soustraire à la persécution, il assemblait son petit troupeau dans des lieux souterrains, et y célébrait les divins mystères. Souvent il fut obligé de se cacher lui-même, afin d'échapper à la mort dont il était menacé. Ce n'était pas qu'il craignît de donner sa vie, mais elle était nécessaire à ceux qu'il avait gagnés à Jésus-Christ. Il mourut en paix, après avoir travaillé près de cinquante ans avec un zèle infatigable. Saint Martin allait souvent prier au tombeau de saint Gatien. La cathédrale de Tours porte le nom de ce saint depuis le milieu du quatorzième siècle. Elle avait été primitivement dédiée sous l'invocation de saint Maurice. Il y a eu plusieurs translations des reliques de saint Gatien; mais elles furent brûlées par les Huguenots en 1562, avec celles de plusieurs autres saints. La principale fête du saint évêque, que plusieurs miracles ont rendu célèbre, est marquée en ce jour dans les martyrologes.

18 *décembre.* — SAINT PAUL LE SIMPLE, ANACHORÈTE. — (du 7 mars) 4e siècle.

Un des plus illustres disciples de saint Antoine a été saint Paul, surnommé le *Simple,* parce qu'il était d'un esprit droit, d'une humilité extraordinaire, et qu'il ignorait entièrement les sciences humaines. Avant d'embrasser la vie solitaire, il avait vécu dans le monde jusqu'à l'âge d'environ soixante ans. Il était laboureur, et demeurait dans un village de Thébaïde. Il s'était marié dans un âge un peu avancé à une femme belle et beaucoup plus jeune que lui, mais qui n'était pas vertueuse : sa mauvaise vie était connue de tout le monde, excepté de son mari. Un jour qu'il revenait de la campagne un peu plus tôt que de coutume, il la surprit en adultère. Paul, sans s'abandonner aux reproches et à des plaintes inutiles, prit tout d'un coup son parti : il sortit de sa maison sans rien dire à personne, et s'enfonça dans les déserts. Après avoir erré pendant huit jours, il arriva au lieu où s'était retiré saint Antoine. Croyant que Dieu ne l'avait pas conduit en cet endroit sans raison, il s'adressa au saint, et le pria de le recevoir au nombre de ses disciples et de le mettre dans les voies du salut. Saint Antoine s'y refusa d'abord, ne le croyant pas capable de demeurer dans le désert comme les plus parfaits solitaires, après avoir vécu si longtemps dans le monde. Il voulut lui persuader d'aller servir Dieu dans quelque village voisin, ou dans celui même qu'il venait de quitter, en cultivant la terre, ou enfin de se retirer dans quelque communauté de moines, où il aurait moins sujet de s'ennuyer et de se décourager. Paul ne se rebuta pas : il demeura constamment à la porte du saint, joignant le jeûne à la prière. Antoine, regardant de temps en temps par la fenêtre, et le voyant toujours en prière, lui permit de rester. Il commença à l'instruire de tout ce qu'il avait à faire pour se sauver dans le nouveau genre de vie qu'il embrassait ; il lui donna l'exemple des austérités qu'il devait pratiquer, et les lui fit pratiquer en même temps. Quand il vit qu'il avait exécuté le tout avec beaucoup de courage et d'exactitude, il lui dit : Si vous pouvez, mon frère, vivre tous les jours comme aujourd'hui, vous pouvez demeurer ici. — Je ne sais, lui répondit Paul, si vous avez quelque

chose de plus difficile à m'ordonner; mais tout ce que je vous ai vu faire jusqu'à présent, je n'ai pas de peine à le faire moi-même.

Quand cet habile maître de la vie spirituelle se fut assuré, par toutes sortes d'épreuves, de la perfection et de la sincérité entière avec laquelle Paul tâchait de pratiquer la vertu et de se rendre agréable à Jésus-Christ, il lui fit bâtir une cellule à une lieue de la sienne et l'y envoya, en lui commandant d'y pratiquer ce qu'il lui avait enseigné, et surtout d'implorer l'assistance du Ciel par la prière. Il allait souvent l'y visiter, et c'était pour lui une grande satisfaction de le trouver occupé à exécuter avec soin et avec application d'esprit ce qu'il lui avait recommandé. Il y avait à peine un an que Paul demeurait dans la retraite et dans cette pratique de l'obéissance, quand Dieu l'honora du don des miracles. On venait à lui de tous les côtés, et saint Antoine lui envoyait les malades et les possédés qu'il n'avait pu guérir, persuadé que son disciple avait reçu de Dieu une grâce plus étendue que la sienne. La multitude des miracles que faisait Paul lui attirait tant de visites, que saint Antoine, craignant que l'importunité de ce grand nombre ne le fît fuir, lui conseilla de se retirer en un lieu plus écarté, où il ne serait pas si facile de le trouver.

Paul le Simple vivait dans le quatrième siècle, mais on ne sait ni le jour ni l'année de sa mort.

---

19 *décembre*. — SAINT NÉMESION, MARTYR. — 3e siècle.

Durant la persécution de Dèce, Némésion, Égyptien de naissance, fut arrêté à Alexandrie, comme coupable de vol. Il ne lui fut pas difficile de prouver son innocence. Ses ennemis l'accusèrent alors d'être chrétien, et le conduisirent devant le préfet d'Égypte. Ayant confessé généreusement sa foi, il fut battu et tourmenté beaucoup plus cruellement que les voleurs. Le juge le condamna ensuite à être brûlé avec les malfaiteurs les plus criminels. Némésion ne vit dans son supplice que l'avantage d'imiter plus parfaitement son divin Maître. Il y avait auprès du tribunal du préfet quatre soldats, Ammon, Zénon, Ptolomée, Ingénius, et une autre personne qui se nommait Théophile. Comme ils étaient chrétiens, ils encourageaient le saint

confesseur suspendu au chevalet. On les dénonça sur-le-champ au préfet, qui ordonna de les décapiter. Mais ce magistrat fut frappé d'étonnement, lorsqu'il les vit aller avec joie au lieu du supplice. C'est en l'an 250, qu'ils subirent leur martyre de même que Némésion.

---

20 *décembre.* — SAINT DOMINIQUE DE SYLOS, CONFESSEUR. — 11e siècle.

Dominique naquit de parents honorables, à Cannes, village situé au pied du mont Jubéda, dans le pays des Cantabres. Étant encore enfant, il éprouva un désir si vif d'embrasser la vie monastique, qu'abandonnant le soin du troupeau de son père, il se retira dans un endroit solitaire. Toutefois, le lieu de sa retraite lui paraissant peu sûr, il entra dans le monastère de Saint-Émilien. Après y avoir longtemps vécu sous la discipline religieuse, il fut, à cause de sa sainteté, chargé de gouverner la paroisse de Cannes. Rappelé ensuite au couvent de Saint-Émilien, il en fut fait prieur. La résistance courageuse qu'il opposa à des prétentions injustes du roi des Cantabres, l'obligea de se réfugier, avec deux moines pour compagnons, dans l'endroit le plus sauvage du mont Jubéda. Il demanda un asile à Ferdinand Ier, roi de Castille et de Léon, qui le chargea du gouvernement du monastère de Saint-Sébastien avec le titre d'abbé, que lui conféra l'évêque du diocèse. Les nombreux miracles que chaque jour Dieu opérait en ce lieu par son serviteur attirèrent dans cette solitude une population si considérable, que bientôt elle devint l'endroit le plus renommé de toute l'Espagne. Le saint fut même honoré par le Seigneur d'un privilége particulier, qui consistait en ce que les chrétiens qui gémissaient dans les fers chez les musulmans n'avaient qu'à invoquer son nom pour recouvrer leur liberté. Étant tombé dangereusement malade, Dominique reçut avec la dévotion d'un saint les sacrements de l'Église; puis il quitta ce monde l'an 1074. Son corps fut enseveli dans le monastère de Saint-Sébastien, qui depuis a pris le nom de Saint-Dominique de Sylos. C'est en allant prier au tombeau de ce saint serviteur de Dieu, que l'épouse de Félix Gusman, depuis longtemps stérile, obtint un fils que, par reconnaissance, elle appela Dominique. C'est lui qui, par l'admirable sainteté de sa vie et par l'établisse-

ment des Frères prêcheurs, a grandement rehaussé l'éclat de son saint patron, dont le nom était déjà si glorieux.

---

21 *décembre.* — SAINT THOMAS, APÔTRE. — 1er siècle.

Thomas était Galiléen de naissance. Son nom, comme le surnom de *Didyme* qu'on lui donna, veut dire *Jumeau.* Il s'attacha à la suite de Jésus-Christ, qui le choisit, la seconde année de sa prédication, pour être un de ses douze apôtres. L'Évangile n'apprend rien de lui en particulier depuis son élection jusqu'à la mort de Lazare, peu avant la passion de Jésus-Christ. Ce divin Sauveur fit connaître à ses disciples qu'il voulait retourner en Judée pour ressusciter Lazare. Ils tâchèrent tous de le détourner de ce voyage, en lui représentant que les Juifs cherchaient à le faire mourir; mais Thomas dit aux autres : Allons-y aussi, afin de mourir avec lui. Dans la Cène, Jésus-Christ avait dit à ses apôtres : Vous savez bien où je vais, et vous en savez le chemin. Thomas répondit : Seigneur, nous ne savons pas où vous allez; comment pourrions-nous connaître la voie qui y conduit? Jésus repartit : Je suis la voie, la vérité et la vie : personne ne va à mon Père que par moi. Dans le temps de la Passion, Thomas prit la fuite comme les autres, et fut si frappé de la mort de Jésus-Christ, que, les autres lui rapportant qu'ils avaient vu le Seigneur ressuscité, il n'en voulut rien croire et leur dit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai pas. Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu, Thomas avec eux, Jésus vint, quoique les portes fussent fermées; et, se tenant au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous. Il dit ensuite à Thomas : Portez ici votre doigt, et considérez mes mains; approchez ici votre main, mettez-la dans mon côté, et ne soyez plus incrédule, mais fidèle. Thomas répondit en disant : Mon Seigneur et mon Dieu. Jésus lui dit : Vous avez cru, Thomas, parce que vous m'avez vu. Il est incertain si saint Thomas a touché Jésus-Christ; mais on ne peut douter qu'il n'ait été pleinement persuadé de sa résurrection, et en même temps de sa divinité, quand il l'appelle son Seigneur et son Dieu. Jésus-Christ avait dit plusieurs fois à ses disciples qu'il était Fils de

Dieu, et Dieu comme son Pere : il avait fait des miracles pour le prouver, et avait marqué sa résurrection comme la dernière preuve qui devait les convaincre de sa divinité. Jésus permet que saint Thomas ne veuille pas ajouter foi au récit des autres, pour laisser un témoignage plus authentique de cette vérité. Ainsi l'incrédulité de saint Thomas fournit la plus forte preuve de la résurrection de Jésus-Christ, et sert merveilleusement à confirmer la foi des chretiens sur ce mystere. C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire le Grand : Nous sommes plus affermis dans notre foi par le doute de saint Thomas, que par la foi prompte des autres Apôtres. Aucun des disciples n'a cru la résurrection du Sauveur sur le rapport des autres, mais après en avoir eu les mêmes marques que saint Thomas; et Dieu l'a voulu ainsi, afin que nous puissions croire fermement, sans avoir vu, ce qu'ils n'ont cru qu'apres y avoir été forcés par une conviction si pleine et si parfaite, qu'ils donnèrent tous leur vie pour en attester la certitude.

Selon Origène, saint Thomas, après la dispersion des Apôtres, alla prêcher l'Evangile aux Parthes, qui dominaient alors en Perse, et parcourut ensuite tout l'Orient. Un auteur ancien, cité par saint Jérôme, dit que saint Thomas implanta la foi chez les Medes, les Perses, les Carmaniens et d'autres peuples. Des auteurs plus modernes le font apôtre des Indes et des Éthiopiens, et, dans ces derniers siecles, les chrétiens des Indes et les Portugais assurent, d'après les monuments des siècles antérieurs, que saint Thomas annonça la foi aux Brachmanes et aux Indiens, et qu'il souffrit le martyre à Mélia ou Saint-Thomas, sur la côte de Coromandel. Il paraît très-certain que son corps fut au moins porté à Édesse, où on l'honorait avec une singulière vénération, lorsque Ruffin, Sozomène et saint Grégoire de Tours écrivaient.

---

22 *décembre*. — S. ISCHYRION, MARTYR. — 3e siècle.

La persécution de Dèce fit beaucoup de ravages en Égypte, au milieu du troisième siècle, et fournir à un grand nombre de chrétiens l'occasion de remporter la couronne du martyre. De ce nombre fut Ischyrion. Il demeurait chez un officier d'une ville d'Égypte, auquel il était attaché en qualité d'agent ou d'homme d'affaires. Son maître, ayant appris qu'il professait le christia-

nisme, lui ordonna de sacrifier aux idoles. Ischyrion, ayant refusé d'obéir fut d'abord maltraité de paroles. Sa constance inébranlable transporta de fureur l'officier qu'il servait. Enfin celui-ci, ne se possédant plus, saisit un pieu aiguisé qu'il rencontra sous sa main, le lui enfonça dans le ventre, et lui creva les entrailles. Saint Ischyrion, qui mérita ainsi le martyre en l'an 253, est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

---

23 *décembre*. — LES DIX MARTYRS DE CRÈTE, SAINT THÉODULE, SAINT SATURNIN, ET AUTRES SAINTS MARTYRS. — 3e siècle.

Après la publication de l'édit de Dèce contre les chrétiens, on versa leur sang de toutes parts; mais ce fut surtout dans l'île de Crète ou de Candie, que les païens les traitèrent avec le plus de cruauté. On distingue parmi ceux qui y souffrirent alors, Théodule, Saturnin, Europe, Gélase, Eunicien, Zotique, Cléomène, Agatope, Basilide et Évareste, appelés vulgairement les *Dix martyrs de Crète*. Les trois premiers étaient de Gortyne, métropole de l'île. On croît qu'ils avaient été instruits dans la foi par saint Cyrille, évêque de cette ville, qui fut décapité dans la même persécution, et dont la fête est marquée pour le 9 juillet dans le martyrologe romain.

Les autres saints martyrs étaient aussi Crétois, mais nés en différents endroits de l'île. Zotique ou Zétique était de Gnosse, Agatope était de Panorme, Basilide de Cydonie, et Évareste d'Héraclée. Leur zèle les réunit dans la confession de Jésus-Christ. A peine eurent-ils été arrêtés, qu'on leur fit souffrir mille outrages et diverses tortures; ils furent ensuite conduits devant le gouverneur, qui faisait sa résidence à Gortyne. Ils subirent le 25 décembre leur interrogatoire, après lequel l'ordre leur fut donné de sacrifier à Jupiter, la principale divinité du pays, en l'honneur duquel on célébrait ce jour-là une fête solennelle. Les saints martyrs, ayant horreur de ce qu'on exigeait d'eux, répondirent qu'ils ne pouvaient offrir de sacrifice à de vaines idoles.

« Vous connaîtrez bientôt, leur dit alors le juge, la puissance « des dieux, et ce ne sera pas impunément que vous manquerez « de respect à cette illustre assemblée qui adore le grand Jupiter, « Junon, Rhée et les autres divinités. — Cessez, répondirent

« les martyrs, cessez de nous parler de Jupiter et de Rhée, sa « mère; nous savons leur généalogie et l'histoire de leurs ac- « tions. Nous pouvons vous montrer le tombeau de Jupiter; il est « né dans cette île, il a été roi, ou plutôt le tyran de son pays. « Il s'est abandonné à toutes sortes de désordres et aux crimes « les plus infâmes; il a eu même recours aux enchantements « pour corrompre les autres. Ceux qui l'adorent comme un « dieu, ne doivent point se faire scrupule de l'imiter. » Le juge, ne pouvant nier ni réfuter les faits allégués par les saints confesseurs, se livra à tous les excès de sa fureur contre eux. Le peuple, de son côté, dans le transport de la rage, menaçait de déchirer en pièces les martyrs, et l'autorité publique eut de la peine à l'en empêcher.

On se hâta donc de les condamner à des tortures affreuses. Les uns furent étendus sur le chevalet, et déchirés avec des ongles de fer; les autres eurent le corps percé avec des pierres ou des bâtons aiguisés; on battit ceux-ci avec des fouets armés de plomb, jusqu'à leur briser les os; ceux-là souffrirent d'autres espèces de tourments, dont la cruauté, moins vive, ne servait qu'à prolonger différentes sortes de douleurs. Les martyrs, loin de se plaindre, ne cessaient de répéter : « Nous sommes chrétiens et « prêts à souffrir mille morts pour notre foi. » Le juge, désespérant enfin de vaincre leur constance héroïque, ordonna de les décapiter; et tandis qu'on les conduisait à ce dernier supplice, ils prièrent pour leurs persécuteurs, et demandèrent à Dieu avec ferveur la conversion de leurs compatriotes. Les chrétiens de l'île emportèrent secrètement les corps des saints martyrs, qu'ils enterrèrent dans un lieu sûr et caché. On transféra dans la suite les reliques à Rome. Les Pères du concile de Crète, tenu en 458, disent, dans une lettre à l'empereur Léon, que leur île avait été jusqu'alors préservée de l'hérésie par l'intercession de nos saints martyrs, qui sont honorés également par l'Église grecque et l'Église latine.

---

23 *décembre*. — SAINTE VICTOIRE, VIERGE ET MARTYRE. — 3e siècle.

Victoire, Romaine de naissance, fut élevée dans la religion chrétienne. Elle résolut de se consacrer à Dieu dans l'état de virginité,

et de n'avoir jamais d'autres époux que Jésus-Christ. Un païen, nommé Eugène, la rechercha en mariage ; mais n'ayant pu la déterminer à consentir à ses désirs, il l'accusa devant le juge d'être chrétienne. Celui-ci pressa inutilement la sainte de sacrifier aux idoles et d'épouser Eugène. Il lui fit percer le sein d'un coup d'épée, et elle mourut sur-le-champ de sa blessure en l'an 250, pendant la persécution de Dèce.

---

23 *décembre.* — SAINT SERVUL OU SERVOL, CONFESSEUR. — 6ᵉ siècle.

Servul était un mendiant, paralytique dès son enfance. Il ne pouvait rester assis ni debout, ni porter la main à sa bouche, ni enfin se remuer dans son lit. Il était assisté par sa mère et son frère, qui le portaient tous les jours dans le portique de l'église de Saint-Clément, à Rome. Quoiqu'il n'eût pour vivre que les aumônes qu'il recevait des passants, il épargnait encore de quoi fournir aux besoins de plusieurs pauvres. Ses souffrances et ses humiliations devinrent pour lui une source de mérites par le saint usage qu'il en fit. On l'admirait comme un modèle de patience, de résignation et de douceur. Il priait quelques personnes de lui lire les Livres saints, et il les écoutait avec tant d'attention, qu'il parvint à les apprendre par cœur. Son temps était consacré à chanter les louanges du Seigneur, et ses peines, loin de le distraire, ne faisaient qu'exciter sa ferveur. Servul, sentant que son mal gagnait les parties vitales, ne put douter qu'il n'approchât de sa fin. Dans ces derniers moments il conjura les pauvres et les pèlerins, qu'il était dans l'usage d'assister, de prier et de réciter des psaumes autour de lui, et il joignit sa voix mourante à celles des autres. Pendant la psalmodie, il s'écria tout à coup : « Faites silence, n'entendez-vous pas cette douce mélodie, qui résonne « dans les cieux ? » A peine eut-il achevé ces paroles, qu'il expira. On met sa mort vers l'an 590. Saint Grégoire le Grand, qui donna son histoire dans un de ses sermons, observe que toute la conduite de ce saint mendiant est la condamnation de ceux qui, jouissant d'une bonne santé et d'une fortune considérable, ne font point de bonnes œuvres, et ne peuvent supporter avec patience la croix la plus légère.

24 *décembre*. — SAINTE THRASILLE ET SAINTE ÉMILIENNE, VIERGES. — 6e siècle.

Thrasille, tante de saint Grégoire le Grand, se consacra à Dieu dès sa jeunesse, avec ses deux sœurs Gordienne et Émilienne. Elle menait, dans la maison paternelle, une vie aussi retirée que dans un monastère. Elles s'excitaient mutuellement, par leurs exemples et par leurs discours, à avancer dans la perfection. Il y avait déjà plusieurs années qu'elles vivaient ensemble, lorsque l'on commença à remarquer quelque différence entre elles. On voyait Thrasille et Émilienne croître de plus en plus en charité et en vertus. Elles menaient une vie si mortifiée et si détachée des choses de la terre, qu'elles semblaient avoir oublié leurs corps pour ne plus vivre que de l'esprit. Il n'en était pas de même de Gordienne : sa négligence dans ses exercices spirituels augmentait de jour en jour, et sa ferveur se ralentissait visiblement. Elle tomba ainsi peu à peu dans le relâchement; et ce cœur qui, dans le commencement, semblait être tout embrasé de l'amour divin, s'ouvrait insensiblement à l'amour du monde. Ses sœurs, qui s'apercevaient de son changement, en conçurent une vive douleur. Elles lui firent plusieurs fois de douces représentations; et elles employèrent tous les moyens qu'une ardente charité put leur suggérer pour la faire rentrer en elle-même. Gordienne paraissait touchée des discours de ses sœurs; mais bientôt après elle recherchait les vains amusements du siècle. Elle aimait la compagnie des filles mondaines, et fuyait la conversation des personnes pieuses. Elle avait un grand dégoût pour la retraite, le silence et la vie sainte de ses sœurs.

Thrasille et Émilienne marchaient toujours avec courage. dans les voies de la perfection : aussi méritèrent-elles de recevoir la couronne de gloire promise à la persévérance.

Le pape Grégoire le Grand, leur neveu, rapporte que Thrasille eut une vision, où le pape Félix, son oncle, lui apparut et lui fit voir la place qui lui était préparée dans le ciel. Elle tomba malade le lendemain, et mourut le 24 décembre. Cette sainte vierge se faisait particulièrement admirer par son assiduité à la prière. Quand on ensevelit son corps, on trouva que le long et fréquent exercice de la prière lui avait rendu la peau de ses cou-

des et de ses genoux aussi dure que celle des chameaux : de sorte que sa chair morte rendait témoignage de la sainteté de son âme.

Saint Grégoire le Grand rapporte encore que Thrasille, quelques jours après sa mort, apparut à sa sœur Émilienne et lui dit : Venez célébrer avec nous la fête de l'Épiphanie. Émilienne, toujours inquiète du salut de Gordienne, répondit : Et notre sœur Gordienne, entre les mains de qui la laisserai-je? — Venez, répliqua Thrasille : votre sœur est mise au rang des séculières. Émilienne tomba malade après cette vision, et mourut le 5 janvier, veille de l'Épiphanie. Pour Gordienne, dès qu'elle se vit seule et maîtresse de ses actions, elle changea entièrement de genre de vie, et épousa un de ses domestiques. « Voilà, ajoute saint Grégoire, trois personnes qui se sont consacrées à Dieu avec une ardeur égale; mais elles n'ont pas persévéré toutes trois dans un même esprit, parce que, comme le Seigneur le déclare, *il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.* »

---

25 *décembre.* — LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, VULGAIREMENT APPELÉE FÊTE DE NOEL.

Il y avait environ quatre mille ans que le monde gémissait dans l'esclavage du péché, lorsqu'arriva le moment heureux où devait naître Celui qui s'était chargé des péchés du genre humain, en se revêtant de notre chair, pour nous réconcilier avec Dieu son Père et nous mériter la grâce de la sanctification. Marie, qui l'avait conçu selon la parole de l'ange, et Joseph que Dieu lui avait donné pour époux, afin qu'il fût le témoin et le gardien de sa chasteté, faisaient leur demeure ordinaire à Nazareth, ville de Galilée. Cependant il y avait près de sept cents ans que les prophètes avaient prédit que le Messie naîtrait à Bethléem, petite ville de la tribu de Juda, éloignée de Nazareth d'environ quarante-cinq lieues de France. Pour l'accomplissement de sa volonté, Dieu se servit de l'empereur César Auguste. Ce prince, voulant connaître les forces de l'empire romain, ordonna qu'on fît le dénombrement de tous ses sujets. Les Juifs, quoique gouvernés par un roi particulier, ne laissaient pas d'être sous la domination des Romains, et par conséquent obligés de se conformer à cet ordre. Adam s'était perdu avec toute sa postérité, en

cessant d'obéir à Dieu son créateur; et Jésus-Christ commence l'ouvrage de notre rédemption en obéissant à l'homme sa créature. C'est pourquoi Joseph et Marie n'eurent pas plutôt connu les ordres du prince, qu'ils se mirent en devoir d'y satisfaire. Comme ils étaient tous deux de la famille de David, et que Bethléem était la patrie de ce prince, il fallait qu'ils allassent en cette ville pour s'y faire inscrire. Ils entreprirent ce voyage à pied, à ce qu'il paraît, sans alléguer, pour s'en dispenser, ni la longueur du chemin, ni la grossesse de la sainte Vierge, ni aucun prétexte que l'esprit d'indépendance fournit aisément aux hommes. Quand ils furent arrivés à Bethléem, ils ne purent trouver de place dans les hôtelleries. On rebuta celle qui allait mettre au monde le Messie attendu depuis tant de temps, et pour qui se faisaient même alors, dans les desseins de Dieu, tous les mouvements des nations. Mais Jésus-Christ, qui s'était incarné pour nous détromper de l'amour du monde, et pour enseigner particulièrement l'humilité, ne voulut point user en sa faveur du pouvoir qu'il a sur les cœurs comme sur toutes les créatures. Il voulait naître dans la pauvreté; c'est pourquoi, laissant les lieux commodes aux riches, qui s'en étaient emparés, il conduisit ses parents dans une étable : ce fut dans ce lieu, devenu si vénérable à la foi des chrétiens, que Marie, qui par l'opération divine avait conçu dans son sein virginal le Verbe éternel incarné, le mit au monde sans cesser d'être vierge. Aussitôt elle enveloppa de langes le Créateur de toutes choses, qui se faisait homme pour les hommes, et le coucha dans une crèche. Cependant, comme ce divin Sauveur ne s'était fait homme que pour se manifester aux hommes, il révéla sa naissance humble, pauvre et obscure, par un miracle suffisant pour le faire connaître de ceux qui le cherchaient de tout leur cœur. Un ange descendit du ciel pour annoncer sa naissance, non aux rois et aux grands, comme on fait quand il naît un enfant aux princes de la terre, mais à des bergers qui, par leur vie simple et laborieuse, et semblable à celle de ces anciens patriarches dont le Seigneur semble prendre plaisir à se dire le Dieu, étaient dignes d'adorer les premiers le Sauveur qui venait de naître.

Ces bergers passaient la nuit dans les champs, aux environs de Bethléem, à veiller sur leurs troupeaux à l'ordinaire, lorsque l'ange du Seigneur se présenta à eux tout d'un coup, et qu'une lumière éclatante les environna. Ils en furent surpris et saisis de

frayeur ; mais l'ange les rassura, en leur disant : Ne craignez point, car je vous apporte une bonne nouvelle qui doit causer une grande joie à tout le peuple : c'est qu'il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Voici la marque qui vous le fera connaître : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche. Au même moment il se joignit à cet ange un grand nombre d'autres qui louaient Dieu, en disant : « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Après que les anges eurent quitté les bergers ravis d'allégresse, pour remonter au ciel, ceux-ci se dirent l'un à l'autre : Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui nous a été annoncé et ce que le Seigneur a daigné nous faire connaître. Et, s'étant hâtés d'y aller, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans la crèche. Dès qu'ils eurent vu et adoré ce divin Enfant, ils publièrent ce que les anges leur en avaient dit, et jetèrent dans l'admiration tous ceux qui les entendaient. Ils s'en retournèrent ensuite à leurs occupations, pleins de reconnaissance envers Dieu, qu'ils louaient de toutes les choses qu'ils avaient entendues, et qu'ils avaient trouvées telles qu'on les leur avait dites.

L'Évangile ne nous rapporte aucune parole de la sainte Vierge et de saint Joseph sur cet ineffable mystère ; il se borne à nous apprendre que la sainte Vierge, attentive à tout ce qui se passait, conservait tout dans son cœur. A l'imitation de cette sainte Mère de Dieu, tenons-nous en esprit devant la crèche, et recevons-y les instructions qu'un Dieu fait homme veut aujourd'hui nous y donner. Celui qui venait détromper les hommes des fausses idées qu'ils ont des biens et des maux de cette vie, choisit, pour recevoir le jour, des parents pauvres, une ville peu considérable, un lieu incommode, afin de nous inspirer du mépris pour tout ce qui fait l'objet des soins, des désirs et des peines des gens du monde. Il devait dire un jour : Heureux les pauvres ! et il naît pauvre pour confondre notre avarice. Il souffre les incommodités de la pauvreté, afin de confondre notre mollesse, et il en porte les humiliations pour confondre notre orgueil.

25 *décembre.* — SAINTE ANASTASIE, VEUVE ROMAINE ET MARTYRE. — 4e siècle.

Le nom de cette sainte martyre a été inséré dans le canon de la messe : on le lit aussi dans le sacramentaire de saint Grégoire et dans les catalogues des martyrs. Il y a à Rome, au-dessous du mont Palatin, une ancienne église dédiée sous son invocation.

Il est dit, dans les actes de saint Chrysogone, qu'elle sortait d'une famille illustre de Rome ; que saint Chrysogone lui-même fut son tuteur et l'instruisit dans la foi, et que, quand ce saint martyr eut été arrêté à Aquilée, durant la persécution de Dioclétien, elle alla le rejoindre pour l'assister et le consoler dans les fers ou il languissait. L'auteur des mêmes actes ajoute qu'après avoir souffert diverses tortures, elle fut condamnée à être brûlée en l'an 304, par le préfet d'Illyrie. On porta son corps à Rome, et on l'y deposa dans l'église qui porte encore le nom de la sainte. Les papes disaient anciennement dans cette église la seconde messe de la nuit de Noël, et c'est pour cela qu'on fait encore mémoire de cette sainte à la messe. Parmi les sermons de saint Léon, il y en a un que ce saint pape prêcha dans la basilique de Sainte-Anastasie. C'est celui où il réfute l'hérésie d'Eutychès.

26 *décembre.* — SAINT ETIENNE, DIACRE, PROTOMARTYR — 1er siècle.

Après la descente du Saint-Esprit, l'Eglise de Jésus-Christ s'augmentait tous les jours de plus en plus par la prédication et par les miracles de ses disciples. Ceux qui croyaient étaient unis ensemble : ils ne formaient tous qu'un cœur et qu'une âme. Il n'y avait point de pauvres parmi eux : tout ce qu'ils avaient était en commun : ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et en apportaient le prix aux pieds des apôtres, afin qu'on les distribuât selon le besoin de chacun. Ils continuèrent d'aller tous les jours au temple ; ils prenaient leur nourriture avec actions de grâces, louant Dieu et s'attirant l'estime et l'affection de tout le peuple. Mais, comme le nombre des fidèles se multipliait extrêmement, les apôtres, occupés au ministère de la parole, ne pouvaient pas prendre soin par eux-mêmes de toute cette multi-

tude, et ils furent obligés de se décharger de ces fonctions sur d'autres personnes, qui donnèrent lieu aux Juifs grecs de murmurer contre les Juifs hébreux, parce qu'ils semblaient préférer les veuves des Hébreux à celles des Grecs, dans la distribution qui se faisait chaque jour.

Les apôtres, voulant remédier promptement à cette dissension naissante, assemblèrent tous les disciples et leur dirent : Il n'est pas juste que nous abandonnions la prédication de la parole de Dieu pour avoir soin des tables : choisissez donc sept hommes d'entre vous pleins du Saint-Esprit et de sagesse, à qui nous puissions commettre ce ministère. Pour nous, nous nous appliquons entièrement à la prière et à la dispensation de la parole. L'assemblée, pour se conformer aux vues des apôtres, choisit tout de suite sept personnes, dont la première fut Étienne, homme plein de foi et du Saint-Esprit. On les présenta aux apôtres, qui leur imposèrent les mains en priant.

Après l'imposition des mains, Étienne, animé d'un nouveau zèle pour la gloire de Jésus-Christ et pour le salut des âmes, ne s'occupait pas seulement au service des pauvres et des veuves; mais, sans manquer à ce premier devoir, il travailla à faire connaître le mystère de la rédemption des hommes par l'incarnation du fils de Dieu. La force avec laquelle il annonçait la vérité, et le nombre de ceux qui se convertissaient à ses prédications lui attirèrent la haine des ennemis de l'Évangile. Ils l'attaquèrent et disputèrent contre lui; mais ils ne pouvaient résister à sa sagesse et à l'esprit qui parlait par sa bouche. Le dépit de se voir vaincus leur suggéra ce qu'ont coutume de faire, au défaut de bonnes raisons, ceux qui ne sont poussés que par un zèle amer et une science qui n'est pas selon Dieu. Ils eurent recours aux mensonges et aux voies de fait. Ils subornèrent des gens pour dire qu'ils avaient entendu Étienne blasphémer contre Moïse et contre Dieu; et, sur cette déposition, ils se portèrent à son égard aux plus grandes violences. Ils entrèrent dans une fureur si grande, qu'ils grinçaient des dents contre lui, pendant qu'Étienne, soutenu par la grâce du Saint-Esprit dont il était rempli, était tranquille et intrépide au milieu de tous ces furieux. Dans le temps qu'il était exposé à leur rage, il vit la gloire de Dieu, et Jésus-Christ qui était debout à la droite de son Père, pour lui faire connaître par cette posture qu'il était là pour le secourir dans le combat et le couronner après sa victoire. Alors il s'écria : Je vois les cieux

ouverts et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu. Ce langage extatique, qui attestait la résurrection de Jésus-Christ et sa divinité en même temps, leur fit pousser de grands cris. Ils se bouchèrent les oreilles pour ne pas entendre, et se jetèrent sur Étienne avec violence. L'ayant traîné hors de la ville, ils le lapidèrent. Les témoins qui, selon la loi, devaient lui jeter les premières pierres, quittèrent leurs habits pour être moins embarrassés dans l'exécution et satisfaire leur haine plus aisément : ils les mirent aux pieds d'un jeune homme nommé Saul, dont le nom devint dans la suite si célèbre dans l'Église par les travaux qu'il a endurés pour elle, après l'avoir persécutée.

Étienne resta debout pendant qu'on l'accablait de pierres ; et sans rien perdre de la tranquillité qui convient à un disciple de Jésus-Christ, il l'invoquait dans les souffrances, en disant : Seigneur Jésus, recevez mon esprit. Il ne fit paraître aucun ressentiment contre ceux qui le traitaient si cruellement. Au contraire, s'étant mis à genoux, il s'écria à haute voix : Seigneur, ne leur imputez pas ce péché, c'est-à-dire pardonnez-leur le péché qu'ils commettent, faites-leur connaître la vérité, et qu'ils deviennent vos serviteurs, en l'embrassant et en la pratiquant ! Après cette prière, il s'endormit dans le Seigneur pour aller jouir de la grâce que Dieu lui destinait.

Saint Étienne mourut, à ce qu'on croit, sur la fin de la même année que Jésus-Christ, c'est-à-dire l'an 33. On trouva dans la suite ses saintes reliques, et Dieu fit plusieurs miracles en faveur de ceux qui le priaient par l'intercession du saint martyr.

---

27 *décembre*. — SAINT JEAN, APÔTRE ET ÉVANGÉLISTE. — 1er siècle.

Jean, le disciple bien-aimé de Jésus, était de Galilée, fils de Zébédée et de Salome, et frère de saint Jacques le Majeur. Ces deux frères, avant leur vocation à l'apostolat, vivaient comme leur père du profit de leur pêche. Il paraît que Jean, avant de s'attacher au Sauveur, était disciple de saint Jean-Baptiste. Il fut proprement appelé, avec son frère, à être disciple du Seigneur, le jour qu'ils raccommodaient ensemble leurs filets, et peu de temps après ils virent la pêche miraculeuse de saint Pierre, et quittèrent tout pour s'attacher à Jésus d'une manière particulière.

On croit que Jean était le plus jeune de tous les apôtres, et cela paraît surtout par le grand nombre d'années qu'il a vécu après la mort de Jésus-Christ. Mais tout jeune qu'il était, il menait une vie pure et irrépréhensible, et l'on croit qu'il demeura vierge. On attribue à sa chasteté l'affection particulière que Jésus-Christ lui témoignait. C'est encore cette vertu qui lui mérita, selon saint Jérôme, la faveur insigne que lui fit Jésus en lui confiant le soin de sa sainte Mère, Étant resté sur le Calvaire lorsqu'on crucifia Notre-Seigneur, il entendit de sa bouche adorable ces paroles touchantes adressées à sa très-auguste Mère : *Femme, voilà votre fils!* et celles-ci, en tournant sur saint Jean ses yeux près de s'éteindre : *Voilà votre mère!*

Saint Jean reçut de Jésus un grand nombre de grâces intérieures et extérieures, et dont on ne peut donner ici le détail.

Dans la persécution de Domitien, saint Jean fut conduit à Rome, et plongé dans l'huile bouillante, auprès de la porte Latine ; mais Dieu lui conserva la vie miraculeusement. Saint Jean fut envoyé en exil dans l'île de Pathmos, pour y travailler aux mines et aux carrières. Ce fut dans le lieu de son exil qu'il eut les révélations qu'il a écrites dans l'Apocalypse. Domitien fut assassiné l'année suivante, qui était la quatre-vingt-seizième de Jésus-Christ ; et saint Jean, délivré de son exil, retourna à Éphèse. Quoique très-âgé, il visita constamment les Églises pour y ordonner des évêques. Ce fut dans ce moment qu'il ordonna saint Polycarpe pour la ville de Smyrne.

Rentré à Éphèse en 97, l'année même du martyre de saint Timothée, qui en avait été l'évêque, saint Jean la gouverna jusqu'au règne de Trajan. Son zèle pour le salut des Juifs et pour la conversion des idolâtres lui faisait supporter toutes les fatigues des longs voyages, affronter les dangers, souffrir nuit et jour, et manquant souvent de tout pour sauver les pécheurs : témoin ce jeune homme qu'il avait bien recommandé à un évêque d'Asie, et qui, après s'être lié à des voleurs et à des assassins, devint si scélérat lui-même , qu'ils le firent leur chef. Le saint apôtre, en visitant les Églises d'Asie, arriva à celle de l'évêque à qui il avait confié son jeune prosélyte, et lui en ayant demandé des nouvelles, le prélat lui dit en pleurant : Il est mort à Dieu, il s'est fait voleur sur une de nos montagnes, où il vit avec des hommes aussi méchants que lui. A ce discours, le saint apôtre déchira ses habits ; puis, poussant un profond soupir, il dit avec larmes : O quel

gardien j'ai choisi pour veiller sur l'âme de mon frère! Il demanda un cheval avec un guide, et se rendit à la montagne. Il fut arrêté par les sentinelles des voleurs, et demanda à être conduit à leur chef. Celui-ci, le voyant venir, prit ses armes; mais, ayant reconnu le saint apôtre, et pénétré de regret et de confusion, il se mit à fuir A cet instant, saint Jean, oubliant son grand âge et sa faiblesse, court après lui en criant : Mon fils, pourquoi fuyez-vous votre père? Ayez pitié de moi, votre salut n'est point désespéré; vous pouvez vous repentir : je suis prêt à donner ma vie pour vous comme Jésus-Christ a donné la sienne pour tous les hommes. Arrêtez, croyez-moi, je suis envoyé par Jésus-Christ. A ces mots, le jeune homme s'arrêta, jeta ses armes et pleura amèrement en embrassant l'apôtre, qui le consola, l'encouragea et le ramena à l'Église. Il ne le quitta qu'après l'avoir réconcilié par les exercices de la pénitence et la participation aux sacrements. Ce récit est tiré de Clément d'Alexandrie, et peint toute la charité du saint évangéliste. On croit devoir y ajouter un autre trait rapporté par saint Jérôme, qui exprime encore mieux tout ce que le sentiment de la première des vertus peut inspirer de plus touchant et de plus digne de l'Évangile.

Saint Jean demeurait à Éphèse lorsqu'il écrivit son Évangile après son retour de Pathmos. Il avait plus de quatre-vingt-dix ans; cependant il s'était contenté d'enseigner de vive voix ses disciples. Les évêques d'Asie et les fidèles de plusieurs Églises le conjurèrent de leur laisser par écrit le dépôt de la foi : vaincu par leurs instances, il ordonna un jeûne et des prières publiques pour implorer les lumières du Saint-Esprit; et, quand il connut la volonté de Dieu, il commença à écrire. Les autres évangélistes avaient assez parlé de ce qui regarde l'humanité de Jésus-Christ : c'est ce qui le porta à établir particulièrement sa divinité. Il s'appliqua aussi à parler de la prédication de Jésus-Christ depuis son baptême jusqu'à la prison de saint Jean-Baptiste. On a aussi trois lettres du même apôtre, qui font voir que son cœur était entièrement embrasé du feu de la charité. Dans les derniers temps de sa vie, on était obligé de le porter à l'église. Comme la faiblesse où son grand âge et la fatigue l'avaient réduit l'empêchait de faire de longs discours, il répétait souvent ces mots : Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. Ses disciples, ennuyés de cette répétitien, lui dirent : Maître, vous nous dites toujours la même chose. Il répondit : C'est le commande-

ment du Seigneur : si on l'exécute bien, il suffit. Ce saint apôtre mourut à Éphèse, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, la centième année de l'ère chrétienne.

---

28 *décembre.* — LES SAINTS INNOCENTS.

Quand les mages, hommes savants et puissants, venus de l'Orient, passèrent à Jérusalem, en cherchant Jésus-Christ, qu'ils voulaient adorer, Hérode, roi de Judée, leur fit promettre de repasser par cette ville pour l'informer de l'endroit où était né le nouveau roi des Juifs, afin, dit-il, qu'il allât l'adorer. Mais, lorsque les mages eurent trouvé Jésus, et qu'ils l'eurent adoré, un ange les avertit de prendre une autre route pour retourner dans leur pays. Hérode, dont l'ambition avait été troublée par la nouvelle de la naissance d'un roi des Juifs, voyant que les mages n'étaient pas venus l'informer du lieu où était cet enfant, entra dans une étrange colère, et envoya tuer tous les enfants mâles de Bethléem et des environs, jusqu'à l'âge de deux ans, pour étouffer, dès le berceau, celui qui lui faisait ombrage. Ces mesures paraissaient infaillibles : il ne doutait pas que ce nouveau roi ne pérît dans ce massacre général ; mais il n'y a pas de prudence contre le Seigneur. Dieu avait envoyé un ange à saint Joseph, époux de Marie, mère de Jésus, lequel lui dit : Prenez l'enfant et sa mère, emmenez-les en Égypte, et restez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en sortir, car Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir. Joseph suivit exactement les ordres de Dieu, et la cruelle politique d'Hérode fut trompée. L'Église honore comme des martyrs tous les enfants qui perdirent la vie à cause de Jésus-Christ.

Nous nous écrierons donc en ce jour avec l'Église, en empruntant à sa liturgie cette belle hymne qu'elle a consacrée à la gloire des saints Innocents : « Salut, fleurs des martyrs, vous que sur le seuil même de la vie le persécuteur du Christ a moissonnés comme un ouragan fait des roses naissantes. Prémices des victimes immolées pour Jésus, tendre troupeau d'agneaux innocents, devant l'autel lui-même où l'on vous sacrifie, vous jouez dans votre simplicité avec les palmes et les couronnes. »

28 *décembre*. — SAINT THÉODORE, ABBÉ DE TABENNE. — 4ᵉ siècle.

Théodore naquit vers l'an 314 d'une des plus nobles et des plus riches familles de la Haute-Thébaïde. C'était la coutume dès lors de célébrer l'Épiphanie par des réjouissances toutes profanes et très-peu conformes à l'esprit du christianisme. Théodore, voyant faire dans sa famille les préparatifs de cette fête, considéra combien la joie toute mondaine à laquelle on allait se livrer convenait peu à des chrétiens; et, quoiqu'il n'eût encore que douze ans, il se mit à réfléchir sur les obstacles que le monde apporte au salut. Livré à ses réflexions, il se disait à lui-même : De quoi te servira-t-il d'être grand en cette vie, si tu ne l'es pas en l'autre? En vain prétendrais-tu allier le bonheur des gens du siècle avec la félicité éternelle. Il faut que tu renonces aux plaisirs de la terre, si tu veux un jour posséder ceux du ciel. Ces sentiments firent tant d'impression sur son esprit, qu'il s'abandonna aux larmes en la présence de Dieu, le conjurant instamment de lui montrer la voie qu'il devait suivre pour arriver au salut. Dès lors il donnait un temps considérable à la prière, et pratiquait des jeûnes très-rigoureux.

Il n'avait que quatorze ans lorsqu'il obtint d'aller finir ses études dans un monastère du voisinage. La réputation de saint Pacôme l'attira depuis à Tabenne, dont tous les religieux étaient autant de saints. Son zèle pour la perfection le distingua bientôt des autres. Sa mère, qui était alors veuve, vint au monastère pour le voir; mais Théodore, craignant les tentations qui pouvaient lui rappeler le monde, obtint de saint Pacôme de ne pas permettre l'entrevue. La mère, édifiée de trouver dans son fils un renoncement si parfait, prit le voile dans une communauté de femmes qui était à Tabenne.

Théodore n'avait que vingt-cinq ans lorsque Pacôme le prit pour compagnon dans les visites des divers monastères de sa congrégation. Cinq ans après il lui fit recevoir la prêtrise et le plaça à la tête du monastère de Tabenne, et se retira dans celui de Pabau. Théodore s'y rendait tous les soirs pour y entendre ses instructions et les répéter aux moines de Tabenne.

Ayant un jour accompagné son bienheureux père à un monastère situé près de Panopolis, dans la basse Egypte, un philo-

sophe de cette ville demanda à conférer avec Pacôme. Le saint abbé crut devoir lui envoyer Théodore. Le philosophe proposa diverses questions : Théodore lui répondit avec autant d'esprit que de justesse ; puis il l'exhorta à renoncer à des spéculations aussi vaines que stériles, pour ne plus s'occuper que de la science du salut. Il souffrait quelquefois beaucoup d'un violent mal de dents. Saint Pacôme le consolait, en lui disant que les afflictions involontaires, supportées avec patience, étaient plus utiles pour le salut que les abstinences volontaires et de longues prières.

Saint Pacôme tomba malade à Pabau deux ans avant sa mort. Les moines de Tabenne firent promettre à Théodore qu'il se chargerait du gouvernement de toute la congrégation, quand le saint abbé ne vivrait plus. Quoiqu'il n'eût fait cette promesse que malgré lui, et après une longue résistance, saint Pacôme l'en reprit sévèrement, et lui ôta la supériorité de Tabenne. Il se soumit avec joie, reconnaissant qu'il s'était rendu coupable de présomption et de vanité. Il fut deux ans le dernier de la communauté, et même après les novices. Il souffrit cette humiliation en silence, et pratiqua de grandes austérités. Sa vertu brilla d'un nouvel éclat, et l'abaissement où il était lui fut plus utile que la supériorité, comme saint Pacôme le disait souvent aux autres moines.

Après la mort de saint Pacôme, qui arriva environ l'an 348, Pétrone, qu'il avait nommé abbé de son vivant, ne lui survécut que peu de jours, et eut pour son successeur Orsièse, qui, ne se sentant pas en état de gouverner une congrégation si nombreuse, se démit de sa charge, et en fit revêtir Théodore. Il eut beaucoup de peine à consentir à cette nomination ; il avait toujours devant les yeux le danger où il s'était exposé pour avoir promis d'être abbé quelques années auparavant. Il fallut en quelque sorte lui faire violence, encore ne se rendit-il que quand Orsièse lui eut déclaré qu'on suivait en cela les ordres de saint Pacôme.

Théodore se crut chargé de tous les religieux en particulier, et obligé de répondre de leur salut. Cette pensée ne le laissait en repos ni le jour ni la nuit. Si quelqu'un était dans la peine et dans l'abattement, il le prenait en particulier, le consolait et l'encourageait. Il reprenait ceux en qui il remarquait quelque défaut avec une douceur et une humilité qui lui gagnaient les cœurs ; en sorte que tous lui découvraient avec une entière confiance leurs plus secrètes pensées.

Il fut favorisé du don des miracles et de celui de prophétie. Il mourut le 27 avril 367, à l'âge de cinquante-trois ans, après une courte maladie, ayant recommandé sa communauté à Orsièse. Saint Athanase, qui avait beaucoup connu saint Théodore, écrivit aux moines de Tabenne pour les consoler de la perte qu'ils venaient de faire.

---

29 *décembre*. — SAINT TROPHIME, ÉVÊQUE D'ARLES. — 2e siècle.

Suivant la tradition de l'Église d'Arles, saint Trophime est le même que le saint de ce nom qui fut le disciple de saint Paul et le compagnon de ses travaux. Il était d'Éphèse, et né de parents gentils. Ayant été envoyé dans les Gaules, il prêcha l'Évangile dans la Provence, et fonda le siége d'Arles. Mais plusieurs savants, fondés sur l'autorité de saint Grégoire de Tours, soutiennent que la mission de saint Trophime d'Arles est moins ancienne, et que ce saint passa dans les Gaules vers le milieu du troisième siècle avec saint Saturnin de Toulouse, saint Paul de Narbonne, saint Martial de Limoges, saint Austremoine d'Auvergne, saint Gatien de Tours et saint Denys de Paris. Ils ajoutent cependant qu'on peut mettre la mission de saint Trophime quelques années plus tôt que celles de ces autres saints missionnaires. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que notre saint fut le premier évêque d'Arles, et cette Église l'a toujours honoré comme son fondateur. On ignore le détail de ses actions. Il mourut à la fin du premier siècle ou au commencement du second, si l'on s'en rapporte à la tradition de l'Église d'Arles; mais ceux qui suivent l'autre sentiment fixent sa mort peu après le milieu du troisième siècle. On ne voit point qu'il ait été tourmenté pour la foi, ce qui a fait juger qu'il était mort en paix. Ses reliques furent transférées en 1152 dans la cathédrale d'Arles, qui prit depuis le nom de Saint-Trophime au lieu de celui de Saint-Étienne qu'elle portait auparavant.

---

29 *décembre*. — SAINT URSIN, PREMIER ÉVÊQUE DE BOURGES. — 2e siècle.

Nous apprenons de saint Grégoire de Tours qu'Ursin, a été ordonné évêque par les disciples des apôtres, vint dar

Gaules; qu'il prêcha l'Évangile à Bourges; qu'il y établit une église, dont il fut le premier pasteur; qu'après sa mort, on l'enterra dans le lieu où il avait coutume d'enterrer les autres, mais qu'on cessa insensiblement d'honorer son tombeau, et qu'on en perdit même entièrement le souvenir. Le même auteur ajoute qu'on découvrit son corps miraculeusement vers l'an 560, qu'il fut porté dans l'église de Saint-Symphorien, et déposé près de l'autel. L'église de Saint-Symphorien prit depuis le nom de Saint-Ursin. On retrouva son corps en 1239. Philippe, archevêque de Bourges, le leva de terre; et, après l'avoir renfermé dans une châsse d'argent, il le plaça sur l'autel. On croit ordinairement que la mission de saint Ursin eut lieu dans le deuxième siècle; mais il paraît que la foi s'affaiblit beaucoup à Bourges, puisque cette ville oublia que ce saint avait été son apôtre. Ce ne fut que depuis qu'elle fut de nouveau convertie.

---

29 *décembre*. — SAINT ÉVROUL, ABBÉ. — 6e siècle.

Évroul naquit à Bayeux, l'an 517, avec tous les avantages qui pouvaient le faire considérer dans le monde. Ses parents, qui étaient des plus qualifiés et des plus riches du pays, firent instruire leur fils dans la piété chrétienne et dans les sciences humaines. Quand ils le crurent en état d'entrer dans le monde, ils l'envoyèrent à la cour du roi Childebert Ier, qui le reçut au nombre de ses officiers. Évroul était humble et pieux, bien fait de corps et plein d'esprit; il parlait aisément et avec grâce; il entendait bien les affaires, et avait un talent particulier pour les développer et les faire entendre aux autres. C'est ce qui engagea le roi à en faire comme son procureur général. La manière sage et désintéressée dont il s'acquitta de cette charge le fit aimer et estimer de tout le monde.

Par condescendance pour ses parents, Évroul se maria. Il épousa une femme aimable et vertueuse, mais ce nouvel engagement ne le détourna pas de la vertu. Pour s'animer à la pratique des bonnes œuvres et résister au torrent des mauvais exemples, il joignait à la lecture de l'Écriture sainte celle des Vies des saints et des anciens solitaires, et s'étudiait à retracer leurs vertus dans ses actions. Il menait au milieu de la cour la vie d'un solitaire; il savait que Dieu se trouve difficilement dans le tumulte et les embarras du siècle, mais qu'il aime à parler seul. Évroul ne sou-

haitait rien tant que d'avoir la liberté de s'enfuir dans les montagnes ou dans les forêts, en inspirant à sa femme les sentiments dont il était animé. Ils se séparèrent d'un mutuel consentement; la femme prit le voile dans une communauté de filles, Évroul l'imita dès qu'il eut pu distribuer ses biens aux pauvres et obtenir la permission de Clotaire Ier, qui avait succédé à Childebert.

Il se retira dans le monastère des Deux-Jumeaux, au diocèse de Bayeux, comme dans un port où il pourrait travailler plus sûrement à son salut. Il ne resta pas longtemps dans cette maison. Son humilité profonde, son détachement parfait de toutes choses, et sa ferveur qu'on voyait croître de plus en plus, lui attirèrent l'estime et la vénération des religieux. La considération qu'on lui témoignait l'affligeait vivement, et lui fit prendre la résolution de se retirer dans quelque désert. Il fit part de son dessein à trois religieux qui consentirent à le suivre. Ils sortirent sans aucune provision, et sans avoir pris aucune mesure, s'abandonnant entièrement à la Providence. Ils allèrent se cacher dans le fond de la forêt d'Ouche, au diocèse de Lisieux. Ils s'arrêtèrent auprès d'une source d'eau vive, qu'ils regardèrent comme un présent de la libéralité divine. Ils construisirent de petites cabanes de bois et de terre pour se loger. Ils furent découverts par un paysan, qui, tout surpris de trouver des hommes assez hardis pour habiter des lieux si déserts, leur représenta qu'ils étaient exposés à manquer de tout, et que des voleurs infestaient les environs de leur retraite. — Mon frère, lui répondit Évroul, nous sommes venus ici pour y pleurer nos péchés; nous mettons notre confiance en Dieu, qui nourrit jusqu'aux petits oiseaux. Nous ne craignons pas les hommes. Ce laboureur, touché de cette réponse, revint le lendemain leur apporter trois pains avec du miel. Il se joignit à eux dans la suite, et embrassa la vie monastique.

Un des voleurs qui habitaient ces bois, ayant rencontré Évroul, jugea bien à sa mine que ce solitaire n'avait rien à craindre pour l'argent; mais il voulut lui persuader de quitter une demeure où sa vie n'était pas en sûreté. Évroul lui répondit qu'ayant Dieu pour protecteur, il devait peu appréhender les hommes; il représenta ensuite au voleur combien il était coupable de faire du vol son métier, et l'exhorta, avec beaucoup de zèle et de charité, à changer de vie. Ce voleur se convertit en effet; et plus tard il amena quelques-uns de ses compagnons vers les ermites, qui les engagèrent à les imiter. La plupart de ces brigands entrèrent

dans les voies de la justice et de la pénitence. Les uns voulurent demeurer au même lieu, et devinrent très-bons religieux; les autres s'établirent à la campagne, et s'appliquèrent à cultiver la terre, pour avoir de quoi vivre et restituer à ceux qu'ils avaient volés.

Évroul et ses compagnons défrichaient des terres, mais celles du canton qu'ils habitaient étant de mauvaise qualité, la récolte ne suffisait pas pour assurer la subsistance de toutes les personnes alors réunies sous la direction d'Évroul. Comme c'était pour l'amour de Dieu qu'ils s'étaient exposés à manquer de tout, le Père céleste leur fit trouver, dans la charité des peuples voisins, ce que leur travail ne leur fournissait pas.

Les avantages et les douceurs de la solitude paraissaient si considérables à Évroul, qu'il aurait souhaité n'être jamais chargé que de lui-même; mais la charité pour le prochain l'emporta sur le penchant qu'il avait à une entière séparation des hommes. Il reçut donc auprès de lui tous ceux qui vinrent se mettre sous sa conduite. Comme sa communauté augmentait tous les jours, il fut obligé de bâtir un monastère, qui devint célèbre sous son nom. Cette maison fut bientôt trop petite pour renfermer le grand nombre de disciples que sa réputation lui attira des provinces voisines. Plusieurs personnes lui ayant offert des terres pour y fonder des monastères, il les accepta, et en fit bâtir jusqu'à quinze, les uns pour les hommes, les autres pour les femmes; il leur donna pour supérieurs des personnes sages et instruites dans la vie spirituelle; il s'attacha à gouverner particulièrement la maison d'Ouche.

La tendresse qu'Évroul avait pour les pauvres allait jusqu'à donner quelquefois le pain qu'il pouvait avoir. Quand il en venait d'infirmes et de malades, il les gardait avec lui jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement rétablis. Il exerçait l'hospitalité envers tout le monde. Il étudiait jour et nuit l'Écriture sainte. Quoiqu'il se livrât tout entier aux travaux pénibles d'une rigoureuse pénitence, il ne laissa pas de parvenir à une grande vieillesse. En 596, il fut attaqué d'une violente maladie que Dieu lui fit la grâce de supporter avec tant de patience, qu'à peine paraissait-il sensible à ses douleurs. Il fut quarante-sept jours sans pouvoir prendre autre chose qu'un peu d'eau et le sacré corps de Jésus-Christ; cependant il ne cessa pas d'exhorter ses disciples et de les faire ressouvenir des vérités évangéliques, jusqu'au 29 décembre qu'il leur dit adieu avec un visage serein et plein de joie.

29 *décembre.* — SAINT THOMAS, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, MARTYR. — 12e siècle.

Saint Thomas, dont l'Église honore la mémoire en ce jour, naquit à Londres, le 21 décembre 1117. Gilbert Becket, son père, gentilhomme peu favorisé de la fortune, s'étant croisé dans sa jeunesse, passa dans la Terre sainte, où, ayant été fait prisonnier par les Sarrasins, il fut un an et demi esclave d'un de leurs émirs qui avait une fille unique, à qui Gilbert, ayant expliqué les mystères de la religion catholique, déclara qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour l'amour de Jésus-Christ. Elle fut si touchée de ses discours et de son courage, que, désirant sincèrement de devenir chrétienne, elle en fit part à Gilbert, qui lui répondit que cette grâce, si elle y répondait, était bien au-dessus de tous les avantages de la vie. Quelque temps après, Gilbert, ayant recouvré sa liberté avec d'autres esclaves chrétiens, revint à Londres, et la jeune Syrienne qu'il avait catéchisée, ayant fui de chez son père, arriva heureusement en Angleterre, où elle reprit l'étude de la religion catholique et reçut le baptême sous le nom de Mathilde. Elle épousa dans la suite Gilbert Becket, et le mariage fut célébré par l'évêque de Londres.

Gilbert, s'étant croisé de nouveau, repassa en Orient, où il resta trois ans et demi ; il laissa son épouse enceinte d'un fils, qui est le saint dont nous donnons la vie. Sa pieuse mère lui inspira dès son enfance la crainte de Dieu et une tendre dévotion pour la sainte Vierge. Gilbert Becket, de retour dans sa patrie, y mérita l'estime et le respect de tous les gens de bien, et mourut en 1138, laissant son fils bien jeune et exposé aux dangers des tumultes du monde. Heureusement, Thomas Becket avait été instruit, dès les premières années de sa raison, des maximes et des préceptes de l'Évangile ; il connut même assez sa faiblesse pour se tenir sur ses gardes, et ne rien faire sans consulter des personnes éclairées et vertueuses. Ayant commencé ses études dans un monastère de chanoines réguliers, il alla les continuer à Londres, où les trois principales églises avaient chacune une école dirigée par de bons maîtres ; il y étudia avec succès jusqu'à l'âge de vingt ans, qu'il perdit sa digne mère. Il discontinua ses études pendant une année ; mais dès que les circonstances le lui permirent, il se rendit à Oxford, puis à Paris, où il se perfectionna dans la con-

naissance du droit canonique et dans les différentes parties de la littérature.

De retour à Londres, il fit paraître une grande capacité pour les affaires, et s'attacha, en qualité de secrétaire, à la cour de ville. Un jeune seigneur l'ayant attiré chez lui, à la campagne, Thomas prit insensiblement du goût pour la chasse et les autres plaisirs bruyants auxquels son ami se livrait avec passion. Il devint négligent dans le service de Dieu; et s'étant trouvé exposé aux dangers de périr par une chute, il prit la résolution de mener une vie plus retirée, et retourna à Londres, où sa vertu et ses talents lui acquirent beaucoup de réputation. Thibaut, qui fut élevé sur le siége de Cantorbéry en 1138, et qui avait été ami du père de Thomas, lui offrit une place dans sa maison, qu'il accepta. Il avait embrassé l'état ecclésiastique quelque temps avant l'époque dont nous parlons. Thibaut reconnut bientôt toutes les excellentes qualités et le mérite de Thomas Becket; il lui permit d'aller en Italie et d'étudier, pendant un an, le droit canonique à Bologne. Après son retour en Angleterre, il reçut le diaconat; l'archevêque lui donna successivement plusieurs bénéfices, et le nomma archidiacre de Cantorbéry. C'était la première dignité ecclésiastique d'Angleterre; Thomas la remplit avec autant de zèle que de lumière. Il fut envoyé plusieurs fois à Rome, et y obtint le succès des négociations importantes dont il avait été chargé.

Henri II étant monté sur le trône d'Angleterre le 20 décembre 1154, Thibaut, qu'il honorait de sa confiance, lui parla de son archidiacre comme d'un homme qui avait autant d'expérience que de capacité et de vertu, d'une prudence consommée dans le maniement des affaires, ainsi que dans les fonctions des places les plus éminentes. D'après un témoignage si avantageux, le roi nomma en 1157 Thomas chancelier d'Angleterre; il en remplit les fonctions avec tant d'intégrité et de douceur, qu'il fut bientôt aimé et estimé de tout le royaume. Le roi lui-même lui témoignait souvent toute sa satisfaction, aimant à s'entretenir avec lui familièrement, et prenant son avis sur les affaires les plus importantes. Il le chargea de veiller aussi sur l'éducation de son fils; et quelque temps après, il le nomma son ambassadeur en France, pour y négocier un traité entre les deux puissances, et pour y arrêter le mariage de Henri, son fils, avec Marguerite de France, fille de Louis le Jeune. Le chancelier s'acquitta

de cette double commission avec tout le succès que son roi pouvait désirer. Au milieu des honneurs, dont l'éclat n'éblouit jamais notre saint, il continua d'être humble, mortifié, chaste et fidèle aux exercices de la piété chrétienne et de la régularité ecclésiastique. Il triompha de tous les piéges qui furent souvent tendus à sa vertu, ainsi qu'aux persécutions que la jalousie lui suscita, faisant taire ses ennemis par sa douceur et son silence.

Thibaut, archevêque de Cantorbéry, mourut en 11[illegible]. Le roi l'ayant appris en Normandie, où il était alors avec son chancelier, se décida à l'élever plus que jamais, en le nommant archevêque du premier siége d'Angleterre; et quelques jours après, lui ayant dit de se préparer à passer en Angleterre pour une affaire importante, il ne lui fit connaître clairement ses intentions qu'au moment où il devait partir. Thomas, après avoir représenté au roi toutes ses raisons pour ne point accepter la dignité épiscopale, sans avoir rien pu obtenir du prince, lui dit avec une généreuse et sainte liberté : « Si Dieu permet que je « sois archevêque de Cantorbéry, je perdrai bientôt les bonnes « grâces de Votre Majesté; et cette grande affection dont elle « m'honore se changera en haine. Qu'il me soit permis de lui « dire que je la vois faire plusieurs choses contraires aux droits « de l'Église, et que je craindrais qu'elle n'exigeât de moi ce « que ma conscience m'empêcherait de lui accorder. Mes « ennemis ne manqueraient pas de représenter ma résistance « comme un crime, et de s'en servir pour me perdre auprès « de vous. »

Le roi n'eut aucun égard aux représentations de Thomas. Il fit partir quelques seigneurs pour l'Angleterre, en leur recommandant fortement de disposer les esprits et de se concerter si bien avec le chapitre de Cantorbéry, que le chancelier fût placé sur le siége de cette ville. En attendant, le saint consulta le cardinal de Pise, légat du saint-siége en Angleterre, dont l'autorité le décida à se soumettre à son élection. Elle eut lieu la veille de la Pentecôte de l'an 1162.

Dès qu'il en fut instruit, il partit pour se rendre à Cantorbéry. Il fut sacré, et reçut peu de temps après le pallium du pape Alexandre III. Après avoir imploré, dans la ferveur du recueillement, les lumières du ciel qui lui étaient nécessaires, il se livra tout entier aux fonctions de l'épiscopat. Les chanoines de sa cathédrale étant moines, il prit leur habit, qu'il porta

toujours sous celui d'évêque, et se revêtit d'un rude cilice, qu'il ne quitta qu'à la mort. Son genre de vie fut très-austère. Il se levait à deux heures du matin; après avoir récité l'office de la nuit, il lavait les pieds à treize pauvres, les exhortait à la vertu, se recommandait à leurs prières et leur distribuait ses aumônes. Il lisait, avec le plus profond respect, l'Écriture sainte, qu'il portait toujours avec lui, même dans ses voyages; et tous les jours, après la méditation du matin, il allait visiter les malades qu'il y avait parmi ses moines ou dans son clergé. A neuf heures, il célébrait le saint sacrifice de la messe, ou l'entendait s'il n'avait pu la dire. A dix heures, il faisait une nouvelle distribution d'aumônes, qui complétait le nombre de cent pauvres qu'il assistait tous les jours. Il dînait à trois heures, et faisait lire un livre instructif et pieux pendant le repas. Sa table était frugale, mais toujours servie avec décence; il n'y mangeait que ce qu'il y avait de plus commun, et dans la plus exacte sobriété. Le reste du jour était employé à la prière, aux fonctions pastorales, aux œuvres de charité envers tous ceux qui recouraient à lui.

Il était sévère dans l'examen de ceux qui aspiraient aux saints ordres, vigilant sur les mœurs et la conduite de tous ceux qui étaient attachés à sa maison. Il reprenait même avec une courageuse liberté les grands et les riches de leurs vices, et retirait de leurs mains les biens de l'Église, qu'ils avaient usurpés. Le roi, informé de la manière de vivre du saint archevêque, l'aimait toujours et le protégeait contre les injustices des seigneurs puissants. Le pape Alexandre III ayant assemblé un concile à Tours, en 1163, Thomas, qu'il y appela, vint en France, où le roi d'Angleterre lui renouvela les témoignages de sa confiance et de son amitié. Le saint l'engagea alors à nommer à deux évêchés d'Angleterre, que le prince avait laissés vacants depuis longtemps pour s'en approprier les revenus. La bonne intelligence entre Henri II et Thomas, si utile à l'Église, ne fut pas de longue durée. Le saint archevêque s'étant démis de la dignité de chancelier, qu'il n'avait conservée jusque-là que par complaisance, s'aperçut bientôt que cette démission avait déplu au roi, qui ne tarda pas à lui en marquer son mécontentement; il le fit éclater surtout après avoir entendu les représentations du saint, sur l'injustice envers des églises longtemps laissées sans pasteurs, et dont les revenus étaient envahis par l'autorité civile.

A cet abus, dont Thomas se plaignit, il ajouta la réclamation, aussi touchante que bien fondée, contre les entreprises des juges laïques qui, au mépris des immunités de l'Église, citaient à leur tribunal, sous quelque prétexte que ce fût, les personnes ecclésiastiques. Il blâma la conduite de plusieurs officiers et seigneurs, détenteurs connus des biens consacrés au culte divin, ou destinés au soulagement des pauvres et des infirmes. Telles furent les sources des différends entre le roi et l'archevêque de Cantorbéry, qui eurent des suites si funestes.

Henri exigea que les évêques fissent serment de maintenir toutes les coutumes du royaume, qui n'étaient ni les lois constitutives, ni des principes fondamentaux du gouvernement, mais des abus et des injustices auxquels Thomas déclara, dans une assemblée générale d'évêques tenue à Westminster, qu'il ne ferait serment qu'avec la clause, *sauf le devoir et la conscience*. Plusieurs évêques le blâmèrent hautement, et se conformèrent à la volonté du roi, qui lui fit les reproches les plus vifs et de sévères menaces. Le reste du clergé en fut si intimidé, qu'il employa les prieres et les larmes. Le saint archevêque se laissa vaincre, en signant, en 1160, les articles qu'il avait rejetés d'abord; mais se repentant bientôt après de sa faiblesse, il en demanda l'absolution au pape, qui la lui accorda, en lui recommandant de réparer la faute où il était tombé par surprise. Le roi, irrité du changement de Thomas, le menaça de la mort; il fut condamné dans une assemblée d'évêques et de seigneurs, et tous ses biens furent confisqués. Les choses étant dans cet état, Thomas en appela au saint-siége, et résolut de quitter secrètement le royaume.

Ayant débarqué en Flandres, il se rendit a Saint-Omer, et s'y logea dans l'abbaye de Saint-Bertin, d'où il envoya demander un asile à Louis VII, roi de France. Ce prince le lui accorda, et l'invita même à se rapprocher de lui; tandis que le roi d'Angleterre défendait à tous ses sujets de faire passer à notre saint aucun secours, et envoyait à Sens des députés au pape, pour lui porter ses plaintes contre l'archevêque de Cantorbéry. Celui-ci, de Saint-Omer, partit pour Soissons, où le roi de France, étant arrivé le lendemain, alla le visiter et lui marquer sa vénération et le désir de lui adoucir son exil. Thomas quitta Soissons pour aller à Sens, afin de rendre compte au pape des motifs de sa conduite. Il en fut écouté avec admiration, et

exhorté à persévérer à défendre les intérêts de l'Église. Bien loin de recevoir la démission que le saint prélat offrit de son siége, le pape lui ordonna de ne point le quitter; ensuite, ayant fait appeler l'abbé de Pontigny, il le chargea de prendre soin du saint archevêque, qui alla se loger dans son monastère. On y suivait la règle austère de Cîteaux; il en garda toutes les observances, en prit l'habit, et voulut y remplir les emplois les plus humiliants et les fonctions les plus abjectes, refusant toute distinction, jusqu'à ne pas toucher aux mets préparés pour lui, et ne mangeant que la portion de la communauté, comme le plus simple religieux.

Aux rigueurs de la pénitence se joignirent les peines du cœur des plus vives, quand il apprit qu'après son départ d'Angleterre, le roi avait confisqué les biens de ses parents, de ses amis, de ses domestiques, et les avait bannis de ses États, en les obligeant d'aller joindre le saint archevêque. Ces exilés, dont la majeure partie arriva au monastère de Pontigny dans l'état le plus déplorable, touchèrent le saint prélat jusqu'aux larmes. La Providence permit que tant d'innocents trouvassent, dans la charité de plusieurs princes et évêques, les secours nécessaires à leurs besoins. La reine de Sicile et l'archevêque de Syracuse en reçurent plusieurs, qu'ils assistèrent avec libéralité. Cependant on travaillait à réconcilier le roi avec le saint archevêque, et le pape y employait tous ses efforts; mais ils ne servirent que de prétexte à Henri II pour se porter à de nouveaux excès. Tandis que le roi de France donnait des ordres pour que Thomas vînt à Sens et y fût entretenu avec une sorte de magnificence, persuadé qu'il honorait Notre-Seigneur dans la personne de son serviteur exilé, le saint fut reçu avec vénération par l'archevêque de Sens, et se retira dans le monastère de Sainte-Colombe, situé près de la ville.

Les esprits paraissant s'aigrir plus que jamais, le pape pria le roi de France de se faire médiateur dans cette affaire, entre l'archevêque de Cantorbéry et son souverain. Les deux rois eurent à ce sujet une conférence à Gisors. Thomas y vit Henri II et se jeta à ses pieds. Ce prince affecta de vouloir tout pacifier, mais sans vouloir faire cesser les injustices commises en son nom sur les immunités et les biens usurpés de l'Église. Cette conférence ne servit qu'à augmenter le nombre des ennemis du saint prélat; car ce ne fut que quelque temps après que Dieu, qui

entr[illegible] de Henri II
a [illegible] de [illegible] as, qu[illegible] son nom, ce qui lui fut con-
[illegible] de [illegible] Il le reçut avec bonté et [illegible]
[illegible]; mais trois autres évêques d'Angleterre et quel-ques s[illegible]eurs, ennemis jurés de notre saint, indisposèrent de nouveau le roi contre lui; en sorte que, quand il se présenta devant ce prince à Tours, où il alla prendre ses ordres avant de partir pour Cantorbéry, il se contenta de lui dire que les terres de son Église seraient rendues, lorsqu'il serait arrivé en Angleterre. Saint Thomas partit pour retourner dans son diocèse, d'où il était absent depuis sept ans; il écrivit au roi avant de quitter la France, et finit sa lettre ainsi : « Je retourne à mon Église « avec la permission de Votre Majesté; c'est peut-être pour y « mourir, et pour empêcher au moins, par ma mort, son en-« tière ruine. Votre Majesté peut cependant m'y faire ressentir « les effets de sa clémence et de sa religion; mais que je vive ou « que je meure, je conserverai toujours inviolablement l'amour « que j'ai pour vous en Notre-Seigneur, et quelque chose qui « puisse m'arriver, je prie Dieu de répandre sur vous et sur vos « enfants ses grâces et ses dons les plus précieux. »

Le saint voulut, avant de partir, remercier le roi de France des bontés dont il l'avait comblé. Il vint donc à Paris, et logea dans l'abbaye de Saint-Victor. Il s'embarqua pour l'Angleterre, près de Calais, et après une traversée où il courut plusieurs dangers, il prit terre à Sandwich. Il fut reçu avec de vifs transports de joie. Ses ennemis, plus animés que jamais, partirent aussitôt pour passer en Normandie, et le calomnièrent de nouveau auprès du roi, mais d'une manière si adroite, et sur des faits si graves, que ce prince, transporté de colère, dit et répéta plusieurs fois « qu'il maudissait tous ceux qu'il avait honorés de « son amitié et comblés de biens, puisqu'aucun d'eux n'avait le « courage de le défaire d'un prêtre qui lui donnait plus de peine « que le reste de ses sujets. » Quatre officiers de sa cour, hommes sans religion, formèrent sur-le-champ l'horrible complot de massacrer l'archevêque de Cantorbéry, dans la persuasion qu'ils feraient par là leur cour à Henri II. Le saint prélat avait été reçu à Londres comme en triomphe; mais son séjour y fut très-court, ayant eu l'ordre de se retirer à Cantorbéry, et de ne pas sortir de cette ville. Il s'y rendit tout de suite, et dans le discours qu'il fit le jour de Noël, après la messe, il déclara, sur la fin, qu'il

croyait n'avoir plus longtemps à vivre. Tout l'auditoire, à ces paroles, fondit en larmes, et lui-même parut quelques instants comme absorbé dans la contemplation de la volonté divine.

Ses quatre assassins, peu de jours après, arrivèrent en Angleterre; ils s'associèrent douze autres chevaliers, et se rendirent tous à Cantorbéry. Ils allèrent au palais archiépiscopal, entrèrent dans l'appartement du saint, l'accablèrent d'injures, et menacèrent de le tuer s'il ne donnait pas l'absolution à ceux qui avaient été interdits ou excommuniés, soit par le pape, soit par lui-même. Thomas leur répondit avec douceur qu'ils seraient tous absous, en promettant de réparer leurs crimes. Les assassins consignèrent alors le prélat à la garde des ecclésiastiques qui étaient autour de lui, de peur qu'il n'échappât, et ajoutèrent que le roi voulait faire un grand exemple de justice. « Quoi! dit le saint, vous vous imaginez que je pense à fuir! « Non, non; j'attends, sans crainte, le coup de la mort. » Les assassins se retirèrent pour aller prendre leurs boucliers et leurs armes, comme s'il eût fallu aller à un combat, et ne tardèrent pas à revenir, au moment où le saint archevêque sortait pour aller à l'église. C'était l'heure des vêpres. Il défendit de fermer ou de garder les portes du lieu saint. Les assassins y entrèrent l'épée à la main, criant : « Où est le traître? « Où est l'archevêque? » Le saint s'avança et leur dit : « Je « suis l'archevêque; mais je ne suis pas un traître. » Les moines et les ecclésiastiques s'enfuirent ou se réfugièrent aux pieds des autels. Il n'y en eut que trois qui restèrent constamment auprès de lui. « Vous êtes mort! » lui dit un des assassins. — « Je suis « prêt, répondit le saint, à mourir pour Dieu, pour la jus- « tice et pour la défense de l'Église; mais je vous défends, au « nom de Dieu tout-puissant, de faire le moindre mal à aucun « de mes religieux, de mes clercs ou de mon peuple; heureux « si, par ma mort, je puis rendre à l'Église la liberté et la « paix! » Ayant ainsi parlé, il se mit à genoux, pria Dieu pour l'Église, pour ses ennemis, et spécialement pour ses meurtriers; il inclina un peu sa tête, et la leur présenta en silence. Comme ils voulaient le tirer de l'Église, il leur dit : « Je ne sortirai pas; « faites ce que vous voudrez. » Un des assassins déchargea dans cet instant un coup sur la tête du saint martyr, qui, en ayant été étourdi, tomba sur ses genoux, soutint sa tête de ses deux mains, resta immobile comme auparavant, et offrit à Dieu de

nouveau le sacrifice de sa vie. Alors deux autres assassins lui donnèrent chacun un coup d'épée, et il tomba sur le pavé, près de l'autel de Saint-Benoît. Comme il était près d'expirer, Richard le Breton lui enleva le haut du crâne, et Hugues, avec la pointe de son épée, lui tira la cervelle qu'il répandit sur le pavé.

Après ce crime affreux, les assassins coururent piller le palais archiépiscopal. Le clergé de Cantorbéry enterra secrètement le corps du saint archevêque, martyrisé le 29 décembre de l'an 1170, dans la cinquante-deuxième année de son âge, et la neuvième de son épiscopat. La nouvelle de ce crime atroce et sacrilége causa autant de surprise que de douleur aux princes catholiques et à toute la chrétienté. Henri II, dès qu'il en fut informé, prit tous les sentiments d'un véritable pénitent, et répara, autant qu'il le put, tout le mal dont il était la principale cause. Dieu glorifia notre saint par les plus éclatants et les plus fréquents miracles. Le pape Alexandre III le canonisa en 1173.

---

30 *décembre*. — TRANSLATION DE L'APOTRE SAINT JACQUES LE MAJEUR. — 9e siècle.

Les traditions de l'église de Compostelle rapportent que le corps de saint Jacques, fils de Zébédée, qui était d'abord à Jérusalem, après avoir traversé une vaste étendue de mer, aborda par une providence spéciale de Dieu sur la côte occidentale de l'Espagne. On dit qu'il s'arrêta en premier lieu dans le port d'Iria Flavia, ville de la Galice, et qu'il reçut la sépulture non loin de là, dans un endroit appelé aujourd'hui Compostelle, où il resta longtemps caché à cause des fréquentes persécutions. Sous le règne d'Alphonse, roi de Léon, une révélation divine indiqua ce sacré trésor. Le prince lui éleva une magnifique église, et enrichit ces restes précieux par des offrandes vraiment royales. Depuis ce temps, des miracles nombreux et signalés mirent en grand renom la mémoire de saint Jacques. Le glorieux apôtre apparut dans les batailles les plus sanglantes, et secourut miraculeusement les Espagnols dans leurs combats contre les infidèles. Aussi l'Espagne entière a-t-elle adopté saint Jacques comme un premier patron, donné par Dieu lui-même, et elle l'a honoré jusqu'à ce jour d'un culte

spécial. Du reste la renommée des miracles sans nombre du grand apôtre ne s'est pas arrêtée dans les limites de la Péninsule ; elle s'est répandue dans toute la chrétienté ; et il en est résulté que, comme on se rend à Jérusalem au Saint-Sépulcre, et à Rome aux tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, des pèlerins partis de tous les points de l'univers chrétien accourent par dévotion, et pour accomplir des vœux, à Compostelle auprès des reliques de saint Jacques.

---

31 *décembre*. — SAINTE COLOMBE, VIERGE ET MARTYRE. — 3e siècle.

On met le martyre de sainte Colombe en 258 ou 273. Si l'on adopte la deuxième de ces dates, on doit rapporter le martyre de cette sainte au second voyage qu'Aurélien fit dans les Gaules, lorsqu'il remporta une victoire célèbre à Châlons. Elle souffrit à Sens, où elle est honorée avec beaucoup de dévotion. Son culte est aussi établi depuis longtemps dans le diocèse de Paris. Il y avait anciennement dans cette ville une chapelle de son nom ; saint Ouen le dit expressément dans la vie de saint Éloi. On gardait les reliques de notre sainte martyre chez les bénédictins de Sens ; mais elles ont été dispersées par les huguenots, avec celles de plusieurs autres saints dont la même église était enrichie.

---

31 *décembre*. — SAINT SYLVESTRE, PAPE ET CONFESSEUR. — 4e siècle.

Sylvestre, destiné par la Providence à gouverner l'Église, lorsqu'elle commençait à triompher de ses persécuteurs, eut Rome pour patrie. Il était fils de Ruffin et de Juste, et perdit son père étant encore enfant. Sa vertueuse mère prit un grand soin de son éducation, et le mit sous la conduite de Charitus ou Carin, prêtre aussi recommandable par sa sainteté que par ses talents. Quand Sylvestre eut atteint l'âge prescrit, il entra dans le clergé de l'Église romaine, et fut ordonné prêtre par le pape Marcellin, avant les édits cruels publiés par Dioclétien et le César qu'il avait associé à l'empire. La conduite de notre saint dans ces temps orageux le fit universellement estimer. Il fut té-

moin du triomphe que la croix remporta sur l'idolâtrie, après la victoire miraculeuse de Constantin sur Maxence, le 28 octobre 312.

Le pape Melchiade étant mort au mois de janvier de l'année 354, Sylvestre fut élu pour son successeur. La même année, il envoya quatre légats, pour le représenter au concile que les évêques d'Occident tinrent à Arles. On y condamna le schisme des Donatistes, qui subsistait depuis sept ans, ainsi que l'hérésie des Quartodécimans. Le concile, avant de se séparer, écrivit au pape une lettre très-respectueuse, en lui adressant les décisions qu'il avait faites. Saint Sylvestre les confirma, et voulut qu'elles fussent publiées pour servir de règle à toute l'Église. Plusieurs années après, le saint pape, n'ayant pu, à cause de son grand âge et de ses infirmités, assister en personne au concile général de Nicée, tenu en 825 contre l'arianisme, y envoya, comme ses légats, Osius, Viton et Vincent, pour le représenter. Ce saint pontife, dont le zèle et les vertus apostoliques contribuèrent grandement à la propagation du christianisme, mourut le 31 décembre 335, après avoir occupé le saint-siége vingt et un ans et onze mois. L'Église grecque l'honore comme l'Église latine.

Fin du mois de décembre.

André Avellino. . . . . 10 novembre.
André Corsini, év. . . . . 4 février.
Angadrème (sainte), v. 14 octobre.
Anne (sainte), mère de la sainte Vierge. . . . . 26 juillet.
ANNONCIATION. . . . . 25 mars.
Anges gardiens (les saints). . . . . 2 octobre.
Anselme, arch. de Cantorbéry et docteur. . . . . 21 avril.
Antoine, patriarche des Cénobites. . . . . 17 janvier.
Antoine Neyrot (le B.), m. . . . . 10 avril.
Antoine de Padoue, conf. . . . . 13 juin.
Antonin, arch. de Florence. . . . . 10 mai.
Aphraate, solitaire. . . . . 7 avril.
Apollinaire, év. d'Hiéraple. . . . . 8 janvier.
Apollinaire, év. de Ravenne, m. . . . . 23 juillet.
Apollonie ou Apolline (sainte), v. m. . . . . 9 février.
Apollonius, apologiste, m. . . . . 18 avril.
Arcadius, m. . . . . 12 janvier.
Arsène, solitaire. . . . . 19 juillet.
ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE. . . . . . . 15 août.
Astère, arch. d'Amasée. . . . . 30 octobre.
Athanase, patriarche d'Alexandrie et docteur. . . . . 2 mai.
Aubin, év. d'Angers. 1er mars.
Augustin, apôtre d'Angleterre. . . . . 26 mai.
Augustin, év. d'Hippone et docteur. . . . . 28 août.
Augustin de Lucère (le B.), év. . . . . 8 août.
Aure ou Aurée (sainte), v. . . . . 4 octobre.
Aurele et Natalie (sainte), m. . . . . 27 juillet.
Auxence, solitaire. . . . . 17 février.
Aventin, solitaire. . . . . 4 février.
Avoie (sainte). (Voy. Hedwige.)
Avou ou Aigulfe, m. . . . . 3 septembre.

B.

Babolein, abbé de Saint-Maur. . . . . 26 juin.
Babylas, év. d'Antioche, m. . . . . 24 janvier.
Barbe (sainte), v. m. 4 décembre.
Barlaam, m. . . . . 20 novembre.
Barnabé, apôtre. . . . . 11 juin.
Barthélemy, apôtre. . . . . 24 août.
Basile le Grand, év. de Césarée et docteur. . . . . . . 14 juin.
Basile d'Ancyre, pr. m. . . . . 22 mars.
Basilide, Cyrin, Nabor et Nazaire, m. . . . . 12 juin.
Bathilde (sainte), reine de France. . . . . 30 janvier.
Bavon ou Alowin, solitaire. . . . . 1er octobre.
Bède le Vénérable, docteur. . . . . 27 mai.
Beggue (sainte), ve et abbesse. . . . . 17 décembre.
Bénezet, berger. . . . . 14 avril.
Bénigne, év. de Dijon, m. . . . . 24 novembre.
Benjamin, m. . . . . 31 mars.
Benoît, patriarche des moines d'Occident. . . . . 21 mars.

Chantal (voy. Jeanne-Françoise).
Charlemagne (le B.), empereur. . . . . 28 janvier.
Charles Borromée, arch. de Milan. . . . . 4 novembre.
Charité (sainte), v. m. . . . . 1er août.
Chéron, m. . . . . 28 mai.
Chionie (sainte), m. . . . . 3 avril.
Christine (sainte), v. m. . . . . 24 juillet.
Christophe, m. . . . . 25 juillet.
Chromace, m. . . . . 11 août.
Chrysante et Darie (sainte), m. . . . . 25 octobre.
Chrysogone, m. . . . . 24 novembre.
Chrysostome (voy. Jean).
Circoncision de Notre-Seigneur. . . . . 1er Janvier.
Clair, prêtre. . . . . 8 novembre.
Claire (sainte), v. 12 août.
Claire Gambacorti (la B.), ve. . . . . 8 avril.
Claire de Montefalco (la B.), v. . . . . 18 août.
Claude, arch. de Besançon. . . . . 7 juin.
Clément, pape et m. . . . . 23 novembre.
Clément d'Alexandrie. . . . . 4 décembre.
Clet et Marcellin, papes et mart. . . . . 26 avril.
Clotilde (sainte), reine de France. . . . . 3 juin.
Cloud, prêtre et solitaire. . . . . 7 septembre.
Colette Boilet (la B.), v. . . . . 6 mars.
Colomban, fond. et abbé de Luxeuil. . . . . 21 novembre.
Colombe (sainte), v. m. . . . . 31 décembre.
Côme et Damien, m. . . . . 27 septembre.
Commémoration des Fidèles Défunts. . . . . 2 novembre.
Conception de la sainte Vierge. . . . . 8 décembre.
Constance, sacristain. . . . . 23 septembre.
Conversion de saint Paul, apôtre. . . . . 25 janvier.
Corneille, pape et m. . . . . 16 septembre.
Crépin et Crépinien, m. . . . . 25 octobre.
Crescence (sainte), m. . . . . 15 juin.
Cunégonde (sainte), impératrice. . . . . 3 mars.
Cyprien, év. de Carthage, m. . . . . 16 septembre.
Cyprien le Magicien et Justine (sainte), m. . . . . 26 septembre.
Cyr et Julitte (sainte), m. . . . . 16 juin.
Cyre (sainte), v. . . . . 3 août.
Cyriaque, Large et Smaragde, m. . . . . 8 août.
Cyrille, patriarche d'Alexandrie. . . . . 28 janvier.
Cyrille, patriarche de Jérusalem. . . . . 18 mars.
Cyrille et Méthode, apôtres des Esclavons. . . . . . 9 mars.
Cyrille, enfant, m. . . . . 29 mai.
Cyrin, m. . . . . 12 juin.

D.

Damase, pape . . . . 11 décembre.
Damien, m. . . . . 27 septembre.
Darie (sainte), m. . . . . 25 octobre.
Décollation de saint Jean-Baptiste. . . . . 29 août.

Simon Stock, conf. . . . . 16 mai.
Sindulphe ou Sendou, solitaire. . . . . 20 octobre.
Sisoès ou Sisoy, anachorète. . . . . 4 juillet.
Sixte II, pape, Félicissime et Agapit, m. . . . . . . 6 août.
Smaragde, m. . . . . 8 août.
Sophie (sainte). . . . . 1er août.
Sophrone, patriarche de Jérusalem. . . . . 11 mars.
Soter et Caïus, papes et m. . . . . 22 avril.
Spérat (voy. Martyrs Scillitains).
Spiridion, év. de Trimythonte. . . . . 14 décembre.
Stanislas, év. de Cracovie et m. . . . . 7 mai.
Stanislas Kostka, conf. . . . . 13 novembre.
Stigmates de saint François d'Assise (Impression des). 17 septembre.
Sulpice, év. de Bourges. . . . . 19 janvier.
Sulpice Sévère, moine. . . . . 29 janvier.
Susanne (sainte), v. m. . . . . 11 août.
Suso (voyez Henri).
Symphorien, m. . . . . 22 août.
Symphorose (sainte) et ses sept Fils, m. . . . . 18 juillet.
Sylvestre, pape et conf. . . . . 31 décembre.

T.

Télesphore, pape et m. . . . . 5 janvier.
Thaïs (sainte), pénitente. . . . . 8 octobre.
Thècle (sainte), v. m. . . . . 23 septembre.
Thée (sainte), v. m. . . . . 25 juillet.
Théodora (sainte), impératrice. . . . . 11 février.
Théodore surnommé Tyron, m. . . . . 9 novembre.
Théodore, abbé de Tabenne. . . . . 28 décembre.
Théodore (sainte), m. . . . . 28 avril.
Théodoret, prêtre et m. . . . . 23 octobre.
Théodose le Cénobiarque, archimandrite. . . . . 11 janvier.
Théodote le Cabaretier, et les sept Vierges, m. . . . . 18 mai.
Théodule, m. . . . . 3 mai.
Thérèse (sainte), v. fondatrice des Carmélites. . . . . 15 octobre.
Thibaud, abbé des Vaux de Cernay. . . . . 8 juillet.
Thomas, apôtre. . . . . 21 décembre.
Thomas d'Aquin, docteur. . . . . 7 mars.
Thomas, arch. de Cantorbéry, m. . . . . 29 décembre.
Thomas de Villeneuve, arch. de Valence. . . . . 22 septembre.
Thrasylle et Émilienne (saintes), v. . . . . 24 décembre.
Tiburce, Valérien et Maxime, m. . . . . 14 avril.
Tiburce, Chromace et Susanne (sainte), v. m. . . . . 11 août.
Timothée, év. d'Éphèse et m. . . . . 24 janvier.
Timothée, m. . . . . 22 août.
Tite, év. de Crète. . . . . 4 janvier.
TOUSSAINT (LA), ou FÊTE DE TOUS LES SAINTS. 1er novembre.
TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR. . . . . 6 août.
Translation de la sainte maison de Lorette. . . . . 10 décembre.
Tropès, m. . . . . 17 mai.

Trophime, év. d'Arles. . . . . 29 décembre.
Tryphon, Respice et leurs Comp., m. . . . . 10 novembre.
Turibe, arch. de Lima. . . . . 23 mars.

U.

Ubald, év. de Gubbio. . . . . 16 mai.
Urbain Ier, pape et m.. . . . . 25 mai.
Ursin, év. de Bourges. . . . . 29 décembre.
Ursule (sainte) et ses onze mille Compagnes, v. m. . 21 octobre.

V.

Vaast, év. d'Arras. 6
Valentin, prêtre et m. 14
Valentine (sainte), v. m. 25
Valérien, m. 14
Valery, abbé. 12
Vandrille, abbé de Fontenelle. 22
Venant, m. 18
Véronique de Milan (sainte). 13
Victor, pape et m. 28
Victor de Marseille et ses Comp., m. . . . .
Victoire (sainte), v. m. . . . . [illegible]
Victrice, év. de Rouen. 7
Villana de Bottis (la B.), v^e. . . . .
Vincent, diacre et m. . . . .
Vincent Ferrier, conf. . . . .
Vincent de Lérins, prêtre. . . . .
Vincent de Paul, conf. . . . . [illegible]
VISITATION DE LA SAINTE VIERGE. 2
Vital, m. . . . . 28 [illegible]
Vital et Agricole, m. . . . . 4 novembre.
Vitus, Modeste et Crescence (sainte), m. . . . . 15 juin.
Voragine (voy. Jacques de).

W.

Waltrude ou Vaudru (sainte). . . . . 9 avril.
Wenceslas, duc de Bohême, m. . . . . 28 septem[illegible]
Wilfrid, év. d'York. . . . . 12 [illegible]bre
Willibrord, év. d'Utrecht. . . . . 7 [illegible]
Wulfran, arch. de Sens. . . . .

X.

Xavier (voy. François).

Y.

Yves (le B.), év. de Chartres. . . . . 20 mai.
Yves, official et curé. . . . . 22 mai.

Z.

Zénon, évêque de Vérone. . . . . 12 avril.
Zéphyrin, pape et m. . . . . 26 août.
Zita (sainte), vierge et servante. . . . . 27 avril.

ce, év. de Ruspe. . . . . 1er janvier.
ce, év. de Carthagène. . . . . 16 février.
, abbé de Saint-Denys. . . . . 16 juillet.
abbé de Lagny. . . . . 16 janvier.

G.

de Thienne, fond. des Théatins. . . . . . . 7 août.
r. de Clermont. . . . . 1er juillet.
bbé en Suisse. . . . . 16 octobre.
sainte), ve. . . . . 5 octobre.
nus, m. . . . . 25 juin.
r, serrurier. . . . . 27 février.
, év. de Tours. . . . . 18 décembre.
r. . . . . 10 avril.
, abbé. . . . . 8 avril.
Ier, pape. . . . . 21 novembre.
en, m. . . . . 16 septembre.
, m. 23 avril.
le Comédien, m. . . . . 26 août.
ève (sainte), v. . . . . 3 janvier.
, abbé. . . . . 3 octobre.
ne, abbé. . . . . 5 mars.
in, év. d'Auxerre. . . . . 31 juillet.
in, év. de Paris. . . . . 28 mai.
r, abbé. . . . . 24 septembre.
le, d'Eisleben, v. et abbesse. . . . . 15 novembre.
le, v. abbesse de Nivelle. . . . . 17 mars.
s et Protais, m. . . . . 19 juin.
abbé. 1er septemb.
prêtre et solitaire. . . . . 6 juillet.
ve ou Gonzalès (le B.). . . . . 10 janvier.
n et Épimaque, m. . . . . 10 mai.
ie (sainte), v. . . . . 9 décembre.
ius et Dorothée, m. . . . . 9 septembre.
e le Grand, pape et docteur. . . . . 12 mars.
e VII, pape. . . . . 25 mai.
e l'Illuminateur, év. . . . . 30 septembre.
e de Nazianze, év. et docteur. . . . . 9 mai.
e, év. de Nysse. . . . . 9 mars.
e, év. de Tours. . . . . 17 octobre.
e Thaumaturge, év. . . . . 17 novembre.
(sainte), v. . . . . 8 janvier.
t de Gembloux. . . . . 23 mai.
me, arch. de Bourges. . . . . 10 janvier.
me de Malavalle. . . . . 10 février.
me, abbé de Montevergine. . . . . 27 juin.
Guidon, bedeau. . . . . 17 septembre.
voyez Vitus).

Jean, apôtre et évangéliste. . . . . 27 décembre.
Jean devant la porte Latine. . . . . 6 mai.
Jean l'Aumônier, patr. d'Alexandrie. . . . . 23 janvier.
Jean Calybite, reclus. . . . . 11 avril.
Jean de Capistran, conf. . . . . 23 octobre.
Jean Chrysostome, év. de Constantinople et docteur. . 27 janvier.
Jean Climaque, abbé du mont Sinaï. . . . . 29 mars.
Jean de Cologne (le B.), m. . . . . 9 juillet.
Jean Colombini, fond. des Jésuates. . . . . 31 juillet.
Jean de la Croix, conf. . . . . 24 novembre.
Jean Damascène, docteur. . . . . 6 mai.
Jean de Dieu, fond. de l'ordre de la Charité. . . . . . 8 mars.
Jean Gualbert, abbé, fond. de Vallombreuse. . . . . . 12 juillet.
Jean de Kenty, conf. . . . . 20 octobre.
Jean de Matha, fond. de l'ordre des Trinitaires. . . . 8 février.
Jean le Nain, anachorète. . . . . 15 septembre.
Jean Népomucène, m. . . . . 16 mai.
Jean de Parme (le B.), conf. . . . . 20 février.
Jean et Paul, m. 26 juin.
Jean Ier, pape, m. . . . . 27 mai.
Jean de Sahagun, ou de saint Fagondez. . . . . 12 juin.
Jean de Salerne (le B.), conf. . . . . 9 août.
Jean le Silentiaire, év. et solitaire. . . . . 13 mai.
Jean le Solitaire ou d'Égypte. . . . . 27 mars.
Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal (sainte). . . . . 21 août.
Jeanne d'Orvieto (la B.), v. . . . . 23 juillet.
Jeanne de Valois (sainte), reine. . . . . 4 février.
Jérôme, prêtre et docteur. . . . . 30 septembre.
Jérôme Æmiliani, conf. . . . . 20 juillet.
Joachim, conf. . . . . 15 août.
Joseph, époux de la sainte Vierge. . . . . 19 mars.
Joseph d'Arimathie. . . . . 17 mars.
Joseph Barsabas, dit le Juste. . . . . 20 juillet.
Joseph de Calasanz, fond. des Écoles pies. . . . . . . 27 août.
Jovite, m. . . . . 15 février.
Jude, apôtre. . . . . 28 octobre.
Julie (sainte), v. m. . . . . 22 mai.
Julien, év. du Mans. . . . . 27 janvier.
Julienne de Falconieri (sainte), v. . . . . 19 juin.
Julitte (sainte), mère de s. Cyr., m. . . . . 16 juin.
Julitte (sainte), m. . . . . 30 juillet.
Just et Pasteur, m. . . . . 6 août.
Justin le Philosophe, m. . . . . 13 avril.
Justine (sainte), m. . . . . 26 septembre
Justine (sainte), v. m. . . . . 7 octobre.
Juvénal, év. . . . . 3 mai.

L.

Labre (voy. Benoît-Joseph).
Lambert, év. de Maestrischt, m. . . . . 17 septembre.
Landri, év. de Paris. . . . . 10 juin.

Médard, év. de Noyon. 8 juin.
Melchiade, pape. 10 décembre.
Mennas, m. 11 novembre.
Merry ou Médéric, abbé. 29 août.
Mesme ou Maxime, solitaire. 20 août.
Mesmin et ses Compagnons, m. 7 septembre.
Mesmin ou Maximin, abbé. 15 décembre.
Méthode, patriarche de Constantinople. 14 juin.
Méthode, év. apôtre des Esclavons. 9 mars.
Méthode, évêque de Tyr, docteur et m. 18 septembre.
Michel, archange (Dédicace de saint). 29 septembre.
Michel, archange (Apparition de saint). 8 mai.
Modeste, m. 15 juin.
Moïse, solitaire. 20 février.
Monique (sainte), veuve. 4 mai.

N.

Nabor, m. 12 juin.
Napoléon, m. 15 août.
Narcisse, év. de Jérusalem. 29 octobre.
Natalie (sainte), m. 27 juillet.
Natalie (sainte), m. 8 septembre.
NATIVITÉ DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, OU NOEL. 25 décembre.
NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE. 8 septembre.
NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE. 24 juin.
Nazaire, m. 22 juin.
Nazaire, Celse et Victor, m. 28 juillet.
Némésion, m. 19 décembre.
Nérée et Achillée, etc.... m. 12 mai.
Nicaise, év. de Reims, et Eutropie (sainte), m. 14 décembre.
Nicéphore, m. 9 février.
Nicolas, év. de Myre. 6 décembre.
Nicolas de Tolentino. 10 septembre.
Nicomède, m. 15 septembre.
Nil l'Ancien, solitaire et docteur. 12 novembre.
Nil le Jeune, abbé. 26 septembre.
Nizier, év. de Lyon. 2 avril.
Nom de Jésus (saint), — (deuxième dimanche après l'Épiphanie).
Nom de Marie (saint), — (dimanche dans l'octave après la Nativité de la sainte Vierge).
Norbert, fond. de l'ordre de Prémontré. 6 juin.
Notre-Dame de la Merci. 24 septembre.
Notre-Dame du Mont-Carmel. 16 juillet.
Notre-Dame de la Victoire, fête du Rosaire, —(premier dimanche d'octobre).

O.

abbé de Cluny. 19 novembre.
, abbé de Cluny. . . . . 2 janvier.
iade (sainte), v^e^. . . . . 17 décembre.
év. de Térouanne. . . . . 9 septembre.
re, ermite. . . . . 12 juin.
une (sainte), v. et abbesse. . . . . 21 avril.
év. de Milève. . . . . 4 juin.
de Mantoue (la B.), v. . . . . 18 juin.
év. de Rouen. . . . . 24 août.

P.

e, instituteur des Cénobites. . . . . 14 mai.
, apôtre des Scots. . . . . 6 juillet.
ce, m. . . . . 12 mai.
on, m. . . . . 27 juillet.
e, docteur. . . . . 7 juillet.
ice, év. dans la Thébaïde. . . . . 11 septembre.
, abbé de Guéret. . . . . 6 octobre.
Baylon, conf. 17 mai.
r, m. . . . . 6 août.
, év. de Lyon. . . . . 10 septembre.
, év. apôtre d'Irlande. . . . . 17 mars.
apôtre (Commémoration de saint). . . . . . . 30 juin.
voyez *Conversion de*).
Arezzo (le B.), card. et arch. . . . . 17 juin.
premier ermite. . . . . 15 janvier.
év. de Constantinople, m. . . . . 7 juin.
év. de Narbonne. . . . . 12 décembre.
Simple, anachorète. . . . . 18 décembre.
m. . . . . 26 juin.
m. . . . . 25 juillet.
(sainte), veuve. . . . . 26 janvier.
, év. de Nola. 22 juin.
(sainte), pénitente. . . . . 8 octobre.
e et Félicité (saintes), m. . . . . 7 mars.
e, év. de Bologne. . . . . 4 octobre.
ille (sainte), v. . . . . 31 mai.
pe, apôtre. . . . . 1er mai.
e, diacre. . . . . 6 juin.
e Benizzi, conf. . . . . 23 août.
e de Néri, fond. de l'Oratoire. . . . . 26 mai.
ène (sainte), v. m. . . . . 1er septemb.
, m. . . . . 26 février.
, pape et m. . . . . 11 juillet.
pape. . . . . 5 mai.
, PRINCE DES APOTRES, ET PAUL, APOTRE. . . . . 29 juin.
aux Liens. . . . . 1er août.
d'Alcantara, conf. . . . . 19 octobre.

Pierre, patriarche d'Alexandrie, m. . . . . 26 novembre.
Pierre Célestin, pape. . . . . 19 mai.
Pierre Chrysologue, arch. de Ravenne et docteur. . . 4 décembre.
Pierre Damien, év. et docteur. . . . . 23 février.
Pierre l'Exorciste, m. . . . . 2 juin.
Pierre Fourrier (le B.), conf. . . . . 9 décembre.
Pierre Gonçalès ou Elme, conf. . . . . 15 avril.
Pierre de Lampsaque, m. . . . . 15 mai.
Pierre de Luxembourg, card. et év. . . . . 5 juillet.
Pierre Martyr (voy. Pierre de Vérone).
Pierre Nolasque, fond. de l'ordre de la Merci. . . . . 31 janvier.
Pierre de Pise (le B.), fond. des Hiéronymites. . . . . 1er juin.
Pierre, év. de Sébaste. . . . . 9 janvier.
Pierre, arch. de Tarentaise. . . . . 8 mai.
Pierre de Tiferne (le B.), conf. . . . . 22 octobre.
Pierre de Vérone, m. . . . . 29 avril.
Placide et ses Comp., m. . . . . 5 octobre.
Polycarpe, év. de Smyrne et m. . . . . 26 janvier.
Pompose (sainte), v. m. . . . . 19 septembre
Ponce de Laraze (le B.), pénitent. . . . . 18 septembre.
Pontien, pape et m. . . . . 19 novembre.
Potentien, m. . . . . 19 octobre.
Pothin, év. de Lyon, m. . . . . 2 juin.
Praxède (sainte), v. . . . . 21 juillet.
PRÉSENTATION DE NOTRE-SEIGNEUR. . . . . 2 février.
Presentation de la sainte Vierge. . . . . 21 novembre.
Prétextat, arch. de Rouen. . . . . 24 février.
Prime et Felicien, m. . . . . 9 juin.
Prisque (sainte), v. m. . . . . 18 janvier.
Processe et Martinien, m. . . . . 2 juillet.
Procope, m. . . . . 8 juillet.
Prosper d'Aquitaine, docteur. . . . . 25 juin.
Prote et Hyacinthe, m. . . . . 11 septembre.
Protais, m. . . . . 19 juin.
Prudence, év. de Troyes. . . . . 6 avril.
Pudentienne (sainte), v. . . . . 19 mai.
Pulchérie (sainte), impératrice, v. . . . . 10 septembre.
PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE. . . . . 2 février.

Q.

Quarante Martyrs (voy. Martyrs).
Quatre-Couronnés (les saints), m. . . . . 8 novembre.
Quentin, m. . . . . 31 octobre.
Quiric (voy. Cyr).

R.

Radegonde (sainte), reine de France. . . . . 13 août.
Raymond Nonnat, card. conf. . . . . 31 août.
Raymond de Pegnafort, conf. . . . . 23 janvier.

Régis (**Jean-François**). 16 juin.
Reliques (*fête des saintes*). . . . . 8 novembre.
Remi, **év.** de **Reims**. 1er octobre.
Réparat et ses Comp., **m**. . . . . 4 décembre.
Respice, m. . . . . 10 novembre.
Richard, **év.** de **Chichester**. . . . . 3 avril.
Rieul, **év.** de **Senlis**. . . . . 30 mars.
Rigobert, **év.** de **Reims**. . . . . 4 janvier.
Riquier, abbé. . . . . 26 avril.
Robert, fond. de Cîteaux. . . . . 29 avril.
Robert d'Arbrissel (le B.) . . . . 25 février.
Roch, conf. . . . . 16 août.
Rodriguez (voy. Alphonse).
Rogatien, **m**. . . . . 24 mai.
Romain, **m**. . . . . 9 août.
Romain, arch. de Rouen. . . . . 23 octobre.
Romuald, fond. des Camaldules. . . . . 7 février.
Rosaire (*fête du saint*), — (premier dimanche d'octobre).
Rosalie de Palerme (sainte), v. . . . . 4 septembre.
Rose de Lima (sainte), v. . . . . 30 août.
Rose de Viterbe (sainte), v. . . . . 4 septembre.
Rufine et Seconde (saintes), v. m. . . . . 10 juillet.
Rumold ou Rombaut, m. . . . . 1er juillet.
Rupert, év. de Worms. . . . . 27 février.
Rustique, m. . . . . 9 octobre.

S.

Sabas, abbé. . . . . 5 décembre.
Sabine (sainte), ve et m. . . . . 29 août.
Sadoc (le B.) et ses Comp., m. . . . . 2 juin.
Satur, conf. . . . . 28 mars.
Saturnin, év. de Toulouse, m. . . . . 29 novembre.
Savinien ou Sabinien, m. . . . . 24 janvier.
Savinien, Potentien et Altin, m. . . . . 19 octobre.
Scholastique (sainte), v. . . . . 10 février.
Sébastien, m. . . . . 20 janvier.
Seconde (sainte), v. m. . . . . 10 juillet.
Seine, abbé. . . . . 19 septembre.
Sennen, m. . . . . 30 juillet.
Sept Douleurs de la B. V. M. (*fête des*), — (troisième dimanche de septembre).
Servul ou Servol. . . . . 23 décembre.
Séverin, abbé de Saint-Maurice. . . . . 11 février.
Séverin, solitaire. . . . . 24 novembre.
Sidoine Apollinaire, év. de Clermont. . . . . 21 août.
Silvère, pape et m. . . . . 20 juin.
Siméon, év. et m. . . . . 18 février.
Siméon Stylite. . . . . 5 janvier.
Simon, petit enfant, m. . . . . 24 mars.
Simon et Jude, *apôtres*. . . . . 28 octobre.

Simon Stock, conf. . . . . 16 mai.
Sindulphe ou Sendou, solitaire. . . . . 20 octobre.
Sisoès ou Sisoy, anachorète. . . . . 4 juillet.
Sixte II, pape, Félicissime et Agapit, m. . . . . 6 août.
Smaragde, m. . . . . 8 août.
Sophie (sainte). . . . . 1er août.
Sophrone, patriarche de Jérusalem. . . . . 11 mars.
Soter et Caius, papes et m. . . . . 22 avril.
Spérat (voy. Martyrs Scillitains).
Spiridion, év. de Trimythonte. . . . . 14 décembre.
Stanislas, év. de Cracovie et m. . . . . 7 mai.
Stanislas Kostka, conf. . . . . 13 novembre.
Stigmates de saint François d'Assise (Impression des). 17 septembre.
Sulpice, év. de Bourges. . . . . 19 janvier.
Sulpice Sévère, moine. . . . . 29 janvier.
Susanne (sainte), v. m. . . . . 11 août.
Suso (voyez Henri).
Symphorien, m. . . . . 22 août.
Symphorose (sainte) et ses sept Fils, m. . . . . 18 juillet.
Sylvestre, pape et conf. . . . . 31 décembre.

T.

Télesphore, pape et m. . . . . 5 janvier.
Thaïs (sainte), pénitente. . . . . 8 octobre.
Thècle (sainte), v. m. . . . . 23 septembre.
Thée (sainte), v. m. . . . . 25 juillet.
Théodora (sainte), impératrice. . . . . 11 février.
Théodore surnommé Tyron, m. . . . . 9 novembre.
Théodore, abbé de Tabenne. . . . . 28 décembre.
Théodore (sainte), m. . . . . 28 avril.
Théodoret, prêtre et m. . . . . 23 octobre.
Théodose le Cénobiarque, archimandrite. . . . . 11 janvier.
Théodote le Cabaretier, et les sept Vierges, m. . . . 18 mai.
Théodule, m. . . . . 3 mai.
Thérèse (sainte), v. fondatrice des Carmélites. . . . 15 octobre.
Thibaud, abbé des Vaux de Cernay. . . . . 8 juillet.
Thomas, apôtre. . . . . 21 décembre.
Thomas d'Aquin, docteur. . . . . 7 mars.
Thomas, arch. de Cantorbéry, m. . . . . 29 décembre.
Thomas de Villeneuve, arch. de Valence. . . . . 22 septembre.
Thrasylle et Émilienne (saintes), v. . . . . 24 décembre.
Tiburce, Valérien et Maxime, m. . . . . 14 avril.
Tiburce, Chromace et Susanne (sainte), v. m. . . . . 11 août.
Timothée, év. d'Éphèse et m. . . . . 24 janvier.
Timothée, m. . . . . 22 août.
Tite, év. de Crète. 4 janvier.
TOUSSAINT (LA), ou FÊTE DE TOUS LES SAINTS. 1er novembre.
TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR. . . . . 6 août.
Translation de la sainte maison de Lorette. . . . . 10 décembre.
Tropès, m. . . . . 17 mai.

me, év. d'Arles. 29 décembre.
n, Respice et leurs Comp., m. . . . . 10 novembre.
, arch. de Lima. . . . . 23 mars.

U.

év. de Gubbio. 16 mai.
Ier, pape et m.. . . . . 25 mai.
év. de Bourges. . . . . 29 décembre.
(sainte) et ses onze mille Compagnes, v. m. . 21 octobre.

V.

év. d'Arras. . . . . 6 février.
n, prêtre et m. . . . . 14 février.
ne (sainte), v. m. . . . . 25 juillet.
n, m. . . . . 14 avril.
, abbé. . . . . 12 décembre.
lle, abbé de Fontenelle. . . . . 22 juillet.
, m. . . . . 18 mai.
que de Milan (sainte). . . . . 13 janvier.
pape et m. . . . . 28 juillet.
de Marseille et ses Comp., m. . . . . 21 juillet.
e (sainte), v. m. . . . . 23 décembre.
e, év. de Rouen. . . . . 7 août.
de Bottis (la B.), v^e. . . . . 28 février.
t, diacre et m. . . . . 22 janvier.
t Ferrier, conf. . . . . 5 avril.
t de Lérins, prêtre. . . . . 24 mai.
t de Paul, conf. . . . . 19 juillet.
'ION DE LA SAINTE VIERGE. . . . . 2 juillet.
m. . . . . 28 avril.
Agricole, m. . . . . 4 novembre.
Modeste et Crescence (sainte), m. . . . . 15 juin.
ie (voy. Jacques de).

W.

de ou Vaudru (sainte). . . . . 9 avril.
slas, duc de Bohème, m. . . . . 28 septembre.
l, év. d'York. . . . . 12 octobre.
ord, év. d'Utrecht. . . . . 7 novembre.
n, arch. de Sens. . . . . 20 mars.

X.

(voy. François).

Y.

le B.), év. de Chartres. . . . . 20 mai.
official et curé. . . . . 22 mai.

Lanfranc (le B.), arch. de Cantorbéry	[illegible] juillet.
Large, m.	8 août.
Laumer, abbé	19 janvier.
Laurent, diacre et martyr	10 août.
Laurent Justinien, patriarche de Venise	5 septembre.
Lazare, et Marthe et Marie (saintes)	29 juillet.
Léandre, év. de Séville	27 février.
Léger, év. d'Autun, m.	2 octobre.
Léocadie (sainte), v. m.	9 décembre.
Léon le Grand, pape et docteur	11 avril.
Léon II, pape	28 juin.
Léon IX, pape	19 avril.
Léon, m.	19 février.
Léonard ou Lienard, solitaire	6 novembre.
Léopold III, m^is d'Autriche	15 novembre.
Leu, archev. de Sens	1er septembre.
Libérat et ses Compagnons, m.	17 août.
Lidwine (la B.), v.	14 avril.
Liguori (voy. Alphonse-Marie).	
Lin, pape et m.	23 septembre.
Lioba (sainte), abbesse	28 septembre.
Longin, m.	16 mars.
Louis, év. de Toulouse	19 août.
Louis, roi de France	25 août.
Louis Bertrand	11 octobre.
Louis de Gonzague	21 juin.
Loup, év. de Troyes	29 juillet.
Lubin, év. de Chartres	14 mars.
Luc, évangéliste	18 octobre.
Lucie ou Luce (sainte), v. m.	13 décembre.
Lucie (sainte), veuve, m.	16 septembre.
Lucie de Narni (la B.), v.	16 novembre.
Lucien, prêtre et m.	7 janvier.
Lucien, m.	8 janvier.
Lucien et Marcien, m.	26 octobre.
Ludger, év. de Munster	26 mars.

M.

Macaire d'Alexandrie, abbé	2 janvier.
Macaire d'Égypte ou l'Ancien	15 janvier.
Machabées (les sept Frères — avec leur Mère), martyrs	1er août.
Macrine (sainte), v.	19 juillet.
Magloire, év. et abbé	24 octobre.
Malc, moine captif	21 octobre.
Malo ou Maclou, év. d'Aleth	17 novembre.
Mamert, év. de Vienne	11 mai.
Maranne et Cyre (saintes), v.	3 août.
Marc, évangéliste	25 avril.
Marc, pape	7 octobre.
Marc et Marcellien, m.	18 juin.

Médard, év. de Noyon.	**8 juin.**
Melchiade, pape.	**10 décembre.**
Mennas, m.	**11 novembre.**
Merry ou Médéric, abbé.	**29 août.**
Mesme ou Maxime, solitaire.	**20 août.**
Mesmin et ses Compagnons, m.	7 septembre.
Mesmin ou Maximin, abbé.	15 décembre.
Méthode, patriarche de Constantinople.	14 juin.
Méthode, év. apôtre des Esclavons.	9 mars.
Méthode, évêque de Tyr, docteur et m.	18 septembre.
Michel, archange (Dédicace de saint).	29 septembre.
Michel, archange (Apparition de saint).	8 mai.
Modeste, m.	15 juin.
Moïse, solitaire.	20 février.
Monique (sainte), veuve.	4 mai.

N.

Nabor, m.	12 juin.
Napoléon, m.	15 août.
Narcisse, év. de Jérusalem.	29 octobre.
Natalie (sainte), m.	27 juillet.
Natalie (sainte), m.	8 septembre.
NATIVITÉ DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, OU NOEL.	25 décembre.
NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.	8 septembre.
NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE.	24 juin.
Nazaire, m.	22 juin.
Nazaire, Celse et Victor, m.	28 juillet.
Némésion, m.	19 décembre.
Nérée et Achillée, etc.... m.	12 mai.
Nicaise, év. de Reims, et Eutropie (sainte), m.	14 décembre.
Nicéphore, m.	9 février.
Nicolas, év. de Myre.	6 décembre.
Nicolas de Tolentino.	10 septembre.
Nicomède, m.	15 septembre.
Nil l'Ancien, solitaire et docteur.	12 novembre.
Nil le Jeune, abbé.	26 septembre.
Nizier, év. de Lyon.	2 avril.
Nom de Jésus (saint), — (deuxième dimanche après l'Épiphanie).	
Nom de Marie (saint), — (dimanche dans l'octave après la Nativité de la sainte Vierge).	
Norbert, fond. de l'ordre de Prémontré.	6 juin.
Notre-Dame de la Merci.	24 septembre.
Notre-Dame du Mont-Carmel.	16 juillet.
Notre-Dame de la Victoire, fête du Rosaire, —(premier dimanche d'octobre).	

Eulalie de Barcelone (sainte), v. m. . . . 12 février.
Eulalie de Mérida (sainte), v. m. . . . 10 décembre.
Euphémie, Lucie (saintes) et Géminien, m. . . . 16 septembre.
Euphrasie (sainte), v. . . . 13 mars.
Eusèbe, év. de Verceil. . . . 16 décembre.
Eustache et ses Compagnons, m. . . . 20 septembre.
Eustochie (sainte), v. . . . 28 septembre.
Eutrope, premier év. de Saintes, m. . . . 30 avril.
Eutropie (sainte), m. . . . 14 décembre.
Evariste, pape et m. . . . 26 octobre.
Evence, m. . . . 3 mai.
Evroul, abbé. . . . 29 décembre.
Exaltation de la sainte Croix. . . . 14 septembre.

F.

Fabien, pape et m. . . . 20 janvier.
Fare (sainte), v. et abbesse. . . . 7 décembre.
Fargeau et Fargeon, m. . . . 16 juin.
Faron, év. de Meaux. . . . 28 octobre.
Faustin et Jovite, m. . . . 15 février.
Felicien, m. . . . 9 juin.
Felicissime, m. . . . 6 août.
Félicité (sainte) et ses sept Fils, m. . . . 10 juillet.
Felicité (sainte), m. . . . 7 mars.
Félix de Cantalice. . . . 21 mai.
Felix de Nola, pr. et m. . . . 14 janvier.
Felix de Valois, fond. des Trinitaires. . . . 20 novembre.
Félix et Adaucte, m. . . . 30 août.
Ferdinand III, roi de Castille. . . . 30 mai.
Ferréol (Forget ou Fergeu), m. . . . 18 septembre.
Fiacre, solitaire. . . . 30 août.
Fidele de Sigmaringen, m. . . . 24 avril.
Firmin, év. d'Amiens, m. . . . 25 septembre.
Flavien, patriarche d'Antioche. . . . 21 février.
Flavien, patriarche de Constantinople. . . . 18 février.
Flore (sainte), v. m. . . . 24 novembre.
Foi, Espérance et Charité (saintes), v. m., avec leur mère sainte Sophie. . . . 1er août.
Fourrier (voyez Pierre).
François d'Assise, Instit. des Fr. Mineurs. . . . 4 octobre.
François de Borgia, conf. . . . 10 octobre.
François de Paule, fond. des Minimes. . . . 2 avril.
François de Sales, év. de Genève. . . . 29 janvier.
François Xavier, apôtre des Indes. . . . 3 décembre.
Françoise (sainte), veuve romaine. . . . 9 mars.
Friard, solitaire. . . . 1er août.
Frigidian ou Frediano, év. de Lucques. . . . 18 novembre.
Front, év. de Perigueux. . . . 25 octobre.
Fructueux, arch. de Brague. . . . 16 avril.
Frumence, év. d'Axum . . . 27 octobre.

H.

Hedwige ou Avoie (sainte), v°. . . . . 17 [illegible]
Hélène (sainte), impératrice et v°. . . . . [illegible]
Henri II, empereur d'Allemagne. . . . . 15 juillet.
Henri Suso (le B.), conf. . . . . 2 mars.
Hermès, m. . . . . 28 août.
Herménigilde, m. 13 avril.
Hidulphe, év. et abbé. . . . . 11 juillet.
Hilaire, arch. d'Arles. . . . . 5 mai.
Hilaire, év. de Poitiers et docteur. . . . . 14 janvier.
Hilarion, abbé. . . . . 21 octobre.
Hildegarde (sainte), v. et abbesse. . . . . 17 septembre.
Hippolyte et ses Compagnons, m. . . . . 13 août.
Hippolyte, év., docteur et m. . . . . 22 août.
Hommebon, confesseur. . . . . 13 novembre.
Honorat, év. d'Arles. . . . . 20 janvier.
Hubert, év. de Maestricht et de Liége. . . . . 3 novembre.
Hugues, év. de Grenoble. . . . . 1er avril.
Hyacinthe, conf. 16 août.
Hyacinthe, m. . . . . 11 septembre.

I.

Ide (sainte), v°. 4 septembre.
Ignace, év. d'Antioche, m. . . . . 1er février.
Ignace de Loyola, fond. de la Cie de Jésus. . . . . . . 31 juillet.
Innocents (les saints), m. . . . . 28 décembre.
Innocent Ier, pape. . . . . 28 juillet.
Invention du corps de saint Étienne. . . . . 3 août.
Invention de la sainte Croix. . . . . 3 mai.
Irène (sainte), m. . . . . 3 avril.
Irénée, év. de Lyon et ses Comp., m. . . . . 28 juin.
Isabelle de France (la B.), v. . . . . 31 août.
Isidore le Laboureur. . . . . 15 mai.
Isidore de Péluse, prêtre. . . . . 4 février.
Isidore, év. de Séville et docteur. . . . . 4 avril.
Ischyrion, m. . . . . 22 décembre.

J.

Jacques le Majeur, apôtre. . . . . 25 juillet.
— — (Translation de saint). . . . . 30 décembre.
Jacques le Mineur et Philippe, apôtres. . . . . 1er mai.
Jacques l'Intercis, m. . . . . 27 novembre.
Jacques d'Ulm (le B.). . . . . 12 octobre.
Jacques, év. de Nisibe. . . . . 15 juillet.
Jacques Salomon (le B.). . . . . 31 mai.
Jacques de Voragine (le B.), arch. de Gênes. . . . . . 13 juillet.
Janvier, év. de Bénévent, et ses Comp., m. . . . . . . 19 septembre.
Jean-Baptiste (voy. Nativité et Décollation de).

Médard, év. de Noyon. . . . . 8 juin.
Melchiade, pape. . . . . 10 décembre.
Mennas, m. . . . . 11 novembre.
Merry ou Médéric, abbé. . . . . 29 août.
Mesme ou Maxime, solitaire. . . . . 20 août.
Mesmin et ses Compagnons, m. . . . . 7 septembre.
Mesmin ou Maximin, abbé. . . . . 15 décembre.
Méthode, patriarche de Constantinople. . . . . 14 juin.
Méthode, év. apôtre des Esclavons. . . . . 9 mars.
Méthode, évêque de Tyr, docteur et m. . . . . 18 septembre.
Michel, archange (*Dédicace de saint*). . . . . . . 29 septembre.
Michel, archange (*Apparition de saint*). . . . . . 8 mai.
Modeste, m. . . . . 15 juin.
Moïse, solitaire. . . . . 20 février.
Monique (sainte), veuve. . . . . 4 mai.

N.

Nabor, m. . . . . 12 juin.
Napoléon, m. . . . . 15 août.
Narcisse, év. de Jérusalem. . . . . 29 octobre.
Natalie (sainte), m. . . . . 27 juillet.
Natalie (sainte), m. . . . . 8 septembre.
NATIVITÉ DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, OU NOEL. . 25 décembre.
NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE. . . . . 8 septembre.
NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE. . . . . 24 juin.
Nazaire, m. . . . . 22 juin.
Nazaire, Celse et Victor, m. . . . . 28 juillet.
Némésion, m. . . . . 19 décembre.
Nerée et Achillée, etc.... m. . . . . 12 mai.
Nicaise, év. de Reims, et Eutropie (sainte), m. . . . 14 décembre.
Nicéphore, m. . . . . 9 février.
Nicolas, év. de Myre. . . . . 6 décembre.
Nicolas de Tolentino. . . . . 10 septembre.
Nicomède, m. . . . . 15 septembre.
Nil l'Ancien, solitaire et docteur. . . . . 12 novembre.
Nil le Jeune, abbé. . . . . 26 septembre.
Nizier, év. de Lyon. . . . . 2 avril.
Nom de Jésus (*saint*), — (deuxième dimanche après l'Épiphanie).
Nom de Marie (*saint*), — (dimanche dans l'octave après la Nativité de la sainte Vierge).
Norbert, fond. de l'ordre de Prémontré. . . . . 6 juin.
Notre-Dame de la Merci. . . . . 24 septembre.
Notre-Dame du Mont-Carmel. . . . . 16 juillet.
Notre-Dame de la Victoire, fête du Rosaire, —(premier dimanche d'octobre).

Simon Stock, conf. . . . . 16 mai.
Sindulphe ou Sendou, solitaire. . . . . 20 octobre.
Sisoès ou Sisoy, anachorète. . . . . 4 juillet.
Sixte II, pape, Félicissime et Agapit, m. . . . . 6 août.
Smaragde, m. . . . . 8 août.
Sophie (sainte). . . . . 1er août.
Sophrone, patriarche de Jérusalem. . . . . 11 mars.
Soter et Caius, papes et m. . . . . 22 avril.
Spérat (voy. Martyrs Scillitains).
Spiridion, év. de Trimythonte. . . . . 14 décembre.
Stanislas, év. de Cracovie et m. . . . . 7 mai.
Stanislas Kostka, conf. . . . . 13 novembre.
Stigmates de saint François d'Assise (Impression des). 17 septembre.
Sulpice, év. de Bourges. . . . . 19 janvier.
Sulpice Sévère, moine. . . . . 29 janvier.
Susanne (sainte), v. m. . . . . 11 août.
Suso (voyez Henri).
Symphorien, m. . . . . 22 août.
Symphorose (sainte) et ses sept Fils, m. . . . . 18 juillet.
Sylvestre, pape et conf. . . . . 31 décembre.

T.

Télesphore, pape et m. . . . . 5 janvier.
Thaïs (sainte), pénitente. . . . . 8 octobre.
Thècle (sainte), v. m. . . . . 23 septembre.
Thée (sainte), v. m. . . . . 25 juillet.
Théodora (sainte), impératrice. . . . . 11 février.
Théodore surnommé Tyron, m. . . . . 9 novembre.
Théodore, abbé de Tabenne. . . . . 28 décembre.
Théodore (sainte), m. . . . . 28 avril.
Théodoret, prêtre et m. . . . . 23 octobre.
Théodose le Cénobiarque, archimandrite. . . . . 11 janvier.
Théodote le Cabaretier, et les sept Vierges, m. . . . 18 mai.
Théodule, m. . . . . 3 mai.
Thérèse (sainte), v. fondatrice des Carmélites. . . . 15 octobre.
Thibaud, abbé des Vaux de Cernay. . . . . 8 juillet.
Thomas, apôtre. . . . . 21 décembre.
Thomas d'Aquin, docteur. . . . . 7 mars.
Thomas, arch. de Cantorbéry, m. . . . . 29 décembre.
Thomas de Villeneuve, arch. de Valence. . . . . 22 septembre.
Thrasylle et Émilienne (saintes), v. . . . . 24 décembre.
Tiburce, Valérien et Maxime, m. . . . . 14 avril.
Tiburce, Chromace et Susanne (sainte), v. m. . . . . 11 août.
Timothée, év. d'Éphèse et m. . . . . 24 janvier.
Timothée, m. . . . . 22 août.
Tite, év. de Crète. 4 janvier.
TOUSSAINT (LA), ou FÊTE DE TOUS LES SAINTS. 1er novembre.
TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR. . . . . 6 août.
Translation de la sainte maison de Lorette. . . . . 10 décembre.
Tropès, m. . . . . 17 mai.

Trophime, év. d'Arles. 29 décembre.
Tryphon, Respice et leurs Comp., m. . . . . 10 novembre.
Turibe, arch. de Lima. . . . . 23 mars.

U.

Ubald, év. de Gubbio. 16
Urbain Ier, pape et m.. 25
Ursin, év. de Bourges. . . . .
Ursule (sainte) et ses onze mille Compagnes, v. m. . .

V.

Vaast, év. d'Arras. 6
Valentin, prêtre et m. 14
Valentine (sainte), v. m. . . . .
Valérien, m. . . . .
Valery, abbé. . . . .
Vandrille, abbé de Fontenelle. . . . .
Venant, m. 18
Véronique de Milan (sainte). 13
Victor, pape et m. . . . .
Victor de Marseille et ses Comp., m. . . . .
Victoire (sainte), v. m. . . . .
Victrice, év. de Rouen. . . . .
Villana de Bottis (la B.), ve. . . . .
Vincent, diacre et m. . . . .
Vincent Ferrier, conf. . . . .
Vincent de Lérins, prêtre. 24
Vincent de Paul, conf. . . . . 19 j
VISITATION DE LA SAINTE VIERGE. . . . . 2 j
Vital, m. 28
Vital et Agricole, m. 4
Vitus, Modeste et Crescence (sainte), m. . . . . 15 j
Voragine (voy. Jacques de).

W.

Waltrude ou Vaudru (sainte). . . . . 9 avril.
Wenceslas, duc de Bohême, m. . . . .
Wilfrid, év. d'York. . . . .
Willibrord, év. d'Utrecht. . . . . 7 no
Wulfran, arch. de Sens. . . . .

X.

Xavier (voy. François).

Y.

Yves (le B.), év. de Chartres. . . . . 20 mai.
Yves, official et curé. . . . . 22 mai.

Z.

Zénon, évêque de Vérone. . . . . 12 avril.
Zéphyrin, pape et m. . . . . 26 août.
Zita (sainte), vierge et servante. . . . . 27 avril.

